DOSSIER DIMENSION FILMS : L'HEURE DU BILAN APRES CURSED

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

CRAZY KUNG FU
E CARTOON LIVE DE
TEPHEN CHOW

UR LE TOURNAGE DU
'ERRITOIRE
DES MORTS

RETOUR EN FORCE POUR LE JUSTICIER MASQUE

BATMAN BEGINS

CANNES 2005 : THE DEVIL'S REJECTS ★ WOLF CREEK ★ A HISTORY OF VIOLENCE
KISS KISS BANG BANG ★ ELECTION ★ EVIL ALIENS ★ SPL ★ PTERODACTYL...

JEAN-CLAUDE VAN DAMME - DOLPH LUNDGREN

LE CHOC DES TITANS EN ÉDITION COLLECTOR DOUBLE DVD

- DUO 1 : LE FILM
- DUO 2 : LES BONUS
  - Commentaire audio du réalisateur, du producteur, du scénariste et des acteurs
  - Making-of de 38'
  - Fin alternative
  - "Le choc des 2 titans" – Doc de 28'
  - Bandes-annonce

SPECIFICATIONS TECHNIQUES :

IMAGE : DVD 9 - 2.35 - 16/9 Comp 4/3
SON : 5.1 dts
LANGUES : Français, Anglais
SOUS-TITRES : Français

DISPONIBLE LE 6 JUIN

UNIVERSAL SOLDIER

PAR LE RÉALISATEUR DU FILM "LE JOUR D'APRÈS"

mcm LAZER GAME STUDIO CANAL

ATOMIKA Distribué par U.M.F / Avenue Maurice Ravel 92160 Antony

BRUITS DE COULOIR...

Ces derniers temps, une fois n'est pas coutume, circulait une rumeur qui avançait que la Warner aurait montré **Batman Begins** au comité de sélection du Festival de Cannes dans l'espoir de faire l'ouverture de ce dernier, ou faute de mieux, d'être projeté en séance spéciale, Hors Compétition. Mais la demande de Warner aurait été rejetée, le film ayant été jugé médiocre (*« Il s'agit d'un polar non abouti avec une esquisse de film de super-héros »* pouvait-on entendre). Difficile à croire, si l'on prend en compte le fait que les programmateurs du Festival de Cannes souhaitent aujourd'hui « rajeunir » leur manifestation en sélectionnant de plus en plus de films de genre, voire des blockbusters, comme l'édition de cette année pouvait à nouveau le prouver, s'inscrivant ainsi dans la continuité de ce qui avait été amorcé l'année dernière. Une autre explication, sous forme de rumeur elle aussi, est alors avancée. Monseigneur George Lucas aurait fait pression auprès des organisateurs du Festival de Cannes pour que **Star Wars Épisode III : La Revanche des Sith** soit le seul blockbuster à être projeté durant la manifestation, ou tout du moins, en premier (il est vrai que **Sin City**, l'autre « gros » film du Festival, fût projeté quelques jours après **La Revanche des Sith**). Pour George Lucas, ce n'était pas compliqué : soit sa requête était acceptée sans négociation ni compromis, soit il n'y avait pas d'**Épisode III** à Cannes. Belle mentalité ! Et là, y'en a qui vont encore dire qu'on fait passer le papa de **Star Wars** pour un grand méchant loup, mais n'empêche, il le cherche bien. Et comme on dit par chez nous, qui aime bien, bla bla bla...

D'ailleurs, après avoir vu **Batman Begins**, cette explication nous paraît beaucoup plus plausible que la première, le film de Christopher Nolan n'ayant rien de honteux, bien au contraire... Et il aurait très aisément pu se retrouver à côtoyer le film de Robert Rodriguez et Frank Miller ou encore **Kiss, Kiss, Bang, Bang** et **A History of Violence** tant la part belle est faite au scénario irréprochable de David Goyer, ainsi qu'aux comédiens, eux aussi majoritairement parfaits, Christian Bale en tête de liste, comme d'habitude. Avec **Batman Begins**, qui pose des bases solides quant aux origines du Dark Knight créé il y a maintenant plus de 60 ans par Bob Kane, aucun doute que sa résurrection est assurée, comme promis depuis maintenant quelques années.

Mais alors, pourquoi donc les organisateurs du Festival de Cannes ont-ils refusé **Batman Begins** ? On ne le saura sans doute jamais, pas officiellement en tout cas. Car encore une fois, il ne s'agit que d'une rumeur, démentie d'ailleurs... (1)

Damien GRANGER

(1) Yeah, right...

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Frédéric Ambroisine, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, David Doukhan, Julien Dupuy, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Christophe Girondini, Christophe Lemaire, Jean-Philippe Mochon, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Aurore Schmid, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Michel Burstein, Agence Cat's, Centro Digital Pictures, Carole Chomand, Philippe Christin, Valeria Ciezar, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, François Guerrar, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Olivia Malka, Sophie Martins, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Tommy Tom, Uncut Movies, Justine Veillot, Jean-Pierre Vincent, WE Production, Jake West, Frédéric Wetta.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Écorché vif en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2003

SOMMAIRE 176

Le Territoire des morts

Crazy Kung-Fu

Cursed

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
16 Notules asiatiques
18 Festival
22 Dans les griffes du cinéphage
28 Avis chiffrés
31 Abonnement
79 Mad'Gazine
102 Anciens numéros
105 Fantastic Guide
114 Petites annonces

32 LE TERRITOIRE DES MORTS

L'un des gros événements de l'année reste pour nous la sortie imminente du quatrième opus de George Romero qui revient ENFIN à ses zombies chéris ! Avant de revenir dessus en long, en large et en travers dès le prochain numéro, voici donc un amuse-bouche appétissant concocté par Christophe Girondini (non, ce n'est pas un présentateur de jeux télévisés !), qui a eu la chance d'assister au tournage du film, le petit cochon ! Vous allez voir, ça donne envie !

38 BATMAN BEGINS

Le gros blockbuster du mois, c'est bien évidemment le **Batman Begins** de Christopher Nolan. Une renaissance sous forme de film naturaliste aux forts relents de film policier « réaliste », parfois même un peu trop pour convaincre totalement le père Moïssakis, qui reste assez satisfait dans l'ensemble, au point de se faire aider par Arnaud « double fesse » Bordas (qui revient sur les précédentes adaptations du mythe), Julien Dupuy et Big Dam Granger (pour les meilleures BD de l'univers Batman). Au final : un joli dossier de 12 pages sur le phénomène masqué !

50 CRAZY KUNG-FU

Autre événement, l'excellent **Crazy Kung-Fu** de Stephen Chow, qui réitère l'exploit de **Shaolin Soccer** et propose une comédie aussi folle que jouissive, abordée par le petit Dupuy à travers sa critique et un compte-rendu des SFX impressionnants du film. Pendant ce temps, Julien Sévéon s'en va taquiner Chow sur son travail de réalisateur.

58 CURSED

Re-tourné quasiment trois fois en entier, revu et corrigé à moult reprises par ses géniteurs et héritant d'une sortie salles des plus confidentielles, **Cursed** porte clairement bien son nom ! McFly Bustillo nous donne son opinion sur ce film sinistré, pendant que JuleDup revient sur cette expérience catastrophique et ses conséquences sur Craven et Dimension.

62 DOSSIER DIMENSION FILMS

Et pour fêter l'arrivée en salles du bébé difforme **Cursed**, rien de mieux qu'un petit dossier récapitulatif sur la quasi-défunte firme Dimension Films sous forme d'abécédaire, histoire de vous montrer à quel point les méthodes franchement douteuses des frangins Weinstein ne datent pas d'hier. Le « magnificent trio » formé par Bustillo, JuleDup et Moïssakis s'en donne à cœur joie pour tirer sur l'ambulance, les enflures !

66 CANNES 2005

Cannes 2005, ce n'était pas seulement l'**Épisode III** et son R2D2 monté sur ressorts, c'était aussi et surtout une poignée de films qui, à des degrés divers, représentaient eux aussi un « événement ». Entre **The Devil's Rejects** et **Wolf Creek**, deux morceaux de choix sur lesquels reviennent Bu-Bu-Bustillo et Gilles Esposito, on compte également les nouveaux films de Cronenberg, Shane Black, Johnnie To, Mark L. Lester et ceux de la Fantastic Factory, dont nous parlent Christophe Lemaire, Marc Toullec, Frédéric Ambroisine, Julien Sévéon et Big Dam Granger of course.

110 FILM DECRYPTE : LES TUEURS DE LA LUNE DE MIEL

Ce mois-ci, c'est Jean-Philippe Mochon qui nous parle des fameux **Tueurs de la lune de miel** de Leonard Kastle, sous l'effet euphorisant de sa plume old school. Je dis euphorisant car notre ami cinéphile, avant de rejoindre les pages de Mad en force, écrivait dans le défunt magazine *Vidéo 7*, certainement pour le cahier final fort instructif et bien écrit. Hein ? Bah oui, le cahier de cul quoi ! Pardon Jean-Phi, tu dis quoi ? Tu n'as pas écrit pour le cahier fion de *Vidéo 7* ? Allez, pas de salamalecs avec nous hein, on a reconnu le style !

Du réalisateur de *GHOST IN THE SHELL* et *AVALON*

GHOST IN THE SHELL 2

INNOCENCE

"Innocence...
c'est ce qu'est la vie."

EN DVD
LE 8 JUIN 2005

DREAMWORKS HOME ENTERTAINMENT

GAME ONE

OÜI 102.3 FM

www.universalpictures.fr

Film : © 2004 Shirow Masamune/KODANSHA • IG. ITNDOTD. Conception graphique : TM & © 2005 Go Fish Pictures. Tous droits réservés.

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

IL FALLAIT PASSER PAR LÀ, C'EST UNE ÉVIDENCE, LE COURRIER DES LECTEURS 100 % STAR WARS (OU PRESQUE) CONTRE-ATTAQUE ! HEUREUSEMENT QU'À LA RÉDAC, LA RIPOSTE SE PRÉPARE À CALMER LES ARDEURS DES P'TITS JEDI ET AUTRES EWOKS MAL PEIGNÉS.
PUIS D'ABORD, SI LES SABRES QUI FONT *« SCHWOUUUUIII »* ET LES MASQUES QUI FONT *« PSCHOUUUUUUUUUU »* VOUS TAPENT SUR LE SYSTÈME, LE PÈRE ROMERO SERA LE PREMIER À RÉPONDRE PAR UNE BONNE GROSSE FOURNÉE DE ZOMBIES DES FAMILLES !
AH, LES VRAIES VALEURS...

Dessin de François Dabit (Paris 20ème).

STAR WARS EPISODE III : POUR OU CONTRE ?

Salut mon Mad !
Que faut-il attendre de l'**Épisode III** ? Je ne sais pas si vous allez apprécier le film (j'ai hâte de lire vos critiques), pour ma part, je trouve que c'est un chef-d'œuvre absolu du space opera, et en plus le meilleur des **Star Wars** (même si j'idolâtre **L'Empire contre-attaque**). Hallucinant de désespoir, traversé sans cesse de fulgurances visuelles, émotionnelles et musicales, George Lucas donne un sens imparable à sa vision de la saga. Bien sûr, Dark Vador ne sera plus l'imposant monolithe du Mal que l'on s'imaginait, non, juste un homme prisonnier de ses choix désastreux... De plus, la saga révèle une fable politique qui fait, hélas, tristement écho à notre monde actuel. Voilà, la plus grande saga du 7ème art se conclut sur un film virtuose, au-delà de toutes mes espérances.
PS : Bravo pour vos Hors-Séries ! Quel travail remarquable !

Pascal OLIVIER, Champagnat

Salut la compagnie,
Bienvenue au p'tit nouveau, le Fausto, qui est ma foi très sympathique (j'ai parlé quelques minutes avec lui par téléphone pour avoir des échos sur l'**Épisode III**, en sachant qu'une partie de la rédac était à Cannes, et le **Star Wars**, il s'en bat les j'boubs... cool).
Son style d'écriture s'est très bien adapté à Mad. Bon les gars, où est passé l'article prévu sur **Millennium Actress** ? *(Regarde la rubrique DVD ce mois-ci, mon gars !)* Votre rubrique Animé est très bien, mais beaucoup trop courte, alors que vous nous parlez longuement de Buffy (qu'elle brûle en Enfer !).
Arnaud, tu nous remets un coup de **Matrix** avec un bouquin de philo, on sait que tu as aimé, nous on s'en fout. Et maintenant, Big Dam passe à la télé pour parler du Marché du film avec des aliens niqueurs, ça c'est sympa, vivement un compte-rendu dans le numéro de juin...
Enfin bref, parlons **Star Wars** *(bof non, nous on s'en fout...)*. J'ai vu l'**Épisode III** (600 000 entrées au 1er jour, contre 40 000 pour **Le Crime farpait**, une honte, d'autant que le Alex de la Iglesia déchire tout) *(en même temps, ce n'est pas la même promo, ni la même combinaison de salles !)*. Pour moi, le soi-disant mythe s'effondre en deux coups de cuillère à pot *(Ouhlalalala !!! Vieux, t'es sûr que tu veux qu'on publie ton nom ? Non parce que déjà, tu tapes sur **Buffy**, et maintenant sur **Star Wars**... Tu vas te faire étriper par les geeks toi !)*. En savoir trop sur « l'avant Dark Vador » a niqué toute la saga. Hayden Christensen rentre chez toi jouer au bâton, tu sais pas manier un sabre, ou je sais pas, joue dans des films de boules... *(Mais quelle idée, voyons !)*
Et attention, rien n'est crédible : on nous bassine pendant deux heures qu'Anakin est fou amoureux de sa femme. Palpatine te l'embrouille vite fait en lui faisant comprendre qu'en passant du côté obscur, elle ne risque rien. OK. Or, quand sa femme meurt, le nouveau Dark Vador pousse son cri de lopette (hilarant, d'autant plus qu'il n'arrive pas à marcher dans sa nouvelle combinaison), montrant qu'il est vraiment vénère... Mais c'est sa seule réaction : Palpatine avait donc tout faux. Si Anakin avait laissé exploser sa haine, il aurait tué Palpatine vu que ce dernier lui a menti... Chose impossible car l'Empereur est présent dans les épisodes suivants ! Donc Dark Vador n'était peut-être pas si vénère, sinon il n'aurait pas accepté de devenir un Sith pour protéger sa femme. Bref, le passage de Anakin à Dark Vador est foireux.
Et moi je dis : tout ça pour ça. Bon, il me reste juste à attendre King Kong *(je te coupe, ça ne va pas être bien non plus, le héros se fait aussi bousiller à cause d'une nénette...)* et le prochain Tarantino.
J'ai plus de place, je vous laisse, je crois que je vais me refaire un p'tit **Kill Bill** ou **Old Boy**, ou les deux. Salut à Dam, Arnaud et les autres...

Pierre GAUMONT

*Bon, ben on n'a même pas eu le temps de faire une critique de cet **Épisode III** que déjà le courrier abonde à la rédaction ! Comme vous le constaterez dans Les Griffes du cinéphage, le petit Julio n'a pas été convaincu par cette conclusion on ne peut plus hasardeuse, comme c'est d'ailleurs le cas de la plupart des membres de la rédaction qui ne semblent pas partager l'opinion global du public, apparemment très satisfait d'avoir pu assister à la déchéance d'Anakin Skywalker (bandes de pervers !). Sinon, pour répondre à Pierre, laisse-nous te dire que tu as été berné par Fausto ! D'abord, **Star Wars**, il s'en bat pas les j'boubs parce qu'il l'a déjà vu au moins 9 fois (mais il ne met pas sa note par peur des représailles à la rédac, et non parce qu'il ne l'a pas vu comme on pourrait le penser !), et ensuite, il planque une poupée Dark Vador sous son bureau, et dès que le stress du bouclage se fait sentir, il la sort de son casier et lui appuie sur le ventre pour qu'elle lui répète les meilleures punchlines du film : « Où est Padmé, à part dans mon cul ? » et « NOOOON, j'ai marché dans une crotte !!! » (Ah non, ça c'est Jar Jar pardon). Bref, de quoi lui rappeler des souvenirs émus qu'il transmettra à ses enfants... Bon sinon, **Star Wars**, c'est fini maintenant, donc bon... on n'en parle plus ?*

ROMERO PAS HS !

Salut les gars,
Je voulais vous faire part d'une suggestion : que diriez-vous de consacrer un hors-série « collection réalisateurs » à George A. Romero, et que vous sortiriez en même temps que la sortie française (le 17 août) de **Land of the Dead** ?
Je sais bien que c'est facile de lancer l'idée comme ça, mais qu'après, c'est une autre paire de manche pour vous de réaliser un hors-série (qui vous demande à chaque fois beaucoup de temps et d'efforts). Mais ce serait vraiment super si vous vous décidiez à le faire, car il me semble qu'après les deux premiers numéros consacrés à John Carpenter et Peter Jackson (qui le méritaient totalement), le choix d'un numéro sur Romero serait amplement justifié ! Ce monsieur est sans aucun doute, parmi les plus grands auteurs du Fantastique, l'un des (si ce n'est LE !) plus intègres, indépendants, cohérents et influents !
Donc il serait grand temps qu'un ouvrage lui soit consacré en France, d'autant plus que la sortie de **Land of the Dead** est un événement majeur dans le genre (20 ans après **Le Jour des morts-vivants** !), et que les chanceux qui ont pu voir les séquences présentées en avant-première à Cannes affirment que le résultat est très prometteur ! Le film sortant chez nous en août, il ne bénéficiera de quasiment aucune promo télé et d'un intérêt restreint de la presse ciné généraliste.
Donc il ne reste plus qu'aux fans du genre (et donc aux mags spécialisés) à soutenir comme il se doit ce film très important !
Keep up the good work. Amicalement.

Stéphane POUSSE

Cher Stéphane,
Figure toi qu'un HS sur George Romero est bien en route, mais il ne s'agira pas pour autant du troisième hors-série réalisateurs, mais plutôt d'un ouvrage consacré exclusivement à sa saga des morts-vivants et tout ce qui tourne autour. La sortie est prévue pour le mois d'août aussi, et en attendant, tu peux te rendre page 32 pour lire le compte-rendu du tournage de ce tant attendu **Territoire des morts** *(son titre VF, et oui !).*

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635. Fax : 01 44 635 634

LES INTROUVABLES

CHACUN SON CULTE ! 17 FILMS ESSENTIELS À 14,99* €

16 RÉALISATEURS CULTES

GEORGE ROMERO - BRIAN DE PALMA - JEAN-LOUIS TRINTIGNANT - DARIO ARGENTO - DAMIANO DAMIANI - SERGE GAINSBOURG - WES CRAVEN - JOHN LANDIS
LUCIO FULCI - SERGIO CORBUCCI - TOBE HOOPER - ENZO G. CASTELLARI - ROBERT ROSSEN - ABRAHAM POLONSKI - ROBERT SIODMAK - JOSEPH H. LEWIS

EN DVD LE 8 JUIN

OUI 102.3 FM

Ciné Live LE MAGAZINE DU CINÉMA

WWW.WILDSIDE.FR

dvdrama.com Le premier Quotidien du DVD

20 minutes

WILD SIDE VIDEO

* prix unitaire ttc maximum conseillé

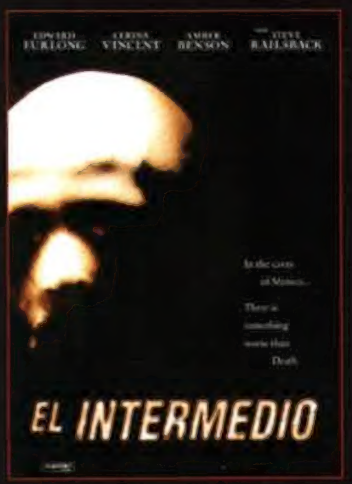
SUPERMAN RETURNS
LE SCEAU DE L'IMMORTALITE

Neuf années de development hell sur le projet **Superman Lives**, initié par les ventes records du numéro *Death of Superman* (dans lequel « Supes » passait l'arme à gauche pour mieux renaître de ses cendres), auront vu passer une sacrée liste de noms plus ou moins prestigieux parmi lesquels Kevin Smith, Nicolas Cage, Tim Burton, Brett Ratner, McG, Michael Bay, J.J. Abrams et on en passe. Tous se seront cassé les dents devant l'ampleur de la tâche, d'autant plus que le projet a été confié au producteur Jon Peters, responsable du succès du **Batman** de Tim Burton mais aussi tyran notoire dont certaines des manies sont devenues la risée d'Hollywood (il voulait imposer un combat entre Supes et une araignée géante au projet, comme le raconte Kevin Smith !). Mais l'artisan du renouveau vient cette fois du camp adverse, puisque c'est Bryan Singer qui vient de donner le coup d'envoi du tournage à Sidney, passant ainsi de Marvel, dont il lâche les X-Men, à DC, qui a grand besoin de sang neuf pour revivifier sa mythologie maison, surtout après les fours artistiques de **Catwoman** et **Constantine**. Pour bien faire, Singer ne change pas son équipe et ramène avec lui les scénaristes Michael Dougherty et Dan Harris, le compositeur/monteur John Ottman et le chef opérateur Newton Thomas Sigel, tous à l'œuvre sur **X-Men 2**, sacré en son temps *« meilleure adaptation de comic-book de tous les temps ! »* (sic). L'idée de DC en engageant Bryan Singer est de donner au film un ton naturaliste dans la lignée de **Batman Begins**, volontiers plus réaliste que ses prédécesseurs. Ainsi, la storyline concernant la mort de Kal El est abandonnée, et l'intrigue de ce **Superman Returns** s'ouvre, comme son titre l'indique, sur le retour de Superman à Metropolis, après des années d'exil dans la forteresse de la solitude. Alors que Lex Luthor, désormais à la tête de la ville, cherche encore un moyen de mettre son ennemi à terre, Supes retrouve Lois Lane pour se rendre compte qu'elle ne l'a pas attendu et a refait sa vie. Fausse suite du premier film (et demi) de Richard Donner, **Superman Returns** se permet même de reprendre le thème de John Williams et des scènes coupées de Marlon Brando dans le rôle de Jor El, le père de Superman. Niveau rôle-titre, c'est à l'illustre inconnu Brandon Routh de reprendre le rôle immortalisé par Christopher Reeve, tandis que Kate Bosworth (Lois Lane), Kevin Spacey (Lex Luthor), Frank Langella (Perry White, le rédacteur en chef du Daily Planet) et Sam Huntington (le journaliste Jimmy Olsen) complètent le casting. Sortie d'ores et déjà prévue pour l'été 2006.

Stéphane MOISSAKIS

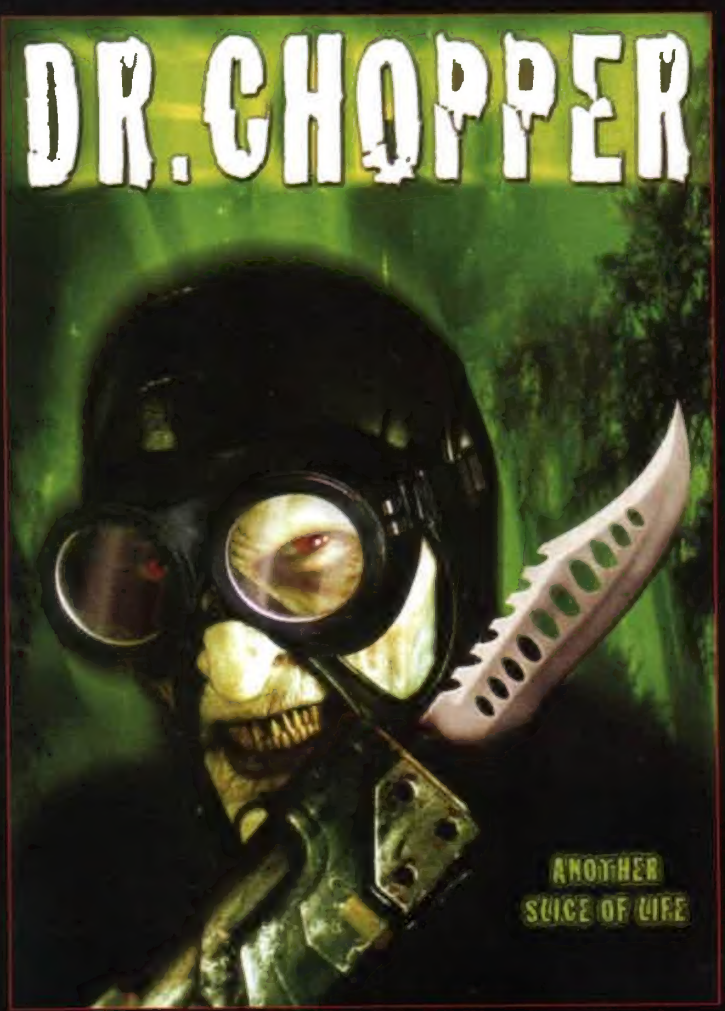
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.



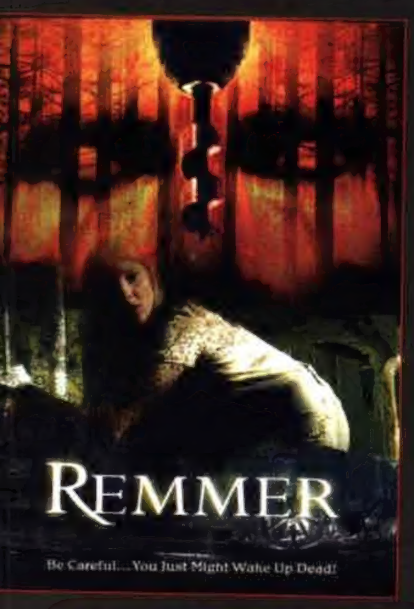
■ Acteur dans moult films sympathiques (**Planète hurlante**, **The Doors**), Andrew Lauer se voit confié son premier long-métrage en tant que réalisateur. Ça s'appelle **El Intermedio**, c'est financé par The Asylum (**Bloody Bill**), c'est écrit par Kraig Wenman (auteur d'**Urine**, un court-métrage acclamé, surtout par les dames pipi) et ça nous emmène à Merrico (soit Mexico avé l'accent), ou plutôt dans ses tunnels secrets et mal fréquentés. Vous n'en doutiez point, la bande de nigauds habituelle s'y perd et se voit rapidement poursuivie par une meute de fantômes pas contents du tout qu'on les ait torturés de leur vivant. En plus d'y retrouver encore la délicieuse Cerina Vincent (voir **Seven Mummies**), **El Intermedio** a le bon goût de ressortir des limbes le bouffi-bouffon Edward Furlong (bientôt **The Crow 4** les mecs !), le psychopathe Steve Railsback (**Lifeforce**, **Slash**) et l'endurante Amber Benson (**S.F.W.**, ***Buffy***). Le plâtre qu'elle arbore fièrement dans le film étant vrai, on ne peut que saluer son courage. Salut courage.

■ D'abord proposé au revenant Luca Bercovici (**Ghoulies**, **Rockula**), c'est finalement le monteur Lewis Schoenbrun (**Corpses**, **Scarecrow Gone Wild**) qui réalise **Dr. Chopper** pour le compte de la société York International. Écrit par un certain Ian Holt (qui, à une lettre près, aurait pu jouer dans la trilogie de Peter Jackson), **Dr. Chopper** nous emmène



sur les berges du lac Tatonka (meeeerde, je l'ai oublié), là où cinq puceaux décident de passer du bon temps. Hélas, mille fois hélas, v'là t'y pas que déboule le docteur Chopper, chirurgien plastique dément toujours secondé d'infirmières cannibales à moto (j'aime ce film), en quête perpétuelle de chair et d'organes frais. À peine les braguettes s'ouvrent que se referment les sacs à cadavre. Bien joué Doc, rien de tel qu'un coup de scalpel entre les cuisses pour éduquer la jeunesse.

■ Mad vous a souvent mis en garde contre les dangers du camping (moustiques, orage, Jason, plus de PQ) mais force est de constater qu'il était difficile pour nous de deviner ce qu'il allait se passer sous la tente de **Remmer**, premier film d'un mec qui



se fait appeler Ming. Au coin du feu, un blaireau (Barnaby Hitzig) raconte une histoire de fantôme à sa gonzesse (Beth Anne Garrison, la série TV ***Frat Ratz***, connais pas) morte de trouille. Seulement voilà, le blaireau est narcoleptique et plonge dans un état second avant de se réveiller dans un hôpital spécialisé dans les troubles du sommeil. Il y rencontre une fille n'ayant pas dormi depuis 16 jours (Susan Smythe, **The Hazing**), avant de comprendre que le spectre de sa fameuse histoire pourrait être bien plus qu'une aimable légende, voire le principal responsable de tous ses problèmes. S'il a des griffes ou les cheveux longs, on porte plainte nous.

■ Autrefois connu sous le titre **Slaughterhouse Massacre**, **Sickle** a tout du bon petit slasher des familles. Travaillant et vivant dans un abattoir, le solitaire Marty Sickle (Paul Cagney, **Pirates des Caraïbes**, **The Unknown**) verra sa vie toute chamboulée le jour où on l'accusera du viol et du meurtre (ou l'inverse, ça marche aussi) d'une jeune fille. Bénéficiant d'un alibi béton, il est remis en liberté. Mais le petit copain de sa supposée victime ne l'entend pas de cette oreille, et se rend avec tous ses potes au vieil abattoir pour tabasser et pendre le pauvre Marty. Ayant la capacité très rare de pouvoir respirer par l'anus, le bougre s'en sort et se lance alors dans une croisade vengeresse orchestrée de A à Z par un certain Paul Gagné, qui a sûrement embauché l'interprète de Marty afin de semer le trouble et la confusion dans ma pauvre tête enfumée. Espérons seulement que notre psychopathe épargnera la toute mimi Shaila Vaidya (**Touch my Girl**, vous êtes cash vous !), seule actrice « connue » au générique.

■ Aahh, la vie de rock star... Qui n'a jamais rêvé de concerts gigantesques, de chambres d'hôtel saccagées, de coke et de groupies nymphos à gogo ? Non mais qui franchement ? Sûrement pas Bustillo, le seul rockeur de cette rédac remplie de rappeurs (Granger, Fasulo, tous deux fans de Matt Pokora et de K-maro), de pétomanes (Moïssakis vient juste de détrôner Bordas

GHOST RIDER TETE DE MORT

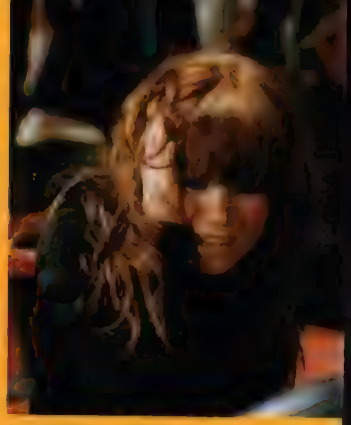
Planquez-vous, Mark Steven Johnson est de retour ! Non content d'avoir saboté notre Dédé préféré Daredevil, le voilà qui s'attelle désormais à l'adaptation de *Ghost Rider*, toujours sous le joug du big boss Avi Arad. Au programme, Nicolas Cage incarne Johnny Blaze, un motard tatoué de partout qui a pactisé avec le Diable pour pouvoir sauver son père et qui accepte désormais de devenir le Ghost Rider, un justicier motorisé au crâne enflammé, afin d'accomplir une mission vengeresse en échange de son âme perdue. Selon Avi Arad, le **Ghost Rider** vu par Johnson ne sera rien de moins que *« le western ultime, la rencontre entre* **Le Train sifflera trois fois**, **Shane** *et* **Le Bon, la brute et le truand** *! »*. Allez, roule ma poule ! Actuellement en tournage en Australie, le film se paye la présence d'Eva Mendes (dans le rôle de Roxanne, l'amour perdu de Johnny), Peter Fonda, Sam Elliott et Wes Bentley dans la peau de Blackheart, nêmésis du motard fantôme. Si la sortie est déjà prévue pour août 2006, il faudra cependant compter sur un classement PG-13 visé par la Marvel, soucieuse d'une rentabilité à court terme. Ce qui éloigne drastiquement le projet du traitement hardcore souhaité par David Goyer et Stephen Norrington, autrefois responsables de la tenue artistique de cette adaptation longtemps coincée dans les méandres du development hell...

Stéphane MOÏSSAKIS

THE BLACK DAHLIA
REQUIEM POUR FEMME FATALE

Personne n'aurait pensé un seul instant retrouver le grand Brian De Palma aux commandes d'une production Nu Image, célèbre boîte de séries Z majoritairement animalières. Et pourtant, quelle ne fut pas notre surprise de découvrir cette alliance apparemment contre-nature, une adaptation de James Ellroy qui plus est. Spécialiste des deux auteurs suscités mais temporairement hors circuit suite à une crise de surmenage survenue juste après le bouclage de son magnifique HS Italie (vous ne l'avez pas encore ? Vous ne savez pas ce que vous loupez), Fathi MD Beddiar me laisse donc vous conter cette courte preview. Initialement prévu pour David Fincher, **The Black Dahlia** revient sur le meurtre non élucidé de la starlette Elizabeth Short, dont le corps affreusement mutilé est retrouvé début 1947 en plein South Central. L'enquête est alors confiée aux bons soins de deux inspecteurs, le jeune idéaliste Bucky Bleichert (Josh Hartnett pique le rôle à un Mark Wahlberg initialement prévu, puis parti contractuellement sur **Braquage à l'italienne 2**, le gros chanceux) et le cynique Lee Blanchard (Aaron Eckhart, **Paycheck**). On reste dubitatif quant au résultat, le semi-échec artistique de **Femme fatale**, la difficulté réputée d'adapter Ellroy (remember **Cop**) et l'identité du scénariste chargé de le faire (Josh Friedman, le visionnaire coupable de **Poursuite**, le nanar avec le goitre de Keanu Reeves) nous laissent pour l'instant dans l'expectative, surtout que la concurrence arrive à grands pas, sous le commandement du zédard Ramzi Abed, réalisateur des thrillers **Clay Fields** et **Upside Downtown**. Mais bon, que De Palma se rassure, cette autre version risque de connaître une diffusion plus confidentielle malgré un casting hallucinant. En plus de Lizzi (**Delta Delta Die !**, **Bleed**) et Julie Strain (**Bloodgnome**, **13 Erotic Ghosts**), on retrouve l'habitué Trent Haaga (**Hell Asylum**, **KillJoy 2**), l'indécrottable Lloyd Kaufman et le complètement barré Alejandro Jodorowsky, réalisateur des mythiques **El Topo** et **Santa Sangre**. Ça fleure bon le stupre et la luxure tout ça...

Alexandre BUSTILLO



DESTINATION FINALE 3
RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT

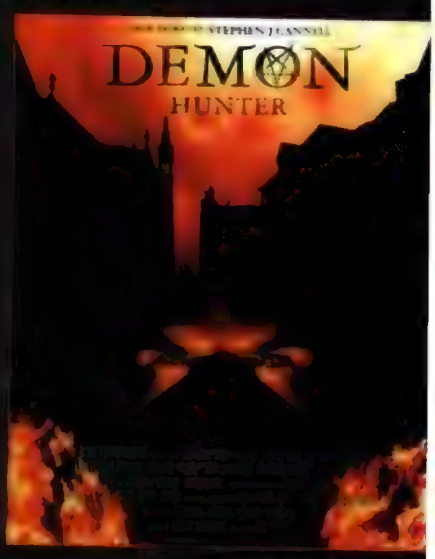
Il fallait s'y attendre ! Après un deuxième épisode aussi rentable qu'artistiquement réussi, la franchise **Destination finale** va bientôt s'enticher d'un nouveau volet, confié aux bons soins de ses principaux instigateurs : Glen Morgan et James Wong, soit respectivement le scénariste et le réalisateur de l'original. Une bonne nouvelle, preuve que la New Line a capté tout le potentiel de la saga, et ne compte pas le saloper en confiant les rênes de l'entreprise à n'importe quel réalisateur opportuniste. Le duo Ellis/Bress avait réussi son coup sur le deuxième épisode avant de prouver à la face du monde qu'ils n'étaient que deux petits escrocs avec ces faux films cultes en puissance que sont **L'Effet papillon** (réalisé par Bress) et **Cellular** (réalisé par Ellis). Des films ratés aux concepts pourtant prometteurs mais totalement inexploités par nos deux larrons, sûrement trop occupés à gérer leur plan de carrière hype pour se pencher réellement sur leurs films. Bien plus honnêtes avec le spectateur (voir et revoir **Willard** pour s'en convaincre), Morgan et Wong s'impliquent à fond dans le projet en partant d'une simple constatation : pourquoi l'homme cherche-t-il absolument à se faire peur (c'est peut-être le sujet du bac philo les gars, alors potassez), en montant dans un manège par exemple... C'est donc dans une fête foraine que se déroulera la traditionnelle scène catastrophe d'ouverture, là où un grand huit se détachera avant d'envoyer valdinguer dans les airs une bande de kids. Ayant réchappé de justesse au grand saut, Wendy Christensen (Mary Elizabeth Winstead, **Le Cercle – The Ring 2**) et ses amis vont donc se retrouver traqués par la Faucheuse, toujours aussi intraitable sur ses quotas. Un temps annoncé en 3D, **Destination finale 3** retrouvera aussi le personnage du croque-mort toujours interprété par Tony Todd (**Candyman**), dont le rôle devrait enfin prendre de l'ampleur. Il était temps.

Alexandre BUSTILLO

avec un pet de 17 secondes à quatre tonalités, pas mal) et de Bretons pro-Tri Yann (Sévéon, Beddiar, je ne suis pas sûr pour ce dernier), mélomane esseulé venant juste de finir sa valise pour le Festival du Fury Fest au Mans. Au pays des rillettes, peu de chances qu'il croise The Choke, un petit groupe de graisseux du genre poissard. Pour leur concert d'adieu avant l'inévitable split, les musiciens se retrouvent dans un club étrangement désert où un salopard mal intentionné les attend, prêt à leur foutre sa guitare cloutée sur le coin de la cafetière. Réalisé par Juan A. Mas (dont on attend toujours son **Coroner** en zone 2) pour un budget d'un million de dollars, **The Choke** pourrait parfaitement illustrer la célèbre devise de feu Guns n' Roses : *« live fast, die young »*. Rock n' roooll!!!!

■ Une momie c'est bien, sept c'est encore mieux. C'est en tout cas ce que nous promet le bien-nommé **Seven Mummies**, premier film de Nick Quested écrit par Thadd Turner, acteur bis déjà vu dans **The Curse of El Charro** et **South of Heaven, West of Hell**. Ici, il n'est plus question d'embaumé numérique mais d'une malédiction vieille de plusieurs siècles s'apprêtant à s'abattre sur six aventuriers partis à la recherche d'un trésor mythique, et perdus depuis dans le désert mexicain. Point de départ guère excitant certes, mais le casting compense allégrement ce manque d'imagination. Jugez par vous-mêmes : autour de la belle brune Cerina Vincent (la révélation de **Cabin Fever**) se bousculent les burinés et transpirants Matt Schulze (**Blade II**), Danny Trejo (qu'on ne présente plus), Billy Drago (**Les Incorruptibles**), Andrew Bryniarski (nouveau Leatherface de son état) et Martin Kove (le méchant prof dans **Karaté Kid**). Va falloir qu'elles assurent niveau baston les Seven Mummies, sous peine de se prendre la branlée du siècle. Tu m'diras, elles ont déjà les pansements...

■ Produit par le légendaire Stephen J. Cannell (mais si, le barbu avec la machine à écrire, ***Shérif, fais-moi peur***, ***21 Jump Street***, ***L'Agence tous risques***, toute la téloche quoi), **Demon Hunter** semble très largement s'inspirer de **Devil May Cry**, l'un des meilleurs jeux offerts (contre 60 euros quand même) par la PS2. Mi-homme, mi-démon, Jake (Sean Patrick Flanery, ancien jeune Indiana Jones, revu depuis dans **D-Tox**) ne vit que pour défendre l'espèce humaine des monstres hirsutes sortis de l'Enfer. Le jour où le démon suprême Asmodeus débarque sur Terre, Jake n'a plus d'autre choix que de s'allier avec une nonne bien gaulée (Colleen Porch, **Starship Troopers 2**) afin de le renvoyer au plus vite dans ses pénates. Va falloir que l'inégal Scott Ziehl mette un turbo dans sa caméra s'il souhaite concurrencer les affolantes cinématiques du jeu de Capcom, et quand on regarde de plus près sa filmo (**Earth vs. the Spider** certes, mais aussi **Sexe intentions 3**, ouch !), on se dit que ce n'est pas gagné d'avance...



J'AI MARCHE AVEC UNE PANTHERE. A PROPOS DE **L'ECLAIREUR** DE DJIBRIL GLISSANT

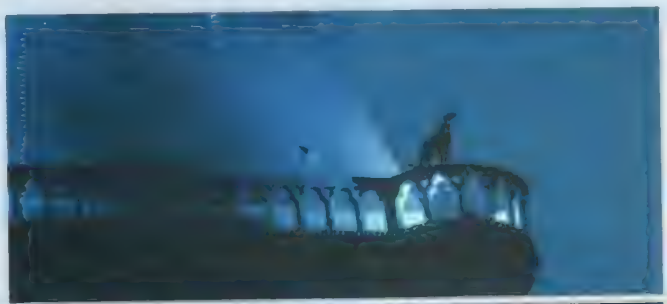
LES PASSERELLES ENTRE CINÉMA D'AUTEUR ET CINÉMA DE GENRE SONT SUFFISAMMENT RARES EN FRANCE POUR QU'ON NE LAISSE PAS PASSER L'ÉCLAIREUR, UN PREMIER LONG QUI INSUFFLE UNE ATMOSPHÈRE FANTASTIQUE DANS UN DÉCOR INATTENDU : LA BANLIEUE.

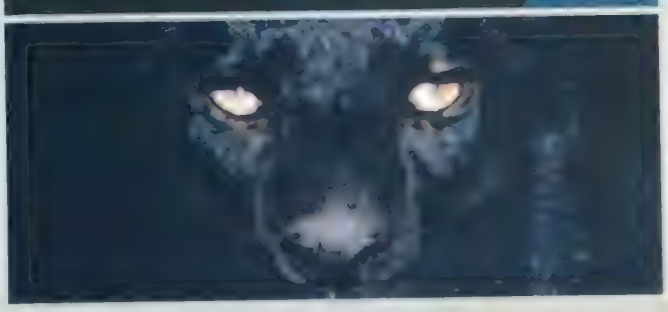
La bonne ville de Saint-Denis, son terminus de métro, sa basilique royale, ses barres d'immeubles : difficile d'imaginer un endroit plus éloigné du décor habituel des récits fantastiques, et a fortiori de l'univers des monstres traditionnels. C'est pourtant là que nous reçoit le réalisateur Djibril Glissant, à deux pas du Stade de France. C'est à cet endroit même aussi qu'il a situé l'action de son premier long-métrage, **L'Éclaireur**, singulière histoire d'un étudiant possédé par un esprit originaire d'Amazonie qui le métamorphose peu à peu en homme-panthère.

SPIDER-MAN DANS LE 9-3

Le paradoxe disparaît instantanément aux premières images du film. La cour d'une cité devient un village exotique où les jeunes filles palabrent, tandis qu'on s'interpelle d'une fenêtre à l'autre ; et surtout, les séquences nocturnes transforment l'architecture bétonnée du lieu, toute en angles biscornus et arêtes saillantes, en forêt fantastique où s'ébattent les esprits félins. Surprise : ces derniers commencent par faire du héros un émule des Yamakasi, sautant avec agilité entre les toits. L'auteur s'en explique : *« Cette idée basique du parcours, du franchissement, a été donnée par la structure même des murs, découpée en plusieurs niveaux. J'avais trouvé ça très pauvre et trivial dans le film produit par Besson, alors que pour moi c'est un concept universel, et qui peut être détaché de sa traduction seulement sociale. La cité est souvent subie, notamment dans son côté dédale ; la figure de la traversée procède donc d'une libération. C'est le vieux fantasme adolescent, mais qui reste fort pour un homme, du monte-en-l'air, de Spider-Man : dominer son environnement, ne pas se laisser écraser par les buildings. J'espère ainsi que la fin avec les panthères qui s'éparpillent dans la ville est une vision joyeuse, festive. ».*

Cette forte identité visuelle, que Djibril a mise au point avec la directrice de la photo Céline Bozon, prend étonnamment racine dans leur cursus à la Fémis. Le sanctuaire du cinéma d'auteur français porté aux nues dans Mad ? L'ancien étudiant en réalisation n'y voit pas de contradiction : *« À la Fémis, j'ai trouvé génial le tronc commun aux différentes sections, où l'on pouvait toucher à tout. Dans une certaine mesure, les postes dépendent plus des rapports humains que des compétences techniques, même si ça fait hurler les corps de métier. Après le tournage de* **L'Éclaireur**, *j'ai ainsi été chef op sur* **Vénus et Fleur** *d'Emmanuel Mouret, car c'était un film « à la Rohmer » avec une très petite équipe. Je serais bien en peine de diriger une douzaine d'électros, mais je m'intéresse beaucoup à l'image en tant qu'instrument de mise en scène. Sur mon film, le problème était que le béton renvoie tout de suite quelque chose de très réaliste ; j'ai donc utilisé une lumière très dirigée. Il fallait que le contrôle, la maîtrise, soient très présents ; c'est pourquoi j'ai par exemple opté pour le format Scope, qui fait très « fiction ». ».* La Fémis est d'ailleurs à l'origine du projet, puisque Djibril y a fait la connaissance d'Alexis Vonarb, son condisciple en section « production », qui à la sortie de l'école fonde la société Onyx Films, tandis que l'aspirant cinéaste commence à plancher sur un scénario.





DE LA COMEDIE AU FANTASTIQUE

Le premier jet, intitulé **Fais-moi peur**, est l'histoire de deux frères, dont l'un aide l'autre à surmonter son appréhension de la gent féminine : *« Un argument de comédie, dont je voulais faire un film fantastique »* nous précise l'auteur. Le vœu sera exaucé à la faveur d'un hasard dont l'amour du cinéma a le secret. *« J'ai assisté à Saint-Denis à une projection de* **Vaudou** *(***I Walked with a Zombie***) de Jacques Tourneur, organisée par le psychiatre Toby Nathan. Ce dernier a raconté une histoire très frappante : certaines personnes prétendent que lors de la traite des noirs, les esprits vaudous ont embarqué sur les bateaux avec les esclaves, pour gagner le Nouveau Monde et effectuer une sorte de colonisation à rebours. C'est à ce moment que mon personnage, l'histoire fantastique (la panthère) et la ville se sont enfin cristallisés. Il semble en effet logique que les habitants de Saint-Denis, issus des Antilles, d'Afrique ou d'ailleurs, aient apporté leurs divinités avec eux. À partir de cette réalité « sociologique », j'ai imaginé que ces esprits fusionnent dans le corps mutant, ou métissé, du héros. En plus, Saint-Denis compte une fac dont l'histoire est très particulière, puisque c'était Paris 8-Vincennes, l'université expérimentale créée après mai 68. Ça m'a donné l'idée du père prof un peu baba, héritier de la révolution sexuelle, alors que le héros est typique de cette génération couvée par des parents très aimants, qui reste longtemps inhibée et indéterminée. »*

C'est pour le cinéaste débutant l'occasion de tester deux méthodes de direction d'acteurs : *« Grégoire Colin et moi avons travaillé sur le détail, y compris avec des artifices un peu naïfs, comme les lunettes qui en font un timide binoclard façon Peter Parker. Avec Jacky Berroyer, il s'agissait au contraire de capter son énergie : c'est un acteur qui participe vraiment au récit, propose sans cesse des trucs qui laissent beaucoup de latitude au montage. Pour une scène où il devait*

chanter un vieux tube qui passait à la radio, il s'est ramené avec une guitare électrique et s'est mis à gratouiller un air vaguement africain. J'étais sceptique, mais cela s'est avéré bénéfique pour le climat de la séquence. ». Le contrepoint comique apporté par notre Berroyer national accuse ainsi, par contraste, l'onirisme insidieux de l'histoire. Le résultat est un joli film, où les oppositions traditionnelles (réel/fantastique, jour/nuit) ne sont pas nettes et tranchées, mais traitées sur un mode doux, presque paisible, qui en fait tout le charme et l'originalité. Et tout ça avec bien peu d'argent, puisque **L'Éclaireur** n'a bénéficié d'aucun préachat télé et ne s'est monté que grâce à l'avance sur recettes, complétée par de petites avances d'un vendeur international et d'un éditeur vidéo. Ce qui a passablement retardé la postproduction : « *Les effets spéciaux, que nous avons confiés à la société La maison, étaient simples mais très longs à réaliser. Nous avons d'abord fait venir une panthère avec son dresseur, que nous avons filmée sur fond bleu. Puis, nous avons ajouté les nuits américaines et les esprits en ombres chinoises lors de l'étalonnage numérique. Mais nous avons étrenné une nouvelle machine dont tous les réglages restaient à faire : les techniciens du laboratoire apprenaient en même temps que nous!* ».

LE GENRE, ÇA SE MERITE !

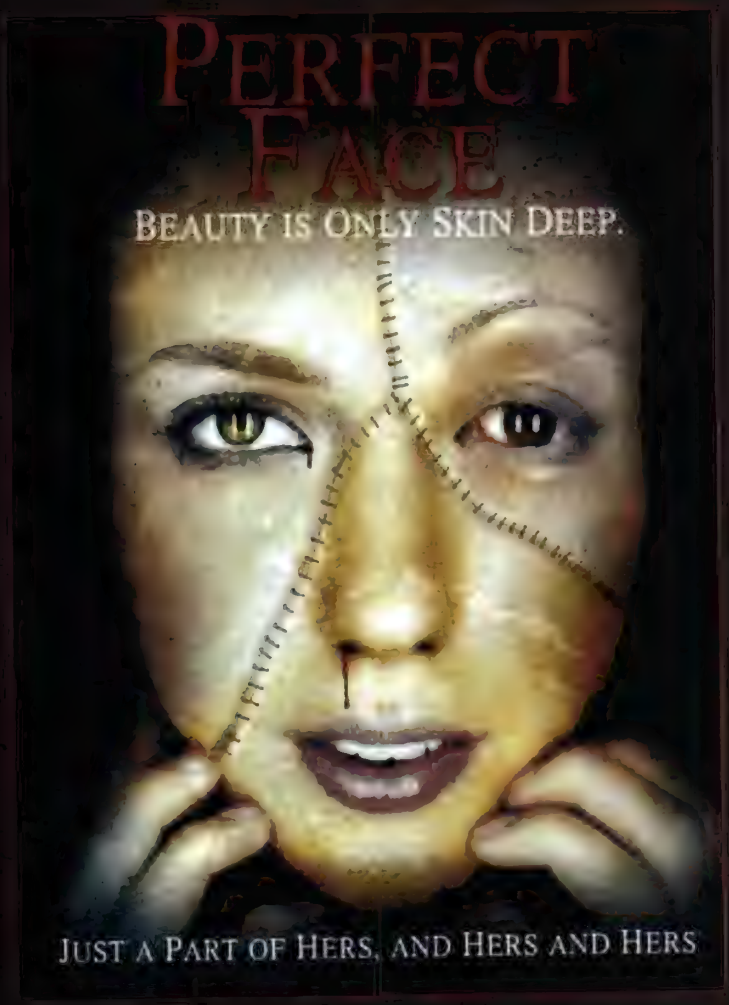
Reste pour Djibril Glissant à franchir définitivement le pas : « *La « douceur » que vous évoquiez vient de ce que le héros n'a pas d'ennemi concret, si ce n'est un ennemi intérieur, ce qui éloigne quelque peu* **L'Éclaireur** *d'un pur film de genre. J'aimerais bien, pourtant, passer un cran au-dessus et m'attaquer à une véritable figure négative. Mais les méchants, il faut les prendre au sérieux! Par exemple, je n'aime pas le Bouffon Vert dans* **Spider-Man**. *Je me permets de dire ça parce que je suis fan et qu'il y a une proximité avec ce que je fais... Bref, le Bouffon Vert représente pour moi l'ennemi gratuit et ricanant, alors que dans* **Spider-Man 2**, *le Dr. Octopus est un personnage très intéressant et complexe. En un sens, un méchant, ça se mérite...* ». En attendant de voir ces louables intentions réalisées, on pourra découvrir **L'Éclaireur** qui devrait sortir dans les prochains mois.

Gilles ESPOSITO

■ Dans un registre proche de **Blade** et d'**Underworld**, **Shira : The Vampire Samourai** nous conte (moi, j'écoute que si c'est Jean Rochefort qui parle) l'histoire presque galvaudée de la sempiternelle chasseuse hybride (interprétée pour le coup par Chona Jason, déjà vue dans **Dragon Fury**) lancée avec toute sa clique de chasseurs aux trousses d'un vampire diabolique s'apprêtant à larguer sur le marché son armée de suceurs diurnambules. Pas révolutionnaire pour un sou, ce script écrit par le débutant Bill Hill (qui, à une lettre près, aurait pu devenir un chouette film) vient d'être mis en images par un duo composé de Kantz (sûrement un copain de Ming, plusieurs films à son actif dont un bien joli **Señorita Justice**) et de notre pote Jeff Centauri, un mec que l'on respecte depuis son **Zombie Ninja Gangbangers**. Le blanc sur le noir, ça ne pardonne pas.

■ Actuellement en préproduction, **Perfect Face** nous alpague non pas grâce à son histoire délicieusement pompée sur celle de **May** (quelqu'un s'amuse à découper des lycéennes afin de créer la meuf parfaite, sans langue donc), mais à cause de l'identité de son réalisateur, un certain Francis Delia. Non, bande d'idiots, il ne s'agit point là du mari d'Evelyne, mais bien du chef op des débuts de Ferrara, du photographe de plateau de certains De Palma et Carpenter, et de l'auteur d'une brouette de clips dont les meilleurs des Ramones. S'étant de plus fait la main sur pas mal de séries TV (dont ***Vendredi 13***),

Aucun doute, Fred Olen Ray a la « positive attitude » si chère à notre bien-aimé Premier ministre (il jouait pas dans **Frankenstein Junior** ? Ah non, je le confonds toujours avec Marty Feldman). N'hésitant pas à travailler 35 heures par jour, Fredo (ou Fredol, mais il aime moins) est sur tous les fronts. Lorsqu'il ne ramasse pas ses molaires sur les rings de catch, il enregistre un CD (*They Saved Elvis's Brain*), tout en continuant bien sûr à réaliser des films plus vite que Spielberg. Après une série de quickies érotiques tournés pour la télévision (***Teenage Cave Girl***, ***Haunting Desires***...) et une trilogie sur le bikini (**Genie in a String Bikini**, **The Bikini Escort Company**, **Bikini a Go Go**), il revient à ce qu'il préfère : le film de monstres. Un retour aux sources déjà amorcé avec **Glass Trap** (voir Mad 173) et confirmé aujourd'hui avec pas moins de deux nouveaux titres, **Organism** et **Mega Bites**. Le premier devrait nous parachuter sur la tronche une pelletée de vers mutants et carnivores échappés d'un labo de la CIA. Quant au second, apparemment moins conventionnel, il devrait grouiller de cafards géants sortis directement de nos ordinateurs. Reste plus qu'à Fredo à mettre tout ça en boîte, ce qui devrait lui prendre le week-end...

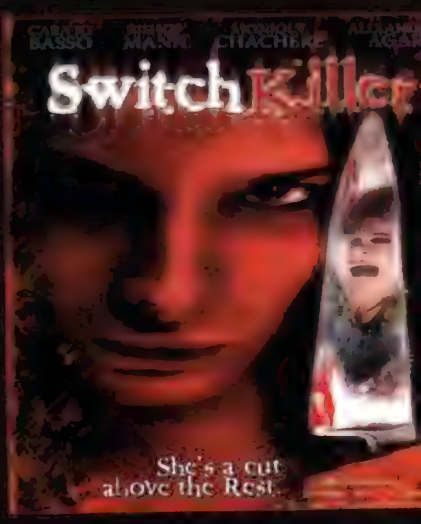


Francis Delia pourrait réussir son coup. L'affiche étant des plus réussies (admirez ce léger strabisme de l'œil gauche), on attend le résultat définitif avec impatience.

■ Poe et la série Z, c'est une longue et belle histoire d'amour. Le nouveau rejeton de cette alliance, que certains rats de bibliothèques/cinémathèques considèrent déjà comme une hérésie, s'avère être **The Black Cat**, produit et distribué par Rojak Films (**Dead of Night**, **Blade of the Vampire**), la boîte des mecs qu'ont pas de cheveux mais des sucettes. À la barre de cette relecture légèrement modifiée (une détective enquête sur la disparition d'une femme et de son fils, tous deux victimes de la malédiction du chat noir), nous retrouvons l'aimable Serge Rodnunsky (**Blood Justice**, **J'emporterai ton âme**), entouré pour l'occasion d'une cohorte de stars dont l'Hispano-danoise Stephanie Leon (vue dans des films ultra connus comme **Tospiger** ou **Sunes Familie**), Shaun Kurtz (**Ghosts of Genius**), Shawna Erickson (la série ***North Shore***) et Phillip Jones (***Xena***). Granger, lui aussi victime de son chat noir con comme la lune confondant sa caisse avec ses charentaises, attend le film de pied ferme. Ferme mais humide quand même.

■ Je ne sais pas pour vous mais moi, j'aime pas les meufs. Sérieux, c'est quoi ces trucs qui parlent fort et qui pompent toute votre oseille?? Je ne comprends pas les mecs qui aiment ça, encore moins ceux qui en ont. Le héros de **Switch Killer**, nouveau titre du bien rigolo **Transamerican Killer**, lui, en avait une avant qu'elle ne le quitte pour une autre dinde. Au lieu de fêter ça dignement avec ses potes, ce benêt ne trouve rien de mieux à faire que de se couper le haricot, de laisser pousser ses cheveux et de se peinturlurer la tronche, afin de devenir le piège idéal pour se venger en dessoudant un max de lesbos tombées dans ses filets. C'est Mack Hail (**Mr. Ice Cream Man**, vanille pour moi) qui réalise mon nouveau film de chevet, interprété, entre autres, par Cara Jo Basso (**Sex Substitute 2**), Monique Chachere (**Tears of Clown**) et la débutante Alixandra Agar. Elle est du Nord, je crois.

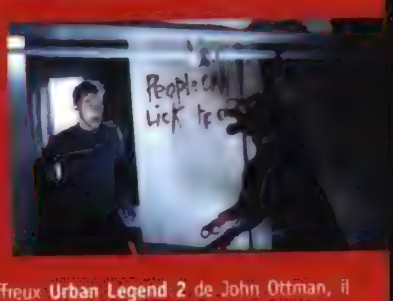
San HELVING



URBAN LEGENDS: BLOODY MARY
DU CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ

C'est avec surprise et stupéfaction que nous découvrons Mary Lambert aux commandes de cette seconde séquelle du film de Jamie Blanks, une Mary Lambert dont nous n'avions plus de nouvelles directes depuis son douloureux **Simetierre 2**. Destiné pour le marché vidéo, **Urban Legends: Bloody Mary** semble s'éloigner des sentiers battus du slasher pour venir marcher sur les plates-bandes du « rape and revenge from hell »... Un revirement scénaristique bienvenu, imputable au duo derrière les scripts de **X-Men 2** et de **Superman Returns**, Michael Dougherty et Dan Harris. Jugez plutôt: tout commence en 1969 dans un lycée de Salt Lake City, là où se fera violer et assassiner la jeune Mary Bonner (Lillith Fields) par le capitaine de l'équipe de foot locale. 30 ans plus tard, des lycéens décident d'invoquer son esprit pour se faire peur. Et ça marche! Mary revient d'entre les morts, bien décidée à se venger en assassinant un maximum de jeunes trop curieux, tout en s'inspirant pour ses mises à mort de légendes urbaines plus ou moins connues. S'il y a de fortes chances que ce direct-to-DVD d'apparence modeste supplante l'affreux **Urban Legend 2** de John Ottman, il semble néanmoins mal parti pour faire de l'ombre à **Simetierre**, le chef-d'œuvre absolu de Mary Lambert, dont la noirceur et le nihilisme prégnant risquent ici de fort nous manquer. Reste que nous ne sommes pas à l'abri d'un miracle, les premières photos tombées laissant augurer d'un film au minimum gore et violent. Réponse le 17 août en zone 2. D'ici là, bonne bronzette les mecs.

Alexandre BUSTILLO



ZOMBIES LA FORET A DES DENTS

Plus vivace que jamais, Tobe Hooper continue son petit bonhomme de chemin contre vents et marées. Après **Toolbox Murders** (quand tu veux la sortie France), **Mortuary** (voir Mad 172) et la série TV ***Masters of Horror***, il embraye sur **Zombies**, nouvelle production Nu Image (**The Black Dahlia**, la série des **Shark Attack**...). Pour sa première incursion directe chez les morts-vivants, Tobe s'associe de nouveau, après **Toolbox Murders**, aux deux scénaristes stars de Nu Image: Jace Anderson et Adam Gierasch, les zozos entrés dans la légende pour leur script prémonitoire d'**Air Panic**. Ici, il n'est évidemment plus question de Boeing crashé dans un building, mais d'un couple de jeunes mariés accompagnés de leurs amis partis en randonnée champêtre dans les forêts touffues de l'état de Washington. Seulement voilà, pas loin de leur campement se trouve la mine Carlton. Tout le monde connait sa triste histoire dans le coin. Au début du siècle dernier, les propriétaires de cette mine de mercure ont fait fortune en exploitant essentiellement des enfants. Mais ces derniers disparurent tous du jour au lendemain sous un terrible éboulement. Aujourd'hui, ayant muté suite à des radiations de gaz toxiques, les gamins refont surface, prêts à se venger sur les inconscients qui ont fait la boulette de s'aventurer sur leur territoire. Avant toute chose, ce mix improbable mais alléchant entre **Délivrance** et **Zombie** risque, en cas de réussite artistique (l'affiche laisse présager le meilleur), de faire méchamment de l'ombre à la nouvelle version de **La Colline a des yeux** réalisée par Alexandre Aja, dont l'histoire s'avère relativement similaire. Ancienne école contre nouvelle, un joli choc des titans est à prévoir pour bientôt...

Alexandre BUSTILLO

NOTULES ASIATIQUES

Ça brasse large en genres et en pays dans ces notules asiatiques avec de la comédie érotique philippine, de l'horreur dansante coréenne, et même du remake indien. Ajoutez à cela un petit film de fantômes « made in Corée » et le compte est bon !

■ Il y a des réalisateurs qui, par leur personnalité et leur filmographie, se font toujours trop rares. Takahisa Zeze est l'un de ceux-là, d'autant plus que ses films sont difficiles à se procurer. Ancien roi du cinéma érotique, devenu entre-temps roi du cinéma indépendant, Zeze vient de sortir un nouveau film, tout simplement nommé Mrs. On reviendra dessus ultérieurement...

■ Près d'un an après la découverte des flyers du film à Cannes, **7 Street Fighters** (dont on vous avait parlé à l'époque) vient de sortir sur les écrans thaïs. Suite du sympathique mais très inégal **Heaven 7**, 7 Street Fighters replace nos sept héros dans une mission impossible, cette fois-ci durant la Seconde Guerre mondiale, face aux Japonais. C'est de nouveau Chalerm Wongpim qui dirige l'affaire, et ça promet encore un paquet de gros gags et d'action.

■ Certains se souviennent peut-être du premier film de Jeong Jae-eun, **Take Care of My Cat**, l'histoire d'un groupe d'amies tout juste sorties de l'école. La voilà de retour avec un film nommé The Aggressives. On peut cependant craindre ici un manque de subtilité par rapport à son premier opus... Car **The Aggressives** sent le produit hype et branché, avec son histoire se concentrant sur la culture urbaine et un groupe de jeunes « tendances ». Rien de bien agressif là-dedans, il y a fort à parier...

■ Le très commercial Benny Chan vient de sortir un nouveau film après son plutôt sympathique **New Police Story** (dont le problème majeur est bien évidemment sa crise de jeunisme). Les polars complexes étant devenus la nouvelle tendance à HK depuis le hit **Infernal Affairs**, il n'est pas très étonnant de voir que ce **Divergence** se situe aussi dans la même veine. Le film tourne autour d'un flic borderline (Aaron Kwok) qui pense avoir retrouvé sa petite amie disparue dix ans auparavant. De son côté, un assassin professionnel semble avoir des informations concernant la vente autour de cette disparition. Pour compliquer encore plus les choses, notre flic se trouve empêtré dans une enquête autour d'un tueur en série. Apparemment plus intéressé par les relations entre les différents personnages et la psychologie de ces derniers, Divergence pourrait bien être le premier film de Chan ne misant pas tout sur l'esbroufe.

■ Herman Yau (**The Untold Story** pour ceux qui l'auraient oublié) se fait rare ces derniers temps, surtout dans le genre qui nous est si cher. Raison de plus pour parler de son tout nouveau Ghost Inside,

sorti fraîchement sur les écrans hongkongais. Une mère célibataire et sa fille emménagent dans un appartement hanté dans lequel logent déjà une autre mère et sa fille, mortes plusieurs années auparavant. Faut-il attendre un film un tant soit peu innovant ou un énième **Troublesome Night** ? Réponse incessamment sous peu.

■ Qu'ont donc les Coréens avec Hans Christian Andersen ? Mystère et boule de gomme, mais les voilà qui adaptent de nouveau l'une de ses histoires après **Resurrection of the Little Match Girl**. Ce n'est pas la première fois que son conte *Les Chaussons rouges* est adapté au cinéma (citons la version de 1948 de Michael Powell et Emeric Pressburger), mais c'est probablement la toute première fois qu'il sera traité sous la forme d'un pur film d'horreur. Si les fantômes féminins aux longs cheveux noirs vous tapent sur le système, The Red Shoes ne sera sûrement pas fait pour vous, mais le film pourrait bien contenir son lot de sympathiques surprises. Sortie en juillet.

■ Jeffrey Jeturian vient de tourner une

BUNSHINSABA

UN ESPRIT VINDICATIF PERMET À UNE JEUNE LYCÉENNE PERSÉCUTÉE D'APPLIQUER SA PROPRE LOI DU TALION. TEL EST LE POINT DE DÉPART DE BUNSHINSABA, FILM DE FANTÔMES CORÉEN PRÉSENTÉ À GÉRARDMER CETTE ANNÉE ET DÉJÀ SALUÉ PAR UN MEMBRE ÉMINENT DE LA RÉDACTION...

(*compère collègue aux accents à l'horreur à mode de vie « Ça ne rappelle pas* **Ring**, *c'est bien*), se lance dans des envolées lyriques pour défendre un film coréen, le moins que l'on puisse faire c'est d'en parler. Le seul et unique Bastian (et ses roulettes gonflables) adore **Bunshinsaba**, qu'il classe carrément parmi les meilleurs films de fantômes qu'il ait vus. Bien, c'est vrai que c'est le même tradition qui défend à tour de bras n'importe quel film dont le titre comporte les mots « zombies » ou « cannibales », et dont l'affiche met en scène une pépée au format 95C dégoulinante de sang. Mais bref, il fallait néanmoins se pencher sur la question.

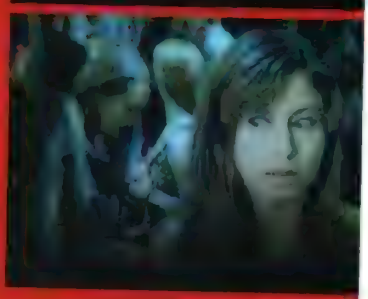
Dans une petite ville coréenne, une lycéenne originaire de Séoul est sujette aux brimades de ses camarades. Ne trouvant aucun autre moyen de faire cesser ses souffrances, la jeune fille décide de faire appel à un esprit vengeur. Et petit à petit, celles qui l'attaquaient en permanence se suicident toutes de la même façon : avec un sac plastique imbibé d'alcool, qu'elles se mettent sur le visage avant d'y mettre le feu. Ces morts pour le moins étranges et violentes ne tardent pas à rappeler à la population locale la disparition 30 ans auparavant d'une autre lycéenne, morte dans des conditions tout aussi étranges...

Bunshinsaba - alias **Ouija Board** pour le titre anglais que personne n'utilise - se positionne clairement dans la lignée post-**Ring** des fantômes féminins aux longs cheveux (rappelons au passage qu'il ne s'agit pas du tout d'une nouvelle figure - c'est la représentation traditionnelle des spectres au Japon et en Corée - et que c'est uniquement la façon de les faire évoluer et de les mettre en scène qui change). Le réalisateur Ahn Byeong-ki est un vrai amateur du genre, qui a déjà réalisé le très classique **Phone** (mémorable pour l'interprétation possédée d'une gamine

nouvelle satire de l'industrie érotique philippine, **Bikini Open**. Se présentant comme un faux documentaire, le film s'intéresse aux concours de bikinis dans les bars et, tout en jouant sur la touche humoristique, cherche à critiquer cette autre forme d'exploitation sexuelle.

On vous avait déjà parlé du nouveau film de Chen Kaige, **The Promise**, et on va enfin pouvoir en (sa) voir un peu plus lors du Festival de Cannes. En attendant, voici déjà une photo promotionnelle pour le moins alléchante.

L'Inde continue de se passionner pour les films horrifiques... et continue aussi d'imiter un peu trop précisément ce qui se fait ailleurs. Jugez plutôt : aveugle depuis son enfance, Naina recouvre la vue suite à un transplant de cornée. Et v'là t'y pas qu'elle se met à voir des fantômes... Oui, tout ça nous rappelle vaguement un film... C'est de nouveau l'efficace Urmila Matondkar (**Ek Hasina Thi**, **Bhoot**), devenue la nouvelle égérie des thrillers tendus et des films d'horreur locaux, qui tient le rôle principal de **Naina**. Première mondiale prévue à Cannes (lors du marché).



tout simplement hallucinante) et le slasher très basique **Nightmare**. Avec **Bunshinsaba**, il n'innove toujours pas, mais sert un produit calibré, qui se laisse suivre sans temps mort. Il faut dire que le montage du film ressemble plus au cut d'une bande-annonce que d'un long-métrage. Ahn va directement au cœur du sujet, à chaque nouvelle scène, ne laissant au spectateur aucune pause de réflexion. Cette pratique peut parfois déconcerter et énerver, vu qu'il ne laisse pas le temps à son sujet de mûrir et à ses personnages de s'épanouir et de s'étoffer. D'un autre côté, il est clair que cela permet à son film de défiler à la vitesse grand V et d'éviter ainsi une certaine lassitude due à l'aspect « déjà vu » du sujet. Ahn joue sur les mêmes touches sensibles que nombre de ses confrères : augmentation soudaine du son, brusques apparitions, etc. Selon l'efficacité de la formule sur le spectateur réceptif ou non, **Bunshinsaba** tiendra (ou pas) ses promesses de petits moments de frayeur. Notre réalisateur a tout de même quelques bonnes idées, la meilleure étant évidemment les suicides particulièrement vicieux qu'il inflige aux lycéennes. C'est néanmoins durant les flashs-back, qui nous racontent le parcours de la lycéenne ayant disparu 30 ans plus tôt, que Ahn se montre le plus à l'aise. Peut-être parce qu'il se permet de ralentir légèrement le rythme de son métrage, pour ainsi accoucher de scènes qui dépassent enfin les 40 secondes... Par conséquent, on se surprend à ressentir, et ce pour la première fois du film, quelque chose pour un personnage de l'intrigue (il faut dire aussi que la demoiselle est aveugle, ce qui met immédiatement notre touche « empathie » en action).

Série B sans prétentions, **Bunshinsaba** ne promet rien de plus que ce qu'il délivre et devrait satisfaire l'amateur (pas trop difficile) d'horreur.

Julien SEVEON

Autant de polars sur une seule chaîne, c'est suspect.

CINÉ POLAR

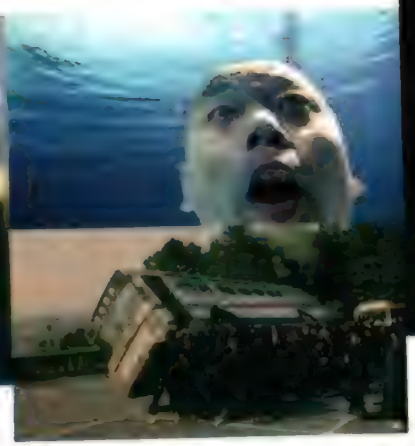
LA CHAÎNE DE TOUTES LES SCÈNES DU CRIME

Ciné Polar, c'est la chaîne du cinéma policier, d'investigation et de suspense. Popularisé par les Américains, magnifié par les Européens, revu et corrigé par les asiatiques, le polar se décline sous toutes ses formes sur cette chaîne consacrée exclusivement au genre le plus noir du cinéma.

CANAL SATELLITE

7EME FAR EAST FILM FESTIVAL D'UDINE

Pour les Chrétiens il y a Lourdes, pour les Musulmans la Mecque, pour les Juifs Jérusalem et pour ceux qui ne jurent que par le cinéma asiatique, il y a Udine. Septième édition du plus grand festival occidental dédié aux cinématographies d'Asie.



Ci-dessus, de gauche à droite : **Le Hongkongais Explosive City de Leong Tak Sam, Suffocation, un des rares films à provenir de Chine Populaire, les étudiants très énervés de We Shall Overcome Some Day et les protagonistes de Lorelei, réalisé par le maître des effets spéciaux Shinji Higuchi.**

Le Far East nous aura moins gâtés cette année question grosses découvertes récentes (l'une des spécialités de la maison), mais aura eu néanmoins la très bonne idée de nous proposer une rétro pour le moins dynamique autour des films d'action de la Nikkatsu, dont on ne connaît généralement en Occident que son artisan le plus célèbre, Seijun Suzuki. Aucun film de ce dernier, trop connus et faciles d'accès, mais 16 œuvres rares, en copies neuves spécialement tirées pour l'occasion (si ça ce n'est pas la marque d'une manifestation de qualité !), allant du western **The Plain Wanderer** de Buichi Saito au yakuza eiga **Roughneck** de Yasuharu Hasebe. Du bonheur, rien que du bonheur !

DU JAPON AUX PHILIPPINES...

Toujours du côté du Japon, c'est une autre production locale qui a tiré son épingle de la sélection, **We Shall Overcome Some Day**. Sorti en début d'année, **WSOSD** nous plonge dans le Japon des années 60, au cœur d'un univers à la croisée d'**Orange Mécanique**, **West Side Story**, **The Outsiders** et *Roméo et Juliette*. À Kyoto, la guerre fait rage entre lycéens coréens et japonais. Deux jeunes nippons, peu enclins à la violence (ils ont plutôt tendance à servir de punching-balls), se retrouvent forcés à jouer les médiateurs entre les deux communautés, sous la pression d'un de leurs professeurs (fervent défenseur de Mao Tsé-Toung qu'il cite à longueur de cours !). C'est ainsi que l'un d'eux rencontre une belle et douce Coréenne dont il s'éprend immédiatement. En allant encore plus loin que **Go** dans sa critique du racisme anti-coréen et du comportement des Japonais vis-à-vis de la Péninsule, le réalisateur Izutzu Kazuyuki accouche de l'un des films les plus engagés de ces dernières années. Si l'on ne peut qu'être pris d'émotion devant un tel parti pris (on se retrouve avec la gorge serrée plus d'une fois), **WSOSD** ne revêt pas les oripeaux du lourd plaidoyer et conserve l'aspect d'un divertissement. Se présentant avant tout comme une comédie, le film s'autorise certaines scènes d'une violence rare où les humiliations les plus diverses (pisser sur ceux que l'on a battus) côtoient les « beatdowns » les plus brutaux. Poignant, vibrant et jubilatoire, **We Shall Overcome Some Day** est, pour tout cinéphile, le passage obligé par l'Asie de cette année.

Plus au Sud, aux Philippines, nous arrivait le nouveau film d'Erik **Gagamboy** Matti, **Pasiyam**. Tourné en neuf jours avec des moyens minuscules, **Pasiyam** se situe au croisement du drame familial et du film d'horreur. Mettant totalement de côté tout ce qui a pu se faire en Asie depuis **Ring**, Matti retourne vers un cinéma d'horreur 70's, plus proche dans l'esprit d'œuvres comme **La Malédiction** ou **Rosemary's Baby**. Suite au décès de leur mère, cinq frères et sœurs se retrouvent dans l'ancienne bâtisse familiale. Alors qu'ils entament un rituel religieux censé durer neuf jours, d'étranges événements perturbent cette réunion. En effet, leur mère est de retour d'entre les morts et fait clairement comprendre que les raisons de son décès n'ont rien de naturelles... Soutenu par des interprètes très convaincants, **Pasiyam** évolue dans le cadre de l'horreur psychologique et contourne tous les effets visuels (et sonores) classiques du genre. Une réussite d'autant plus magistrale lorsque l'on tient compte des gros handicaps du film (temps et budget). Salamat Erik !

...EN PASSANT PAR LA THAILANDE ET LA CHINE POPULAIRE

Pour rester en Asie du Sud-Est, la Thaïlande nous a offert moult films des plus intéressants, comme le nouveau Sippapak (mais bon dieu, qui va se décider à sortir **February** en France !), **Pattaya Maniac**. Mélange de comédie, de romance et de polar, **Pattaya Maniac** nous dévoile une nouvelle facette de ce réalisateur vraiment talentueux. Même si le film connaît quelques petites baisses de rythme, Sippapak réussit à nous toucher, à nous plier en deux de rire et à nous distraire. Beaucoup moins drôle, **Zee Oui**, de Buranee Rachaiboon et Nida Sudasna, suit le parcours authentique d'un meurtrier d'enfants cannibale ayant sévi dans

les années 50 au Pays du Sourire. Film déstabilisant qui réussit à nous rendre le personnage central presque sympathique, **Zee Oui** est une œuvre véritablement à part dans le domaine pourtant déjà bien chargé des films de serial killers. Pas de justifications, ni d'excuses, juste un métrage qui essaie d'aller au-delà des simples apparences. À ne pas placer devant tous les yeux néanmoins ! Enfin, une fois n'est pas coutume, attardons-nous sur un film… chinois. Oui, de Chine Populaire, le pays qui depuis près de cinq ans n'accouche que de films pompeux, prétentieux, superficiellement arty et mortellement ennuyeux. **Suffocation**, premier film de Zhang Bingjian, peut paraître dans un premier temps comme un film « trendy », mais échappe très rapidement au triste sort de ses confrères en nous présentant les tourments d'un homme qui a tué sa femme. Parano et insomniaque, ce dernier ne réussit plus à faire face à sa propre culpabilité et sombre petit à petit dans la folie… Voici donc une très « belle » descente dans les abîmes de l'angoisse et des déchirements psychologiques que nous offre Zhang. Dommage qu'il n'aille pas jusqu'au bout de son projet et nous place à la fin un twist bidon qui décrédibilise son travail…

FATALE CONCLUSION

Terminons ce compte-rendu par un film très attendu : **Lorelei**, premier travail en tant que réalisateur de Shinji Higuchi, le maestro des SFX nippons. Film de sous-marin teinté de SF, **Lorelei** ne s'est définitivement pas hissé au niveau de nos espérances. Pour être tout à fait explicite, le film est une purge totale, qui ne trouvera pas la moindre rédemption possible dans cette vie (ni dans l'autre d'ailleurs). Dans le même domaine, **Explosive City** est une nouvelle production hongkongaise ayant des velléités d'**Infernal Affairs**. Là, le film se plombe lui-même en recopiant des segments de productions déjà pas très glorieuses comme **Purple Storm** et **Naked Weapon**. Reste un Alex Fong très convaincant, au bord de la dépression, qui vaut le détour.

Julien **SÉVÉON**

TALES OF TERROR, DIVERS (JAPON)

Film à sketches très inégal (tant par la durée que par la qualité), **Tales of Terror** vaut le détour pour deux histoires. Celle d'un immeuble abandonné surveillé par un gardien atteint de visions spectrales (mais qui préfère se dire que tout est dans sa tête) et une autre où un jeune homme, locataire temporaire de l'appartement de son oncle, doit répondre à chaque fois qu'un fantôme l'appelle par son nom. Si certains autres épisodes réussissent tout de même à nous coller quelques petits frissons (ce qui n'est déjà pas si mal en soi), le reste manque grandement d'originalité.

ART OF THE DEVIL, DE THANIT JITNUKUL (THAÏLANDE)

Jitnukul est un réalisateur vraiment très curieux, dont le titre de gloire reste jusqu'à présent **Bang Rajan**. Après la fresque épique, le polar et le drame, il se (re)lance ici dans le film d'horreur, plus spécifiquement lié à la magie noire. Très classique dans sa forme, **Art of the Devil** se révèle être une addition intéressante au genre, bien que le manque évident de surprises (en dehors de quelques morts bien mijotées) risque d'en rebuter certains. Oui, Thanit a su se montrer plus inspiré, mais son **Art of the Devil** reste néanmoins un petit B sympathique qui devrait plaire aux Bustillo-like.

2EME RENCONTRE DU TROISIEME GENRE

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : **Projet Gamma**, le deuxième court-métrage de David Sarrio, **Sélection naturelle**, écrit et réalisé par le mannequin Rie Rasmussen et **I'll See You in My Dreams**, un film de zombies tout droit venu du Portugal.

Mine de rien, c'est dans la grande salle du Forum des Images que nous avons eu le plaisir d'assister à la deuxième édition de Rencontre du troisième genre, preuve qu'en seulement l'espace de deux soirées, cette manifestation visant à faire découvrir et promouvoir les courts-métrages de genre semble définitivement avoir trouvé son public. Vous y étiez ? Nous, oui !

AUTRES MONDES ET SUPER-HEROS

On attaque justement avec **XX1** de Caro, court en 3D où un Dieu machine en pleine mutation évoque les bouleversements technologiques du siècle dernier. Aussi inclassable que maîtrisé, **XX1** est l'œuvre récréative d'un créateur à l'imaginaire hors normes qui devrait enfin réaliser son premier long-métrage en solo ! Déjà cité dans Mad, **Projet Gamma** de David Sarrio revisite quant à lui les origines de Hulk et démontre qu'un fanboy français peut faire preuve de plus de compréhension vis-à-vis d'un super héros que tous les exécutifs d'un studio américain. Manque seulement un peu plus de moyens pour permettre à Sarrio de s'éclater vraiment. Dans un registre similaire, le très rigolo **Fils d'Angoulême** met en scène un robot très attachant qui rêve de devenir un super héros populaire... quitte à raser la moitié de la ville dans sa quête de reconnaissance !!! Mélangeant les prises de vue réelles au dessin animé, et moins bête qu'il en a l'air, voici le genre de court que l'on aimerait bien voir développé en serial.

Hommage à Pixar, **Personne n'est parfait** et son histoire de robot nettoyeur psychotique va forcément finir sur le bureau de John Lasseter. Drôle et techniquement brillant, le dessin animé de Christophe Clamaron a été logiquement très bien accueilli par le public.

Ci-contre : Les différents réalisateurs présents lors de la soirée, réunis sur la scène pour un court débat avec le public.

GRAIN DE FOLIE DANS LA CAMERA

On enchaîne avec un délire de potes improvisé en 24 heures ! **Chute d'organes** (un mec perd sa zigounette après un rapport) ne laisse pas un souvenir impérissable mais amuse par son côté gentiment gore. Autrement plus intéressant, le zombie flick portugais **I'll See You in My Dreams** est un conte macabre et poétique d'une crudité peu commune, très beau visuellement et qui évoque dans ses meilleurs moments un mélange de **Brain Dead** et de **Dellamorte Dellamore.** Un film très Mad dans l'esprit donc.

Course-poursuite entre un homme en chaise roulante et un conducteur de scooter, **Nuit gravement à la santé**, avec ses gros plans et ses travellings hystériques, fait irrésistiblement penser à **Gisèle Kérozène** de Jan Kounen. À mater ne serait-ce que pour les scènes de perfusion d'adrénaline qui ont plongé la salle dans l'hilarité.

Fonctionnant sur le principe du dévoreur dévoré, **Sélection naturelle** a été écrit et réalisé par le mannequin Rie Rasmussen (**Femme fatale**). Cette dernière s'octroie également le rôle d'une albinos capturée chez elle par un serial killer. La photo est léchée et l'ambiance prenante (à défaut d'être originale), mais on a vite fait d'éventer le twist final. Bien tenté...

Terminons en beauté par le jouissif et désespéré **Quand on est amoureux c'est merveilleux** de Fabrice Du Welz. Réalisée avant **Calvaire**, cette histoire de nécrophilie où une vieille fille esseulée finit par tuer un strip-teaseur pour en faire son amoureux est férocement touchante. On y retrouve la même misère sexuelle et affective ainsi qu'une scène de danse complètement déglinguée faisant écho à la chorégraphie improbable des bouseux de **Calvaire**. Trash mais bourré d'humanité, **Quand on est amoureux c'est merveilleux** est assurément le meilleur film de la sélection.

En bref, une rencontre vraiment bon esprit (le public était invité à boire un verre avec les réalisateurs présents après la projection), dont on attend avec impatience le futur programme, concocté par Jean Pierre Ybert et son équipe pour la rentrée 2005. Promis, on vous tiendra au courant !

David DOUKHAN

Redécouvrez les chefs-d'œuvre de la SHAW BROTHERS !

SUPER INFRAMAN — INTIMATE CONFESSIONS OF A CHINESE COURTESAN

Versions remasterisées, avec des interviews inédites

En Coffrets DVD le 9 juin

© 2005 Celestial Pictures Ltd. Tous droits réservés © 2005 CTV International. Tous droits réservés

20 minutes — 13ème RUE, LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE — SB — TF1 VIDEO — CTV

STAR WARS : EPISODE III - LA REVANCHE DES SITH
RONGE AUX MYTHES

Sincèrement, on aurait aimé se joindre au concert de louanges qui a entouré la sortie triomphale de **La Revanche des Sith**. On aurait adoré pouvoir hurler au grand retour de la saga et découvrir à rebours les arcanes scénaristiques si complexes qu'ils nous avaient échappés. Malheureusement, l'échec exaspérant du film nous est apparu d'une évidence telle, qu'elle en est devenue risible.

Pas de condescendance ou de snobisme dans cette remarque. Mais juste le sinistre constat qu'il y a quelque chose du foutage de gueule dans le ratage de **La Revanche des Sith**, un peu à l'image de ce scénario qui cumule les incohérences (quelle est l'utilité de demander à Anakin d'espionner l'Empereur, si plus tard Obi-Wan peut suivre tous ses faits et gestes sur une vidéosurveillance ?), les idées grotesques (Obi-Wan infiltrant un camp ennemi sur le dos d'un énorme bestiau poussant des cris de goret ; une scène d'action dans l'espace entièrement axée autour de l'apesanteur), qui bâcle nombre de scènes majeures (l'accouchement de Padmé est d'un expéditif délirant), échoue à élaborer une stratégie solide sur plusieurs films (le coup d'état de l'Empereur est si bancal, que sa prise de pouvoir devient une scène surréaliste) et croule sous les scènes « rustines » (la réplique de Yoda « expliquant » le mystère de Qui-Gon Jinn remporte sur ce point le pompon). Mais finalement, considérant le nombre délirant de nœuds scénaristiques à défaire, ces défauts n'ont rien d'inattendu. Comme on ne peut non plus s'étonner aujourd'hui de l'absence totale d'implication viscérale (rarement des amputations ou des meurtres d'enfants auront été aussi inoffensifs, et l'on ne vous parle pas de la mort très « **Bip-bip et le Coyote** » de Mace Windu), de choix techniques aberrants (même Rob Coleman ne peut s'expliquer sur l'utilisation de corps numériques sous les visages de Temuera Morrison), ou encore que Lucas échoue à raconter son histoire par le biais de sa mise en scène. En ressort un film où, encore une fois, les concepts (dont beaucoup sont défendables, quand ils ne sont pas passionnants) rentrent systématiquement en conflit avec la dramaturgie. Ainsi, le tant attendu duel entre Anakin et Obi-Wan est lancé puis conclu par le biais de deux dialogues, tandis que l'action en elle-même ne fait jamais sens. Conséquence tragique de ce défaut : une cruelle absence d'ampleur, qui rabaisse systématiquement ce qui aurait dû être une tragédie opératique à une envergure de sitcom puisque, finalement, tous les événements du scénario se résument à des dialogues filmés platement.

Ce qui ne finit pas d'étonner dans l'échec de ces préquelles, c'est de constater à quel point Lucas n'est plus en phase avec l'essence même de sa trilogie originale. Cela fait désormais deux films qu'il tente de combler l'écart abyssal qui sépare sa vision de ce que les fans attendent. Et comme ce fut le cas avec **L'Attaque des Clones**, le remède est pire que le mal puisque les innombrables contresens qui plombent **La Revanche des Sith** contaminent et pourrissent le reste de la saga. Exemple édifiant, et ratage rédhibitoire : le traitement réservé à Dark Vador. Au lieu de camper une figure rédemptrice, Lucas s'inspire du mythe de Frankenstein (comme si le mythe de Vador n'était pas en soi suffisant) pour en faire un crédule claudicant ! Résultat : le pauvre Dark est résumé à un tas de ferraille maladroit et abattu, là où il devrait être un fantôme mécanique gracile, gonflé de rancœur et de haine. Même topo avec la reprise du plan signature de la saga : pourquoi avoir placé Owen Lars, et non pas Obi-Wan, devant les couchers de soleil ? Difficile de pardonner de tels choix quand on sait l'importance de ces éléments dans **La Guerre des étoiles**.

Certes, nous pourrions nous consoler en admettant qu'il y a en tout et pour tout trois belles scènes dans le film. La première, efficace mais manquant terriblement de tragique, dépeint la tuerie des Jedi. La seconde, créée en postproduction par le nouveau monteur, Roger Barton, montre Padmé et Anakin songeurs et séparés à Coruscant dans une séquence enfin dénuée des pesants dialogues. La troisième parvient enfin à planter une ambiance malsaine en dépeignant l'Empereur instruisant Anakin devant un spectacle totalement incompréhensible. Si pour certains ces quelques réussites et une poignée de gâteries sans incidence (l'assassinat des Padawans par Anakin, le plan-séquence d'ouverture) suffisent pour croire au retour des grandes heures de la saga, nous avons pour notre part trop de respect pour **La Guerre des étoiles** pour nous contenter de si peu quand, à côté, autant de figures majeures de la saga sont traînées dans la boue par le traitement désinvolte de Lucas. En tout cas, cette fois, le jeu de massacre semble terminé. C'est bien là le seul point positif de ce film.

Julien DUPUY

STAR WARS : EPISODE III - REVENGE OF THE SITH. USA. 2005. REAL. ET SCEN. : GEORGE LUCAS. DIR. PHOT. : DAVID TATTERSALL. MUS. : JOHN WILLIAMS. PROD. : GEORGE LUCAS ET RICK MCCALLUM. INT. : EWAN MCGREGOR, NATALIE PORTMAN, HAYDEN CHRISTENSEN, IAN MCDIARMID, SAMUEL L. JACKSON, JIMMY SMITS, FRANK OZ, ANTHONY DANIELS, CHRISTOPHER LEE... DUR. : 2H20. SORTI LE 18 MAI 2005.

SADOMANIA

de JESS FRANCO

UN CHEF-D'ŒUVRE DU MAÎTRE DE L'ÉROTISME

VERSION REMASTERISÉE

DANS CE DVD

- LE FILM en version française
- SCÈNE COUPÉE
- GALERIE PHOTOS
- LES BANDES ANNONCES DU FILM

INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS

DVD VIDEO

DISPONIBLE LE 16 JUIN 2005

SEVEN 7

A DIRTY SHAME
LA HONTE DE LA VILLE

Nouvelle comédie déconnectée du Pope trash de Baltimore, **A Dirty Shame** marque le grand retour de John Waters, après quatre années d'absence à la réalisation. Une éternité pour le cinéaste culte qui nous avait laissés sur **Blood Feast 2, Le Fils de Chucky** [illegible]. Durant ce laps de temps, certains n'hésitent pas à parler, avec dédain ou envie, de sa retraite. Il faut dire que le cinéaste multicarte, le passage d'un extrême à l'autre ne faisant pas de lui d'un coup brutal perdu sur la rétention. C'est ainsi que Sparks Dingman (Thomas Haden Church), mâle dominant et amant hors pair, se retrouve, d'une part (bien trop) sexuellement [illegible] au côté de Ray Ray Dimmy Kronthaler), jeune adepte à la langue de feu et au cœur pur, et Big Blue Suzanne Shepherd), gardienne du temple de la psychorigidité et porte-étendard des gens « normaux ». Une véritable guerre se déclenchera dans, où le mari Vaughn Wilson (Chris Owen) et sa fille vierge pourtant Caprice Wilson (Selma Blair, engagée de justesse après quelques [illegible]) seront en première ligne de front. Dans l'Invasion Los Angeles [illegible], **A Dirty Shame** est un délicieux chahut au rythme frénétique (trois de gags minutés, tout le long !), aussi fondateur (les dialogues, croustillants et crétins, sont d'une rare [illegible]) que drôle (les SFX très [illegible]...). L'hommage vibrant [illegible] à la trilogie d'un **Pink Flamingos** et ses [illegible], mais le résultat reste en [illegible] agréablement. On rit à voir avec ses parents-parents, qui apprécieront sans doute la fraîcheur [illegible] de leur jeunesse !

Fausto FASULO

USA. 2004. REAL., ET SCEN.: JOHN WATERS. DIR. PHOT.: STEVE GAINER. MUS.: GEORGE S. CLINTON. PROD.: CHRISTINE VACHON ET TED HOPE POUR CITY LIGHTS PICTURES, JOHN WELLS PRODUCTIONS, KELLER FILMS ET THIS IS THAT PRODUCTIONS. INT.: TRACEY ULLMAN, JOHNNY KNOXVILLE, SELMA BLAIR, CHRIS ISAAK, SUZANNE SHEPHERD... DUR.: 1H22. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 6 JUIN 2005.

LA MAISON DE CIRE
VISITE (TELE)GUIDEE

Après cinq ans d'activité, et autant de films, il est temps de faire un rapide bilan de Dark Castle. Jusqu'ici, égalité parfaite entre deux nanars (**13 fantômes, Le Vaisseau de l'angoisse**) et deux réussites toutes relatives (**La Maison de l'horreur, Gothika**), sorte de consensus mou que seul un vrai bon film arriverait à ébranler, et ainsi donner ses lettres de noblesse à un studio certes sympathique, mais dont le manque flagrant d'ambitions semble condamner à court terme malgré des rentrées d'argent conséquentes. Pas de suspense inutile, **La Maison de cire** n'est en aucun cas ce messie tant attendu, seulement une petite série B située pile à l'intersection de ses quatre aînés, là où le minable côtoie le plutôt pas mal. Résumée en profondeur dans le numéro précédent, l'histoire nous emmène donc dans l'étrange musée de cire d'Ambrose, une petite ville fantôme où s'aventurent de jeunes couillons chaperonnés par la star montante Elisha Cuthbert et la désormais culte Paris Hilton. Le problème, c'est qu'avant que toute cette fine équipe pénètre enfin dans ce foutu musée, il s'écoule bien une heure d'encéphalogramme plat. Lorgnant comme on s'en doutait depuis la bande-annonce sur **Massacre à la tronçonneuse 2004** et **Jeepers Creepers**, **La Maison de cire** tente laborieusement de distiller une atmosphère poisseuse (quelques plans sur un charnier ne suffisent hélas pas), tout en essayant de faire vivre ses personnages à l'écran, problématique épineuse résolue en partie chez Nispel et avec succès par Salva, mais totalement à côté de la plaque ici. Malgré ses intentions louables, l'ensemble ne fonctionne pas une seconde et plonge peu à peu le spectateur dans une inexorable torpeur. Mais par on ne sait quel miracle, tout s'éclaire dans la dernière demi-heure, quand Jaume Collet-Serra rentre enfin dans le vif du sujet en lançant aux trousses des kids un boogeyman efficace, qui les enverra tous dans le trou avec la régularité d'un métronome, avant un final incandescent des plus réussis. Clou du spectacle, la splendide mise à mort de Paris Hilton, aussi crédible en screamqueen décérébrée qu'en femme d'affaires avisée venant de lancer sur le marché le désormais célèbre t-shirt *« Watch Paris Die »*. Un petit pas pour le cinéma, un grand bond pour la mode. C'est déjà ça de pris.

Alexandre BUSTILLO

HOUSE OF WAX. USA. 2005. REAL.: JAUME COLLET-SERRA. SCEN.: CHARLES BELDEN ET CHAD HAYES. DIR. PHOT.: STEPHEN F. WINDON. MUS.: JOHN OTTMAN. PROD.: JOEL SILVER, ROBERT ZEMECKIS, SUSAN LEVIN, L. LEVIN, ERIK OLSEN ET KRISTIN LOWE POUR WARNER, DARK CASTLE, VILLAGE ROADSHOW PICTURES, IMAGEMOVERS ET SILVER PICTURES. INT.: ELISHA CUTHBERT, CHAD MICHAEL MURRAY, BRIAN VAN HOLT, PARIS HILTON, JARED PADALECKI, JON ABRAHAMS... DUR.: 1H45. DIST.: WARNER. SORTI LE 25 MAI 2005.

LE CHEF-D'ŒUVRE ULTIME PAR LE MAÎTRE DU GENRE

GEORGE A.ROMERO'S

LAND OF THE DEAD

LE TERRITOIRE DES MORTS

LE 17 AOÛT AU CINÉMA

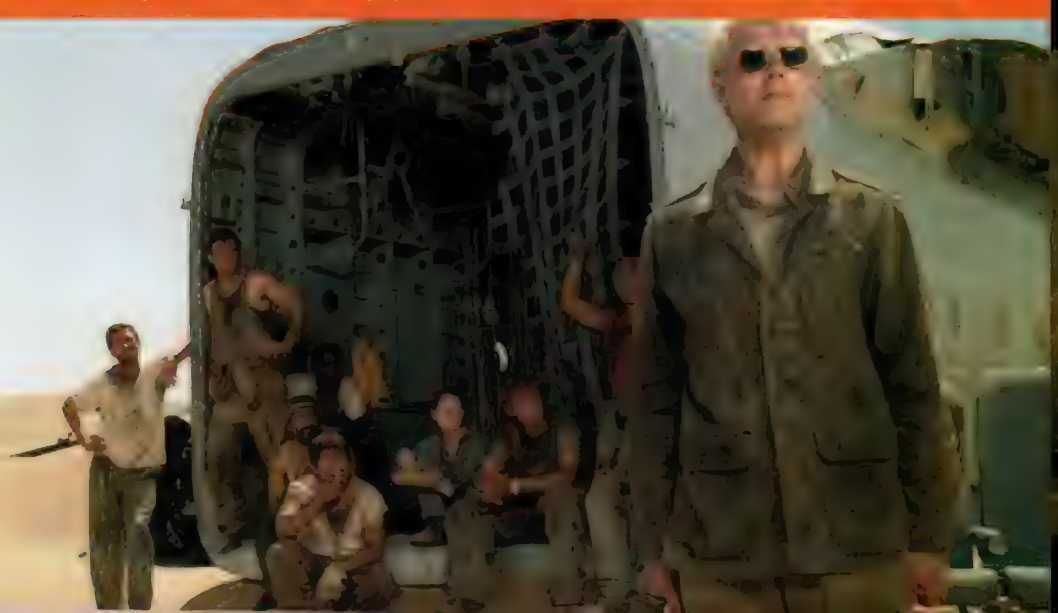
LE VOL DU PHENIX
QUAND T'ES DANS LE DESERT...

L'insupportable **En territoire ennemi**, film de guerre contenant un crash d'avion et virant peu à peu au film de survie en territoire hostile, est sans doute la raison principale de l'implication de son réalisateur, John Moore, sur ce remake du **Vol du Phénix** de Robert Aldrich (1965) produit par le propre fils du metteur en scène des **12 salopards**.

Un avion s'écrase donc en plein désert de Mongolie. Les survivants décident d'en construire un autre à partir des restes du premier. Voilà le pitch basique de ce film d'aventures, dont on imagine très bien qu'il pouvait coller à la sensibilité pragmatique d'un Aldrich. La mise à jour de John Moore, elle, n'a pas de mal à révéler le ravalement maladroit opéré par des producteurs paniqués à l'idée que le film ne plaise pas au public moderne. Introduction d'un personnage féminin inutile, hésitation constante entre la dramatisation et le fun consensuel (les personnages se foutent sur la gueule et, la séquence suivante, construisent leur coucou en se tapant dans le dos et en écoutant du bon gros rap fédérateur), chaque nouvelle menace est instrumentalisée le temps d'une scène et basta (voir les nomades hostiles, qui passent le film à zieuter les héros depuis une dune pour se rappeler qu'il faudrait peut-être les attaquer à 5 minutes de la fin), etc. Outre une direction d'acteurs proprement honteuse, qui réussit même à rendre ridicule un Giovanni Ribisi en roue libre, **Le Vol du Phénix** bénéficie du goût très sûr de John Moore, qui continue sa carrière de shooter décérébré. Même si l'unité de lieu ne lui permet pas de partir en vrille comme il pouvait le faire sur **En territoire ennemi** le monsieur ne sait toujours pas filmer, nous gratifiant de plans aériens pile-poil au mauvais moment ou s'autorisant un superbe coucher de soleil sur un personnage qui arpente une dune à contre-jour... après avoir fait un bon petit caca en plein désert. Misère...

Arnaud BORDAS

FLIGHT OF THE PHOENIX. USA. 2004. REAL.: JOHN MOORE. SCEN.: SCOTT FRANK ET EDWARD BURNS. DIR. PHOT.: BRENDAN GALVIN ET DONAL CAULFIELD. MUS.: MARCO BELTRAMI. PROD.: WILLIAM ALDRICH, ALEX KLEIN, JOHN DAVIS ET WYCK GODFREY POUR 20TH CENTURY FOX, DAVIS ENTERTAINMENT ET OPTIMUM PICTURES. INT.: DENNIS QUAID, TYRESE GIBSON, GIOVANNI RIBISI, MIRANDA OTTO, TONY CURRAN, STICKY FINGAZ... DUR.: 1H53. DIST.: 20TH CENTURY FOX. SORTI LE 11 MAI 2005.



XXX: THE NEXT LEVEL
NIVEAU INFERIEUR

Si tu croyais que le producteur Neal Moritz avait atteint ses limites dans la beauferie communautariste pour ados décérébrés avec **2 Fast 2 Furious**, si tu pensais que ce proctologue de l'image s'était lassé des sondes numériques après un **Torque** aussi élégant qu'une régurgitation d'hippopotame bourré, si tu n'imaginais pas, surtout, qu'on puisse cracher autant de pognon (quasiment le double du budget d'**xXx**!!) dans un nanar cosmique réglé pour se ramasser au box-office (20 millions de recettes: la honte) et figurer en vidéo aux cotés des chefs-d'œuvre de Steven Seagal, alors ne vas pas voir le « Next Level » de la connerie cinématographique: **xXx 2**. Mettant en scène (sic) un Ice Cube bouffi au cheeseburger qui fait n'importe quoi pour sauver l'Amérique d'un coup d'état improbable, ce truc boursouflé aux SFX foireux, au découpage épileptique et aux dialogues savoureux, est à ce point débilissime qu'il en devient presque plus respectable que son modèle. Au moins, Ice Cube et son pote Xzibit restent des homeboys jusqu'au bout, et pas des apôtres serviles de la bannière étoilée. Et puis le final est un monument de portnawak pyrotechnique hilarant qui s'inspire autant de **Piège à grande vitesse** que d'**Invasion USA**. Et ça, ça fait plaisir...

Yannick DAHAN

XXX: STATE OF THE UNION. USA. 2005. REAL.: LEE TAMAHORI. SCEN.: RICH WILKES, SIMON KINBERG. DIR. PHOT.: DAVID TATTERSALL. MUS.: MARCO BELTRAMI. PROD.: ROB COHEN, NEAL H. MORITZ, TODD GARNER, ARNE SCHMIDT ET DEREK DAUCHY POUR REVOLUTION STUDIOS. INT.: ICE CUBE, SAMUEL L. JACKSON, WILLEM DAFOE, XZIBIT, NONA M. GAYE... DUR.: 1H41. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRI STAR FILMS. SORTI LE 27 AVRIL 2005.

L'INTERPRETE

L'ENNUI AUX TROUSSES

Une interprète travaillant à l'ONU surprend une conversation décrivant l'assassinat d'un chef d'état africain qui doit bientôt venir parler au siège de l'organisation. L'agent fédéral sous la protection duquel elle se retrouve va peu à peu douter de son honnêteté...

Voici donc le nouveau film de complot de Sydney Pollack. Casting intéressant, image classieuse (merci Darius Khondji), tournage au sein même des locaux de l'ONU (une première). Voilà à peu de choses près les petits plus de ce thriller formaté. Enlevez-les et vous aurez un produit lisse, qui se traîne en longueur et qui n'est même pas capable de se réveiller lors des moments de tension (la scène du traquenard dans l'autobus piégé, un grand moment de non-cinéma, sans aucun enjeu visuel). Tout film de complot qu'il est, **L'Interprète** réussit à ne jamais instiller la paranoïa dans l'esprit de son spectateur. Un comble. Ça fait quelques films déjà que Sydney Pollack court après le fantôme d'Hitchcock mais avec ce genre de petite foulée, ce n'est pas demain la veille qu'il va le rattraper.

Arnaud BORDAS

THE INTERPRETER. USA. 2005. REAL.: SYDNEY POLLACK. SCEN.: CHARLES RANDOLPH, SCOTT FRANK ET STEVEN ZAILLIAN. DIR. PHOT.: DARIUS KHONDJ . MUS.: JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: TIM BEVAN, ERIC FELLNER ET KEVIN MISHER POUR WORKING TITLE FILMS, MISHER FILMS, MIRAGE ENTERPRISES ET STUDIOCANAL. INT.: NICOLE KIDMAN, SEAN PENN, CATHERINE KEENER, JESPER CHRISTENSEN, YVAN ATTAL... DUR.: 2H00. DIST.: MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 8 JUIN 2005.

LE GRAND VAINQUEUR DU FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC

GRAND PRIX | PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE | PRIX SPÉCIAL POLICE | PRIX PREMIERE

"Un film remarquable, captivant. Un scénario d'une grande précision et la réalisation d'un expert." El Pais

"Un bon film, une bonne histoire avec deux acteurs parfaitement justes." El Mundo

500 000 entrées en Espagne
Inédit en France

Un film 100% Polar
sortie nationale le 16 Juin

LA REVANCHE D'UN HOMME BLESSÉ

BOX 507

A découvrir exclusivement en DVD vidéo

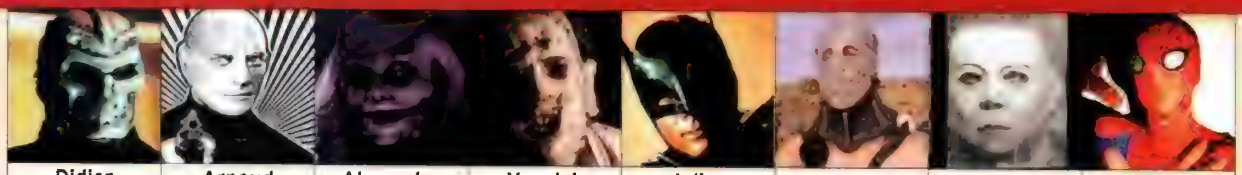
En Bonus :
Coulisses du tournage et interviews du réalisateur et des acteurs

13ème RUE

www.lafabriquedefilms.fr

AVIS CHIFFRES

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
AMITYVILLE	2 Mieux que le premier mais l'original était tellement mauvais... Des effets efficaces quand même.	1 À peine mieux que l'original, mais bon, tout est relatif.	4 C'est pas la grande flippe annoncée. Reste une bonne petite série B.		0 Avec Ryan Reynolds en papa qui pète les plombs... C'est dire si c'est nul.		2 L'original était déjà pas terrible... Dommage que Bay ne réitère pas l'exploit de **Massacre à la tronçonneuse**.	1 Cet avis chiffré est basé sur une histoire vraie : j'ai vu le film et j'ai trouvé ça naze !
BATMAN BEGINS		5 Tout n'est pas parfait dans cette refondation du mythe brillamment écrite mais c'est un sacré redémarrage pour la franchise.		4 Brillant... Jusqu'à ce qu'il enfile le costume !		5 L'avenir s'annonce radieux pour le Justicier... Vivement la suite !	4 Quelques imperfections ici et là, mais en tout cas, une chose est sûre, la franchise est bel et bien relancée !	4 Nolan se repose sur ses acquis et passe à côté d'un chef-d'œuvre, mais en soi, c'est un vrai bon début de franchise.
BREAKING NEWS	4 Après Infernal Affairs, affolant de voir comment HK revient à ses sources. Johnnie To n'est pas Woo mais son plan-séquence d'ouverture est une merveille.			4 Un film d'action honorable, avec une intro dantesque, qui veut produire du sens mais n'y arrive jamais.	4 Deux plans-séquences monstrueux cernent un film correct.	6 Explosif, pertinent, virtuose, **Breaking News** est LE film du mois.	4 Johnnie To s'essaye avec succès au polar-réalité énervé et nous sert un plan-séquence dantesque en guise de hors-d'œuvre.	4 Plaisant et de bonne facture, mais le sujet n'est juste pas traité !
CRAZY KUNG-FU	6 Un film de Honk Kong fou, fou, fou... Le roi des films de kung-fu.	5 Déstructurée, bourrée d'idées, une comédie allumée qui relève carrément du tour de magie.	5 Un melting-pot incroyable et purement jouissif, un chouia en dessous de **Shaolin Soccer**.	6 Une déclaration d'amour au cinéma et un monument d'inventivité constante. Le film du mois !	6 Du bonheur en barre !		5 Stephen Chow est très certainement le cinéaste hongkongais le plus fou et le plus fun de sa génération.	5 À hurler de rire et à hurler de joie, les deux en même temps !
CREEP		4 Efficace, sans prétentions et par moments bien flippant. Du B anglais comme on aimerait en voir plus souvent.	5 Craig est un sacré fils de pute...		4 Un bon petit survival bien sale comme il faut. Tout simplement.	5 Un survival gothique ultra efficace. J'en redemande !	5 Un incroyable voyage au bout de la peur, vraiment terrifiant.	4 Bien pour le monstre, heureusement qu'il est bien présent.
LE CRIME FARPAIT		6 Plus personne ne fait des comédies noires de ce calibre. Profitons-en.			6 Aussi jouissif à regarder, que cauchemardesque à gamberger.		6 Fans de **Mes chers voisins**, courez-y les yeux fermés : c'est encore mieux !	5 Je préfère l'émotion de **800 Balles**, mais bon sang, c'est quand même du bon !
CURSED	0 Parfois, certains films devraient rester sur les étagères.		0 La honte.		1 Tout ça pour ça ?!		0 À mon humble avis, Wes Craven est un mauvais, ça ne fait plus aucun doute. Mais à ce point !...	
FRERES DE SANG					3 Exceptées quelques envolées bien brutales, c'est l'encéphalogramme plat.	3 Ben moi je garde mon soldat Ryan...	4 Un sujet proche de JSA pour un film qui lorgne un peu trop du côté des blockbusters américains. C'est regrettable...	3 Y'avait de tout pour faire un chef-d'œuvre, sauf l'audace...
KINGDOM OF HEAVEN	5 Après les catas **Troy** et **Alexandre**, Ridley Scott redonne son honneur au film épique. Magnifique et sacrément culotté...	1 À tellement marcher sur des œufs, le père Ridley a fini par nous faire une belle omelette, fade et consensuelle.		1 Etendard du prêt à penser actuel, Scott utilise les croisades pour illustrer la dernière pub « United Colors » des démocrates chrétiens. Démago et inoffensif...		5 David Lean meets John Milius.		
LA MAISON DE CIRE	3 Un honnête slasher à l'ancienne.	2 Une maison pas très habitée et qui sent un peu trop la tambouille d'exécutifs.	3 Paris brûle-t-elle ? Oui, et c'est bien là le seul intérêt de ce film finalement bien sage.		3 1h d'exposition anesthésiante, 50 min de 8 sympathique. Pour moi, le compte est (plutôt) bon.		3 Sans être pour autant incroyables, les 30 dernières minutes valent au moins le détour...	1 Des pointes de sadisme made in Joel Silver et un climax sympa sauvent le film du gouffre total...
OTAGE	5 À couper au couteau. Le meilleur film d'action ricain du moment est réalisé par un Frenchie. Youpeee.	6 Siri impose sa patte et fout tout le monde à l'amende. La claque.	6 Violent, tragique et mystique, ce chef-d'œuvre crépusculaire va vous hanter pour longtemps. Siri rime avec génie.	6 Un pur film de genre viscéral, mis en scène avec génie, et qui vise le cœur !	4 Pitch énorme, réalisation superbe, scénario bancal et traitement parfois grotesque.	4 Merde, Dupuy a piqué tous mes mots !	5 Siri confirme ce qu'il avait amorcé avec **Nid de guêpes**. Vivement le prochain !	6 Un idéal de cinéma d'artisan, du générique de début au plan final, super émouvant.
SIN CITY	5 Rodriguez réinvente le concept même d'adaptation et s'offre par la même occasion une nouvelle grammaire cinématographique. Impressionnant.	2 Du sang, mais pas de vie. On remercie Mr Rodriguez...	5 Une bonne baffe pour tous ceux qui n'ont jamais ouvert le comic-book. Comme moi...	2 Un exercice de style vain, ampoulé, sans affects, qui n'apporte strictement rien de neuf à la BD. Mais c'est le moins pire des Rodriguez...	1 Une telle inventivité dans le je-m'en-foutisme, quelque part, ça force le respect.	4 Dommage que Tarantino ne l'ait pas fait en entier... Sinon, l'ensemble reste simplement « sympathique ».	4 L'esprit décalé et déjanté est là, mais il manque le côté «hard boiled». Manque aussi un minimum d'adaptation...	3 « C'est tout c'que vous pouvez faire, bande de tapettes ? ».
STAR WARS EPISODE 3 - LA REVANCHE DES SITHS	6 Le film que tous les fans de **Star Wars** attendaient. Anakin devient Dark Vador et ça nous fait juste chialer...	1 On savait déjà que Lucas n'en avait plus rien à battre, il essaie désormais de nous faire croire le contraire. Impardonnable.	3 Il y a longtemps, dans une galaxie lointaine, très lointaine... **Star Wars**, c'était mortel.	3 Lucas bousille toutes les scènes fondatrices de la saga, mais le reste fonctionne mieux que les 2 navets précédents. Ça doit être la nostalgie...	1 On espérait un requiem, on hérite d'un fossoyeur qui enterre la nouvelle et l'ancienne trilogie.			1 2h20 de film où l'on se dit toutes les 30 secondes (temps moyen estimé par séquence) que ça va être bien, et ça ne l'est pas !

LES GRANDES LÉGENDES
FINISSENT TOUJOURS
EN APOTHÉOSE...

LA LÉGENDE DE

Zatoïchi

LES 3 DERNIERS FILMS INÉDITS DE LA SAGA D'ORIGINE

Retour au Pays Natal • la Blessure • Voyage à Shiobara

EXCLUSIF DANS CHAQUE DVD UNE AFFICHE SIGNÉE YOSHITAKA AMANO

DÉJÀ EN VENTE

TOUTE LA COLLECTION ENFIN DISPONIBLE EN DVD VIDEO LE 8 JUIN 2005

WILD SIDE VIDEO

MAD MOVIES

OÜI 102.3 FM

dvdrama.com
Le premier Quotidien du DVD

WWW.WILDSIDE.FR

MAD MOVIES
LE PLUS FORT DU CINÉMA
HORS-SÉRIE
SPÉCIAL DARK KNIGHTS
BATMAN
ET LES
Justiciers de la Nuit
ET AUSSI
SIN CITY - AEON FLUX - BLADE
V FOR VENDETTA - SPAWN, ...
EN CADEAU 16 MAXI-POSTERS
BATMAN
JUSTICE LEAGUE
SIN CITY
BLADE
LE FRELON VERT
PUNISHER
M 04347 - 6 H - F: 5,50 € - RD
La Nuit, tous les HEROS chats sont NOIRS gris...
MAD MOVIES
HORS-SÉRIE SPÉCIAL
JUSTICIERS DE LA NUIT
SORTIE EN JUIN 2005

- Whaou, t'as vu, c'est seulement 33 € pour s'abonner à Mad pendant un an !
- Ouais, et en plus, y'a des DVD de Sadomania à gagner !
- Tu crois que dans Mad ils donnent des conseils pour jouer dans des bons films ?

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM SADOMANIA EN DVD

40 DVD OFFERTS AUX 40 PREMIERS ABONNÉS

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE SPECIALE 11 NUMÉROS
30 % D'ÉCONOMIE
SOIT 33 € AU LIEU DE 47,30 €

OFFRE DE PRELEVEMENT AUTOMATIQUE *
8 € PAR TRIMESTRE
* Offre reservée à la France métropolitaine uniquement

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies et je choisis **l'offre spéciale d'abonnement avec 30% de réduction pour 11 numéros**

❑ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 8 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropoliataine uniquement

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES*
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
*reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à Mad Movies 3 mois à l'avance

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**
6 rue Rodier - 751009 Paris
N° NATIONAL D'ÉMETTEUR 493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

Date : Votre signature obligatoire :

j'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

❑ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**
❑ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
❑ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d abonné ou de cochez ici ❑

LE TERRITOIRE DES MORTS
DE GEORGE A. ROMERO

C'était devenu l'Arlésienne, l'archétype du projet trop désiré qui ne verrait jamais le jour. Pourtant, après vingt ans d'attente (rappelons que Le Jour des morts-vivants date de 1985), le Parrain du zombie movie vient de mettre en boîte LE TERRITOIRE DES MORTS. Parce qu'il n'y avait plus de place en Enfer, Saint George est revenu sur Terre.

EN TERRAIN CONNU

Flash-back. Au mois de juillet dernier, suite au carton de **L'Armée des morts**, le nom de Romero a resurgi. Mark Canton, ancien baron de Sony, Bernie Goldmann, producteur avec lequel Romero tente en ce moment de monter un festival de cinéma indépendant, et Peter Grunwald sont allés débusquer la bête dans sa réserve de Pittsburgh. Si les zombies sont à la mode, pourquoi ne pas s'adresser à l'inventeur du genre ? Contrairement à ce qu'ils martèleront aux journalistes pendant les conférences de presse, répétant ad nauseam leur admiration pour le réalisateur de **Zombie**, la principale raison de cette résurrection se trouve dans le tiroir-caisse. Pour Universal, qui produit et distribue le film, la stratégie marketing devra faire coup double : attirer les cinéphiles pour lesquels le nom de Romero vaut tous les arguments promos du monde (d'où le titre : « **George Romero's Land of the Dead** ») et les mangeurs de pop corn, qui se foutent pas mal de savoir si le déringueur de morts-vivants s'appelle Christian Duguay ou Victor Salva. Mais pour comprendre la résurrection de Romero, sans doute faut-il remonter en 2002, date de la sortie de **Resident Evil**, jeu vidéo inspiré de la trilogie des morts-vivants. Puis, à celle de **28 jours plus tard** de Danny Boyle, en 2003, avec ses créatures véloces et gueulardes, plus proches des zombies de Fulci que de ceux de Romero. D'ailleurs, ces derniers continueront-ils à se déplacer lentement ? Affirmatif. « *Après* **Bruiser**... » se souvient Romero, « *j'ai écrit le scénario du* **Territoire des morts** *et je l'ai envoyé à tous les studios. Mais c'était peu après le 11 septembre, et tout le monde me disait : « Nous ne voulons plus de ce genre de métrages, nous voulons des films softs et distrayants, rentrez chez vous ! ». C'est ce que j'ai fait. J'ai alors effectué quelques changements, prenant en compte les événements du 11 septembre et la mentalité qui, suite aux attentats, s'est développée aux États-Unis.* » Après des années de refus, Romero se voit donc confié un budget, pour lui énorme, de 17 millions de dollars. En deux semaines, le contrat est signé avec Universal et la durée du tournage est fixée à 42 jours à compter de la mi-octobre 2004. « *Nous voulions tourner à Pittsburgh...* » explique Mark Canton, « *mais pour des raisons de coûts, nous sommes venus à Toronto. Mon obsession était de [illegible] un film de zombies signé [illegible]. Il y a rarement de films d'horreur aujourd'hui... [illegible] le film possède un aspect rétro revendiqué mais il utilise néanmoins par moments la technologie [illegible]. Vous savez, les précédents films de Romero [illegible] si peu qu'aujourd'hui, il a l'impression de tourner un film à 100 millions de dollars !* » Cerise sur le gâteau : en [illegible] final cut, Romero a obtenu que son film soit classé « [illegible] ».

APOCALYPSE NOW

Nous voici donc sur le décor qui ressemble à un mélange de **New York 1997**, **Mad Max** et du **Survivant** de Boris Sagal (adaptation de *Je suis une légende* de Richard Matheson, source d'inspiration majeure de la trilogie). Rivé à son combo, Romero apparaît, amaigri et flanqué d'un foulard porte-bonheur qu'il n'a pas quitté depuis **La Nuit des morts-vivants**. C'est l'un des trois espaces principaux du film, une sorte de gigantesque camp de SDF délabré dans lequel des humains

fagotés comme des réfugiés polonais tentent de survivre au milieu de tentes éventrées, de piles d'ordures et d'objets en ruine. Cette humanité hétéroclite vit à l'intérieur d'une ville citadelle ironiquement baptisée « Union Ville », et qui dans l'esprit de Romero n'est autre que Pittsburgh. *« Si vous regardez attentivement les graffitis sur les murs et les inscriptions, vous verrez qu'il y a de nombreuses allusions à Pittsburgh, à la Pennsylvanie, etc... »* explique Robert Joy (**La Part des ténèbres**, **Résurrection**), qui incarne Charlie, l'un des compagnons de route de Riley, le héros fatigué du film, interprété quant à lui par Simon Baker, transfuge de la série ***The Guardian***. Au détour d'un entretien, Baker redécouvre, lui, l'eau tiède : *« J'ai réalisé que George se foutait complètement de savoir si ses œuvres appartenaient à un genre ou pas, s'il était question de films d'horreur ou de films de zombies. Ce que j'aime chez lui, c'est sa capacité à livrer des commentaires subversifs sur la société. »*.

Le temps a passé et les zombies s'étendent maintenant sur toute la surface de la Terre. Union Ville constitue alors une poche humaine (la dernière ?), un îlot hyper sécurisé construit par Charlie Kaufman, un mogul opportuniste incarné par l'immense Dennis Hopper. Romero et Hopper sur le même plateau, une rencontre aussi étrange qu'excitante pour ceux qui se souviennent que **La Nuit des morts-vivants** est sorti la même année que **Easy Rider**. *« Je n'ai jamais pensé que Dennis Hopper accepterait de jouer ce rôle dans mon film. Je partage avec lui une sorte de complicité en raison de notre passif dans les années soixante, de l'utopie que fût pour nous la contre-culture. On rêvait de tout foutre en l'air. C'était juste un rêve... J'ai envie de jouer du Steppenwolf à chaque fois que je le vois débarquer sur le plateau ! »* Au centre de cette ville-déchet reliée au reste du monde par trois ponts, trône une immense tour de verre, rutilante, qui évoque les complexes immobiliers de **Soleil vert** et dans laquelle se retrouvent les nantis. *« Kaufman a construit la ville comme une zone de sécurité à l'abri des zombies qui n'ont qu'une seule idée en tête : y entrer. Je crois que mon personnage est animé d'intentions louables, mais qu'il est incompris. La tour qu'il dirige est réservée à une sélection d'individus et comme l'espace est limité, tout le monde n'a pas le droit d'y accéder. Si Kaufman est le propriétaire de la ville, c'est qu'il s'occupe de tout : il fournit la population en vices, organise des jeux dans les rues, des combats entre zombies capturés dans des arènes et paie même une armée. Il croit tout simplement au monde qu'il a créé. »* déclare Hopper.

ASSAUT SUR UNION VILLE

« Le moment était venu pour que George, qui est un formidable radiologue de la société américaine, fasse un film sur l'époque dans laquelle nous vivons. J'ai aimé le thème du film : les zombies sont plus évolués que les gens qui nous dirigent aujourd'hui. Le personnage de Hopper ressemble à Donald Rumsfeld, il dirige le monde mais ne comprend rien à ce qu'il s'y passe... » souligne Mark Canton. *« J'ai essayé de relater l'esprit post-11 septembre qui règne aux États-Unis. »* poursuit Romero. *« Nous vivons sous l'emprise du terrorisme comme menace permanente. Dans le film, tout le monde sait que les morts sont revenus à la vie. Un groupe de survivants a fabriqué une société qui ignore ce problème et qui a décidé de se replier dans une ville carcérale. Ces gens incarnent l'Amérique de Bush : ils ne veulent pas entendre parler du problème mais en même temps, ils essaient d'en tirer profit. »* Car deux mouvements structurent le film : d'un côté des zombies conquérants qui ont pris de la bouteille (nous y reviendrons) et ne se réduisent plus à des légumes vociférateurs, et de l'autre, des humains qui doivent bien renouveler les stocks d'Union Ville. Pour ce faire, un commando d'ex-militaires, composé, entre autres, de Simon Baker, d'Asia Argento et de John Leguizamo, pénètre régulièrement le territoire des zombies afin de ramener des provisions dans la citadelle. Leur arme suprême et « madmaxienne » ressemble, au choix, à l'engin customisé de **L'Armée des morts**, à un super 4x4 sorti de **Razorback 12** ou

Ci-contre :
Riley (Simon Baker), prêt à en découdre, va aux nouvelles de Cholo (John Leguizamo) en piteux état... Deux membres d'un commando de têtes brûlées.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Blade le zombie (Tom Savini) :
une rock n'roll attitude des plus affirmées !

Le grand chef d'Union Ville Charlie Kaufman (Dennis Hopper) donne les ordres quant aux mesures à prendre face à la déferlante zombie.

Le « Dead Reckoning », engin customisé et surarmé, véhicule principal du commando expéditif.

La meute et ses ravages : on le sait bien, les morts haïssent les vivants !

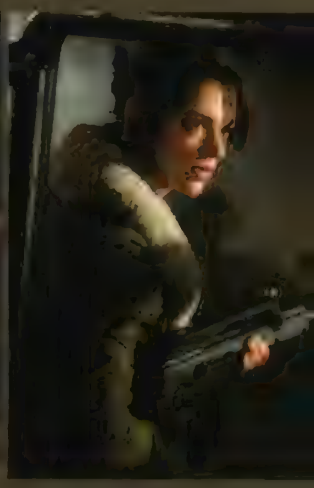
Slack (Asia Argento), membre féminin du commando. C'est beau une femme qui tire !

Ci-dessus :
Des petites activités organisées par Charlie Kaufman, où les zombies s'affrontent dans des arènes rudimentaires. Les Jeux de l'Antiquité revus et corrigés par Romero !

au camion de Johnny dans **Terminus**. C'est le « dead reckoning », véhicule particulier construit par les commandos afin de pouvoir circuler en territoire zombie en toute sécurité. *« C'est comme un énorme tank que plein de gens peuvent occuper. »* précise Robert Joy. *« Il est rempli d'armes mais aussi d'objets permettant de faire diversion auprès des zombies, comme des feux d'artifice, des fusées, etc… Mais il peut aussi y avoir des dysfonctionnements. »* Le film s'ouvre d'ailleurs sur une séquence d'action au cours de laquelle ce commando d'élite « ratonne » des zombies. Seulement voilà, les zombies *« sont capables d'acquérir une certaine forme d'intelligence… »* explique Greg Nicotero, Monsieur maquillage. *« Le film s'ouvre avec un raid sur une petite ville dévastée, dans laquelle débarquent des guérilleros, qui déciment des hordes de zombies, prennent le matériel et retournent en ville. Mais certains zombies assistent à la scène et la comprennent. C'est le virage du film : ils viennent de voir les humains manier des armes, s'emparer de provisions et repartir vers la ville. Pour eux, Union Ville, un endroit qu'ils avaient jusque-là à peine remarqué, revêt soudain des allures de paradis à envahir. Nous réalisons alors que depuis* **Le Jour des morts-vivants**, *les zombies ont terriblement évolué. Ils sont plus réactifs à l'environnement et réalisent qu'ils peuvent pénétrer dans la citadelle, où certains d'entre eux se feront d'ailleurs carboniser sur les fils de fer barbelés qui encerclent la ville, tandis que dans* **Zombie**, *ils butaient sur la vitre. »* Romero enchaîne : *« Si vous vous souvenez bien, à la fin de* **Zombie**, *on voit un zombie échanger un pistolet avec un autre zombie. C'est un moment bref, un simple détail, mais qui montre déjà que les zombies sont en train d'évoluer. Doucement mais sûrement… ».*

BIG DADDY, LEADER ZOMBIE

Passées les spéculations d'Asia Argento (*« Les zombies mangent-ils les dindes ? Si la dinde est vivante, le zombie mange-t-il la dinde ou ne dévore-t-il que des individus de son espèce, des humains ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'une dinde zombie ? »*), fille « rebelle » de l'homme qui monta la version européenne de **Zombie** avec la musique des Goblin et tutti quanti, nous parvenons à coincer entre deux prises, non pas Tom Savini (qui fait un caméo dans le film), mais Greg Nicotero. Nous sommes le 2 décembre, il est presque minuit, et l'équipe s'est



déplacée en plein cœur de Toronto dans un building imposant (le BCE), qui avec ses escalators interminables, ses salles de restaurant et ses éclairages blafards, rappelle le centre commercial de Monroeville (**Zombie**). C'est l'une des dernières séquences du film : les zombies prennent d'assaut la forteresse de verre, mordent des mollets, arrachent des bras, des humains en costards détalent comme des rats. Dennis Hopper tire à vue et un grand black hurle comme un loup. Des bâches noires protègent l'équipe technique, le sang gicle partout. Le grand black, c'est Big Daddy (Eugene Clark), le chef des zombies, le plus évolué d'entre tous, celui qui a compris qu'entre morts-vivants, il fallait s'organiser et se serrer les chairs. Son ancêtre serait Bob, le zombie star du **Jour des morts-vivants**. *« Il y a eu de nombreux films de zombies récemment :* **L'Armée des morts**, **Shaun of the Dead**, *dont les deux réalisateurs font une apparition en zombies dans* **Le Territoire des morts**, **28 jours plus tard**, **Resident Evil** *et sa suite, etc... »* explique Nicotero. *« Nous nous sommes évidemment posés la question quant au look des zombies. Nous avons donc décidé de repartir de ce que nous avions fait 20 ans plus tôt sur* **Le Jour des morts-vivants**. *Nous voulions d'abord que leur regard soit différent, plus profond, genre homme des cavernes. Nous voulions surtout préserver la structure faciale humaine d'origine des zombies. Nous avons grossi les arcades, le nez, tous les zombies ont de fausses dentitions, leurs dents sont grises et leur langue noire. Puis chaque zombie possède une paire de lentilles, ce qui est déstabilisant car leurs yeux ont l'air vivants. Chaque mort-vivant a donc une paire de lentilles différente, Big Daddy, par exemple, a des lentilles vertes et phosphorescentes. C'est un peu comme si vous aviez pris les yeux des monstres d'***Evil Dead** *et rajouté du sang à l'intérieur. »* Pour Nicotero, le défi consiste à homogénéiser les zombies qui apparaissent à l'écran, des zombies de l'arrière-plan à l'escouade de choc menée par Big Daddy (le zombie boucher qui vient de Cleveland, le zombie Santa Claus, le zombie ouvrier, le zombie numéro 9, une blonde pulpeuse dont une moitié de visage est intacte et dont l'autre est déchirée de la lèvre à l'oreille, etc...). Car dans **Le Territoire des morts**, *« les zombies sont déjà partout, ils occupent presque toute la surface de la Terre. Il n'y a donc aucune scène où l'on ne voit qu'un ou deux zombies. Il y en a toujours au minimum 75 ! Il y a même une séquence aquatique où les zombies se déplacent sous l'eau ! Nous avons donc fabriqué 5 poupées zombies articulées, ce qui nous permettait de modifier plus profondément l'apparence que simplement par l'ajout d'un faux nez et de dents nouvelles. Ces poupées sont plus émaciées, avec des parties de squelette plus apparentes. Nous voulions aussi que le spectateur n'ait pas la sensation de voir des zombies travaillés au premier plan, et puis à l'arrière-plan, des figu-*

Ci-contre :
Big Daddy (Eugene Clark), un leader mort-vivant qui a faim et qui le prouve !

Le Zombie boucher from Cleveland et le Zombie numéro 9, ex-jolie blonde au visage défiguré.

rants avec des maquillages sommaires. Il y a même des plans où les poupées zombies les plus élaborées sont au fond du cadre, de façon à uniformiser visuellement la masse des zombies. Dans **Le Jour des morts-vivants** *par exemple, on repère très bien les zombies conçus par le département maquillage et ceux réalisés par le département costume, ceux de l'avant-plan et ceux de l'arrière-plan. Si vous regardez bien, vous pouvez savoir qui s'est occupé des featured zombies et qui a maquillé les background zombies, etc... Les premiers zombies sont rouges tandis que les seconds sont bleus. »* La différence majeure par rapport aux autres films de la trilogie réside bien sûr dans le nombre de zombies et l'impossibilité de faire appel à autant de figurants. *« J'ai toujours pensé que les effets digitaux constituaient un outil formidable, même si beaucoup de gens pensent qu'a priori, comme il s'agit là d'un film de Romero, tous les effets doivent être mécaniques, réels, avec des marionnettistes, etc... Mais prenons un exemple : un zombie se précipite vers quelqu'un, lui mord le bras, tire la peau et la déchire. Si le sang surgit avec une demi-seconde de retard, c'est foutu, l'effet ne marche pas. Le numérique permet de palier à cela et de multiplier les morsures, même si 95 % des effets de sang du film sont réels. Lorsque certaines têtes explosent au premier plan, ce sont des effets numériques. Mais ces effets sont ponctuels, car ce qui compte c'est le film lui-même. Souvenez-vous de l'apparition du premier mort-vivant dans* **Zombie** *, l'homme arrive, enlace sa femme, lui mord le cou et arrache la chair. Pas de gore, très peu de sang et la scène possède pourtant un impact énorme. C'est d'ailleurs le plan qui a décidé de ma carrière... »* conclut Nicotero.

CHRISTOPHE GIRONDEL

Ci-dessus, de gauche à droite :
Cholo fait parler le canon : amis zombies, tenez-vous prêts !

Une scène de cannibalisme rappelant les grandes heures du gore des 70's. Un retour aux sources pour Romero ?

BATMAN BEGINS DE CHRISTOPHER NOLAN

Très attendu par ceux qui portent encore la marque du double soufflet de Joel Schumacher, BATMAN BEGINS ne se rabaisse même pas à une éventuelle comparaison. Mais si on attendait une vision définitive du mythe de la part de David Goyer et Christopher Nolan, force est de constater que le film a parfois du mal à dépasser ses belles promesses. Un bon début de franchise certes, mais on espère que le cinéaste prendra autant ses aises que le scénariste pour une suite déjà attendue au tournant !

JE SUIS UNE

LEGENDE...

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Batman (Christian Bale) porte secours à sa bien-aimée Rachel Dawes (Katie Holmes), une avocate victime du gaz psychotrope du Dr. Jonathan Crane, alias le Scarecrow (Cillian Murphy).

Ci-dessous : Première rencontre entre Bruce Wayne et Ra's Al Ghul (Ken Watanabe).

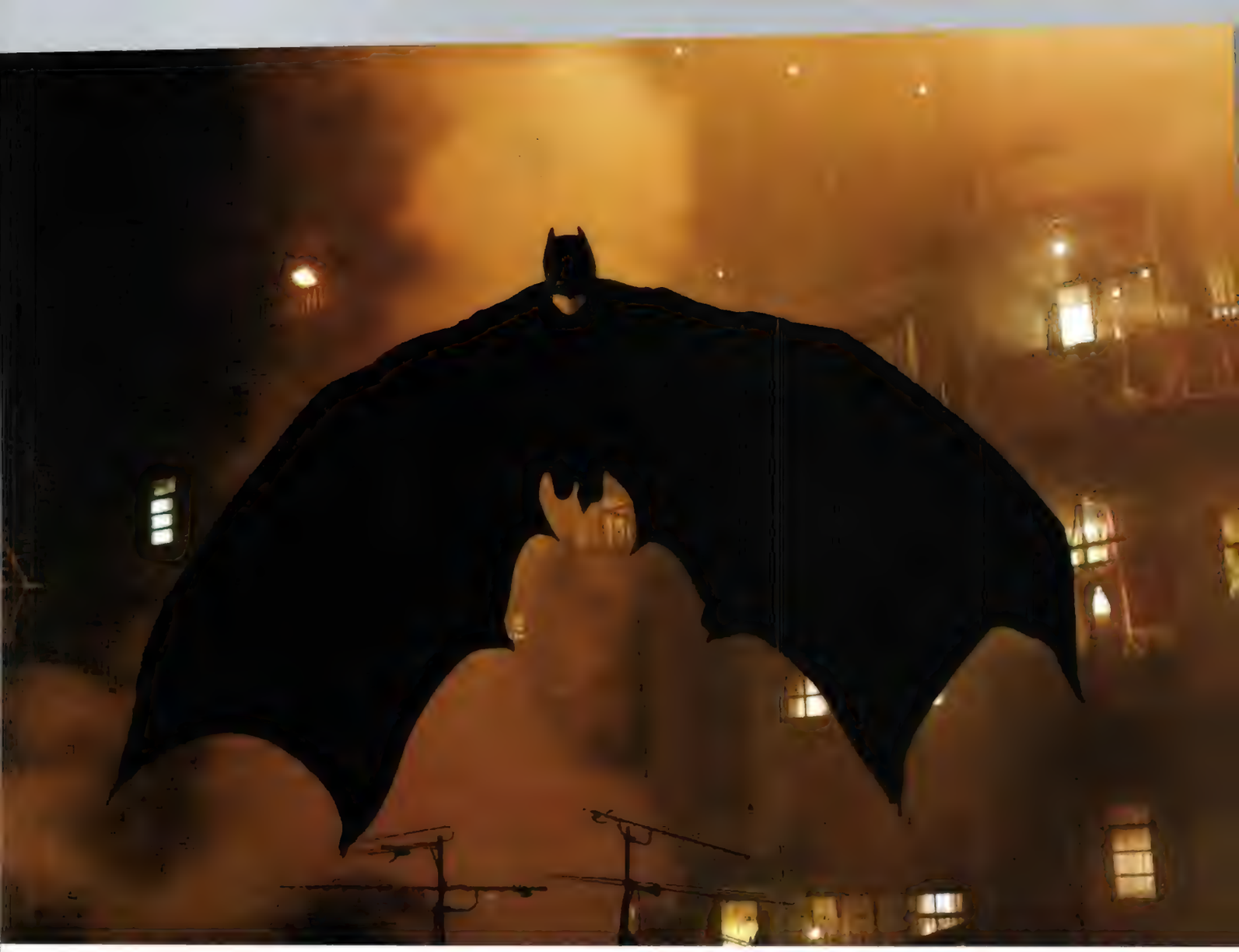
Évacuons d'emblée l'évidence : oui, **Batman Begins** ne tient aucune comparaison avec les **Batman** de Schumacher, ni même avec ceux de Burton, et par conséquent il ne peut en aucun cas être jugé par rapport aux précédents films de la saga. **Batman Begins** est donc le commencement d'une nouvelle franchise qui a décidé de partir sur des bases radicalement différentes, mais surtout, il se rapproche plus facilement de la représentation de Batman à l'écran que les quatre films précédents, du moins dans les intentions d'origine, à savoir l'orientation scénaristique de David S. Goyer.

LA DIFFERENCE

On pourra toujours évoquer les défauts d'un **Batman Forever** pour mettre un peu plus en valeur les qualités d'un **Batman Begins**, mais il vaut mieux ne pas tomber dans ce type de débat stérile, surtout quand l'orientation du projet qui nous intéresse aujourd'hui se situe, quoi qu'il arrive, à cent coudées du point de vue d'un Schumacher. Comme son titre l'indique, **Batman Begins** se concentre, avec beaucoup d'enthousiasme communicatif, sur la naissance du vigilante de Gotham, terrain finalement peu exploité dans les comics. La première partie du film, dépeignant le parcours initiatique et physique de Bruce Wayne sous les ordres de Ducard (Liam Neeson) et de Ra's Al Ghul (Ken Watanabe), est ainsi en phase avec l'approche naturaliste de Christopher Nolan, parfaitement à l'aise quand il s'agit de retranscrire les doutes et les peurs de son personnage principal, encore sous l'emprise de la mort de ses parents dont il se sent responsable. Bien qu'il s'agisse là d'une pure invention (ou presque) de la part des duettistes Goyer/Nolan, on retient l'esprit général véhiculé par l'icône Batman, dans son fondement mythologique même, comme dans les apartés stylistiques proches d'un Frank Miller. Bref, on assiste pendant les 45 premières minutes à une véritable renaissance du mythe Batman, début prometteur quant à la suite de l'histoire, attendue de pied ferme par des fans impatients après une telle mise en bouche. Et c'est là que la (relative) déception se fait sentir.

GOYER CŒUR ET PLUME

On connaît l'implication de Goyer dans le projet, qu'il a investi de façon totale (ceci expliquant rétrospectivement le ratage aussi mastoc de **Blade : Trinity**), livrant probablement son script, si ce n'est le plus abouti, du moins le plus couillu. Un cumul de trouvailles ingénieuses fait dériver le parcours initiatique, introspectif, philosophique et épique, dans le polar urbain aux multiples enjeux où Batman, en costume, devient le principal centre d'intérêt. Sur le papier, on jubile du nœud croisé entre la mini critique sociale (la déchéance de Gotham), le film de gangsters pur (l'intrigue tournant autour du mafieux Falcone), la terreur psychologique (représentée par l'Épouvantail, bien exploité), le polar hard-boiled (qui tourne autour de Jim Gordon, des flics corrompus et autres), et même le film de complot (à travers la cuisine interne de Wayne Enterprises). Le problème, c'est que Christopher Nolan décroche sensiblement à ce niveau du film, ne suivant pas forcément l'audace de Goyer, et préfère privilégier ce qui semble l'intéresser vraiment, pour laisser un peu en retrait un « reste » tout aussi primordial.



Pour un Batman relativement bien exploité et crédible (une fois qu'on s'est fait à son timbre vocal à faire pleurer Pavarotti de jalousie), on compte ainsi plusieurs ratés évidents et malheureusement inattendus. Le production design, par exemple, souffre radicalement du traitement naturaliste de Nolan, qui semble ne pas avoir été pensé en fonction de cette partie de l'intrigue. Ainsi, Gotham ressemble à un patchwork de plusieurs mégalopoles (Sydney, New York) plutôt qu'à la ville tentaculaire qui reflète son implacable corruption ; et l'asile d'Arkham, d'une neutralité confondante, représente à ce niveau la plus grosse déception, d'autant qu'il ne semble pas abriter les aliénés qu'on lui connaît dans les comics. Autre point fâcheux, certains personnages sous-exploités comme Rachel (Katie Holmes), Ra's Al Ghul (qui promet une surprise dont on se serait bien passé pour le coup) et même parfois Jim Gordon...

LE POIDS DES AMBITIONS

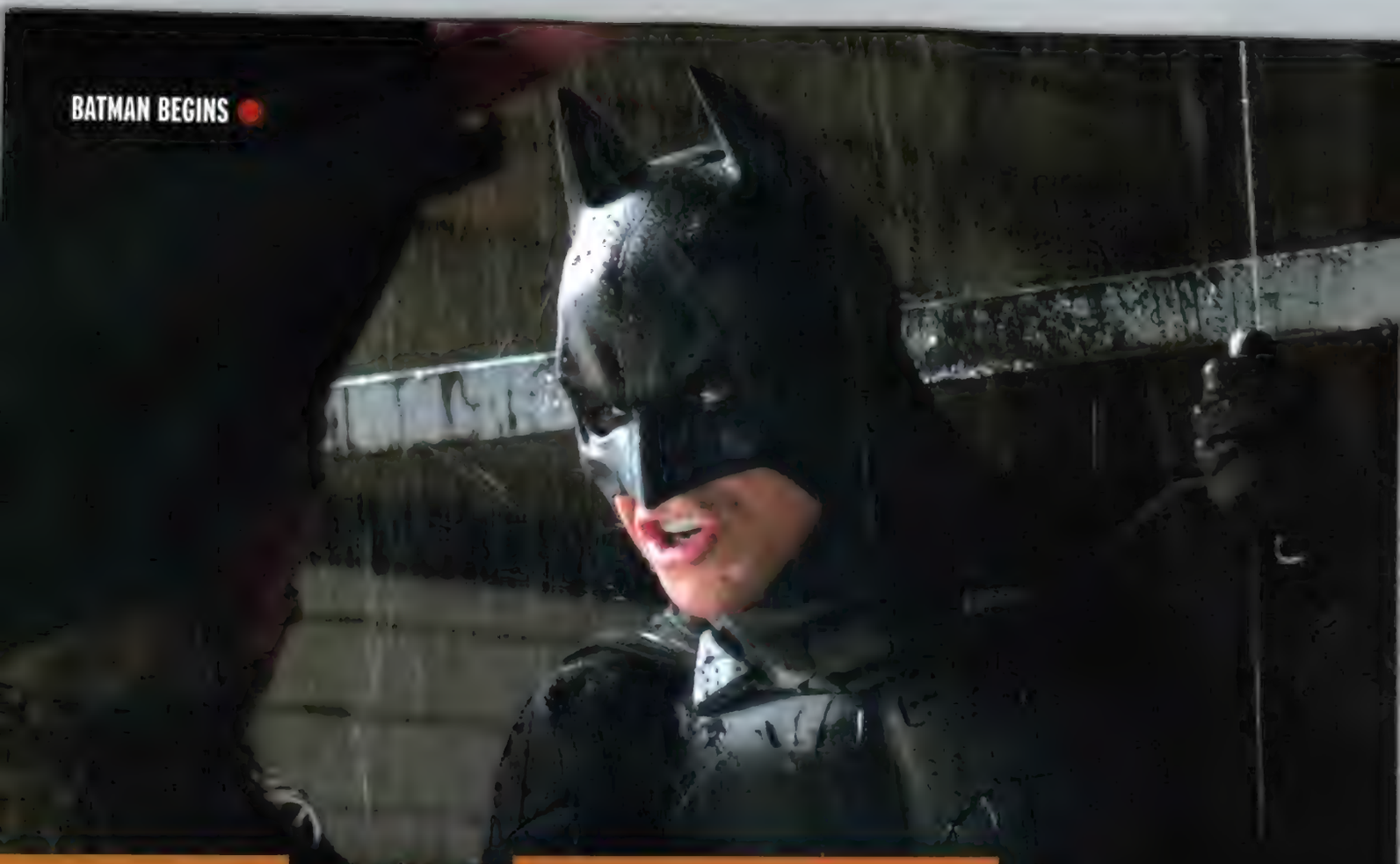
Ceci est probablement à mettre sur le compte d'un casting riche mais quelque peu fainéant (Liam Neeson en mentor ?), et surtout d'une production qui a eu les yeux plus gros que le ventre du script. Il y a en effet fort à parier qu'avec un budget tronqué en deux (casting moins conséquent, scènes d'action plus minimalistes), la Warner aurait eu le courage de permettre au réalisateur d'aller plus loin dans le principe même du métrage, en offrant le vrai film R-Rated que l'intrigue radicale laissait envisager. À ce titre, le réalisateur se fait notamment bouffer au niveau des scènes d'action, car pour une bonne utilisation de la Batmobile, on dénombre quantité de combats mano a mano brouillons et peu excitants, démontrant pour la première fois les vraies limites filmiques de Nolan. Mais logiquement, c'est en entrant de plain-pied dans le fantastique, un point radical tranchant avec le naturalisme du reste, que le film prend toute son ampleur, notamment à travers quelques hallucinations du plus bel effet (dont une excellente apparition renvoyant au Man-Bat !), dévoilant la thématique principale de **Batman Begins**, à savoir la peur du Dark Knight qui finit par se refléter sur toute la ville dont il est le défenseur. Au centre même de tous les enjeux principaux, elle permet de véhiculer la mythologie de Batman sous un angle jusqu'ici inédit (au cinéma) et rend légitimes toutes les hésitations d'un film qu'on aurait aimé aussi burné dans sa confection que dans ses intentions. Bref, un en-cas de bonne tenue (**Batman Begins** reste séduisant par bien des aspects), en attendant que THE Bat-Man prenne enfin son envol.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. REAL.: CHRISTOPHER NOLAN. SCEN.: DAVID S. GOYER ET CHRISTOPHER NOLAN. DIR. PHOT.: WALLY PFISTER. MUS.: HANS ZIMMER ET JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: LARRY J. FRANCO, CHARLES ROVEN ET EMMA THOMAS POUR SYNCOPY, DI BONAVENTURA PICTURES ET WARNER BROS. INT.: CHRISTIAN BALE, MICHAEL CAINE, LIAM NEESON, KATIE HOLMES, GARY OLDMAN, KEN WATANABE, CILLIAN MURPHY, TOM WILKINSON, LINUS ROACHE, RUTGER HAUER... DUR.: 2H19. DIST.: WARNER. SORTIE LE 15 JUIN 2005.

Ci-dessus :
Les ailes déployées, Batman hante les rues de Gotham à la recherche du moindre crime. Un héros est né !

Ci-dessous :
Rachel Dawes accoste le Dr. Crane à propos de ses activités au sein de l'asile d'Arkham. Activités qu'elle juge illicites...



portrait

DAVID S. GOYER SCENARISTE DE BATMAN BEGINS ET L'HOMME CREA LE SUPER-HEROS

ON A BEAUCOUP PARLÉ DE DAVID S. GOYER DANS MAD, SANS JAMAIS POURTANT EN TIRER UN PORTRAIT PRÉCIS. ALORS QU'IL SEMBLE ÊTRE POUR BEAUCOUP DANS L'ORIENTATION DE BATMAN BEGINS, VOICI DONC UN RETOUR SUR SA CARRIÈRE FORTEMENT ORIENTÉE « COMICS » ET SUR SES INTENTIONS CONCERNANT LE PERSONNAGE DU DARK KNIGHT...

Ci-dessus :
Batman s'en prend aux voyous de Gotham, et en profite pour tester ses différents gadgets...

Ci-dessous, de gauche à droite :
C'est dans une prison d'Asie que Bruce Wayne va être repéré et recruté par Henri Ducard (Liam Neeson), le fidèle bras droit de Ra's Al Ghul, pour lutter contre le crime...

On le répète assez souvent, mais c'est vrai : David S. Goyer est le Mr. Loyal du comic-book movie à Hollywood, d'une part parce qu'il fait partie de ceux que l'on contacte en premier pour adapter un super-héros à l'écran, mais aussi parce qu'il est celui que les producteurs appellent pour avoir une opinion sensée sur les projets d'adaptations qu'ils développent. Ainsi, si Goyer possède déjà quelques crédits sur certaines des meilleures adaptations, il travaille surtout dans l'ombre, prodiguant des conseils avisés aux demandeurs. Ce statut unique tient bien sûr au fait que son adaptation de **Blade** (pourtant fondamentalement éloignée du personnage du comics), le premier film à lancer l'offensive Marvel, s'est imposée comme un succès critique (les geeks ont adoré) et public (les geeks ont adoré, on vous dit !), ce qui n'est franchement pas étonnant puisque notre homme baigne dans les comics depuis tout petit. Sa mère, trop pauvre pour se permettre des frais de garderie, le laissait ainsi sous la surveillance de son grand frère dans le magasin de comics du coin pour pouvoir assurer deux jobs différents et ainsi subvenir aux besoins de la famille. Littéralement élevé aux aventures de super-héros plus grands que nature, le petit Goyer décide alors qu'il en fera son métier : *« J'ai toujours rêvé de faire une adaptation de Batman. Je disais souvent à ma mère que quand je serais grand, je ferais des films, dont une adaptation de Batman. Du coup, j'avais été très déçu quand les premiers films étaient sortis... Je pensais que c'était foutu pour moi et que je ne pourrais jamais faire ma propre version. »*.

DE LA VACHE ENRAGEE

Mais avant de pouvoir se faire connaître de la DC et de réaliser son rêve d'enfance, David Goyer traîne ses guêtres dans les bas-fonds d'Hollywood, là où les petits producteurs font leur « petit » business. Ainsi, son premier travail de scénariste sera l'écriture de **Coups pour coups**, véhicule gonflé aux stéroïdes d'un Jean-Claude Van Damme encore en pleine possession de ses moyens. Le film est nul, mais peu importe puisque le jeune homme est repéré par Charles Band, qui voit en lui un scénariste talentueux, comprendre un homme qui écrit vite ! Après

être descendu encore plus bas que du Van Damme de première bourre en écrivant un **Kickboxer 2** sans Van Damme justement, le voilà donc en charge des scripts de **Demonic Toys** et d'**Arcade**, deux œuvres classées dans le livre *Les 100 meilleurs films de tous les temps* du célèbre historien du cinéma Damian C. Granger. « *Il faut bien commencer quelque part...* » déclare Goyer, « *J'avais 23 ans quand j'ai écrit* **Kickboxer 2**, **Demonic Toys** et **Arcade**. *Quand vous souhaitez faire du cinéma, et que quelqu'un vient vous voir en vous disant qu'il vous paye 50 000 dollars pour écrire un film de kickboxing, vous foncez sur l'occasion. Et le truc quand vous débutez, c'est que vous êtes persuadé de pouvoir faire du bon boulot avec n'importe quelle histoire. J'ai fait ces films avec Charles Band, et j'étais conscient du résultat discutable. En effet, il venait me voir et me montrait un poster en me disant qu'il avait pré-vendu le film et qu'il lui fallait le scénario dans 8 jours ! Mais bon, j'avais la rage au ventre... Je vivais dans un appartement dégueulasse et je voulais faire les choses bien, même en sachant que les gens chargés de faire ces films s'en foutaient complètement. Croyez-le ou non, mais je considère certains dialogues marrants ou ironiques de* **Demonic Toys** *et d'***Arcade** *comme des victoires personnelles parce qu'ils ont réussi à émerger d'un gros tas de merde !* » Ces quelques panouilles lui permettent quand même de débouler sur une série B un peu plus friquée, **Les Maîtres du monde** de Stuart Orme, sorte de rip-off de **L'Invasion des profanateurs de sépultures** dont il adapte le roman-source de Robert A. Heinlein avec les scénaristes Ted Elliott et Terry Rossio (**Shrek**, **Pirates des Caraïbes**, bref des flèches quoi). Bien que peu remarqué, le film l'amène sur l'écriture de **The Crow - La Cité des anges**, un premier pas dans l'univers des comic-book movies...

D'UN COMICS A L'AUTRE

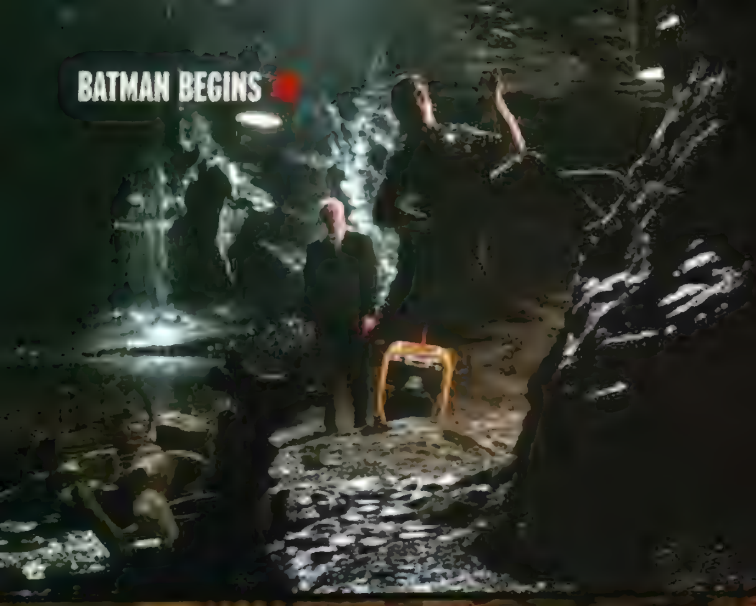
S'il n'est toujours pas appelé à travailler sur un **Batman**, David Goyer semble déjà prédisposé à l'écriture de personnages sombres et tortures, comme c'est le cas sur **The Crow - La Cité des anges**, qu'il renie en ces termes : « *Je ne suis pas très content du show télévisé* ***Sleepwalkers***, *que j'ai produit, mais je suis encore moins satisfait de* **The Crow - La Cité des anges**, *que je considère comme une vraie merde !* ». Cela a le mérite d'être clair ! C'est au même moment qu'il est repéré par Michael De Luca, chef de projet chez New Line, qui lui confie la réécriture complète de **Blade**, un projet traînant depuis quelques années dans les tiroirs de la boîte et qui a failli devenir une comédie d'action avant l'apport considérable de Goyer. Visiblement inspiré par Frank Miller et ses travaux sur *Batman* et *Daredevil*, David Goyer façonne le personnage de chasseur de vampires funky à l'image d'un samouraï monolithique black, sorte de Toshiro Mifune hardcore et sans pitié, bien que torturé par son statut mi-humain, mi-vampire. On décèle bien évidemment dans la confection de Blade des traces évidentes de Batman, même si le super-héros possède sa propre personnalité, insufflée par le talent de Wesley Snipes. Ce changement de nature s'avère payant, et Goyer devient alors le chouchou d'Avi Arad, big boss de Marvel Studios, qui le lance sur une adaptation TV de *Nick Fury* (avec le « dur » David Hasselhoff, c'est dire le niveau) et sur **Ghost Rider**, pour lequel il refait équipe avec Stephen Norrington, le réalisateur de **Blade**. Ce second projet finira vite dans une impasse, avant qu'il ne soit repris par Mark Steven Johnson (voir Notules de ce numéro) : « *Le studio a décidé de faire une version PG-13, et ce n'est pas*

Ci-dessus :
Bruce Wayne est peut-être un justicier, mais pas un bourreau ! C'est pour ça qu'il règle ses comptes avec l'impitoyable Ra's Al Ghul.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le lieutenant James Gordon (Gary Oldman), le seul à considérer Batman comme un héros...

Rachel Dawes tente de protéger les plus faibles lorsque le chaos règne sur Gotham.

Le Scarecrow arpente les rues de Gotham à la recherche de nouvelles victimes...



« Pour le scénario de **Batman Begins**, c'est la première fois qu'un studio me demande de revoir mes ambitions à la hausse. »

Ci-dessus, de haut en bas : Bruce Wayne et son fidèle serviteur Alfred (Michael Caine) visitent les grottes situées sous la propriété. Le jeune milliardaire a déjà une idée en tête...

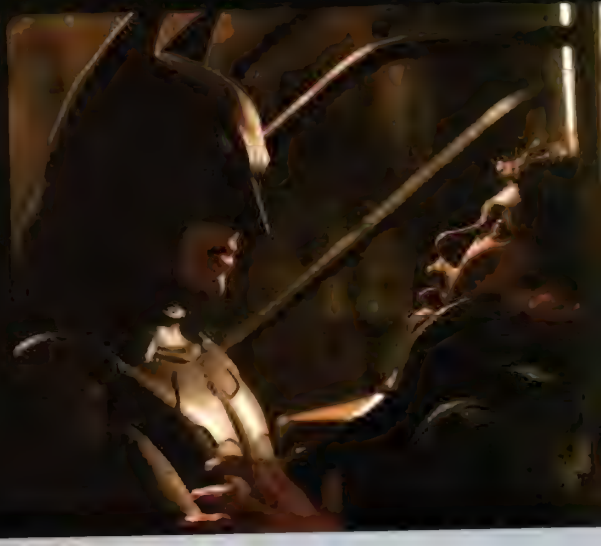
Poursuite endiablée dans les rues de Gotham entre les forces de l'ordre et une Batmobile très vintage mais sacrément performante.

ce que Stephen Norrington et moi voulions faire, donc on leur a souhaité bonne chance et nous avons quitté le projet sans encombre, pour nous atteler à autre chose. ». Cette « *autre chose* » se matérialise en un **Blade II** crépusculaire et funeux, réalisé par Guillermo Del Toro, mais aussi en un petit projet à part, qui tient fortement à cœur à Goyer : « *Après avoir écrit et produit plusieurs films d'action, de science-fiction et d'horreur, je voulais élargir mon horizon, d'autant qu'Hollywood a tendance à vous enfermer dans des carcans préétablis. Et le meilleur moyen de contrer ça reste de vous réinventer et de prouver que vous pouvez faire autre chose, ce que j'ai justement fait avec* **ZigZag**. *J'ai payé de ma propre poche une option sur le roman, j'ai écrit le script pendant mon temps libre et j'ai cherché le financement moi-même, en veillant à ce que tout soit faisable en termes de budget. Mon but était de faire un drame qui prouverait mes capacités en tant que directeur d'acteurs. C'est un film qui va à l'opposé de ce pourquoi je suis connu, et il s'agit là d'une démarche totalement intentionnelle de ma part.* ».

BATMAN ARRIVE

Le film, pas franchement réussi, n'obtiendra pas les retombées espérées puisqu'il sortira directement en vidéo, mais David Goyer, s'il revient à la franchise **Blade**, peut désormais se targuer d'être un réalisateur. Et c'est au moment de la préproduction de **Blade : Trinity** qu'arrive le coup de fil tant attendu : « *Christopher Nolan m'a appelé en me disant qu'il voulait que j'écrive* **Batman Begins**. *On se connaissait déjà, et je n'ai pas eu à faire de tests. J'étais déjà en préproduction sur* **Blade : Trinity** *quand c'est arrivé, et je lui ai demandé s'il était sûr que le film allait se faire, parce que cela faisait tellement longtemps que le projet était en gestation que je ne voulais pas perdre mon temps. Il m'a dit alors qu'il comptait le faire décoller, et qu'il voulait absolument que je me charge de l'écriture. Je n'avais pas le temps de le faire, car il me restait sept semaines avant de partir à Vancouver pour tourner* **Blade : Trinity**... *J'ai donc dans un premier temps refusé, mais je lui ai donné quelques idées gratuitement. Il m'a rappelé une semaine plus tard en insistant, et c'est alors que j'ai accepté, mais à la condition suivante : s'ils avaient besoin de réécritures passé le début du tournage de* **Blade : Trinity**, *ils allaient devoir les faire eux-mêmes. Au final, j'ai fait un premier jet très détaillé, et j'ai livré une moitié de script.* ». L'approche de Goyer, influencée par Christopher Nolan, s'avère d'ailleurs payante, puisque la Warner accepte le scénario à une seule condition, comme l'explique le scénariste : « *C'était la première fois que je rendais un script et qu'un studio me disait qu'il fallait revoir mes ambitions à la hausse, parce qu'il n'était pas assez grand et spectaculaire !* ». Il faut dire aussi que le traitement des duettistes tend vers une volonté naturaliste qui attache autant d'importance au Dark Knight qu'à son alter ego Bruce Wayne, ce qui s'avère totalement cohérent suivant la manière de fonctionner de Christopher Nolan, manière à laquelle se plie Goyer sans aucun problème : « *Dans le premier* **Superman**, *on ne voit le costume qu'au bout de 45 minutes... Même chose dans* **Spider-Man**. *Notre explication auprès de la Warner a été la suivante : si nous arrivons à faire en sorte que le public s'intéresse à Bruce Wayne, nous sommes assurés d'avoir toute son attention dès qu'il enfilera le costume de Batman. C'était notre intention première, nous n'avons pas fait ça pour retarder son apparition à l'écran. Bruce Wayne était le garçon le plus seul au monde, car il a perdu ses parents et a hérité d'une fortune qui se chiffre en milliards, et malgré tous les gens qui l'entouraient, il se sentait presque prisonnier du Manoir Wayne. Il fut tellement seul dans son enfance, que la peur de ne pas être à la hauteur de son père, l'homme le plus influent de Gotham, s'est installée. Il y avait donc cette idée de poids du passé et d'influence paternelle, couplée aux propres responsabilités de Bruce envers lui-même, Wayne Enterprises et la ville de Gotham. Tout cela prend évidemment un certain temps à installer.* ». Pas d'enthousiasme pour le projet. Goyer sait d'ailleurs déjà comment former une nouvelle trilogie autour du Caped Crusader, d'autant qu'il a tracé les grandes lignes du triple projet à la Warner avant même que le tournage de **Batman Begins** ne commence : « *Dans le prochain film, Batman devra s'allier avec le commissaire Gordon et Harvey Dent pour attraper le Joker, mais sans le tuer, car ce fut la grosse erreur du* **Batman** *de Tim Burton. Ainsi, le troisième film tournera autour du procès du Joker, durant lequel il défigurera Dent.* ». Une bonne manière de recréer la mythologie cinématographique du personnage, en partant des origines jusqu'aux plus grandes aventures, le Joker et Harvey « Two Face » Dent représentant les méchants les plus charismatiques de l'univers de *Batman*. Des desseins qui inspirent confiance à DC et à la Warner, puisqu'un autre projet d'adaptation a été proposé à Goyer, celui de *Flash*, dans lequel le scénariste-réalisateur verrait bien la machine à pets Ryan Reynolds revêtir le rôle-titre. Un autre super-héros certes, mais peu importe maintenant, car David Goyer a désormais réalisé son rêve d'enfant : « *Au final, je suis plus que satisfait du film, et je peux dire qu'il s'agit même du* **Batman** *que j'aurais adoré voir en salles quand j'étais môme...* ». On n'est jamais mieux servi... Vous connaissez la suite !

Stéphane MOISSAKIS



Ci-contre : Batman face au Dr. Crane, qui officie au fameux asile d'Arkham. Un médecin encore plus fou que ses patients...

portrait

CHRISTOPHER NOLAN REALISATEUR ET SCENARISTE DE BATMAN BEGINS LE TALENT DANS LA PEAU

VOICI TOUT JUSTE 7 ANS, CHRISTOPHER NOLAN FAISAIT SON APPARITION FRACASSANTE DANS LE PETIT MONDE DU CINÉMA AVEC FOLLOWING, UNE AUTO-PRODUCTION TOURNÉE POUR UNE POIGNÉE DE CACAHUÈTES. AUJOURD'HUI, APRÈS TOUT JUSTE DEUX AUTRES FILMS, IL SE VOIT CHARGÉ DE REVIGORER LE MYTHE BATMAN AVEC LA PLUS GROSSE PRODUCTION WARNER DE L'ÉTÉ. DESCRIPTION D'UN PARCOURS FULGURANT.

Il fallait se lever tôt pour voir **Following**, premier film modeste du Britannique Christopher Nolan, tourné pour la modique somme de 4000 euros. Passé inaperçu, ce long-métrage relativement court (1H05) mais réussi reste avant tout la carte de visite d'un réalisateur formé par des années de courts-métrages en 8mm (il a commencé dès l'âge de 7 ans) et la pratique éreintante des films d'entreprises : *« Faire ces films a été très bénéfique pour travailler sur* **Following**. *Vous êtes dans une situation où vous devez travailler très vite et de façon efficace. Par exemple, si vous devez faire un gros plan sur le visage du patron de l'entreprise qui vous a engagé, vous avez intérêt à bien le mettre en valeur, sinon il ne sera pas satisfait du résultat. Tout cela m'a donc appris beaucoup de choses pour faire* **Following**, *et ce avec très peu d'argent. »*. Déjà empreint des obsessions psychologiques de Nolan, **Following** rejoint la liste des mini-productions à la **Bad Taste** et **El Mariachi**, à la différence que le réalisateur avait déjà ici des velléités narratives particulièrement tortueuses, qu'il mettra en pratique dès son film suivant, **Memento** : *« Je n'ai pas fait d'école de cinéma. Toute mon expérience vient des films que j'ai réalisés durant ma jeunesse. Plus j'y pense, et plus il me semble que l'expérience de chacun est unique, et la chose que j'ai apprise en faisant* **Following**, *c'est que cela ne sert à rien de copier le système D d'un autre réalisateur de films à petit budget. Il faut, au contraire, faire avec ce que vous avez sous le coude, et surtout réfléchir à une bonne utilisation de vos moyens. »*. **Following** conduira certes Nolan à la réalisation de **Memento** aux États-Unis, mais malgré l'accueil critique plus qu'enthousiaste, la route aura été longue avant que le film ne puisse faire son apparition dans les salles obscures : *« Il me semble que le problème venait des soi-disant indépendants qui ne prennent pas autant de risques qu'on le dit. Je sais que le film pouvait paraître difficile d'accès pour un certain public, et c'est pour cela que je l'ai fait à ce prix et avec le casting adéquat. Mais Hollywood est un endroit très conservateur et les films ne sont pas perçus de façon saine là-bas, notamment à cause de tout l'argent mis en jeu. »*. Un problème que Christopher Nolan n'aura plus à subir par ailleurs, le succès critique de **Memento** lui permettant d'accéder à des projets de A-List chapeautés par des gros studios, dont la Warner qui lui propose le remake d'**Insomnia**, avec Al Pacino. Encore un film noir, LE genre de prédilection du cinéaste : *« J'aime les films noirs racontés à la première personne, car pour moi la meilleure approche du genre est subjective. Le film noir tourne tout entier autour du fait que ses personnages principaux ne savent pas ce qu'il se passe autour d'eux et véhiculent alors une sorte de peur de l'inconnu. Ainsi, le meilleur moyen de faire transparaître ces sentiments à l'écran est de plonger dans la frénésie de l'ensemble. Si vous parvenez à rentrer dans la psyché du personnage et à adopter son point de vue sur l'histoire, vous arriverez à tordre des éléments familiers pour les décrire sous un angle différent. C'est ce qui rend les choses intéressantes à mon sens. »*. **Insomnia** permettra au réalisateur de se familiariser avec le principe de la commande hollywoodienne, d'autant qu'il inscrit son œuvre dans une longue tradition maison : *« Pour moi, la version originale du film est parfaite, mais j'ai pensé que la situation narrative pouvait être emmenée dans une direction radicalement différente, en la plaçant dans un autre contexte, celui des films de studios des années 50... »*. Sans la mise en perspective d'une carrière courte mais riche, on aurait bien évidemment pu se demander ce qu'un Christopher Nolan pouvait apporter au mythe de Batman. Reste pourtant que l'optique générale du réalisateur, porté sur le film noir et la psychologie des personnages, s'applique tout à fait au Caped Crusader. Si l'on ajoute par-dessus tout que Nolan considère **La Guerre des étoiles** comme le film-déclencheur de son envie de cinéma, on peut également compter sur une relecture certes mythologique, mais plus proche des Detective Comics d'origine. Finalement, tout concorde...

Stéphane MOÏSSAKIS

BATMAN DU PAPIER A L'ECRAN : MISSION IMPOSSIBLE ?

La sortie de Batman Begins constitue une bonne occasion de se demander si finalement le Caped Crusader n'a jamais été adapté fidèlement à l'écran. On fait le bilan.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Michael Keaton, ici aux côtés de Kim Basinger, revêt le costume du Caped Crusader dans le premier film de Tim Burton.

Le Pingouin, le Joker et le Riddler, trois des bad guys les plus récurrents de la série des années 60.

Le bouffi Adam West et l'éphèbe Burt Ward sont respectivement Batman et Robin dans les séries TV des années 60.

Ci-contre, de gauche à droite :
Face-à-face très bestial entre Batman et Catwoman (Michelle Pfeiffer) dans Batman le défi.

George Clooney succède à Michael Keaton et à Val Kilmer dans le costume du Dark Knight pour les besoins de Batman et Robin de Joel Schumacher, où Robin (Chris O'Donnell) et Batgirl (Alicia Silverstone) sont également de la partie.

Adapter fidèlement un personnage comme Batman, qui existe depuis 1939, est déjà en soi une véritable gageure, car si la comparaison entre le matériau d'origine et la transposition sur un écran semblait facile dans les années 40, le même exercice s'avère périlleux aujourd'hui, alors que le comics a connu un nombre incalculable de variations diverses principalement dû à la quantité d'artistes et d'auteurs qui se sont succédés au service du mythe. En fait, il s'agit, aujourd'hui encore plus qu'hier, de retrouver une certaine fidélité à l'esprit et non forcément à la lettre. Et pourtant, c'est précisément sur ce terrain-là que les adaptations fidèles des aventures du justicier nocturne semblent rarissimes. Batman aurait-il tout simplement du mal à passer du papier à l'écran ?

CHAUVE-SOURIS EN SERIE

Lorsque Bob Kane crée le personnage de Batman dans les pages du magazine *Detective Comics*, c'est tout un univers singulier qui s'impose assez vite : le trauma originel, la vengeance, le côté torturé du héros, l'ambiance nocturne quasi fantastique, les accessoires fabuleux, les ennemis déments... Les aventures de ce nouveau redresseur de torts masqué sont un succès et le cinéma ne tarde pas à s'y intéresser. Très à la mode durant les années 40, les serials se lancent dans la politique de soutien à l'armée américaine (enfin la propagande quoi). Et Batman ne déroge pas à la règle. Le premier serial, qui sort en 1943, voit le Caped Crusader et Robin le Boy Wonder opposés au docteur Tito Daka, un fourbe Japonais qui complote contre les États-Unis. Un second serial sortira en 1949, où le dynamic duo sera cette fois-ci confronté au Wizard, un infâme méchant cagoulé (dans la plus pure tradition des serials) qui possède une machine capable de détourner n'importe quel engin mécanique. Ces deux feuilletons ne collent pas vraiment à l'univers créé par Bob Kane. Déjà, le code de censure, encore plus virulent que pour les comics, impose certaines modifications : Batman et Robin sont des agents du FBI et non un duo de vigilantes, l'univers sombre a été estompé (Bruce Wayne habite une jolie maison bourgeoise de banlieue) et les méchants psychotiques sont carrément évacués. Si on rajoute par-dessus le marché le look assez pitoyable de nos deux héros, moulés dans des pyjamas pas très seyants et cachés derrière des masques de prisonnier, on ne peut pas dire que ces deux serials aient beaucoup contribué à l'enrichissement du mythe. Si ce n'est l'apport de la Batcrave, innovation qui sera par la suite reprise dans le comics.

Tandis que Batman continue ses aventures dans les cases des comics, il faudra attendre un bon moment avant de le revoir pointer ses oreilles sur un écran. Le petit écran en l'occurrence, avec la célèbre série TV qui irradia les tubes cathodiques américains de 1966 à 1968. Un monument de délire nonsensique et de kitsch outrancier qui a marqué plusieurs générations de téléphages. Un duo de héros vêtus comme des sacs à patates et s'exprimant comme des boy-scouts, des méchants hystériques se trémoussant comme des folles et interprétés par un bataillon de stars qui se bousculent au portillon pour figurer dans la série (dans le rôle de Mister Freeze se succéderont ainsi George Sanders, Eli Wallach et même le cinéaste Otto Preminger), des dialogues hilarants renforcés par un doublage français sous acides (*« Mmmm les vilains p'tits monstres ! Tu vas voir c'que j'vais leur faire... »*), des scènes de baston truffées d'onomatopées cartoonesques surgissant en toutes lettres à l'écran (*« Kapooooow ! Outchaaa ! Eeeeyow !... »*) et par-dessus tout, une zique mémorable et speedée que personne n'a oubliée. Un film encore plus barré que la série sortira en même temps dans les salles, en 1966, et repoussera encore un peu plus loin les limites du pétage de plomb (Batman se battant contre un requin en plastoc !). Toute cette gaudriole n'aura pas que des effets négatifs sur le comics, relançant notamment des ventes en chute libre ou bien permettant à un méchant secondaire, le Riddler (Sphinx ou Homme-mystère en VF), de devenir l'une des plus fameuses Némésis de Batman (1). Mais pour tout dire, on est désormais ici à des kilomètres du véritable Batman. Et les retombées de la série, multi diffusée au

cours des années 70 et 80, vont entamer durablement le potentiel cinégénique du personnage.

UN PEU D'ANIMATION

Il faudra donc attendre la fin des années 80 pour que, sous l'impulsion de quelques grands comics novateurs (le *Dark Knight Returns* de Frank Miller entre autres), les producteurs hollywoodiens se remettent à envisager sérieusement une nouvelle adaptation du super-héros. L'année 89 est incontestablement l'année Batman et le blockbuster de Tim Burton remporte un succès colossal (recettes mondiales : 411 millions de dollars !). Terminés les collants en lycra et les punchlines désopilantes, cette fois-ci, le noir est de mise. Aidé par les fantastiques décors d'Anton Furst, Burton redonne ses lettres de noblesse au Dark Knight et à son univers nocturne. Toutefois, si le jeune réalisateur semble avoir quelques problèmes à porter sur ses épaules un projet aussi lourd et que le film souffre de nombreux défauts de rythme et de certains choix narratifs hasardeux (le Joker, meurtrier des parents de Batman), le second essai de Burton, **Batman le défi** en 1992, sera le bon. Pourtant, si tout le monde s'accorde à reconnaître ce deuxième **Batman** comme le meilleur opus de toute la saga cinématographique, force est de reconnaître que la vision du mythe déployée par le réalisateur est sans aucun doute plus burtonienne que batmanienne. Sous-traitant largement la thématique de l'héroïsme, Burton se concentre avant tout sur ce qui lui plaît dans ce matériau, à savoir les failles du personnage et surtout celles de ses monstrueux ennemis. Si la caractérisation du Joker avait été quelque peu vampirisée par le cabot Jack Nicholson dans le premier **Batman**, Burton se rattrape dans sa deuxième livraison en faisant du Pingouin et de Catwoman deux magnifiques exemples de freaks à la fois fascinants et pathétiques. Quitte à faire passer au second plan un Batman plus falot et empêtré dans ses questions existentielles. Totalement cohérent avec lui-même, Tim Burton livre ainsi un film de monstres davantage qu'un film de super-héros. Du coup, pour ce qui est de l'adaptation réellement fidèle, il faudra repasser une fois de plus.

Et si l'attente des puristes ne sera pas longue, la surprise viendra pourtant de là où on ne l'attendait pas. En l'occurrence de la télévision. En 1992, dans la foulée de **Batman le défi**, la Warner diffuse sur le petit écran une série animée créée par Eric Radomski et Bruce W. Timm. C'est la révolution. Récupérant avec brio certains éléments burtoniens (comme le célèbre thème de Danny Elfman ou la caractérisation de certains personnages tel que le Pingouin), la série animée ***Batman*** se paye également le luxe de synthétiser plus de 60 ans de batmania tout en retrouvant le caractère à la fois sombre et trépidant des débuts. Un véritable travail d'équilibriste qui débouche sur une réussite incontestable. Les fonds noirs sur lesquels sont peints des bâtiments art déco du plus bel effet redonnent à Gotham son ambiance inquiétante tandis que le Caped Crusader retrouve toute sa complexité. À la fois être humain hanté par ses démons, justicier implacable et héros exemplaire, le Batman de Radomski et Timm EST le Batman total. Portée par des scénarios d'une richesse inégalée pour un produit télévisuel et mise en valeur par un graphisme stylisé aux résonances agréablement rétro, la série ***Batman*** va retrouver l'essence du personnage tout en revivifiant son univers, notamment par le biais d'un traitement des méchants proprement épatant (voir les épisodes sur Double-face, Clayface ou Mister Freeze). Hélas, ce coup de maître ne semble pas avoir montré la bonne direction.

Ci-contre, de haut en bas : Jack Nicholson incarne le Joker pour les besoins du premier **Batman** de Tim Burton et s'en donne à cœur joie niveau cabotinage...

...Idem pour Tommy Lee Jones et Jim Carrey, respectivement Two-Face et le Riddler dans **Batman Forever** de Joel Schumacher, mais avec un peu moins de subtilité !

ON EFFACE TOUT ET ON RECOMMENCE

En 1995 et 1997, Joel Schumacher reprend les rênes de la franchise avec **Batman Forever** et **Batman et Robin**, deux gros blockbusters bien déviants qui vont incontestablement tirer notre chauve-souris vers le bas. Délires fluos, crypto-gay et hystériques, les **Batman** de Schumacher jouent la carte de la surenchère : de plus en plus de personnages (deux héros/deux vilains pour **Batman Forever**, trois héros/trois vilains pour **Batman et Robin**), de plus en plus d'effets spéciaux incongrus (Batman qui se tape des chutes de 100 mètres de haut), de plus en plus de plans (le surdécoupage foireux de **Batman Forever** rend son final totalement illisible), etc. Le traitement des super-vilains est également édifiant : castés n'importe comment (le vieux bisard vérolé Tommy Lee Jones pour incarner le playboy Harvey Dent), machines à punchlines ronge-tête que l'on tente d'humaniser tant bien que mal en repompant les idées de la série animée (Mister Freeze pleurant sur la défunte femme dans sa cellule retirée de l'asile d'Arkham), les méchants de Schumacher sont à l'image du film : trop voyants, sans épaisseur et irrémédiablement creux. Blockbusters friqués et ostentatoires, les **Batman** de Schumacher vont considérablement détériorer l'image du vengeur masqué, ici réduit à l'état de chaperon débile et chargé de véhiculer toute la puanteur de projets imbus et cyniques. Ainsi, dans **Batman et Robin**, il exhibe une carte bancaire frappée du sceau « Batman forever » pour bien signifier le carton commercial que fut le précédent opus. Après un tel fourrage, la franchise se devait de repartir sur d'autres bases.

Ci-dessous :
Le Dark Knight lancé à la poursuite d'un Two-Face plus fidèle que jamais au comic-book, dans l'irréprochable série animée créée par Eric Radomski et Bruce Timm.

Après un tel travail de sape, le **Batman Begins** de Christopher Nolan vient de redéfinir le mythe en partant de ses racines mais tout en conjuguant une approche naturaliste. Les origines du héros sont donc réinvesties en profondeur, Gotham est présentée sous un jour plus social et le modus operandi de Batman fait la part belle à la technologie militaire la plus réaliste possible. Variation autour du thème de la peur (en cela, le choix d'un méchant comme l'Épouvantail est loin d'être gratuit), **Batman Begins** brasse de nombreuses références au comics (notamment au *Batman* d'Alex Ross ou à celui d'*Année 1*) mais trace sa route en empruntant des chemins jusque-là peu fréquentés, au risque de s'éloigner des codes visuels ou matériau de base. Vu que le **Batman** de Nolan est bien parti pour initier une trilogie restant dans le même ton, on n'est donc pas près de voir une adaptation live qui soit de la même eau que la série animée des années 90.

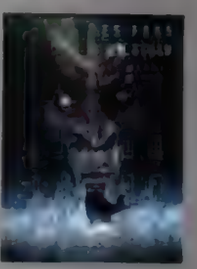
Arnaud BORDAS

(1) « Ne passons pas un dernier coup de chiffon à notre héros, remettons-le sur son piédestal et salissons du sperme dans la série TV et le film de 1966, qui nous a quittés le 15 mai dernier à l'âge de 72 ans. »

BATMAN

ARKHAM ASYLUM (*LES FOUS D'ARKHAM*)

(DAVE MCKEAN & GRANT MORRISON)

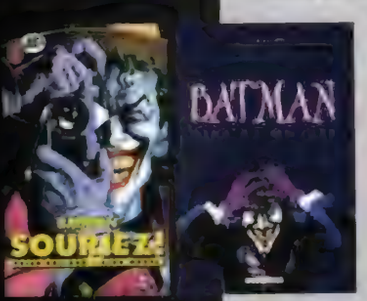


La fine frontière qui sépare la folie de la raison reste très probablement le terrain d'action primordial de Batman, la santé mentale du Dark Knight étant pour le moins sujette à discussion. Prenant ce thème à bras-le-corps, les Anglais Dave McKean et Grant Morrison traitent frontalement ce qui restait souvent sous-jacent, en plongeant Batman dans un Arkham Asylum sous l'emprise des traumas de ses occupants. Réclamant l'incarcération à leurs côtés du justicier de Gotham, chaque maniaque personnifie une facette du trauma de Bruce Wayne, qui doit moins affronter une galerie de tarés que sa propre psyché. Transcendé par les collages expressionnistes et charnels de McKean qui résument, plus que jamais, chaque personnage à une icône épurée et percutante, *Les Fous d'Arkham* est sans conteste l'un des albums les plus cauchemardesques de la saga. **Julien DUPUY**

THE KILLING JOKE (*SOURIEZ !* OU *RIRE ET MOURIR*)

(ALAN MOORE & BRIAN BOLLAND)

Un album court (50 pages tout au plus) mais fondamental, dans lequel Batman se retrouve à la poursuite d'un Joker fou à lier, principalement pour lui proposer une trêve qui mettrait fin à leur combat sans aucun sens. Il ne faut pas beaucoup de pages à Alan Moore et Brian Bolland pour cerner le personnage et son univers, et faire ainsi le tour du sujet de façon totalement virtuose. Remise en question psychologique du Dark Knight, mise en parallèle entre les ennemis et effondrement de la notion de vigilante au profit de la justice dans les règles, *Rire et mourir* reste certainement l'œuvre courte la plus profonde de la saga *Batman*, jusque dans cette fin atypique où Batman et le Joker se voient brillamment résumés et analysés à travers une pirouette scénaristique tellement simple qu'elle en devient évidente. Un tour de force de la part de l'auteur du tortueux *Watchmen* ! **Stéphane MOÏSSAKIS**



THE DARK KNIGHT RETURNS (*BATMAN DARK KNIGHT*)
(FRANK MILLER, KLAUS JANSON & LYNN VARLEY)

Véritable renaissance du mythe initiée par un Frank Miller déchaîné, *The Dark Knight Returns* s'apparente à un album-somme aussi fidèle à l'image iconique de Batman que novateur dans sa conception jusqu'au-boutiste. Reprenant du service après 10 ans de retraite, le Dark Knight vieillissant va jusqu'au bout de son dilemme et devient un trublion socialement dangereux, même dans une ville rongée par la racaille mutante et une Amérique reaganienne menacée de guerre nucléaire, un trublion que seul Superman saurait arrêter. Graphisme vivifiant et découpage viscéral servent le propos de Miller, mêlant ses obsessions politiques à celles plus psychologiques du Dark Knight jusque dans un climax où les deux icônes de la DC, dans un combat monstrueux, refondent carrément les questionnements mythologiques du lecteur. CHOC !!!

Stéphane MOÏSSAKIS

WAR ON CRIME (*GUERRE AU CRIME*)
(PAUL DINI & ALEX ROSS)

Marcus, petit garçon du ghetto black de Gotham, voit ses parents assassinés. Témoin de cela et projetant dans l'enfant son passé tragique, Batman va tout faire pour éradiquer le crime de Gotham et sauver Marcus d'un destin voué à la délinquance. Le génial dessinateur Alex Ross connaît bien le personnage de Bob Kane, mais dans ce one shot écrit par Paul Dini, il le transfigure littéralement en lui rendant à la fois toute son envergure mythologique et son dépouillement monolithique. Suite de tableaux à la fois puissamment iconiques et d'une naïveté émouvante, monument graphique élevé à la mémoire du héros, *Guerre au crime* est sans doute, avec la série animée également scénarisée par Dini, l'une des plus belles contributions post-modernes à la revivification d'un mythe essoré par ses déclinaisons successives.

Arnaud BORDAS

BATMAN / GRENDEL
(MATT WAGNER)

En 1991, DC Comics approche Matt Wagner, le créateur de la mythologie *Grendel*, pour lui proposer un crossover entre son propre univers et celui du Dark Knight. Le projet verra le jour deux ans plus tard sous la forme d'un comic-book en deux parties (*Devil's Riddle* et *Devil's Masque*, d'une cinquantaine de pages chacun), dans lequel Batman doit affronter un mercenaire travaillant à la solde des Grendel, envoyés à Gotham City pour récupérer le crâne de leur maître Hunter Rose, exhibé dans le musée de la ville. Dans cette aventure où tous les coups bas sont permis, le Dark Knight lutte avec lui-même pour éviter de plonger dans la folie psychotique qui le caractérise, mais devra néanmoins sortir de ses gonds à plus d'une reprise pour tenir tête à cet adversaire maléfique et dénué de toute émotion. Empoignades musclées, duels d'une rare beauté et scénario très inspiré sont au programme de ce crossover magnifié par les traits de Wagner, plus en forme que jamais.

Damien GRANGER

NOS ALBUMS PREFERES

Plutôt qu'une longue rétrospective sur le personnage créé par Bob Kane il y a maintenant 66 ans, voici une sélection absolument subjective et non exhaustive de nos albums préférés, qui ne représentent que la partie émergente de l'iceberg. Bonne lecture !

BATMAN : YEAR ONE (*BATMAN : ANNÉE 1*)
(FRANK MILLER & DAVID MAZZUCCHELLI)

Bruce Wayne revient à Gotham, où il n'a pas mis les pieds depuis son enfance. Le flic James Gordon, lui, vient d'être muté dans la grande cité. Les deux personnages vont découvrir une ville gangrenée par la corruption et le crime. Le lecteur assiste donc ici à la naissance de Batman et aux premiers pas du futur commissaire Gordon. Les deux parcours, mis en parallèle par le biais des deux voix-off qui racontent l'histoire, se recoupent peu à peu jusqu'à un final de toute beauté qui pose les personnages tels qu'on les connaît. Polar urbain réaliste et noir écrit par Miller, où l'on assiste aux premiers déboires du Caped Crusader et aux atermoiements conjugaux de Gordon, *Année 1* bénéficie des dessins du talentueux David Mazzucchelli, qui mêlent avec brio ligne claire épurée et naturalisme underground.

Arnaud BORDAS

THE CULT (*ENFER BLANC*) (JIM STARLIN & BERNIE WRIGHTSON)

Chef-d'œuvre méconnu inscrit dans le sillage de la refondation initiée par *The Dark Knight Returns*, *Enfer blanc* est l'une des aventures les plus extrêmes et les plus violentes de Batman. Le justicier nocturne apparaît dès le début enchaîné et en proie à des hallucinations. Capturé par Blackfire, un mystique illuminé qui prend des bains de sang et qui règne sur une armée de clodos depuis son repaire dans les égouts de Gotham, Batman passe la majorité du récit à ressasser ses névroses et ses peurs. Sauvé par Robin mais brisé psychologiquement, il ira même jusqu'à envisager sa fuite de Gotham, avant de se ressaisir et de massacrer Blackfire et ses fidèles. Époustouflante relecture du mythe d'Orphée servie par le trait puissant et gothique du grand Bernie Wrightson, *Enfer blanc* est un must à (re)découvrir de toute urgence.

Arnaud BORDAS

CRAZY KUNG-FU DE STEPHEN CHOW

CHOW DEVANT !

Léger comme une bulle de savon, percutant comme un marteau-pilon, CRAZY KUNG-FU mélange les genres, les registres, les influences et les plaisirs avec une agilité magistrale.

Il y a comme ça, des films si instantanément réjouissants, qu'ils mettent la banane dès les premières secondes de projection. Dans le genre, l'ouverture de **Crazy Kung-Fu**, véritable profession de foi du fabuleux spectacle qui va suivre, est l'une des plus puissantes qu'il nous ait été donné à voir depuis longtemps. Démarrant sur les chapeaux de roue tel un film de kung-fu, se poursuivant comme une comédie hongkongaise avant un court mais tétanisant virage dans le film de gangsters, cette introduction frôle la reconstitution historique luxueuse avant de s'engouffrer soudainement dans une comédie musicale totalement dévergondée. « Dévergondé » : voilà bien le terme qui définit à la perfection le nouveau film de Stephen Chow... À moins qu'il ne s'agisse du film du Stephen Chow « nouveau ». Car si l'on avait pu considérer **Shaolin Soccer** comme le pinacle d'un réalisateur au mieux sympathique, on peut a posteriori penser qu'il marquait la révélation d'un metteur en scène qui venait de délimiter son terrain de jeu idéal.

Nous replongeant dans le Shanghaï des années 40, **Crazy Kung-Fu** raconte comment la bâtisse la plus pourrie du quartier le plus pauvre de la ville devient la cible privilégiée du terrible Gang des Haches. Mais alors que les truands pensent trouver là des habitants corvéables à merci, ils vont découvrir que cette véritable porcherie sert de retraite à des maîtres en arts martiaux d'exception. Initiateur malgré lui du conflit, l'aspirant mafieux Sing (Stephen Chow) va se retrouver au centre de cette bataille homérique où les apparences sont souvent trompeuses.

S'il y a bien un élément qui défie avec panache toute logique cartésienne dans **Crazy Kung-Fu**, ce ne sont pas tant les combattants élastiques du film que son scénario. Construit de guingois, virevoltant d'une intrigue à une autre, jonglant avec les registres sans aucune pudeur, cédant à des facilités parfois honteuses et satisfaisant les penchants narcissiques de Chow avec une finesse hippopotamesque, **Crazy Kung-Fu** bafoue tous les préceptes du parfait petit raconteur d'histoires. Et pourtant, aucune lourdeur ou progression ahanante ici. Ce grand bric-à-brac est cimenté par une maestria évidente, de celles qui appartiennent aux insolents accomplissant des miracles sans effort. Alors certes, on sait qu'en réalité ce fut loin d'être le cas, que Stephen Chow a changé considérablement son script en cours de tournage, que le plateau fût le témoin de frictions parfois violentes avec une partie de l'équipe, que Chow s'est montré souvent dur et colérique... Reste que le réalisateur ne semble jamais être entré en

conflit avec l'essence même de ce projet d'une souplesse aérienne. À cela, une seule explication : c'est moins le film qui sied à la perfection à Chow, que carrément l'univers dans lequel il s'inscrit.

Il y a en effet dans **Crazy Kung-Fu** une référence directe à **Shaolin Soccer** laissant entendre que Chow se démarque ouvertement de son précédent succès. On pourrait tout aussi bien croire qu'il s'agit de l'inverse : malgré leurs évidentes différences (l'époque, le genre, la construction narrative), les deux films partagent un univers très particulier où les caractéristiques physiques et sentimentales des personnages répondent à des lois bien différentes du nôtre. Un monde qui doit beaucoup aux cartoons américains (et sur ce point, **Crazy Kung-Fu** enterre bien des tentatives yankees de faire du Chuck Jones en live), à l'humour de l'archipel hongkongais, aux comics, à la japanimation, aux films de baston asiatiques, et dont la réussite repose en large partie dans l'utilisation du numérique, manifestement LA technologie qui a décomplexé le cinéma de Stephen Chow.

Finalement, s'il ne devait rester qu'un genre auquel rattacher **Crazy Kung-Fu**, ce serait sans aucun doute la comédie musicale. Non pas pour les rares séquences dansées, ni parce que le réalisateur fait une référence très appuyée à Ginger Rogers et Fred Astaire, mais parce que l'énergie qui anime ce film répond à la règle d'or du genre : évoluer dans un monde où tout s'ordonne en une harmonie idéale. Nous n'irons donc peut-être pas jusqu'à dire que **Crazy Kung-Fu** est un film parfait (quoique...), mais on peut par contre affirmer que l'univers si atypique dans lequel il s'inscrit ne connaît aucune faille. Espérons que Stephen Chow continue à l'explorer, parce qu'on retournerait bien y faire un tour...

Julien DUPUY

GONG FU. CHINE/HK. 2004. RÉAL.: STEPHEN CHOW. SCÉN.: STEPHEN CHOW, TSANG KAN CHEONG ET CHAN MAN KEUNG. DIR. PHOT.: POON HANG SANG. MUS.: RAYMOND WONG. PROD.: STEPHEN CHOW, CHUI PO CHU, JEFF LAU, BILL BORDEN ET DAVID HUNG POUR COLUMBIA PICTURES FILM PRODUCTION ASIA. INT.: STEPHEN CHOW, YUEN WAH, LEUNG SIU LUNG, DONG ZHI HUA, CHIU CHI LING, XING YU, CHAN KWOK KWAN, LAM TZE CHUNG, JIN KAI MAN... DUR.: 1H39. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 8 JUIN 2005

interview

STEPHEN CHOW REALISATEUR KUNG-FU MASTER

STAR NUMÉRO UN DU CINÉMA HONGKONGAIS DEPUIS PLUS D'UNE DÉCENNIE, STEPHEN CHOW EST EN PASSE DE DEVENIR AUSSI CÉLÈBRE EN OCCIDENT QUE LES LEADERS DE L'HUMOUR OUTRE-ATLANTIQUE. RETOUR SUR **CRAZY KUNG-FU**, DERNIÈRE LIVRAISON EN DATE DU CADOR COMIQUE.

Ci-dessus, de haut en bas : Stephen Chow fait son Matrix. En moins solennel et encore plus bourrin !!!

Stephen Chow sur le tournage. Faire rire est une affaire sérieuse.

Ci-contre, de haut en bas : Chow dans son rôle habituel de loser.

Les superbes tueurs harpistes du film. Leur mélodie est fatale !

Vous avez toujours rendu hommage à Bruce Lee dans vos films précédents. Ici, vous allez plus loin car c'est à toute l'industrie du cinéma kung-fu que vous rendez hommage.
C'est tout simplement parce que j'aime tous les films de kung-fu, c'est pour ça que j'ai réalisé **Crazy Kung-Fu**.

On remarque que cet hommage s'adresse aux films avec lesquels vous avez grandi, ceux des années 70. Deux figures de votre métrage en témoignent particulièrement : Leung Siu-Lung et Yuen Wah, deux stars de l'époque.
C'est vrai que leur présence représente clairement un lien avec ces films des années 70, mais je ne les ai pas seulement pris pour cette raison... Je trouve en plus que ces deux acteurs conviennent parfaitement à l'histoire et en particulier aux personnages qu'ils interprètent.

Plus étonnant, on retrouve aussi dans le casting le réalisateur de Chine Populaire, Feng Xiaogang (A World Without Thieves). Pourquoi l'avoir choisi ?
C'est un ami en fait, c'est pour cela que j'ai voulu l'inviter à jouer dans mon film.

Vous avez souvent laissé la part belle à vos collègues dans vos films précédents. Ici, vous poussez cela encore plus loin et vous vous mettez quasiment à l'écart. Est-ce dû au fait que vous étiez réalisateur ?
Ma présence à l'écran dépend de l'histoire. Dans **Shaolin Soccer**, j'étais aussi réalisateur, mais je tenais le rôle principal. Dans **Crazy Kung-Fu**, cela découle purement de la structure narrative du film elle-même : mon rôle était tout simplement moins présent.

Le personnage que vous interprétez est profondément dramatique. Vouliez-vous tenter de changer de registre par rapport à ce que vous aviez fait auparavant ?
Quand je regarde mes propres films, je ne les vois pas comme des comédies ou des histoires dramatiques ; je ne comprends pas trop ces distinctions. Pour moi, ce qui est important, c'est de raconter une histoire et dans mes films il y a beaucoup d'éléments différents : du rire, de l'action, du drame, etc... C'est très éclectique.

On a l'impression que vous avez été limité par la durée impartie. On sent que vous auriez été plus à l'aise avec une durée de trois heures pour pouvoir tout évoquer.
Une nouvelle fois, tout dépend de l'histoire. Personnellement, je n'aime pas les films trop longs, je m'assoupis assez rapidement.

Pour les chorégraphies, vous avez fait appel à Yuen Woo-Ping. Est-ce lié à sa reconnaissance internationale ou est-ce quelqu'un avec qui vous aviez envie de travailler depuis longtemps ?
Je cherchais déjà à contacter Yuen Woo-Ping avant **Matrix**. Mais à cause de son travail sur cette franchise, je n'avais en fait pas pu travailler avec lui plus tôt.

Lui avez-vous laissé les mains libres ou aviez-vous des idées bien précises sur ce que vous désiriez obtenir ?
J'avais tout en tête. Le travail s'est déroulé simplement : j'expliquais ce que je voulais obtenir à l'écran et ensuite, c'était à eux de rendre concrète cette idée.

Avec* Shaolin Soccer*, vous aviez rencontré quelques problèmes avec le distributeur américain, qui trouvait notamment que les scènes où vous apparaissiez torse nu n'étaient pas acceptables. Avez-vous rencontré des problèmes similaires avec Columbia pour ce film ?
Jusqu'à maintenant, je n'ai eu aucun écho à ce niveau, donc je pense qu'ils vont utiliser la version intégrale que j'ai tournée pour la sortie américaine et internationale. J'ai eu beaucoup de liberté durant le tournage, Columbia ne m'a pas mis de bâtons dans les roues. (*En définitive, la version américaine a bel et bien subi plusieurs coupes - ndlr*)

Parlez-moi un peu des effets spéciaux. Comment les avez-vous conçus ? Aviez-vous tout storyboardé ?
En fait, même si, bien sûr, certaines idées étaient là depuis le début, on a continué à en trouver de nouvelles jusqu'au dernier moment, en pleine postproduction.

Les SFX ne tenaient auparavant que très peu de place dans vos films, en dehors de* Sixty Million Dollar Man*. Depuis* Shaolin Soccer*, vous y avez recours plus souvent. Est-ce là une manière de paraître plus « international », de toucher un plus large public ?
Les SFX sont importants lorsque l'on veut réaliser des images très exagérées. Dans ce cas-là, il faut donc passer par le numérique. À mon avis, il y a de nombreux facteurs qui garantissent le succès d'un film, et un débordement d'effets spéciaux n'assurera pas forcément un carton au box-office. Pour les séquences de combat, grâce aux CGI, j'ai pu être beaucoup plus imaginatif et créatif, cela m'a permis de réaliser des choses beaucoup plus « fantastiques ».

La quasi-totalité des acteurs et réalisateurs hongkongais partis « à la conquête » du marché occidental - John Woo, Ringo Lam, Jackie Chan... - ont énormément changé leur approche du cinéma. Vous, au contraire, restez dans la logique de vos précédents films et ne tentez pas d'occidentaliser ou d'adoucir votre travail.
Oui, effectivement, c'est bel et bien une décision consciente de ma part.

C'est amusant car il y a encore quelques années, la majorité des distributeurs et producteurs occidentaux, sans parler des critiques, disait que votre type d'humour serait incompréhensible ici et que vos films ne pourraient jamais sortir. Vous avez au final pourtant bien prouvé tout le contraire...
Le cinéma est toujours en train d'évoluer. Si l'on est persévérant et que l'on ne s'arrête pas d'apprendre de nouvelles choses, on peut faire de meilleurs films et ce sont ces derniers qui seront appréciés.

Il y a un très grand absent dans votre film, votre acolyte Ng Man-Tat. Y a-t-il une raison spéciale à cela ?
(rires) Il n'était tout simplement pas disponible !

Propos recueillis et traduits par Julien SÉVÉON

Ci-contre, de haut en bas : Le Gang des Haches dans toute sa splendeur.

La taulière surpuissante prend la pose. Faut pas la faire chier !

Ci-dessous : Quand Chow verse brillamment dans la fantasy, avec un petit air de *L'Armée des ténèbres*.

« Dans mes films, il y a beaucoup d'éléments différents : du rire, de l'action, du drame... C'est très éclectique. »

interview

TOMMY TOM PRODUCTEUR DES EFFETS SPECIAUX VISUELS POUR CENTRO DIGITAL PICTURES VIRTUAL FIGHTER

CELA FAIT DES ANNÉES QUE NOUS GUETTIONS L'OPPORTUNITÉ DE VOUS PARLER DE LA SOCIÉTÉ D'EFFETS SPÉCIAUX HONGKONGAISE CENTRO. DE **THE STORM RIDERS** À **THE EYE** EN PASSANT PAR **A MAN CALLED HERO**, CHACUN DE LEUR COUP D'ÉCLAT A TÉMOIGNÉ D'UNE ABSENCE TOTALE D'INHIBITION QUANT À L'UTILISATION DU NUMÉRIQUE, ALLIÉE À UNE RIGUEUR TOUTE ANGLO-SAXONNE. UN MÉLANGE DÉTONANT QUI A SÉDUIT QUENTIN TARANTINO PUISQU'IL LES A DÉBAUCHÉS POUR **KILL BILL** (ILS ONT RÉALISÉ UNE TRIPOTÉE D'EFFETS SPÉCIAUX INVISIBLES POUR LA SCÈNE DU COMBAT DANS LA MAISON DE THÉ), ET SURTOUT QUI VA TOTALEMENT MÉTAMORPHOSER LE CINÉMA DE STEPHEN CHOW À PARTIR DE **SHAOLIN SOCCER**. LES 560 PLANS TRUQUÉS DE **CRAZY KUNG-FU** PROUVENT D'AILLEURS À QUEL POINT LE TRAVAIL DE CENTRO FUT PRIMORDIAL DANS LA RÉUSSITE DE CE BIJOU DE LA COMÉDIE D'ACTION.

***J'ai la sensation que la relation qu'entretient Stephen Chow avec les effets spéciaux s'est considérablement améliorée entre* Shaolin Soccer *et* Crazy Kung-Fu...**

Je n'oserais pas dire qu'elle s'est améliorée, mais elle a certainement beaucoup changé. Sur **Shaolin Soccer**, Stephen n'était pas du tout à l'aise avec notre travail, et du même coup il ne nous faisait pas confiance. Il était très inquiet et nous devions constamment le rassurer et le convaincre de ne pas rabaisser ses ambitions. C'était une lutte incessante. Sur **Crazy Kung-Fu**, nous avons dû faire face à l'extrême inverse : Stephen avait une confiance totale en notre travail et pensait nos capacités illimitées. Ce qui, vous l'imaginez bien, ne nous a pas facilité le travail. (rires) Quand je dis cela, je ne fais pas vraiment référence à la complexité des effets spéciaux, mais au fait que notre contribution était plus mêlée à sa mise en scène, à son rôle de « conteur ». Par exemple, nous étions présents aux réunions sur le scénario, et il nous est arrivé de suggérer des éléments importants concernant celui-ci, comme par exemple ce nuage qui se transforme en bouddha. Nous avons même soumis des idées pour des plans qui ne demandaient pas notre intervention. Ce qui reste inchangé, par contre, entre **Shaolin Soccer** et **Crazy Kung-Fu**, c'est que dans les deux cas, nous devions accomplir des effets spéciaux totalement inédits, et donc progresser en terrain inconnu. Nous avons dû concevoir de nombreux logiciels pour ce film et faire une quantité énorme de tests avant de parvenir à un résultat convaincant.

Je crois savoir d'ailleurs que vos canons de production sur ce film tenaient plus des productions américaines qu'hongkongaises...

Déjà, je dois vous dire que de notre point de vue, **Crazy Kung-Fu** est une production américaine, puisque c'est un film produit majoritairement par Columbia Pictures. Ensuite, nous avons en effet bénéficié de beaucoup plus de temps et d'argent qu'à l'accoutumée. Nous avons eu plus de quatre mois de préproduction et huit mois pour réaliser en post-production les effets spéciaux, ce qui est inimaginable pour le commun de la production cinéma de Hong Kong.

« Nous avons dû concevoir de nombreux logiciels pour ce film et faire une

Ce confort de production a dû vous permettre d'extrêmement bien préparer votre travail...
Oui, nous avons passé beaucoup de temps à faire des storyboards, à concevoir des animatics, et à regarder des vieux films de kung-fu, comme par exemple un classique en noir et blanc des années 60 que tous les Hongkongais connaissent (1). Stephen nous avait expressément demandé de nous référer à ce film pour la création des scènes dans lesquelles des assassins tuent à coup d'instrument de musique leur adversaire. À l'origine, l'effet était obtenu très simp ement, en peignant à même la pellicule les ondes tueuses. Là, il s'agissait de revisiter ce concept par le biais du summum de la technologie numérique. Ce n'est certainement pas la séquence la plus compliquée de **Crazy Kung-Fu**, mais c'est par contre notre préférée à Centro. Nous avons également regardé beaucoup de ***Looney Tunes***, notamment pour la séquence de poursuite entre Qiu Yuen et Stephen Chow. Nous avons même fait un montage des cartoons de Bip-bip et le Coyote pour mieux définir le look de cette scène. Beaucoup d'effets des cartoons reposent sur leur façon d'agencer les plans. Les gens pensent parfois que des séquences avec des partis pris graphiques aussi grotesques nous demandent moins de travail. C'est totalement faux, car le concept même nous impose d'obtenir un résultat très réaliste, notamment dans la qualité des composites. La scène étant déjà irréaliste en soi, nos effets spéciaux se doivent d'être irréprochables, au risque de s'aliéner les spectateurs. Là encore, nous devons remercier les producteurs et Stephen de nous avoir donné le temps de bien travailler cette scène. Stephen n'est pas du genre à nous presser au détriment de la qualité, ce qui est loin d'être courant à Hong Kong.

Vous est-il néanmoins arrivé de lui refuser certaines de ses demandes ?
Oui, mais nous avions toujours une solution de remplacement à lui proposer. Et puis, Stephen nous faisait confiance. Il savait que si nous nous disions dans l'incapacité de faire un effet, ce n'était pas par fainéantise. C'était toujours pour le bien du film. Par exemple, Stephen voulait initialement filmer la décapitation du chat avec l'animal dans le cadre. Pour nous, cet effet n'aurait jamais pu être convaincant de cette façon : nous aurions obtenu un résultat laid et qui allait nous demander un travail considérable. Nous lui avons donc proposé de filmer la mort du chat en ombre chinoise. L'effet spécial n'était pas simple pour autant. Il nous a fallu filmer un greffier sur fond bleu et l'incruster sur le toit. Puis, nous avons manipulé l'image obtenue pour la transformer en ombre, pour enfin animer une silhouette numérique du chat destinée à perdre la tête... Ceci étant dit, cet exemple est l'un des rares cas où Stephen nous a vraiment écoutés, parce que la plupart du temps, il n'en faisait qu'à sa tête. (rires) Mais l'ambition et la ténacité me semblent être deux qualités nécessaires pour faire un bon metteur en scène.

Jusqu'à quel point avez-vous travaillé en relation avec Yuen Woo-Ping et Sammo Hung, les deux chorégraphes des combats ?
Une large partie de nos effets spéciaux concernait les scènes de combat, car en plus des doublures numériques et des destructions d'objets réalisées en 3D, nous avons effacé nombre de câbles et de supports pour les cascadeurs. Notre collaboration était donc forcément très proche, quasiment autant qu'avec Stephen.

Vous pouvez peut-être nous dire pourquoi Sammo Hung a quitté le film en cours de tournage...
Officiellement, Sammo Hung est revenu à Hong Kong voir son docteur personnel parce qu'il était malade. Je ne vous en dirai pas plus... Yuen Woo-Ping est ensuite venu le remplacer. Ce changement a eu un impact important sur notre travail, car leur style de combat est très différent. Sammo Hung est beaucoup plus réaliste, et Yuen Woo-Ping préfère utiliser abondam-

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Le plan filmé par Stephen Chow.

Modélisation du visage de The Beast en phase de transformation.

Le masque virtuel texturé avant l'incrustation.

Le plan final, digne des reapers de Blade II.

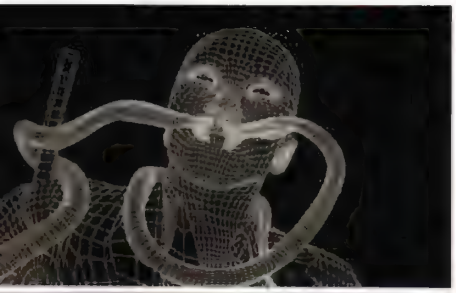
Toutes les destructions massives ont été réalisées en 3D, avec le plan initial.

La duplication du décor sous 3D S-Max.

La texture à base de photos prises sur le tournage.

Le résultat final.

quantité énorme de tests avant de parvenir à un résultat convaincant. »



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : La phobie des reptiles de Chow a obligé Centro à recréer des serpents en 3D. Première étape, décalquer les mouvements de la tête de Chow, pour mieux caler l'animation des reptiles.

Les serpents sont ensuite habillés par des photos de vrais reptiles.

On efface du plan initial des petites pinces placées sur ses lèvres pour simuler la morsure des serpents.

Le résultat final, une fois les serpents incrustés.

ment les trucages, surtout depuis son expérience sur la trilogie **Matrix** et sur **Kill Bill**. Vous pouvez d'ailleurs constater par vous-mêmes ces différences en comparant les tout premiers combats de **Crazy Kung-Fu**, chorégraphiés par Sammo Hung, aux suivants, pris en charge par Yuen Woo-Ping. En tout cas, il était pour nous plus agréable de travailler avec ce dernier, surtout que nous avions eu l'occasion de collaborer sur **Kill Bill**.

Stephen Chow est réputé pour son goût de l'improvisation. Jusqu'à quel point vous a-t-il ajouté du travail durant la conception du film ?

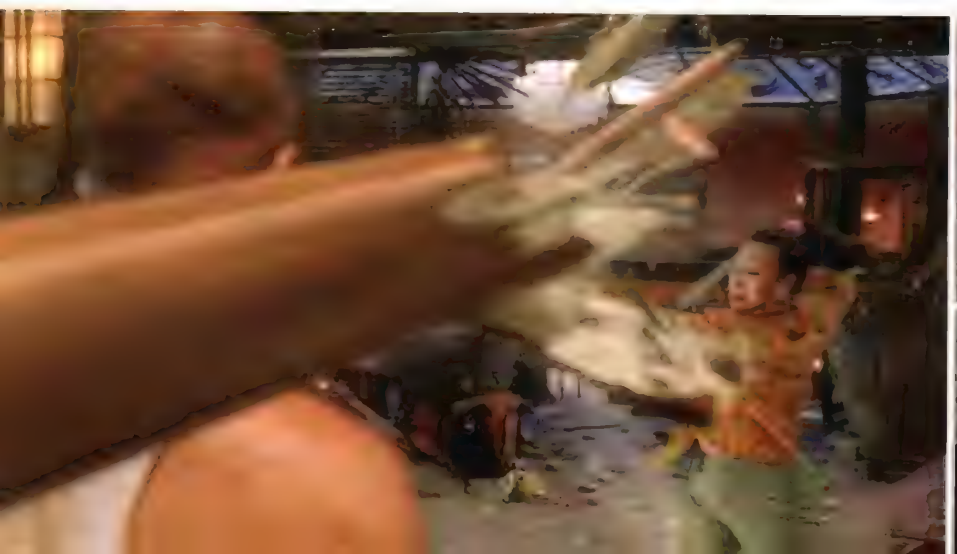
C'était en permanence, et surtout durant le tournage. Souvent, il changeait sa façon de filmer une scène en y intégrant les possibilités que lui offrait le numérique. Plus que sur **Shaolin Soccer**, **Crazy Kung-Fu** était un processus très créatif, toujours en évolution. À l'inverse, il ne nous a rajouté que très peu de plans truqués durant la postproduction, et heureusement car lorsque c'était le cas, les conditions de travail viraient rapidement au cauchemar. Par exemple, lorsque Sing part chercher The Beast dans l'asile, il y a un plan inspiré de **Shining**, avec un travelling au ras du sol. Et bien Stephen nous a demandé durant la postproduction d'ajouter des crapauds sur le sol.

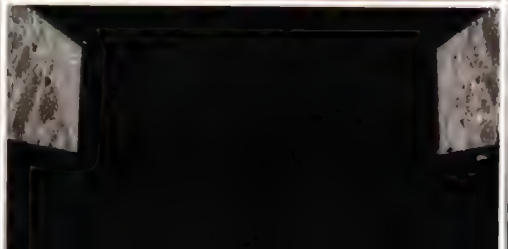
Je n'avais même pas remarqué qu'ils étaient numériques !

Merci, nous sommes très fiers de cet effet. Ce qui était très difficile, c'est que nous devions reproduire le mouvement de caméra pour que nos batraciens virtuels collent bien au sol. Mais le plan était sombre, le décor épuré, et repérer le mouvement dans ces conditions fut très difficile. Il faut en effet que votre logiciel de « tracking » possède des points de repère rigides sur le décor, pour pouvoir reproduire le mouvement de la caméra. Ça peut être un poteau, un cadre, bref un élément de décor précisément défini. Or, il n'y en avait pour ainsi dire pas sur ce plan ! Pour créer les animaux, nous avons acheté au marché aux poissons de Hong Kong des crapauds, et nous les avons tués après les avoir bien observés. Ensuite, nous avons scanné leur peau. Nous avons procédé de la même façon pour les deux serpents qui mordent Stephen...

Pouvez-vous nous parler plus longuement de cette scène incroyable ?

Ce qu'il faut savoir tout d'abord, c'est que nous aurions pu utiliser de vrais serpents, mais Stephen en a une peur bleue. C'est donc à cause de sa phobie qu'ils sont en 3D. (rires) Je crois qu'au final, un seul plan large utilise de vrais reptiles, tout le reste sort des ordinateurs de Centro. Ce qui nous inquiétait beaucoup, c'est que ces





« Pour la seule scène où des serpents mordent Stephen Chow aux lèvres, trois artistes ont dû travailler à plein temps durant un trimestre entier ! »

animaux virtuels devaient être en très forte interaction avec son visage. J'ai résolu le problème en fixant deux petites pinces reliées à des filins sur les lèvres de Stephen. Durant le tournage, et suivant ses mouvements, nous tirions sur les filins, ce qui faisait bouger son visage. Il nous a suffi ensuite d'effacer les pinces et les fils, puis d'incruster les deux serpents et de les animer en fonction des mouvements de bouche de Stephen. Croyez-le ou non, mais animer des serpents s'est révélé être spécialement ardu. Le timing notamment est très difficile à saisir, et nous avons dû regarder quantité de documentaires animaliers avant de parvenir au résultat que vous avez vu. Trois artistes ont travaillé à plein temps durant un trimestre entier sur cette seule scène.

Vous avez réalisé d'importantes destructions de décors dans le film. Je pense à la scène du casino, mais aussi à la séquence finale. Et pourtant, je n'ai pas l'impression que vous ayez utilisé des modèles réduits.

Non, en effet, tout a été réalisé en 3D, à partir d'une énorme quantité de photos prises sur le plateau, mais aussi des plans des décors fournis par le chef décorateur. Nous aurions aimé utiliser des modèles réduits, mais dans ces deux cas, ils ne nous auraient été d'aucun secours. Stephen cherchait à obtenir des effets impossibles à réaliser en réalité. Concernant le casino, il nous a demandé de nous référer aux explosions atomiques : vous avez toujours un bref instant durant lequel les débris restent suspendus en l'air, comme s'ils défiaient la gravité. Ensuite, tout s'effondre, propulsé par le souffle de l'explosion. Ce qui signifie que tous vos débris doivent suivre une trajectoire très spécifique, que vous ne pouvez obtenir qu'en 3D. Pour la main de bouddha, là encore pour obtenir une explosion qui convienne aux pouvoirs du héros, nous devions nous passer de modèles réduits. Nous avons donc tourné la scène avec le trou en forme de main déjà creusé dans le sol, et ensuite nous l'avons recouvert numériquement pour mieux creuser ce gouffre par l'explosion. Au final, les seuls éléments réels utilisés dans ces scènes sont quelques fumerolles filmées sur fond noir que nous avons ensuite composées dans la séquence.

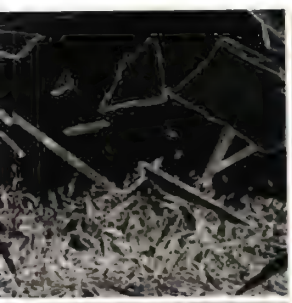
Sur quel film travaillez-vous actuellement ?

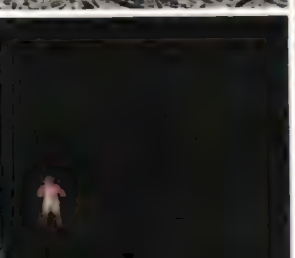
Nous sommes sur **The Promise**, une superproduction réalisée par Chen Kaige. Mais c'est surtout le projet suivant qui nous ravit, puisqu'il est très probable que nous travaillions très prochainement sur... la suite de **Crazy Kung-Fu** !

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY (Special Thanks to Tommy TOM)

(1) : Il s'agit du film **Buddha's Palm** (1964) de Ling Yun.

Ci-dessus :
Tous les crapauds de ce plan sortent des ordinateurs de Centro. Le plan initial (en haut, à gauche) est numérisé, et le mouvement de caméra est repéré (photo en bas, à gauche), afin d'incruster les batraciens virtuels (ci-dessus)



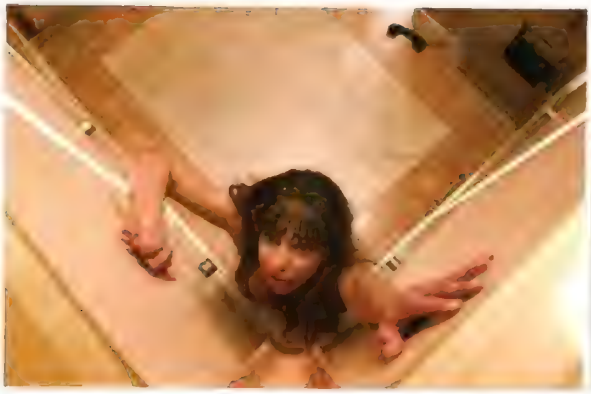


Ci-dessous :
L'une des séquences de destruction les plus complexes réalisées par Centro à partir d'un plan entièrement vierge (en haut, à gauche). Entre animation de particules et animation de reconstitution du décor en 3D, Centro est parvenu à recréer un plan inspiré des explosions atomiques.

CURSED DE WES CRAVEN

LOUP Y ES-TU ?

Voilà enfin le dernier Wes Craven. Sorti d'un development hell comme seul Hollywood en génère, CURSED déboule en catimini sur nos écrans, dans l'indifférence quasi générale. Alors, gros nanar honteux ou chef-d'œuvre maudit et incompris ? Après visionnage, peu de chance d'opter pour la seconde solution...



Ci-contre, de gauche à droite :
Jenny (Mya, la chanteuse pop préférée de Fausto) tente vainement de s'échapper en se frottant contre un mur. La fin est proche ma vieille...

Jimmy Hudson (Jesse Eisenberg) lutte par tous les moyens pour ne pas devenir à son tour un loup-garou. Hé mec, elle n'est pas en argent ta pelle...

Ellie Hudson (Christina Ricci), une belle brune mordue par un lycanthrope qui pourrait bien être son... Oh puis vous verrez !

Attention, il est préférable d'avoir vu le film avant de lire l'article ci-contre, sous peine d'en connaître la fin.

Tant que l'on continuera à faire des films, des divergences artistiques existeront entre réalisateurs et producteurs. Beaucoup de grands noms se sont ainsi heurtés à l'incompréhension de leurs financiers, le dernier exemple en date étant les déconvenues rencontrées par Paul Schrader avec Warner sur **L'Exorciste – au commencement**. Mais si la logique du studio susmentionné est presque compréhensible (en gros ne surtout pas déranger le cerveau du spectateur avec un film trop intello, mettons lui des hyènes en synthèse et une fausse Linda Blair à la place !), il n'en est plus de même concernant celle de Dimension, dont l'acharnement inconscient à se saboter de l'intérieur laisse parfois perplexe. Résultat, Dupuy nous concocte un dossier doublé d'un abécédaire pas piqué des hannetons, tandis que Craven renie définitivement son cinéma avec un film douloureux, révélateur d'un Hollywood capable du pire lorsqu'il s'agit de faire du fric sans trop se fouler. N'y voyez pas là une fatwa contre le père de Freddy Krueger, sa filmographie regorgeant de séries B très réussies (**La Colline a des yeux**, **Shocker**, **L'Emprise des ténèbres**...), mais dans le cas présent, il paraît fort impossible de s'étendre en louanges sur son dernier rejeton sous peine de passer pour le faux cul de l'année. Le plus embarrassant dans tout ce gâchis est qu'une fois la projection terminée, il semble bien difficile de croire que Dimension exigea de Wes Craven et de Kevin Williamson (soit la Dream Team derrière l'atomisant succès de **Scream**) une refonte totale du projet pour cause de mimétisme scénaristique screamien, tant **Cursed**, en l'état actuel, lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Pour faire simple, le « Ghost Face » est ici remplacé par un loup-garou s'acharnant sur Ellie (Christina Ricci), une working girl évoluant à Hollywood, et sur son jeune frère Jimmy (Jesse Eisenberg), la tête de turc du bahut. Lycanthropes à leur tour, Ellie et Jimmy n'ont plus qu'une seule solution pour briser la malédiction : démasquer et abattre le mystérieux poilu. Clairement balisé jusqu'au whodunit, le déroulement du récit est donc semblable en tous points à celui de **Scream**. Pas de surprises donc, Craven et Williamson poussant même la contrefaçon jusqu'à faire endosser à nouveau la défroque du coupable au petit copain de l'héroïne, Jake (Joshua Jackson), dont la fâcheuse tendance à travailler en binôme nous rappelle bien des souvenirs. C'est dire l'opportunisme de cette entreprise, véritable gouffre financier dont l'addition totale s'élèverait à pas moins de 80 millions de dollars ! La mise en scène plate et impersonnelle de Craven, les CGI foireux des bestiaux (aussi « bons » que ceux du plus très jeune **Loup-garou de Paris**), l'absence totale de gore (faut le faire avec un film de lycanthropes), et le ton ado « gay friendly » de l'ensemble (on dirait un épisode de ***Dawson*** avec des poils, coming-out déplacé à l'appui) finiront de nous terrasser. À l'arrivée, **Cursed** ressemble à s'y méprendre à un show de télé-réalité où une poignée de stars déchues (dont Scott ***Happy Days*** Baio, has been de chez has been interprétant ici son propre rôle) tentent le come-back en refaisant ad nauseam ce pourquoi ils sont devenus célèbres un jour. La bonne nouvelle ? Dimension pensait déjà en faire une trilogie, mais s'est ravisée depuis la sortie catastrophique du film en salles. De toute façon, on connaissait déjà l'histoire.

Alexandre BUSTILLO

USA. 2004. REAL.: WES CRAVEN. SCEN.: KEVIN WILLIAMSON. DIR. PHOT.: ROBERT MCLACHLAN. MUS.: TOM HIEL, MARCUS TRUMPP ET MARCO BELTRAMI. PROD.: MARIANNE MADDALENA, KEVIN WILLIAMSON, DANIEL K. ARREDONDO, JENNIFER D. BRESLOW, DIXIE J. CAPP ET JULIE PLEC POUR DIMENSION FILMS, OUTERBANKS ENTERTAINMENT ET CRAVEN-MADDALENA FILMS. INT.: CHRISTINA RICCI, JESSE EISENBERG, JOSHUA JACKSON, SHANNON ELIZABETH, ERIC LADIN... DUR.: 1H30. DIST.: TFM. SORTIE LE 29 JUIN 2005.

S'IL NE DEVAIT RESTER QU'UN SEUL FILM POUR ÉTABLIR LA STUPIDITÉ DES CANONS DE PRODUCTION DE DIMENSION, CURSED SERAIT LE PRÉTENDANT LE PLUS ÉDIFIANT. HISTOIRE D'UN DES TOURNAGES LES PLUS CHAOTIQUES ET ABSURDES QU'AIT CONNU HOLLYWOOD...

Making-of Cursed
Maudit soit-il !

Sur cette page :
Un loup-garou made in KNB, après récupération de la bête confiée à Rick Baker.

Ellie et Jimmy réunis sous le signe du loup !

Nous sommes fin 2002 lorsque Harvey Weinstein lance à grand renfort d'annonces aguichantes la production de ce qui sera, à coup sûr, l'un des événements majeurs du cinéma fantastique en 2003 : *« Wes Craven et Kevin Williamson vont révolutionner le film de loups-garous ! »* fanfaronne-t-il dans la presse spécialisée. *« Kevin a d'ailleurs écrit un script drôle, effrayant et bourré de surprises, à l'image du premier* **Scream**. *»* Mais dans les coulisses de la production, tout le monde sait qu'Harvey ment : le soi-disant petit bijou signé par Williamson est encore un brouillon dont le dernier tiers reste à inventer. Ce genre de situation demeure pourtant le commun des productions Dimension, et les Weinstein lancent le tournage en mars 2003, prévoyant de sortir leur blockbuster horrifique à la fin de l'été suivant. Cette précipitation n'est pas sans conséquence : la préproduction ne laisse que très peu de temps à Rick Baker et ses assistants pour construire les lycanthropes. Payé une petite fortune, Baker a cependant accepté exceptionnellement de travailler dans l'urgence, lui qui exige habituellement des délais décents. Williamson s'apprête de son côté à terminer le scénario en plein tournage, tandis que Christina Ricci n'est engagée que deux semaines avant le début des prises de vue. Malgré la confiance affichée des Weinstein, il semble déjà évident que la sortie du film devra être décalée de plusieurs mois, probablement durant la période d'Halloween.

RECULER POUR MIEUX SAUTER

Mais les prévisions les plus catastrophiques vont rapidement se révéler être sacrément optimistes. Au bout de onze semaines de tournage, les Weinstein imposent en effet un hiatus d'un mois. Les rushes ne conviennent à personne, Rick Baker a accumulé un retard important, et Williamson a écrit un troisième acte que tous jugent exécrable. Car même si rien ne semble tourner rond sur **Cursed**, c'est finalement le script qui pose le plus de problèmes : on y raconte comment trois habitants de Los Angeles, tous acquinés avec Hollywood (Craven désire insuffler un sous-texte critique envers le milieu du cinéma), sont mordus par un loup-garou. Ellie (Christina Ricci), l'héroïne, est la petite amie de Vince Winston (Skeet Ulrich), tandis que Jimmy (Jesse Eisenberg) incarne un troisième larron qui croisera la route des tourtereaux suite à des péripéties poussives. Williamson échouant à l'impliquer correctement dans la trame centrale. Malgré cet onéreux faux départ, les Weinstein espèrent que l'arrêt de la production portera ses fruits. Ce sera certes le cas, mais ils seront totalement volés.

Finalement, cette pause qui ne devait pas excéder un mois se poursuit jusqu'en septembre 2003. Entre-temps, Kevin Williamson a réécrit la totalité du scénario, si bien que 90 % de ce que Craven a filmé devient inutilisable. Ricci joue désormais la sœur de Jesse Eisenberg. Son personnage doit donc changer de nom de famille et nombre des dialogues doivent être retournés en conséquence. Mais il y a plus grave : les loups-garous de Rick Baker ont enfin été dévoilés et leur look très audacieux (pelage blanchâtre, yeux clairs, dents acérées pointées vers l'extérieur de la mâchoire) déplait grandement aux Weinstein. Vexé (il aurait déclaré à Craven que *« Personne ne peut critiquer mon travail ! »*), Baker quitte le projet et, dans la foulée, ferme sa société,

Cinovation. Ses loups-garous sont finalement récupérés par KNB, qui désosse les costumes pour concevoir des monstres plus consensuels. Cette longue pause a surtout démotivé le casting. Tandis que les personnages de Heather Langenkamp, Scott Foley et Robert Forster disparaissent du nouveau scénario, Omar Epps et Corey Feldman démissionnent. Mais c'est surtout le départ de Skeet Ulrich, dégoûté du traitement réservé à son personnage, qui pose problème. En déclarant forfait, le bellâtre de **Scream** force Ricci à retourner toutes leurs scènes en commun avec Joshua Jackson.

FAIRE ET DEFAIRE...

L'ambiance sur le (re)tournage de **Cursed** n'est donc pas à la fête. Craven est très peiné de devoir refilmer quantité de scènes qu'il a déjà réalisées, et l'on rapporte que Christina Ricci peste à tout bout de champ. En outre, puisqu'il faut conserver au maximum les résidus de la première session de tournage, la continuité devient un véritable enfer à respecter, et le montage en parallèle soulève des problèmes de raccord insoupçonnés. Tant est si bien que cette seconde session de tournage connaît un nouvel arrêt ! Entre-temps, Mandy Moore est remplacée par la chanteuse Mya, et la scène de la mort de cette dernière, qui devait survenir dans l'ouverture du film, est décalée à la moitié du métrage. La nouvelle sortie en salles est prévue en octobre 2004, soit un an après les pires prévisions annoncées au lancement du film. Reste que le calvaire est loin d'être terminé...

À la fin de l'année 2004 et après une très brève nouvelle séance de retakes, le tournage de **Cursed** semble être mené à son terme. Victime de ces faux départs en pagaille, le budget aurait atteint la somme astronomique de 80 millions de dollars. Même s'il continue à travailler sur le montage, Craven ne cache pas son immense lassitude : *« Nous aurions pu faire au moins trois films dans le temps que m'a accaparé* **Cursed**. » De leur côté, les Weinstein songent à une façon de rentabiliser au mieux ce dispendieux bâton merdeux. On parle même à l'époque de produire une suite qui réutiliserait une partie du matériel précédemment filmé et coupé. La solution finalement adoptée va se révéler être bien plus honteuse.

L'ULTIME ARNAQUE

Lorsque le film s'apprête à sortir en salles, Wes Craven continue de défendre son œuvre, tout en minimisant au maximum les problèmes survenus sur la production. Il ignore alors que les Weinstein fomentent un ultime mauvais coup dans son dos. Le réalisateur et Christina Ricci font en effet la promotion d'un film classé R. Ricci annonce par exemple dans ses entretiens la présence de plusieurs scènes de nu. Parallèlement, des projections-tests pas vraiment secrètes et diffusant ce montage sont organisées à Los Angeles, si bien que plusieurs critiques de fans fleurissent sur le Net, annonçant un film bancal mais qui a le mérite d'être gore et sexy. Ce que tous ignorent, c'est que les Weinstein s'apprêtent à sortir en salles un montage différent de celui-ci. Et pour cause : il est classé PG-13 ! Le **Cursed** qui est projeté sur grand écran le 25 février 2005 est donc un film que ni Craven, ni les comédiens et encore moins la critique « officielle » n'ont vu ! Totalement dénué de gore et de nudité, structuré n'importe comment, ce montage achève un film déjà moribond. *« Je ne peux plus gagner désormais, je n'ai plus qu'à courber l'échine et à me retirer »* déclare un Wes Craven désabusé, parti se réfugier dans le giron de Dreamworks pour tourner **Red Eye**. L'ultime entourloupette de Dimension ne permet cependant pas de rembourser la moitié du budget du film (promotion non incluse). Et ce projet qui devait signer la grande réunion des initiateurs de **Scream**, marque un divorce qui semble irrévocable et ce même si Harvey Weinstein fit des excuses à Wes Craven, admettant que lui et son frère ont accumulé les mauvais choix depuis le début de la production. *« Je ne dis pas que je ne ferai plus jamais de film avec Dimension »* déclare à ce propos Wes Craven. *« Par contre, si je retravaille avec eux, je veux avoir le final cut, un budget bien défini, et j'exigerai que le studio me laisse travailler seul, dans mon coin. »* Un incorrigible rêveur, ce Wes Craven...

Julien DUPUY

Ci-dessus, de gauche à droite :
Une tête coupée sanguinolente comme il faut. Ne vous y fiez pas, Cursed est tout sauf un monument de gore.

Ellie et Jimmy viennent de se planter en voiture, la lune est pleine, le début des emmerdes...

Ci-dessous :
Apparemment, Jenny n'a pas réussi à trouver la sortie. Résultat, un beau démembrement des familles et un strabisme qui risque d'en faire hurler de rire plus d'un.

Après des débuts cahotants dans des séries B parfois proches du Z et son explosion à la fin des années 1990 avec le néo-slasher, Dimension semble être rentré dans un état moribond. Et son futur divorce d'avec Disney en septembre prochain pourrait bien accélérer sa chute. Car sans vouloir jouer les oiseaux de mauvais augure, il semble aujourd'hui acquis que l'avenir de Dimension est pour le moins incertain. Entre bides retentissants, pénurie dramatique de projets excitants et trahison quasi systématique de leur image de marque, la firme semble avoir totalement rompu avec ses années dorées, où elle enchaînait les sleepers avec une apparente facilité. Doit-on regretter pour autant l'essoufflement de cette société qui eut un impact primordial sur le fantastique des dix dernières années ? Alors que la fin semble proche, il nous est apparu pertinent de se livrer à une rétrospective sous forme d'abécédaire des principaux faits qui ont jalonné l'existence de Dimension...

DIMENSION

A COMME AJOURNÉ

L'exploitation sur le sol américain du catalogue de Dimension (firme productrice mais aussi distributrice) laisse parfois songeur. Car si **Legend of Zu** ou **Dobermann**, pourtant achetés des fortunes, attendent encore d'être distribués, certaines productions maisons ont également mis quelque temps à parvenir tant bien que mal dans les salles, quand elles ont eu la chance d'être distribuées. Ainsi, si **Impostor** a connu une maigre sortie technique deux ans après la fin de son tournage, on attend encore des nouvelles de **Ritual**, faux remake du **Vaudou** de Jacques Tourneur terminé par Avi Nesher en... 2001 !

B COMME BELOW (ABÎMES)

Le montage est approuvé de tous, la critique est élogieuse, et pourtant, le chef-d'œuvre de David Twohy sera stocké pendant des mois, avant que Dimension décide finalement de le sortir à la va-vite, sur une combinaison ridicule de moins de 200 copies. Twohy devra même payer de sa poche pour que son film bénéficie d'un site Internet officiel. Logiquement, **Below** est un bide retentissant... Allez comprendre !

C COMME CARNAGE

Slasher post-**Vendredi 13** où un ermite brûlé vif s'emploie à dessouder des campeurs à coups de sécateur, **Carnage** marque les débuts opportunistes des frères Weinstein dans le septième art, en 1981. Tandis que leur mater et Bob s'occupent de la préproduction du film, Harvey l'écrit avant de confier la réalisation à Tony Maylam. Ce dernier ne fit plus rien de notable après, tandis que la mafia Weinstein créait Miramax, contraction des prénoms de Miriam et Max, les parents des deux frères prodigues. Peu doué pour l'exercice, Harvey Weinstein n'accoucha plus jamais de scénarios, après

avoir écrit celui de **Playing for Keeps**, le film qu'il réalisa en compagnie de son frère en 1986.

D COMME DISNEY

Pourtant affiliés, Miramax/Dimension et Disney se tirent la bourre depuis le début de la collaboration, et la guerre par films interposés entre les Weinstein et Michael Eisner, big boss de Mickey, reste très médiatisée. Dommages collatéraux de cette bagarre de pouvoir : **Dogma**, **Fahrenheit 9/11** et **Kids** (tous finalement distribués par des concurrents), des films qui font trop parler d'eux au goût d'Eisner, dont on raconte que la récente scission entre les deux parties serait son coup d'éclat avant sa retraite annoncée en 2006.

E COMME EHREN KRUGER

Aperçu comme un excellent scénariste sur **Arlington Road**, Ehren Kruger est vite devenu l'atout majeur de Dimension, notamment lorsqu'il a été question de remplacer Kevin Williamson sur **Scream 3**, dont le tournage a commencé quasiment sans script. Depuis rompu à l'exercice de la réécriture, Kruger a été chargé de revoir, entre autres, les copies de **The Brothers Grimm** (le prochain Gilliam, salement remonté paraît-il) ou encore

de A à Z

Mindhunters, et s'est même fait acheté un script poussiéreux du nom de **Reindeer Games**, qui deviendra **Piège fatal**, le dernier film de John Frankenheimer. Bref, un as du twist qui sent la raclette, mais surtout un talent gâché qui symbolise bien la déroute progressive de Dimension...

F COMME FRANCHISE

Des franchises fortes, Dimension en a à la pelle dans ses tiroirs. Problème, elles bénéficient toutes ou presque d'un traitement de nivellement vers le bas, ce qui est d'autant plus exaspérant lorsqu'on voit la qualité de leur matériau d'origine : que reste-t-il aujourd'hui de **Mimic**, **Hellraiser**, **The Crow**, **Children of the Corn** ou **Prophecy** ? Plus grand-chose, seulement une poignée de direct-to-DVD qualitativement discutables (la plupart inédits en zone 2) et quelques films ciblés pour une exploitation salles, mais si mauvais que personne n'ose les montrer. On se console comme on peut devant les rares réussites (**Mimic 3**) tout en maudissant les Weinstein d'avoir laissé en jachère trop longtemps de vraies bonnes histoires.

G COMME GREY

Homme de l'ombre à l'influence déterminante, Brad Grey a été le coprésident de Dimension depuis le premier semestre 2000. Bras droit de Bob Weinstein (le frère en charge de Dimension, Harvey s'occupant plus de Miramax), il fut l'homme de terrain qui contribua à structurer les productions souvent absurdement mal organisées de la firme. Signe incontestable de la débâcle : Brad Grey a annoncé en début d'année son départ pour Paramount.

H COMME HALLOWEEN

C'est une franchise déclinante que Dimension récupère en 1995 avec **Halloween 6**, film un temps envisagé avec Tarantino à l'écriture. Michael Myers ne sera ressuscité que trois ans plus tard, lorsque Kevin Williamson se penchera sur son cas avec **Halloween H20**. Le film est étonnamment réussi, et laisse présager le meilleur quant à l'avenir de la saga avant que le navrant **Halloween : Résurrection** ne nous fasse redescendre sur terre. Prévu pour la fin de l'année, **Halloween 9** ne devrait logiquement pas venir bouleverser cette nouvelle donne.

I COMME INFLATION

Pour pouvoir concurrencer les gros studios, les « indépendants » de Miramax/Dimension n'ont qu'un seul recours : le fric ! Bien que prudents au moment de leur explosion, les dirigeants de Dimension ont vite jeté l'argent par les fenêtres, dépensant des fortunes dans l'achat de franchises laissées sur le carreau (**Total Recall**, qui devient une série TV), investissant dans des noms de stars pour rien (Marlon Brando toucha 1 million de dollars pour une apparition dans **Scary Movie 2**, avant d'être remplacé par James Woods), mais aussi dans l'achat de scripts onéreux qui prendront la poussière. On raconte même que les sieurs Weinstein cocottent les talents qui les intéressent avec de l'argent de poche et qu'ils s'achètent leurs nombreux Oscars à coups de paniers de fruits envoyés aux membres de l'Académie. C'est aussi ça, le talent !

J COMME JOE CHAPPELLE

Si les frères Weinstein étaient Dark Vador, Joe Chappelle serait un Stormtrooper, brave soldat tombé comme une merde au front, pour la gloire et la défense de l'Empire. Le bonhomme commence par signer le plus mauvais épisode de la saga **Halloween** (l'épisode 6 en 1995) avant

de terminer **Hellraiser : Bloodline**. Après une adaptation décevante de Dean Koontz (**Phantoms**) et un thriller sorti en catimini (**Cybertraque**), Joe Chappelle s'enferme dans le carcan étriqué de la télévision. Une carrière avortée en somme.

K COMME KAÏRO

En pleine séance de retake de **Cursed**, Dimension stoppe le remake de **Kaïro** initié par un Wes Craven très motivé par ce projet. On peut d'ailleurs soupçonner le réalisateur d'avoir accepté de filmer du lycanthrope dans le seul but de réaliser ce film. Non seulement Dimension démotive ainsi l'un de ses poulains les plus précieux, mais de plus la firme loupe la vague asiatique qui gagne tout le cinéma fantastique américain avec **Le Cercle**, et plus tard **The Grudge**. Aujourd'hui, Dimension tente de rattraper le coche en lançant les remakes des films d'horreur coréens **Ryeong** de Kim Tae-kyeong et **Inhyeongsa** de Jeong Yong-ki.

L COMME LICENCIEMENT

Si les frères Weinstein sont très appréciés des talents créatifs « publics » qui les entourent, on ne peut pas en dire autant des employés travaillant dans l'ombre. Sur les 25 % de ceux qui ont été licenciés ces dernières années du fait des problèmes financiers de la compagnie, une trentaine ont porté plainte pour des heures supplémentaires non payées, et le tempérament colérique légendaire des Weinstein a également beaucoup joué dans la balance au niveau des relations de travail.

M COMME MINDHUNTERS

Un temps échoué dans l'escarcelle de la Fox avant que Dimension ne le récupère, **Mindhunters** est symptomatique de la confusion qui règne parfois à l'intérieur du studio. On s'y perd entre ses nombreuses réécritures, ses remontages multiples (dont un director's cut qui aurait été posté sur la Toile par le réalisateur lui-même !) et ses fins alternatives en pagaille (une marque de fabrique chez Dimension). On s'y perd d'autant plus que le film de Renny Harlin fût totalement invisible pendant un bon bout de temps avant de sortir enfin en salles. Aux premières nouvelles, il sentirait bon le navet…

N COMME NERF DE LA GUERRE

Les frères Weinstein ne s'en sont jamais cachés : l'objectif principal de Dimension est de remplir les caisses de Miramax, consacrée de son côté à enfanter des bêtes à festival dressées pour gagner la course à l'Oscar. Autrement dit, tandis que Miramax applique une politique de turfiste, Dimension est, littéralement, une machine à fric qui sert à combler les éventuels déficits de la maison mère…

O COMME OSCARS

Le constat précédent signifie-t-il pour autant que Dimension soit privé de toute velléité de reconnaissance ? Dans les faits, c'est le cas, et les films estampillés Dimension fréquentent plus les Razzie Awards que les Academy Awards. Reste que dans leur mépris pour ces pures œuvres de genre, les Weinstein ont relégué au statut de « money maker » quelques perles comme **Les Autres**, dont le chapelet de récompenses glané dans plusieurs « petites » compétitions laisse supposer qu'en les soutenant un peu, certains de ces films d'exploitation auraient pu devenir de sérieux prétendants aux Oscars.

P COMME PG-13

Le PG-13 revient en force depuis quelques années dans le cinéma hollywoodien, et l'on aurait pu penser que les positions très démocrates des Weinstein auraient juré avec une quelconque autocensure. Las ! Malgré quelques records obtenus avec des films R-Rated (la trilogie **Scream**, mais surtout **Scary Movie**), voilà que Dimension tranche dans le lard de ses productions et distributions, comme **Cursed** mais aussi **Scary Movie 3**, **Darkness**, **Starsky & Hutch**, **Impostor** ou **Mrs. Tingle**, dont le contenu est sérieusement édulcoré…

Q COMME QUALITÉ

Wes Craven : *« Chez Dimension, les idées et les concepts changent à toute vitesse. (…) Et comme le feu vert est souvent donné avec un scénario inachevé, vous devez lutter en permanence avec les problèmes de script tandis que vous êtes en train de filmer. Aucun doute, pour moi ce n'est pas de cette façon que l'on obtient des films de qualité. ».*

R COMME REMAKE

Mark Gill, président de Dimension en 1997 : *« Les remakes déguisés, ce n'est pas notre truc. »*. Aujourd'hui, après le remake d'**Amityville** et outre les nombreux projets de remakes de films asiatiques, Dimension compte produire un remake du film québécois **Sur le seuil**, a travaillé sur un remake de **Suspicion** (le Hitch'), et il fut même un temps question du financement d'un remake de **Suspiria** et du premier **Halloween**.

S COMME SCREAM, SPY KIDS ET SCARY MOVIE

Scream : budget de 15 millions de dollars ; exploitation en exclusivité aux US : 103 millions de dollars. **Spy Kids** : budget de 35 millions de dollars ; exploitation en exclusivité aux US : 112 millions de dollars. **Scary Movie** : budget de 19 millions de dollars ; exploitation en exclusivité aux US : 156 millions de dollars. Certains chiffres atteints par Dimension au box-office donnent le tournis. Et s'il est un domaine où l'absence totale d'ambition est tétanisante, c'est bien dans l'exploitation ultérieure des trois franchises les plus lucratives de la société. Entre le lancement des tournages de **Scream** sans que le scénario (qui reste l'argument majeur de la série) n'ait été terminé, la production de plus en plus lâche des **Spy Kids**, et la mise en chantier absurdement précipitée de **Scary Movie 2**, la recherche de rentabilité immédiate a abouti sur un gâchis ahurissant de talents et d'argent. Reste que c'est principalement sur ces trois titres que les Weinstein et Disney pourraient continuer à collaborer.

T COMME THE WEINSTEIN COMPANY

C'est désormais sous cette bannière que les Weinstein vont continuer de sévir. Leur séparation d'avec Disney

n'est en effet pas encore effective, que les deux frères ont lancé la coproduction de plusieurs films importants, notamment en s'associant avec Dino De Laurentiis et Tarak Ben Ammar. Parmi les titres annoncés, il y aura la préquelle **Young Hannibal** sur la jeunesse parisienne de Lecter, **The Decameron**, avec Hayden Christensen et **Last Legion**, suivant l'invasion de Rome par les armées goths.

U COMME UNE NUIT EN ENFER

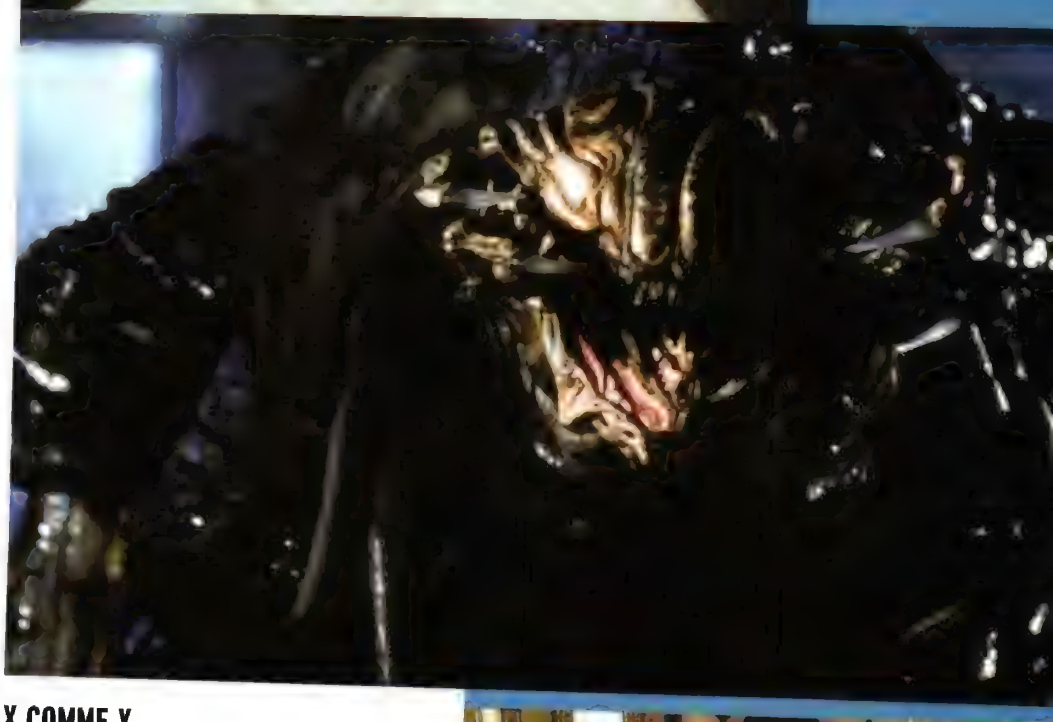
Premier véritable succès de Dimension, onze mois avant que ne sorte **Scream** en salles, **Une nuit en enfer** annonça l'exploitation abusive que la firme fera de son catalogue. Au lieu de tirer vers le haut la série, Dimension la décline en deux direct-to-DVD qui enterreront cette franchise aujourd'hui oubliée.

V COMME VERSION ORIGINALE

Autre pratique totalement dégueulasse, le remontage de films étrangers : une poignée de Jackie Chan de la belle époque, quelques « *fuck* » du **Darkness** de Jaume Balagueró (histoire d'obtenir un PG-13 !) ou encore **Shaolin Soccer** ont subi les foudres des ciseaux de Dimension avant d'être distribués à la va-vite. Remontages hasardeux, génériques revus et corrigés, bande-son changée, bref, la pratique ne date pas des Weinstein (même si le surnom hollywoodien de Harvey est Harvey « Scissorhands » !) et pourtant, ceux-ci n'hésitent pas à se qualifier de grands cinéphiles devant l'Éternel, allant jusqu'à payer des sommes faramineuses (4 millions de dollars pour **Darkness**) pour obtenir certains droits, dont ceux de revoir la copie de cinéastes pourtant plébiscités… Elle a bon dos, la cinéphilie !

W COMME WILLIAMSON

L'enfant chéri de Dimension, dans un premier temps du moins. Après avoir soi-disant révolutionné le genre avec **Scream**, et rempli les poches des frères Weinstein au passage, Kevin Williamson fait encore illusion le temps d'un monster-movie sympathique (**The Faculty**) et de **Halloween H20**, avant de définitivement se griller les ailes avec sa désastreuse première réalisation (**Mrs. Tingle**), deux séries TV confidentielles (***Wasteland*** et ***Glory Days***), et le script désormais légendaire de **Cursed**. Pas sûr que le bonhomme retrouve du boulot d'ici les prochains mois…



X COMME X

Parce que la firme s'est en partie distinguée avec ses succès de films classés R, il fut un temps où l'on aurait pu croire que Dimension posséderait, un jour, l'audace de produire un film estampillé X. Face à leur soumission au retour de la censure, il est désormais certain que la firme n'osera jamais se risquer dans une classification aussi audacieuse…

Y COMME YAGHER

Le sympathique **Hellraiser : Bloodline** marque le début d'une longue liste d'artistes bafoués par Dimension. Réalisateur débutant, le brillant maquilleur Kevin Yagher se voyait démis de son poste après que les Weinstein aient réclamé plus de Pinhead et moins d'Angélique, un personnage pourtant superbe campé par une Valentina Vargas vénéneuse. L'été suivant, Del Toro allait subir le même traitement sur **Mimic**.

Z COMME ZÈDERIES

Le Patient anglais, **Shakespeare in Love**, **Chicago**… Ah non, zut, ça c'est Miramax ! Bon OK, **Air Bud 2** et son clebs qui fait du foot américain, **Dracula 2001** et son vampire qui ne boit pas de café, **Supersens** et ses gags cacaprout en fish-eye, **Highlander 3** et **4**, **Deux doigts sur la gâchette** ou **Beowulf** shootés au Christophe Lambert avachi, mais bien d'autres encore (**Phantoms**, **Le Peuple des ténèbres**) : certes, Dimension a été pensée comme la pompe à fric de Miramax, mais c'est à se demander si elle ne s'est pas transformée en pompe à merde !

Dossier réalisé par Alexandre BUSTILLO, Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS

CANNES 2005

On vous l'annonçait l'année dernière, les programmateurs du Festival de Cannes semblent faire de plus en plus les yeux doux aux films de genre. Et ce n'est pas cette 58ème édition qui est venue prouver le contraire ! Avec pas moins de 6 métrages en Sélection Officielle, qu'ils concourent pour la Palme d'Or (Sin City, A History of Violence, Election) ou qu'ils soient projetés Hors Compétition (Kiss, Kiss, Bang, Bang, Midnight Movies : From the Margin to the Mainstream, A Bittersweet Life, Star Wars Épisode III : La Revanche des Sith), le sang et la sueur coulent désormais à flots sur la Croisette. Sans oublier Wolf Creek, un survival australien qui honorait la Quinzaine des Réalisateurs, ou encore les 14 premières minutes du Territoire des morts, présentées par le délégué général du Festival de Cannes Thierry Frémaux en personne, accompagné de George Romero et de ses acteurs. Le Marché du film n'était pas non plus en reste, avec 1387 films projetés contre 650 l'an passé, parmi lesquels The Devil's Rejects, Evil Aliens, 2001 Maniacs, Pterodactyl, SPL, Hitman et Blood Rain, pour ne citer que ceux-là. De toute façon, trêve de bavardages inutiles, tout le reste se trouve dans les pages qui suivent...

SHADOW : DEAD RIOT

(MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE DEREK WAN)

Surprise fun du Marché, **Shadow : Dead Riot** aurait pu être coréalisé par Damien Granger, Alexandre Bustillo et Fausto Fasulo, les porte-parole du cinéma impoli dégénéré. Tourné en vidéo par un certain Derek Wan (chef op hongkongais, sur **Fist of Legend** avec Jet Li entre autres), écrit par Michael Gingold (éditeur du magazine romantique Fangoria), **Shadow : Dead Riot** met en vedette invitée Tony Todd (à peine 12'30 de présence à l'écran), le croquemitaine cabot des **Candyman**, qui joue un détenu zombie revenant hanter une prison de femmes vingt ans après son exécution. À l'écran, c'est la foire du trône, le bordel jouissif, le Châtelet du bis : le film débute comme un WIP des 80's (avec roploplos mouillés sous la douche et début de baise lesbos), continue dans la baston kung-fu-esque et s'achève en Cat. III hystérique avec zombies déchaînés contre matons pervers. Ajoutez à cela un hommage à **Anthropophagous** (une fille se fait arracher son fœtus par un mort-vivant planqué sous l'herbe dans la cour de la prison) et au **Monstre est vivant** (bébé cannibale en latex voyant qui s'auto-propulse sur un protagoniste) et vous obtenez la recette gagnante. C'est con, c'est bis, c'est délirant, c'est pour nous !

Christophe LEMAIRE

RETURN OF THE LIVING DEAD 4 & 5

(MARCHE DU FILM - USA/RUSSIE - 2005 - D'ELLORY ELKAYEM)

C'est le cigare au bec qu'Anatoly Fradis accueille Granger à l'entrée de la salle projetant **Return of the Living Dead : Necropolis**, quatrième volet de la légendaire saga, produit par ce Russe volubile. On comprend alors rapidement que ce dernier est fou lorsque débute le film d'Ellory Elkayem, avec un prologue tourné en plein cœur de Tchernobyl (on regrette aussitôt de lui avoir serré la main à ce bon vieux Anatoly), où n'hésite pas à venir se promener un Peter Coyote apparemment bloqué en mode « Joker » sourire crispé toutes dents dehors à l'appui. Gentil film de couloirs où des collégiens collent des bastos dans la tête de morts-vivants affamés, **Necropolis** se termine sur une grosse déception lorsque les deux colosses zombies susnommés (voir Mad 171) entrent en scène pour se faire aussitôt dézinguer. Les choses se gâtent encore plus avec **Return of the Living Dead : Rave from the Grave**, vague pompage de **House of the Dead** où des teufeurs se croquent entre eux après avoir été contaminés par le fameux gaz toxique. Presque rien n'est à sauver dans ce petit film mou et chiant où tout le monde semble anesthésié, Elkayem le premier. Granger a bien tenté une évasion par une sortie de secours avant de se raviser. C'est qu'il court vite Anatoly, surtout depuis qu'il a trois jambes...

Alexandre BUSTILLO

A HISTORY OF VIOLENCE

(EN COMPETITION - CANADA/USA - 2004 - DE DAVID CRONENBERG)

« A history of violence » dans la moiteur, écrasée par le soleil de midi, d'un été dans l'Indiana où deux malfrats fauchés, fraîchement coupables d'un triple meurtre, tentent de se renflouer en braquant un « diner ». Initiative fatale : le patron les envoie dans l'autre monde. Il a l'air pourtant gentil, paisible ce patron-là, pas particulièrement flatté que la presse fasse de lui un « nouvel héros américain » comme en raffolent les gazettes. Bon père, bon mari émoustillé par les tenues de pom-pom girl de sa femme, Tom Stall est-il celui qu'il dit être ? Ou peut-être est-il, selon les aveux des gangsters qui rappliquent dans le secteur, un certain Joey Cusack, truand psychotique disparu quelques années plus tôt et que recherche son grand frère...

« Mais qu'est-ce que cette merde fait en Compétition Officielle ? » a-t-on entendu vociférer en anglais durant la première projection du film sur la Croisette. Des propos déjà beuglés à l'encontre de **Crash**, et surtout la démonstration que l'art de David Cronenberg suscite toujours autant de passions, jamais l'indifférence. Impossible effectivement de ne pas réagir au cocktail ultra-violence/sexe domestique de son dernier brûlot en date, faux polar où pulsions sexuelles et cassage de gueule (au sens propre !) relèvent de la même émotion...

Dans la lignée de **Crash**, porté par un tempo intentionnellement engourdi et imprégné d'une atmosphère étrangement ouatée, presque serein dans ses irruptions d'extrême brutalité que n'atténue jamais un humour à froid, **A History of Violence** fascine et déstabilise. L'interprétation dépassionnée et sobre de Viggo Mortensen, Maria Bello, Ed Harris et William Hurt ajoute encore à sa ténébreuse attraction.

Marc TOULLEC

ONE MISSED CALL 2

(MARCHE DU FILM - JAPON - 2004 - DE RENPEI TSUKAMOTO)

Alors que le premier **One Missed Call** de Takashi Miike n'est toujours pas sorti en France, voici venir sa suite signée Renpei Tsukamoto, un stakhanoviste des séries TV qui, ici, fait dans le train-train du film de fantômes : une jeune femme, qui suit des études pour devenir thérapeute, fait face à une étrange petite fille qui attire les spectres et dont la mère se cache toujours le visage sous un parapluie. **One Missed Call 2** est certes soigné : jolie photo bleutée, cadrages au cordon *(bleu mon cher Christophe ? ! - ndlr)* et scènes d'épouvante tous les quarts d'heure (comme ce fantôme qui apparaît dans une valise de voyage... au moins ça change !). Le problème, c'est qu'après les **Ring**, **Dark Water**, **The Grudge** et toutes les suites, spin-off, et autres copiages des prequelles de remakes, la recette ne marche définitivement plus, l'ennui prenant le pas sur la peur. Y compris dans les séquences des coups de fil venus des enfers et censés annoncer, par portable interposé, la mort de celui qui décroche. Les Japonais ont donc usé le filon jusqu'à plus soif. Il est grand temps de réinventer le genre les gars !

Christophe LEMAIRE

2001 MANIACS

(MARCHE DU FILM - USA - 2004 - DE TIM SULLIVAN)

Végétarien et anti-Z ricain convaincu, Sévéon se souviendra longtemps de sa virée avec Granger et moi dans les dédales du Marché du film. Au programme pour notre fighter préféré : sandwich au poulet et **2001 Maniacs** !

Remake fidèle du classique de H.G. Lewis, **2001 Maniacs** est un vrai p'tit bout de péloche comme on les aime. Les meurtres, tous plus gore et originaux les uns que les autres, se succèdent sans temps mort, les gonzesses font sauter le soutif assez rapidement, Robert Englund cabotine juste ce qu'il faut tandis que Tim Sullivan soigne ses cadrages et ses décors. Non franchement, fallait être sacrément difficile pour ne pas apprécier ce film que personne n'attendait... Ou alors ne pas aimer le poulet...

Alexandre BUSTILLO

BOY EATS GIRL

(MARCHE DU FILM - IRLANDE - 2005 - DE STEPHEN BRADLEY)

Après le zombie américain (**La Nuit des morts-vivants** & co), italien (**L'Enfer des zombies** & co) ou français (**La Revanche des mortes-vivantes** & pas vraiment de « co », vu qu'il n'y a pas beaucoup de films de zombies français), voici venir **Boy Eats Girl** de Stephen Bradley, un film de zombies irlandais budgété à cinq millions de dollars. La même nuit où il déclare sa flamme à sa dulcinée, un jeune garçon clamse, devient mort-vivant grâce à sa mère qui pratique le vaudou (une constante chez les mères de famille !) et contamine ses camarades de classe. Entre ironie mordante et drame existentiel (disons à mi-chemin entre **Shaun of the Dead** et **I, Zombie**), **Boy Eats Girl** est un teenage-zombie movie plutôt cool, surtout dans ses dix dernières minutes ultra gore pleines de geysers de sang non coagulé post-**Brain Dead**.

Christophe LEMAIRE

THE DEVIL'S REJECTS DE ROB ZOMBIE

LA BONNE, LA BRUTE ET LE TRUAND

MARCHE DU FILM - USA - 2005

S'il y a bien un film qui nous a donné envie de faire un saut sur la croisette cette année, c'est sans conteste celui de Rob Zombie qui, avec cette fausse suite de l'excellent House of 1000 Corpses, vient d'inscrire durablement son nom sur la liste des réalisateurs à suivre de très près. L'objet du culte ? THE DEVIL'S REJECTS, ou quand la poussière s'entremêle avec le sang dans le plus déjanté des road-movies. This summer, go to hell !

Ci-dessus, de gauche à droite :
Baby (Sheri Moon Zombie) et une de ses nombreuses victimes.

Les Firefly pris au piège par les forces de l'ordre dans leur propre maison !

Page ci-contre :
Les Firefly en cavale : Baby, Captain Spaulding (Sid Haig) et Otis (Bill Moseley) arpentent les routes des États-Unis à la recherche d'une planque.

Rob Zombie revient de loin. De son vrai nom Robert Cummings, ce grand gaillard tatoué et dreadlocksé de 39 ans commence à se faire un nom en 1985 lorsqu'il fonde le groupe White Zombie. En attendant le succès, Zombie cumule les jobs, de coursier à vélo à assistant de production sur la série pour enfants ***Pee-Wee's Playhouse***, en passant par la case de « directeur artistique » d'un magazine porno. Dès lors que la carrière de White Zombie s'envolera (en 1992, avec leur premier album officiel : **La Sexorcisto : Devil Music Vol 1**), le bonhomme s'emploiera à laisser libre cours à ses deux plus grandes passions : la musique et le cinéma. Mais ses débuts dans le septième art ne se feront pas aussi facilement que dans la musique, paradoxe intéressant lorsque l'on sait que White Zombie végéta sept longues années avant d'entrevoir le bout du tunnel. Auréolé du succès de son clip **More Human than Human** aux MTV Awards, Rob Zombie se voit confié les rênes de **The Crow : Salvation**, troisième volet de la saga mythique de James O'Barr, dont il écrit le scénario. Mais ce dernier ne plaît pas à la production qui l'évincera du projet au profit du jeune Bharat Nalluri et du scénariste télé Chip Johannessen (***Millennium***). Zombie gardera précieusement son script sous le coude (script qu'il rebaptisera **Legend of the 13 Graves**) et préférera en proposer un autre à Universal, alors en pleine tentative d'approche. L'histoire chaotique de cette union est désormais connue de tous, et rentrera seulement dans l'ordre lorsque Lions Gate se décidera enfin à sortir l'une des plus célèbres arlésiennes d'Hollywood : **House of 1 000 Corpses**. Malgré des critiques assassines, le film de Zombie s'en tire honorablement au box-office local (12 millions de dollars amassés pour une mise de 7) avant de faire le tour du monde en DVD et dans de nombreux festivals, sauf en France où il reste encore et toujours honteusement inédit malgré une projection acclamée lors de la dernière édition en date de Gérardmer. Cauchemar psychédélique, voire épileptique, décrivant le calvaire d'un quatuor de touristes tombé entre les mains d'un clan de dégénérés, **House of 1 000 Corpses** laissait entrevoir tout le potentiel filmique d'un Rob Zombie certes définitivement sous influence, mais dont l'amour et le respect pour le genre arrivaient à transcender. Et comme nous l'espérions depuis la mise en route du projet, **The Devil's Rejects (TDR)** vient confirmer cette première et bonne impression.

LE SANG DES INNOCENTS

Rob Zombie n'a jamais nié le fait que son premier long-métrage était un hommage à peine déguisé à tout un pan du film d'horreur américain. Les monster movies de la Universal, Herschell Gordon Lewis (**2000 Maniacs**), Tobe Hooper, on

retrouve de tout ça dans **House of 1 000 Corpses**, même quelques zombies qui semblent sortir tout droit d'un Fulci de la belle époque ! Mais on retiendra surtout un monstre final, le Docteur Satan, qui transforme définitivement le film en une sorte de patchwork jouissif pour cinéphile averti. La donne change légèrement avec **TDR**, Zombie recentrant un peu plus ses influences vers le road-movie réaliste. Il s'en explique : *« Pour ma part, je déteste les séquelles... Évidemment, il y a eu quelques chefs-d'œuvre comme* **Le Parrain 2**, **L'Empire contre-attaque** *ou encore* **La Fiancée de Frankenstein**... *Le reste, c'est généralement de la merde, uniquement faite pour vous taxer un peu plus d'argent. Je ne considère pas* **TDR** *comme une suite de* **House of 1 000 Corpses**. *On retrouve juste ce trio de personnages que j'aime tant, dans un film totalement différent du premier. Faire une pure séquelle n'avait aucun intérêt pour moi. Depuis que je suis gamin, je suis fasciné par* **Bonnie and Clyde**, *presque obsédé par ce film. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai engagé Michael J. Pollard*

CANNES 2005

The Devil's Rejects

Ci-dessus :
Tous les tarés de The Devil's Rejects réunis : les bons comme les méchants.

Ci-contre :
Otis et Baby, toujours aussi fêlés et dangereux. Vous pouvez désormais oublier les « Tueurs nés » d'Oliver Stone !

sur mon premier film. Sur le second, je tenais à rendre un hommage plus appuyé à Arthur Penn. Lorsque j'ai de nouveau rencontré tous les acteurs, je leur ai dit, en particulier à Sid Haig, que je désirais faire un film bien plus réaliste que le premier. Je ne voulais pas par exemple que le Capitaine Spaulding devienne ce que Freddy est aujourd'hui : un guignol cartoonesque balançant des vannes. Je souhaitais qu'Otis devienne « réel », et Baby aussi ! Le tournage était court et intense, et on en a chié car tous ces acteurs n'ont plus vraiment vingt ans ! ». Certes, Sid Haig et Bill Moseley sont plus proches de la retraite que de l'adolescence, mais ils savent encore faire parler la poudre mieux que quiconque. C'est ce que ne tardera pas à découvrir le shérif John Wydell (William Forsythe, habité comme rarement auparavant), lorsque lui viendra la mauvaise idée de venir toquer à la porte de la famille Firefly, dans le but de la mettre hors d'état de nuire, et d'éventuellement venger la mort de son frère, abattu comme un chien galeux dans le premier opus. Tandis que Baby (Sheri Moon, muse et épouse de Rob Zombie, toujours aussi craquante que bonne pour la camisole de force) et Otis (Bill Moseley troque son look d'albinos contre celui d'un viking à la barbe fournie) se font la malle armés jusqu'aux dents, Mother Firefly (Leslie Easterbrook remplace Karen Black, seule actrice à ne pas reprendre son rôle) se fait passer les menottes, non sans avoir chèrement défendu sa peau, et se retrouve illico presto derrière les barreaux. Traqués sans relâche par Wydell, Baby et Otis, rejoints entre-temps par le capitaine Spaulding, cavalent à en perdre haleine sur les routes poussiéreuses du comté, balisant leur chemin d'une flopée de cadavres troués de toutes parts.

ON THE ROAD AGAIN...

Viols, meurtres, tortures, **TDR** apporte son lot d'atrocités à une histoire très proche de la première moitié d'**Une nuit en Enfer**

de Robert Rodriguez. Souhaitant rester le plus réaliste possible dans la description de ses personnages et de leurs actes, Rob Zombie ne fait pas dans la demi-mesure, bannissant pour le coup tout élément fantastique pouvant entraver sa quête d'authenticité. Le Docteur Satan reste donc sur le carreau, les scènes où il apparaissait en train d'arracher la gorge de Rosario Dawson (elle aussi zappée à l'arrivée) étant absentes du montage final. Déjà attaqué par une cohorte de critiques (bon signe généralement), Zombie se défend de sa prise de position risquée : *« Je ne voulais pas faire un simple film violent rempli de gunfights et de seins à l'air. Oui, il y a des femmes nues dans* **TDR**, *mais rien de sexy cependant. J'essaye de montrer la violence sous un angle artistique, ce qui ne va pas forcément à l'encontre du réalisme. C'est dur de faire de l'art sur un plateau de tournage. Un jour, John Carpenter m'a dit que faire du cinéma, c'était déplacer une armée derrière une montagne avant le coucher du soleil, et non faire de l'art. Cette réflexion m'est restée gravée à jamais. ».* S'il ne tutoie pas non plus les cimes du cinéma gore, **TDR** reste une œuvre saignante, où le maquilleur Robert Kurtzman (séparé de KNB depuis l'année dernière) s'en est donné à cœur joie. Passé un ultime clin d'œil à **Massacre à la tronçonneuse** avec cette jeune femme recouverte du visage de son fiancé et balancée sans ménagement sous les roues d'un 33 tonnes, **TDR** pète définitivement les plombs dans sa dernière bobine, quand le shérif Wydell mettra enfin la main sur le trio infernal. Plus psychopathe que jamais, William Forsythe supplante à lui tout seul une galerie de trognes patibulaires (Danny Trejo ! Michael Berryman ! Tyler Mane ! Steve Railsback ! Ken Foree !), hélas inexploitées pour la plupart. Rien de franchement handicapant cependant, **The Devil's Rejects** étant largement au-dessus de la majorité des productions horrifiques hollywoodiennes. Laissons le mot de la fin au boogeyman en chef, déjà passé à **El Superbeasto**, un direct-to-DVD écrit par ses soins et que devrait réaliser son pote Mr. Lawrence, l'un des créateurs de ***Bob l'éponge*** : *« La plus belle chose que l'on puisse me dire sur mon métrage, c'est qu'il est horrible, voire qu'il s'agit du film le plus atroce que l'on ait jamais vu. Je veux aller dans l'extrême car c'est là que réside la beauté la plus pure. ».* Un vrai poète ce Rob...

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessous :
Une des victimes d'Otis et Baby, recouverte du visage de son fiancé, terminera sa course effrénée sous les roues d'un poids lourd. Du bon gros gore bien crade...

SAMURAI COMMANDO : MISSION 1549

(MARCHE DU FILM - JAPON - 2004 - DE MASAAKI TEZUKA)

Réalisateur de trois **Godzilla** parmi les derniers en date, assistant sur deux **Mothra** (la mite géante) et sur **Virus** de Kinji Fukasaku, Masaaki Tezuka adapte avec **Samurai Commando** un roman de science-fiction médiévale de Ryo Hanmura qui, en 1979, donna **Les Guerriers de l'apocalypse**. Le principe est simple, représentatif du thème du voyage dans le temps à l'écran. Pour éviter la destruction prochaine de Tokyo, politiques et militaires expédient dans un lointain passé, en 1549, une division de l'armée moderne. Leur mission : vaincre le plus puissant shogun de l'époque. Pas évident en dépit d'un armement sophistiqué et d'un matériel high-tech. Nanti d'un budget douillet de 17 millions de dollars qui lui offre une impressionnante logistique, Tezuka n'insuffle pas à **Samurai Commando** le souffle qui l'aurait hissé à un niveau supérieur.

Marc TOULLEC

7 STREET FIGHTERS

(MARCHE DU FILM - THAILANDE - 2005 - DE CHALERM WONGPIM)

Cette pseudo suite de **Heaven Seven** reprend nos 7 héros et les confronte cette fois-ci aux méchants japonais qui ont envahi leur pays durant la Seconde Guerre mondiale. Humour gras et cascades sont au programme de cette comédie de pur divertissement. Mais si on est loin d'être toujours plié en deux, il faut bien reconnaître que certains gags sont efficaces, à commencer par cette imitation d'opéra chinois faite par nos héros afin de berner les Nippons, et qui se résume à une phrase répétée inlassablement : *« Ils sont les méchants, on est les gentils ! »*. Cela peut paraître très bête raconté comme ça, mais l'effet est garanti sur grand écran ! Pour le reste, mettez votre cerveau en position « slow » et laissez-vous aller. Le film ne casse pas des briques, mais on ne s'ennuie pas pour autant.

Julien SÉVÉON

KISS, KISS, BANG, BANG

(HORS COMPETITION - USA - 2005 - DE SHANE BLACK)

Pour ceux qui se sont shootés aux films d'action américains des années 80, Shane Black reste un nom mythique. A 23 printemps à peine, le gars inventait le « buddy/action movie » en scénarisant **L'Arme fatale**, puis en alignant les scripts de quelques autres gros blockbusters made in Joel Silver comme **Le Dernier samaritain** ou **Au revoir à jamais**. Et puis... quasiment plus rien ! On disait Shane Black dépressif (limite à squatter l'asile) avant qu'il ne revienne cette année en haut des marches rouges cannoises avec un vieux projet qu'il trainait depuis dix ans : **Kiss, Kiss, Bang, Bang**, son hommage perso aux histoires de détectives privés post-Raymond Chandler qui ont bercé toute son adolescence. Un projet qui lui permet de passer pour la première fois derrière la caméra, toujours sous l'égide de Saint Silver. Et la surprise est grande... En retraçant le parcours très **After Hours** d'un voleur à la petite semaine (Robert Downey Jr.) entraîné malgré lui dans une enquête bien barrée avec cadavres, coups fourrés et poursuites, Shane Black joue admirablement avec les conventions du genre, que ce soit par des dialogues à mourir de rire (l'antifeu battu !), le jeu speedé-affolé de Robert Downey Jr., et surtout une série de situations rocambolesques à raison d'un coup de théâtre toutes les cinq minutes. Qui plus est, Shane Black glisse en sous-titre une magnifique love story semi-platonique entre Robert Downey Jr. et un vieil amour de jeunesse (épatante Michelle Monaghan), et offre un chouette rôle de détective homo à Val Kilmer qui, pour une fois, laisse son cabotinage au vestiaire. Shane Black est de retour, le polar américain devrait retrouver son lustre !

Christophe LEMAIRE

EVIL ALIENS

(MARCHE DU FILM - GB - 2005 - DE JAKE WEST)

Si notre collaborateur occasionnel Erwan Chaffiot n'a pas de cheveux, il a par contre du nez. Très vite, le Monsieur Propre de la Croisette fera monter la pression avec cet énigmatique **Evil Aliens**, nouveau film de l'Anglais Jake West, réalisateur d'un **Razor Blade Smile** de sinistre mémoire... Mais cet homme est totalement pardonné une fois la projection d'**Evil Aliens** terminée. Pour faire simple, le rejeton de West (décrété meilleur film du Marché par une poignée d'habitués) est tout ce que **Undead** aurait dû être, soit une série B modeste (1,8 millions de dollars de budget) mais survoltée, où générosité rime avec surenchère. Si son pitch se résume à son titre (une bande d'allumés tente de stopper une invasion d'extraterrestres), **Evil Aliens** assure le show avec une déferlante d'effets spéciaux digitaux des plus soignés (vaisseaux spatiaux en pagaille) et d'autres, beaucoup plus gore. Le clou du spectacle ? Lorsqu'un des défenseurs de notre bonne vieille Terre attrape les commandes d'une moissonneuse-batteuse et s'en va occire de l'alien, dans un festival de gerbes sanguinolentes et de tripailles multicolores. Le public ne s'y trompera pas et saluera le film sous un mini-tonnerre d'applaudissements devant un Jake West apparemment comblé. Putain, vivement qu'il sorte en DVD qu'on se le refasse celui-là.

Alexandre BUSTILLO

MIDNIGHT MOVIES : FROM THE MARGIN TO THE MAINSTREAM

(HORS COMPETITION - CANADA/USA - 2005 - DE STUART SAMUELS)

Projeté en Sélection Officielle, **Midnight Movies : From The Margin to the Mainstream** est un doc de luxe qui retrace l'histoire des fameux « films de minuit » dont le plus connu en France reste **Le Bunker de la dernière rafale** de Caro et Jeunet. Le réalisateur Stuart Samuels (prof de cinéma de son état) a enregistré près de 20 heures d'entretiens avec David Lynch, George Romero, John Waters, Richard O'Brien et Alejandro Jodorowsky (qui s'éclate encore de joie à l'idée d'avoir inventé, malgré lui, la séance de minuit avec son **El Topo**). Tous en pleine forme, ils reviennent avec humour et nostalgie sur les souvenirs liés à leurs films cultes : de **La Nuit des morts-vivants** à **Pink Flamingos** (*« Aucune loi ne m'interdisait de montrer un travesti mangeant une crotte de chien ! »* dit John Waters sur un ton pince-sans-rire), en passant par **Eraserhead**, **The Rocky Horror Picture Show** ou le méconnu **The Harder They Come**, film musical jamaïcain avec Jimmy Cliff. L'intérêt, par rapport à un bonus DVD traditionnel, est que le réalisateur-cinéphage a disposé d'un budget de 600 000 dollars et de sept mois de production, ce qui lui a permis d'enregistrer ses interviews sur fond vert, de manière à incorporer extraits, photos de tournage et affiches à côté des intervenants. Une technique qui permet, selon Stuart Samuels, *« à l'imagination du spectateur de vagabonder sur le plan visuel... »* Du coup, **Midnight Movies** semble avoir été fait avant tout pour les lecteurs de Mad !

Christophe LEMAIRE

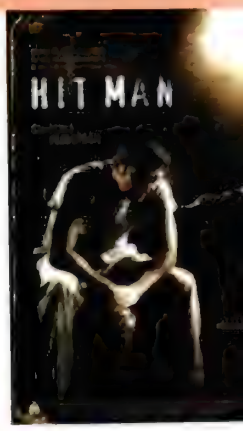
PUNK ROCK HOLOCAUST

(MARCHE DU FILM - USA - 2004 - DE DOUG SAKMANN)

Sortez vos tatouages Malabar, dressez vos crêtes l'Oréal, voilà que déboule en force **Punk Rock Holocaust**, le slasher le plus sanglant de l'histoire avec pas moins de 110 victimes au compteur, toutes ou presque membres d'un groupe à l'affiche du festival Vans Warped Tour 2003, affiche où l'on retrouve les mythiques Dropkick Murphies et Me First and the Gimmes Gimmes, le groupe le plus

HITMAN

(MARCHE DU FILM - THAILANDE - 2005 - DE SANANJIT BANGSAPAN)



Décidément, la Thaïlande continue de nous étonner avec ses films sortant des sentiers battus. **Hitman**, comme son titre l'indique, est une histoire de tueur à gages. Mais ce qui éloigne le film des archétypes du genre, c'est le caractère particulier du personnage principal et l'atmosphère du métrage. Le Hitman en question est en effet un ancien guérillero communiste, qui, après avoir quitté la junte, n'a pu retrouver une vie normale. Désenchanté, sans but ni cause à défendre, il est devenu taciturne et n'attend plus rien de la vie. Alors il tue pour gagner sa croûte, sans faire preuve de la moindre émotion... L'ambiance du film est à l'image de son anti-héros : sans le moindre effet de style, calme, froide et posée. Melville aurait-il découvert son alter ego asiatique ?

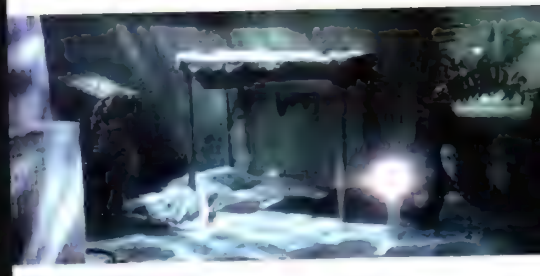
Julien SÉVÉON

ELECTION

(EN COMPETITION - HONG KONG - 2005 - DE JOHNNIE TO)

Un an après le « commercial » **Breaking News** (c'est lui qui le dit), Johnnie To revient à Cannes avec une œuvre plus personnelle : **Election**. Formellement, le cinéaste a mis de côté ses expérimentations stylisées à la **The Mission** ou **PTU**, pour nous résumer sans fioriture (en 1H40) comment devenir un chef de triades. Le clan Wo Shing est sur le point d'élire son nouveau président et a pour favori Lok (Simon Yam). Mais son rival, Big D (Tony Leung Ka-fai), réagit vivement à l'annonce de cette nouvelle et tente d'influer sur le vote en utilisant de l'argent voire en ayant recours à des méthodes plus violentes... Traitant principalement de la remise en cause des traditions ancestrales, **Election** débute comme une sorte de chasse au trésor dans la mesure où les groupes rivaux cherchent à récupérer un « bâton » à tête de dragon, élément indispensable à la cérémonie mafieuse qui officialisera le nouveau parrain. Un objet qui va être la cause de plusieurs rixes qui constitueront les quelques moments de violence à la Scorsese (tendance **Les Affranchis** ou **Casino**) de ce film misant avant tout sur les dialogues et les performances d'acteurs.

Frédéric AMBROISINE



THE NUN

(MARCHE DU FILM - ESPAGNE - 2005 - DE LUIS DE LA MADRID)

Dans un collège pour jeunes filles dirigé par une nonne tyrannique, six étudiantes décident de se débarrasser de cette dernière en la noyant dans un lac. Des années plus tard, son fantôme revient hanter et tuer ses tortionnaires... Même s'il n'a pas fait l'unanimité chez tous ceux qui l'ont vu, **The Nun** tient pourtant les promesses avancées par son réalisateur Luis de la Madrid : sur un scénario somme toute assez basique qui lorgne du côté du slasher, il distille une ambiance gothique à souhait avec l'aide du directeur de la photographie David Carretero et de la production designer Esterina Zarrillo, soigne les apparitions de sa

cool du monde. Gros concert entrecoupé de meurtres parfois très fun (un mec chute et s'empale sur sa guitare, un autre se fait énucléer avec ses baguettes), le film de Doug Sakmann tutoiera l'éternité lorsque son tueur slammera dans le public afin de dessouder un max de rockers d'un coup. Instantanément culte !

Alexandre BUSTILLO

nonne maléfique et enchaîne les meurtres crapecs. Après un bref passage à vide et la déception que fût **Romasanta** l'an passé, **The Nun** arrive à point pour redorer le blason de la Fantastic Factory, et par la même occasion de Filmax, dont on attend très impatiemment **Fragile**, le nouveau film de Jaume Balagueró. Damien GRANGER

A BITTERSWEET LIFE

(HORS COMPETITION - COREE DU SUD - 2005 - DE KIM JEE-WOON)

Après Park Chan-wook, le cinéaste Kim Jee-woon (**Deux sœurs**) se met, lui aussi, au film de vengeance avec **A Bittersweet Life**, un métrage s'inscrivant dans la lignée de **Sympathy For Mr. Vengeance** et d'**Old Boy**. Le charismatique Lee Byung-hun (**JSA, 3 extrêmes**) s'avère ultra convaincant dans le rôle d'un maître d'hôtel, bras droit d'un caïd, dont la vie devient un enfer suite à une décision malheureuse de sa part... S'il devait exister une « véritable » adaptation live de la BD *Sin City*, celle-ci ressemblerait probablement à **A Bittersweet Life**, tant le film baigne dans un univers d'une noirceur rappelant irrésistiblement celui de Frank Miller. Le film comporte notamment une scène de baston d'une brutalité hallucinante, qui a nécessité pas moins de 20 jours de tournage. Revendiquant pleinement l'influence du polar français (**Un flic** de Jean-Pierre Melville en particulier), Kim Jee-woon en profite également pour rendre hommage à John Woo, le temps d'un époustouflant gunfight rappelant **Le Syndicat du crime II** et **The Killer**.

Frédéric AMBROISINE

PTERODACTYL

(MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE MARK L. LESTER)

Douze ans après sa sortie, **Jurassic Park** continue de faire des émules. Les effets spéciaux 3-D étant désormais à la portée du premier venu, le producteur-réalisateur Mark L. Lester exploite tardivement le filon avec **Pterodactyl**, amusante série B où, dans un cratère éteint du Nord de la Turquie, les plus gigantesques des dinosaures volants prolifèrent. Et, forcément gourmands de chair humaine, engloutissent rebelles locaux, bidasses américains à leurs trousses et universitaires. Avec le rappeur Coolio en chef de commando, des volatiles digitaux à foison, son siège d'une bicoque façon **Nuit des morts-vivants** et un brin de gore pour aller dans le sens du Marché, **Pterodactyl** ne vole certes pas très haut, mais respecte le cap qu'il s'était fixé.

Marc TOULLEC

A SOUND OF THUNDER

(MARCHE DU FILM - USA/ALLEMAGNE/REP. TCHEQUE - 2004 - DE PETER HYAMS)

Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir au Marché du film **A Sound of Thunder**, blockbuster produit par Warner et Franchise Pictures. Tellement honteux du résultat final, ces derniers préfèreront se débarrasser de cette brique chaude. Et on les comprend à la vue de cette désastreuse adaptation d'une nouvelle de Ray Bradbury, où les acteurs semblent errer d'ennui (Edward Burns et la méconnaissable Catherine McCormack en tête) lorsqu'ils ne sont pas tout simplement ridicules (mention spéciale à Ben Kingsley et sa magnifique moumoute blanche). Rempli jusqu'au trognon de dinos débiles et de chauves-souris géantes en CGI statique, **A Sound of Thunder** n'est pourtant pas fun pour un sou et mérite logiquement sa relégation en seconde division, voire aux oubliettes.

Alexandre BUSTILLO

BLOOD RAIN

(MARCHE DU FILM - COREE DU SUD - 2004 - DE KIM DAE-SEUNG)

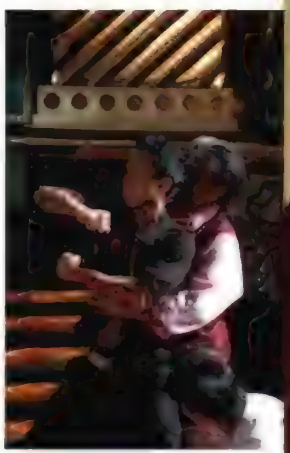
Preuve nouvelle, si besoin en était, de la vitalité du cinéma sud-coréen. Dans un style très classique, Kim Dae-seung, qui se fit une réputation dans le mélo contemporain, y associe enquête criminelle et film de sabre dans le cadre d'une île isolée durant la première moitié du 19ème siècle. Là, des meurtres atroces sont commis, répondant tous à des schémas bien précis. Vengeance machiavélique ? Un rapport avec une religion chrétienne bannie du royaume ? C'est ce que doit découvrir le commissaire Wong-gyu, un flic scientifique opposé aux traditions shamaniques et que l'hécatombe concerne personnellement...
Fort d'une belle plastique, de mises à mort aussi esthétiques qu'abominables dans leur côté feuilletonesque à la Fu Manchu, mais cependant très sérieux dans son propos, **Blood Rain** présente déjà tous les atours du classique indémodable.

Marc TOULLEC

SPL

(MARCHE DU FILM - HONG KONG - 2005 - DE WILSON YIP)

Nous n'attendions pas de miracles de la part de Wilson Yip, cinéaste dont la filmographie ne comporte qu'une poignée de films intéressants (dont le sympathique **Bullets Over Summer**). Mais voici qu'il nous lâche sans prévenir la bombe **SPL**, de très loin son meilleur film, coréalisé par Donnie Yen pour la partie action (qui nous livre par la même occasion une performance d'acteur surprenante). Présenté comme un film d'arts martiaux, **SPL** est avant tout un pur thriller, techniquement très maîtrisé et d'une profondeur dramatique inspirée. Pas étonnant que le compositeur musical Chan Kwong-wing (**Infernal Affairs**) soit de la partie. Ses superbes morceaux ajoutent une certaine ampleur à l'intensité de ce film qui conte l'histoire d'un flic (Simon Yam) en guerre contre un parrain local (Sammo Hung), responsable du meurtre d'un témoin dont il avait la charge. À la veille de sa retraite, le policier décide de tout mettre en œuvre pour coincer le caïd, quitte à enfreindre la loi, avant qu'une nouvelle recrue (Donnie Yen) ne vienne le remplacer... À la fois très brutal et émouvant, **SPL** nous offre en prime quelques-unes des plus grandes scènes de baston de l'histoire du cinéma.



Frédéric AMBROISINE

THE TOMB

(MARCHE DU FILM - ITALIE - 2004 - DE BRUNO MATTEI)

Qui veut voir le dernier film de Bruno Mattei ? Hein, qui ? Apparemment pas grand monde puisque à part la Mad Team, personne n'osa s'aventurer dans la salle projetant **The Tomb**, son dernier méfait. Moins drôle que **Snuff Trap** et **Land of Death**, **The Tomb** ressemble à s'y méprendre à une relecture sans thune de **La Momie**, où une bande d'aventuriers se perd dans un temple maya hanté. Du coup, Mattei s'endort derrière son combo, entrouvre les yeux le temps d'un meurtre pompé sur **L'Au-Delà**, avant d'enfin se réveiller pour les besoins d'une dernière bobine où des zombies viennent jouer du tam-tam tandis qu'une boule de billard essaye vainement de sacrifier une blonde. Ouf, on a failli croire qu'il était devenu sérieux le père Mattei.

Alexandre BUSTILLO

WOLF CREEK DE GREG McLEAN
LE DESERT A DES YEUX

QUINZAINE DES REALISATEURS - AUSTRALIE - 2004

Un survival brut de décoffrage dans une sélection cannoise ? Et qui plus est, fort bien écrit, filmé avec inspiration, sauvagement tendu, sanglant et cruel ? Si, si : WOLF CREEK vient d'Australie, et a électrisé la Quinzaine des Réalisateurs.

Dans notre genre de prédilection, il est rare qu'un film donne le sentiment de mettre le pied sur une terre entièrement vierge. C'est ce que réussit sans peine le premier long de Greg McLean, **Wolf Creek**, en nous entraînant au cœur du bush australien. Désormais, le Midwest avec ses rednecks agressifs paraîtra bien étriqué, en regard de ces immensités désertiques où la distance séparant les victimes hurlantes du premier poste de secours se compte en centaines de miles. En ces temps de références et de clins d'œil obligés, on rugit de plaisir en voyant un jeune cinéaste croire dur comme fer à son récit de pur survival, soutenu par un sens visuel très sûr et une grande attention aux acteurs. Une saisissante scène de baiser parvient notamment à donner aux personnages une présence charnelle dans laquelle un bouseux psychopathe taillera bientôt à grands coups de machette. Solidement charpenté, le scénario ménage en effet un déchaînement final long de 40 minutes intenses, véritable sommet de brutalité qui a provoqué quelques évanouissements parmi les festivaliers blasés. Après le troublant **The Tunnel** (de Kunitoshi Manda) l'an dernier, l'équipe de la Quinzaine des Réalisateurs continue ainsi de dénicher les plus belles pépites du cinéma d'horreur contemporain. Les fins renards que sont les frangins Weinstein ne s'y sont d'ailleurs pas trompés non plus, puisqu'ils se chargent de la diffusion de **Wolf Creek** dans le reste du monde civilisé, ce qui devrait l'amener prochainement sur les écrans français.

Gilles ESPOSITO

interview GREG McLEAN REALISATEUR DE WOLF CREEK L'ENFER EST A LUI

JEUNE RÉALISATEUR FRAÎCHEMENT DÉBARQUÉ DURANT CE FESTIVAL, GREG McLEAN S'IMPOSE AVEC WOLF CREEK COMME LE DIGNE SUCCESSEUR DES GRANDS NOMS DU CINÉMA DE GENRE AUSTRALIEN. ENTRETIEN AVEC L'HOMME RESPONSABLE DE CE PAVÉ DANS LA MARE.

Comment avez-vous découvert le fait divers qui est à l'origine du film ?

Il y a environ six ans, je me suis dit que ce serait génial de faire un thriller. J'ai donc commencé à écrire un scénario, mais ça ne fonctionnait pas trop. Or, il y avait eu un cas de serial killer en Australie au milieu des années 90, auquel je n'avais pas beaucoup prêté attention. Il y a trois ans, j'ai examiné ce fait divers à nouveau et je me suis rendu compte qu'il était bien plus terrifiant et brutal que tout ce sur quoi j'avais travaillé. À ce moment, des disparitions suspectes ont à nouveau défrayé la chronique. J'ai donc décidé d'intégrer ces deux affaires dans un film d'horreur.

Êtes-vous familier de la station balnéaire où débute le film ?

C'est une destination touristique très populaire. J'y ai rencontré des touristes étrangères, semblables à celles du film, que j'ai mises en garde contre les dangers d'une excursion à l'intérieur du pays. Mais elles m'ont répondu naïvement : *« Mais non, ça ne peut pas nous arriver ! »*. Il faut dire que l'Australie est à la base un gigantesque désert, mises à part quelques grandes villes côtières. Et tous les six mois, on apprend que des touristes se sont perdus dans cette immensité. Il y a des histoires effrayantes qui circulent à ce sujet.

Le désert est aussi pour vous l'occasion d'expériences visuelles, sur les couleurs...

La peinture de paysages est une grande tradition en Australie, depuis qu'au 19ème siècle, des artistes sont revenus de France où ils avaient découvert l'impressionnisme. Avec mon directeur de la photographie, nous en avons beaucoup parlé, ainsi que de l'esthétique de la BD dont je suis un grand fan. C'est donc très consciemment que nous avons employé des paysages très composés avec la terre, le ciel... Dès la préproduction, nous voulions créer un espace grand ouvert et, dramatiquement, le refermer sur des personnages pris au piège. Le désert australien est le décor le plus étonnant qui soit, et j'espère le réutiliser dans un prochain film.

Y existe-t-il des personnages aussi pittoresques que le tueur ?

Absolument ! C'était très drôle de prendre le cliché de l'Australien du type **Crocodile Dundee**, soit le mec le plus gentil du monde, et d'en faire le pire salaud. En même temps, on finit par douter de son existence, lors du dernier plan où il se fond dans le paysage.

Cela apporte sa touche fantastique au film, de même que le lieu-dit Wolf Creek où tous les appareils tombent subitement en panne...

Il y a effectivement une anomalie magnétique aux alentours de ce site, qui fait que les montres s'arrêtent, etc. Ça me permettait de suggérer le surnaturel, et aussi cette idée selon laquelle des gens venant de l'autre côté du monde peuvent, à un instant précis, croiser la route d'un tueur. C'est comme dans **L'Inconnu du Nord-Express** où le héros fait une rencontre hasardeuse qui va faire dévier son destin...

À propos de destins, ceux des personnages sont surprenants, par rapport à ce que laisse présager leur caractère respectif...

Je crois que Quentin Tarantino a déclaré Il y a peu que le public était devenu si malin que le seul moyen de le surprendre était d'utiliser CONTRE LUI les informations qu'il croit détenir sur les structures de film et le devenir des personnages. Les spectateurs pensent ainsi que le protagoniste le plus fort sera celui qui va survivre, etc. Or, si on déjoue ces attentes, on peut les choquer à nouveau. À chaque étape de l'écriture, je me demandais donc : *« Et maintenant, qu'arrive-t-il ? »*. Et ensuite, j'introduisais des bifurcations dans le développement traditionnel. Je voulais que le film soit comme un morceau de journalisme, sans commentaire imposé quant aux réactions. La simple observation des faits donne l'impression qu'ils se déroulent réellement, et le résultat est très puissant.

C'est pourquoi le premier meurtre intervient très tardivement ?

Ce que je aime en général dans les classiques du film d'horreur, c'est qu'ils avaient trois choses en commun : une interprétation phénoménale, un très bon scénario et une exposition extrêmement longue qui montre les personnages dans leur environnement quotidien. Dans **Les Dents de la mer**, il y a par exemple de très belles scènes entre Roy Scheider et son fils. Si l'on applique une menace sur des figures dénuées d'humanité, ça ne veut plus rien dire. Mais si j'ai pu me permettre de tout inverser, c'est que j'avais le contrôle total du film, en raison de son faible budget.

Propos recueillis et traduits par Gilles ESPOSITO au Festival de Cannes 2005
(Merci à Michel BURSTEIN)

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN DVD!

BLOOD SISTERS 25 €

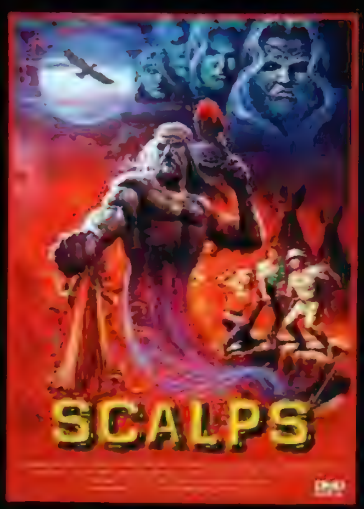
Après avoir réalisé avec SNUFF l'un des films les plus controversés et les plus censurés du monde, Roberto Findlay revient en force avec BLOOD SISTERS, un thriller horrifique mâtiné d'érotisme dont le suspense à couper le souffle vous garantira de longues nuits de terreur! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

FLESH EATER 25 €

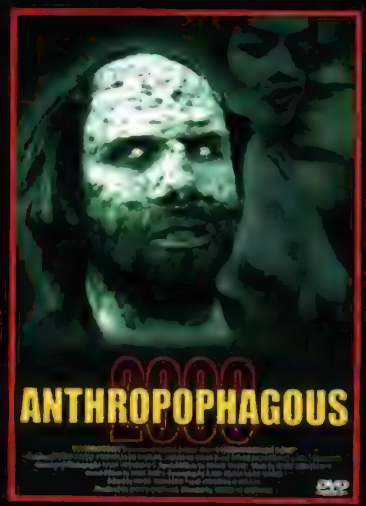
Bill Hinzman, le zombie le plus terrifiant de LA NUIT DES MORTS VIVANTS de George A. Romero, reprend du service dans ce film d'horreur ultra gore qui rivalise en efficacité avec les plus grands classiques du genre. Un film tout simplement indispensable à tous les fans dignes de ce nom! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



SCALPS 25 €

PLAGA ZOMBIE ZONA MUTANTE 25 €



ANTHROPOPHAGOUS 2000 25 €

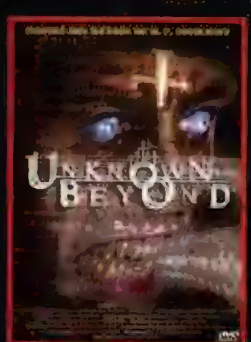
LUTHER THE GEEK 25 €

ROSSA VENEZIA (2) 25 €

THE NECRO FILES 2 (3) 25 €

GIRLS SCHOOL SCREAMERS 20 €

SLIME CITY 20 €



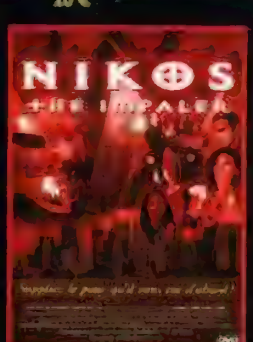
UNKNOWN BEYOND 15 €

DEATH FACTORY 15 €

UNHINGED 20 €

THE SHUNNED HOUSE 15 €

FANTOM KILER 3 (1) 25 €



NIKOS THE IMPALER 20 €

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN VHS!

SCRAPBOOK (1) 12€

THE NECRO FILES (1) 12€

INFANTRY OF DOOM 10€

DEMONIUM 8€

FANTOM KILER (1) 12€

THE BURNING MOON 10€

PARTS OF THE FAMILY 10€

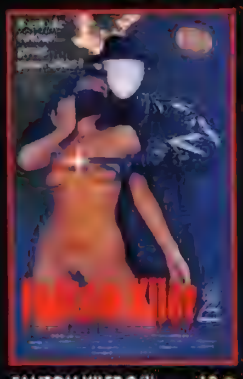
ANGEL OF DEATH (1) 12€

TERROR TOONS 10€

I PISS ON YOUR GRAVE (2) 12€

www.uncutmovies.fr

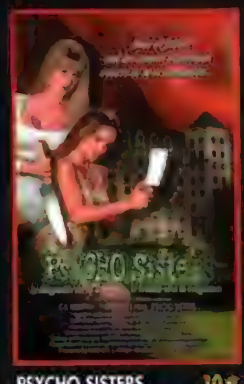
PREMUTOS 10€



FANTOM KILER 2 (1) 12€

BACK FROM THE DEAD 8€

THE DEAD NEXT DOOR 10€

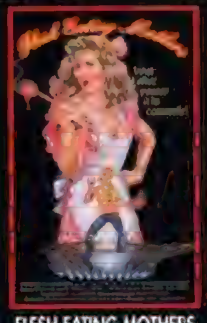


PSYCHO SISTERS 10€

BLACK PAST 10€

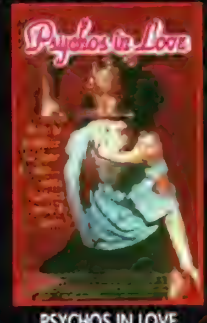
THE DARKNESS BEYOND 8€

SKINNED ALIVE 8€



FLESH EATING MOTHERS 8€

REDNECK ZOMBIES 8€



PSYCHOS IN LOVE 8€

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 6 € ; à partir de 80 € d'achat : PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de ..... €

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Tél. : ..... E-mail : .....

Titre	Prix
Frais de port	
TOTAL	

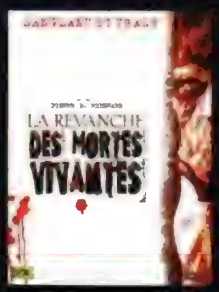
(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.

Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger, mandat international uniquement. Pour l'étranger et les DOM-TOM frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

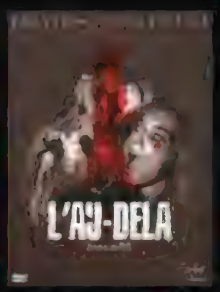
DVD ZONE 2 NEUFS

L'Enfer des Zombies Collector 25 €

Killer Crocodile 1 & 2 12 €

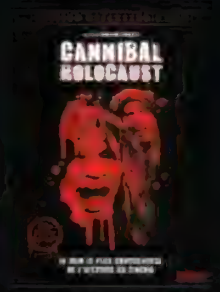


La Revanche des mortes-vivantes 12 €



L'Au-delà Collector 20 €

Street Trash 20 €

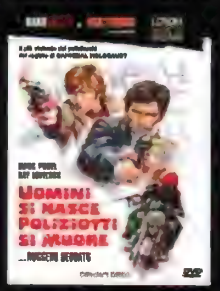


Cannibal Holocaust 20 €

Les Insatisfaites Poupées 29 €

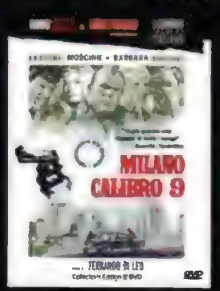
Le Boss de la Ville 29 €

Les Amis de Nick Hezard 29 €



Uomini si Nasce... 29 €

La Città Sconvolta 29 €



Milan Calibre 9 2 DVD 35 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

!!! EXCLUSIVITE MOVIES 2000 !!!

6 HOURS, LE PREMIER DVD DE 4-16 PROD

Plus de 3 heures de programmes

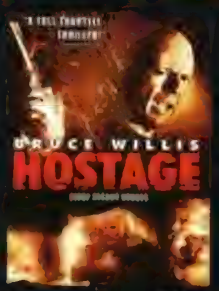
15 € seulement !

DVD ZONE 1 NEUFS

Le Fils de Chucky 30 €

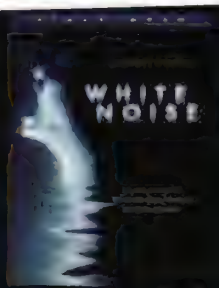
Boogeyman 33 €

The Machinist 33 €

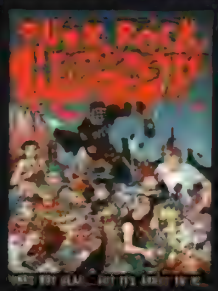


Otage 33 €

The Jacket 33 €



La Voix des Morts 33 €



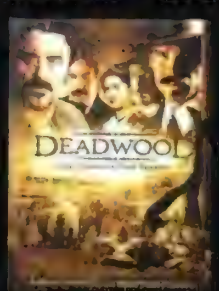
Punk Rock Holocaust 25 €

Bloody Bird 25 €

Conquest 25 €

Nausicaa 33 €

Porco Rosso 33 €



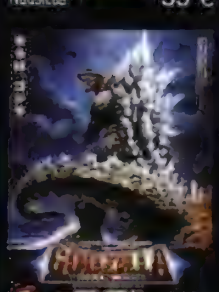
Deadwood Saison 1 99 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Kung Fu Hustle 25 €

Born to Fight 20 €

House of Fury 25 €



Godzilla Final Wars 25 €

Appleseed 2004 25 €

Devilman 25 €

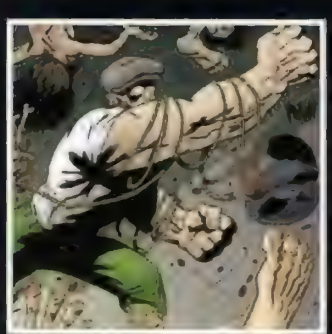
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

67, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

5 westerns d'or en DVD !



sommaire

#80 DVD
Du western italien, où les hommes tirent d'abord et parlent ensuite ; du péplum de même provenance, où les hommes fouettent d'abord et causent après ; du rape and revenge où les femmes tuent et ne parlent pas... Un joyeux programme ce mois-ci, éclectique, racé et (presque) complet. Oui, bon, ça va, on a le droit de se cirer un peu les pompes tout seul non ?

#92 TELE MANIAC
Enfin, les chaînes américaines ont dévoilé leur calendrier et du coup, Yannick est tout fou. Bondissant partout et persuadé que la rédac est remplie d'extraterrestres anthropo-morphes, ce bon vieux Dahan porte désormais des lunettes noires, persuadé que l'effet sera le même que dans **Invasion Los Angeles**...
Enfin, Winckler, beaucoup plus calme de son côté, joue le ***Caméléon***...
Yannick garde les lunettes !!!

#96 PLAYMAD
Lunettes noires toujours pour Yan, histoire de se la jouer hitman du jeu vidéo...
Enfin, ce mois-ci, il part à la rencontre du réalisateur de la bombe avant-gardiste-ovni-from Japan, **Killer 7**. Mélange d'influences allant de Suzuki à Fukasaku en passant par Tsukamoto, il y a clairement de quoi baver !

#98 MELOMAD
Le muscle hypertrophié, le marcel seyant et la chevelure gominée, le play-boy du 6, rue Rodier (mais aussi du 49, rue de la Rochefoucauld, passez lui faire un bisou les filles !) aborde en ce mois de juin les scores de **Kingdom of Heaven**, **Carrie**, **Crazy Kung-Fu** et bien sûr de **Star Wars Épisode III : La Revanche des Doukh**.

#100 SANG D'ENCRE
Attention, choc des titans dans Sang d'encre : The Goon Vs. Bordas. Perdant d'avance, le Goon se ravise et tape la discut' avec ce bon vieux Bobor... Pendant ce temps-là, une poignée de matous étranges font leur apparition. Stop la weed !

Sang, poussiere et plomb

(LA BRUTE, LE COLT ET LE KARATÉ + CINQ GÂCHETTES D'OR + LE JOUR DU JUGEMENT + MON NOM EST SHANGHAI JOE + TIRE ENCORE SI TU PEUX)

APRÈS UNE PREMIÈRE FOURNÉE DÉBARQUÉE L'AN DERNIER, ET LA RÉCENTE SORTIE DU MYTHIQUE DERNIER FACE À FACE, SEVEN 7 POURSUIT SUR SA LANCÉE ET CONTINUE DE S'AVENTURER SUR LE TERRAIN DU WESTERN ITALIEN.

Peu à peu, l'assoiffé de cinéma de genre transalpin et plus particulièrement de westerns trouve son compte dans les diverses sorties ponctuant les plannings des éditeurs. Ce mois-ci, c'est donc Seven 7 qui vole à la rescousse des amateurs avec 5 titres dont quelques fleurons du genre. Déjà sorti en DVD au Japon, aux États-Unis et en Italie, **Tire encore si tu peux** débarque enfin en France et constitue le titre le plus plébiscité des aficionados. Proposé dans une très belle copie et en version intégrale (avec certains passages inédits absents de la VF), le chef-d'œuvre de l'inclassable Giulio Questi se pose d'emblée comme une acquisition indispensable. Flirtant avec le fantastique et basculant parfois dans l'horreur pure, **Tire encore si tu peux** terrasse le spectateur par ses visions surréalistes apocalyptiques, à la croisée des délires visuels de Jodorowsky et des exactions corporelles du **Salò** de Pasolini. Un métrage à l'image de la carrière de son initiateur, foudroyant et insaisissable. En bonus sur la galette, la présentation éclairée du film par Curd Ridel, auteur de B.O. (l'ultra référentielle *Django Renard*) et fan de westerns italiens devant l'Éternel. Moins définitif mais extrêmement ludique, **Mon nom est Shanghai Joe**, du touche-à-tout Mario Caiano, opère la fusion entre film de kung-fu et western. En résulte une combinaison des plus plaisantes, drôle malgré elle, mais jouissant d'une violence rappelant les sommets gore de certains films avec Sonny Chiba. En sus, notons l'intéressante mais trop courte intervention de Philippe Setbon, auteur il y a déjà plusieurs années d'un livre sur Kinski (fin limier scalpophile dans le métrage rappelons-le), revenant sur le parcours du bonhomme au sein de la production western en Italie. Début 70 marque les prémices du déclin pour cette dernière, qui accouchera néanmoins d'œuvres parfois atypiques, comme en témoigne ce **Jour du jugement** réalisé par Mario Gariazzo (coupable de l'excellent polar **La Fureur d'un flic**), vigilante flick nimbé d'une atmosphère fantastique, où Ty Hardin joue du calibre et du déguisement pour assouvir sa vengeance. Bien plus léger, **La Brute, le Colt et le Karaté** d'Antonio Margheriti, coproduction des studios de la Shaw, voit le mythique Lo Lieh faire équipe avec le grand Lee Van Cleef dans une désuète histoire de magot et de fesses (!). Toujours là quand on cause des frères Shaw, notre Julien Séveon nous gratifie d'un petit historique des coprods du fameux studio chinois. Ultime titre, qui en dépit d'un casting grand standing (Montgomery Ford, Bud Spencer, William Berger, Tatsuya Nakadai, rien que ça !) s'avère être plutôt dispensable. **Cinq gâchettes d'or** de Tonino Cervi (connu des amateurs de fantastique pour son très atmosphérique **Les Sorcières du bord du lac**) ravira néanmoins les complétistes du genre. On en retiendra une scène d'assaut final plutôt réussie, un beau défilé de gueules et le cabotinage sympathique de l'immense Tatsuya Nakadai (**Goyokin**, **Kagemusha**...), dont Julien Séveon (encore lui) tire le portrait dans un module court mais efficace. À cela s'ajoute un bonus non négligeable, une interview (un peu frileuse) de Bud Spencer, qui revient sur sa carrière dans le western. Après avoir dépoussiéré d'autres films de genre italiens le mois dernier (le polar musclé **L'Exécuteur** de Maurizio Lucidi ou encore le film de mafia **L'Affaire Mori** de Pasquale Squitieri), Seven 7 semble être sur un cap prometteur. Pourvu que ça dure.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : SEVEN 7. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9 ET 4/3). SON 1.0 (VO. ET VF UNIQUEMENT SUR **CINQ GACHETTES D'OR** ET **MON NOM EST SHANGHAI JOE**). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DES FILMS - INTERVIEW (SUR **CINQ GACHETTES D'OR**) - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES.

CABIN FEVER

D'ELI ROTH

Étant l'un des rares ici (Le seul ? Merde les gars, déconnez pas, revenez) à aimer le premier film d'Eli Roth, j'ai pour mission de vous pousser au visionnage de ce petit slasher bien crado dont l'inévitable boogeyman est ici remplacé par un virus des plus dégueulasses, véritable rongeur de chair humaine transmissible par simple contact épidermique. Calibré, inconsciemment ou pas par son jeune et impétueux réal, pour une vision entre potes un samedi soir, **Cabin Fever** est encore plus appréciable en DVD, support qui devrait attirer dans son giron quelques fans supplémentaires. Plus fournie que l'Américaine, l'édition franchouillarde fourmille de bonus mettant certes un peu trop en avant Eli Roth (aussi poseur que passionné, d'où une personnalité irritante pour certains), mais le plus souvent didactiques et informatifs. Roth a beau avoir une grande gueule, cet ancien collaborateur de David Lynch sait exactement ce qu'il fait, laissant ainsi augurer de joyeux lendemains pour notre genre favori. Reste que cette édition aussi soignée (la charte graphique très réussie des menus) qu'engagée risque de faire camper sur leurs positions les détracteurs du film d'Eli Roth. Vous faites chier les gars, c'est bien **Cabin Fever**...

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : MAKING OF - COURT METRAGE - DOCUMENTAIRE - PRESENTATION DU FILM - BANDES ANNONCES - COMMENTAIRE AUDIO.

OPEN WATER

DE CHRIS KENTIS

On ne reviendra pas sur l'intérêt très discutable de ce survival marin shooté façon documentaire, pour s'intéresser de plus près à son édition DVD, autant réussie que le film est raté. Difficile en effet de ne pas tomber en pâmoison devant le splendide packaging et son fourreau à moitié croqué, objet qui devrait ravir les cinéphiles les plus fétichistes... Dur de faire la gueule devant ce gueuleton de bonus n'hésitant pas à revenir sur tous les aspects du film, de son making-of sportif (bien plus stressant et captivant que le film lui-même) à ses scènes coupées en passant par plusieurs modules consacrés aux prédateurs. Si mal exploités dans le métrage, ces derniers retrouvent la place qui leur est due dans une interactivité que l'on aurait aimée un poil plus prolixe sur l'incroyable destinée blairwitchienne d'un film tourné pour 130 000 dollars et acheté pour 2,5 millions par Lions Gate après sa diffusion à Sundance. C'est peut-être là l'unique tour de force d'**Open Water**, sauvé in extremis de la noyade par son édition DVD.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - SCENES COUPEES - MAKING OF - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES.

36, QUAI DES ORFEVRES

D'OLIVIER MARCHAL

Décidément, le destin du polar-mausolée de Marchal ne laisse pas de surprendre. Après avoir fait le plein des entrées en salles, **36** débarque maintenant dans une édition collector totalement en adéquation avec le film, c'est-à-dire à la fois prestigieuse (packaging classieux, qualités techniques tutoyant la perfection et récompensées du label THX) et totalement à part. Oubliant les stars et les paillettes, le dessein éditorial se concentre avant tout, et à raison, sur l'homme qui a porté ce projet en lui pendant dix ans avant de batailler âprement pour l'imposer sur grand écran. Durant un petit peu plus d'une heure, le documentaire **Qui veut la peau d'Olivier Marchal ?** nous permet ainsi de coller aux basques du réalisateur pendant toute la préparation puis le tournage de **36**. Loin de tout souci de promotion, Marchal s'y dévoile avec une sincérité hallucinante : farouche, agaçant, déconneur, crevé, excédé, flippé, seul contre tous ou meneur d'hommes énergique, le cinéaste semble jouer le match de sa vie et du coup, on ne s'étonne plus de l'aspect si habité d'un film comme **36**. Il faut voir par exemple le bonhomme engueuler son assistant, déclarer à son producteur qu'il préfère arrêter tout plutôt que de faire des concessions trop dommageables, ou encore avoir les larmes aux yeux alors qu'il est en train de monter une scène. Face à une telle implication, on se dit que le nombrilisme maniéré de nos petits auteurs français fait bien pâle figure. Le reste des bonus est dans le même ton, avec ce journal vidéo de la script qui retranscrit au jour le jour l'ambiance du plateau (on assiste ainsi au tournage émouvant de la scène des funérailles dans la cour du quai des orfèvres), un making-of restant dans le ton du documentaire, un commentaire audio prenant de Marchal avant tout axé sur les événements qui ont inspiré le film, plus deux featurettes très intéressantes sur le choix des costumes et des armes (en fait, des chutes du documentaire). Enfin, juste pour la rigolade, on vous conseille d'aller faire un tour dans la galerie des affiches, où figurent les différents projets rejetés : franchement, ça vaut son pesant de cacahuètes, certains posters ressemblant à ceux d'un quelconque actioner vandammesque directement distribué en vidéo ou carrément à une affiche de blaxploitation bien psychédélique. Reste un petit regret : pas de scènes coupées comme il fut un temps annoncé (on parlait même d'une confrontation orageuse entre Titi et Klein, les personnages incarnés par Francis Renaud et Depardieu). Y'aurait comme une odeur de director's cut dans l'air que ça ne nous étonnerait pas...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2. EDITEUR : GAUMONT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE (**QUI VEUT LA PEAU D'OLIVIER MARCHAL ?**) - MAKING OF - JOURNAL VIDEO DE LA SCRIPT - FEATURETTES - PROMO REEL - GALERIE AFFICHES - BANDES ANNONCES.

ATOMIK CIRCUS - LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

DE THIERRY & DIDIER POIRAUD

Si nous n'avions pas grand espoir que l'hybride des frères Poiraud trouve son public dans une exploitation en salles plombée par des choix de promotion souvent aberrants (le pompon revenant à la terrifiante affiche), on pouvait espérer à l'inverse que le DVD, médium par essence bien plus flexible, fasse l'effort de s'adapter à l'univers biscornu d'**Atomik Circus**. Joie : c'est en partie le cas ! Outre le morne packaging et la déception de ne pas trouver quelques incontournables du support (Pas de commentaire audio ? Pas de DTS ?), les suppléments respectent de bout en bout l'essentiel : ils demeurent totalement cohérents avec le film qu'ils servent. Ce qui signifie également qu'ils sombrent en partie dans le grand danger qui guette **Atomik Circus** : devenir totalement abscons. À force d'abuser des zooms (un défaut élémentaire, mais rédhibitoire), le « taking-of » est quasiment irregardable et l'humour de la visite de Skotlett City est pour le moins obscur. Des défauts d'autant plus regrettables que le premier bonus nous aurait permis d'en savoir plus sur les notes d'intention, et que le second aurait pu révéler la cohérence d'un univers bien plus structuré qu'il n'y paraît. Heureusement, le reste oscille entre le sympathique, l'excellent et le nécessaire. Outre un réétalonnage bienvenu, notamment dans l'attaque des aliens nettement moins sombre qu'en salles, les deux courts-métrages des frères Poiraud - le superbement cauchemardesque **Escarpins sauvages** et le très psychotronique **Metal Spike** - servent d'introduction idéale à leur univers, ce qui n'est certainement pas du luxe. Ils prouvent en outre, si besoin est, que le cinéma bricolé des deux frères est mieux adapté aux productions miséreuses. Quant au documentaire **Freak Circus**, il révèle **Atomik Circus** sous son meilleur jour : un objet non identifié empreint d'une énergie rock vivifiante, réalisé par une bande de joyeux tordus et fleurant bon l'art du bricolage (on ne soulignera jamais assez les qualités d'artisan des Poiraud). Avec les superbes menus (clairement l'un des aspects les plus réussis du DVD), **Freak Circus** s'avère être au final l'un des seuls organes de communication qui sera parvenu à rendre justice à ce mutant tordu, insaisissable, mais restant indéniablement attachant.

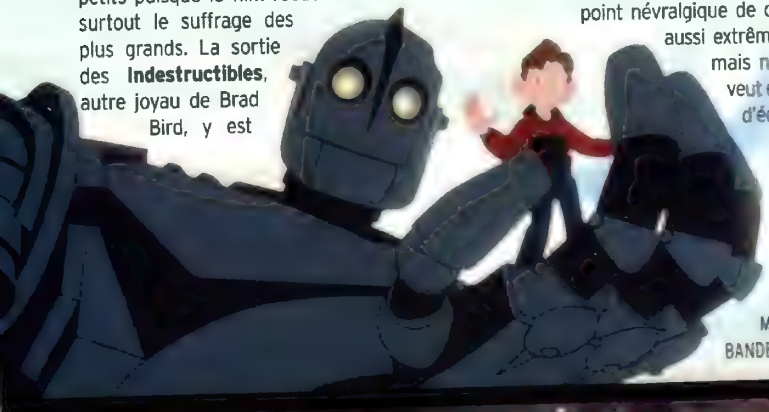
Julien DUPUY

DVD ZONE 2. EDITEUR : TF1 VIDEO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1. SUPPLEMENTS : COURTS METRAGES (**METAL SPIKE** ET **LES ESCARPINS SAUVAGES**) - TAKING OF - DOCUMENTAIRE (**FREAK CIRCUS**) - INTERVIEWS - GALERIES PHOTOS - VISITE A SKOTLETT CITY.

LE GEANT DE FER - EDITION SPECIALE

DE BRAD BIRD

S'il fallait une preuve que les chefs-d'œuvre finissent toujours par trouver leur public, **Le Géant de fer** se poserait là. Dernier grand film d'animation traditionnelle américain, le premier long-métrage de Brad Bird subira les contrecoups du bide massif d'**Excalibur, l'épée magique**, première grosse production Warner Animation, et verra sa sortie sur les écrans bradée durant l'été 1999, face aux grosses machines de guerre hollywoodiennes. Conséquences : un bide qui stoppe les espoirs de la Warner de pouvoir un jour concurrencer Disney sur son propre terrain, et une sortie internationale en catimini, histoire d'amortir un peu plus la chute. Seulement voilà, six ans après, **Le Géant de fer** accède enfin aux faveurs d'une édition spéciale conçue selon le principe de l'offre et de la demande, à savoir qu'elle ne s'adresse pas uniquement aux tout-petits puisque le film recueille surtout le suffrage des plus grands. La sortie des **Indestructibles**, autre joyau de Brad Bird, y est sûrement pour quelque chose, mais ce n'est pas tout : le film est désormais considéré comme un véritable classique, le vestige flamboyant d'une ère (l'animation traditionnelle) qui semble révolue. Au programme des réjouissances, on retrouve certains des suppléments de l'édition précédente (notamment une featurette sur le casting vocal porté par Vin Diesel), mais surtout une poignée de scènes coupées des plus percutantes (avec en tête l'ouverture alternative et le rêve absolument hallucinant du Géant) et un making-of segmenté en plusieurs petits modules revenant sur la conception générale du film. Du travail de design accompli par Joe Johnston (le réalisateur de **Jurassic Park III** et **Jumanji**) aux préoccupations principales de Brad Bird (qui résume le projet en un pitch percutant : *« Et si une arme possédait une âme ? »*), en passant par le détail de la séquence d'action finale, encore plus énorme sur le papier qu'à l'écran, ce making-of, bien que relativement court, s'avère être le point névralgique de cette édition spéciale certes pas aussi extrême que celle des **Indestructibles**, mais néanmoins savoureuse pour qui veut en savoir plus sur ce premier coup d'éclat hors normes. **Stéphane MOÏSSAKIS**



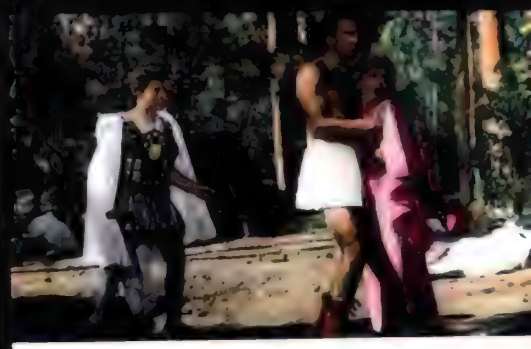
DVD ZONE 2 EDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - SCENES SUPPLEMENTAIRES - FEATURETTES - MAKING OF SEGMENTE - GALERIE - BANDES ANNONCES.

LE CROCODILE DE LA MORT

DE TOBE HOOPER

Disponible jusqu'ici dans l'Hor[illegible] VHS dans la mythique collection [illegible], Chateau, le second film de Tobe Hooper pointe enfin le bout de son nez en DVD. Moins définitif que **Massacre à la tronçonneuse**, **Le Crocodile de la mort** reste cependant un vrai film poisseux porté par l'acteur Neville Brand, dont le jeu halluciné compense les quelques faiblesses techniques de l'ensemble, faiblesses concernant essentiellement le croco en titre, un simple ressort dramatique venant servir d'alibi à Tobe Hooper et à Kim Henkel pour dépeindre une nouvelle galerie de personnages complètement siphonnés, interprétés, entre autres, par Robert Englund, Mel Ferrer et une Marilyn Burns encore convalescente de son aventure texane. Proche cousin de Leatherface et de Norman Bates, Judd, tenancier d'un motel crasseux, ne peut s'empêcher d'occire tous ses clients avant de balancer leurs restes à son saurien affamé. Pourchassant ses victimes avec sa faux comme Leatherface le faisait avec sa tronçonneuse, le binoclard aux cheveux longs s'inscrit au panthéon des psychopathes oubliés. Cette édition devrait le rappeler à notre bonne mémoire, malgré une interactivité aussi réduite qu'intéressante et une copie paradoxalement trop décrassée. **Alexandre BUSTILLO**

DVD ZONE 2 EDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : ANALYSE D'UNE SEQUENCE - ENTRETIEN - BANDE ANNONCE



Glaives & Jupettes

(COLLECTIONS PEPLUMS)

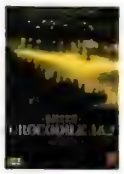
Si aujourd'hui, le péplum est un genre réservé aux grosses productions hollywoodiennes, qu'elles s'adressent au grand écran (**Gladiator**, **Troie**, **Alexandre**) ou au câble (**Hélène de Troie**, **Spartacus**, **Jules César**), il fit surtout les beaux jours du cinéma bis italien, avant d'être éclipsé par le western. Il était grand temps que des éditeurs s'y intéressent même si, et cela ne surprendra personne, cette noble action reste assez confidentielle. Nous voici donc gratifiés d'une collection de cinq « classiques » du genre par FIP : **Ulysse contre Hercule** de Mario Caiano avec Georges Marchal, **L'Esclave de Rome** de Sergio Grieco et Franco Prosperi, **Seul contre Rome** de Luciano Ricci (en fait Herbert Wise) avec Rossana Podestà, **Les Derniers jours d'un empire** d'Antonio Margheriti et surtout le **Spartacus** de Riccardo Freda avec Massimo Girotti, seul titre à vaguement mériter le statut de « classique » parmi cette flopée de spectacles à la fois fauchés et érotiques, ambitieux et naïfs, bourrés de dialogues anthologiques et de duels gesticulants. Les copies sont discutables et seule la VF est offerte, mais on s'en tape : c'est jouissif. On regrettera simplement la laideur des jaquettes, qui font ressembler les films à des productions underground gay... avec de minuscules reproductions des affiches d'origine en back-cover !

Plus éloquente est la collection « Les plus grands péplums » éditée par Fabbri et vendue en kiosques. Après avoir proposé quelques chefs-d'œuvre made in USA (**Ben-Hur**, **Cléopâtre**, **La Chute de l'Empire romain**, **Les Gladiateurs**), le catalogue s'est tourné vers le péplum italien, et non des moindres, puisque s'y côtoient merveilles et curiosités rigolotes : **Les Travaux d'Hercule** et **Hercule et la reine de Lydie** de Pietro Francisci, **Le Colosse de Rhodes** de Sergio Leone, **La Guerre de Troie** de Giorgio Ferroni, **Messaline** et **Hercule à la conquête de l'Atlantide** de Vittorio Cottafavi, **Les Derniers jours d'Herculanum** et **Hercule se déchaîne** de Gianfranco Parolini, **Les Derniers jours de Pompéi** de Mario Bonnard et Sergio Leone, **Néfertiti reine du Nil** de Fernando Cerchio, **Salammbô**, **L'Enlèvement des Sabines**... S'y croisent Steve Reeves, John Barrymore, Belinda Lee, Brad Harris, Reg Park, Jacques Sernas, Vincent Price, Serge Gainsbourg, Roger Moore, Mylène Demongeot, Jean Marais... En attendant **Carthage en flammes**, **Le Triomphe d'Hercule**, **Les Horaces et les Curiaces**, **La Vengeance d'Hercule**, **Maciste contre les hommes de pierre**, **Jules César conquérant de la Gaule** et bien d'autres encore. Encore une fois, la VF est de rigueur et les bonus absents (sauf rares exceptions), mais les galettes sont accompagnées de fascicules passionnants et superbement illustrés, qui rendent la collection essentielle pour tout adorateur du genre. C'est en kiosques tous les quinze jours à 14,99 €, et si vous ne les achetez pas, on vous jette aux lions ! **Cédric DELELÉE**

DVD ZONE 2 EDITEURS : FIP (**COLLECTION PEPLUMS ITALIENS**) ET FABBRI (**COLLECTION LES PLUS GRANDS PEPLUMS**). SPECIFICITES TECHNIQUES DIVERSES.

KILLER CROCODILE 1 & 2

DE FABRIZIO DE ANGELIS & GIANNETTO DE ROSSI



L'éditeur Neo Publishing revient flatter nos plus bas instincts de bisseux primaires avec ces chefs-d'œuvre oubliés que sont **Killer Crocodile 1** et **2**. Évidemment, si dans votre lexique, « chef-d'œuvre » rime avec Welles, Kubrick et Kurosawa, la vision de ces deux films risque de vous traumatiser le cortex à jamais. Commencez donc par doses homéopathiques avec **Killer Crocodile** premier du nom, réalisé en 1989 par Fabrizio De Angelis, mythique producteur de **L'Enfer des zombies**, planqué ici sous le pseudo américanisé de Larry Ludman. Une bonne grosse dose des **Dents de la mer** et quelques barils toxiques (très en vogue à l'époque) lui suffisent pour faire apparaître un gros croco en plastique (à mettre au crédit de Giannetto De Rossi, bien plus inspiré chez Fulci et Aja) pas content du tout (il n'arrête pas de grogner). Si vos abdominaux ont survécu à cette expérience, n'hésitez pas à la prolonger avec le second volet réalisé par De Rossi himself, copie conforme de l'original (au point de lui repiquer des plans entiers) tout aussi poilante. Un De Rossi qui se verra honoré d'un rapide retour passionnant sur sa foisonnante carrière, seul bonus de cette double édition indispensable aux amoureux fous du cinéma ringue rital des années 80.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 EDITEUR : NEO PUBLISHING. TRANSFERTS 1.77 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : INTERVIEW - FILMOGRAPHIES.

Crepuscule d'une lame

(VOYAGE À SHIOBARA + LA BLESSURE + RETOUR AU PAYS NATAL)

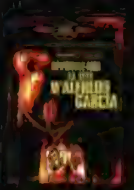
C'est à la fin (provisoire) du long périple d'Ichi que nous convie Wild Side ce mois-ci, en éditant les trois derniers opus de cette saga longue de 25 épisodes, qui aura révélé l'immense talent de son interprète principal Shintaro Katsu, mais aussi autorisé à un vaste panel de metteurs en scène importants de véritables expérimentations visuelles au sein d'un univers extrêmement codé. Mais il faut reconnaître que **Voyage à Shiobara** de Kazuo Mori et **Retour au pays natal** de Kimiyoshi Yasuda restent des opus mineurs, certes sobres et efficaces, mais peu audacieux au regard des œuvres magnifiques qui les ont précédés. En revanche, le 24e épisode, le tragique **La Blessure**, réalisé par Katsu lui-même, est une vraie surprise. Baigné dans des lumières ténébreuses, procédant d'une recherche formelle permanente, il offre des cadres et un découpage étonnant qui témoignent des influences croisées de Misumi (lumières, tempo, bascule de points) et de Mori (la méthode consistant à laisser la caméra filmer les visages à la fin d'une scène pour capter des plans spontanés qui seront exploités dans d'autres séquences). Ces influences sont parfaitement explicitées par de multiples intervenants ayant travaillé sur la saga dans deux docus présents sur le dernier disque. Si vous êtes devenus accros, sachez toutefois que la saga ne s'est pas arrêtée là. Le Zatoichi a poursuivi son chemin à la télévision avant d'offrir un dernier baroud d'honneur sur grand écran en 1989. L'errance est éternelle... et Kitano le confirmera.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 EDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO). SUPPLEMENTS : DOCUMENTAIRES (SUR **RETOUR AU PAYS NATAL**) - POSTERS.

APPORTEZ-MOI LA TETE D'ALFREDO GARCIA

DE SAM PECKINPAH



Attendu, désiré, rêvé, **Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia**, déjà sorti en DVD au Pays du Matin Calme (où les impatients ont acheté leur exemplaire !), débarque en France quelques semaines après sa sortie en zone 1, perdant au passage un commentaire audio de Paul Seydor (auteur du documentaire **The Wild Bunch : An Album in Montage**, disponible sur le DVD US de **La Horde sauvage**) accompagné d'une poignée d'acolytes spécialistes du maître. Tous les superlatifs pour qualifier l'œuvre de Bloody Sam ont été utilisés, rabâchés et usés jusqu'à la corde. De cet **Apportez-moi...** on retiendra son atmosphère quasi fantastique, étendant une simple histoire de rançon improbable à un véritable cauchemar éveillé, où Benny (Warren Oates dans son premier rôle principal chez Peckinpah) trimballe sa carcasse tel un zombie errant, suivi au plus près par la mort qu'il sème et récoltera... L'échec du film aux États-Unis fut cinglant, le côté inclassable de l'œuvre et le nihilisme exacerbé de ses personnages (bien plus prononcé que dans les autres films de Peckinpah) ayant clairement dérouté nombre de spectateurs et critiques de l'époque. Désormais, ce chef-d'œuvre trouvera sa place dans votre DVDthèque, en attendant qu'un éditeur se penche sur le cas de Monte Hellman, frère de pellicule de Sam The Man et grand oublié du DVD zone 2.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 EDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

DAY OF THE WOMAN

DE MEIR ZARCHI

À l'instar de **Délivrance** pour le survival ou d'**Halloween** pour le slasher, **Day of the Woman** est le chef-d'œuvre du rape and revenge, sous-genre longtemps décrié pour l'ultra-violence réaliste dans laquelle il se drape. Trop souvent comparé à **La Dernière maison sur la gauche** (faux rape and revenge, puisque ici ce sont les parents des victimes qui châtient les bourreaux), **Day of the Woman** (rebaptisé **I Spit on Your Grave**, titre plus commercial et explicite selon ses distributeurs de l'époque) n'a rien perdu de sa puissance évocatrice, près d'un quart de siècle plus tard. Jeune journaliste new-yorkaise, Jennifer Hill (Camille Keaton, l'héroïne en titre de **Qu'avez-vous fait à Solange ?**) s'installe dans une maison isolée près d'un lac, afin de se lancer dans l'écriture de son premier roman. Elle y croisera la route de quatre péquenots du bled voisin, qui, après lui avoir tournée autour en bateau, l'entraîneront de force dans la forêt pour la violer. Laissée pour morte, Jennifer se relèvera avec une seule idée en tête : envoyer ad patres ce quatuor de fils de pute. Œuvre non grata dans de nombreux pays (Allemagne, Australie, Nouvelle-Zélande...), listée « Video Nasty » en Angleterre, ou simplement expurgée de sa violence la plus malsaine dans les quelques pays la diffusant (comme en France, sortie en VHS chez VIP sous le titre **Œil pour œil**), la première baffe de Meir Zarchi est ici présentée dans une copie restaurée et surtout intégrale, identique à celle proposée par Elite en zone 1. Difficile dans ces conditions de ne pas compatir pleinement au calvaire de Jennifer, calvaire scruté de près par la caméra d'un Meir Zarchi dont la réalisation proche du naturalisme (sobriété de la mise en scène, aucune musique d'ambiance) viendra accentuer l'horreur et la véracité de la situation. Un réalisateur rare (il ne fera qu'un seul film après **Day of the Woman**) que l'on retrouvera au centre de l'interactivité de cette édition DVD, dans un commentaire audio (sous-titré !) des plus passionnants. Alors qu'une suite fut un temps envisagée dans les années 80, **Day of the Woman** continuera d'inspirer de nombreux réalisateurs talentueux, d'Abel Ferrara (**L'Ange de la vengeance**) à Gaspar Noé (**Irréversible**), tout en se faisant remaker par des hordes de copieurs sans âme (**I Piss on Your Grave** d'Eric Stanze), sans que son aura de film culte ne se fasse égratigner au passage. Tout simplement inégalable et incontournable.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : ANTARTIC. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF), 5.1 ET DTS (VO). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - PROJETS D'AFFICHES - FILMOGRAPHIES - SPOTS TV - SPOTS RADIO - BANDES ANNONCES.

INCIDENT AU LOCH NESS

DE ZAK PENN

Alors, c'est Werner Herzog qui part en Écosse filmer un documentaire sur le mythe du monstre du Loch Ness et qui, très vite, s'aperçoit que non seulement il est entouré d'une équipe de dangereux incompétents, mais qu'en plus ledit monstre existe réellement. Déjà, avec une base pareille, le spectateur flaire rapidement le kolossal canular, mais si on rajoute là-dessus des situations caricaturales au possible (Zak Penn, producteur manipulateur et lâche du film dans le film, loue les services d'une playmate en string, provoquant ainsi la colère d'Herzog) et un propos de plus en plus vaseux au fur et à mesure qu'avance le film (Mais de quoi parle **Incident au Loch Ness** ? De la relativité de la vérité ? Du cinéaste Herzog ? Du monstre du Loch Ness ?). Forcément, pour ceux qui n'auraient pas encore entravé le truc, le DVD nous propose des suppléments (un commentaire de Penn et Herzog, des featurettes, des scènes coupées) qui continuent de faire prendre des Nessies pour des lanternes au spectateur avant de lui révéler, ô surprise, la nature de la supercherie, dans une section bonus cachés de plus de 3 heures, avec un Zak Penn certes amplement plus sympathique, mais pas beaucoup plus fin dans sa démarche. N'est pas Peter Jackson qui veut...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 EDITEUR : LA FABRIQUE DE FILMS. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTES - SCENES COUPEES - BONUS CACHES (MAKING-OF, COMMENTAIRES AUDIO, FEATURETTES, DIAPORAMA).

LES PREDATEURS DE LA NUIT

DE JESS FRANCO

On se souvient tous de notre bonne vieille VHS René Chateau, usée à force de visionnages... Désormais, les fans de cette petite gâterie gratifiée par ce sacré Jésus céderont à la tentation, et pourront enfin jouir pleinement des plaisirs de cette perle 80's, nantie de surcroît d'une copie des plus correctes. Camarades, oubliez un instant **Les Yeux sans visage** de Georges Franju, pour vous replonger avec délectation dans cette sombre histoire de clinique macabre et de médecin véreux. Grée d'un casting réunissant la crème des acteurs bis-sards (Helmut **Ultime violence** Berger, Brigitte **L'Exécutrice** Lahaie, Chris **Dark Mission** Mitchum, Caroline **Maniac** Munro...) et doté de moyens « conséquents » pour un métrage confié à Franco, **Les Prédateurs de la nuit** synthétise la quintessence du clinquant-kitsch propre aux années 80. Le ton est donné dès les premières minutes du film : ce sera rouge, gore, sexy et tape-à-l'œil. Échec lors de sa sortie, le film de Franco se regarde toujours avec autant de plaisir, ne serait-ce que pour son éventail quatre étoiles de stars du B et la tronche flippante de Gérard Zalcberg.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2. EDITEUR : RENE CHATEAU. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VF ET VANST).

GOTHIC

DE KEN RUSSELL

Aujourd'hui relégué aux oubliettes, Ken Russell (Au-delà du réel, Le Repaire du ver blanc) se rappelle à notre bon souvenir avec Gothic, l'un de ses meilleurs films (le meilleur ?). Dans un château perdu sur les bords du lac Léman, la romancière Mary Shelley s'apprête à vivre en compagnie de Lord Byron et de son mari une soirée particulièrement mouvementée, nuit d'orage qui au matin lui donnera l'inspiration pour écrire le roman de sa vie, Frankenstein. Racé, élégant, parfois dérangeant, Gothic a tout du petit chef-d'œuvre oublié, voire méconnu. Dommage cependant que l'édition ne jouisse d'aucune interactivité et que la copie soit à la limite de l'acceptable.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 EDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

HIGHWAYMEN

DE ROBERT HARMON

Après son catastrophique **Peuple des ténèbres**, Robert Harmon revient à ses premières amours avec **Highwaymen**, thriller routier et aride dans la lignée de **Hitcher**, son titre de gloire. Pourchassant le « serial driver » ayant culbuté sa gonzesse sur le capot de sa grosse bagnole, Jim Caviezel promène sa carcasse christique dans un film aux ambitions limitées mais clairement atteintes, dont on retiendra essentiellement une scène intense dans un tunnel et la prestation de Colm Feore, à la fois pathétique et terrifiant. Pas de quoi non plus se relever la nuit, mais force est de constater qu'Harmon a considérablement relevé le niveau depuis son dernier méfait.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 EDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : BANDE ANNONCE.

SEXCRIMES 3

DE JAY LOWI

Recette pour réussir son thriller chaud et moite visible par toute la famille : prenez une grosse poignée de bonasses bronzées jusqu'au bout du string, quelques cailloux pour leur faire tournebouler la tête, arrosez le tout d'une bonne rasade de voitures de sport, de beaux gosses Colgate, de manipulations à deux balles et de soleil californien, et vous obtiendrez ce rutilant nanar qu'est **Sexcrimes 3**. Reste que si vous êtes fans de Dina Meyer (la GI sacrifiée de **Starship Troopers**), ou que vous souhaitiez prendre de l'avance sur les programmes de TF1, n'hésitez pas.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT WILD THINGS : DIAMONDS IN THE ROUGH. USA. 2005. REAL.: JAY LOWI. INT.: LINDEN ASHBY, DINA MEYER, BRAD JOHNSON, SARAH LAINE... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: GCT.

UNIVERSAL SOLDIER
EDITION COLLECTOR
DE ROLAND EMMERICH

Van Damme qui s'enfile 19 plats de purée et qui casse la tête d'une poignée de rednecks en DTS, vous en avez rêvé ? StudioCanal l'a fait ! Certes, cette magnifique ode à la pratique de la main dans la gueule qu'est **Universal Soldier** n'avait peut-être pas besoin d'un collector, mais chaque bonus (ou presque) se met au diapason intellectuel du film. On passera gentiment sur le making-of assez succinct (le nom d'Andy Davis, premier réalisateur pressenti, n'est jamais prononcé ; les rapports tendus entre Van Damme et Lundgren sont à peine évoqués), pour nous concentrer sur le module mettant en valeur les acteurs antagonistes. Et là, ça vaut quand même son pesant de cacahuètes, JCVD nous refaisant le coup de la noisette entre les fesses (si, si !) pendant que Dolph s'extasie sur le Clint Eastwood de son enfance, reconstitution foireuse à l'appui (un sosie de Clint refaisant **Pour une poignée de dollars**, le tout filmé en DV bien pourrie dans le désert du coin...). Entre ça et un commentaire audio peu intéressant (même ponctué des *« Yeah ! »* de JCVD), il reste une fin alternative surprenante (Jean-Claude y meurt !) et surtout le film, gros monument de bourrinage bêtement jouissif dont le concept hautement raffiné n'a pas eu besoin de s'accommoder à la finesse légendaire de Tonton Emmerich, qui signait là sa plus belle œuvre, et oui !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2. EDITEUR : STUDIOCANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF), 2.0 ET DTS (VF). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - INTERVIEWS - FIN ALTERNATIVE - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES - SPOTS TV.

L'EXORCISTE - AU COMMENCEMENT
DE RENNY HARLIN

Attention, revoilà le nanar dantesque de Renny Harlin dans une édition certes chiche en bonus (commentaire audio tout péteux, mini making-of et puis c'est tout !), mais toujours aussi riche en barres de rire. À la poubelle les frayeurs engendrées par le film matriciel de Friedkin, et ciao à l'ambiance bien glauque de l'opus 3 signé William Peter Blatty. Ici, c'est le lifting scandinave complet d'une franchise labellisée « monument de terreur ». Enfin, quel plaisir de pouvoir se repasser à l'infini (et à vitesse variable) la scène de la fausse Linda Blair qui se mange un mur invisible en pleine tronche. Le diable en rit encore, comme on dit...

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : MAKING OF - COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE.

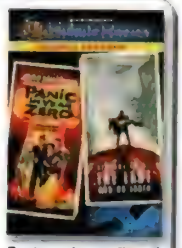
LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA
Le pouvoir de tout voir

Recherche et commandes dans le monde entier

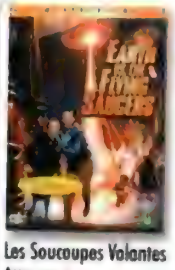
Seed of Chucky (UNCUT) (VOSTFR) : 32€ Z1 NTSC

Danger Diabolik (Mario Bava) (VOST anglais) : 18€ Z1 NTSC

Fritz the Cat (VF/VOSTFR) : 18€ Z1 NTSC



Panique Année Zéro/ Je Suis Une Légende (2 films) (VOSTFR) : 25€ Z1 NTSC


Les Soucoupes Volantes Attaquent (VF/VOSTFR) : 26.00€ Z2 PAL

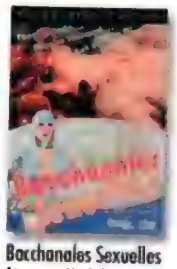
l'Empire des Fourmis Géantes/Tentacules (2 films) (VOSTFR) : 18€ Z1 NTSC

Salon Kitty (UNCUT) (2 DVD - Ed. limitée) (VOST anglais) : 30€ Z0 NTSC

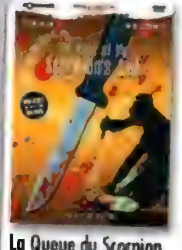
Guinea Pig : Devil's Experiment & Android of Notre Dame (VOST ang.) : 31.50€ Z1 NTSC

l'Etrange Vice de Mme Wardh (Sergio Martino, avec E. FENECH) (VOST ang.) : 22.50€ Z1 NTSC

Entrails of a Virgin (VOST anglais) : 25.00€ Z1 NTSC


Bacchanales Sexuelles (Jean Rollin) (VF) : 25.00€ Z1 NTSC

The Opening of Misty Beethoven (VO) : 32.00€ Z0 NTSC (1)


La Queue du Scorpion (Sergio Martino) (VOST anglais) : 22.50€ Z1 NTSC

Pénitencier de Femmes (Bruno Mattei, avec LAURA GEMSER) (V ang.) : 28.10€ Z1 NTSC

L'HOMME INVISIBLE Coffret Legacy Collection (5 films) (VOSTFR) : 35€ Z1 NTSC
- L'Homme Invisible
- Le Retour De L'Homme Invisible
- La Femme Invisible
- L'Homme Invisible Contre La Gestapo
- La Vengeance De L'Homme Invisible

SVP ! Assurez-vous que vos appareils habituels puissent lire les DVD commandés en cas de doute nous consulter. Ni reprise ni retour.

(1) : Strictement interdit aux moins de dix huit ans. En commandant cet article, je certifie être majeur.

Bon de commande à retourner à : La Petite Boutique du Cinéma (*) - 5, rue Luc Breton 25000 Besançon
Tél. 03 81 61 78 72 - e-mail : boutiquecinema@wanadoo.fr
Site web : www.lapetiteboutiqueducinema.com

Je désire recevoir le(s) titre(s) suivant(s):
.....
Je joins mon réglement de .....€ (+frais de port 5€ 1-2 DVD, 10€ 3-4 DVD,etc)
par ☐ chèque ☐ mandat CASH à l'ordre de la boutique(*).
NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....

LA SOCIETE

DE PASCAL SINGEVIN

Nous vous parlions de **La Société** en novembre dernier (in Mad 169), à une époque où le destin du film de Pascal Singevin était encore incertain. Initialement inscrit à l'intérieur d'une anthologie télévisuelle mise sur pied par TPS, **La Société** s'est très vite imposé auprès de ses producteurs comme un projet à part, susceptible d'être exploité en salles. Même si cette éventualité fut finalement écartée, cette sortie DVD est tout de même un bon point car elle récompense un film certes pas totalement abouti mais néanmoins courageux au sein de la production française actuelle. Récit d'anticipation situé dans un futur proche régi par un grand conglomérat économique qui donne son nom au film, **La Société** raconte l'histoire d'une poignée d'employés faillis déportés sur une île déserte afin de subir un stage de survie visant à les réinsérer au sein de leur entreprise. Entre survival réaliste, SF minimaliste et intrigue à tiroirs, ce premier film a le grand mérite de ne pas dévier de sa trajectoire (un défaut typiquement français ça, l'inconstance) et de raconter son histoire sans céder aux sirènes du commentaire sociologique trop appuyé. Et pourtant, vu qu'une partie du film est filmée en DV intradiégétique (les stagiaires, équipés d'une caméra, filment leur périple), le parallèle avec le phénomène de la télé-réalité aurait pu s'imposer facilement. Loin de ces automatismes un peu trop voyants, Singevin se concentre sur ses personnages et sur le décor magnifique qui les entoure, livrant ainsi un bel exemple de film de genre certes quelque peu surdialogué, mais avant tout porté sur l'efficacité. Tout direct-to-video qu'il est, ce DVD comporte quelques bonus appréciables : un commentaire audio du réalisateur et de deux des acteurs, apportant son lot d'infos sur le tournage mais qui aurait gagné à être un peu plus bavard et un peu moins porté sur la déconne, et les deux courts-métrages précédents de Pascal Singevin, dont l'excellent **Expresso**, petite tranche de vie surréaliste et rigolote située dans un bistro et adaptée d'une bédé de Vuillemin.

Arnaud BORDAS

DVD INEDIT FRANCE. 2004. REAL.: PASCAL SINGEVIN. INT.: FLORENCE BOULIFER, GUY AMRAM, DIANA FRANK, GERALD LAROCHE... FORMAT 1.85 (16/9). SON 2.0. SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO, COURTS-METRAGES, BANDES ANNONCES. DIST.: M6 VIDEO

L'Asie par le bas

(2000 AD + THE LEGEND OF SPEED)

Sortie couplée de **2000 AD** et de **The Legend of Speed**, deux films mineurs réalisés par des auteurs alors en pleine crise de doute. Difficile de croire, à la vision du premier, qu'il s'agit là d'un film de Gordon Chan (**Fist of Legend** quand même), tant le sujet bateau (un homme se lance à la poursuite des tueurs de son frère hacker et se retrouve au milieu d'un complot impliquant la CIA et la police hongkongaise) et son traitement ne volent finalement pas plus haut que la majorité des productions hollywoodiennes. Pas étonnant, donc, de voir ces dernières venir pomper des films comme **The Legend of Speed**, sorte de **Fast and Furious** avant l'heure où des rebelles à deux balles s'affrontent dans des courses illégales sur les autoroutes de Hong Kong. Aussi poseur et beauf que le sera l'opus de Rob Cohen, **The Legend of Speed** restera comme une faute de goût dans la carrière d'Andrew Lau, bien plus à l'aise, et à son avantage, quelques années plus tard sur **Infernal Affairs**. Quant à Gordon Chan, il s'écrasera définitivement en 2003, après avoir signé **Le Médaillon**, l'un des pires Jackie Chan. Triste.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDITS HK. 2000. REAL.: GORDON CHAN. INT.: AARON KWOK, PHYLLIS QUEK, DANIEL WU... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : INTERVIEW, MAKING-OF.

HK. 1999. REAL.: ANDREW LAU. INT.: EKIN CHENG, CECILIA CHEUNG, JERRY LAMB... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : INTERVIEW, MAKING-OF. DIST.: CTV

6 HOURS

DE JULIEN LACOMBE & PASCAL SID

Il s'est fait désirer ce DVD des fan-boys de 4-16 prod ! Bien heureusement, notre attente est largement récompensée. L'édition est en effet irréprochable et contient tout le travail « home made » que les jeunes réalisateurs ont effectué jusqu'à aujourd'hui. On a donc le plaisir de revoir **HK**, bande démo bien énervée avec son impressionnant mano a mano final, mais surtout **6 Hours**, déclinaison énergique de **Running Man** confirmant le savoir-faire indéniable de la team 4-16. Filmé caméra à l'épaule dans Paris, avec un casting comptant parmi les meilleurs kickeurs français (on retrouve avec plaisir Patrick Vo et Manu Lanzi), **6 Hours** atteste avec punch de leur croyance indéfectible en un cinéma d'action français ambitieux. Hormis le plat de résistance, le DVD contient pas mal de bonus (featurettes, interviews), dont le plus marquant reste le teaser d'**Avant l'aube**, LE film de zombies auquel ils devraient logiquement s'atteler après avoir shooté **Le 6ème homme**, court-métrage policier situé dans les eighties avec François Levantal et Jo Prestia. On attend ça avec impatience !

David DOUKHAN

DVD INEDIT FRANCE. 2005. REAL.: JULIEN LACOMBE ET PASCAL SID. INT.: PATRICK VO, MANU LANZI... FORMAT 1.85 (4/3). SON 2.0. SUPPLEMENTS : COMMENTAIRES AUDIO, SCENES COUPEES, COURT-METRAGE (**SALE JOURNEE**), TEASER (**AVANT L'AUBE**), MAKING-OF, BANDES DEMO, BONUS CACHES. DIST.: INSONIS.

BAD TRIP

DE GREG PAGE

Rares sont les films d'horreur émouvants de nos jours, **May** étant le dernier en date à nous avoir ravagé le cœur. Depuis, plus rien, jusqu'à **Bad Trip**, titre ballot dissimulant **The Locals**, premier film écrit et réalisé par un jeune néo-zélandais promis à un avenir brillant : Greg Page. Partis surfer pour le week-end, deux potes s'aventurent sur une route fermée. Ils y rencontrent deux jeunes filles elles-mêmes égarées avant de croiser le chemin d'une bande de paysans vindicatifs. Tout semble se mettre en place pour un bon petit survival des familles avant que Greg Page ne bifurque tout naturellement vers le film de fantômes, en dévoilant la condition spectrale desdits bouseux. Rien de vraiment révolutionnaire certes, mais **Bad Trip** double la concurrence avec son duo d'acteurs attachants (John Baker et Dwayne Cameron, parfaits), dont la réelle amitié transpire à chaque image avant de se trouver directement impliquée dans un épilogue déchirant. Enveloppé dans une photo magnifique, **Bad Trip** est tout simplement un beau film dont la vision devrait vous glacer l'échine avant de vous faire verser une larmichette.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT THE LOCALS. NOUVELLE-ZELANDE. 2003. REAL.: GREG PAGE. INT.: JOHN BAKER, DWAYNE CAMERON, KATE ELLIOTT, AIDEE WALKER... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO, MAKING-OF, INTERVIEWS, BANDE-ANNONCE. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS.

DETENTION

DE SIDNEY J. FURIE

- « Tiens Dolph ?? Punaise, ça faisait une paye, t'étais où ? »

- « Et bien, j'étais en **Détention**... *Warf ! Warf ! Excusez, mais j'aime la grosse déconnade. Non,* **Détention** *c'est mon nouveau film réalisé par Sidney. Hein ? Mais non, pas le mec qui faisait du hip hop sur Antenne 2, je te parle de Sidney J. Furie, le visionnaire d'***Aigle de fer** *! Ici, je suis un ex-Marines reconverti en prof dans un lycée à problèmes. Des terroristes y foutent le bordel, moi j'arrive et je nique tout le monde ! Warf ! Warf ! »*

- « Mouais, comme dans **The Substitute** *quoi... »*

- « J'aime aussi la boxe thaï... »

- « En même temps, il est bien ce film. »

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT DETENTION. USA. 2003. REAL.: SIDNEY J. FURIE. INT.: DOLPH LUNDGREN, ALEX KARZIS... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: METROPOLITAN.

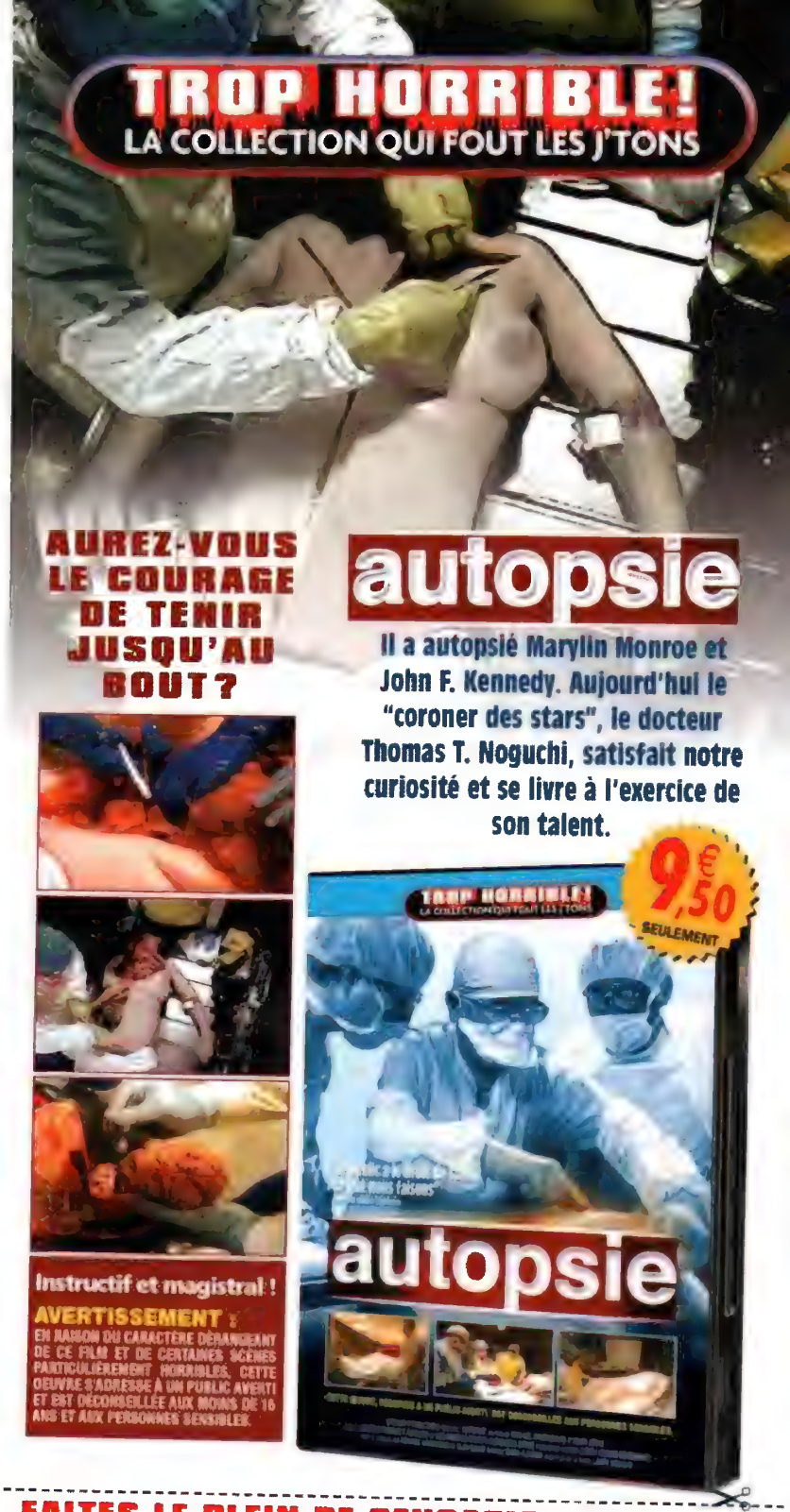
MILLENNIUM ACTRESS

DE SATOSHI KON

Quand on traite aussi tardivement, et aussi brièvement, d'un des plus grands films de ces dix dernières années, un magazine se doit de s'expliquer. À notre décharge, nous avons donc deux (bonnes ?) excuses. La première : l'absence de sortie en salles. Car aussi fou que cela puisse paraître, l'un des plus grands réalisateurs contemporains est pour l'heure relégué en France au marché du DVD, alors que son premier film, **Perfect Blue**, avait atteint un score tout à fait honorable sur les grands écrans de l'Hexagone. Mais il faut également vous dire qu'il s'est révélé être impossible de parler de **Millennium Actress** comme il se doit, c'est-à-dire par la bouche de son metteur en scène. Après avoir attendu en vain d'obtenir par nos propres moyens un entretien avec Mr. Kon, trop occupé à ériger une œuvre titanesque pour nous donner un peu de son temps (comment lui en vouloir ?), nous voilà contraints, tout penauds, de nous rabattre sur une simple chronique de l'excellent DVD sorti à la vente chez Dreamworks. Heureusement, plus encore que des excuses, nous avons des motifs de consolation, puisque l'ampleur d'un tel bijou ne peut de toute façon être enfermée dans le carcan d'une critique. Aussi longue soit-elle, elle échouera, fatalement, à se faire correctement l'écho de la profondeur abyssale de ce chef-d'œuvre. Il y a en effet quelque chose du puits sans fond dans ce film spiral qui se déploie à l'infini selon un cycle d'une grâce absolue. Cadencé par une rythmique entêtante et ponctué par des refrains visuels d'une beauté étourdissante (je vous mets au défi de ne pas pleurer devant ce travelling latéral accompagnant l'héroïne courant à en perdre haleine), **Millennium Actress** progresse en se dérobant perpétuellement à toute analyse. Alors plutôt que de nous risquer à résumer en quelques lignes ce colosse, mieux vaut décrire le principe démentiel qui régit le scénario. **Millennium Actress** suit deux journalistes chargés de brosser le portrait d'une star historique du cinéma nippon. Le caméraman est un technicien désabusé, ennuyé royalement par cette commande, tandis que l'intervieweur est un otaku qui voue un véritable culte à la vedette. L'entretien a à peine débuté, que les souvenirs de l'actrice se mêlent au présent des journalistes. C'est ensuite au tour de la fiction de contaminer la réalité, et à la narratrice d'être parasitée par son auditoire, entraînant le trio vers une destination aussi mélancolique qu'inattendue. Ode aux femmes, éloge des fans de tout poil, œuvre-mémoire sur une période révolue du cinéma nippon, réflexion sur le pouvoir et la nécessité du spectacle, mais aussi reflet du XX[e] siècle japonais, **Millennium Actress** est une corne d'abondance qui déverse continuellement des trésors de thématique à mesure que Satoshi Kon progresse sur une trame simple et émouvante. Et si la forme, toute en déstructurations, peut rappeler **Abattoir 5**, **Johnny s'en va-t-en guerre** ou certains des premiers films d'Alain Resnais, force est de reconnaître que les outils dont se sert Kon, notamment parce qu'il œuvre dans l'animation (mais pas seulement !), relèvent de l'inédit. Ce mélange de styles plastiques et narratifs, qui vont de l'estampe nippone à Stanley Kubrick, aboutit à un collage si fécond qu'il pourrait engendrer à lui seul une nouvelle génération de cinéastes. Et au risque d'oser un dithyrambe honteusement restrictif, il faut dire que **Millennium Actress** est très probablement le plus grand film post-moderne jamais réalisé. Un point c'est tout.

Julien DUPUY

DVD INEDIT **SENNEN JOYU**. JAPON. 2001. REAL.: SATOSHI KON. FORMAT 1.78 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF + DIVERS). SUPPLEMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE. DIST.: DREAMWORKS/UNIVERSAL.



FAITES LE PLEIN DE SENSATIONS FORTES!

Bon de commande réservé aux lecteurs de MAD MOVIES, à renvoyer à :
Les Éditions du Film Retrouvé / DistriAbonnements BP 73621 - 31036 Toulouse Cedex 1
Tél : 08 26 30 46 32 (0,15€/mn en France métropolitaine) - Fax : 05 61 727 650 - mail: info@ditri-abo.com

BLOOD HOOK — Le concours de pêche tourne au cauchemar
CARNAGE — La folie meurtrière d'un terrifiant justicier
DRAWING BLOOD — Peux t-on succomber aux charmes d'un vampire ?
ATTENTION ENFANTS — Les enfants portés disparus sont des tueurs !
ZOMBIE ISLAND — Un groupe de touristes est pris en chasse par des zombies

Je désire recevoir les DVD suivants* :

- ❑ AUTOPSIE .... x 9,50 €
- ❑ BLOOD HOOK .... x 9,50 €
- ❑ CARNAGE .... x 9,50 €
- ❑ DRAWING BLOOD .... x 9,50 €
- ❑ ATTENTION ENFANTS .... x 9,50 €
- ❑ ZOMBIE ISLAND MASSACRE .... x 9,50 €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT 5,00 €

Total €

Je paie : ❑ Par chèque bancaire ou postal à l'ordre de "ÉDITIONS DU FILM RETROUVÉ"
❑ Carte Bancaire n
Expire fin
Notez les 3 derniers chiffres au dos de votre carte
PRÉNOM :
NOM :
ADRESSE :
Ville :
Code postal :
Date :
Signature

*Offre valable pour la France Métropolitaine jusqu'au 31/12/05 dans la limite des stocks disponibles

Box 507 D'ENRIQUE URBIZU

Enfin ! Après 2 ans d'attente dus à des problèmes trop longs à énumérer ici, le vainqueur du Grand Prix du Film Policier de Cognac 2003 et de trois autres prix, **Box 507**, sort directement en DVD, sans prendre la moindre petite ride, demeurant toujours ce remarquable polar ciselé au scalpel couronné fort justement cette année-là. Directeur d'une petite banque, Modesto se voit un matin pris en otage et enfermé dans la salle des coffres tout un week-end. Au réveil, la majorité d'entre eux ont été pillés. Mais il découvre dans le n°507 un dossier prouvant que la mort horrible de sa fille, sept ans auparavant, n'était pas un accident. Libéré, Modesto va entamer une implacable vengeance. En parallèle, Rafael, flic pourri propriétaire du coffre 507, cherche les braqueurs pour récupérer son dossier. Une situation explosive qui ne pourra s'achever que dans un bain de sang, où la vengeance fera payer à la justice son prix fort. C'est simple, **Box 507** est un chef-d'œuvre. Polar mélangeant remarquablement plusieurs thèmes sur une narration des plus intenses, son contexte politico-policier rappelle certains polars italiens des années 70, comme **Un juge en danger** de Damiano Damiani (un des rares à « bien » se terminer...). Sauf qu'en plus, le scénariste-réalisateur Enrique Urbizu corrompt un peu la donne en saupoudrant le film d'une once d'immoralité qui trouve son point d'orgue à la fin. Le tout concernant des personnages magnifiquement créés, incroyablement riches, à l'image de Rafael, ancien flic devenu tueur pour l'argent et dont quasiment toute la vie se devine au travers des scènes le concernant. Tout cela sans explications laborieuses et pesantes, juste par une action, un plan, un regard qui en dit plus long que moult palabres. Là se situe la force de **Box 507** qui fait progressivement avancer une intrigue a priori banale vers une vengeance de haute précision mécanique aux multiples ramifications... D'où l'événement de cette sortie DVD. Question bonus, ils ne reprennent de l'édition espagnole que le making-of de 15 minutes plutôt bien troussé, où l'on notera surtout que les acteurs ont vraiment bien appréhendé la richesse complexe de leur personnage, le discours tenu faisant moins langue de bois commerciale qu'à l'accoutumée. Autrement, rien d'autre... Bon, parfois, un petit bonus bien foutu vaut mieux que plein de bonus indigestes et consensuels, c'est vrai. Ce qui, au final, reste dans l'esprit de **Box 507**.

Stéphane THIELLEMENT

DVD INEDIT LA CAJA 507. ESPAGNE. 2002. REAL.: ENRIQUE URBIZU. INT.: ANTONIO RESINES, JOSE CORONADO, GOYA TOLEDO... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF ET VO). SUPPLEMENTS : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS.

INTERVIEW D'ENRIQUE URBIZU SCENARISTE ET REALISATEUR DE BOX 507

GRAND PRIX DU FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC 2003, CHEF-D'ŒUVRE DU POLAR IBÉRIQUE, BOX 507 **A ÉTÉ SÉQUESTRÉ 2 ANS DANS LES TIROIRS D'UN DISTRIBUTEUR. JUSTICE LUI EST RENDUE AUJOURD'HUI AVEC SA SORTIE EN DVD. POUR EN PARLER, ENRIQUE URBIZU, L'ORFÈVRE CRÉATEUR DE CE BIJOU CINÉMATOGRAPHIQUE.**

Box 507 est un thriller très méticuleux, très précis, où chaque scène a son intérêt, et où chaque personnage est très travaillé. Combien de temps vous a-t-il fallu pour concrétiser le film ?

Pour obtenir le scénario tel qu'il est aujourd'hui, il m'a fallu deux ans. En luttant très souvent avec mon producteur et avec la réalité. Je m'explique : tout en écrivant, mon coscénariste, Michel Gaztambide, et moi-même, lisions chaque jour les quotidiens. Si leur contenu se rapprochait trop de notre histoire, on réécrivait. De plus, j'adore les films muets parce qu'on comprend justement tout par l'image... Et avec **Box 507**, je voulais d'abord faire du cinéma dans cette veine, pour que chaque image ait une histoire. En gros, je désirais éviter les dialogues interminables et les explications qui n'en finissent plus. Selon moi, si l'intrigue vous intéresse, toute image peut suffire à la faire avancer.

Il y a deux histoires qui se rejoignent dans* Box 507 *: celle d'une vengeance, et celle d'un flic corrompu. C'était votre choix dès le départ ?

Non, au départ, il y avait 3 parties. D'abord, celle des criminels avec le hold-up, ensuite celle des victimes avec la mort des adolescents, et enfin celle des coupables avec la vengeance et la chasse du flic pourri. Même si j'aimais cette structure, ça ne ma[illegible] Et avec Michel, on a ramené ça à [illegible] celle d'une résurrection avec le per[illegible] Modesto, simple petit banquier n'ayant [illegible]t à la vie depuis la mort de sa fille, mais qui trouvera dans la vengeance une forme de renaissance ; et ensuite celle de Rafael, le flic pourri de l'intrigue. À ces personnages s'ajoutent les criminels liés au hold-up et au coffre 507. Leur point commun à tous, c'est la banque. Là est ma connexion, que je souhaitais au départ la moins évidente possible.

Vous terminez* Box 507 *par cette note immorale après la victoire de Modesto. Ce choix était-il aussi défini dès le départ ?

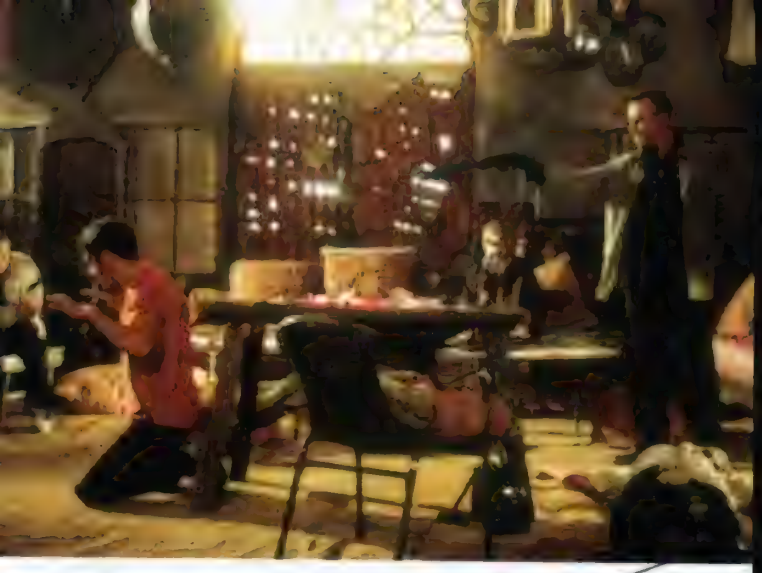
On ne voulait pas que Modesto meure. Mais il y a quand même eu 5 ou 6 fois où on l'a tué. (rires) Et il y avait même une version qui commençait par sa mort, le film étant alors un long flash-back... En tout cas, on ne voulait pas de happy end.

Pour moi, c'en est une...

Je comprends, mais c'est immoral. Modesto a changé, il porte dans le plan final des lunettes de soleil qui cachent aussi ce qu'on peut voir dans ses yeux, ce qu'il a fait. Il ressemble alors à Rafael et aux autres gangsters qu'il a rencontrés.

Je trouve justement intéressant le fait qu'il se venge et qu'en même temps, il profite de l'occasion pour pouvoir entamer une nouvelle vie, avec sa femme...

Moi aussi j'aime cette fin. Je suis d'accord avec vous, Modesto n'a plus que sa femme qu'il aime par-dessus tout. Certes, il se venge, mais en vendant aussi son silence, il se corrompt un peu. Et en même temps, il a la possibilité d'un avenir qui pourrait leur redonner goût à la vie. C'est pour cela que j'ai[illegible] miné sur ce plan de ciel bleu, d'horizon



immaculé, et derrière eux, l'urbanisme, leur ancienne vie, la violence et la mort.

Pour en revenir à Rafael, c'est un personnage très ambigu, quelqu'un de très violent qui tue de sang-froid, mais en même temps, lors de son exécution, on ne peut s'empêcher d'être mal à l'aise...

Oui, j'ai beaucoup apprécié sa création. On peut penser qu'avant, Rafael était heureux. Ce qu'il veut aujourd'hui, c'est quitter toute cette pourriture et partir avec celle qu'il aime. Je vois Rafael comme une sorte de samouraï, qui cache ses sentiments et tout ce qui lui est proche. On ne voit jamais de photos de lui dans l'intimité, sauf quand il portait l'uniforme... Ce qui lui rappelle une vie qu'il a perdue, un passé qu'il a trahi.

Il y a cette scène qui montre bien le malaise dans sa vie actuelle, où son amie lui dit au revoir sur le pas de la porte d'entrée, en posant sa main sur le carreau, juste à l'endroit où se reflète Rafael...

Tout à fait. J'aime quand l'image parle et que les détails visuels se substituent aux paroles. Je me suis inspiré des tableaux d'Edward Hopper, qui montrent souvent des personnes solitaires regardant d'une fenêtre la vie extérieure, comme si cela était un rêve inaccessible pour eux. Cela suscite aussi de la mélancolie, de la tristesse... Et dans le cas de cette scène, cela suggère que c'est la dernière fois qu'ils se voient... Quand vos personnages existent et « vivent », c'est comme si vous les connaissiez, c'est ce que j'aime dans le cinéma. Même si le rythme de **Box 507** est lent, on est accroché du fait que tout détail a un sens, une importance. Car pour moi c'est clair, sans vrais personnages, sans vrais sentiments, et malgré toute la sophistication employée, votre film ne touchera personne.

Box 507 montre, pour une fois, le combat contre une multinationale ou un cartel criminel au travers d'une personne, et ce en 5 minutes suffisantes pour cerner l'étendue de son pouvoir.

Il ne pouvait en être autrement. Il fallait que ce soit crédible, réaliste. Or, à la base de ces groupes, il y a bien UNE personne. Et si je voulais conserver l'intensité de mon histoire, Modesto devait se mesurer à cette personne. Je ne voulais pas de spectaculaire, je désirais rester proche des victimes innocentes. **Box 507** est un polar sur des actes criminels qui affectent notre vie quotidienne.

Et quand vous revoyez votre film, êtes-vous satisfait ?

Non ! (rires) Non, ce n'est pas vrai. Quand j'ai enfin dit « OK » pour le tournage à mon producteur, c'est parce que l'histoire était au point, et que rien ne pouvait contrarier l'intensité de sa progression. De plus, les deux années accordées à la conception du film m'ont aussi très justement servi et m'ont permis d'achever le travail correctement.

Propos recueillis et traduits par Stéphane THIELLEMENT au Festival de Cognac 2003

La fin d'une legende

(DR WONG ET LES PIRATES + DR WONG EN AMÉRIQUE)

Échaudé par l'échec d'**Il était une fois en Chine 4**, qui transformait sa mythique trilogie en franchise soudain confiée à un yes-man (Yuen Bun) avec Chiu Man Chuk dans le rôle de Wong Fei Hung, Tsui Hark décide de reprendre en main son bébé et de réaliser lui-même le cinquième épisode, **Dr Wong et les pirates**. Mais loin de renouer avec la dimension politico-historique des origines, le maître persiste dans la voie feuilletonesque et livre un opus délirant, de superbe facture certes, mais axé sur la comédie bas du front et les prouesses câblées. Le sixième épisode, qui signe les grandes retrouvailles de Jet Li et de Tsui Hark (ils étaient en froid depuis la fin du troisième opus), est quant à lui un joyeux portnawak ultra jouissif réalisé par Samo Hung, qui plonge notre héros amnésique en plein Far West, prêt à en découdre avec les cow-boys, les Indiens et ses propres disciples !! Un film complètement barré qui culmine avec un duel dantesque contre un chinois/mexicain (!!) à la gueule pas possible ! Bref, deux films de kung-fu attachants qui investissent sans complexes d'autres genres et qui ont droit à des masters excellents. Une mention spéciale pour l'interview touchante de Samo Hung, qui explique pourquoi il s'est retiré du monde du cinéma. Édifiant !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2. EDITEUR : HK VIDEO. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLEMENTS (VOST) : INTERVIEW - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

Back in USSR

(STALKER + SOLARIS)

Tournés dans des conditions difficiles, **Stalker** et **Solaris** se servent de la science-fiction comme prétexte pour livrer une méditation très dense sur la psyché humaine, l'art, la science et la religion. Rien que ça. Composée de plans absolument superbes, très contemplatifs, cette conception métaphysique de l'anticipation aura marqué durablement la japanimation et particulièrement Mamoru Oshii, qui n'a jamais caché l'influence de Tarkovski sur son œuvre. Associé à Ruscico, MK2 nous ressert aux menus près exactement les mêmes galettes que les DVD russes. Les copies sont très belles et les bonus rachitiques mais intéressants (l'interview cachée d'Eduard Artemyev se révèle riche en anecdotes). Dommage toutefois que les films soient toujours segmentés en deux parties alors qu'il aurait été plus simple de les faire tenir sur un seul DVD. Un tout petit reproche qui ne doit pas empêcher de se jeter sur ces éditions.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 EDITEUR : MK2. TRANSFERTS 1.85 ET 1.33 (4/3). SON 5.1 ET 1.0 (VO). SUPPLEMENTS : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - GALERIES PHOTOS.

ECORCHE VIF

DE GABE BARTALOS

PREMIER LONG-MÉTRAGE MIS EN SCÈNE PAR LE CRÉATEUR D'ELMER, LE REMUE-MÉNINGES, **MAIS AUSSI DU FACIÈS GRIMAÇANT DE** LEPRECHAUN **ET DE LA TAPINEUSE MOSAÏQUÉE DE** FRANKENHOOKER, ÉCORCHÉ VIF, **VÉRITABLE SLASHER TROMPE-L'ŒIL, NE PORTE PAS LE MASQUE DE L'HORREUR COMME LES AUTRES...**

Dans le monde des effets spéciaux de maquillage, Gabe Bartalos est un cas à part, un artisan qui n'ambitionne pas d'étendre son atelier à l'échelle d'Hollywood. Au rendement quasi industriel d'un KNB, il préfère bricoler dans son coin, sur des séries B ou Z. Quand son nom apparaît dans les profondeurs du générique de grosses productions (**Darkman**, **Blade**, **Vampire vous avez dit vampire ? 2**), c'est généralement comme assistant ou suppléant à des tâches secondaires. Il est comme ça Gabe (Gabe pour Gabriel), farouchement indépendant, attaché à un exercice artisanal de son métier. Pas de changement de cap lorsqu'il passe à la mise en scène avec **Écorché vif** (**Skinned Deep** en version originale), petit budget dont on devine que l'auteur tire le diable par la queue pour en arriver à la finalisation, cinq ans après avoir écrit les premiers mots du scénario.

Dans le parcours anticonformiste de Gabe Bartalos, **Écorché vif** ne constitue pas un caprice de maquilleur pressé de vendre complaisamment son savoir-faire dans les prothèses de latex et les masques hideux. L'inspiration du film, le réalisateur novice la puise dans l'univers du cinéaste auquel il est resté fidèle depuis **Elmer, le remue-méninges** en 1987. Un certain Frank Henenlotter, pour qui il conçoit non seulement le swinguant parasite Elmer, mais ensuite les créatures difformes de **Basket Case 2** et **3**, de même que les explosions de putes dans **Frankenhooker**. Henenlotter exerce une si forte influence sur Bartalos qu'**Écorché vif** porte la marque indélébile du parrain et mentor. Même type d'humour décalé, même goût du mauvais goût, même tentation pour une forme de fantastique iconoclaste, pour un surréalisme de fête foraine et un inquiétant burlesque. Gabe Bartalos assume l'héritage. Pourtant, en jetant les bases du scénario d'**Écorché vif**, tout indique qu'il creuse l'un des sillons les plus profondément éculés du genre. Sillon d'abord tracé par **Massacre à la tronçonneuse**, puis par **La Colline a des yeux**, **Nuits de cauchemar**, **Jeepers Creepers**, **Monster Man**, etc. Désormais, quoi de plus banal dans le cinéma d'horreur « réaliste » qu'un couple avec enfants qui, dans leur découverte de l'Amérique profonde, tombent sur une famille de tarés. C'est précisément ce qui arrive dans **Écorché vif**. Du moins au début, avant que Gabe Bartalos laisse vagabonder son imaginaire débridé au-delà du carcan des clichés et des situations convenues. Oui, les parents passent rapidement l'arme à gauche... Certes, le petit frère disparaît de la scène selon la méthode dite de la tranche de jambon... Effectivement, la grande et jolie sœur survit... Mais, derrière le monticule de poncifs, Gabe Bartalos construit une œuvrette plus originale et zarbi qu'elle n'y paraît, œuvrette hantée par un prédateur aux mâchoires de piège à ours, traquant l'automobiliste dans la grande tradition de **Mad Max 2**. Un personnage pittoresque et effrayant, source d'une franchise potentielle que le réalisateur néglige pour donner autant d'importance à une mamie trop mielleuse pour être vraiment gentille, mais aussi à un nabot usant d'assiettes tranchantes (dans le rôle, le nain Warwick Davis que Bartalos transforma à plusieurs reprises en Leprechaun) et, surtout, à l'hydrocéphale Brain, monstre fleur bleue qui, accessoirement, court les fesses à l'air dans les rues d'une grande ville. Une scène qui n'aurait pas dépareillé dans un film d'Alejandro Jodorowsky ou d'un Topor, vers lequel tendent d'autres images maculées de surréalisme. Jugez plutôt : quand l'héroïne tombe sur un Hercule sans tête mais continuant inlassablement à produire les mêmes figures de culturiste ; ou lorsque, d'un crâne défoncé, sortent de petits cubes qui forment les mots « amour » et « haine » Des instants inattendus, saugrenus, qui donnent à **Écorché vif** toute sa singularité dans un genre trop souvent conformiste.

Marc TOULLEC

DVD INEDIT. SKINNED DEEP. USA. 2003. REAL.: GABE BARTALOS. INT.: KAROLINE BRANDT, KURT CARLEY, WARWICK DAVIS, LINDA WEINRIB, ERIC BENNETT... FORMAT : 1.33. SON : 2.0 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : VISITE COMMENTÉE DU STUDIO DE GABE BARTALOS - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

TOYSTAR

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7
Plus de 2000 références
Pour recevoir notre catalogue gratuit appelez-nous au 01 43 72 06 66

Commandez :
- Par telephone
- Par cheque
- Par courrier

Frais de ports : 5 €
Pour toute commande superieure ou egale a 50 euros les frais de ports vous sont offerts !!!

conan serie 2 : 18 € (1) Conan the Warrior (2) Man Eating (3) Zenobia (4) Xaltotun the Undead (5) Palantides (6) King Conan deluxe boxed set : 39 €

T-850 Attakus 45 cm : 260 €

(1) Jay PVC 35 cm : 49 €
(2) Silent Bob PVC 35 cm :49 €

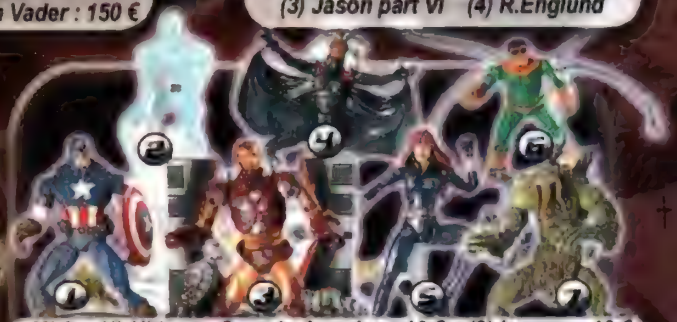
Gros Bisounours : 25 € (1) Grosveinard (2) Grosdodo (3) Groscopain (4) Grosjojo Petit : 10 € (5) lion (6) singe (7) raton laveur (8) pinguin (9) chien (10) elephant

Star wars unleashed : 39 € (1) Grievous (2) Anakin (3) Obi wan Kenobi Force Battlers : 25 € (4) Vader (5) Obi Wan (6) Grievous (7) Anakin (8) Bust up serie 1 : 5 € l' unité (9) Bust up serie 2 : 9 € l' unité (10) Sabre FX Darth Vader : 150 €

Poupées Sideshow : 49 €
(1) Prophecy girl Buffy (2) Frank Black (3) Jason part VI (4) R.Englund

Statue 1/4 Sideshow
(1) Logan :329 €
(2) James bond : 320 €
(3) Hellboy : 340 €

(1) Marvel select Emma Frost : 29 €
(2) She Hulk Bowen bust : 80 € (3) Nova Bowen Bust: 75 €
(4) Crystal Bowen bust : 70 € (5) Omega red bust : 70 €



ML8 - (1) Ultimate Captain America : 16 € (2) Iceman : 16 €
(3) Modern Iron Man : 16 € (4) Storm :16 €
Uniquement disponible pour l'achat de la serie complete a 95 € :
(5) Black Widow (6) Doc Ock (7) Man Thing

(1) Total Control Ras'Al 'Ghul : 24 € (2) Total Control Batman : 24 €
(3) Batcopter : 16 € (4) Batcycle : 16 €
(5) Action Cape batman 30 cm : 39 € (6) Batman deluxe 90 cm : 59 €

Saint seiya Cloth Myth : 55 €
(1) Capricorne (2) Cancer
(3) Balance (4) Belier : dispo fin juin

(1) Peluche Gizmo dansant : 26 €
(2) Repertoire tel : 9 €
Bloc note : 5 €

WWW.TOYSTAR.FR - 01 43 72 06 66

COMICS VO (1 DOLLAR = 1 EURO) ; COMICS VF ; NEWS , TPB ET BACK ISSUES ; C ' EST SUR : WWW.COSMICCOMICS.FR

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 PARIS

Ouvert du lundi au samedi de 10H a 19H

M° BUZENVAL / RER NATION - A 400 METRES DE LA PLACE DE LA NATION

Ils sont venus en paix !

ÇA Y EST, LES PLUS GROS NETWORKS RICAINS (FOX, ABC, CBS, NBC) VIENNENT D'ANNONCER LEURS GRILLES DE PROGRAMMES POUR LA RENTRÉE (LES FAMEUX « FALL SCHEDULES »). MAIS SI LE FANTASTIQUE FAIT UN RETOUR EN FORCE, SUITE À UNE SAISON 2004-2005 PEU INSPIRÉE EN LA MATIÈRE, LA PLUPART DES PROJETS ABORDENT LA MÊME THÉMATIQUE, CELLE DE L'INVASION EXTRATERRESTRE. DE LÀ À DIRE QUE LA GUERRE DES MONDES **FAIT DÉJÀ SON PETIT EFFET...**

Des aliens à la pelle

Ça commence sur NBC avec l'annonce de ***Fathom*** (rien à voir avec le comic-book !), série de SF et d'action à gros budget créée par Josh et Jonas Pate, qui racontera l'apparition subite d'une étrange forme de vie aquatique découverte à plusieurs endroits en même temps par une famille de San Diego, des officiers de la Marine en Antarctique, un institut océanographique à Monterey et des pêcheurs dans le golfe du Mexique. Apparemment gentilles et appréciées des mioches, les créatures en question réservent de grosses surprises à l'humanité. Vu la gueule des acteurs et la touche kitsch des photos promo, je ne suis pas vraiment convaincu pour l'instant...

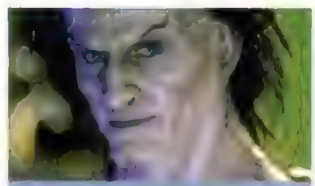
On continue sur ABC avec ***Invasion*** (au moins, c'est clair !), série qui part du principe que l'humanité a toujours regardé les étoiles pour découvrir des formes de vie extraterrestres alors qu'elle aurait d'abord dû vérifier le garage de mémé. Et oui, dans ***Invasion***, les aliens ce sont votre concierge ou le boucher du coin ! Quant aux désastres naturels, tremblements de terre et autres Tsunami, qui déciment les touristes du monde entier, ce ne sont que des écrans de fumée dissimulant une invasion extraterrestre soigneusement orchestrée. Théorie du complot et pitch ringard qui pourraient faire très peur, sauf que la série, située uniquement dans une petite ville américaine où la paranoïa va progressivement s'installer, est produite par Shaun Cassidy à qui l'on doit l'excellente série **American Gothic** (peu connue et indispensable !).

Enfin, sur CBS, les aliens débarquent dans ***Threshold***, série coproduite par David Goyer, David Heyman (**Harry Potter**) et Brannon Braga (***Star Trek***). Carla Gugino, Charles

S. Dutton, Brian Van Holt et Brent Spiner composent une équipe d'experts chargée d'enquêter sur la terrible découverte d'un cargo en plein océan atlantique : les restes d'un vaisseau spatial qui s'est lamentablement crashé ! Chargée d'analyser tous les types de scénarios possibles, notre équipe de scientifiques super balèzes interprète rapidement les intentions des aliens et commence à envisager une super invasion extraterrestre ! Décidément...

Pour fans de Mulder et Scully

ABC ne se contente pas des aliens pour la rentrée et propose une autre série fantastique pour le moins ambitieuse : ***The Night Stalker***. Coproduite par des ex d'***X-Files***, Frank Spotnitz (aussi scénariste) et Daniel Sackheim (par ailleurs réal), la série suit les enquêtes de Kolchak (Stuart Townsend), un homme dont la femme a été assassinée de façon mystérieuse, et qui reste le suspect numéro un du FBI. Kolchak est persuadé que derrière des meurtres anodins se cache une vérité plus terrifiante, dont la présence surnaturelle de créatures tapies dans l'ombre (alors ça c'est original !). Avec l'aide d'une reporter sceptique (la bombe Gabrielle Union, qui fait donc sa Scully), il va découvrir que de nombreuses victimes ont une marque rouge sur la main, en forme de serpent. Comment ? Pourquoi ? Qui ? Où ? Quand ? Telles sont les innombrables questions qui l'attendent. Largement inspirée par le travail de Chris Carter, la série s'annonce glauque et sombre. Mais bon, maintenant, tout est glauque et sombre. Certains trouvent même l'**Épisode III** glauque et sombre. Je ne dois pas avoir la même définition...



Hex (W9)

Sur W9, nouvelle chaîne de la TNT, vous pouvez découvrir depuis le 11 mai, la série anglaise ***Hex*** narrant les péripéties d'une jeune lycéenne qui découvre dans l'établissement qu'elle fréquente un artefact datant de 1743 et qui avait servi à des rituels vaudou pratiqués par une châtelaine de l'époque. Hantée par des visions du passé, la jeune fille, qui vit par ailleurs difficilement son adolescence, va comprendre rapidement qu'elle est victime d'une malédiction lui conférant de dangereux pouvoirs. Attaquée par Azazeal, meneur des Nephelim, elle va tout faire pour péter la gueule à ceux qui menacent son existence ! Qui a dit Buffy ?

La semaine derniere... dans *Star Wars* !

Pour un type qui répétait régulièrement qu'il en avait ras la banane (facile, je sais) d'être réduit à sa mythique saga **Star Wars**, George Lucas cherche quand même à se prendre la tête tout seul. Car voilà que le bonhomme, visiblement surboosté par l'accueil dithyrambique qu'a reçu l'**Épisode III**, décide d'annoncer tout d'un bloc le futur de la saga... à la télévision ! Outre la ressortie des six épisodes cinéma en 3D en 2007 (avec les lunettes **Spy Kids** style ?), nous aurons donc droit à deux séries en cours de développement. La première, qui prolongera la série animée ***Clone Wars***, proposera des épisodes d'environ 30 minutes chacun, entièrement réalisés en images de synthèse, qui raconteront les événements se déroulant entre l'**Épisode II** et l'**Épisode III**. La seconde sera une série classique, avec des acteurs en chair et en os, qui fera le lien entre l'**Épisode III** et l'**Épisode IV**, s'intéressant à des personnages secondaires de la saga et non à Dark Vador, Obi-wan et tutti quanti. Matthew Newton, prétendant au rôle d'Anakin Skywalker pour **L'Attaque des clones**, aurait été approché pour incarner un des rôles principaux de la série. Lucas a annoncé que plus de 100 épisodes étaient déjà prévus mais qu'il refuserait de commencer à tourner avant d'avoir eu entre les mains tous les scripts de la première saison. Début du tournage : 2006 ! **Yannick DAHAN**

Notules cathodiques

● ***Lost*** sera diffusée cet été sur TF1 en Prime Time. J'en profite pour corriger une petite erreur commise le mois dernier. La magnifique série ***Deadwood*** ne sera pas diffusée sur Canal Jimmy mais directement sur Canal +. Il est fini le temps où l'on pouvait découvrir les séries inédites en VO sur le câble...

● Spike TV a commandé un pilote de deux heures basé sur la trilogie **Blade** pour une diffusion début 2006. David Goyer sera producteur exécutif mais n'écrira pas les scénarios (à moins de pourrir **The Flash** comme il l'a fait avec **Blade : Trinity**). Vu que Snipes est en procès avec Goyer et New Line, il y a peu de chances qu'il reprenne son rôle.

● Producteur des mêmes ***Experts***, Jerry Bruckheimer est en passe de devenir l'ultime nabab de la télévision américaine. Non seulement les franchises ***CSI***, ***FBI : portés disparus*** et ***Cold Case*** comptent parmi les séries les plus regardées aux USA mais encore le producteur annonce-t-il 4 nouveaux concepts pour la rentrée : 2 séries judiciaires, une policière (avec Don Johnson) et une sitcom. Bruckheimer se retrouvera donc cet automne à la tête de 9 séries diffusées, explosant le record détenu par Aaron Spelling au début des années 80.

● Le double épisode final de la cinquième saison des ***Experts*** a cartonné aux USA avec plus de 30 millions de téléspectateurs.
Fan de la série (personne n'est parfait), Tarantino en était le metteur en scène ! À cette occasion, il a affirmé réfléchir au développement de sa propre série. Hautement hypothétique, mais ça file la bave aux lèvres.

STEPHEN MOYER
ANNE PARILLAUD
DEADLINES
LA VÉRITÉ EST DANGEREUSE
UN FILM DE LUDI BOEKEN ET MICHAEL ALAN LERNER
SORTIE LE 8 JUIN
ALLOCINE.COM
ZOO films

L'art de la fugue

SUCCÈS PUBLIC EN FRANCE, *LE CAMÉLÉON* A DURÉ LE TEMPS DE QUATRE SAISONS ET DE DEUX TÉLÉFILMS... ET AMBITIONNE DE REVENIR UN JOUR POUR NOUS LIVRER LA CLÉ DE TOUTES SES ÉNIGMES.

À l'âge de 10 ans, Jarod est enlevé par une organisation secrète nommée The Centre, qui a décelé chez lui des aptitudes particulières. On lui fait croire que ses parents sont morts, et un chercheur nommé Sydney lui sert de figure paternelle, de mentor et d'éducateur. Sydney et le Centre veulent faire de Jarod un « Pretender », autrement dit : un simulateur, terme auquel la version française a préféré celui de « caméléon ». Ils le confrontent à des situations complexes, pour lui en faire révéler les facettes : en se mettant à la place de chacun des protagonistes, Jarod anticipe ou devine leurs moindres gestes et trouve des solutions appropriées aux problèmes les plus épineux. Mais au fil des années, Jarod comprend que ses simulations ont été utilisées à des fins malveillantes. Commanditées par l'armée, par les services secrets, elles ont servi à renverser des gouvernements, à procéder à des infiltrations clandestines, à opérer des manipulations. Après avoir vécu des années enfermé au Centre, Jarod s'échappe et met ses dons au service de tous ceux qui ont fait l'objet d'une injustice. Les déshérités, les innocents, les orphelins. Mais les dirigeants du Centre ne l'entendent pas de cette oreille. Jarod leur appartient : ils voient en lui un investissement et le détenteur de nombreux secrets. Ils envoient à sa poursuite une femme aussi froide que belle, aussi ironique qu'impitoyable : Miss Parker. Elle a grandi au Centre, son père y occupe un poste important et sa mère, Catherine, y est morte. Aidée de Sydney, qui connaît Jarod mieux que personne, elle se lance à la poursuite du « Caméléon ».

Sur un schéma déjà utilisé par les classiques ***Le Fugitif*** (l'errance, la rencontre de vies brisées dans toute l'Amérique), ***Les Envahisseurs*** (la lutte contre une force occulte), ***Mission : Impossible*** (la nature théâtrale des interventions de Jarod, les machinations qu'il met en place contre les coupables) et bien sûr ***Code Quantum*** (la mission réparatrice), ***Le Caméléon*** tient à la fois de la série d'aventures et du récit fantastique. Le Centre, sa topographie tentaculaire et incertaine, sa hiérarchie fuyante, ses membres à l'identité incertaine, soumis et incapables de se libérer font bien entendu penser au Village-prison du ***Prisonnier***, le chef-d'œuvre télévisionnaire de Patrick McGoohan. La recherche d'identité de Jarod est évidente, mais ***Le Caméléon***, histoire d'une quête de la Lumière, est aussi une série noire et une série d'espionnage, ancrées dans des traumatismes ayant façonné durablement l'imaginaire des Américains : Jarod arrive au centre en 1963, et l'une des simulations qu'on lui voit faire dans l'épisode-pilote est celle de l'assassinat d'un président. Les questions sont nombreuses : le Centre est-il une agence indépendante ou contrôlée par l'État ? D'où viennent les cobayes de tous âges – souvent des jumeaux – que Sydney y étudie ? Les auteurs, Steven Long Mitchell et Craig Van Sickle distillent les questions au compte-gouttes mais, au fil des épisodes, on constate qu'ils ont aussi les réponses. À intervalles réguliers, ils introduisent dans l'action des personnages inquiétants qui apportent leur lot d'éclaircissements mais aussi d'énigmes supplémentaires.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, ***Le Caméléon*** fait sans arrêt référence, bien sûr, aux autres genres narratifs. Comme le personnage d'**Arrête-moi si tu peux**, Jarod est un simulateur – c'est-à-dire – un acteur. Ses rôles de policier, psychologue, spécialiste des effets spéciaux, gigolo, professeur de littérature ou perceur de coffres le mettent en scène dans un style approprié. Plusieurs épisodes sont des réécritures de films connus : l'un d'eux, qui démarre sur la découverte d'un caméscope, évoque **Le Projet Blair Witch** ; un autre est, ni plus ni moins, une parodie de **Reservoir Dogs** ; dans un troisième, Jarod échappe à une tuerie évoquant **Les 3 jours du Condor**, etc. Et quand il endosse une identité, son nom de famille évoque malicieusement la profession qu'il prétend exercer : Clay (= argile) lorsqu'il est chirurgien esthétique, Marley (nom du fantôme du *Christmas Carol* de Charles Dickens) dans un épisode qui se déroule à Noël, Wright quand il incarne un aviateur, Lugosi pour un technicien de cinéma, Patton pour un militaire, Ness pour un agent du FBI !

Multiréférentiel, ludique, inspiré et aussi à l'aise dans la parodie que dans l'introspection mystique, ***Le Caméléon*** est l'un des meilleurs feuilletons d'aventures (et aussi l'un des moins prétentieux, ce qui n'est pas négligeable) jamais écrit et produit pour le petit écran. Ses jeux de miroir sont vertigineux, et sa suite harmonieuse de variations sur un thème imposé, est remarquable. « Fugue » – au deux sens du terme – riche en suspense et en surprises, c'est aussi l'une des séries les plus drôles et les plus chaleureuses qui soient. Et l'intégrale existe désormais en DVD, alors, franchement, qu'est-ce que vous attendez ?

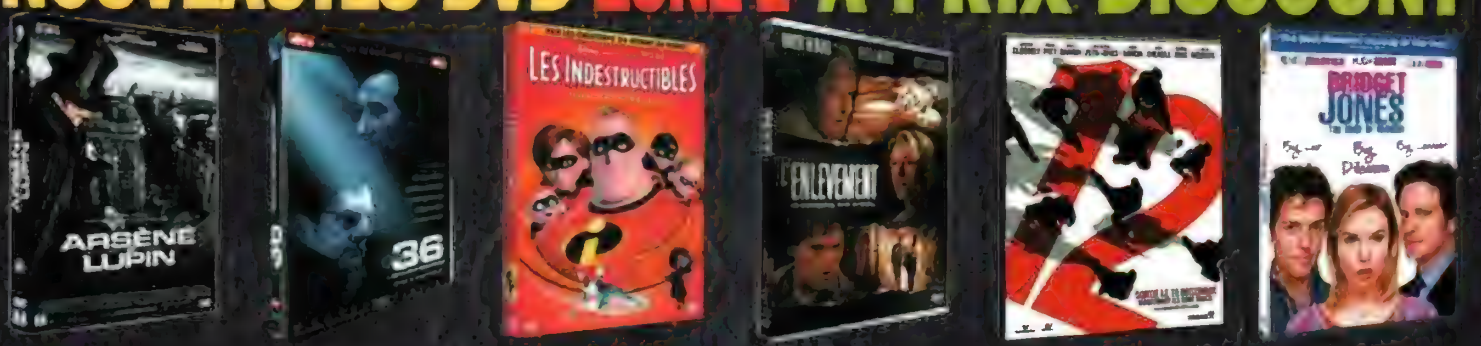
Martin WINCKLER

DVD WORLD

38, RUE MOLITOR - 75016 PARIS - METRO MICHEL-ANGE MOLITOR

TEL 01 40 71 62 11 - FAX 01 40 71 91 66 - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 11H à 21 H

NOUVEAUTES DVD ZONE 2 A PRIX DISCOUNT



+ DE 1000 FILMS NEUFS EN PROMOTIONS

4.95€ 6.95€ 9.95€ 11.95€

LECTEUR DE DVD MULTIZONES
49.95€ AU LIEU DE 69.95€*
* Sur présentation du Magazine

IMPORT DVD ZONE 1
PLASMA & LCD

DVD WORLD FETE SON OUVERTURE
ET VOUS OFFRE* 1 DVD**
SUR PRESENTATION DE CETTE PUBLICITE***

* Lors de votre 1er achat d'un montant minimum de 14.95€ (offre valable jusqu'au 18 juin 2005)
**A choisir parmi la sélection ci-dessus et sous réserve des disponibilités
***Offre non cumulable avec d'autres supports

Notules ludiques

Ce mois-ci, quelques titres orientés cinoche et testés avec du retard. Mais comme je le dis toujours, je n'ai que deux mains, damned !

Star Wars Episode III : La Revanche des Sith PS2/X-BOX

Bon, faut reconnaître que ce beat'em up qui suit les traces des adaptations bourrines du **Seigneur des anneaux** par EA (on s'y bastonne pas mal

à coups de sabres laser) s'est vendu sur la multitude d'extraits vidéo qu'il proposait avant même la sortie du film en salles (au point d'en énerver beaucoup, qui ne voulaient pas se faire spoiler autant !). Reste que la tenue graphique du jeu est de haute volée, riche en détails et spectaculaire. Alliée au score de Williams et à des animations réussies, elle confère au titre une vraie ambiance qui devrait éclater les fans de la nouvelle trilogie. Le hic, c'est que la beauté du jeu est à la mesure de la nullité de son gameplay. Ultra linéaire, d'une simplicité déconcertante, les 16 niveaux du jeu s'enquillent en un temps record (au pire un après-midi si vous êtes une tache avec une manette !) et témoignent d'un jeu bâclé. Bourré de bugs de collisions et plombé par une gestion de la caméra douteuse, le jeu aurait gagné à bénéficier de quelques mois de développement supplémentaires. Mais le propre des jeux à licence, c'est que le temps est un luxe qu'ils ne peuvent pas s'offrir !

Jade Empire X-BOX

Tu es un fan inconditionnel de Wong Fei Hung (mais qui ne l'est pas ?), tu ne jures que par **Tai Chi Master**, **Legend of Zu** ou **Executioners from Shaolin**, et tu es frustré de n'avoir jamais pu incarner une brute en kung-fu digne de ce nom dans un RPG de toute beauté ? Alors cours te procurer illico presto l'excellent **Jade Empire** sur X-Box. Bien que davantage orienté action (l'aspect RPG est assez simple, faut le reconnaître), ce nouveau titre des gars de Bioware (**Baldur's Gate**, **Planescape Torment**, **Neverwinter Nights**, **KOTOR**, excusez du peu !) est une vraie réussite, empruntant beaucoup aux précédentes prods de la boîte (beaucoup de dialogues, choix de sa moralité) tout en renouvelant le système de combat. D'une beauté stupéfiante, le jeu rend surtout hommage au cinoche hongkongais qu'on aime. Rien que pour ça...

Le mois prochain, si tout va bien, on revient avec du bourrin (je devrais faire du rap moi !) : **Tekken 5** et surtout l'ultra gore **God of War** vont atomiser nos consoles.

AU PROGRAMME CE MOIS-CI, UN TRÈS GROS MORCEAU AVEC KILLER 7, **JEU RÉSOLUMENT PÉTRI D'INFLUENCES CINÉMATOGRAPHIQUES, ET PLUS BRIÈVEMENT, UN RETOUR SUR** JADE EMPIRE **ET LE JEU OFFICIEL DE L'**ÉPISODE III. **TUEUR SCHIZO, KUNG-FU ET SABRES LASER, UN VRAI MANUEL DU PARFAIT MAD GAMER !**

Mondes sous influ

interview

GOICHI SUDA REALISATEUR IL A PRIS LA PILULE ROUGE...

À L'OCCASION DE LA PRÉSENTATION EN AVANT-PREMIÈRE DE KILLER 7, **NOUVELLE PRODUCTION CAPCOM DE SHINJI MIKAMI ET D'HIROYUKI KOBAYASHI (**RESIDENT EVIL 4**), LE TRÈS SPACE GOICHI SUDA (DE LA SOCIÉTÉ GRASSHOPPER MANUFACTURE INC), RÉALISATEUR DE CE JEU D'ACTION HORS NORMES, QUI SE SITUE ENTRE DU DAVID LYNCH SOUS ACIDES ET DU SEIJUN SUZUKI SHOOTÉ AUX AMPHÈTS, A RÉPONDU À NOS QUESTIONS. ATTENTION, INTERVIEW RICHE... DANS LA STRATOSPHÈRE !**

Annoncé depuis longtemps,* Killer 7 *devait au départ sortir durant l'hiver 2003. Pourquoi un tel retard ?

Capcom veut que chacun de ses jeux soit de grande qualité et, parfois, atteindre cet objectif prend plus de temps que prévu. Concernant **Killer 7**, la décision récente de sortir une version PS2 en plus de la version Gamecube a rallongé les délais de production. En outre, les équipes de Capcom et de Grasshopper avaient besoin de temps pour apprendre à se connaître au début du projet. Nous n'avions pas la même culture.

Killer 7 ***est un nouveau type de jeu d'action/aventure, une sorte de « jeu d'auteur » qui traduit un univers très personnel, en tout cas sans équivalent dans l'industrie. Êtes-vous d'accord avec cette définition ?***

Je suis flatté que vous considériez **Killer 7** comme un « jeu d'auteur ». Cela dit, comme j'ai toujours évolué en tant que réalisateur dans le milieu du jeu et non dans le cinéma, je qualifierais davantage ma création de « jeu d'écrivain ». Bien que j'aime et respecte le cinéma et sa culture, j'ai toujours eu le sentiment que les jeux vidéo étaient le seul média capable d'aller encore plus loin. Du coup, je considère le cinéma comme mon meilleur concurrent.

Nous avions rarement vu un jeu proposant une telle direction artistique et des graphismes si originaux. Comment les définiriez-vous ?

La plupart des projets sur lesquels j'ai travaillés n'ont jamais proposé des graphismes

« réalistes » (**Silver Case**, **Flower, Sun and Rain**, *inédits en France - ndlr*). Ils se basaient sur des techniques inhabituelles dans le métier qui les rendaient différents. On pourrait dire que c'est ma marque de fabrique. C'est la meilleure définition qui me vient à l'esprit.

Les musiques, les couleurs, les angles de caméra comme certains choix en termes de gameplay s'inspirent pourtant de nombreux films des années 60. On pense au travail de Seijun Suzuki, aux génériques de Saul Bass, mais aussi au mouvement pop art. Quelles ont été vos réelles influences ?

Il m'est difficile de vous dire précisément d'où vient mon inspiration, mais sur ce jeu, j'ai le sentiment profond qu'il s'agissait d'une mission. Je devais, à ce moment précis, dans ce monde, réaliser quelque chose de très personnel comme **Killer 7**, avec mes propres moyens d'expression, et que personne ne pourrait plagier. Il ne s'agissait pas simplement de puiser dans ma créativité *(on vous rassure, ce n'est pas le Van Damme du jeu vidéo ! - ndlr)*. Cela étant dit, j'admets avoir été fortement influencé par le mouvement « Nouveau Romantique » et la New Wave en provenance d'Angleterre, mais surtout par le manga japonais qui constitue l'un des piliers de ma culture. Mes créateurs de manga favoris, en particulier ceux qui n'ont jamais été exportés en Europe et qui sont pourtant les plus grands, se nomment Fujio Fujiko, Shinji Mizushima, Dokuman, Marei Karibu (le créateur de *Old Boy*)... Il y en a tellement ! Par ailleurs les films de Takeshi Kitano et de Takashi Miike m'ont beaucoup appris, ainsi que Godard et sa façon unique d'exprimer le temps en de multiples structures. La première fois que j'ai vu ça, j'ai eu le sentiment que mon cerveau partait dans tous les sens. J'ai essayé d'intégrer cette idée dans **Killer 7** en élaborant un axe du temps en une double ou triple structure.

Il semble que le jeu propose différents types d'animation, comme du dessin par exemple. Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Il est vrai que nous avons utilisé différents styles et techniques pour élaborer le gameplay et le récit. L'histoire est racontée à travers de courts animés, eux-mêmes très différents les uns des autres puisque réalisés par deux compagnies : Unit 9 en Angleterre, et Xebec (***DN Angel***) au Japon. En outre, j'ai choisi des graphismes moins denses et monochromes pour **Killer 7**. Dans la mesure où je ne voulais pas que le joueur puisse être trop libre de ses mouvements, j'ai aussi réfléchi à un gameplay simple, net et original, qui puisse coller aux graphismes uniques de l'univers dépeint. C'est comme ça que nous en sommes arrivés au gameplay si particulier du jeu. C'était un énorme challenge !

ences

D'où vous vient l'idée d'un jeu sur un vieux tueur handicapé qui utilise ses sept personnalités ?

Il existe un jeune comédien très populaire au Japon qui se fait appeler Gekidan Hitori (= l'homme-théâtre). C'est un génie. Je me rappelle qu'il disait que toutes ses idées venaient de fantasmes délirants qui prolongeaient ses propres expériences. Dans mon cas, le processus est le même : j'amplifie un événement intéressant de ma vie quotidienne. En d'autres mots, mes idées viennent d'une version caricaturée de l'événement.

Comme le cinéma de Cronenberg ou de Tsukamoto, Killer 7 évoque les mutations de la chair, et son devenir technologique. Était-ce intentionnel ?

Je suis désolé, mais je n'ai pas encore vu **Vital** de Tsukamoto. Je ne sais donc pas si ma réponse sera adéquate. Mais je suis convaincu que le monde visible que je regarde en ce moment n'a que très peu de sens, voire aucun, au regard de la Vérité. En d'autres mots, le monde qui s'exprime pleinement en termes physiques est mince. Aussi, quand une personne commence à vivre dans un jeu en se laissant guider par ses désirs, son monde crée un phénomène complexe qui implique la chair et l'esprit, et d'autres désirs à des niveaux plus profonds, quand bien même ce monde n'est qu'une création. J'ai essayé de construire mon monde avec clairvoyance et cohérence et, en conséquence, **Killer 7** est devenu le récit d'une certaine vision existentielle.

Qui sont vos réalisateurs préférés ?

Krzysztof Kieslowski, John Frankenheimer, David Lynch et Michael Mann. Mais si mon film préféré est **Paris Texas**, ma plus grande influence est la série des **Jingi Naki Tatakai** de Fukasaku (**Battles without Honor and Humanity**), en particulier le second opus, **Deathmatch in Hiroshima**, qui m'a bouleversé.

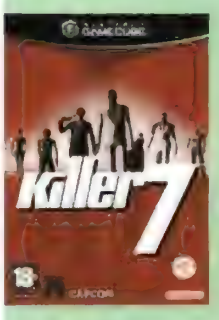
Des projets ?

En ce moment, je travaille avec Bandai sur un jeu tiré d'un manga, mais je ne peux pas encore annoncer le titre.

Je voulais vous dire qu'il existe de moins en moins d'opportunités pour créer des jeux comme **Killer 7** aujourd'hui. Aussi j'espère que les joueurs français sauront apprécier son originalité.

Propos recueillis et traduits par Yannick DAHAN

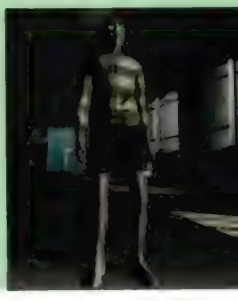
Killer 7 PS2/GC



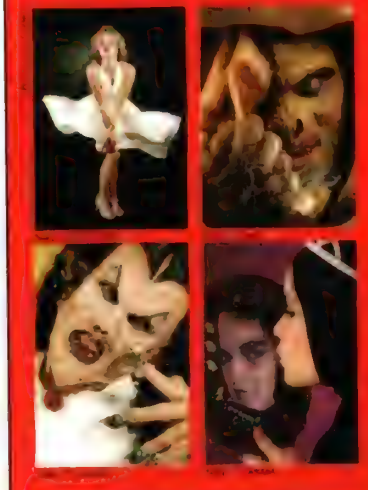
Sorte de jeu d'aventure post-moderne prévu pour une sortie en juillet, qui alterne entre phases d'action à la troisième personne et phases de tir à la première, **Killer 7** apparaît au premier coup d'œil comme un pur OVNI vidéoludique tel qu'on en croise rarement. Ambiance pop art et jazzy, couleurs flashy tout droit sorties d'un trip à la Seijun Suzuki, design à la Saul Bass, violence hardcore d'un Fukasaku et scénar délirant qui n'est pas sans rappeler le projet **Crowded Room** de Cameron, ici nimbé d'une vision du monde un tantinet « auteuriste », **Killer 7** en met plein la gueule ! Le jeu nous plonge en 2003, quand une bande de terroristes déjantés (les Heaven Smiles), dirigés par un certain Kun Lan, sème la terreur dans le monde. La solution : Harman Smith, un assassin schizophrène, grabataire et cloué sur une chaise roulante ! Sauf qu'à tour de rôle, le joueur pourra incarner ses sept personnalités aux capacités spéciales pour venir à bout de l'ennemi. Sept personnalités, c'est aussi sept points de vue différents qui permettront au joueur d'appréhender le monde de **Killer 7** progressivement, par bribes, en gardant à l'esprit que la perception de chacune des personnalités sera sujette à caution.

Maelström d'influences inédites dans le jeu vidéo, et a fortiori cinématographiques, **Killer 7** propose ainsi un univers en cel-shading digne d'une hallu sous LCD qui risque de surprendre des joueurs peu habitués à des graphismes aussi jouissifs que déstabilisants. Mais les innovations de ce titre à part ne s'arrêtent pas là puisqu'il nous gratifie aussi d'un gameplay inédit qu'il va falloir apprendre à maîtriser (et c'est pas gagné !). En témoignent les mouvements du personnage qui s'effectuent avec deux boutons et non avec la croix de déplacement ou le stick analogique ! Bref, même si on n'a pas encore eu la possibilité de le prendre en mains longuement, **Killer 7** est un projet suffisamment audacieux, risqué, et inclassable pour qu'il mérite toute notre attention. Et puis les « Mad Games » sont si rares...

Yannick DAHAN



Apprenez un vrai
métier créatif !



Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques

• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM
Création & Maquillage
PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à :* **ITM** 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____

Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage

Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

MAD065

Crazy Kung-Fu

RAYMOND WONG - VARÈSE SARABANDE

L'ébouriffant **Crazy Kung-Fu** se situe à la croisée du dessin animé (mangas et cartoons), des films d'arts martiaux et des grandes comédies musicales hollywoodiennes. Des genres où le mouvement des corps est primordial, nécessitant un score qui confère aux images un rythme fluide et surtout dynamique.
Ce n'est, bien entendu, pas pour déplaire à Raymond Wong, qui après **Shaolin Soccer** s'en redonne à cœur joie. Il compose pour l'occasion un main theme efficace (*Kung-Fu 1*), oscillant entre le music-hall et du John Barry, qui tonifie l'impressionnant plan-séquence d'ouverture du film. Par ailleurs, Chow et Wong n'hésitent pas à puiser dans la musique traditionnelle chinoise, dans le répertoire classique avec une utilisation marquante de la danse du sabre de Khachaturian, mais aussi à s'inspirer grandement du score de **Matrix** (Le mystique *Buddhist Palm*), pour un résultat énergique hautement recommandé en cas de coup de barre. (37 min.)

Carrie

PINO DONAGGIO - VARÈSE SARABANDE

Difficile d'imaginer à l'écoute du thème de **Carrie**, première collaboration entre Brian De Palma et Pino Donaggio, qu'il s'agit du score d'un film d'horreur.
Joué au piano et accompagné par des violons et les accords d'une flûte, celui-ci évoque avec justesse l'innocence et l'éveil sensuel de la jeune héroïne. Cette atmosphère quasi pastorale est également due aux deux très belles chansons interprétées par Katie Irving et écrites par Donaggio. Le score devient par la suite plus orchestral, s'apparentant beaucoup au travail de Bernard Herrmann (dont le décès prématuré poussa De Palma à engager Donaggio), avec une utilisation menaçante des violons, qui vient véritablement miner l'harmonie du main theme, parfois de manière très violente, comme autant de blessures narcissiques infligées à cette adolescente timide... Donaggio se permet enfin l'utilisation d'un synthétiseur à jamais lié à la vision de l'école en flammes, et à Sissy Spacek recouverte de sang, les yeux hallucinés. (36 min.)

Kingdom of Heaven

HARRY GREGSON-WILLIAMS - SONY CLASSICAL

Un (petit) coup de gueule pour commencer. Pourquoi diantre Ridley Scott a-t-il conservé une partie de son « temp score » (*musique temporaire sur laquelle on effectue les premiers montages – ndlr*) provenant de **The Crow**, **Blade II** ou encore du **13ème guerrier** dans le montage salle de son film ?
Le choix est certes de bon goût, mais l'argument que le maître a avancé lors de la conférence de presse (ces musiques convenaient bien aux images) reste difficilement recevable tant elles sont liées à des scènes marquantes des films susmentionnés. Un score complètement original aurait donc été le bienvenu, surtout dans un blockbuster de cet acabit. C'est d'autant plus dommage que la B.O. de Gregson-Williams se laisse écouter sans déplaisir. Car si l'on a parfois du mal à « l'entendre » dans le film et ce même en seconde vision, lui donner sa chance sur CD se révèle être une bonne idée. En mélangeant des chœurs éthérés à des voix orientales, **Kingdom of Heaven** réserve quelques très beaux morceaux, notamment le superbe *Better Man*. Gregson-Williams s'en sort donc avec les honneurs même si, à l'instar du film, les passages les plus épiques manquent cruellement de férocité et de cuivres.
À quand Basil Poledouris et un nouveau **Conan** ? (62 min.)

NEWS

- Johnny Klimek et Reinhold Heil (**Cours Lola cours**, **Deadwood**) s'occupe[nt] tous deux de la musique du **Territoire des morts**, le nouveau George [illegible]
- Patrick Doyle (**L'Imposs[illegible]**) remplace Ben [illegible] pour **Harry Potter et la Coupe de Feu**
- Tyler Bates (**L'Armée des morts**) épaule Rob Zombie pour **The Devil's Rejects** et devrait signer prochainement la musique du prochain film de Zack Snyder, **300**, l'adaptation du comic-book de Frank Miller.
- Après **Les 4 fantastiques** John Ottman s'occupera de la musique de **Superman**... mais aussi de **X-Men 3** à son emploi du temps le permet. Bonne chance, Johnny Ottman n'a qu'à bien se tenir !

John Williams : La Force est avec lui

STAR WARS : A MUSICAL JOURNEY
(DVD DISPONIBLE AVEC LA B.O. DE L'ÉPISODE III)

Présenté par Ian McDiarmid, **Star Wars : A Musical Journey** est une immersion en 16 clips (avec quelques bruitages et dialogues) dans l'univers de la saga. Tous les grands thèmes sont donc repris pour dessiner une mosaïque musicale d'une richesse extraordinaire, où les deux trilogies rentrent harmonieusement en résonance. Plus loin encore, ces clips donnent une seconde chance à certaines scènes bancales, notamment celui d'*Across The Stars*, où la romance un peu pataude (mais foncièrement sincère) de l'**Épisode II** acquiert une dimension autrement plus émouvante, le score venant remplacer les dialogues les plus indigents. Présenté en 5.1 (un bonheur !), ce DVD est une déclaration d'amour à la musique de films et à l'univers de George Lucas que l'on se doit de voir au moins une fois. (60 min.)

Star Wars Épisode III : La Revanche des Sith

JOHN WILLIAMS - SONY CLASSICAL

Très peu de compositeurs en activité auraient pu réaliser le véritable prodige accompli par John Williams sur **La Revanche des Sith**. En s'attaquant à la partition de l'ultime chapitre de la première trilogie, le cahier des charges était pour le moins titanesque : transmettre l'émotion de la chute d'Anakin, renforcer le déchirement provoqué par le combat fratricide qui oppose Obi Wan à son Padawan, mais aussi mettre en musique le génocide Jedi, l'avènement de l'Empire, le déclin de la Force et sa renaissance... tout en conservant impérativement une unité avec ce qui avait déjà été écrit... Ouf !
Le résultat de ce pari impossible dépasse pourtant nos attentes les plus folles. Williams enchaîne les partitions d'action avec la maîtrise étourdissante qu'on lui connaît, livrant des morceaux de bravoure tels que l'*Opening Title*, véritable hommage au swashbuckling, ou bien encore le nouveau thème martial et puissant de *Battle of the Heroes*, digne successeur de l'exaltant *Duel of the Fates*. Loin de cantonner les chœurs à l'épique le plus débridé, Williams introduit ces derniers sur quasiment toutes les pistes. Déchirantes dans *Anakin's Betrayal* ou *Anakin's Dark Deeds*, lugubres et malsaines sur *Palpatine's Teachings*, les voix font basculer l'**Épisode III** dans des abîmes de noirceur, culminant en un mélancolique *Padme's Ruminations*, où s'élève douloureusement une complainte féminine.
Si le score est marqué par le triomphe de la tyrannie, le thème de l'Empire s'imposant impitoyablement, l'apparition lumineuse du thème de la Force nous prépare toutefois au Nouvel espoir de l'**Épisode IV** avec une finesse et une sensibilité rares. Tragique aspirant définitivement à la lumière, la B.O. de cet **Épisode III** n'est rien de moins que magistrale. (70 min.)

David DOUKHAN

N I F F F

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHÂTEL

L'ÉVÉNEMENT SUISSE DU CINÉMA FANTASTIQUE ET ASIATIQUE

5ÈME ÉDITION

28 JUIN - 3 JUILLET 2005

WWW.NIFFF.CH

Réservations et informations: +41 32 730 50 31, www.nifff.ch

MEDIA

BCN PRESSOR TSR BEAU-RIVAGE NEUCHATEL LE TEMPS dvd

The Goon tome 1 : Rien que de la misère

ERIC POWELL - DELCOURT - 160 PAGES - 14,95 €

Une ville imaginaire divisée en deux gangs, avec d'un côté la mafia dirigée par le mystérieux Labrazzio et de l'autre le clan des zombies emmené par un prêtre complètement fou. Les hommes de Labrazzio se heurtent à un dilemme de plus en plus grave : chacun des leurs qui est tué rejoint le camp des morts-vivants, tandis que ce dernier voit ses effectifs croître logiquement. Heureusement, il reste un atout de taille dans la manche de Labrazzio : le Goon, une brute épaisse lestée d'un gros flingue et d'une paire de pognes démesurées, un balafré, une armoire à glace qui n'hésite pas à faire des expéditions punitives dans le quartier des zombies, accompagné de son fidèle ami Franky, un petit gringalet à la tête en forme de pilule, au langage fleuri et au coup de poing facile.

Attention, comics 100 % Mad ! Déjà, impossible de nier l'évidence : un pitch pareil, ça vous picote aux entournures. Pourtant, *The Goon* ne se résume pas à cela. Mélange habile de polar, d'horreur, d'humour méchant et d'ultra-violence (le héros balance une hache dans la tête d'une petite fille zombie !), ce comics possède l'énorme avantage de nous présenter un héros fortement typé, sorte de mix entre Hulk et le Charles Bronson du **Bagarreur**, l'humour à froid et la réplique cinglante en prime (« *Okay les filles, j'ai officiellement les nerfs à présent. Donnez-moi juste une raison pour n'essuyer le derche avec vous !* »). Un gros dur plutôt mystérieux (son regard est souvent caché par la visière de sa casquette et l'on ne sait pas d'où lui vient cette atroce balafre qui lui défigure une partie du visage), balancé dans les situations les plus extrêmes et confronté aux monstres les plus improbables : un chimpanzé-zombie géant, un yéti, un zombie à deux têtes, un exterminateur de zombies en provenance directe du Far West… Et en plus de tout ça, ne comptez pas sur l'auteur pour vous faciliter la tâche : si succèdent ainsi au rythme des pages histoires de vengeances, flashs-back sur l'enfance du Goon, conte de Noël un peu particulier, bref récit qui tourne à la mise en abyme totalement gratuite et absurde. Bien sûr, quelques monstres lovecraftiens et la personnalité de tough guy nonchalant du héros rappellent un certain Hellboy, mais l'auteur ne s'en cache pas (Mike Mignola est d'ailleurs un fan du Goon et un cross-over entre le démon rouge et le casseur de zombies existe déjà). On pense également à certains EC Comics horrifiques de la grande époque en feuilletant *The Goon*, au *Lobo* de Simon Bisley (le trait des deux auteurs, entre caricature faussement baclée et maniaquerie surréaliste du détail anatomique, est d'ailleurs parfois très proche) et à quelques autres encore, mais ces références sont suffisamment bien digérées pour qu'elles ne viennent pas phagocyter un univers totalement à part. Le graphisme est d'ailleurs très varié, partant d'un certain sens du détail (le début de l'album) pour évoluer vers une épure redoutablement efficace à la Jack Kirby vers la fin du recueil, tandis qu'en cours de route apparaissent des passages plus travaillés au niveau des textures (noir et blanc esquissé pour une scène de flash-back). Jeune dessinateur autodidacte que l'on dit quelque peu fantaisiste (il habiterait au fond des forêts du Tennessee avec sa femme et ses deux fils), Eric Powell a d'abord travaillé pour Marvel (*Hulk*) et DC Comics (*Batman*) avant de rejoindre le giron de l'éditeur Dark Horse, pour lequel il a travaillé sur des séries comme *Buffy*, *Star Wars Tales* ou *Hellboy*. Lorsque Powell a créé son héros, The Goon, personne n'en a voulu dans un premier temps et il a dû en publier les premières aventures à compte d'auteur. Puis, avec le succès, Dark Horse a finalement accepté de reprendre cette série difficile. Depuis, c'est le bonheur pour Powell : *The Goon* cartonne aux États-Unis et a récolté un certain nombre de prix, parmi lesquels un prestigieux Eisner Award, équivalent des Oscars pour la bédé US. Reste à espérer que le même engouement se manifestera de la part du public français et que l'éditeur Delcourt pourra nous sortir d'autres tomes de ce comics impressionnant, d'ailleurs présenté dans de très beaux albums cartonnés reprenant dans la pagination intérieure les superbes couvertures originales dessinées par Powell.

Arnaud BORDAS

Nekojiru manju et Nekojiru udon Tome 1

NEKOJIRU - IMHO
112 ET 152 PAGES - 9 €

Rares sont les éditeurs qui se risqueraient à proposer au lectorat français, encore peu connaisseur de mangas underground, des titres tels que le one shot *Nekojiru manju* et le tome 1 *Nekojiru udon*. Aussi, louons les efforts des éditions IMHO (= In my humble opinion), déjà responsables des sorties françaises de *Cinderalla* (Junko Mizuno) et *Panorama de l'Enfer* (Hideshi Hino), qui nous offrent ces petites histoires courtes au parfum enfantin mais aux dénouements souvent sanglants. Nés sous la plume torturée de l'artiste Chiyomi Hashiguchi (qui signe sous le pseudo Nekojiru), ces « manga strips » inclassables, dont le graphisme « kawaï » détonne des thématiques cruelles abordées et du traitement scénaristique absurde et décalé, mettent en scène le quotidien de chats anthropomorphes tous plus barrés les uns que les autres. Certains reconnaîtront d'ailleurs cet univers surréaliste par voie détournée, pour l'avoir découvert dans le génial OAV **Cat Soup** de Tatsuo Sato (qui s'est en fait inspiré de deux des historiettes de *Nekojiru udon* : « *L'âme* » et « *Le Magicien* »), preuve filmique que la série prépubliée en 1989 au Japon dans le magazine d'avant-garde Garo a connu un grand succès local, survivant au suicide de son auteur, qui s'est donnée la mort à l'âge de 31 ans. Son œuvre a depuis été reprise par son compagnon Haijime Yamano, qui signe sous le pseudonyme Nekojiru Y (voir l'histoire « *Transparent* » dans *Nekojiru manju*), gagnant certes plus en professionnalisme ce qu'elle perd malheureusement en charme.

Aurore SCHMID

Sélection officielle
MAD MOVIES

ZOMBIES

LA BLONDE, LA BRUTE ET LE TRUAND

Un jeu de société qui vous glacera le sang !

Avec quelques infortunés camarades, vous êtes calfeutrés dans un supermarché. Autour de vous les zombies rôdent et ils ont faim...

Pour survivre, une seule solution, négocier, embrouiller, puis trahir !

Zombies est un jeu de société signé Asmodée Éditions et disponible dans tous les magasins spécialisés.

Pour plus de renseignements : **www.asmodee.com/zombies**

ASMODEE éditions

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / et l'esprit comic-book en 30 films

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 noms» ressuscités

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

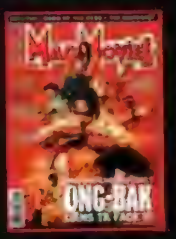
158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoïchi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / **Cheng Pei Pei** / **Cannibal Holocaust** / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Araqami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** / **Screaming Dead** / int. carrière Ruggero



163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Cassherò** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

167 Spécial Previews : **Batman Begins** / **Sin City** / **Blade : Trinity** / **Resident Evil : Apocalypse** / **Sky Captain** / **Steamboy** / **Old Boy** / **Collateral** / **Infernal Affairs** / Les effets spéciaux de **Spiderman 2** / int. carrière Ronny Yu (2ème partie)

168 Spécial Halloween **Seed of Chucky** / **Rottweiler** / **I Tre Volti Del Terrore** / **Dinocroc** / **Shaun of the Dead** / **Bite Me !** / **Alien Vs Predator** / **Man on Fire** / Dossier 20 films d'horreur incontournables : du plus terrifiant au plus marrant / int. carrière Paul Naschy

169 **The Grudge** / **Deviliman** / **Izo** / **The Batman** : la série animée / **Le Pôle Express** / **Team America** / **Innocence : Ghost in the Shell 2** / **36, Quai des Orfèvres** / **Les Indestructibles** / **L'Exorciste au commencement** / **Le Secret des poignards volants** / int. carrière Jess Franco

170 **Saw** / **Ginger Snaps 2 & 3** / **Decoys** / **The Eye 2** / **Blade : Trinity** / **The Grudge** / **Ghost in the Shell Stand Alone Complex** / Dossier Cinéma Bis italien / AFM 2004 / int. carrière Lamberto Bava

171 Spécial Zombies : **Return of the Living Dead 4 & 5** / **Day of the Dead 2** / **Choking Hazard** / **Bloody Bill** / **The Machinist** / **L'Empreinte de la mort** / **La Rage du tigre** / Dossier Fantôme de l'opérant /

Le Château ambulant / **Alexandre** / **G.O.R.A** / int. carrière Paul Schrader (1ère partie)

172 Spécial Godzilla : **Godzilla Final Wars** + dossier rétro / **Le Fils de Chucky** / **Constantine** / **Assaut sur le central 13** / **Danny the Dog** / int. carrière Paul Schrader (2ème partie)

173 Dossier **Saw** / Dossier **Calvaire** / **Capitaine Sky et le monde de demain** / Dossier Sérials / **Team America** / **Le Cercle - The Ring 2** / **Oss 117** / Gérardmer 2005 / int. carrière Christian Rogner

174 Dossier **Star Wars Episode 3 : La Revanche des Sith** / Dossier **Génération Star Wars** / **Creep** / **Otage** / **Breaking News** / **3 Extremes** / **Kingdom Hospital** / **The Hitchiker's Guide to the Galaxy** / **Death Tunnel** / **Satan's Little Helper** / int. carrière David Schmoeller

175 Dossier **Sin City** / **Le Crime Farpait** / **Amityville** / **Frères de sang** / **Kingdom of Heaven** / **The Nun** / **La Maison de cire** / **Dead Meat** / int. carrière Claudio Fragasso

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). **Hors-série Cinémas d'Asie**. France : **9,50 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **11,50 €** par exemplaire (frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

Date d'expiration ___/___ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.

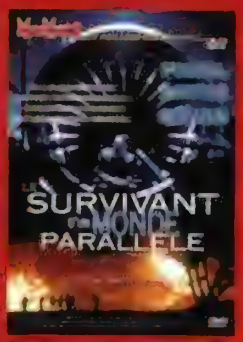
VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61
62 63 65 66 67 68 69 70 71 72 73
74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95
96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106
107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128
129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139
140 141 142 143 COUVERTURE SPIDERMAN 143 COUVERTURE BLADE II 144 145 146 147
148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158
159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169
170 171 172 173 174 175

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson
☐ Hors série Cinémas d'Asie

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

1. Patrick



2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

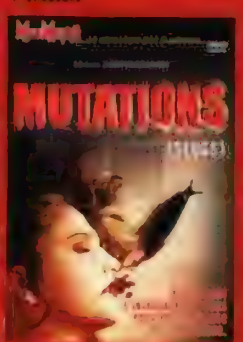
5. L'île de l'épouvante

6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

8. The Stuff

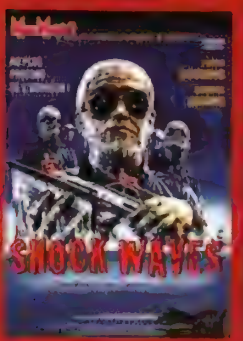
9. La Fille de Jack l'éventreur



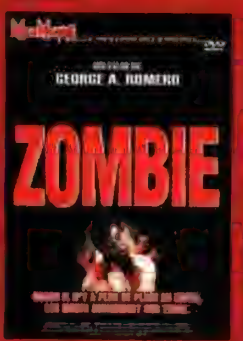
10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon



13. Shock Waves



14. Zombie

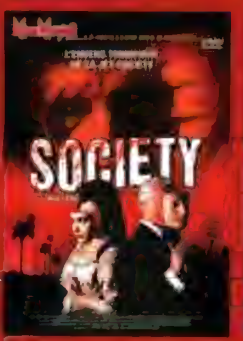
15. Rawhead Rex

16. Death Race 2000

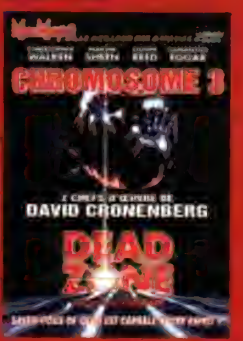
17. Transmutations

18. Soif de sang

19. Harlequin



20. Society



21. Chromosome 3 / Dead Zone

22. L'Horrible Docteur Orlof

23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maîtresses du Dr Jekyll

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

Date d'expiration Mois/Année

Date :
Signature obligatoire :

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque **mois**

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 64

COPS AND ROBIN

1978. REAL.: ALLEN REISNER. TV. SCEN.: BRAD RADNITZ, JOHN ANTHONY MULHALL. INT.: ERNEST BORGNINE, MICHAEL SHANNON, JOHN AMOS, NATASHA RYAN, CAROL LYNLEY, ELIZABETH FARLEY, TERRY KISER, JEFF DAVID. PROD.: WILLIAM KAYDEN, CULZEAN CORP/PARAMOUNT PICTURES. USA.

Suite du téléfilm et de la mini-série ***Future Cop*** (1) réalisés en 1976 pour la *Paramount*. Joe Cleaver y fait équipe avec John Haven, un robot-flic aux multiples talents, à l'intelligence aiguisée, capable de réciter le code civil d'une traite, mais manquant d'expérience sur le terrain, d'où la mésentente habituelle entre deux partenaires aussi dissemblables, qui finiront pourtant par s'apprécier au fil des événements. Tels K2000 et sa Pontiac, Hawke et Supercopter, L'homme du Picardie et sa péniche ! Le duo se porte à la recherche du témoin d'un meurtre dont il s'agit de protéger la fille, Robin, traquée à son tour par l'assassin. Malgré quelques dysfonctionnements alternatifs de l'androïde, bricolé au bistouri par Carol Lynley, justice sera faite à la satisfaction générale. Le concept sera repris, légèrement adapté, pour **Un drôle de flic**, où Terence Hill, exposé à des radiations, prend la place du robot auprès de l'inévitable Ernest Borgnine.

(1) : À ne pas confondre avec celle des ***Trancers*** développée par Full Moon, dont le premier des six épisodes reprenait chez nous ce titre de ***Future Cop***.

LE CORBEAU

THE RAVEN. 1935. REAL.: LOUIS FRIEDLANDER (LEW LANDERS). SCEN.: DAVID BOEHM D'APRES EDGAR ALLAN POE. INT.: BELA LUGOSI, IRENE WARE, BORIS KARLOFF, SPENCER CHARTERS, ARTHUR HOYT, IAN WOLFE, LESTER MATTHEWS. PROD.: DAVID DIAMOND, UNIVERSAL. USA.

Le poème d'Edgar Poe offre peu matière à scénario. Dans le texte original, un corbeau de passage, symbole de

Le Corbeau (1935) envolé sous la menace des maîtres de l'épouvante, Boris Karloff et Bela Lugosi.

PRICE. HAZEL COURT. BORIS KARLOFF. JACK NICHOLSON. PETER LORRE. WILLIAM BASKIN. PROD.: ROGER CORMAN. AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES. DIST.: ETOILE DISTRIBUTION. USA.

Pas davantage impressionné par Edgar Poe, Roger Corman se débarrasse du poème initial dès la première séquence, laissant Richard Matheson nous décrire la joute entre deux sorciers épris de la même femme, la belle Lenore, plus intéressée qu'intéressante, et surtout à cent lieues des héroïnes énamourées dépeintes par l'écrivain maudit. Déjà surestimée à son époque, cette bouffonnerie poussive fait peine à voir de nos jours, malgré les pieux efforts de Boris Karloff, relativement modéré, et de Vincent Price, caricaturant un maximum son personnage d'esthète tourmenté issu des premiers succès de la série « Edgar Poe » (**La Chute de la maison Usher, La Tombe de Ligeia** ou **La Chambre des Tortures**). Peter Lorre se prend pour Jerry Lewis, encouragé par une musique assez pouêt-pouêt, Hazel Court n'y croit pas une seconde, et Jack Nicholson joue les inutilités flagrantes, cachant avec une bien belle modestie toutes les nuances de son futur talent.

la douleur du héros après la perte de la femme aimée, répond *« jamais plus »* à toutes les questions du narrateur, y compris celle de savoir s'il pourra la retrouver dans l'autre monde. David Boehm le néglige donc assez vite pour nous brosser le portrait d'un Bela Lugosi hanté par l'œuvre de Poe, au point de posséder dans ses caves certains instruments de torture décrits par l'auteur des *Histoires extraordinaires*. Aidé d'un malheureux défiguré par ses soins (Boris Karloff), il tente d'assouvir une vengeance qui va se retourner contre lui. À la manière du **Chat noir**, offrant l'année précédente la même confrontation entre les deux stars de l'épouvante, **Le corbeau** paraît très théâtral, insistant sur les rapports sadiens entre les personnages et sacrifiant à un expressionnisme raffiné à travers des décors grandioses aux mécaniques complexes : chambre escamotable, cellule aux murs amovibles écrasant les suppliciés, sans oublier l'affreux couperet faucheur minutieusement détaillé dans la nouvelle *Le Puits et le pendule*.

LE CORBEAU

THE RAVEN. 1962. REAL.: ROGER CORMAN. SCEN.: RICHARD MATHESON D'APRES EDGAR ALLAN POE. INT.: VINCENT

Le Corbeau (1962). Le duel magique entre Boris Karloff et Vincent Price.

LE CORBEAU NOIR

THE BLACK RAVEN. 1943. REAL.: SAM NEWFIELD. SCEN.: FRED MYTON. INT.: GEORGE ZUCCO, ROBERT LIVINGSTON, WANDA MCKAY, NOEL MADISON, GLENN STRANGE, BYRON FOULGER, CHARLES MIDDLETON. PROD.: SIGMUND NEUFELD, PRODUCERS RELEASING CORP. USA.

La Producers Releasing Corp, dite PRC, représente dans les années quarante ce que sera plus tard Eurociné en notre beau pays. Sam Newfield, frère du producteur maison, Sigmund Neufeld, s'y taille la meilleure part, signant tour à tour quelques délicates ringardises : **Créateur de monstres, Nabonga le Gorille, White Pongo, Flying Serpent, Invisible Killer, The Mad Monster** et bien d'autres. Si le récit emprunte toutes les ficelles, les personnages et les décors du traditionnel film d'épouvante, l'argument participe davantage d'un whodunit où il s'agit de découvrir le meurtrier, dit « insoupçonnable », dans une auberge isolée par la tempête, et justement bien nommée « The Black Raven ».

THE CORONER

2000. REAL.: ALAN SMITHEE (JUAN A. MAS, BRIAN KATKIN). SCEN.: GERALYN RUANE. INT.: DEAN ST. LOUIS, JANE LONGENECKER, REBECCA GRAY. PROD.: ROGER CORMAN, MICHAEL UPTON, NEW HORIZONS. USA.

Le Coroner du titre a-t-il vraiment séquestré chez lui une avocate (Jane Longenecker) qui, une fois échappée, l'accuse de tortures et de meurtres en série ? Devant une léthargie policière due à la notoriété du coupable présumé, l'héroïne prend l'affaire en main et rend la justice elle-même. Quelques scènes chocs réveillent le spectateur et justifient le slogan du genre menaçant : « *Pray you're already dead before you meet the coroner* ». Mais la gratuité et l'opportunisme de cette production Michael Upton/Roger Corman agacent copieusement, surtout les deux réalisateurs qui, découvrant trop tard certaines séquences tournées à leur insu, utilisèrent le pseudo classique des auteurs contrariés, Alan Smithee.

LE CORPS ET LE FOUET

LA FRUSTA E IL CORPO. 1963. REAL.: MARIO BAVA. SCEN.: JULIAN BERRY (ERNESTO GASTALDI), UGO GUERRA, LUCIANO MARTINO. INT.: CHRISTOPHER LEE, DALIAH LAVI, ALAN COLLINS (LUCIANO PIGOZZI), TONY KENDALL (LUCIANO STELLA), HARRIET WHITE. PROD.: JOHN OSCAR (ELIO SCARDAMAGLIA). FRANCINOR/VOX FILM/LEONE FILM. DIST.: MARBEUF. ITALIE/FRANCE.

Bava exploite un gothisme à mi-chemin entre **Le Masque du démon** (imaginez-le en couleurs) et un épisode de la série « Edgar Poe ». La scène d'ouverture ressemble à s'y méprendre à **The Terror** ou **The Raven**, tandis que le final fixe l'incendie de la crypte comme dans les bons vieux

Corman de l'époque. Christopher Lee, perruqué de frais et parlant couramment le Kirk Douglas dans la VF, revient au château familial, précédé d'une sinistre réputation. Juste pour reconquérir Nevenka, sa nouvelle belle-sœur, mais ancienne maîtresse, à la fois mythomane et sado-maso. Après une somptueuse première partie, les scénaristes abandonnent toute crédibilité, se contredisent (sur le fait de savoir si le « revenant » est un fantôme ou une création schizophrénique de l'héroïne), pour conclure par une scène similaire à l'un des sketches des **Trois visages de la peur**. Reste la superbe photographie, aux éclairages à la mesure du romantisme exacerbé de cette tragique histoire. Ainsi, la tête de Christopher passe dans le même plan du vert au rouge : nul doute, c'est de l'onirisme ! Sorti à la vidéo sous les titres fantaisistes de **Rêves macabres**, ou **Spirale de la mort**. (M30P.52, M148P.78)

Sado (Christopher Lee) et Maso (Daliah Lavi) dans La Frusta e Il Corpo (Le Corps et le fouet).

CORPS PERDUS

1990. REAL.: EDUARDO DE GREGORIO. SCEN.: SUZANNE SCHIFFMAN, CHARLES TESSON, EDUARDO DE GREGORIO. INT.: TCHÉKY KARYO, GEORGES CLAISSE, GERARDO ROMANO, MARIA VANER, LAURA MORANTE. PROD.: RICARDO FREIXA, LES FILMS DE L'ATALANTE/SGGC/DB FILMS/JORGE ESTRADA MORA PRODUCCIONES. DIST.: LES FILMS DE L'ATALANTE. FRANCE/ARGENTINE.

Tchéky Karyo incarne l'expert venu restaurer une toile retrouvée dans le grenier d'une ancienne demeure. Au cours de son travail, il subit l'influence de cette œuvre attribuée à un célèbre peintre, et découvre, sous la première couche, le portrait d'une ancienne cantatrice représentée nue, dont les traits rappellent ceux de l'actuelle propriétaire du tableau. Pour compliquer les choses, lui-

Le peintre à la recherche du « Corps perdu ».

même se sent désormais attiré par la jeune femme, descendante de la diva dépeinte. Scénariste réputé (**Duelle**, de Rivette, **La Stratégie de l'araignée**), Eduardo de Gregorio dispense là un romantisme élégant où plane l'ombre d'Oscar Wilde, Henry James, Stevenson ou encore Edgar Allan Poe. Comme quoi, si les époques se confondent, la passion demeure, à travers l'éternelle trame des amours compliquées.

CORPSE EATERS

1974. REAL.: DONALD R. PASSMORE, KLAUS VETTER. SCEN.: LAWRENCE ZAZELENCHUCK. INT.: EDMOND LEBRETON, HALINA CARSON. PROD.: LAWRENCE ZAZELENCHUCK, WITCHING HOUR. USA.

« *Avant d'avoir vu* **Corpse Eaters**, *je considérais Céline Dion comme la pire chose venue du Canada* » estimait un cinéphile, ce qui est un peu dur pour Céline, même si plus d'un spectateur, l'écoutant brailler **Titanic**, rêvait de lui enfoncer loin dans la glotte l'ancre du navire. Le producteur, maquilleur, et ci-devant scénariste, copie avec un certain flegme à la fois **Cannibal Girls** et **Children Shouldn't Play with Dead Things** dans cette action qui débute comme par hasard un vendredi 13. Quelques étudiants propres sur eux décident de passer du bon temps sur une île, mais ils traversent un cimetière où un adorateur de Lucifer réveille à ce moment quelques cadavres décrépits. Il ne leur reste plus qu'à courir ! Le montage, par contre, piétine, les acteurs jouent comme des manches, la musique « pseudo-psy » casse les oreilles et les clichés abondent, à preuve cette séquence impayable où une victime sort d'un cauchemar dans lequel elle se voyait déjà poursuivie par une horde de zombies… qu'elle retrouve dans la réalité. De la narration à trois niveaux. Très fort !

THE CORPSE GRINDERS

1971. REAL.: TED V. MIKELS. SCEN.: ARCH HALL, JOSEPH L. CRANSTON. INT.: SEAN KENNEY, SANFORD MITCHELL, WARREN BALL, MONIKA KELLY, ANN NOBLE. PROD.: TED V. MIKELS, GENENI FILM. USA.

Les gérants d'une marque d'aliments pour chats élégamment nommée The Lotus Cat Food Company observent une augmentation des ventes après la chute d'un malheureux dans la machine à broyer. Business oblige, ils retiennent la formule et engagent même un tueur maison, bien utile pour leur fournir la matière première indispensable à cette nouvelle recette. Tout se passerait (presque) bien, si les chats ainsi nourris ne se comportaient soudain comme de véritables fauves. Ted Mikels manie l'humour noir mieux que sa caméra (voir son incroyable **Astro-Zombies**, sommet de la navrance cinématographique), et assure en outre la production, le montage et la musique de cette œuvre au slogan ravageur : *« Pour les chats qui aiment les hommes ! »*.

THE CORPSE GRINDERS 2

2002. REAL. ET SCEN.: TED V. MIKELS. INT.: SEAN MORELLI, ANDY FREEMAN, CHUCK ALFORD, LIZ RENAY, DOLORES FULLER. PROD.: TED V. MIKELS. USA.

Ted Mikels récidive d'un beau doublé avec, en 2002, **Mark of the Astro-Zombies** (le film qui marque !) et, en l'an 2000, avec ce **Corpse Grinders 2** reprenant de façon encore assez désinvolte l'argument du premier volet, agrémenté d'un zeste de **Men in Black**. De peu scrupuleux businessmen (pléonasme !) projettent de s'en fourrer plein les poches avec leur recette d'aliment frelaté. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des immondes possibles, si un commando de matous féroces venus d'une planète de chats affamés ne rêvaient d'envahir l'usine pour y broyer de l'humain. La satire grossière n'empêche nullement la médiocrité, et le seul intérêt de l'œuvre consiste à regarder vieillir deux revenantes, Dolores Fuller, égérie d'Ed Wood, et la plantureuse Liz Renay (**Blackenstein**, **Desperate Living**), dont le livre scandale *My Face for the World to See* nous en apprend de bien bonnes sur sa vie trépidante.

THE CORPSE VANISHES

1942. REAL.: WALLACE FOX. SCEN.: HARVEY GATES, SAM ROBINS, GERALD SCHNITZER. INT.: BELA LUGOSI, LUANA WALTERS, JOAN BARCLAY, FRANK MORAN, TRISTRAM COFFIN, GEORGE ELDREDGE. PROD.: SAM KATZMAN, JACK DIETZ, MONOGRAM. USA.

Bela Lugosi, le savant fou de service, enlève d'innocentes mariées le jour même de leurs noces afin de prélever sur elles certaines hormones nécessaires à rajeunir sa propre épouse âgée de 80 ans. Tout un chacun l'aurait déjà échangée contre une plus jeune (ou carrément deux de 40, voire quatre de 20) et on classait presto l'affaire, mais Lugosi n'est pas du genre à faire simple. Ainsi, il occupe un sinistre manoir, pratique l'hypnose, dort dans un cercueil pour mieux se préparer au repos éternel, et emploie une vieille sorcière pourvue de ses deux fils

The Corpse Vanishes (1942). Monsieur et Madame Lugosi font cercueil à part !

mutants, le nain Angelo Rossitto (**Freaks**) et la brute épaisse Frank Moran, farceusement appelé Angel (pour les curieux, Moran faisait l'homme-singe dans **Return of the Ape Man**). Justice sera rendue grâce à la présence d'une jolie journaliste (Luana Walters), plus réveillée que les forces de police particulièrement amorphes. Ce pur produit Monogram au kitsch envoûtant, redevient visible de nos jours grâce à la collection DVD Bela Lugosi parue chez Aventi.

CORPSES

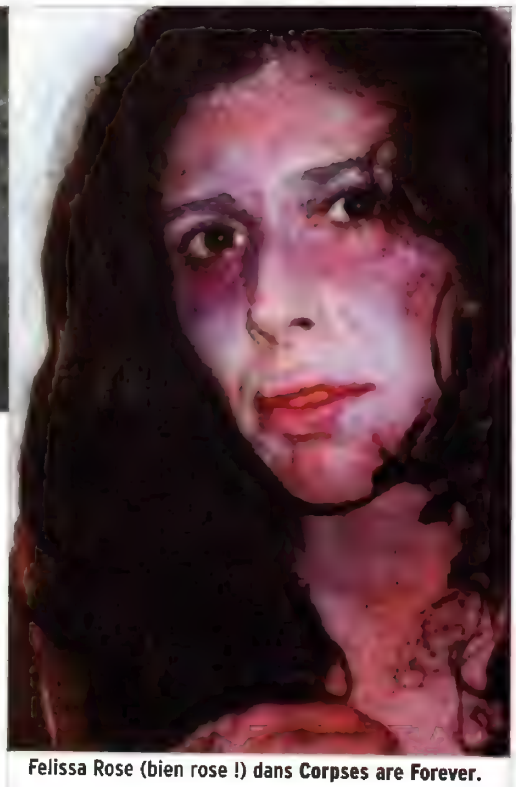
2004. REAL. ET SCEN.: ROLFE KANEFSKY. INT.: TIFFANY SHEPIS, JEFF FAHEY, STEPHEN W. WILLIAMS, ROBERT DONOVAN, MELINDA BONINI. PROD.: MARK HEADLEY, TANYA YORK. URBAN GIRL PRODUCTIONS. USA.

Kanefsky aime à détourner les genres à son profit. La série télévisée des ***Sex-Files***, ses **Erotic Adventures of The Invisible Man** ou encore l'ambigu **Jacqueline Hyde** font encore autorité en la matière. Il s'en prend maintenant à des zombies dans cette histoire de croque-mort bricolo inventeur d'un nouveau procédé capable de réanimer les cadavres, juste le temps de leur embaumement et d'une mise en bière. Mais les morts ne veulent rien entendre (c'est souvent ce qu'on leur reproche !), et ils survivent au-delà des délais impartis, semant la panique par les rues de la ville au vif désagrément du chef de police, Jeff Fahey. Avec l'ex-Tromette Tiffany Shepis, dont la filmo fantastique commence à inquiéter les plus grandes...

CORPSES ARE FOREVER

2003. REAL. ET SCEN.: JOSE PRENDES. INT.: BILL PERLACH, LINNEA QUIGLEY, DEBBIE ROCHON, BRINKE STEVENS, JESSICA LEWIS, FELISSA ROSE. PROD.: JOSE PRENDES, C-47 FILMS. USA.

Jose Prendes abat ses cartes (maîtresses !) dans cette nouvelle histoire de zombies bouffeurs de terriens. Envisagez tout de suite le gros calibre : rien moins que Linnea Quigley, Debbie Rochon, Brinke Stevens et la moins connue Felissa Rose (**Horror**, **Nikos the Impaler**, ou encore **Apparition**, dont on annonce d'ailleurs la suite : **Disparition** ! (non, c'est pour rire, mais j'attends quand même...) Pas fou, le cinéaste se glisse dans le casting, faute de mieux, et s'allie à ce vieux brigand de Richard Lynch à la tête d'un commando de tueurs de zombies. Le script se déroule dans le futur et exploite le sujet d'un court-métrage du même auteur, **Nerve**, lequel en profite pour nous en refourguer quelques séquences sous forme de flashs-back pendant qu'on ne le voit pas. Décidément trop rusé, Prendes présente son œuvre



Felissa Rose (bien rose !) dans Corpses are Forever.

comme une synthèse de « **La Nuit des morts-vivants**, **Zombie**, et du **Jour des morts-vivants** ». Du brutal !

CORRIDORS OF BLOOD

OU **THE DOCTOR FROM SEVEN DIALS**. 1958. REAL.: ROBERT DAY. SCEN.: JEAN SCOTT ROGERS. INT.: BORIS KARLOFF, CHRISTOPHER LEE, FRANCIS MATTHEWS, BETTA ST. JOHN, ADRIENNE CORRI, FINLAY CURRIE. PROD.: JOHN CROYDON. MGM. GB.

L'année même de sa première incarnation du Comte Dracula, Christopher Lee affronte Boris Karloff dans cette ébauche d'un prochain film de John Gilling, **L'Impasse aux violences**. Son personnage cynique de Resurrection Joe évoque en effet les fameux « Résurrectionnistes » Burke et Hare, dealers de cadavres auprès des hôpitaux, puis meurtriers sans scrupules pour mieux garantir la fraîcheur de leur marchandise humaine. Karloff, quant à lui, joue le chirurgien victime de ses drogues utilisées pour sa recherche sur les premières anesthésies, devenu leur complice involontaire. Robert Day reconstitue le Londres de 1840 dans les studios anglais de la MGM, parcourt les ruelles sordides des quartiers populaires, passant des

Corridors of Blood (1958). Au fond du corridor : Boris Karloff et Christopher Lee (Resurrection Joe).

salons bourgeois aux tavernes mal famées, illustrant le propos classique de l'apprenti-sorcier victime de son travail dans l'intérêt d'une science souvent ingrate. Particulièrement dans les milieux cinématographiques, reconnaissons-le...

LA CORRUPCION DE CHRIS MILLER

1972. REAL.: JUAN ANTONIO BARDEM. SCEN.: SANTIAGO MONCADA. INT.: MARISOL, BARRY STOKES, RUDY GAEBEL, VIDAL MOLINA, JEAN SEBERG, PERLA CRISTAL, MIGUEL BARDEM. PROD.: XAVIER ARMET P.C. ESPAGNE.

Cinéaste réputé, scénariste reconnu, rebelle notoire au régime franquiste, Bardem opte au seuil des années soixante-dix pour un cinéma moins engagé qui va de **L'Île mystérieuse** à ce thriller ibérique s'inspirant assez clairement du giallo italien. Chris Miller, jeune fille tourmentée, vit d'affreux cauchemars qui pourraient bien la désigner comme la responsable d'une sordide série de meurtres. Et c'est en poignardant un jeune homme trop entreprenant qu'elle revoit le passé et comprend les causes de ses dérives hystériques. Une œuvre cruelle, érotique et perverse, sortie autrefois en vidéo chez divers éditeurs sous le titre logique de **La Corruption de Chris Miller**, mais aussi celui de **Terreur aveugle**.

LE CORRUPTEUR

THE NIGHTCOMERS. 1972. REAL.: MICHAEL WINNER. SCEN.: MICHAEL HASTINGS D'APRES HENRY JAMES. INT.: MARLON BRANDO, STEPHANIE BEACHAM, THORA HIRD, HARRY ANDREWS, CHRISTOPHER ELLIS, ANNA PALK. PROD.: ELLIOTT KASTNER, JAY KANTER, ALAN LADD JR., SCIMITAR FILM. DIST.: MGM. GB.

L'une des nombreuses adaptations du *Tour d'écrou* de l'écrivain américain Henry James, sauf qu'ici le script nous décrit des faits antérieurs à ce récit. Dans le texte original, une gouvernante chargée de l'éducation de deux orphelins, Miles et Flora, découvre l'influence maléfique exercée sur eux par l'ancienne gouvernante et un domestique décédés quelque temps plus tôt mais hantant tou-

jours la demeure. Michael Winner les met en scène de leur vivant, et se focalise sur le personnage de Peter Quint (le Corrupteur), joué par Marlon Brando, un pervers arrogant, jouisseur et destructeur, dont les rapports sado-masochistes avec la gouvernante (Stephanie Beacham) vont subjuguer les deux enfants au point d'en faire eux-mêmes des assassins dans le noble but de les garder auprès d'eux pour toujours. Là où **Le Corrupteur** s'achève, *Le Tour d'écrou* peut débuter, dont la meilleure illustration au cinéma reste **Les Innocents**, de Jack Clayton, tourné très précisément dix ans plus tôt.

CORTA NOTTE DELLE BAMBOLE DI VETRO

OU **CATALEPSIS**, OU **MALASTRANA**. 1972. REAL. ET SCEN.: ALDO LADO. INT.: JEAN SOREL, INGRID THULIN, BARBARA BACH, MARIO ADORF, FABIJAN SOVAGOVIC, JOSÉ QUAGLIO, PIERO VIDA. PROD.: DIETER GEISSLER, ENZO DORIA, DORIA FILM/DUNHILL CINEMATOGRAFICA. ITALIE.

Comme l'annonce le titre vidéo (**Je suis vivant**), un cadavre tente de nous convaincre de sa bonne santé, malgré l'avis du corps médical persuadé du contraire. Tel est le point de départ de ce pur joyau ciselé par l'auteur du malsain **La Bête tue de sang-froid**, accompagné par la musique plaintive, solennelle et obsédante d'Ennio Morricone alors au sommet de son art. Traitée en flashs-back, avec d'inquiétants retours au temps présent, l'action remonte aux origines de cette tragique histoire, croise d'inquiétants personnages et embrouille une intrigue déjà complexe dans la plus pure tradition du giallo alors en pleine vogue. Au fil de l'action, le suspense s'intensifie, tandis que le moribond nous fait partager sa terreur jusqu'à la cruelle et pourtant si logique conclusion qui terrassera les âmes sensibles.

THE COSMIC MAN

1959. RÉAL.: HERBERT GREENE. SCÉN.: ARTHUR C. PIERCE. INT.: BRUCE BENNETT (EX HERMAN BRIX), JOHN CARRADINE, ANGELA GREENE, PAUL LANGTON, SCOTTY MORROW, ROBERT LYTTON, LYN OSBORN. PROD.: ROBERT A. TERRY, FUTURA. USA.

« The Cosmic man » prend la forme d'un Alien prêcheur venu nous visiter à la manière de ce brave Klatoo, l'Extra-

terrestre du **Jour où la Terre s'arrêta** (1951), dont le présent script s'inspire de manière évidente. Sitôt sorti de son vaisseau sphérique, l'être, que l'on visualise un temps en négatif, façon d'accentuer le côté « venu d'ailleurs », déplore l'utilisation faite de l'énergie atomique terrienne. Car « Il existe un bon et un mauvais côté de la force » clame-t-il aux militaires, qui ne connaissent pas encore **Star Wars**, les nigauds, avant de leur annoncer qu'ils utilisent évidemment le mauvais côté. Lui aussi (comme son prédécesseur huit ans plus tôt) prendra du plomb dans l'aile à vouloir nous donner des leçons, ce qui ne l'empêche pas de guérir au moment de son départ un petit garçon, pourtant assez énervant, mais paralysé des deux jambes, à défaut de la parole.

The Cosmic Man (1959). *« L'atome c'est pas bien ! »* nous déclare John Carradine.

COSMIC MONSTERS

OU **THE STRANGE WORLD OF PLANET X**, OU **THE CRAWLING TERROR**. 1957. REAL.: GILBERT GUNN. TV. SCEN.: JOE AMBOR, PAUL RYDER D'APRES RENÉ RAY. INT.: FORREST TUCKER, MARTIN BENSON, GABY ANDRÉ, PATRICIA SINCLAIR, WYNDHAM GOLDIE, ALEC MANGO. PROD.: GEORGE MAYNARD, JOHN BASH PRODS. GB.

Faudrait pas confondre cosmic monster et monstre comique dans cette œuvre anglaise imitant grave les séries B américaines de l'époque. En fait, l'affaire se présente mal : un trou dans la ionosphère (provoqué par un savant fou) laisse passer des rayons cosmiques qui provoquent la mutation des insectes et la folie de certains individus. Les autorités palabrent longtemps, l'un parle d'aller reboucher le trou céleste, l'autre de s'occuper plutôt de celui de la sécu, pendant que l'héroïne échappe de

Cosmic Monsters (1957). L'araignée tisse partout et l'héroïne crie, c'est prévu dans son contrat !

peu aux filets d'une araignée géante en hurlant le plus fort possible comme le stipule son contrat. Par bonheur, un certain Mr. Smith, venu de la planète X, va nous porter secours avant de repartir à bord de sa soucoupe volante. Le script est classique, les personnages bavards et les effets spéciaux rudimentaires, mais sinon c'est très bien !

COSMIC SLOP

1994. REAL.: REGINALD HUDLIN, WARRINGTON HUDLIN, KEVIN RODNEY SULLIVAN. SCEN.: TREY ELLIS, KYLE BAKER. INT.: ROBERT GUILLAUME, PAULA JAI PARKER, CASEY KASEM, JASON BERNARD, BROCK PETERS, NICHOLAS TURTURRO. PROD.: ERNEST JOHNSON, HUDLIN BROTHERS. USA.

À la manière de ***La Quatrième dimension***, trois sketches se succèdent, mêlant le social au religieux, la politique à la science-fiction. Dans ***Space Invaders***, un envoyé extra-terrestre propose au gouvernement un étrange marché (nous offrir certains éléments de leur technologie contre une partie de la population noire...). ***The First Commandment*** remet en cause le catholicisme avec l'apparition d'une curieuse Vierge Marie, alors que ***Tang***, basé sur une histoire de Chester Himes, repousse très loin les déboires d'un couple désuni. C'est assez dire si le pessimisme règne en maître dans cette anthologie défendant par ailleurs le sort des minorités raciales.

Les Tueurs de la

Œuvre unique à plus d'un titre, d'une noirceur absolue, définitive, LES TUEURS DE LA LUNE DE MIEL, réalisé par Leonard Kastle en 1969, étonne aujourd'hui par sa diabolique modernité. Re-vision éclairante d'une « fulgurance ».

D'emblée, un carton, précis et froid comme un scalpel, nous prévient que ce qui va suivre est adapté de faits réels d'après les comptes-rendus d'audience et les minutes du procès. Ce gage préliminaire d'authenticité n'est pas, comme souvent, un appât rigolard ou un effet de cirque, mais augure bel et bien d'une tragédie-vérité, grandiose et vulgaire.

RENCONTRE

Martha Beck est infirmière en chef à l'hôpital central de Mobile (Alabama). Par quelques plans secs et concis, rythmés par la cadence implacable d'une symphonie de Mahler, qui la situent dans son univers de travail, on comprend vite que « Mademoiselle » n'est pas femme à s'en laisser conter et compense sa disgracieuse surcharge pondérale par l'autoritaire mépris que lui confère sa fonction. Du reste, le coup de pied rageur qu'elle balance au jouet du gamin qui barre sa route une fois dehors affine un peu mieux l'esquisse au rasoir d'une femme sans cœur, méchante car frustrée. Assertion confirmée quelques plans plus tard : Martha survit dans un appartement sans grâce, coincée entre une mère acariâtre et possessive, et Bunny, « sa seule amie », envahissante et criarde. Alors, pour oublier, elle engloutit des kilos de chocolats… Mais ce jour-là, elle ignore encore que sa vie va basculer. Bunny aime bien Martha. Même si, vu la sociopathie crasse de cette dernière, on se doute que c'est à sens unique. Mais peu importe ! Bunny veut le bonheur de Martha et, inquiète de la voir sans homme à son âge, décide de l'inscrire à son insu à un club de rencontres : Les Amis de Tante Carrie. Quand elle reçoit un questionnaire à renvoyer, « Mademoiselle » commence par refuser catégoriquement, furieuse de l'initiative pour le moins cavalière de Bunny. Mais ces arguments finissent par la convaincre de tenter l'expérience. Après tout, que risque-t-elle ? En un raccourci elliptique dont le cinéma a le secret, s'ensuit un échange épistolaire lu en voix-off entre Martha et un certain Ray Fernandez, un « homme d'affaires » de New York. Le visage un peu veule, taillé à coups de serpe, des yeux noirs et perçants, le cheveu gominé, toujours tiré à quatre épingles, il endosse à lui seul tous les archétypes du Latino séducteur. Ajoutons à cela une voix aigrelette et un accent hispanique rigolo, et voilà brossé sans fard le portrait miteux d'un escroc au petit pied. Leur première rencontre se déroule à Mobile, dans l'appartement de Martha, en présence de sa mère. Celle-ci est immédiatement conquise par son charme langoureux et sa manière inimitable de danser la rumba. Non sans mal, Martha parvient à lui faire avaler des somnifères sous prétexte de traitement et les voilà face-à-face. Si la vision de leurs ébats nous est épargnée, c'est qu'elle importe peu au propos. Un plan fixe montre Martha assise sur un sofa, le regard rivé au sien. Lui, debout, se rapproche d'elle puis reste immobile. L'axe de la caméra suggère une fellation dominatrice. Point. Tout est « montré » : l'ascendant de Ray, la soumission de Martha. Son corps gras, avachi et distendu, est tout entier offert à la fraîcheur carnassière de Ray-le-fier, caricature outrée du mâle impudique. Ce qu'ils font ensemble est laissé à notre imaginaire, et tant pis si au passage l'obscène saccage le beau.

Le lendemain, il prend congé en promettant de la revoir très vite, non sans lui avoir soutiré un peu d'argent, *« que je te rendrai à notre prochaine rencontre, bien sûr ! »*. Les sens apaisés de Martha ont sans doute annihilé sa faculté de jugement ! Mais chassez le naturel… Quand quelques jours plus tard, elle reçoit une lettre de rupture, elle s'invente, avec la complicité téléphonique de Bunny, une tentative de suicide au gaz qui émeut Ray. Martha le rejoint alors à New York où il lui avoue la vraie nature de ses activités, faisant d'elle, implicitement, sa complice.

DU JEU CRUEL AU « JE » MORTEL

Cette courte scène d'à peine une minute constitue le point d'orgue du film. Avant, la vie de Martha était réglée comme une partition lancinante et moisie, sans attrait ni surprise. Le boulot qu'on exécute comme exutoire à ses

lune de miel

rancoeurs, le mini-cercle social qu'ouvertement on méprise, les sucreries doucereuses qu'on ingurgite à la chaîne car tant pis si trop grosse, tellement sûre de ne plus plaire... Elle décide de voir en Ray une manière de salut, et même si la planche à laquelle elle s'accroche est pourrie ou même pire, elle s'en fout parce qu'elle l'aime. Parce qu'elle a choisi de l'aimer. Dès lors, son destin s'accomplit comme une route qu'elle pense droite. Primo, régler les affaires en cours. Elle rentre à Mobile annoncer son « mariage » avec Ray à Bunny ravie et maman en pleurs. Elle n'en a cure, elle flotte au ras ! Pourtant, une surprise l'attend à l'hôpital. Le directeur, pendant son absence non signalée à New York, a investi ses tiroirs et a découvert la chaude correspondance qu'elle entretenait avec son amant. Vif échange verbal que Martha conclut par une odieuse saillie antisémite envers son supérieur, qui la congédie sur le champ. Satisfaite, il ne lui reste plus qu'à traîner sa mère vitupérante dans une maison de retraite et tout va bien ! « Mademoiselle » est devenue « Madame ». Secundo, retrouver son amour et s'arranger pour ne plus le quitter.

Changement de décor pour nos deux tourtereaux car c'est dans le New Jersey que Ray doit épouser Doris Harker. Le système de l'escroc est simple et bien huilé. Par le truchement des petites annonces des Amis de Tante Carrie, il sélectionne dans tout le pays les plus crédules et les plus riches futures victimes. Après un échange de lettres dégoulinantes d'amour trop longtemps attendu, quand il sent que le poisson est ferré, il propose l'union, s'empare de leurs biens et disparaît dans la nature. Il joue sur du velours car la plupart des femmes bernées ont trop honte pour porter plainte.

Martha est amoureuse, mais certainement pas stupide. Pour accompagner Ray dans ses « voyages d'affaires matrimoniales » et veiller au sain déroulement des bonnes mœurs, elle l'oblige à se faire passer pour sa sœur.

La cérémonie est courte et sans fioriture, mais l'important pour Doris c'est qu'on l'appelle désormais « Madame Fernandez », en particulier ses jeunes élèves à la prochaine rentrée des classes. Qu'est-ce qu'elle est contente, Doris, du haut de sa quarantaine mal négociée ! On sent bien qu'elle est en train de savourer les meilleurs moments de sa triste existence. Mais si, dit-on, l'Amour rend meilleur, il n'amoindrit pas la niaiserie. À preuve cette scène, véritable bijou d'humour crétin, où l'instit, filmée de dos, chante à tue-tête dans sa baignoire *God Bless America* pendant qu'un insert nous montre Martha et son amant dépouiller son portefeuille. Mais il sera dit que Doris n'est pas faite pour le bonheur. Nous la retrouvons le lendemain matin boucler ses valises avec rage et réclamer ses bijoux et ses sous ! En vain, car Martha sait trouver les arguments qui calment : *« Et toi, tu ne dis rien ? »* lance la femme dupée avant de partir. *« On se demande si c'est ta sœur... ou ta mère ! »*

Exit Doris, Long Island, bonjour Missouri, Myrtle, qui, enceinte, doit absolument se marier pour éviter que ses parents ne la déshéritent. Ray a négocié l'affaire pour quatre mille dollars... Immédiatement, Martha hait Myrtle. Sa légèreté, son insouciance, ses inflexions criardes, son parler vulgaire la hérissent. Mais surtout, en femelle pétrie d'amour, c'est la jeunesse qu'elle craint. Elle sait Ray faillible, comme tous les hommes, et ce qu'elle n'avait pas à redouter avec Doris-la-moche pointe sournoisement en ses tréfonds devant les formes épanouies de la blondasse évaporée.

Après s'être assurée que l'argent a bien été remis à Ray, elle les oblige à faire chambre à part. Toutes les deux partageront le grand lit pendant que Ray dormira à côté. Cela ne fait bien sûr pas les affaires de Myrtle qui, en douce, offre une perruque à Ray, destinée, dit-elle, à le rajeunir. Ce présent, s'il sied de fait au bel étalon, va surtout lui permettre de modifier son apparence, détail non négligeable compte tenu de ses activités. Pendant la nuit, Myrtle qui, on la comprend, ne parvient pas à trouver le sommeil, invective violemment Martha et va rejoindre son mari. Ce dernier, comme d'habitude pris entre deux feux ardents, vient prendre conseil auprès de sa maîtresse lui donnant quelques pilules qui vont calmer les ardeurs de l'épousée. Le lendemain, installée dans le bus qui doit la conduire chez ses parents à Little Rock, Myrtle se plaint d'atroces maux de ventre. Ray la rassure gentiment, quitte le car et va téléphoner (en PCV, bien sûr !) à une certaine Evelyn Long dans l'état du Massachusetts.

Pendant ce temps, le chauffeur découvre le cadavre de la jeune femme, la langue bouffie, les yeux révulsés.

LA TREVE

À première vue, on pourrait considérer ce qui va suivre comme un intermède, une manière de souffler suite à l'âpre cumul des tensions. Du reste, le cadre proposé incite à l'apaisement. Une crique battue par la mer, des oiseaux qui gazouillent, les rayons indolores d'un soleil bienfaisant, Ray en maillot de bain qui fait consciencieusement des pompes et près de lui, sur un transat, Martha en peignoir blanc... Mais soudain survient l'intruse, guillerette comme le chaperon de la fable, et son panier à provisions ! Dans l'esprit perturbé de Martha, la belle Evelyn, immaculée de conception, annonce des nuages menaçants et des vagues déchaînées. Pourquoi faut-il donc que tout soit toujours gâché ? D'ailleurs, elle se sent peu à l'aise dans cet endroit d'idylle. *« Celle-là, tu ne l'épouseras pas ! »* dit-elle avec calme à son amant qui l'écoute à peine, tout juste un peu las de ces perpétuelles rodomontades. C'est un jouisseur sans finesse Ray, un profiteur de l'instant. Il entend d'une oreille distraite Martha annoncer sa baignade puis s'empresse de séduire la languide Evelyn, déjà conquise. Tout à coup, des cris stridents en provenance de la mer : *« Tu m'avais promis, tu m'avais promis ! »* hurle Martha qui s'éloigne rapidement vers le large en brasses désordonnées.

Filmée entre deux eaux, le regard à terme et les cheveux flottants, son esprit – son ange blanc ? –, tétanisé par l'imminence, lui assène en pleine tête les voix dissonantes et pleines de fiel de sa mère, écho vengeur à son lâche abandon. Et quand Ray vient enfin la secourir, c'est *« Maman ! »* qu'en pleurs, elle psalmodie. Hors de l'eau, il réconforte une Martha tremblante et pathétique lui jurant ses grands dieux son amour infini.

Un lent panoramique nous dévoile Evelyn, à quelques mètres d'eux, assise dans l'herbe, le regard perdu bien au-delà de l'océan...

À l'issue de cet incident, le couple s'est déniché un pavillon paisible dans la banlieue de New York, sur les instances de Martha en grâce de légitimité. Mais cette vie plan-plan, en apnée du monde, sied mal à Ray qui tourne en rond comme un fauve sans barbaque. D'autant qu'il attend, le manant, le courrier bien mielleux d'une pigeonne dite « vieille bique », veuve pleine aux as en mal d'affection sincère. Bref, de chamailleries en querelles, ils en viendraient presque à se détester. Il est grand temps que les choses bougent.

La veille du nouvel an, ils se rendent à Albany où ils louent une chambre d'hôtel pour planifier l'opération. Cette fois, pour éviter les erreurs passées, Ray prend les commandes. Surtout ne rien brusquer car cette fois, c'est de dix mille dollars qu'il s'agit ! Pendant que Martha avale goulûment une pleine boîte de chocolats, Ray, après s'être teinté la perruque poivre et sel pour ne pas effaroucher la « vieille bique », se rend à la messe avec sa future conquête pour évoquer l'âme de son défunt mari. Il est maintenant temps de lui présenter sa « sœur ».

Sur ces deux pages : Martha Beck (Shirley Stoler) et Ray Fernandez (Tony Lo Bianco), deux amants réunis sous le signe du meurtre. Un sadisme partagé, exalté par leur amour.

NOUVELLE LIGNE DE COMPTE

Janet Fay, amplement sexagénaire, est une petite bonne femme piaillarde et péremptoire, sans charme ni attrait, encore stupéfaite d'avoir attiré le ténébreux Latino. Dans son salon, elle s'extasie devant les responsabilités écrasantes de Martha – cinquante infirmières sous ses ordres ! – et admet comme une limpide évidence que Ray soit son frère. Elle profite de la présence « fortuite » de son amie Lucie, même âge, même topo, pour lui annoncer son mariage. Puis elle la congédie sans ménagement car *« comprends-tu, nous avons tellement de choses à nous dire… »*. Elle est surtout impatiente de montrer sa dernière création. Car Janet, comme elle l'avait fièrement notifié à Ray dans une de ses lettres, fait des chapeaux. Elle revient avec sur la tronche un machin ridicule, sorte de calotte blanche émaillée de minuscules volants noirs. L'occasion est trop belle pour nos escrocs, qui ont le mérite de ne pas pouffer devant pareille apparition. Un tel talent dans la confection, si peu fertile en modes innovantes, ne doit pas rester confidentiel. Pourquoi ne pas commencer par ouvrir une petite boutique, à New York par exemple, dans un quartier pas trop cher ? Bien sûr, il faudrait prévoir une légère mise de fonds, d'environ dix mille dollars… C'est bien le moins pour démarrer ! Janet, littéralement grisée, est aux anges, voyant déjà fructifier son capital au centuple. Il est évident que Ray, déjà dans les affaires, se charge de toutes les démarches. Riant sous cape, les amants n'en reviennent pas de l'infinie candeur, de la vertigineuse stupidité de Janet. Mais ils ne sont pas au bout de leurs surprises.

Tout à sa joie, mais de toutes les manières, elle l'avait prévu, la future milliardaire les invite à dîner… dans une cafétéria merdique où elle s'évertue à critiquer les prix, les portions peu en rapport et les choix de Martha, qui ferait bien de commencer à maigrir. Mais ils font bonne figure, la perspective du magot tant convoité inhibe leur haine. En effet, pour la première fois, ils sont en phase dans leur ressentiment. Point de jalousie pour Martha – que craindre d'une bigote aussi sexy qu'un bubon ? –, pas de désir pour Ray, pour les mêmes raisons. Conjonction : l'appât du gain. Ils l'emmènent en voiture à New York pour finaliser au plus vite leurs projets. À peine arrivée à la maison, il lui faut tout de suite accrocher ses icônes, une de Jésus, une de Marie. Elle est contente Janet, comme endolorie. Oubliées pour un temps sa pingrerie vorace, sa connerie sédentaire et sa fadeur à pâlir, elle boit comme de l'eau de Lourdes les mots calibrés du matois gigolpince. Et il sait y faire, le beau Ray, pour la convaincre en velours de signer les trois chèques *« qu'il ira dès demain retirer à la banque »*. *« Mais mes bijoux, que vais-je en faire ? »* *« Gardez-les précieusement pardevers vous ! Je veux vous les voir porter le jour béni de notre union. »* Et il continue à la bercer de joliesses lénifiantes, jusqu'à lui promettre un voyage à Miami. C'en est trop pour Janet qui, transportée d'extase, bise les lèvres de son preux chevalier. Mais tout de suite le naturel revient . Elle quête un endroit sûr pour garder tant de valeurs. Pas de problème, la cave est idoine. Les amants profitent du prétexte pour s'envoyer en l'air en sous-sol, pendant que Janet, incorrigible emmerdeuse, atermoie sans pitié : *« Tout va bien ? »*, *« Je ferais peut-être bien de vous rejoindre ! »*, *« Qu'est-ce que vous faites ? Vous en mettez du temps ! »*… Ray la rassérène du mieux qu'il peut. Vivement demain qu'il aille encaisser les chèques ! Selon un modus operandi désormais immuable, Ray dort seul, ici dans le canapé pendant que les femmes partagent la même chambre. Seulement, là encore, la « plumée » a du mal à trouver le sommeil, et on la comprend. Non que le sexe la taraude, la fidèle de Dieu accommode mal son sacerdoce aux frivolités, mais c'est son argent qui la préoccupe. Dans une ville comme New York, n'importe qui pourrait pénétrer dans la maison et voler ses bijoux et les chèques endossés. Martha, à bout de nerfs, tente de lui imposer ses cachets « magiques », mais en vain ! Le ton monte entre les deux femmes car, pour la première fois d'une vie segmentée en œillères par les si rassurantes certitudes, Janet a des doutes. Après tout, que sait-elle de ces gens à qui elle vient de confier ses valeurs ? Rien. Alors c'est décidé, elle va appeler sa fille. Même au milieu de la nuit, elle saura la conseiller. Ray, qui a tout entendu, se lève sans se presser et s'empare d'un marteau. Cette fois, la messe est dite et c'est dans le salon que les amants officient et démontrent, s'il en était besoin, que commettre un crime de sang-froid, fut-ce sur une vieillarde au corps mou, n'est pas tâche aisée. Scène atroce où Janet, martelée, le crâne fendu en pastèque

ruisselante, agonise en geignant. Ils la finissent au bas nylon, le cou frêle entortillé de Janet laisse échapper son dernier râle. Puis Ray enlève son pantalon qu'il jette négligemment sur le corps meurtri et va faire l'amour à Martha qui l'attend dans la chambre voisine.

Aux lueurs du jour, après avoir nettoyé les traces de sang et rassuré par lettres la famille et les amis, ils descendent enterrer le cadavre dans la cave avec les images pieuses *« qui lui étaient si chères ! »*. La première pelletée fracasse le visage du Christ…

Sur ces deux pages : Martha prend la pose seule, puis accompagnée de son prince charmant Ray, séducteur meurtrier et machiavélique. Un couple du cinéma définitivement culte, et peut-être l'un des plus extrêmes.

FIN D'UN TEMPS

Trois semaines plus tard, changement de décor. Nous quittons New York et le funeste appartement du couple assassin pour la vaste et lumineuse demeure de Delphine, dans le Missouri. Cette jeune veuve attirante et sûre d'elle est justement en train d'expliquer à sa petite fille Marinette l'importance de ce jour, le 12 février, date anniversaire de la mort d'Abraham Lincoln, dans l'Histoire américaine devant Martha et Ray, faussement attentifs. Car leur esprit est ailleurs… Comme d'habitude, leur rencontre s'est produite à l'issue d'un échange de lettres. Ray, parfaitement crédible en conseiller financier amoureux et déjà paternel – Marinette l'adore ! – s'occupe de la gestion des biens de Delphine et a tôt fait d'évaluer l'étendue de sa fortune. Coup de chance, elle veut l'épouser à New York une fois réglées les affaires en cours. C'est pendant le trajet qu'ils les tueront, elle et sa fille, c'est lui qui le dit ! On sent dans les propos de Ray la détermination bancale des velléitaires, mais il lui faut juguler l'infernale jalousie de Martha qui a compris à quel point Delphine était amoureuse. De toute façon, c'est juré, cette fois, c'est leur dernier coup… Et après, enfin, ils se marieront ! Mais un événement imprévu, et pourtant si prévisible, va briser en mille morceaux leurs capiteux projets.

En l'absence de Ray, parti avec la fillette lui acheter un chiot, les deux femmes devisent. Puis, après s'être assurée de la confiance indéfectible de Martha, Delphine lui assène le terrible aveu : elle doit épouser son frère au plus vite car elle est enceinte de lui. Sans se douter qu'elle scelle son destin, elle se livre, la veuve éplorée par la honte, parle, et va jusqu'à dire *« qu'ils faisaient l'amour chaque fois qu'elle avait le dos tourné »*. Martha, froide comme la mort, regarde par la fenêtre un horizon brumeux, irrémédiablement bouché, en murmurant : *« Il avait promis… »*.

Elle sèche vite ses larmes, n'étant pas femme à s'apitoyer. Le meilleur moyen d'éviter le pire, c'est d'avorter. Elle fait prendre un cachet à Delphine qui, soudain prise de panique, prétend ne plus être enceinte. Trop tard, le poison commence à produire son effet nauséeux. Elle s'allonge sur son lit, la langue tirée, presque inconsciente. C'est le moment que choisit Ray pour revenir. Marinette, toute contente d'exhiber son petit chien, se met à hurler en voyant Martha vouloir étouffer sa mère avec un oreiller. Elle la gifle à toute volée et ordonne à Ray, dépassé par la tournure imprévue, de l'enfermer dans un placard. Pour apaiser son amant, elle lui pond une fable tricotée vite fait comme quoi Delphine aurait mis à jour leurs projets et qu'il convenait de la faire taire au plus vite. Sans un mot, ils l'achèvent avec son propre revolver. Pendant qu'ils trimballent son cadavre à la cave, ils statuent brièvement sur le sort de la fillette. *« Ne creuse qu'un seul trou… »* lui intime-t-elle, *« ce sera suffisant pour les deux ! »*. Elle tue la petite fille puis va retrouver Ray qui l'attend au rez-de-chaussée. Il ne faut pas moisir ici, mais qu'à cela ne tienne, il a tout prévu ! Une lettre vient de lui parvenir de la Nouvelle-Orléans. Ils pourront y séjourner jusqu'à mardi gras. Martha, lasse, l'embrasse fougueusement et pendant qu'il termine le « travail » à la cave, monte au premier téléphoner à la police. Il ne reste plus qu'à attendre…

Et quand un peu plus tard on frappe à la porte, elle tranquillise son amant avant d'aller ouvrir, non sans lui avoir ôté sa perruque : *« Tu n'en auras plus besoin désormais, chéri ! »*.

L'AMOUR A MORT OU LE PARTI PRIS DES SOUFFRETEUX

Si nous laissons à nos lecteurs avides le soin de revoir – ou de découvrir ! – le final pathétique, c'est pour participer à notre manière au jeu subtil et terrifiant qui anime

tout le film : celui de la frustration. Aucun personnage n'échappe à cette gangrène. Et de la mère de Martha à Delphine, l'ultime victime, on assiste, pantois et désarmés devant tant de rage cathartique, à une suite virevoltante de pathologies multiples à faire pâlir un symposium de psys.

Doris, l'instit laïde en manque d'amour, Myrtle, nympho vulgos aux allures de pouffiasse, Janet, la sexa bigote et radine, Delphine, qui perpétue son veuvage dans les limbes clapoteuses d'un patriotisme indécent, les « clientes » de Ray composent une galerie de portraits exceptionnelle par leur densité névrotique. Et très vite – ce n'est pas le moindre paradoxe de ce film fou –, on se prend à les haïr, ces délirantes bouffonnes, au point de souhaiter leur mort ! Car enfin, laisser vivre pareilles engeances ne relève-t-il pas de l'acharnement thérapeutique ? Non, bien sûr, et c'est sans doute de cette habileté maraude à nous présenter des victimes à peine pires que leurs bourreaux que naît le profond malaise.

Certes, Martha et Ray ne sont pas mieux lotis. Fléchés en plein cœur par un cupidon facétieux – ou bourré, allez savoir ! –, ils s'accrochent l'un à l'autre comme à une bouée gorgée d'eau. Lui, hâbleur inculte sapé en flanelle qui ignore jusqu'à l'orthographe du mot « travail », et elle, la grosse vache besogneuse dont même les bourrelets trahissent la laideur d'âme, vont pourtant s'aimer d'un amour malade, démesuré, quasi sacré, si toutefois ce mot pouvait convenir à l'Enfer. Car si la cupidité, le sang et la mort constituent le ciment de leur hymen, les sentiments profonds qui les soudent nous apparaissent aussi puissants qu'aléatoires. Autre paradoxe, donc, exploité subtilement : alors que la plupart des tueurs en série agissent seuls, leur osmose dans le crime est telle qu'ils finissent par ne faire plus qu'un…

DU VIF ARGENT AVEC DE LA BOUE

Voilà déjà plusieurs années que cette abominable histoire qui ensanglanta l'Amérique de l'immédiate après-guerre titillait Warren Steibel. Homme de télévision, il était connu, entre autres, pour avoir produit un célèbre talk-show avec William Buckley, leader charismatique de la droite US. Nous sommes en 1969, Steibel trouve les moyens de lancer le projet sur les rails et décide d'en confier le scénario à un parfait inconnu dans le petit monde du cinéma, son ami Leonard Kastle. Fan de Berlioz, ce quadragénaire dégingandé vouait jusqu'alors sa vie à la musique. Compositeur, chef d'orchestre, metteur en scène d'opéra – on lui doit une adaptation controversée mais brillante du *Desiderate* de Brigham Young – et dramaturge, il se lance dans l'aventure avec la fougue du néophyte et le sérieux de l'homme de l'Art.

Satisfait dès la première lecture, Steibel engage pour la réalisation le jeune Martin Scorsese… qui se fera lourder au bout d'une semaine de tournage ! Ce dernier n'envisage pas de filmer cette curieuse histoire autrement qu'en plans-séquences très larges, ce qui aurait pour effet un premier montage d'une durée d'environ quatre heures ! Avec l'accord de Steibel, Leonard Kastle prend le relais puisque en définitive, il s'agit de son propre scénario. Personne ne sait s'il a gardé quoi que ce soit du travail de son illustre prédécesseur.

On connaît le résultat. Un noir et blanc tout en contrastes parfaitement maîtrisé par le chef op Oliver Wood, de lents travellings latéraux alternant avec de courts panoramiques, secs et précis, un minimum d'inserts et une direction d'acteurs au cordeau. À ce propos, si Tony Lo Bianco qui interprète Ray décrochera trois ans plus tard l'un des premiers rôles du **French Connection** de Friedkin et continuera une carrière fluide, Shirley « Martha » Stoler diluera son talent de séries B fauchées en téléfilms bas de gamme.

Outre les qualité intrinsèques évoquées ci-dessus, que reste-t-il des **Tueurs de la lune de miel** trente-cinq ans après ? Tout d'abord un mode narratif unique et déconcertant (quel sens de l'ellipse !), qui n'obéit à aucune loi d'aucun genre. Ne cherchez pas d'équivalent dans le polar ou le drame psychologique, il n'en existe pas. Ensuite, tout en donnant à voir sans jamais juger, Kastle dresse mine de rien le portrait peu rassurant d'une Amérique en mal-être qui trouve encore aujourd'hui un bien troublant écho.

Enfin, et c'est peut-être la vraie force de ce film intemporel, l'incroyable audace, le fantastique culot d'aborder sans détours les tourments qui nous hantent, nos peurs les plus enfouies, nos angoisses les plus sourdes. Et d'avoir au plus près sondé nos tréfonds, Leonard Kastle le paiera de sa carrière. Il planche sur deux projets, **The Wedding of Cana** où un jeune prêtre homo s'éprend d'un ponte de la mafia, et **Aloha**, l'histoire d'un astronaute amoureux d'un dauphin, qui ne verront jamais le jour. Puis, Marlène Jobert lui commande un script, l'histoire d'un mélomane fraîchement greffé du cœur qui tombe amoureux fou de son infirmière. Des divergences de vues compromettent l'entreprise. Proposé à Romy Schneider et à Catherine Deneuve, le scénario s'envolera dans les airs, telles les pages chatoyantes d'une partition pour toujours inachevée…

Il ne demeure de lui qu'un chef-d'œuvre halluciné, intolérable, qui rend caduque la lutte éternelle du Bien contre le Mal, puisque ici tout est Mal. Et la dernière scène, pur bijou d'humour cynique, enfonce encore plus loin le clou à jamais rouillé au cœur même de la chair putride. Gageons qu'elle réjouira pour longtemps les pourfendeurs du happy end « glamoureux » et pleurnichard.

Décidément, on n'a pas fini de gloser sur ce joyau noir qui encore aujourd'hui agace et dérange, révolte et ravit, véritable coup de pied au « culte » à tous ceux qui croient penser juste et qui, pour notre malheur, en sèment la certitude.

Ultime référence enfin, Kubrick, dit-on, avait adoré.

Jean-Philippe MOCHON

(Merci à Jean-Pierre COURSODON et à Bertrand TAVERNIER pour leur aide précieuse)

THE HONEYMOON KILLERS. USA. 1970. REAL. ET SCEN.: LEONARD KASTLE. DIR. PHOT.: OLIVER WOOD. MUS.: GUSTAV MAHLER. PROD.: WARREN STEIBEL. INT.: SHIRLEY STOLER, TONY LO BIANCO, MARY JANE HIGBY, DORIS ROBERTS, KIP MCARDLE, MARILYN CHRIS, DORTHA DUCKWORTH, BARBARA CASON. DUR.: 1H47.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds Mad Movies (56, 64, 67, 72 à 76, 78 à 121, 125 à 128, 130 à 167, 169, 170, 172 + hors-séries 1, 2 et 3), Impact (14, 28, 32, 34, 36, 38 à 41, 43, 45, 54, 57, 64 à 67, 69, 72, 77 à 80, 85 à 90), L'Écran Fantastique (100, 105, 109, 115, 122, 124 à 129, 131, 132, 136, 137, 145 à 147, 157, 158, 161), Toxic 1ère génération (2 à 5, 7 et 8), 2ème génération (2), SFX (29, 34, 35, 37 à 41, 46, 87, 91), Starfix (3 et 16, Reliure Fantastyka n° 185, Cinéphage n° 8 (*et les Ciné-News, tu les gardes, c'est ça?...*). Tél. : Michael au 06 72 31 71 59.

Hollywood. Écrire à Fabre Jean Paul, 41 allée du Cassieu, 11400 Castelnaudary.

■ Vds véritables photos du Festival du Film Policier de Cognac : Richard Anconina, Hélène de Fougerolles, Charlotte de Turckheim, Jean-Claude Van Damme, Elizabeth Bourgine, Valérie Expert, Anne Caillon... (*dis donc, tu devrais peut-être plutôt essayer de la passer dans Première celle-là, parce que chez nous, à part JCVD...*). Anthony Brémaud, 361 rue des Caves, Bagneux, 79290 Argenton-L'eglise. Tél. : 05 49 67 76 43.

■ Recherche en VHS ou DVD, en VF ou VOST, **Devil Girl from Mars, Glen or Glenda, I Married a Monster from Outer Space, Invasion of the Saucermen, It Conquered the World, L'Oasis des tempêtes, Queen of Outer Space, La Révolte des Triffides, Target Earth, Terreur Extra terrestre, Tobor the Great,** ainsi que **I... Comme Icare** et le documentaire **Quand Ed Wood envahit**

■ Cherche VHS ou DVD de **Star Wars : Un nouvel espoir**, version 1977 sans les rajouts numériques, ***Patrouilleur 109*** (la jeunesse de JFK dans les Marines) et tout épisode de ***Dr. Who***. Philippe au 06 18 30 59 85.

■ Vds en VHS **Montclare, New Wave Hookers, Intruder, Terreur express** (de Baldi) et bien d'autres, dont nombreux X des années 80. Propose aussi des jaquettes originales à bas prix. Prix VHS : de 3 à 6 €. Écrire à Remy Delsodio, 20 impasse Croix de Régnier, 13004 Marseille.

■ Vds VHS originales de films rares, Fantastique anglais des années 70 (Hammer, Amicus), de séries B italiennes, giallos, etc... Liste détaillée contre 1 timbre. Cherche anciens numéros de Ciné Zine Zone et Monster Bis à prix raisonnables (*regarde un peu plus loin, tu devrais trouver ton bonheur...*). Écrire à Olivier Galanti, 60 rue Tronchet, 69006 Lyon.

■ Vds nombreuses VHS. Genre horreur + nombreux Troma + tous les épisodes de la série ***Les Contes de la crypte*** et + encore. Prix très sympa, contact uniquement par courrier. Le Quan Aurélien, 10 rue Villadous, 31330 Ondes.

■ Vds Mad Movies épuisés (7, 11, 12, 13, 14, 15...) + nombreux magazines sur le gore, L'Écran Fantastique, Midi Minuit, Ciné Zine Zone, Monster Bis (*tu vas faire un heureux, y'a Olivier qui semble en chercher justement...*), affiches... Coralie Maduli, 1 rue Sully, 01100 Oyonnax.

■ Vds collection complète « Gore » chez Fleuve Noir (120 numéros + le hors-série de Fleuve Noir) + collection « Frayeurs » chez Fleuve Noir (32 numéros). Faire offre à Alain au 02 40 24 88 79 uniquement le soir

■ Vds DVD zone 2 **L'Enfer des zombies** de Lucio Fulci et **Inferno** de Dario Argento en VO. 20 € pièce, frais de port compris. Alain Mure, 12 bld A. Vivaldi, 42000 Saint Etienne. mure.alain@wanadoo.fr

■ Vds plus de 1 000 VHS tous genres confondus (horreur, SF, fantastique, bis italien, giallos et films d'exploitation dont nombreux titres rares). Prix avantageux *(Allez-y de ma part, c'est un ami !)*. Liste et infos sur simple demande contre 1 timbre. Francis Perrin, 30 av. du pré de foire, 73600 Moutiers.

■ Recherche VHS ou DVD de **Colorado, Le Temps du massacre, La Mort était au rendez-vous, Milan calibre 9, Les Titans** et **La Rançon de la peur** (*va donc faire un tour page 78 ou passe chez Fausto !*). Tél. : Michael au 06 19 18 12 24.

■ Achète tout sur Leonardo Di Caprio, Jude Law (*c'est fou le succès qu'ils ont ces deux-là !*), les jumelles Mary-Kate et Ashley Olsen (*beurk !*), la top model Natalia Vodianova (*c'est mieux ça déjà*) et Damien Sargue (*nous, on a bien un Damien au bureau, mais bon, c'est toi qui vois*). Recherche aussi jeux vidéo PS1 : **Tomb Raider 2, 4** et **5** et **Final Fantasy 8** et **9**. Réponse assurée à 1 000 % (*toi, quand tu cherches un truc, tu fais pas les choses à moitié dis donc...*). Écrire à Guillaume Elisabeth, 5 ter avenue de Jouandain, appt 140, 64100 Bayonne.

■ Recherche films **Samoa Reine de la jungle, Jerk à Istanbul, Hallucinations sadiques, La Promesse de l'aube** et films X (années 70/80). Je vends beaucoup de raretés originales (**Color Me Blood Red, Rigor Mortis**, etc...). Tél. : 06 65 62 19 07.

■ Vds DVD VO **Flash Gordon** (12 épisodes de 1940), **Zorro's Black Whip** (12 épisodes de 1944), **Robin Hood** (8 épisodes de 1955), **Death Sport** et ***Battlestar Galactica, the miniserie***. Tél. : 04 90 71 20 10 AR.

■ Vds anciennes collections de VHS (éditeurs VIP, Carrere, Videobox, Dia...), avec des films tels que **La Mariée sanglante, La Cloche de l'Enfer, Les Frères Dynamite**... Liste contre 1 timbre. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Martine de Montpellier, ayant découvert **Star Wars** en 1980, cherche autres amateurs ou fans pour parler de l'**Épisode III** *(Bouge pas, Doukhan cherche justement une meuf en ce moment !)*. Discussions, échanges, amitié... *(ça va être chaud David !)* Que la force soit avec vous et à bientôt ! 04 67 27 51 14.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES** HORS SÉRIE 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

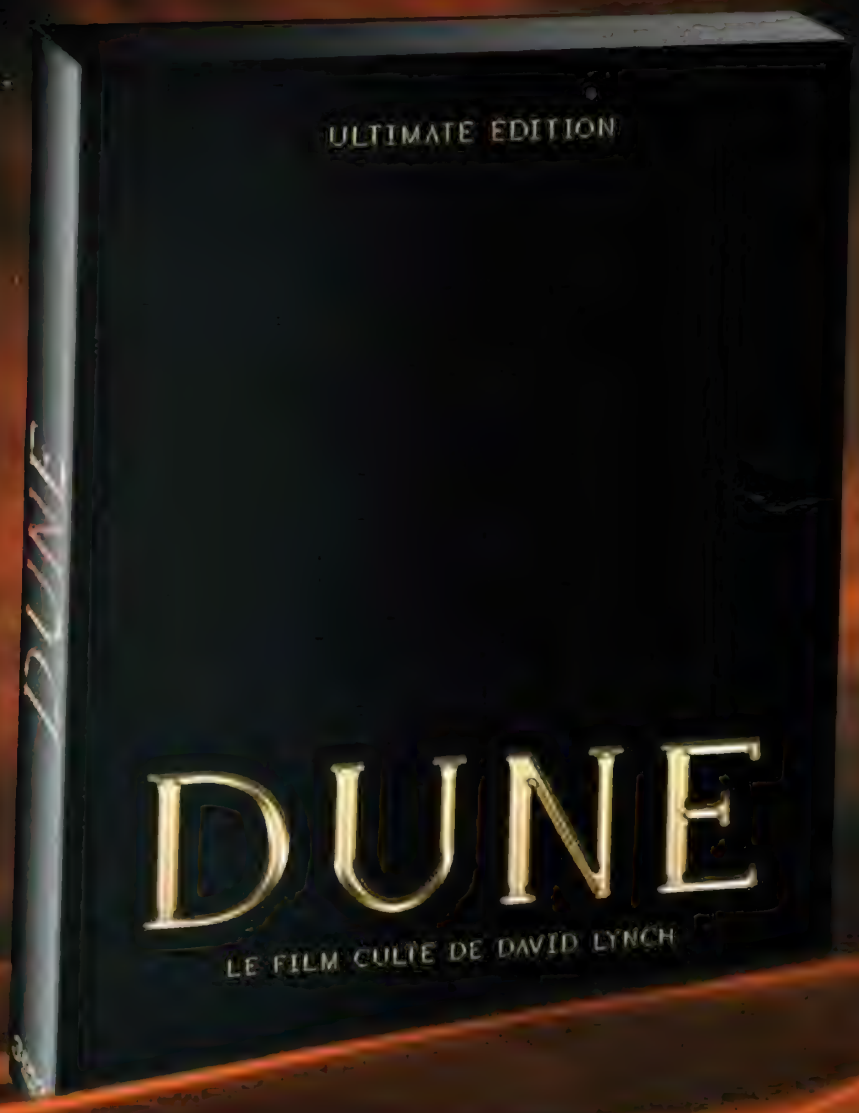
* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

ULTIMATE ÉDITION

DUNE

LE FILM CULTE DE DAVID LYNCH

NOUVEAU MASTER HAUTE DÉFINITION
NOUVELLES VERSIONS VF ET VO
EN 5.1 DOLBY DIGITAL ET DTS
ÉDITION 3 DVD DONT 2 DVD BONUS



13ème RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

Ciné Live

EN VENTE PARTOUT

OPENING

DISTRIBUTION
GCTHV

JULIANNE MOORE

MÉMOIRE EFFACÉE

POUR ELLE, SON FILS A DISPARU.
POUR LES AUTRES, IL N'A JAMAIS EXISTÉ.
TERRIBLE COMPLOT OU PARANOÏA ?

POUR ALLER PLUS LOIN DANS LE MYSTÈRE :

- Commentaire audio du réalisateur et du scénariste
- Fin alternative
- Scènes supplémentaires
- Making of : Vérité & mensonges
- Documentaire :
  Souvenirs d'Une Mémoire Effacée

SORTIE LE 7 JUIN 2005 EN DVD

www.columbiatristar-dvd.com

13ème RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

REVOLUTION STUDIOS

COLUMBIA TRISTAR
HOME VIDEO

COLUMBI
PICTURE

DOSSIER DIMENSION FILMS : L'HEURE DU BILAN APRES CURSED

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

CRAZY KUNG FU
E CARTOON LIVE DE
TEPHEN CHOW

UR LE TOURNAGE DU
'ERRITOIRE
DES MORTS

RETOUR EN FORCE POUR LE JUSTICIER MASQUE

BATMAN BEGINS

CANNES 2005 : THE DEVIL'S REJECTS ★ WOLF CREEK ★ A HISTORY OF VIOLENCE
KISS KISS BANG BANG ★ ELECTION ★ EVIL ALIENS ★ SPL ★ PTERODACTYL...

JEAN-CLAUDE VAN DAMME - DOLPH LUNDGREN

LE CHOC DES TITANS EN ÉDITION COLLECTOR DOUBLE DVD

- DUO 1 : LE FILM
- DUO 2 : LES BONUS
  - Commentaire audio du réalisateur, du producteur, du scénariste et des acteurs
  - Making-of de 38'
  - Fin alternative
  - "Le choc des 2 titans" – Doc de 28'
  - Bandes-annonce

SPECIFICATIONS TECHNIQUES :

IMAGE : DVD 9 - 2.35 - 16/9 Comp 4/3
SON : 5.1
LANGUES : Français, Anglais
SOUS-TITRES : Français

DISPONIBLE LE 6 JUIN

UNIVERSAL SOLDIER

PAR LE RÉALISATEUR DU FILM "LE JOUR D'APRÈS"

mcm

LAZER GAME

STUDIO CANAL

BRUITS DE COULOIR...

Ces derniers temps, une fois n'est pas coutume, circulait une rumeur qui avançait que la Warner aurait montré **Batman Begins** au comité de sélection du Festival de Cannes dans l'espoir de faire l'ouverture de ce dernier, ou faute de mieux, d'être projeté en séance spéciale, Hors Compétition. Mais la demande de Warner aurait été rejetée, le film ayant été jugé médiocre (*« Il s'agit d'un polar non abouti avec une esquisse de film de super-héros »* pouvait-on entendre). Difficile à croire, si l'on prend en compte le fait que les programmateurs du Festival de Cannes souhaitent aujourd'hui « rajeunir » leur manifestation en sélectionnant de plus en plus de films de genre, voire des blockbusters, comme l'édition de cette année pouvait à nouveau le prouver, s'inscrivant ainsi dans la continuité de ce qui avait été amorcé l'année dernière. Une autre explication, sous forme de rumeur elle aussi, est alors avancée. Monseigneur George Lucas aurait fait pression auprès des organisateurs du Festival de Cannes pour que **Star Wars Épisode III : La Revanche des Sith** soit le seul blockbuster à être projeté durant la manifestation, ou tout du moins, en premier (il est vrai que **Sin City**, l'autre « gros » film du Festival, fût projeté quelques jours après **La Revanche des Sith**). Pour George Lucas, ce n'était pas compliqué : soit sa requête était acceptée sans négociation ni compromis, soit il n'y avait pas d'**Épisode III** à Cannes. Belle mentalité ! Et là, y'en a qui vont encore dire qu'on fait passer le papa de **Star Wars** pour un grand méchant loup, mais n'empêche, il le cherche bien. Et comme on dit par chez nous, qui aime bien, bla bla bla...

D'ailleurs, après avoir vu **Batman Begins**, cette explication nous paraît beaucoup plus plausible que la première, le film de Christopher Nolan n'ayant rien de honteux, bien au contraire... Et il aurait très aisément pu se retrouver à côtoyer le film de Robert Rodriguez et Frank Miller ou encore **Kiss, Kiss, Bang, Bang** et **A History of Violence** tant la part belle est faite au scénario irréprochable de David Goyer, ainsi qu'aux comédiens, eux aussi majoritairement parfaits, Christian Bale en tête de liste, comme d'habitude. Avec **Batman Begins**, qui pose des bases solides quant aux origines du Dark Knight créé il y a maintenant plus de 60 ans par Bob Kane, aucun doute que sa résurrection est assurée, comme promis depuis maintenant quelques années.

Mais alors, pourquoi donc les organisateurs du Festival de Cannes ont-ils refusé **Batman Begins** ? On ne le saura sans doute jamais, pas officiellement en tout cas. Car encore une fois, il ne s'agit que d'une rumeur, démentie d'ailleurs... (1)

Damien GRANGER

(1) Yeah, right...

Mad Movies

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Frédéric Ambroisine, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, David Doukhan, Julien Dupuy, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Christophe Girondini, Christophe Lemaire, Jean-Philippe Mochon, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Aurore Schmid, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Michel Burstein, Agence Cat's, Centro Digital Pictures, Carole Chomand, Philippe Christin, Valeria Ciezar, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, François Guerrar, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Olivia Malka, Sophie Martins, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Tommy Tom, Uncut Movies, Justine Veillot, Jean-Pierre Vincent, WE Production, Jake West, Frédéric Wetta.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Écorché vif en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2003

SOMMAIRE 176

Le Territoire des morts

Crazy Kung-Fu

Cursed

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
16 Notules asiatiques
18 Festival
22 Dans les griffes du cinéphage
28 Avis chiffrés
31 Abonnement
79 Mad'Gazine
102 Anciens numéros
105 Fantastic Guide
114 Petites annonces

32 LE TERRITOIRE DES MORTS

L'un des gros événements de l'année reste pour nous la sortie imminente du quatrième opus de George Romero qui revient ENFIN à ses zombies chéris ! Avant de revenir dessus en long, en large et en travers dès le prochain numéro, voici donc un amuse-bouche appétissant concocté par Christophe Girondini (non, ce n'est pas un présentateur de jeux télévisés !), qui a eu la chance d'assister au tournage du film, le petit cochon ! Vous allez voir, ça donne envie !

38 BATMAN BEGINS

Le gros blockbuster du mois, c'est bien évidemment le **Batman Begins** de Christopher Nolan. Une renaissance sous forme de film naturaliste aux forts relents de film policier « réaliste », parfois même un peu trop pour convaincre totalement le père Moïssakis, qui reste assez satisfait dans l'ensemble, au point de se faire aider par Arnaud « double fesse » Bordas (qui revient sur les précédentes adaptations du mythe), Julien Dupuy et Big Dam Granger (pour les meilleures BD de l'univers Batman). Au final : un joli dossier de 12 pages sur le phénomène masqué !

50 CRAZY KUNG-FU

Autre événement, l'excellent **Crazy Kung-Fu** de Stephen Chow, qui réitère l'exploit de **Shaolin Soccer** et propose une comédie aussi folle que jouissive, abordée par le petit Dupuy à travers sa critique et un compte-rendu des SFX impressionnants du film. Pendant ce temps, Julien Sévéon s'en va taquiner Chow sur son travail de réalisateur.

58 CURSED

Re-tourné quasiment trois fois en entier, revu et corrigé à moult reprises par ses géniteurs et héritant d'une sortie salles des plus confidentielles, **Cursed** porte clairement bien son nom ! McFly Bustillo nous donne son opinion sur ce film sinistré, pendant que JuleDup revient sur cette expérience catastrophique et ses conséquences sur Craven et Dimension.

62 DOSSIER DIMENSION FILMS

Et pour fêter l'arrivée en salles du bébé difforme **Cursed**, rien de mieux qu'un petit dossier récapitulatif sur la quasi-défunte firme Dimension Films sous forme d'abécédaire, histoire de vous montrer à quel point les méthodes franchement douteuses des frangins Weinstein ne datent pas d'hier. Le « magnificent trio » formé par Bustillo, JuleDup et Moïssakis s'en donne à cœur joie pour tirer sur l'ambulance, les enflures !

66 CANNES 2005

Cannes 2005, ce n'était pas seulement l'**Épisode III** et son R2D2 monté sur ressorts, c'était aussi et surtout une poignée de films qui, à des degrés divers, représentaient eux aussi un « événement ». Entre **The Devil's Rejects** et **Wolf Creek**, deux morceaux de choix sur lesquels reviennent Bu-Bu-Bustillo et Gilles Esposito, on compte également les nouveaux films de Cronenberg, Shane Black, Johnnie To, Mark L. Lester et ceux de la Fantastic Factory, dont nous parlent Christophe Lemaire, Marc Toullec, Frédéric Ambroisine, Julien Sévéon et Big Dam Granger of course.

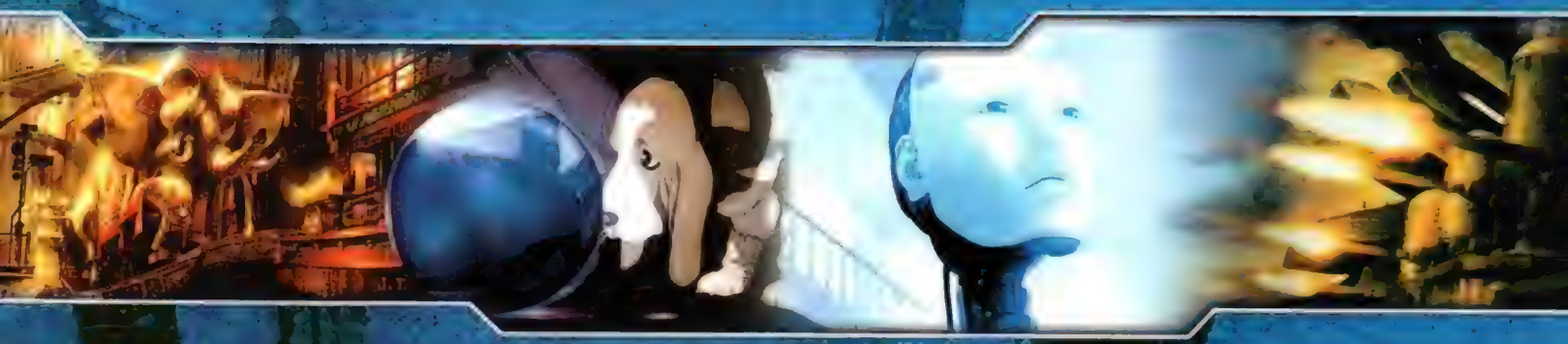
110 FILM DECRYPTE : LES TUEURS DE LA LUNE DE MIEL

Ce mois-ci, c'est Jean-Philippe Mochon qui nous parle des fameux **Tueurs de la lune de miel** de Leonard Kastle, sous l'effet euphorisant de sa plume old school. Je dis euphorisant car notre ami cinéphile, avant de rejoindre les pages de Mad en force, écrivait dans le défunt magazine *Vidéo 7*, certainement pour le cahier final fort instructif et bien écrit. Hein ? Bah oui, le cahier de cul quoi ! Pardon Jean-Phi, tu dis quoi ? Tu n'as pas écrit pour le cahier fion de *Vidéo 7* ? Allez, pas de salamalecs avec nous hein, on a reconnu le style !

Du réalisateur de *GHOST IN THE SHELL* et *AVALON*

GHOST IN THE SHELL 2

INNOCENCE



"Innocence...
c'est ce qu'est la vie."

EN DVD
LE 8 JUIN 2005

DREAMWORKS HOME ENTERTAINMENT

GAME ONE

OUI 102.3 FM

www.universalpictures.fr

COURRIER DES LECTEURS

IL FALLAIT PASSER PAR LÀ, C'EST UNE ÉVIDENCE, LE COURRIER DES LECTEURS 100 % STAR WARS (OU PRESQUE) CONTRE-ATTAQUE ! HEUREUSEMENT QU'À LA RÉDAC, LA RIPOSTE SE PRÉPARE À CALMER LES ARDEURS DES P'TITS JEDI ET AUTRES EWOKS MAL PEIGNÉS.
PUIS D'ABORD, SI LES SABRES QUI FONT *« SCHWOUUUUIII »* ET LES MASQUES QUI FONT *« PSCHOUUUUUUUUUU »* VOUS TAPENT SUR LE SYSTÈME, LE PÈRE ROMERO SERA LE PREMIER À RÉPONDRE PAR UNE BONNE GROSSE FOURNÉE DE ZOMBIES DES FAMILLES !
AH, LES VRAIES VALEURS...

Dessin de François Dabit (Paris 20ème).

STAR WARS EPISODE III : POUR OU CONTRE ?

Salut mon Mad !
Que faut-il attendre de l'**Épisode III** ? Je ne sais pas si vous allez apprécier le film (j'ai hâte de lire vos critiques), pour ma part, je trouve que c'est un chef-d'œuvre absolu du space opera, et en plus le meilleur des **Star Wars** (même si j'idolâtre **L'Empire contre-attaque**). Hallucinant de désespoir, traversé sans cesse de fulgurances visuelles, émotionnelles et musicales, George Lucas donne un sens imparable à sa vision de la saga. Bien sûr, Dark Vador ne sera plus l'imposant monolithe du Mal que l'on s'imaginait, non, juste un homme prisonnier de ses choix désastreux... De plus, la saga révèle une fable politique qui fait, hélas, tristement écho à notre monde actuel. Voilà, la plus grande saga du 7ème art se conclut sur un film virtuose, au-delà de toutes mes espérances.
PS : Bravo pour vos Hors-Séries !
Quel travail remarquable !

Pascal OLIVIER, Champagnat

Salut la compagnie,
Bienvenue au p'tit nouveau, le Fausto, qui est ma foi très sympathique (j'ai parlé quelques minutes avec lui par téléphone pour avoir des échos sur l'**Épisode III**, en sachant qu'une partie de la rédac était à Cannes, et le **Star Wars**, il s'en bat les j'boubs... cool).
Son style d'écriture s'est très bien adapté à Mad. Bon les gars, où est passé l'article prévu sur **Millennium Actress** ? *(Regarde la rubrique DVD ce mois-ci, mon gars !)* Votre rubrique Animé est très bien, mais beaucoup trop courte, alors que vous nous parlez longuement de Buffy (qu'elle brûle en Enfer !).
Arnaud, tu nous remets un coup de **Matrix** avec un bouquin de philo, on sait que tu as aimé, nous on s'en fout. Et maintenant, Big Dam passe à la télé pour parler du Marché du film avec des aliens niqueurs, ça c'est sympa, vivement un compte-rendu dans le numéro de juin...
Enfin bref, parlons **Star Wars** *(bof non, nous on s'en fout...)*. J'ai vu l'**Épisode III** (600 000 entrées au 1er jour, contre 40 000 pour **Le Crime farpait**, une honte, d'autant que le Alex de la Iglesia déchire tout) *(en même temps, ce n'est pas la même promo, ni la même combinaison de salles !)*. Pour moi, le soi-disant mythe s'effondre en deux coups de cuillère à pot *(Ouhlalalala !!! Vieux, t'es sûr que tu veux qu'on publie ton nom ? Non parce que déjà, tu tapes sur **Buffy**, et maintenant sur **Star Wars**... Tu vas te faire étriper par les geeks toi !)*. En savoir trop sur « l'avant Dark Vador » a niqué toute la saga. Hayden Christensen rentre chez toi jouer au bâton, tu sais pas manier un sabre, ou je sais pas, joue dans des films de boules... *(Mais quelle idée, voyons !)*
Et attention, rien n'est crédible : on nous bassine pendant deux heures qu'Anakin est fou amoureux de sa femme. Palpatine te l'embrouille vite fait en lui faisant comprendre qu'en passant du côté obscur, elle ne risque rien. OK. Or, quand sa femme meurt, le nouveau Dark Vador pousse son cri de lopette (hilarant, d'autant plus qu'il n'arrive pas à marcher dans sa nouvelle combinaison), montrant qu'il est vraiment vénère... Mais c'est sa seule réaction : Palpatine avait donc tout faux. Si Anakin avait laissé exploser sa haine, il aurait tué Palpatine vu que ce dernier lui a menti... Chose impossible car l'Empereur est présent dans les épisodes suivants ! Donc Dark Vador n'était peut-être pas si vénère, sinon il n'aurait pas accepté de devenir un Sith pour protéger sa femme. Bref, le passage de Anakin à Dark Vador est foireux.
Et moi je dis : tout ça pour ça. Bon, il me reste juste à attendre King Kong *(je te coupe, ça ne va pas être bien non plus, le héros se fait aussi bousiller à cause d'une nénette...)* et le prochain Tarantino.
J'ai plus de place, je vous laisse, je crois que je vais me refaire un p'tit **Kill Bill** ou **Old Boy**, ou les deux. Salut à Dam, Arnaud et les autres...

Pierre GAUMONT

*Bon, ben on n'a même pas eu le temps de faire une critique de cet **Épisode III** que déjà le courrier abonde à la rédaction ! Comme vous le constaterez dans Les Griffes du cinéphage, le petit Julio n'a pas été convaincu par cette conclusion on ne peut plus hasardeuse, comme c'est d'ailleurs le cas de la plupart des membres de la rédaction qui ne semblent pas partager l'opinion global du public, apparemment très satisfait d'avoir pu assister à la déchéance d'Anakin Skywalker (bandes de pervers !). Sinon, pour répondre à Pierre, laisse-nous te dire que tu as été berné par Fausto ! D'abord, **Star Wars**, il s'en bat pas les j'boubs parce qu'il l'a déjà vu au moins 9 fois (mais il ne met pas sa note par peur des représailles à la rédac, et non parce qu'il ne l'a pas vu comme on pourrait le penser !), et ensuite, il planque une poupée Dark Vador sous son bureau, et dès que le stress du bouclage se fait sentir, il la sort de son casier et lui appuie sur le ventre pour qu'elle lui répète les meilleures punchlines du film : « Où est Padmé, à part dans mon cul ? » et « NOOOON, j'ai marché dans une crotte !!! » (Ah non, ça c'est Jar Jar pardon). Bref, de quoi lui rappeler des souvenirs émus qu'il transmettra à ses enfants... Bon sinon, **Star Wars**, c'est fini maintenant, donc bon... on n'en parle plus ?*

ROMERO PAS HS !

Salut les gars,
Je voulais vous faire part d'une suggestion : que diriez-vous de consacrer un hors-série « collection réalisateurs » à George A. Romero, et que vous sortiriez en même temps que la sortie française (le 17 août) de **Land of the Dead** ?
Je sais bien que c'est facile de lancer l'idée comme ça, mais qu'après, c'est une autre paire de manche pour vous de réaliser un hors-série (qui vous demande à chaque fois beaucoup de temps et d'efforts). Mais ce serait vraiment super si vous vous décidiez à le faire, car il me semble qu'après les deux premiers numéros consacrés à John Carpenter et Peter Jackson (qui le méritaient totalement), le choix d'un numéro sur Romero serait amplement justifié ! Ce monsieur est sans aucun doute, parmi les plus grands auteurs du Fantastique, l'un des (si ce n'est LE !) plus intègres, indépendants, cohérents et influents !
Donc il serait grand temps qu'un ouvrage lui soit consacré en France, d'autant plus que la sortie de **Land of the Dead** est un événement majeur dans le genre (20 ans après **Le Jour des morts-vivants** !), et que les chanceux qui ont pu voir les séquences présentées en avant-première à Cannes affirment que le résultat est très prometteur ! Le film sortant chez nous en août, il ne bénéficiera de quasiment aucune promo télé et d'un intérêt restreint de la presse ciné généraliste.
Donc il ne reste plus qu'aux fans du genre (et donc aux mags spécialisés) à soutenir comme il se doit ce film très important !
Keep up the good work. Amicalement.

Stéphane POUSSE

Cher Stéphane,
*Figure toi qu'un HS sur George Romero est bien en route, mais il ne s'agira pas pour autant du troisième hors-série réalisateurs, mais plutôt d'un ouvrage consacré exclusivement à sa saga des morts-vivants et tout ce qui tourne autour. La sortie est prévue pour le mois d'août aussi, et en attendant, tu peux te rendre page 32 pour lire le compte-rendu du tournage de ce tant attendu **Territoire des morts** (son titre VF, et oui !).*

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635. Fax : 01 44 635 634

CHACUN SON CULTE !

17 FILMS ESSENTIELS À 14,99 €*

16 RÉALISATEURS CULTES

GEORGE ROMERO - BRIAN DE PALMA - JEAN-LOUIS TRINTIGNANT - DARIO ARGENTO - DAMIANO DAMIANI - SERGE GAINSBOURG - WES CRAVEN - JOHN LANDIS
LUCIO FULCI - SERGIO CORBUCCI - TOBE HOOPER - ENZO G. CASTELLARI - ROBERT ROSSEN - ABRAHAM POLONSKI - ROBERT SIODMAK - JOSEPH H. LEWIS

EN DVD LE 8 JUIN

Ciné Live
LE MAGAZINE DU CINÉMA

WWW.WILDSIDE.FR

dvdrama.com
Le premier Quotidien du DVD

20 minutes

WILD SIDE VIDEO

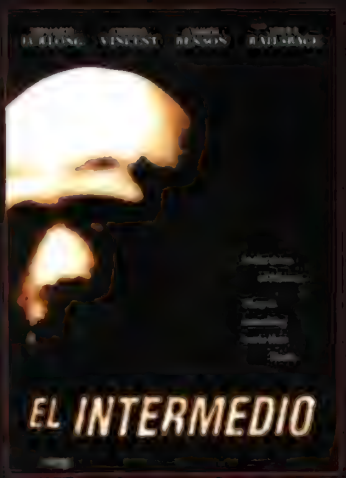
SUPERMAN RETURNS
LE SCEAU DE L'IMMORTALITE

Neuf années de development hell sur le projet **Superman Lives**, initié par les ventes records du numéro *Death of Superman* (dans lequel « Supes » passait l'arme à gauche pour mieux renaitre de ses cendres), auront vu passer une sacrée liste de noms plus ou moins prestigieux parmi lesquels Kevin Smith, Nicolas Cage, Tim Burton, Brett Ratner, McG, Michael Bay, J.J. Abrams et on en passe. Tous se seront cassé les dents devant l'ampleur de la tâche, d'autant plus que le projet a été confié au producteur Jon Peters, responsable du succès du **Batman** de Tim Burton mais aussi tyran notoire dont certaines des manies sont devenues la risée d'Hollywood (il voulait imposer un combat entre Supes et une araignée géante au projet, comme le raconte Kevin Smith !). Mais l'artisan du renouveau vient cette fois du camp adverse, puisque c'est Bryan Singer qui vient de donner le coup d'envoi du tournage à Sidney, passant ainsi de Marvel, dont il lâche les X-Men, à DC, qui a grand besoin de sang neuf pour revivifier sa mythologie maison, surtout après les fours artistiques de **Catwoman** et **Constantine**. Pour bien faire, Singer ne change pas son équipe et ramène avec lui les scénaristes Michael Dougherty et Dan Harris, le compositeur/monteur John Ottman et le chef opérateur Newton Thomas Sigel, tous à l'œuvre sur **X-Men 2**, sacré en son temps *« meilleure adaptation de comic-book de tous les temps ! »* (sic). L'idée de DC en engageant Bryan Singer est de donner au film un ton naturaliste dans la lignée de **Batman Begins**, volontiers plus réaliste que ses prédécesseurs. Ainsi, la storyline concernant la mort de Kal El est abandonnée, et l'intrigue de ce **Superman Returns** s'ouvre, comme son titre l'indique, sur le retour de Superman à Metropolis, après des années d'exil dans la forteresse de la solitude. Alors que Lex Luthor, désormais à la tête de la ville, cherche encore un moyen de mettre son ennemi à terre, Supes retrouve Lois Lane pour se rendre compte qu'elle ne l'a pas attendu et a refait sa vie. Fausse suite du premier film (et demi) de Richard Donner, **Superman Returns** se permet même de reprendre le thème de John Williams et des scènes coupées de Marlon Brando dans le rôle de Jor El, le père de Superman. Niveau rôle-titre, c'est à l'illustre inconnu Brandon Routh de reprendre le rôle immortalisé par Christopher Reeve, tandis que Kate Bosworth (Lois Lane), Kevin Spacey (Lex Luthor), Frank Langella (Perry White, le rédacteur en chef du Daily Planet) et Sam Huntington (le journaliste Jimmy Olsen) complètent le casting. Sortie d'ores et déjà prévue pour l'été 2006.

Stéphane MOISSAKIS

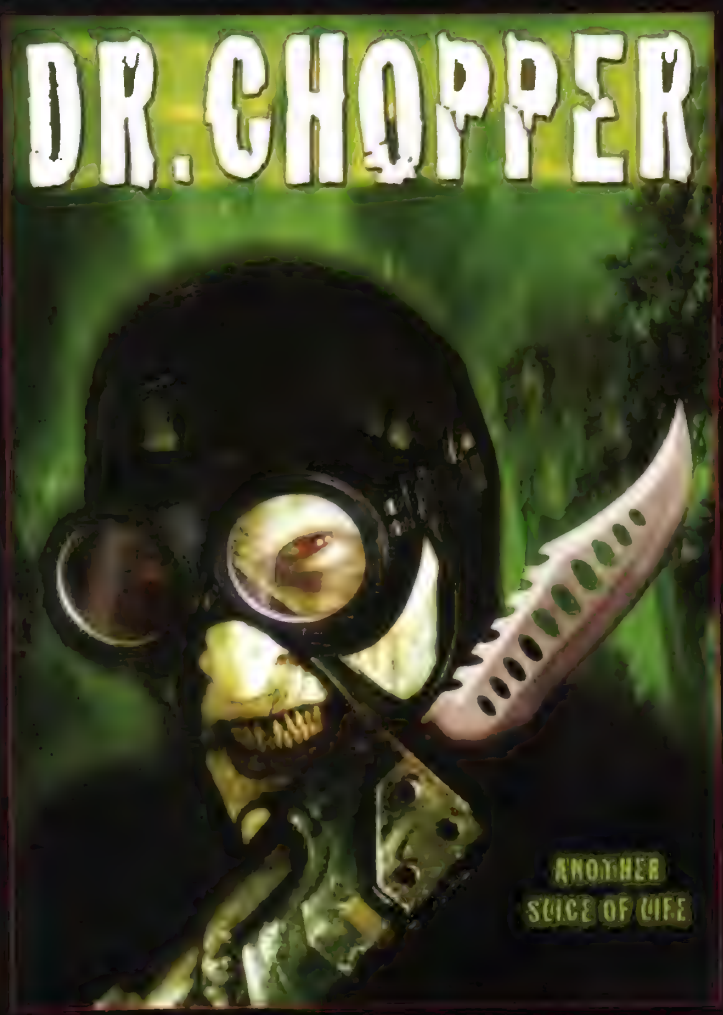
NOTULES LUNAIRES

Du sang coulera bientôt sur tous les écrans ou petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information de fantastique



■ Acteur dans moult films sympathiques (**Planète hurlante**, **The Doors**), Andrew Lauer se voit confié son premier long-métrage en tant que réalisateur. Ça s'appelle **El Intermedio**, c'est financé par The Asylum (**Bloody Bill**), c'est écrit par Kraig Wenman (auteur d'**Urine**, un court-métrage acclamé, surtout par les dames pipi) et ça nous emmène à Merrico (soit Mexico avé l'accent), ou plutôt dans ses tunnels secrets et mal fréquentés. Vous n'en doutiez point, la bande de nigauds habituelle s'y perd et se voit rapidement poursuivie par une meute de fantômes pas contents du tout qu'on les ait torturés de leur vivant. En plus d'y retrouver encore la délicieuse Cerina Vincent (voir **Seven Mummies**), **El Intermedio** a le bon goût de ressortir des limbes le bouffi-bouffon Edward Furlong (bientôt **The Crow 4** les mecs !), le psychopathe Steve Railsback (**Lifeforce**, **Slash**) et l'endurante Amber Benson (**S.F.W.**, ***Buffy***). Le plâtre qu'elle arbore fièrement dans le film étant vrai, on ne peut que saluer son courage. Salut courage.

■ D'abord proposé au revenant Luca Bercovici (**Ghoulies**, **Rockula**), c'est finalement le monteur Lewis Schoenbrun (**Corpses**, **Scarecrow Gone Wild**) qui réalise **Dr. Chopper** pour le compte de la société York International. Écrit par un certain Ian Holt (qui, à une lettre près, aurait pu jouer dans la trilogie de Peter Jackson), **Dr. Chopper** nous emmène



sur les berges du lac Tatonka (meeeerde, je l'ai oublié), là où cinq puceaux décident de passer du bon temps. Hélas, mille fois hélas, v'là t'y pas que déboule le docteur Chopper, chirurgien plastique dément toujours secondé d'infirmières cannibales à moto (j'aime ce film), en quête perpétuelle de chair et d'organes frais. À peine les braguettes s'ouvrent que se referment les sacs à cadavre. Bien joué Doc, rien de tel qu'un coup de scalpel entre les cuisses pour éduquer la jeunesse.

■ Mad vous a souvent mis en garde contre les dangers du camping (moustiques, orage, Jason, plus de PQ) mais force est de constater qu'il était difficile pour nous de deviner ce qu'il allait se passer sous la tente de **Remmer**, premier film d'un mec qui

se fait appeler Ming. Au coin du feu, un blaireau (Barnaby Hitzig) raconte une histoire de fantôme à sa gonzesse (Beth Anne Garnson, la série TV ***Frat Ratz***, connais pas) morte de trouille. Seulement voilà, le blaireau est narcoleptique et plonge dans un état second avant de se réveiller dans un hôpital spécialisé dans les troubles du sommeil. Il y rencontre une fille n'ayant pas dormi depuis 16 jours (Susan Smythe, **The Hazing**), avant de comprendre que le spectre de sa fameuse histoire pourrait être bien plus qu'une aimable légende, voire le principal responsable de tous ses problèmes. S'il a des griffes ou les cheveux longs, on porte plainte nous.

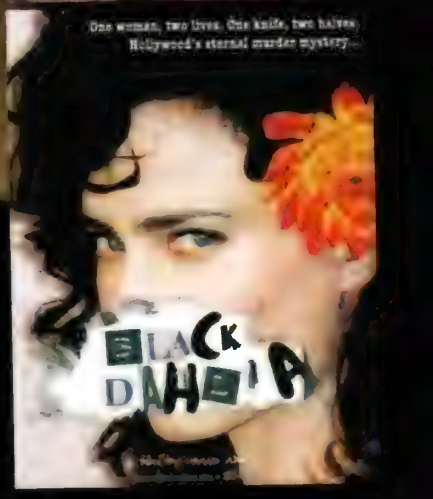
■ Autrefois connu sous le titre **Slaughterhouse Massacre**, **Sickle** a tout du bon petit slasher des familles. Travaillant et vivant dans un abattoir, le solitaire Marty Sickle (Paul Cagney, **Pirates des Caraïbes**, **The Unknown**) verra sa vie toute chamboulée le jour où on l'accusera du viol et du meurtre (ou l'inverse, ça marche aussi) d'une jeune fille. Bénéficiant d'un alibi béton, il est remis en liberté. Mais le petit copain de sa supposée victime ne l'entend pas de cette oreille, et se rend avec tous ses potes au vieil abattoir pour tabasser et pendre le pauvre Marty. Ayant la capacité très rare de pouvoir respirer par l'anus, le bougre s'en sort et se lance alors dans une croisade vengeresse orchestrée de A à Z par un certain Paul Gagné, qui a sûrement embauché l'interprète de Marty afin de semer le trouble et la confusion dans ma pauvre tête enfumée. Espérons seulement que notre psychopathe épargnera la toute mimi Shaila Vaidya (**Touch my Girl**, vous êtes cash vous !), seule actrice « connue » au générique.

■ Aahh, la vie de rock star... Qui n'a jamais rêvé de concerts gigantesques, de chambres d'hôtel saccagées, de coke et de groupies nymphos à gogo ? Non mais qui franchement ? Sûrement pas Bustillo, le seul rockeur de cette rédac remplie de rappeurs (Granger, Fasulo, tous deux fans de Matt Pokora et de K-maro), de pétomanes (Moïssakis vient juste de détrôner Bordas

GHOST RIDER TETE DE MORT

Planquez-vous, Mark Steven Johnson est de retour ! Non content d'avoir saboté notre Dédé préféré Daredevil, le voilà qui s'attelle désormais à l'adaptation de *Ghost Rider*, toujours sous le joug du big boss Avi Arad. Au programme, Nicolas Cage incarne Johnny Blaze, un motard tatoué de partout qui a pactisé avec le Diable pour pouvoir sauver son père et qui accepte désormais de devenir le Ghost Rider, un justicier motorisé au crâne enflammé, afin d'accomplir une mission vengeresse en échange de son âme perdue. Selon Avi Arad, le **Ghost Rider** vu par Johnson ne sera rien de moins que *« le western ultime, la rencontre entre* **Le Train sifflera trois fois**, **Shane** *et* **Le Bon, la brute et le truand** *! »*. Allez, roule ma poule ! Actuellement en tournage en Australie, le film se paye la présence d'Eva Mendes (dans le rôle de Roxanne, l'amour perdu de Johnny), Peter Fonda, Sam Elliott et Wes Bentley dans la peau de Blackheart, nêmésis du motard fantôme. Si la sortie est déjà prévue pour août 2006, il faudra cependant compter sur un classement PG-13 visé par la Marvel, soucieuse d'une rentabilité à court terme. Ce qui éloigne drastiquement le projet du traitement hardcore souhaité par David Goyer et Stephen Norrington, autrefois responsables de la tenue artistique de cette adaptation longtemps coincée dans les méandres du development hell...

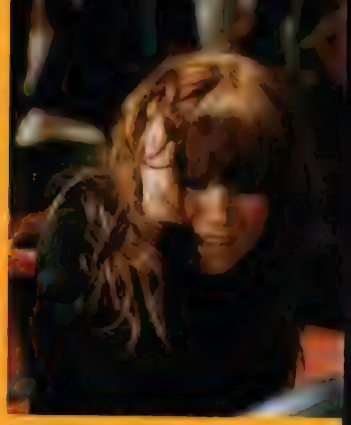
Stéphane MOÏSSAKIS



THE BLACK DAHLIA
REQUIEM POUR FEMME FATALE

Personne n'aurait pensé un seul instant retrouver le grand Brian De Palma aux commandes d'une production Nu Image, célèbre boîte de séries Z majoritairement animalières. Et pourtant, quelle ne fut pas notre surprise de découvrir cette alliance apparemment contre-nature, une adaptation de James Ellroy qui plus est. Spécialiste des deux auteurs suscités mais temporairement hors circuit suite à une crise de surmenage survenue juste après le bouclage de son magnifique HS Italie (vous ne l'avez pas encore ? Vous ne savez pas ce que vous loupez), Fathi MD Beddiar me laisse donc vous conter cette courte preview. Initialement prévu pour David Fincher, **The Black Dahlia** revient sur le meurtre non élucidé de la starlette Elizabeth Short, dont le corps affreusement mutilé est retrouvé début 1947 en plein South Central. L'enquête est alors confiée aux bons spins de deux inspecteurs, le jeune idéaliste Bucky Bleichert (Josh Hartnett pique le rôle à un Mark Wahlberg initialement prévu, puis parti contractuellement sur **Braquage à l'italienne 2**, le gros chanceux) et le cynique Lee Blanchard (Aaron Eckhart, **Paycheck**). On reste dubitatif quant au résultat, le semi-échec artistique de **Femme fatale**, la difficulté réputée d'adapter Ellroy (remember **Cop**) et l'identité du scénariste chargé de le faire (Josh Friedman, le visionnaire coupable de **Poursuite**, le nanar avec le goitre de Keanu Reeves) nous laissent pour l'instant dans l'expectative, surtout que la concurrence arrive à grands pas, sous le commandement du zédard Ramzi Abed, réalisateur des thrillers **Clay Fields** et **Upside Downtown**. Mais bon, que De Palma se rassure, cette autre version risque de connaître une diffusion plus confidentielle malgré un casting hallucinant. En plus de Lizzi (**Delta Delta Die !**, **Bleed**) et Julie Strain (**Bloodgnome**, **13 Erotic Ghosts**), on retrouve l'habitué Trent Haaga (**Hell Asylum**, **KillJoy 2**), l'indécrottable Lloyd Kaufman et le complètement barré Alejandro Jodorowsky, réalisateur des mythiques **El Topo** et **Santa Sangre**. Ça fleure bon le stupre et la luxure tout ça...

Alexandre BUSTILLO



DESTINATION FINALE 3
RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT

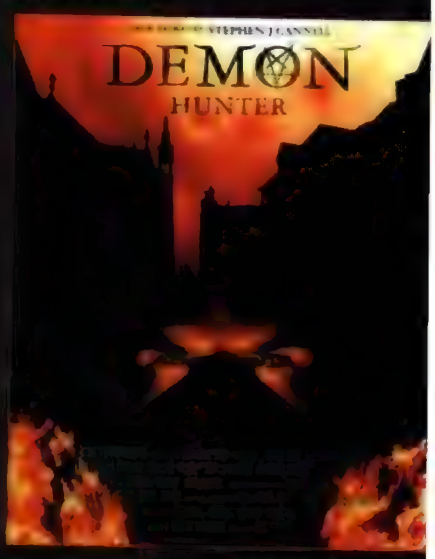
Il fallait s'y attendre ! Après un deuxième épisode aussi rentable qu'artistiquement réussi, la franchise **Destination finale** va bientôt s'enticher d'un nouveau volet, confié aux bons soins de ses principaux instigateurs : Glen Morgan et James Wong, soit respectivement le scénariste et le réalisateur de l'original. Une bonne nouvelle, preuve que la New Line a capté tout le potentiel de la saga, et ne compte pas le saloper en confiant les rênes de l'entreprise à n'importe quel réalisateur opportuniste. Le duo Ellis/Bress avait réussi son coup sur le deuxième épisode avant de prouver à la face du monde qu'ils n'étaient que deux petits escrocs avec ces faux films cultes en puissance que sont **L'Effet papillon** (réalisé par Bress) et **Cellular** (réalisé par Ellis). Des films ratés aux concepts pourtant prometteurs mais totalement inexploités par nos deux larrons, sûrement trop occupés à gérer leur plan de carrière hype pour se pencher réellement sur leurs films. Bien plus honnêtes avec le spectateur (voir et revoir **Willard** pour s'en convaincre), Morgan et Wong s'impliquent à fond dans le projet en partant d'une simple constatation : pourquoi l'homme cherche-t-il absolument à se faire peur (c'est peut-être le sujet du bac philo les gars, alors potassez), en montant dans un manège par exemple... C'est donc dans une fête foraine que se déroulera la traditionnelle scène catastrophe d'ouverture, là où un grand huit se détachera avant d'envoyer valdinguer dans les airs une bande de kids. Ayant réchappé de justesse au grand saut, Wendy Christensen (Mary Elizabeth Winstead, **Le Cercle – The Ring 2**) et ses amis vont donc se retrouver traqués par la Faucheuse, toujours aussi intraitable sur ses quotas. Un temps annoncé en 3D, **Destination finale 3** retrouvera aussi le personnage du croque-mort toujours interprété par Tony Todd (**Candyman**), dont le rôle devrait enfin prendre de l'ampleur. Il était temps.

Alexandre BUSTILLO

avec un pet de 17 secondes à quatre tonalités, pas mal) et de Bretons pro-Tri Yann (Sévéon, Beddiar, je ne suis pas sûr pour ce dernier), mélomane esseulé venant juste de finir sa valise pour le Festival du Fury Fest au Mans. Au pays des rillettes, peu de chances qu'il croise The Choke, un petit groupe de graisseux du genre poissard. Pour leur concert d'adieu avant l'inévitable split, les musiciens se retrouvent dans un club étrangement désert où un salopard mal intentionné les attend, prêt à leur foutre sa guitare cloutée sur le coin de la cafetière. Réalisé par Juan A. Mas (dont on attend toujours son **Coroner** en zone 2) pour un budget d'un million de dollars, **The Choke** pourrait parfaitement illustrer la célèbre devise de feu Guns n' Roses : *« live fast, die young »*. Rock n' roooll!!!!

■ Une momie c'est bien, sept c'est encore mieux. C'est en tout cas ce que nous promet le bien-nommé **Seven Mummies**, premier film de Nick Quested écrit par Thadd Turner, acteur bis déjà vu dans **The Curse of El Charro** et **South of Heaven, West of Hell**. Ici, il n'est plus question d'embaumé numérique mais d'une malédiction vieille de plusieurs siècles s'apprêtant à s'abattre sur six aventuriers partis à la recherche d'un trésor mythique, et perdus depuis dans le désert mexicain. Point de départ guère excitant certes, mais le casting compense allégrement ce manque d'imagination. Jugez par vous-mêmes : autour de la belle brune Cerina Vincent (la révélation de **Cabin Fever**) se bousculent les burinés et transpirants Matt Schulze (**Blade II**), Danny Trejo (qu'on ne présente plus), Billy Drago (**Les Incorruptibles**), Andrew Bryniarski (nouveau Leatherface de son état) et Martin Kove (le méchant prof dans **Karaté Kid**). Va falloir qu'elles assurent niveau baston les Seven Mummies, sous peine de se prendre la branlée du siècle. Tu m'diras, elles ont déjà les pansements...

■ Produit par le légendaire Stephen J. Cannell (mais si, le barbu avec la machine à écrire, ***Shérif, fais-moi peur***, ***21 Jump Street***, ***L'Agence tous risques***, toute la téloche quoi), **Demon Hunter** semble très largement s'inspirer de **Devil May Cry**, l'un des meilleurs jeux offerts (contre 60 euros quand même) par la PS2. Mi-homme, mi-démon, Jake (Sean Patrick Flanery, ancien jeune Indiana Jones, revu depuis dans **D-Tox**) ne vit que pour défendre l'espèce humaine des monstres hirsutes sortis de l'Enfer. Le jour où le démon suprême Asmodeus débarque sur Terre, Jake n'a plus d'autre choix que de s'allier avec une nonne bien gaulée (Colleen Porch, **Starship Troopers 2**) afin de le renvoyer au plus vite dans ses pénates. Va falloir que l'inégal Scott Ziehl mette un turbo dans sa caméra s'il souhaite concurrencer les affolantes cinématiques du jeu de Capcom, et quand on regarde de plus près sa filmo (**Earth vs. the Spider** certes, mais aussi **Sexe intentions 3**, ouch !), on se dit que ce n'est pas gagné d'avance...



J'AI MARCHE AVEC UNE PANTHERE. A PROPOS DE **L'ECLAIREUR** DE DJIBRIL GLISSANT

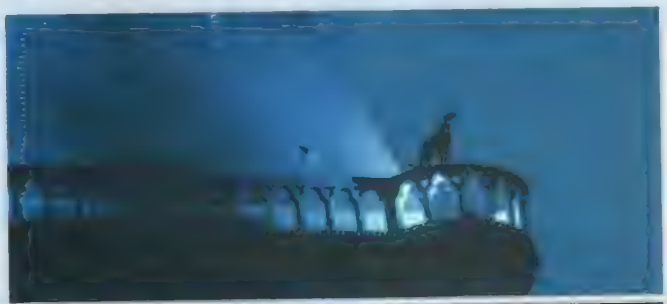
LES PASSERELLES ENTRE CINÉMA D'AUTEUR ET CINÉMA DE GENRE SONT SUFFISAMMENT RARES EN FRANCE POUR QU'ON NE LAISSE PAS PASSER L'ÉCLAIREUR, UN PREMIER LONG QUI INSUFFLE UNE ATMOSPHÈRE FANTASTIQUE DANS UN DÉCOR INATTENDU : LA BANLIEUE.

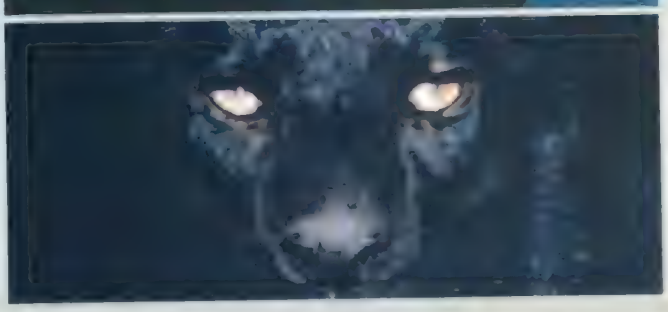
La bonne ville de Saint-Denis, son terminus de métro, sa basilique royale, ses barres d'immeubles : difficile d'imaginer un endroit plus éloigné du décor habituel des récits fantastiques, et a fortiori de l'univers des monstres traditionnels. C'est pourtant là que nous reçoit le réalisateur Djibril Glissant, à deux pas du Stade de France. C'est à cet endroit même aussi qu'il a situé l'action de son premier long-métrage, **L'Éclaireur**, singulière histoire d'un étudiant possédé par un esprit originaire d'Amazonie qui le métamorphose peu à peu en homme-panthère.

SPIDER-MAN DANS LE 9-3

Le paradoxe disparaît instantanément aux premières images du film. La cour d'une cité devient un village exotique où les jeunes filles palabrent, tandis qu'on s'interpelle d'une fenêtre à l'autre ; et surtout, les séquences nocturnes transforment l'architecture bétonnée du lieu, toute en angles biscornus et arêtes saillantes, en forêt fantastique où s'ébattent les esprits félins. Surprise : ces derniers commencent par faire du héros un émule des Yamakasi, sautant avec agilité entre les toits. L'auteur s'en explique : *« Cette idée basique du parcours, du franchissement, a été donnée par la structure même des murs, découpée en plusieurs niveaux. J'avais trouvé ça très pauvre et trivial dans le film produit par Besson, alors que pour moi c'est un concept universel, et qui peut être détaché de sa traduction seulement sociale. La cité est souvent subie, notamment dans son côté dédale ; la figure de la traversée procède donc d'une libération. C'est le vieux fantasme adolescent, mais qui reste fort pour un homme, du monte-en-l'air, de Spider-Man : dominer son environnement, ne pas se laisser écraser par les buildings. J'espère ainsi que la fin avec les panthères qui s'éparpillent dans la ville est une vision joyeuse, festive. ».*

Cette forte identité visuelle, que Djibril a mise au point avec la directrice de la photo Céline Bozon, prend étonnamment racine dans leur cursus à la Fémis. Le sanctuaire du cinéma d'auteur français porté aux nues dans Mad ? L'ancien étudiant en réalisation n'y voit pas de contradiction : *« À la Fémis, j'ai trouvé génial le tronc commun aux différentes sections, où l'on pouvait toucher à tout. Dans une certaine mesure, les postes dépendent plus des rapports humains que des compétences techniques, même si ça fait hurler les corps de métier. Après le tournage de* **L'Éclaireur**, *j'ai ainsi été chef op sur* **Vénus et Fleur** *d'Emmanuel Mouret, car c'était un film « à la Rohmer » avec une très petite équipe. Je serais bien en peine de diriger une douzaine d'électros, mais je m'intéresse beaucoup à l'image en tant qu'instrument de mise en scène. Sur mon film, le problème était que le béton renvoie tout de suite quelque chose de très réaliste ; j'ai donc utilisé une lumière très dirigée. Il fallait que le contrôle, la maîtrise, soient très présents ; c'est pourquoi j'ai par exemple opté pour le format Scope, qui fait très « fiction ». ».* La Fémis est d'ailleurs à l'origine du projet, puisque Djibril y a fait la connaissance d'Alexis Vonarb, son condisciple en section « production », qui à la sortie de l'école fonde la société Onyx Films, tandis que l'aspirant cinéaste commence à plancher sur un scénario.





DE LA COMEDIE AU FANTASTIQUE

Le premier jet, intitulé **Fais-moi peur**, est l'histoire de deux frères, dont l'un aide l'autre à surmonter son appréhension de la gent féminine : *« Un argument de comédie, dont je voulais faire un film fantastique »* nous précise l'auteur. Le vœu sera exaucé à la faveur d'un hasard dont l'amour du cinéma a le secret. *« J'ai assisté à Saint-Denis à une projection de* **Vaudou** *(***I Walked with a Zombie***) de Jacques Tourneur, organisée par le psychiatre Toby Nathan. Ce dernier a raconté une histoire très frappante : certaines personnes prétendent que lors de la traite des noirs, les esprits vaudous ont embarqué sur les bateaux avec les esclaves, pour gagner le Nouveau Monde et effectuer une sorte de colonisation à rebours. C'est à ce moment que mon personnage, l'histoire fantastique (la panthère) et la ville se sont enfin cristallisés. Il semble en effet logique que les habitants de Saint-Denis, issus des Antilles, d'Afrique ou d'ailleurs, aient apporté leurs divinités avec eux. À partir de cette réalité « sociologique », j'ai imaginé que ces esprits fusionnent dans le corps mutant, ou métissé, du héros. En plus, Saint-Denis compte une fac dont l'histoire est très particulière, puisque c'était Paris 8-Vincennes, l'université expérimentale créée après mai 68. Ça m'a donné l'idée du père prof un peu baba, héritier de la révolution sexuelle, alors que le héros est typique de cette génération couvée par des parents très aimants, qui reste longtemps inhibée et indéterminée. »*

C'est pour le cinéaste débutant l'occasion de tester deux méthodes de direction d'acteurs : *« Grégoire Colin et moi avons travaillé sur le détail, y compris avec des artifices un peu naïfs, comme les lunettes qui en font un timide binoclard façon Peter Parker. Avec Jacky Berroyer, il s'agissait au contraire de capter son énergie : c'est un acteur qui participe vraiment au récit, propose sans cesse des trucs qui laissent beaucoup de latitude au montage. Pour une scène où il devait*

chanter un vieux tube qui passait à la radio, il s'est ramené avec une guitare électrique et s'est mis à gratouiller un air vaguement africain. J'étais sceptique, mais cela s'est avéré bénéfique pour le climat de la séquence. ». Le contrepoint comique apporté par notre Berroyer national accuse ainsi, par contraste, l'onirisme insidieux de l'histoire. Le résultat est un joli film, où les oppositions traditionnelles (réel/fantastique, jour/nuit) ne sont pas nettes et tranchées, mais traitées sur un mode doux, presque paisible, qui en fait tout le charme et l'originalité. Et tout ça avec bien peu d'argent, puisque **L'Éclaireur** n'a bénéficié d'aucun préachat télé et ne s'est monté que grâce à l'avance sur recettes, complétée par de petites avances d'un vendeur international et d'un éditeur vidéo. Ce qui a passablement retardé la postproduction : « *Les effets spéciaux, que nous avons confiés à la société La maison, étaient simples mais très longs à réaliser. Nous avons d'abord fait venir une panthère avec son dresseur, que nous avons filmée sur fond bleu. Puis, nous avons ajouté les nuits américaines et les esprits en ombres chinoises lors de l'étalonnage numérique. Mais nous avons étrenné une nouvelle machine dont tous les réglages restaient à faire : les techniciens du laboratoire apprenaient en même temps que nous!* ».

LE GENRE, ÇA SE MERITE !

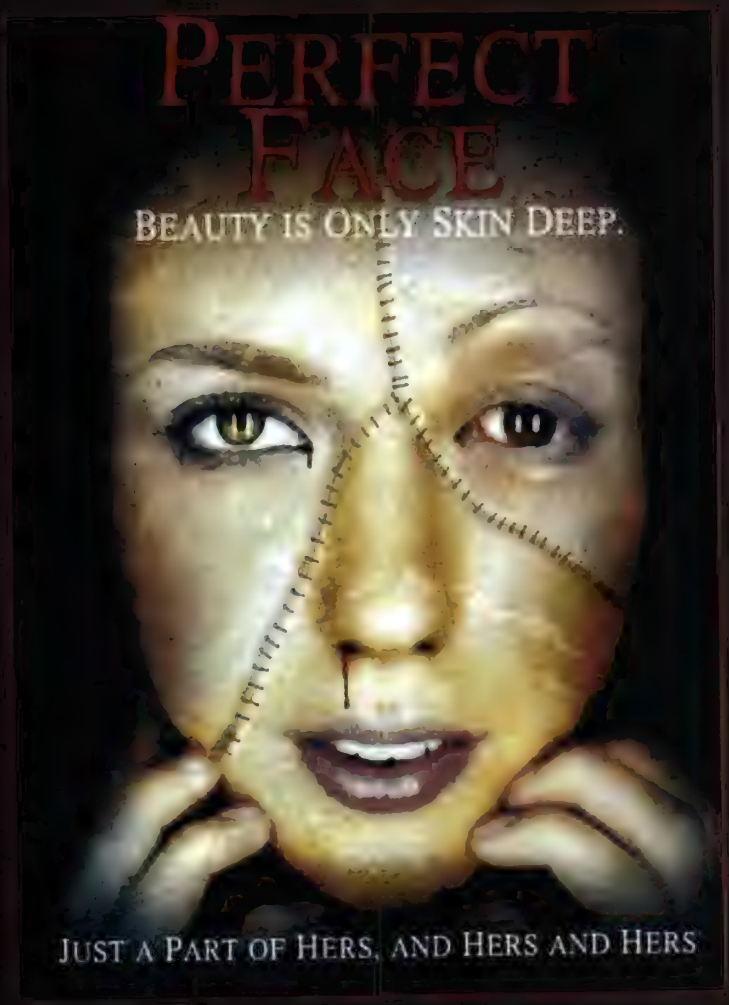
Reste pour Djibril Glissant à franchir définitivement le pas : « *La « douceur » que vous évoquiez vient de ce que le héros n'a pas d'ennemi concret, si ce n'est un ennemi intérieur, ce qui éloigne quelque peu* **L'Éclaireur** *d'un pur film de genre. J'aimerais bien, pourtant, passer un cran au-dessus et m'attaquer à une véritable figure négative. Mais les méchants, il faut les prendre au sérieux! Par exemple, je n'aime pas le Bouffon Vert dans* **Spider-Man**. *Je me permets de dire ça parce que je suis fan et qu'il y a une proximité avec ce que je fais... Bref, le Bouffon Vert représente pour moi l'ennemi gratuit et ricanant, alors que dans* **Spider-Man 2**, *le Dr. Octopus est un personnage très intéressant et complexe. En un sens, un méchant, ça se mérite...* ». En attendant de voir ces louables intentions réalisées, on pourra découvrir **L'Éclaireur** qui devrait sortir dans les prochains mois.

Gilles ESPOSITO

■ Dans un registre proche de **Blade** et d'**Underworld**, **Shira : The Vampire Samourai** nous conte (moi, j'écoute que si c'est Jean Rochefort qui parle) l'histoire presque galvaudée de la sempiternelle chasseuse hybride (interprétée pour le coup par Chona Jason, déjà vue dans **Dragon Fury**) lancée avec toute sa clique de chasseurs aux trousses d'un vampire diabolique s'apprêtant à larguer sur le marché son armée de suceurs diurnambules. Pas révolutionnaire pour un sou, ce script écrit par le débutant Bill Hill (qui, à une lettre près, aurait pu devenir un chouette film) vient d'être mis en images par un duo composé de Kantz (sûrement un copain de Ming, plusieurs films à son actif dont un bien joli **Señorita Justice**) et de notre pote Jeff Centauri, un mec que l'on respecte depuis son **Zombie Ninja Gangbangers**. Le blanc sur le noir, ça ne pardonne pas.

■ Actuellement en préproduction, **Perfect Face** nous alpague non pas grâce à son histoire délicieusement pompée sur celle de **May** (quelqu'un s'amuse à découper des lycéennes afin de créer la meuf parfaite, sans langue donc), mais à cause de l'identité de son réalisateur, un certain Francis Delia. Non, bande d'idiots, il ne s'agit point là du mari d'Evelyne, mais bien du chef op des débuts de Ferrara, du photographe de plateau de certains De Palma et Carpenter, et de l'auteur d'une brouette de clips dont les meilleurs des Ramones. S'étant de plus fait la main sur pas mal de séries TV (dont ***Vendredi 13***),

Aucun doute, Fred Olen Ray a la « positive attitude » si chère à notre bien-aimé Premier ministre (il jouait pas dans **Frankenstein Junior** ? Ah non, je le confonds toujours avec Marty Feldman). N'hésitant pas à travailler 35 heures par jour, Fredo (ou Fredol, mais il aime moins) est sur tous les fronts. Lorsqu'il ne ramasse pas ses molaires sur les rings de catch, il enregistre un CD (*They Saved Elvis's Brain*), tout en continuant bien sûr à réaliser des films plus vite que Spielberg. Après une série de quickies érotiques tournés pour la télévision (***Teenage Cave Girl***, ***Haunting Desires***...) et une trilogie sur le bikini (**Genie in a String Bikini**, **The Bikini Escort Company**, **Bikini a Go Go**), il revient à ce qu'il préfère : le film de monstres. Un retour aux sources déjà amorcé avec **Glass Trap** (voir Mad 173) et confirmé aujourd'hui avec pas moins de deux nouveaux titres, **Organism** et **Mega Bites**. Le premier devrait nous parachuter sur la tronche une pelletée de vers mutants et carnivores échappés d'un labo de la CIA. Quant au second, apparemment moins conventionnel, il devrait grouiller de cafards géants sortis directement de nos ordinateurs. Reste plus qu'à Fredo à mettre tout ça en boîte, ce qui devrait lui prendre le week-end...

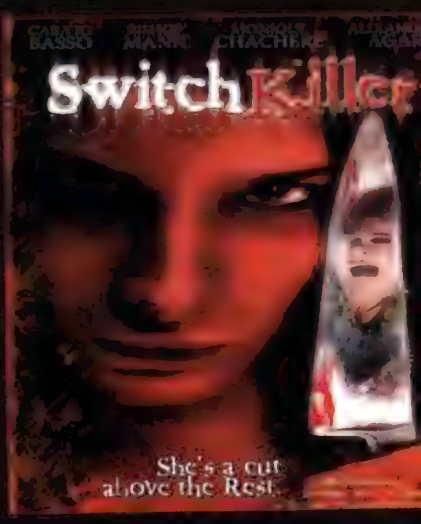


Francis Delia pourrait réussir son coup. L'affiche étant des plus réussies (admirez ce léger strabisme de l'œil gauche), on attend le résultat définitif avec impatience.

■ Poe et la série Z, c'est une longue et belle histoire d'amour. Le nouveau rejeton de cette alliance, que certains rats de bibliothèques/cinémathèques considèrent déjà comme une hérésie, s'avère être **The Black Cat**, produit et distribué par Rojak Films (**Dead of Night**, **Blade of the Vampire**), la boîte des mecs qu'ont pas de cheveux mais des sucettes. À la barre de cette relecture légèrement modifiée (une détective enquête sur la disparition d'une femme et de son fils, tous deux victimes de la malédiction du chat noir), nous retrouvons l'aimable Serge Rodnunsky (**Blood Justice**, **J'emporterai ton âme**), entouré pour l'occasion d'une cohorte de stars dont l'Hispano-danoise Stephanie Leon (vue dans des films ultra connus comme **Tospiger** ou **Sunes Familie**), Shaun Kurtz (**Ghosts of Genius**), Shawna Erickson (la série ***North Shore***) et Phillip Jones (***Xena***). Granger, lui aussi victime de son chat noir con comme la lune confondant sa caisse avec ses charentaises, attend le film de pied ferme. Ferme mais humide quand même.

■ Je ne sais pas pour vous mais moi, j'aime pas les meufs. Sérieux, c'est quoi ces trucs qui parlent fort et qui pompent toute votre oseille?? Je ne comprends pas les mecs qui aiment ça, encore moins ceux qui en ont. Le héros de **Switch Killer**, nouveau titre du bien rigolo **Transamerican Killer**, lui, en avait une avant qu'elle ne le quitte pour une autre dinde. Au lieu de fêter ça dignement avec ses potes, ce benêt ne trouve rien de mieux à faire que de se couper le haricot, de laisser pousser ses cheveux et de se peinturlurer la tronche, afin de devenir le piège idéal pour se venger en dessoudant un max de lesbos tombées dans ses filets. C'est Mack Hail (**Mr. Ice Cream Man**, vanille pour moi) qui réalise mon nouveau film de chevet, interprété, entre autres, par Cara Jo Basso (**Sex Substitute 2**), Monique Chachere (**Tears of Clown**) et la débutante Alixandra Agar. Elle est du Nord, je crois.

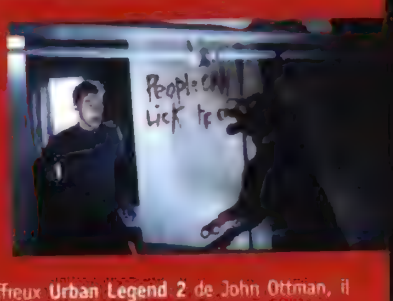
San HELVING



URBAN LEGENDS: BLOODY MARY
DU CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ

C'est avec surprise et stupéfaction que nous découvrons Mary Lambert aux commandes de cette seconde séquelle du film de Jamie Blanks, une Mary Lambert dont nous n'avions plus de nouvelles directes depuis son douloureux **Simetierre 2**. Destiné pour le marché vidéo, **Urban Legends: Bloody Mary** semble s'éloigner des sentiers battus du slasher pour venir marcher sur les plates-bandes du « rape and revenge from hell »... Un revirement scénaristique bienvenu, imputable au duo derrière les scripts de **X-Men 2** et de **Superman Returns**, Michael Dougherty et Dan Harris. Jugez plutôt: tout commence en 1969 dans un lycée de Salt Lake City, là où se fera violer et assassiner la jeune Mary Bonner (Lillith Fields) par le capitaine de l'équipe de foot locale. 30 ans plus tard, des lycéens décident d'invoquer son esprit pour se faire peur. Et ça marche! Mary revient d'entre les morts, bien décidée à se venger en assassinant un maximum de jeunes trop curieux, tout en s'inspirant pour ses mises à mort de légendes urbaines plus ou moins connues. S'il y a de fortes chances que ce direct-to-DVD d'apparence modeste supplante l'affreux **Urban Legend 2** de John Ottman, il semble néanmoins mal parti pour faire de l'ombre à **Simetierre**, le chef-d'œuvre absolu de Mary Lambert, dont la noirceur et le nihilisme prégnant risquent ici de fort nous manquer. Reste que nous ne sommes pas à l'abri d'un miracle, les premières photos tombées laissant augurer d'un film au minimum gore et violent. Réponse le 17 août en zone 2. D'ici là, bonne bronzette les mecs.

Alexandre BUSTILLO



ZOMBIES LA FORET A DES DENTS

Plus vivace que jamais, Tobe Hooper continue son petit bonhomme de chemin contre vents et marées. Après **Toolbox Murders** (quand tu veux la sortie France), **Mortuary** (voir Mad 172) et la série TV ***Masters of Horror***, il embraye sur **Zombies**, nouvelle production Nu Image (**The Black Dahlia**, la série des **Shark Attack**...). Pour sa première incursion directe chez les morts-vivants, Tobe s'associe de nouveau, après **Toolbox Murders**, aux deux scénaristes stars de Nu Image: Jace Anderson et Adam Gierasch, les zozos entrés dans la légende pour leur script prémonitoire d'**Air Panic**. Ici, il n'est évidemment plus question de Boeing crashé dans un building, mais d'un couple de jeunes mariés accompagnés de leurs amis partis en randonnée champêtre dans les forêts touffues de l'état de Washington. Seulement voilà, pas loin de leur campement se trouve la mine Carlton. Tout le monde connait sa triste histoire dans le coin. Au début du siècle dernier, les propriétaires de cette mine de mercure ont fait fortune en exploitant essentiellement des enfants. Mais ces derniers disparurent tous du jour au lendemain sous un terrible éboulement. Aujourd'hui, ayant muté suite à des radiations de gaz toxiques, les gamins refont surface, prêts à se venger sur les inconscients qui ont fait la boulette de s'aventurer sur leur territoire. Avant toute chose, ce mix improbable mais alléchant entre **Délivrance** et **Zombie** risque, en cas de réussite artistique (l'affiche laisse présager le meilleur), de faire méchamment de l'ombre à la nouvelle version de **La Colline a des yeux** réalisée par Alexandre Aja, dont l'histoire s'avère relativement similaire. Ancienne école contre nouvelle, un joli choc des titans est à prévoir pour bientôt...

Alexandre BUSTILLO

NOTULES ASIATIQUES

Ça brasse large en genres et en pays dans ces notules asiatiques avec de la comédie érotique philippine, de l'horreur dansante coréenne, et même du remake indien. Ajoutez à cela un petit film de fantômes « made in Corée » et le compte est bon !

■ Il y a des réalisateurs qui, par leur personnalité et leur filmographie, se font toujours trop rares. Takahisa Zeze est l'un de ceux-là, d'autant plus que ses films sont difficiles à se procurer. Ancien roi du cinéma érotique, devenu entre-temps roi du cinéma indépendant, Zeze vient de sortir un nouveau film, tout simplement nommé Mrs. On reviendra dessus ultérieurement...

■ Près d'un an après la découverte des flyers du film à Cannes, **7 Street Fighters** (dont on vous avait parlé à l'époque) vient de sortir sur les écrans thaïs. Suite du sympathique mais très inégal **Heaven 7**, 7 Street Fighters replace nos sept héros dans une mission impossible, cette fois-ci durant la Seconde Guerre mondiale, face aux Japonais. C'est de nouveau Chalerm Wongpim qui dirige l'affaire, et ça promet encore un paquet de gros gags et d'action.

■ Certains se souviennent peut-être du premier film de Jeong Jae-eun, **Take Care of My Cat**, l'histoire d'un groupe d'amies tout juste sorties de l'école. La voilà de retour avec un film nommé The Aggressives. On peut cependant craindre ici un manque de subtilité par rapport à son premier opus... Car **The Aggressives** sent le produit hype et branché, avec son histoire se concentrant sur la culture urbaine et un groupe de jeunes « tendances ». Rien de bien agressif là-dedans, il y a fort à parier...

■ Le très commercial Benny Chan vient de sortir un nouveau film après son plutôt sympathique **New Police Story** (dont le problème majeur est bien évidemment sa crise de jeunisme). Les polars complexes étant devenus la nouvelle tendance à HK depuis le hit **Infernal Affairs**, il n'est pas très étonnant de voir que ce **Divergence** se situe aussi dans la même veine. Le film tourne autour d'un flic borderline (Aaron Kwok) qui pense avoir retrouvé sa petite amie disparue dix ans auparavant. De son côté, un assassin professionnel semble avoir des informations concernant la vente autour de cette disparition. Pour compliquer encore plus les choses, notre flic se trouve empêtré dans une enquête autour d'un tueur en série. Apparemment plus intéressé par les relations entre les différents personnages et la psychologie de ces derniers, Divergence pourrait bien être le premier film de Chan ne misant pas tout sur l'esbroufe.

■ Herman Yau (**The Untold Story** pour ceux qui l'auraient oublié) se fait rare ces derniers temps, surtout dans le genre qui nous est si cher. Raison de plus pour parler de son tout nouveau Ghost Inside,

sorti fraîchement sur les écrans hongkongais. Une mère célibataire et sa fille emménagent dans un appartement hanté dans lequel logent déjà une autre mère et sa fille, mortes plusieurs années auparavant. Faut-il attendre un film un tant soit peu innovant ou un énième **Troublesome Night** ? Réponse incessamment sous peu.

■ Qu'ont donc les Coréens avec Hans Christian Andersen ? Mystère et boule de gomme, mais les voilà qui adaptent de nouveau l'une de ses histoires après **Resurrection of the Little Match Girl**. Ce n'est pas la première fois que son conte *Les Chaussons rouges* est adapté au cinéma (citons la version de 1948 de Michael Powell et Emeric Pressburger), mais c'est probablement la toute première fois qu'il sera traité sous la forme d'un pur film d'horreur. Si les fantômes féminins aux longs cheveux noirs vous tapent sur le système, The Red Shoes ne sera sûrement pas fait pour vous, mais le film pourrait bien contenir son lot de sympathiques surprises. Sortie en juillet.

■ Jeffrey Jeturian vient de tourner une

BUNSHINSABA

UN ESPRIT VINDICATIF PERMET À UNE JEUNE LYCÉENNE PERSÉCUTÉE D'APPLIQUER SA PROPRE LOI DU TALION. TEL EST LE POINT DE DÉPART DE BUNSHINSABA, FILM DE FANTÔMES CORÉEN PRÉSENTÉ À GÉRARDMER CETTE ANNÉE ET DÉJÀ SALUÉ PAR UN MEMBRE ÉMINENT DE LA RÉDACTION...

(*compère collègue aux accents à l'horreur à mode de vie « Ça ne rappelle pas* **Ring**, *c'est bien*), se lance dans des envolées lyriques pour défendre un film coréen, le moins que l'on puisse faire c'est d'en parler. Le seul et unique Bastian (et ses roulettes gonflables) adore **Bunshinsaba**, qu'il classe carrément parmi les meilleurs films de fantômes qu'il ait vus. Bien, c'est vrai que c'est le même tradition qui défend à tour de bras n'importe quel film dont le titre comporte les mots « zombies » ou « cannibales », et dont l'affiche met en scène une pépée au format 95C dégoulinante de sang. Mais bref, il fallait néanmoins se pencher sur la question.

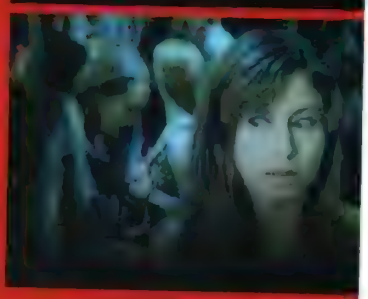
Dans une petite ville coréenne, une lycéenne originaire de Séoul est sujette aux brimades de ses camarades. Ne trouvant aucun autre moyen de faire cesser ses souffrances, la jeune fille décide de faire appel à un esprit vengeur. Et petit à petit, celles qui l'attaquaient en permanence se suicident toutes de la même façon : avec un sac plastique imbibé d'alcool, qu'elles se mettent sur le visage avant d'y mettre le feu. Ces morts pour le moins étranges et violentes ne tardent pas à rappeler à la population locale la disparition 30 ans auparavant d'une autre lycéenne, morte dans des conditions tout aussi étranges...

Bunshinsaba - alias **Ouija Board** pour le titre anglais que personne n'utilise - se positionne clairement dans la lignée post-**Ring** des fantômes féminins aux longs cheveux (rappelons au passage qu'il ne s'agit pas du tout d'une nouvelle figure - c'est la représentation traditionnelle des spectres au Japon et en Corée - et que c'est uniquement la façon de les faire évoluer et de les mettre en scène qui change). Le réalisateur Ahn Byeong-ki est un vrai amateur du genre, qui a déjà réalisé le très classique **Phone** (mémorable pour l'interprétation possédée d'une gamine

nouvelle satire de l'industrie érotique philippine, **Bikini Open**. Se présentant comme un faux documentaire, le film s'intéresse aux concours de bikinis dans les bars et, tout en jouant sur la touche humoristique, cherche à critiquer cette autre forme d'exploitation sexuelle.

On vous avait déjà parlé du nouveau film de Chen Kaige, **The Promise**, et on va enfin pouvoir en (sa) voir un peu plus lors du Festival de Cannes. En attendant, voici déjà une photo promotionnelle pour le moins alléchante.

L'Inde continue de se passionner pour les films horrifiques... et continue aussi d'imiter un peu trop précisément ce qui se fait ailleurs. Jugez plutôt : aveugle depuis son enfance, Naina recouvre la vue suite à un transplant de cornée. Et v'là t'y pas qu'elle se met à voir des fantômes... Oui, tout ça nous rappelle vaguement un film... C'est de nouveau l'efficace Urmila Matondkar (**Ek Hasina Thi**, **Bhoot**), devenue la nouvelle égérie des thrillers tendus et des films d'horreur locaux, qui tient le rôle principal de **Naina**. Première mondiale prévue à Cannes (lors du marché).



tout simplement hallucinante) et le slasher très basique **Nightmare**. Avec **Bunshinsaba**, il n'innove toujours pas, mais sert un produit calibré, qui se laisse suivre sans temps mort. Il faut dire que le montage du film ressemble plus au cut d'une bande-annonce que d'un long-métrage. Ahn va directement au cœur du sujet, à chaque nouvelle scène, ne laissant au spectateur aucune pause de réflexion. Cette pratique peut parfois déconcerter et énerver, vu qu'il ne laisse pas le temps à son sujet de mûrir et à ses personnages de s'épanouir et de s'étoffer. D'un autre côté, il est clair que cela permet à son film de défiler à la vitesse grand V et d'éviter ainsi une certaine lassitude due à l'aspect « déjà vu » du sujet. Ahn joue sur les mêmes touches sensibles que nombre de ses confrères : augmentation soudaine du son, brusques apparitions, etc. Selon l'efficacité de la formule sur le spectateur réceptif ou non, **Bunshinsaba** tiendra (ou pas) ses promesses de petits moments de frayeur. Notre réalisateur a tout de même quelques bonnes idées, la meilleure étant évidemment les suicides particulièrement vicieux qu'il inflige aux lycéennes. C'est néanmoins durant les flashs-back, qui nous racontent le parcours de la lycéenne ayant disparu 30 ans plus tôt, que Ahn se montre le plus à l'aise. Peut-être parce qu'il se permet de ralentir légèrement le rythme de son métrage, pour ainsi accoucher de scènes qui dépassent enfin les 40 secondes... Par conséquent, on se surprend à ressentir, et ce pour la première fois du film, quelque chose pour un personnage de l'intrigue (il faut dire aussi que la demoiselle est aveugle, ce qui met immédiatement notre touche « empathie » en action).

Série B sans prétentions, **Bunshinsaba** ne promet rien de plus que ce qu'il délivre et devrait satisfaire l'amateur (pas trop difficile) d'horreur.

Julien SEVEON

Autant de polars sur une seule chaîne, c'est suspect.

CINÉ POLAR

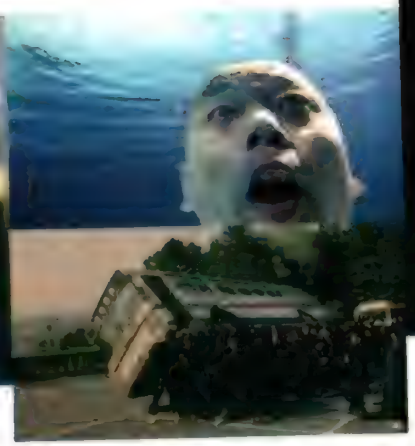
LA CHAÎNE DE TOUTES LES SCÈNES DU CRIME

Ciné Polar, c'est la chaîne du cinéma policier, d'investigation et de suspense. Popularisé par les Américains, magnifié par les Européens, revu et corrigé par les asiatiques, le polar se décline sous toutes ses formes sur cette chaîne consacrée exclusivement au genre le plus noir du cinéma.

CANAL SATELLITE

7EME FAR EAST FILM FESTIVAL D'UDINE

Pour les Chrétiens il y a Lourdes, pour les Musulmans la Mecque, pour les Juifs Jérusalem et pour ceux qui ne jurent que par le cinéma asiatique, il y a Udine. Septième édition du plus grand festival occidental dédié aux cinématographies d'Asie.



Ci-dessus, de gauche à droite : **Le Hongkongais Explosive City de Leong Tak Sam, Suffocation, un des rares films à provenir de Chine Populaire, les étudiants très énervés de We Shall Overcome Some Day et les protagonistes de Lorelei, réalisé par le maître des effets spéciaux Shinji Higuchi.**

Le Far East nous aura moins gâtés cette année question grosses découvertes récentes (l'une des spécialités de la maison), mais aura eu néanmoins la très bonne idée de nous proposer une rétro pour le moins dynamique autour des films d'action de la Nikkatsu, dont on ne connaît généralement en Occident que son artisan le plus célèbre, Seijun Suzuki. Aucun film de ce dernier, trop connus et faciles d'accès, mais 16 œuvres rares, en copies neuves spécialement tirées pour l'occasion (si ça ce n'est pas la marque d'une manifestation de qualité !), allant du western **The Plain Wanderer** de Buichi Saito au yakuza eiga **Roughneck** de Yasuharu Hasebe. Du bonheur, rien que du bonheur !

DU JAPON AUX PHILIPPINES...

Toujours du côté du Japon, c'est une autre production locale qui a tiré son épingle de la sélection, **We Shall Overcome Some Day**. Sorti en début d'année, **WSOSD** nous plonge dans le Japon des années 60, au cœur d'un univers à la croisée d'**Orange Mécanique**, **West Side Story**, **The Outsiders** et *Roméo et Juliette*. À Kyoto, la guerre fait rage entre lycéens coréens et japonais. Deux jeunes nippons, peu enclins à la violence (ils ont plutôt tendance à servir de punching-balls), se retrouvent forcés à jouer les médiateurs entre les deux communautés, sous la pression d'un de leurs professeurs (fervent défenseur de Mao Tsé-Toung qu'il cite à longueur de cours !). C'est ainsi que l'un d'eux rencontre une belle et douce Coréenne dont il s'éprend immédiatement. En allant encore plus loin que **Go** dans sa critique du racisme anti-coréen et du comportement des Japonais vis-à-vis de la Péninsule, le réalisateur Izutzu Kazuyuki accouche de l'un des films les plus engagés de ces dernières années. Si l'on ne peut qu'être pris d'émotion devant un tel parti pris (on se retrouve avec la gorge serrée plus d'une fois), **WSOSD** ne revêt pas les oripeaux du lourd plaidoyer et conserve l'aspect d'un divertissement. Se présentant avant tout comme une comédie, le film s'autorise certaines scènes d'une violence rare où les humiliations les plus diverses (pisser sur ceux que l'on a battus) côtoient les « beatdowns » les plus brutaux. Poignant, vibrant et jubilatoire, **We Shall Overcome Some Day** est, pour tout cinéphile, le passage obligé par l'Asie de cette année.

Plus au Sud, aux Philippines, nous arrivait le nouveau film d'Erik **Gagamboy** Matti, **Pasiyam**. Tourné en neuf jours avec des moyens minuscules, **Pasiyam** se situe au croisement du drame familial et du film d'horreur. Mettant totalement de côté tout ce qui a pu se faire en Asie depuis **Ring**, Matti retourne vers un cinéma d'horreur 70's, plus proche dans l'esprit d'œuvres comme **La Malédiction** ou **Rosemary's Baby**. Suite au décès de leur mère, cinq frères et sœurs se retrouvent dans l'ancienne bâtisse familiale. Alors qu'ils entament un rituel religieux censé durer neuf jours, d'étranges événements perturbent cette réunion. En effet, leur mère est de retour d'entre les morts et fait clairement comprendre que les raisons de son décès n'ont rien de naturelles... Soutenu par des interprètes très convaincants, **Pasiyam** évolue dans le cadre de l'horreur psychologique et contourne tous les effets visuels (et sonores) classiques du genre. Une réussite d'autant plus magistrale lorsque l'on tient compte des gros handicaps du film (temps et budget). Salamat Erik !

...EN PASSANT PAR LA THAILANDE ET LA CHINE POPULAIRE

Pour rester en Asie du Sud-Est, la Thaïlande nous a offert moult films des plus intéressants, comme le nouveau Sippapak (mais bon dieu, qui va se décider à sortir **February** en France !), **Pattaya Maniac**. Mélange de comédie, de romance et de polar, **Pattaya Maniac** nous dévoile une nouvelle facette de ce réalisateur vraiment talentueux. Même si le film connaît quelques petites baisses de rythme, Sippapak réussit à nous toucher, à nous plier en deux de rire et à nous distraire. Beaucoup moins drôle, **Zee Oui**, de Buranee Rachaiboon et Nida Sudasna, suit le parcours authentique d'un meurtrier d'enfants cannibale ayant sévi dans

les années 50 au Pays du Sourire. Film déstabilisant qui réussit à nous rendre le personnage central presque sympathique, **Zee Oui** est une œuvre véritablement à part dans le domaine pourtant déjà bien chargé des films de serial killers. Pas de justifications, ni d'excuses, juste un métrage qui essaie d'aller au-delà des simples apparences. À ne pas placer devant tous les yeux néanmoins ! Enfin, une fois n'est pas coutume, attardons-nous sur un film… chinois. Oui, de Chine Populaire, le pays qui depuis près de cinq ans n'accouche que de films pompeux, prétentieux, superficiellement arty et mortellement ennuyeux. **Suffocation**, premier film de Zhang Bingjian, peut paraître dans un premier temps comme un film « trendy », mais échappe très rapidement au triste sort de ses confrères en nous présentant les tourments d'un homme qui a tué sa femme. Parano et insomniaque, ce dernier ne réussit plus à faire face à sa propre culpabilité et sombre petit à petit dans la folie… Voici donc une très « belle » descente dans les abîmes de l'angoisse et des déchirements psychologiques que nous offre Zhang. Dommage qu'il n'aille pas jusqu'au bout de son projet et nous place à la fin un twist bidon qui décrédibilise son travail…

FATALE CONCLUSION

Terminons ce compte-rendu par un film très attendu : **Lorelei**, premier travail en tant que réalisateur de Shinji Higuchi, le maestro des SFX nippons. Film de sous-marin teinté de SF, **Lorelei** ne s'est définitivement pas hissé au niveau de nos espérances. Pour être tout à fait explicite, le film est une purge totale, qui ne trouvera pas la moindre rédemption possible dans cette vie (ni dans l'autre d'ailleurs). Dans le même domaine, **Explosive City** est une nouvelle production hongkongaise ayant des velléités d'**Infernal Affairs**. Là, le film se plombe lui-même en recopiant des segments de productions déjà pas très glorieuses comme **Purple Storm** et **Naked Weapon**. Reste un Alex Fong très convaincant, au bord de la dépression, qui vaut le détour.

Julien **SÉVÉON**

TALES OF TERROR, DIVERS (JAPON)

Film à sketches très inégal (tant par la durée que par la qualité), **Tales of Terror** vaut le détour pour deux histoires. Celle d'un immeuble abandonné surveillé par un gardien atteint de visions spectrales (mais qui préfère se dire que tout est dans sa tête) et une autre où un jeune homme, locataire temporaire de l'appartement de son oncle, doit répondre à chaque fois qu'un fantôme l'appelle par son nom. Si certains autres épisodes réussissent tout de même à nous coller quelques petits frissons (ce qui n'est déjà pas si mal en soi), le reste manque grandement d'originalité.

ART OF THE DEVIL, DE THANIT JITNUKUL (THAÏLANDE)

Jitnukul est un réalisateur vraiment très curieux, dont le titre de gloire reste jusqu'à présent **Bang Rajan**. Après la fresque épique, le polar et le drame, il se (re)lance ici dans le film d'horreur, plus spécifiquement lié à la magie noire. Très classique dans sa forme, **Art of the Devil** se révèle être une addition intéressante au genre, bien que le manque évident de surprises (en dehors de quelques morts bien mijotées) risque d'en rebuter certains. Oui, Thanit a su se montrer plus inspiré, mais son **Art of the Devil** reste néanmoins un petit B sympathique qui devrait plaire aux Bustillo-like.

2EME RENCONTRE DU TROISIEME GENRE

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : **Projet Gamma**, le deuxième court-métrage de David Sarrio, **Sélection naturelle**, écrit et réalisé par le mannequin Rie Rasmussen et **I'll See You in My Dreams**, un film de zombies tout droit venu du Portugal.

Mine de rien, c'est dans la grande salle du Forum des Images que nous avons eu le plaisir d'assister à la deuxième édition de Rencontre du troisième genre, preuve qu'en seulement l'espace de deux soirées, cette manifestation visant à faire découvrir et promouvoir les courts-métrages de genre semble définitivement avoir trouvé son public. Vous y étiez ? Nous, oui !

AUTRES MONDES ET SUPER-HEROS

On attaque justement avec **XX1** de Caro, court en 3D où un Dieu machine en pleine mutation évoque les bouleversements technologiques du siècle dernier. Aussi inclassable que maîtrisé, **XX1** est l'œuvre récréative d'un créateur à l'imaginaire hors normes qui devrait enfin réaliser son premier long-métrage en solo ! Déjà cité dans Mad, **Projet Gamma** de David Sarrio revisite quant à lui les origines de Hulk et démontre qu'un fanboy français peut faire preuve de plus de compréhension vis-à-vis d'un super héros que tous les exécutifs d'un studio américain. Manque seulement un peu plus de moyens pour permettre à Sarrio de s'éclater vraiment. Dans un registre similaire, le très rigolo **Fils d'Angoulême** met en scène un robot très attachant qui rêve de devenir un super héros populaire... quitte à raser la moitié de la ville dans sa quête de reconnaissance !!! Mélangeant les prises de vue réelles au dessin animé, et moins bête qu'il en a l'air, voici le genre de court que l'on aimerait bien voir développé en serial.

Hommage à Pixar, **Personne n'est parfait** et son histoire de robot nettoyeur psychotique va forcément finir sur le bureau de John Lasseter. Drôle et techniquement brillant, le dessin animé de Christophe Clamaron a été logiquement très bien accueilli par le public.

Ci-contre : Les différents réalisateurs présents lors de la soirée, réunis sur la scène pour un court débat avec le public.

GRAIN DE FOLIE DANS LA CAMERA

On enchaîne avec un délire de potes improvisé en 24 heures ! **Chute d'organes** (un mec perd sa zigounette après un rapport) ne laisse pas un souvenir impérissable mais amuse par son côté gentiment gore. Autrement plus intéressant, le zombie flick portugais **I'll See You in My Dreams** est un conte macabre et poétique d'une crudité peu commune, très beau visuellement et qui évoque dans ses meilleurs moments un mélange de **Brain Dead** et de **Dellamorte Dellamore.** Un film très Mad dans l'esprit donc.

Course-poursuite entre un homme en chaise roulante et un conducteur de scooter, **Nuit gravement à la santé**, avec ses gros plans et ses travellings hystériques, fait irrésistiblement penser à **Gisèle Kérozène** de Jan Kounen. À mater ne serait-ce que pour les scènes de perfusion d'adrénaline qui ont plongé la salle dans l'hilarité.

Fonctionnant sur le principe du dévoreur dévoré, **Sélection naturelle** a été écrit et réalisé par le mannequin Rie Rasmussen (**Femme fatale**). Cette dernière s'octroie également le rôle d'une albinos capturée chez elle par un serial killer. La photo est léchée et l'ambiance prenante (à défaut d'être originale), mais on a vite fait d'éventer le twist final. Bien tenté...

Terminons en beauté par le jouissif et désespéré **Quand on est amoureux c'est merveilleux** de Fabrice Du Welz. Réalisée avant **Calvaire**, cette histoire de nécrophilie où une vieille fille esseulée finit par tuer un strip-teaseur pour en faire son amoureux est férocement touchante. On y retrouve la même misère sexuelle et affective ainsi qu'une scène de danse complètement déglinguée faisant écho à la chorégraphie improbable des bouseux de **Calvaire**. Trash mais bourré d'humanité, **Quand on est amoureux c'est merveilleux** est assurément le meilleur film de la sélection.

En bref, une rencontre vraiment bon esprit (le public était invité à boire un verre avec les réalisateurs présents après la projection), dont on attend avec impatience le futur programme, concocté par Jean Pierre Ybert et son équipe pour la rentrée 2005. Promis, on vous tiendra au courant !

David DOUKHAN

Redécouvrez les chefs-d'œuvre de la SHAW BROTHERS !

SUPER INFRAMAN — INTIMATE CONFESSIONS OF A CHINESE COURTESAN

Versions remasterisées, avec des interviews inédites

En Coffrets DVD le 9 juin

© 2005 Celestial Pictures Ltd. Tous droits réservés © 2005 CTV International. Tous droits réservés

20 minutes — 13ème RUE, LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE — SB — TF1 VIDEO — CTV

STAR WARS : EPISODE III - LA REVANCHE DES SITH
RONGE AUX MYTHES

Sincèrement, on aurait aimé se joindre au concert de louanges qui a entouré la sortie triomphale de **La Revanche des Sith**. On aurait adoré pouvoir hurler au grand retour de la saga et découvrir à rebours les arcanes scénaristiques si complexes qu'ils nous avaient échappés. Malheureusement, l'échec exaspérant du film nous est apparu d'une évidence telle, qu'elle en est devenue risible.

Pas de condescendance ou de snobisme dans cette remarque. Mais juste le sinistre constat qu'il y a quelque chose du foutage de gueule dans le ratage de **La Revanche des Sith**, un peu à l'image de ce scénario qui cumule les incohérences (quelle est l'utilité de demander à Anakin d'espionner l'Empereur, si plus tard Obi-Wan peut suivre tous ses faits et gestes sur une vidéosurveillance ?), les idées grotesques (Obi-Wan infiltrant un camp ennemi sur le dos d'un énorme bestiau poussant des cris de goret ; une scène d'action dans l'espace entièrement axée autour de l'apesanteur), qui bâcle nombre de scènes majeures (l'accouchement de Padmé est d'un expéditif délirant), échoue à élaborer une stratégie solide sur plusieurs films (le coup d'état de l'Empereur est si bancal, que sa prise de pouvoir devient une scène surréaliste) et croule sous les scènes « rustines » (la réplique de Yoda « expliquant » le mystère de Qui-Gon Jinn remporte sur ce point le pompon). Mais finalement, considérant le nombre délirant de nœuds scénaristiques à défaire, ces défauts n'ont rien d'inattendu. Comme on ne peut non plus s'étonner aujourd'hui de l'absence totale d'implication viscérale (rarement des amputations ou des meurtres d'enfants auront été aussi inoffensifs, et l'on ne vous parle pas de la mort très « **Bip-bip et le Coyote** » de Mace Windu), de choix techniques aberrants (même Rob Coleman ne peut s'expliquer sur l'utilisation de corps numériques sous les visages de Temuera Morrison), ou encore que Lucas échoue à raconter son histoire par le biais de sa mise en scène. En ressort un film où, encore une fois, les concepts (dont beaucoup sont défendables, quand ils ne sont pas passionnants) rentrent systématiquement en conflit avec la dramaturgie. Ainsi, le tant attendu duel entre Anakin et Obi-Wan est lancé puis conclu par le biais de deux dialogues, tandis que l'action en elle-même ne fait jamais sens. Conséquence tragique de ce défaut : une cruelle absence d'ampleur, qui rabaisse systématiquement ce qui aurait dû être une tragédie opératique à une envergure de sitcom puisque, finalement, tous les événements du scénario se résument à des dialogues filmés platement.

Ce qui ne finit pas d'étonner dans l'échec de ces préquelles, c'est de constater à quel point Lucas n'est plus en phase avec l'essence même de sa trilogie originale. Cela fait désormais deux films qu'il tente de combler l'écart abyssal qui sépare sa vision de ce que les fans attendent. Et comme ce fut le cas avec **L'Attaque des Clones**, le remède est pire que le mal puisque les innombrables contresens qui plombent **La Revanche des Sith** contaminent et pourrissent le reste de la saga. Exemple édifiant, et ratage rédhibitoire : le traitement réservé à Dark Vador. Au lieu de camper une figure rédemptrice, Lucas s'inspire du mythe de Frankenstein (comme si le mythe de Vador n'était pas en soi suffisant) pour en faire un crédule claudicant ! Résultat : le pauvre Dark est résumé à un tas de ferraille maladroit et abattu, là où il devrait être un fantôme mécanique gracile, gonflé de rancœur et de haine. Même topo avec la reprise du plan signature de la saga : pourquoi avoir placé Owen Lars, et non pas Obi-Wan, devant les couchers de soleil ? Difficile de pardonner de tels choix quand on sait l'importance de ces éléments dans **La Guerre des étoiles**.

Certes, nous pourrions nous consoler en admettant qu'il y a en tout et pour tout trois belles scènes dans le film. La première, efficace mais manquant terriblement de tragique, dépeint la tuerie des Jedi. La seconde, créée en postproduction par le nouveau monteur, Roger Barton, montre Padmé et Anakin songeurs et séparés à Coruscant dans une séquence enfin dénuée des pesants dialogues. La troisième parvient enfin à planter une ambiance malsaine en dépeignant l'Empereur instruisant Anakin devant un spectacle totalement incompréhensible. Si pour certains ces quelques réussites et une poignée de gâteries sans incidence (l'assassinat des Padawans par Anakin, le plan-séquence d'ouverture) suffisent pour croire au retour des grandes heures de la saga, nous avons pour notre part trop de respect pour **La Guerre des étoiles** pour nous contenter de si peu quand, à côté, autant de figures majeures de la saga sont traînées dans la boue par le traitement désinvolte de Lucas. En tout cas, cette fois, le jeu de massacre semble terminé. C'est bien là le seul point positif de ce film.

Julien DUPUY

STAR WARS : EPISODE III - REVENGE OF THE SITH. USA. 2005. REAL. ET SCEN. : GEORGE LUCAS. DIR. PHOT. : DAVID TATTERSALL. MUS. : JOHN WILLIAMS. PROD. : GEORGE LUCAS ET RICK MCCALLUM. INT. : EWAN MCGREGOR, NATALIE PORTMAN, HAYDEN CHRISTENSEN, IAN MCDIARMID, SAMUEL L. JACKSON, JIMMY SMITS, FRANK OZ, ANTHONY DANIELS, CHRISTOPHER LEE... DUR. : 2H20. SORTI LE 18 MAI 2005.

SADOMANIA

de JESS FRANCO

UN CHEF-D'ŒUVRE DU MAÎTRE DE L'ÉROTISME

VERSION REMASTERISÉE

DANS CE DVD

- LE FILM en version française
- SCÈNE COUPÉE
- GALERIE PHOTOS
- LES BANDES ANNONCES DU FILM

INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS

DVD VIDEO

DISPONIBLE LE 16 JUIN 2005

SEVEN 7

A DIRTY SHAME
LA HONTE DE LA VILLE

Nouvelle comédie déconnectée du Pope trash de Baltimore, **A Dirty Shame** marque le grand retour de John Waters, après quatre années d'absence à la réalisation. Une éternité pour le cinéaste culte qui nous avait laissés sur **Blood Feast 2, Le Fils de Chucky** [illegible]. Durant ce laps de temps, certains n'hésitent pas à parler, avec dédain ou envie, de sa retraite. Il faut dire que le cinéaste multicarte, le passage d'un extrême à l'autre ne faisant pas de lui d'un coup brutal perdu sur la rétention. C'est ainsi que Sparks Dingman (Thomas Haden Church), mâle dominant et amant hors pair, se retrouve, d'une part (bien trop) sexuellement [illegible] au côté de Ray Ray Dimmy Kronthaler), jeune adepte à la langue de feu et au cœur pur, et Big Blue Suzanne Shepherd), gardienne du temple de la psychorigidité et porte-étendard des gens « normaux ». Une véritable guerre se déclenchera dans, où le mari Vaughn Wilson (Chris Owen) et sa fille vierge pourtant Caprice Wilson (Selma Blair, engagée de justesse après quelques [illegible]) seront en première ligne de front. Dans l'Invasion Los Angeles [illegible], **A Dirty Shame** est un délicieux chahut au rythme frénétique (trois de gags minutés, tout le long !), aussi fondateur (les dialogues, croustillants et crétins, sont d'une rare [illegible]) que drôle (les SFX très [illegible]...). L'hommage vibrant [illegible] à la trilogie d'un **Pink Flamingos** et ses [illegible], mais le résultat reste en [illegible] agréablement. On rit à voir avec ses parents-parents, qui apprécieront sans doute la fraîcheur [illegible] de leur jeunesse !

Fausto FASULO

USA. 2004. REAL., ET SCEN.: JOHN WATERS. DIR. PHOT.: STEVE GAINER. MUS.: GEORGE S. CLINTON. PROD.: CHRISTINE VACHON ET TED HOPE POUR CITY LIGHTS PICTURES, JOHN WELLS PRODUCTIONS, KELLER FILMS ET THIS IS THAT PRODUCTIONS. INT.: TRACEY ULLMAN, JOHNNY KNOXVILLE, SELMA BLAIR, CHRIS ISAAK, SUZANNE SHEPHERD... DUR.: 1H22. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 6 JUIN 2005.

LA MAISON DE CIRE
VISITE (TELE)GUIDEE

Après cinq ans d'activité, et autant de films, il est temps de faire un rapide bilan de Dark Castle. Jusqu'ici, égalité parfaite entre deux nanars (**13 fantômes, Le Vaisseau de l'angoisse**) et deux réussites toutes relatives (**La Maison de l'horreur, Gothika**), sorte de consensus mou que seul un vrai bon film arriverait à ébranler, et ainsi donner ses lettres de noblesse à un studio certes sympathique, mais dont le manque flagrant d'ambitions semble condamner à court terme malgré des rentrées d'argent conséquentes. Pas de suspense inutile, **La Maison de cire** n'est en aucun cas ce messie tant attendu, seulement une petite série B située pile à l'intersection de ses quatre aînés, là où le minable côtoie le plutôt pas mal. Résumée en profondeur dans le numéro précédent, l'histoire nous emmène donc dans l'étrange musée de cire d'Ambrose, une petite ville fantôme où s'aventurent de jeunes couillons chaperonnés par la star montante Elisha Cuthbert et la désormais culte Paris Hilton. Le problème, c'est qu'avant que toute cette fine équipe pénètre enfin dans ce foutu musée, il s'écoule bien une heure d'encéphalogramme plat. Lorgnant comme on s'en doutait depuis la bande-annonce sur **Massacre à la tronçonneuse 2004** et **Jeepers Creepers**, **La Maison de cire** tente laborieusement de distiller une atmosphère poisseuse (quelques plans sur un charnier ne suffisent hélas pas), tout en essayant de faire vivre ses personnages à l'écran, problématique épineuse résolue en partie chez Nispel et avec succès par Salva, mais totalement à côté de la plaque ici. Malgré ses intentions louables, l'ensemble ne fonctionne pas une seconde et plonge peu à peu le spectateur dans une inexorable torpeur. Mais par on ne sait quel miracle, tout s'éclaire dans la dernière demi-heure, quand Jaume Collet-Serra rentre enfin dans le vif du sujet en lançant aux trousses des kids un boogeyman efficace, qui les enverra tous dans le trou avec la régularité d'un métronome, avant un final incandescent des plus réussis. Clou du spectacle, la splendide mise à mort de Paris Hilton, aussi crédible en screamqueen décérébrée qu'en femme d'affaires avisée venant de lancer sur le marché le désormais célèbre t-shirt *« Watch Paris Die »*. Un petit pas pour le cinéma, un grand bond pour la mode. C'est déjà ça de pris.

Alexandre BUSTILLO

HOUSE OF WAX. USA. 2005. REAL.: JAUME COLLET-SERRA. SCEN.: CHARLES BELDEN ET CHAD HAYES. DIR. PHOT.: STEPHEN F. WINDON. MUS.: JOHN OTTMAN. PROD.: JOEL SILVER, ROBERT ZEMECKIS, SUSAN LEVIN, L. LEVIN, ERIK OLSEN ET KRISTIN LOWE POUR WARNER, DARK CASTLE, VILLAGE ROADSHOW PICTURES, IMAGEMOVERS ET SILVER PICTURES. INT.: ELISHA CUTHBERT, CHAD MICHAEL MURRAY, BRIAN VAN HOLT, PARIS HILTON, JARED PADALECKI, JON ABRAHAMS... DUR.: 1H45. DIST.: WARNER. SORTI LE 25 MAI 2005.

LE CHEF-D'ŒUVRE ULTIME PAR LE MAÎTRE DU GENRE

GEORGE A.ROMERO'S

LAND OF THE DEAD

LE TERRITOIRE DES MORTS

LE 17 AOÛT AU CINÉMA

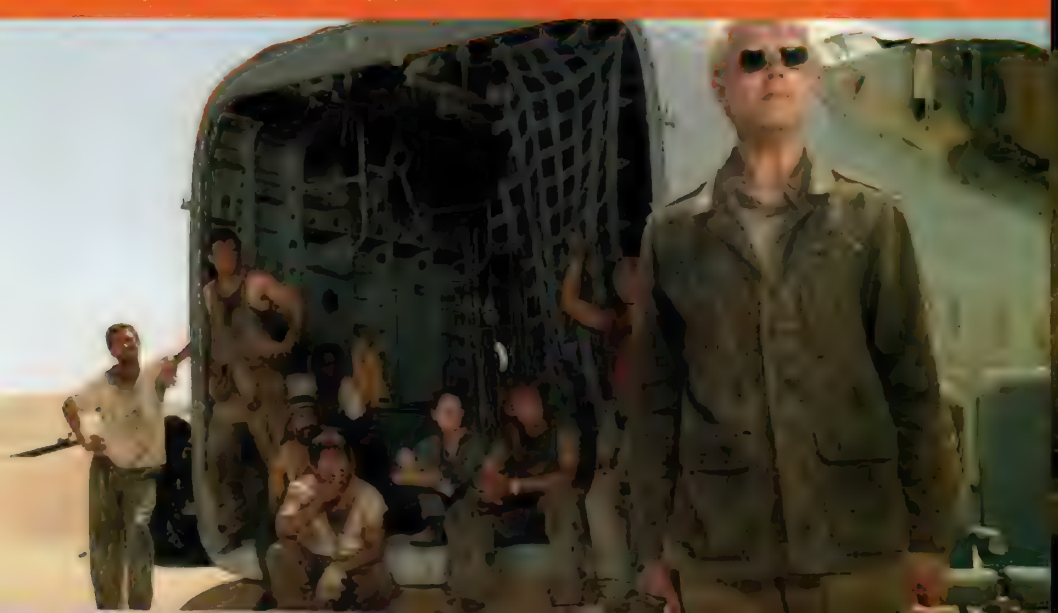
LE VOL DU PHENIX
QUAND T'ES DANS LE DESERT...

L'insupportable **En territoire ennemi**, film de guerre contenant un crash d'avion et virant peu à peu au film de survie en territoire hostile, est sans doute la raison principale de l'implication de son réalisateur, John Moore, sur ce remake du **Vol du Phénix** de Robert Aldrich (1965) produit par le propre fils du metteur en scène des **12 salopards**.

Un avion s'écrase donc en plein désert de Mongolie. Les survivants décident d'en construire un autre à partir des restes du premier. Voilà le pitch basique de ce film d'aventures, dont on imagine très bien qu'il pouvait coller à la sensibilité pragmatique d'un Aldrich. La mise à jour de John Moore, elle, n'a pas de mal à révéler le ravalement maladroit opéré par des producteurs paniqués à l'idée que le film ne plaise pas au public moderne. Introduction d'un personnage féminin inutile, hésitation constante entre la dramatisation et le fun consensuel (les personnages se foutent sur la gueule et, la séquence suivante, construisent leur coucou en se tapant dans le dos et en écoutant du bon gros rap fédérateur), chaque nouvelle menace est instrumentalisée le temps d'une scène et basta (voir les nomades hostiles, qui passent le film à zieuter les héros depuis une dune pour se rappeler qu'il faudrait peut-être les attaquer à 5 minutes de la fin), etc. Outre une direction d'acteurs proprement honteuse, qui réussit même à rendre ridicule un Giovanni Ribisi en roue libre, **Le Vol du Phénix** bénéficie du goût très sûr de John Moore, qui continue sa carrière de shooter décérébré. Même si l'unité de lieu ne lui permet pas de partir en vrille comme il pouvait le faire sur **En territoire ennemi** le monsieur ne sait toujours pas filmer, nous gratifiant de plans aériens pile-poil au mauvais moment ou s'autorisant un superbe coucher de soleil sur un personnage qui arpente une dune à contre-jour... après avoir fait un bon petit caca en plein désert. Misère...

Arnaud BORDAS

FLIGHT OF THE PHOENIX. USA. 2004. REAL.: JOHN MOORE. SCEN.: SCOTT FRANK ET EDWARD BURNS. DIR. PHOT.: BRENDAN GALVIN ET DONAL CAULFIELD. MUS.: MARCO BELTRAMI. PROD.: WILLIAM ALDRICH, ALEX KLEIN, JOHN DAVIS ET WYCK GODFREY POUR 20TH CENTURY FOX, DAVIS ENTERTAINMENT ET OPTIMUM PICTURES. INT.: DENNIS QUAID, TYRESE GIBSON, GIOVANNI RIBISI, MIRANDA OTTO, TONY CURRAN, STICKY FINGAZ... DUR.: 1H53. DIST.: 20TH CENTURY FOX. SORTI LE 11 MAI 2005.



XXX: THE NEXT LEVEL
NIVEAU INFERIEUR

Si tu croyais que le producteur Neal Moritz avait atteint ses limites dans la beauferie communautariste pour ados décérébrés avec **2 Fast 2 Furious**, si tu pensais que ce proctologue de l'image s'était lassé des sondes numériques après un **Torque** aussi élégant qu'une régurgitation d'hippopotame bourré, si tu n'imaginais pas, surtout, qu'on puisse cracher autant de pognon (quasiment le double du budget d'**xXx**!!) dans un nanar cosmique réglé pour se ramasser au box-office (20 millions de recettes: la honte) et figurer en vidéo aux cotés des chefs-d'œuvre de Steven Seagal, alors ne vas pas voir le « Next Level » de la connerie cinématographique: **xXx 2**. Mettant en scène (sic) un Ice Cube bouffi au cheeseburger qui fait n'importe quoi pour sauver l'Amérique d'un coup d'état improbable, ce truc boursouflé aux SFX foireux, au découpage épileptique et aux dialogues savoureux, est à ce point débilissime qu'il en devient presque plus respectable que son modèle. Au moins, Ice Cube et son pote Xzibit restent des homeboys jusqu'au bout, et pas des apôtres serviles de la bannière étoilée. Et puis le final est un monument de portnawak pyrotechnique hilarant qui s'inspire autant de **Piège à grande vitesse** que d'**Invasion USA**. Et ça, ça fait plaisir...

Yannick DAHAN

XXX: STATE OF THE UNION. USA. 2005. REAL.: LEE TAMAHORI. SCEN.: RICH WILKES, SIMON KINBERG. DIR. PHOT.: DAVID TATTERSALL. MUS.: MARCO BELTRAMI. PROD.: ROB COHEN, NEAL H. MORITZ, TODD GARNER, ARNE SCHMIDT ET DEREK DAUCHY POUR REVOLUTION STUDIOS. INT.: ICE CUBE, SAMUEL L. JACKSON, WILLEM DAFOE, XZIBIT, NONA M. GAYE... DUR.: 1H41. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRI STAR FILMS. SORTI LE 27 AVRIL 2005.

L'INTERPRETE

L'ENNUI AUX TROUSSES

Une interprète travaillant à l'ONU surprend une conversation décrivant l'assassinat d'un chef d'état africain qui doit bientôt venir parler au siège de l'organisation. L'agent fédéral sous la protection duquel elle se retrouve va peu à peu douter de son honnêteté...

Voici donc le nouveau film de complot de Sydney Pollack. Casting intéressant, image classieuse (merci Darius Khondji), tournage au sein même des locaux de l'ONU (une première). Voilà à peu de choses près les petits plus de ce thriller formaté. Enlevez-les et vous aurez un produit lisse, qui se traîne en longueur et qui n'est même pas capable de se réveiller lors des moments de tension (la scène du traquenard dans l'autobus piégé, un grand moment de non-cinéma, sans aucun enjeu visuel). Tout film de complot qu'il est, **L'Interprète** réussit à ne jamais instiller la paranoïa dans l'esprit de son spectateur. Un comble. Ça fait quelques films déjà que Sydney Pollack court après le fantôme d'Hitchcock mais avec ce genre de petite foulée, ce n'est pas demain la veille qu'il va le rattraper.

Arnaud BORDAS

THE INTERPRETER. USA. 2005. REAL.: SYDNEY POLLACK. SCEN.: CHARLES RANDOLPH, SCOTT FRANK ET STEVEN ZAILLIAN. DIR. PHOT.: DARIUS KHONDJ . MUS.: JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: TIM BEVAN, ERIC FELLNER ET KEVIN MISHER POUR WORKING TITLE FILMS, MISHER FILMS, MIRAGE ENTERPRISES ET STUDIOCANAL. INT.: NICOLE KIDMAN, SEAN PENN, CATHERINE KEENER, JESPER CHRISTENSEN, YVAN ATTAL... DUR.: 2H00. DIST.: MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 8 JUIN 2005.

LE GRAND VAINQUEUR DU FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC

GRAND PRIX | PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE | PRIX SPÉCIAL POLICE | PRIX PREMIERE

"Un film remarquable, captivant. Un scénario d'une grande précision et la réalisation d'un expert." El Pais

"Un bon film, une bonne histoire avec deux acteurs parfaitement justes." El Mundo

500 000 entrées en Espagne
Inédit en France

Un film 100% Polar
sortie nationale le 16 Juin

LA REVANCHE D'UN HOMME BLESSÉ

BOX 507

A découvrir exclusivement en DVD vidéo

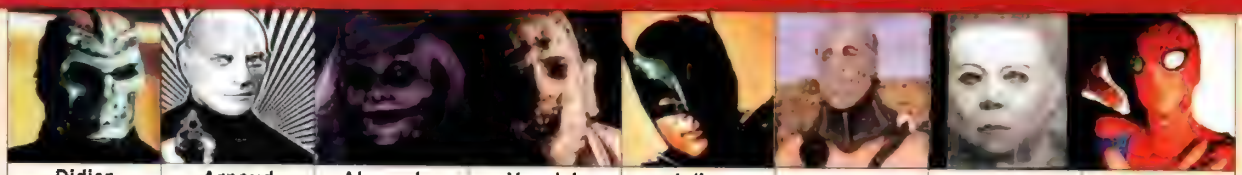
En Bonus :
Coulisses du tournage et interviews du réalisateur et des acteurs

13ème RUE

www.lafabriquedefilms.fr

AVIS CHIFFRES

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
AMITYVILLE	2 Mieux que le premier mais l'original était tellement mauvais... Des effets efficaces quand même.	1 À peine mieux que l'original, mais bon, tout est relatif.	4 C'est pas la grande flippe annoncée. Reste une bonne petite série B.		0 Avec Ryan Reynolds en papa qui pète les plombs... C'est dire si c'est nul.		2 L'original était déjà pas terrible... Dommage que Bay ne réitère pas l'exploit de **Massacre à la tronçonneuse**.	1 Cet avis chiffré est basé sur une histoire vraie : j'ai vu le film et j'ai trouvé ça naze !
BATMAN BEGINS		5 Tout n'est pas parfait dans cette refondation du mythe brillamment écrite mais c'est un sacré redémarrage pour la franchise.		4 Brillant... Jusqu'à ce qu'il enfile le costume !		5 L'avenir s'annonce radieux pour le Justicier... Vivement la suite !	4 Quelques imperfections ici et là, mais en tout cas, une chose est sûre, la franchise est bel et bien relancée !	4 Nolan se repose sur ses acquis et passe à côté d'un chef-d'œuvre, mais en soi, c'est un vrai bon début de franchise.
BREAKING NEWS	4 Après Infernal Affairs, affolant de voir comment HK revient à ses sources. Johnnie To n'est pas Woo mais son plan-séquence d'ouverture est une merveille.			4 Un film d'action honorable, avec une intro dantesque, qui veut produire du sens mais n'y arrive jamais.	4 Deux plans-séquences monstrueux cernent un film correct.	6 Explosif, pertinent, virtuose, **Breaking News** est LE film du mois.	4 Johnnie To s'essaye avec succès au polar-réalité énervé et nous sert un plan-séquence dantesque en guise de hors-d'œuvre.	4 Plaisant et de bonne facture, mais le sujet n'est juste pas traité !
CRAZY KUNG-FU	6 Un film de Honk Kong fou, fou, fou... Le roi des films de kung-fu.	5 Déstructurée, bourrée d'idées, une comédie allumée qui relève carrément du tour de magie.	5 Un melting-pot incroyable et purement jouissif, un chouia en dessous de **Shaolin Soccer**.	6 Une déclaration d'amour au cinéma et un monument d'inventivité constante. Le film du mois !	6 Du bonheur en barre !		5 Stephen Chow est très certainement le cinéaste hongkongais le plus fou et le plus fun de sa génération.	5 À hurler de rire et à hurler de joie, les deux en même temps !
CREEP		4 Efficace, sans prétentions et par moments bien flippant. Du B anglais comme on aimerait en voir plus souvent.	5 Craig est un sacré fils de pute...		4 Un bon petit survival bien sale comme il faut. Tout simplement.	5 Un survival gothique ultra efficace. J'en redemande !	5 Un incroyable voyage au bout de la peur, vraiment terrifiant.	4 Bien pour le monstre, heureusement qu'il est bien présent.
LE CRIME FARPAIT		6 Plus personne ne fait des comédies noires de ce calibre. Profitons-en.			6 Aussi jouissif à regarder, que cauchemardesque à gamberger.		6 Fans de **Mes chers voisins**, courez-y les yeux fermés : c'est encore mieux !	5 Je préfère l'émotion de **800 Balles**, mais bon sang, c'est quand même du bon !
CURSED	0 Parfois, certains films devraient rester sur les étagères.		0 La honte.		1 Tout ça pour ça ?!		0 À mon humble avis, Wes Craven est un mauvais, ça ne fait plus aucun doute. Mais à ce point !...	
FRERES DE SANG					3 Exceptées quelques envolées bien brutales, c'est l'encéphalogramme plat.	3 Ben moi je garde mon soldat Ryan...	4 Un sujet proche de JSA pour un film qui lorgne un peu trop du côté des blockbusters américains. C'est regrettable...	3 Y'avait de tout pour faire un chef-d'œuvre, sauf l'audace...
KINGDOM OF HEAVEN	5 Après les catas **Troy** et **Alexandre**, Ridley Scott redonne son honneur au film épique. Magnifique et sacrément culotté...	1 À tellement marcher sur des œufs, le père Ridley a fini par nous faire une belle omelette, fade et consensuelle.		1 Etendard du prêt à penser actuel, Scott utilise les croisades pour illustrer la dernière pub « United Colors » des démocrates chrétiens. Démago et inoffensif...		5 David Lean meets John Milius.		
LA MAISON DE CIRE	3 Un honnête slasher à l'ancienne.	2 Une maison pas très habitée et qui sent un peu trop la tambouille d'exécutifs.	3 Paris brûle-t-elle ? Oui, et c'est bien là le seul intérêt de ce film finalement bien sage.		3 1h d'exposition anesthésiante, 50 min de 8 sympathique. Pour moi, le compte est (plutôt) bon.		3 Sans être pour autant incroyables, les 30 dernières minutes valent au moins le détour...	1 Des pointes de sadisme made in Joel Silver et un climax sympa sauvent le film du gouffre total...
OTAGE	5 À couper au couteau. Le meilleur film d'action ricain du moment est réalisé par un Frenchie. Youpeee.	6 Siri impose sa patte et fout tout le monde à l'amende. La claque.	6 Violent, tragique et mystique, ce chef-d'œuvre crépusculaire va vous hanter pour longtemps. Siri rime avec génie.	6 Un pur film de genre viscéral, mis en scène avec génie, et qui vise le cœur !	4 Pitch énorme, réalisation superbe, scénario bancal et traitement parfois grotesque.	4 Merde, Dupuy a piqué tous mes mots !	5 Siri confirme ce qu'il avait amorcé avec **Nid de guêpes**. Vivement le prochain !	6 Un idéal de cinéma d'artisan, du générique de début au plan final, super émouvant.
SIN CITY	5 Rodriguez réinvente le concept même d'adaptation et s'offre par la même occasion une nouvelle grammaire cinématographique. Impressionnant.	2 Du sang, mais pas de vie. On remercie Mr Rodriguez...	5 Une bonne baffe pour tous ceux qui n'ont jamais ouvert le comic-book. Comme moi...	2 Un exercice de style vain, ampoulé, sans affects, qui n'apporte strictement rien de neuf à la BD. Mais c'est le moins pire des Rodriguez...	1 Une telle inventivité dans le je-m'en-foutisme, quelque part, ça force le respect.	4 Dommage que Tarantino ne l'ait pas fait en entier... Sinon, l'ensemble reste simplement « sympathique ».	4 L'esprit décalé et déjanté est là, mais il manque le côté «hard boiled». Manque aussi un minimum d'adaptation...	3 « C'est tout c'que vous pouvez faire, bande de tapettes ? ».
STAR WARS EPISODE 3 - LA REVANCHE DES SITHS	6 Le film que tous les fans de **Star Wars** attendaient. Anakin devient Dark Vador et ça nous fait juste chialer...	1 On savait déjà que Lucas n'en avait plus rien à battre, il essaie désormais de nous faire croire le contraire. Impardonnable.	3 Il y a longtemps, dans une galaxie lointaine, très lointaine... **Star Wars**, c'était mortel.	3 Lucas bousille toutes les scènes fondatrices de la saga, mais le reste fonctionne mieux que les 2 navets précédents. Ça doit être la nostalgie...	1 On espérait un requiem, on hérite d'un fossoyeur qui enterre la nouvelle et l'ancienne trilogie.			1 2h20 de film où l'on se dit toutes les 30 secondes (temps moyen estimé par séquence) que ça va être bien, et ça ne l'est pas !

LES GRANDES LÉGENDES
FINISSENT TOUJOURS
EN APOTHÉOSE...

LA LÉGENDE DE

Zatoïchi

LES 3 DERNIERS FILMS INÉDITS DE LA SAGA D'ORIGINE

Retour au Pays Natal • la Blessure • Voyage à Shiobara

EXCLUSIF DANS CHAQUE DVD UNE AFFICHE SIGNÉE YOSHITAKA AMANO

DÉJÀ EN VENTE

TOUTE LA COLLECTION ENFIN DISPONIBLE EN DVD VIDEO LE 8 JUIN 2005

WILD SIDE VIDEO

MAD MOVIES

OÜI 102.3 FM

dvdrama.com
Le premier Quotidien du DVD

WWW.WILDSIDE.FR

MAD MOVIES
LE PLUS FORT DU CINÉMA
HORS-SÉRIE
SPÉCIAL DARK KNIGHTS
BATMAN
ET LES
Justiciers de la Nuit
ET AUSSI
SIN CITY - AEON FLUX - BLADE
V FOR VENDETTA - SPAWN, ...
EN CADEAU 16 MAXI-POSTERS
BATMAN
JUSTICE LEAGUE
SIN CITY
BLADE
LE FRELON VERT
PUNISHER
M 04347 - 6 H - F: 5,50 € - RD
La Nuit, tous les HEROS chats sont NOIRS gris...
MAD MOVIES
HORS-SÉRIE SPÉCIAL
JUSTICIERS DE LA NUIT
SORTIE EN JUIN 2005

- Whaou, t'as vu, c'est seulement 33 € pour s'abonner à Mad pendant un an !
- Ouais, et en plus, y'a des DVD de Sadomania à gagner !
- Tu crois que dans Mad ils donnent des conseils pour jouer dans des bons films ?

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM SADOMANIA EN DVD

40 DVD OFFERTS AUX 40 PREMIERS ABONNÉS

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE SPECIALE 11 NUMÉROS
30 % D'ÉCONOMIE
SOIT 33 € AU LIEU DE 47,30 €

OFFRE DE PRELEVEMENT AUTOMATIQUE *
8 € PAR TRIMESTRE
* Offre reservée à la France métropolitaine uniquement

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies et je choisis **l'offre spéciale d'abonnement avec 30% de réduction pour 11 numéros**

❑ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 8 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropoliataine uniquement

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES*
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
*reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à Mad Movies 3 mois à l'avance

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**
6 rue Rodier - 751009 Paris
N° NATIONAL D'ÉMETTEUR 493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

Date : Votre signature obligatoire :

j'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

❑ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**
❑ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
❑ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d abonné ou de cochez ici ❑

LE TERRITOIRE DES MORTS
DE GEORGE A. ROMERO

C'était devenu l'Arlésienne, l'archétype du projet trop désiré qui ne verrait jamais le jour. Pourtant, après vingt ans d'attente (rappelons que Le Jour des morts-vivants date de 1985), le Parrain du zombie movie vient de mettre en boîte LE TERRITOIRE DES MORTS. Parce qu'il n'y avait plus de place en Enfer, Saint George est revenu sur Terre.

EN TERRAIN CONNU

Flash-back. Au mois de juillet dernier, suite au carton de **L'Armée des morts**, le nom de Romero a resurgi. Mark Canton, ancien baron de Sony, Bernie Goldmann, producteur avec lequel Romero tente en ce moment de monter un festival de cinéma indépendant, et Peter Grunwald sont allés débusquer la bête dans sa réserve de Pittsburgh. Si les zombies sont à la mode, pourquoi ne pas s'adresser à l'inventeur du genre ? Contrairement à ce qu'ils martèleront aux journalistes pendant les conférences de presse, répétant ad nauseam leur admiration pour le réalisateur de **Zombie**, la principale raison de cette résurrection se trouve dans le tiroir-caisse. Pour Universal, qui produit et distribue le film, la stratégie marketing devra faire coup double : attirer les cinéphiles pour lesquels le nom de Romero vaut tous les arguments promos du monde (d'où le titre : « **George Romero's Land of the Dead** ») et les mangeurs de pop corn, qui se foutent pas mal de savoir si le déringueur de morts-vivants s'appelle Christian Duguay ou Victor Salva. Mais pour comprendre la résurrection de Romero, sans doute faut-il remonter en 2002, date de la sortie de **Resident Evil**, jeu vidéo inspiré de la trilogie des morts-vivants. Puis, à celle de **28 jours plus tard** de Danny Boyle, en 2003, avec ses créatures véloces et gueulardes, plus proches des zombies de Fulci que de ceux de Romero. D'ailleurs, ces derniers continueront-ils à se déplacer lentement ? Affirmatif. « *Après* **Bruiser**... » se souvient Romero, « *j'ai écrit le scénario du* **Territoire des morts** *et je l'ai envoyé à tous les studios. Mais c'était peu après le 11 septembre, et tout le monde me disait : « Nous ne voulons plus de ce genre de métrages, nous voulons des films softs et distrayants, rentrez chez vous ! ». C'est ce que j'ai fait. J'ai alors effectué quelques changements, prenant en compte les événements du 11 septembre et la mentalité qui, suite aux attentats, s'est développée aux États-Unis.* » Après des années de refus, Romero se voit donc confié un budget, pour lui énorme, de 17 millions de dollars. En deux semaines, le contrat est signé avec Universal et la durée du tournage est fixée à 42 jours à compter de la mi-octobre 2004. « *Nous voulions tourner à Pittsburgh...* » explique Mark Canton, « *mais pour des raisons de coûts, nous sommes venus à Toronto. Mon obsession était de [illegible] un film de zombies signé [illegible]. Il y a rarement de films d'horreur aujourd'hui... [illegible] le film possède un aspect rétro revendiqué mais il utilise néanmoins par moments la technologie [illegible]. Vous savez, les précédents films de Romero [illegible] si peu qu'aujourd'hui, il a l'impression de tourner un film à 100 millions de dollars !* » Cerise sur le gâteau : en [illegible] final cut, Romero a obtenu que son film soit classé « [illegible] ».

APOCALYPSE NOW

Nous voici donc sur le décor qui ressemble à un mélange de **New York 1997**, **Mad Max** et du **Survivant** de Boris Sagal (adaptation de *Je suis une légende* de Richard Matheson, source d'inspiration majeure de la trilogie). Rivé à son combo, Romero apparaît, amaigri et flanqué d'un foulard porte-bonheur qu'il n'a pas quitté depuis **La Nuit des morts-vivants**. C'est l'un des trois espaces principaux du film, une sorte de gigantesque camp de SDF délabré dans lequel des humains

fagotés comme des réfugiés polonais tentent de survivre au milieu de tentes éventrées, de piles d'ordures et d'objets en ruine. Cette humanité hétéroclite vit à l'intérieur d'une ville citadelle ironiquement baptisée « Union Ville », et qui dans l'esprit de Romero n'est autre que Pittsburgh. *« Si vous regardez attentivement les graffitis sur les murs et les inscriptions, vous verrez qu'il y a de nombreuses allusions à Pittsburgh, à la Pennsylvanie, etc... »* explique Robert Joy (**La Part des ténèbres**, **Résurrection**), qui incarne Charlie, l'un des compagnons de route de Riley, le héros fatigué du film, interprété quant à lui par Simon Baker, transfuge de la série ***The Guardian***. Au détour d'un entretien, Baker redécouvre, lui, l'eau tiède : *« J'ai réalisé que George se foutait complètement de savoir si ses œuvres appartenaient à un genre ou pas, s'il était question de films d'horreur ou de films de zombies. Ce que j'aime chez lui, c'est sa capacité à livrer des commentaires subversifs sur la société. »*.

Le temps a passé et les zombies s'étendent maintenant sur toute la surface de la Terre. Union Ville constitue alors une poche humaine (la dernière ?), un îlot hyper sécurisé construit par Charlie Kaufman, un mogul opportuniste incarné par l'immense Dennis Hopper. Romero et Hopper sur le même plateau, une rencontre aussi étrange qu'excitante pour ceux qui se souviennent que **La Nuit des morts-vivants** est sorti la même année que **Easy Rider**. *« Je n'ai jamais pensé que Dennis Hopper accepterait de jouer ce rôle dans mon film. Je partage avec lui une sorte de complicité en raison de notre passif dans les années soixante, de l'utopie que fût pour nous la contre-culture. On rêvait de tout foutre en l'air. C'était juste un rêve... J'ai envie de jouer du Steppenwolf à chaque fois que je le vois débarquer sur le plateau ! »* Au centre de cette ville-déchet reliée au reste du monde par trois ponts, trône une immense tour de verre, rutilante, qui évoque les complexes immobiliers de **Soleil vert** et dans laquelle se retrouvent les nantis. *« Kaufman a construit la ville comme une zone de sécurité à l'abri des zombies qui n'ont qu'une seule idée en tête : y entrer. Je crois que mon personnage est animé d'intentions louables, mais qu'il est incompris. La tour qu'il dirige est réservée à une sélection d'individus et comme l'espace est limité, tout le monde n'a pas le droit d'y accéder. Si Kaufman est le propriétaire de la ville, c'est qu'il s'occupe de tout : il fournit la population en vices, organise des jeux dans les rues, des combats entre zombies capturés dans des arènes et paie même une armée. Il croit tout simplement au monde qu'il a créé. »* déclare Hopper.

ASSAUT SUR UNION VILLE

« Le moment était venu pour que George, qui est un formidable radiologue de la société américaine, fasse un film sur l'époque dans laquelle nous vivons. J'ai aimé le thème du film : les zombies sont plus évolués que les gens qui nous dirigent aujourd'hui. Le personnage de Hopper ressemble à Donald Rumsfeld, il dirige le monde mais ne comprend rien à ce qu'il s'y passe... » souligne Mark Canton. *« J'ai essayé de relater l'esprit post-11 septembre qui règne aux États-Unis. »* poursuit Romero. *« Nous vivons sous l'emprise du terrorisme comme menace permanente. Dans le film, tout le monde sait que les morts sont revenus à la vie. Un groupe de survivants a fabriqué une société qui ignore ce problème et qui a décidé de se replier dans une ville carcérale. Ces gens incarnent l'Amérique de Bush : ils ne veulent pas entendre parler du problème mais en même temps, ils essaient d'en tirer profit. »* Car deux mouvements structurent le film : d'un côté des zombies conquérants qui ont pris de la bouteille (nous y reviendrons) et ne se réduisent plus à des légumes vociférateurs, et de l'autre, des humains qui doivent bien renouveler les stocks d'Union Ville. Pour ce faire, un commando d'ex-militaires, composé, entre autres, de Simon Baker, d'Asia Argento et de John Leguizamo, pénètre régulièrement le territoire des zombies afin de ramener des provisions dans la citadelle. Leur arme suprême et « madmaxienne » ressemble, au choix, à l'engin customisé de **L'Armée des morts**, à un super 4x4 sorti de **Razorback 12** ou

Ci-contre :
Riley (Simon Baker), prêt à en découdre, va aux nouvelles de Cholo (John Leguizamo) en piteux état... Deux membres d'un commando de têtes brûlées.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Blade le zombie (Tom Savini) :
une rock n'roll attitude des plus affirmées !

Le grand chef d'Union Ville Charlie Kaufman (Dennis Hopper) donne les ordres quant aux mesures à prendre face à la déferlante zombie.

Le « Dead Reckoning », engin customisé et surarmé, véhicule principal du commando expéditif.

La meute et ses ravages : on le sait bien, les morts haïssent les vivants !

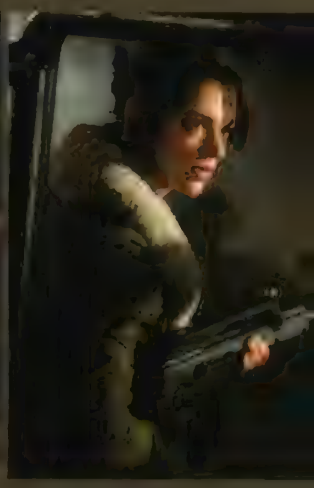
Slack (Asia Argento), membre féminin du commando. C'est beau une femme qui tire !

Ci-dessus :
Des petites activités organisées par Charlie Kaufman, où les zombies s'affrontent dans des arènes rudimentaires. Les Jeux de l'Antiquité revus et corrigés par Romero !

au camion de Johnny dans **Terminus**. C'est le « dead reckoning », véhicule particulier construit par les commandos afin de pouvoir circuler en territoire zombie en toute sécurité. *« C'est comme un énorme tank que plein de gens peuvent occuper. »* précise Robert Joy. *« Il est rempli d'armes mais aussi d'objets permettant de faire diversion auprès des zombies, comme des feux d'artifice, des fusées, etc… Mais il peut aussi y avoir des dysfonctionnements. »* Le film s'ouvre d'ailleurs sur une séquence d'action au cours de laquelle ce commando d'élite « ratonne » des zombies. Seulement voilà, les zombies *« sont capables d'acquérir une certaine forme d'intelligence… »* explique Greg Nicotero, Monsieur maquillage. *« Le film s'ouvre avec un raid sur une petite ville dévastée, dans laquelle débarquent des guérilleros, qui déciment des hordes de zombies, prennent le matériel et retournent en ville. Mais certains zombies assistent à la scène et la comprennent. C'est le virage du film : ils viennent de voir les humains manier des armes, s'emparer de provisions et repartir vers la ville. Pour eux, Union Ville, un endroit qu'ils avaient jusque-là à peine remarqué, revêt soudain des allures de paradis à envahir. Nous réalisons alors que depuis* **Le Jour des morts-vivants**, *les zombies ont terriblement évolué. Ils sont plus réactifs à l'environnement et réalisent qu'ils peuvent pénétrer dans la citadelle, où certains d'entre eux se feront d'ailleurs carboniser sur les fils de fer barbelés qui encerclent la ville, tandis que dans* **Zombie**, *ils butaient sur la vitre. »* Romero enchaîne : *« Si vous vous souvenez bien, à la fin de* **Zombie**, *on voit un zombie échanger un pistolet avec un autre zombie. C'est un moment bref, un simple détail, mais qui montre déjà que les zombies sont en train d'évoluer. Doucement mais sûrement… ».*

BIG DADDY, LEADER ZOMBIE

Passées les spéculations d'Asia Argento (*« Les zombies mangent-ils les dindes ? Si la dinde est vivante, le zombie mange-t-il la dinde ou ne dévore-t-il que des individus de son espèce, des humains ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'une dinde zombie ? »*), fille « rebelle » de l'homme qui monta la version européenne de **Zombie** avec la musique des Goblin et tutti quanti, nous parvenons à coincer entre deux prises, non pas Tom Savini (qui fait un caméo dans le film), mais Greg Nicotero. Nous sommes le 2 décembre, il est presque minuit, et l'équipe s'est



déplacée en plein cœur de Toronto dans un building imposant (le BCE), qui avec ses escalators interminables, ses salles de restaurant et ses éclairages blafards, rappelle le centre commercial de Monroeville (**Zombie**). C'est l'une des dernières séquences du film : les zombies prennent d'assaut la forteresse de verre, mordent des mollets, arrachent des bras, des humains en costards détalent comme des rats. Dennis Hopper tire à vue et un grand black hurle comme un loup. Des bâches noires protègent l'équipe technique, le sang gicle partout. Le grand black, c'est Big Daddy (Eugene Clark), le chef des zombies, le plus évolué d'entre tous, celui qui a compris qu'entre morts-vivants, il fallait s'organiser et se serrer les chairs. Son ancêtre serait Bob, le zombie star du **Jour des morts-vivants**. *« Il y a eu de nombreux films de zombies récemment :* **L'Armée des morts**, **Shaun of the Dead**, *dont les deux réalisateurs font une apparition en zombies dans* **Le Territoire des morts**, **28 jours plus tard**, **Resident Evil** *et sa suite, etc... »* explique Nicotero. *« Nous nous sommes évidemment posés la question quant au look des zombies. Nous avons donc décidé de repartir de ce que nous avions fait 20 ans plus tôt sur* **Le Jour des morts-vivants**. *Nous voulions d'abord que leur regard soit différent, plus profond, genre homme des cavernes. Nous voulions surtout préserver la structure faciale humaine d'origine des zombies. Nous avons grossi les arcades, le nez, tous les zombies ont de fausses dentitions, leurs dents sont grises et leur langue noire. Puis chaque zombie possède une paire de lentilles, ce qui est déstabilisant car leurs yeux ont l'air vivants. Chaque mort-vivant a donc une paire de lentilles différente, Big Daddy, par exemple, a des lentilles vertes et phosphorescentes. C'est un peu comme si vous aviez pris les yeux des monstres d'***Evil Dead** *et rajouté du sang à l'intérieur. »* Pour Nicotero, le défi consiste à homogénéiser les zombies qui apparaissent à l'écran, des zombies de l'arrière-plan à l'escouade de choc menée par Big Daddy (le zombie boucher qui vient de Cleveland, le zombie Santa Claus, le zombie ouvrier, le zombie numéro 9, une blonde pulpeuse dont une moitié de visage est intacte et dont l'autre est déchirée de la lèvre à l'oreille, etc...). Car dans **Le Territoire des morts**, *« les zombies sont déjà partout, ils occupent presque toute la surface de la Terre. Il n'y a donc aucune scène où l'on ne voit qu'un ou deux zombies. Il y en a toujours au minimum 75 ! Il y a même une séquence aquatique où les zombies se déplacent sous l'eau ! Nous avons donc fabriqué 5 poupées zombies articulées, ce qui nous permettait de modifier plus profondément l'apparence que simplement par l'ajout d'un faux nez et de dents nouvelles. Ces poupées sont plus émaciées, avec des parties de squelette plus apparentes. Nous voulions aussi que le spectateur n'ait pas la sensation de voir des zombies travaillés au premier plan, et puis à l'arrière-plan, des figu-*

Ci-contre :
Big Daddy (Eugene Clark), un leader mort-vivant qui a faim et qui le prouve !

Le Zombie boucher from Cleveland et le Zombie numéro 9, ex-jolie blonde au visage défiguré.

rants avec des maquillages sommaires. Il y a même des plans où les poupées zombies les plus élaborées sont au fond du cadre, de façon à uniformiser visuellement la masse des zombies. Dans **Le Jour des morts-vivants** *par exemple, on repère très bien les zombies conçus par le département maquillage et ceux réalisés par le département costume, ceux de l'avant-plan et ceux de l'arrière-plan. Si vous regardez bien, vous pouvez savoir qui s'est occupé des featured zombies et qui a maquillé les background zombies, etc... Les premiers zombies sont rouges tandis que les seconds sont bleus. »* La différence majeure par rapport aux autres films de la trilogie réside bien sûr dans le nombre de zombies et l'impossibilité de faire appel à autant de figurants. *« J'ai toujours pensé que les effets digitaux constituaient un outil formidable, même si beaucoup de gens pensent qu'a priori, comme il s'agit là d'un film de Romero, tous les effets doivent être mécaniques, réels, avec des marionnettistes, etc... Mais prenons un exemple : un zombie se précipite vers quelqu'un, lui mord le bras, tire la peau et la déchire. Si le sang surgit avec une demi-seconde de retard, c'est foutu, l'effet ne marche pas. Le numérique permet de palier à cela et de multiplier les morsures, même si 95 % des effets de sang du film sont réels. Lorsque certaines têtes explosent au premier plan, ce sont des effets numériques. Mais ces effets sont ponctuels, car ce qui compte c'est le film lui-même. Souvenez-vous de l'apparition du premier mort-vivant dans* **Zombie** *, l'homme arrive, enlace sa femme, lui mord le cou et arrache la chair. Pas de gore, très peu de sang et la scène possède pourtant un impact énorme. C'est d'ailleurs le plan qui a décidé de ma carrière... »* conclut Nicotero.

CHRISTOPHE GIRONDEL

Ci-dessus, de gauche à droite :
Cholo fait parler le canon : amis zombies, tenez-vous prêts !

Une scène de cannibalisme rappelant les grandes heures du gore des 70's. Un retour aux sources pour Romero ?

BATMAN BEGINS DE CHRISTOPHER NOLAN

Très attendu par ceux qui portent encore la marque du double soufflet de Joel Schumacher, BATMAN BEGINS ne se rabaisse même pas à une éventuelle comparaison. Mais si on attendait une vision définitive du mythe de la part de David Goyer et Christopher Nolan, force est de constater que le film a parfois du mal à dépasser ses belles promesses. Un bon début de franchise certes, mais on espère que le cinéaste prendra autant ses aises que le scénariste pour une suite déjà attendue au tournant !

JE SUIS UNE

LEGENDE...

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Batman (Christian Bale) porte secours à sa bien-aimée Rachel Dawes (Katie Holmes), une avocate victime du gaz psychotrope du Dr. Jonathan Crane, alias le Scarecrow (Cillian Murphy).

Ci-dessous : Première rencontre entre Bruce Wayne et Ra's Al Ghul (Ken Watanabe).

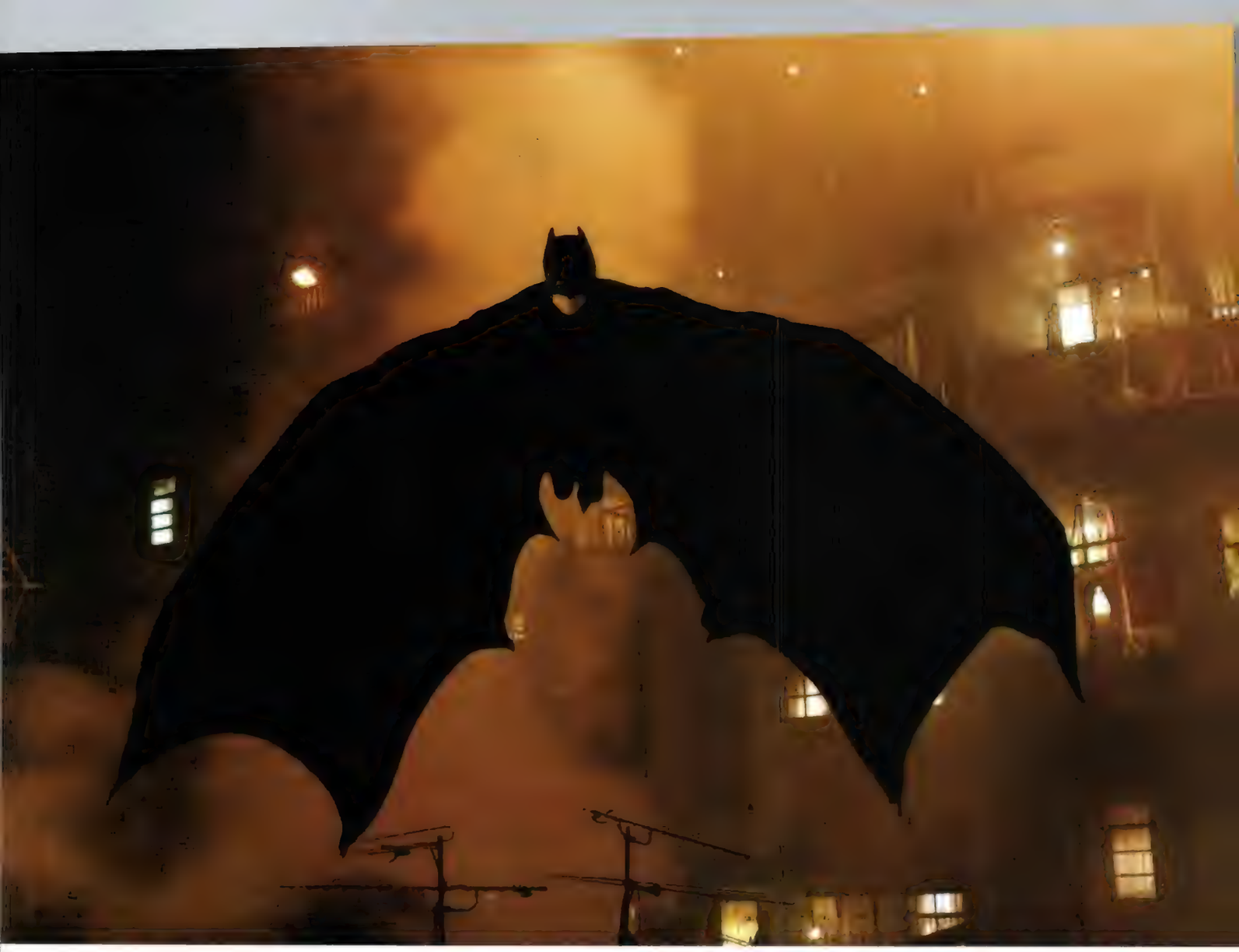
Évacuons d'emblée l'évidence : oui, **Batman Begins** ne tient aucune comparaison avec les **Batman** de Schumacher, ni même avec ceux de Burton, et par conséquent il ne peut en aucun cas être jugé par rapport aux précédents films de la saga. **Batman Begins** est donc le commencement d'une nouvelle franchise qui a décidé de partir sur des bases radicalement différentes, mais surtout, il se rapproche plus facilement de la représentation de Batman à l'écran que les quatre films précédents, du moins dans les intentions d'origine, à savoir l'orientation scénaristique de David S. Goyer.

LA DIFFERENCE

On pourra toujours évoquer les défauts d'un **Batman Forever** pour mettre un peu plus en valeur les qualités d'un **Batman Begins**, mais il vaut mieux ne pas tomber dans ce type de débat stérile, surtout quand l'orientation du projet qui nous intéresse aujourd'hui se situe, quoi qu'il arrive, à cent coudées du point de vue d'un Schumacher. Comme son titre l'indique, **Batman Begins** se concentre, avec beaucoup d'enthousiasme communicatif, sur la naissance du vigilante de Gotham, terrain finalement peu exploité dans les comics. La première partie du film, dépeignant le parcours initiatique et physique de Bruce Wayne sous les ordres de Ducard (Liam Neeson) et de Ra's Al Ghul (Ken Watanabe), est ainsi en phase avec l'approche naturaliste de Christopher Nolan, parfaitement à l'aise quand il s'agit de retranscrire les doutes et les peurs de son personnage principal, encore sous l'emprise de la mort de ses parents dont il se sent responsable. Bien qu'il s'agisse là d'une pure invention (ou presque) de la part des duettistes Goyer/Nolan, on retient l'esprit général véhiculé par l'icône Batman, dans son fondement mythologique même, comme dans les apartés stylistiques proches d'un Frank Miller. Bref, on assiste pendant les 45 premières minutes à une véritable renaissance du mythe Batman, début prometteur quant à la suite de l'histoire, attendue de pied ferme par des fans impatients après une telle mise en bouche. Et c'est là que la (relative) déception se fait sentir.

GOYER CŒUR ET PLUME

On connaît l'implication de Goyer dans le projet, qu'il a investi de façon totale (ceci expliquant rétrospectivement le ratage aussi mastoc de **Blade : Trinity**), livrant probablement son script, si ce n'est le plus abouti, du moins le plus couillu. Un cumul de trouvailles ingénieuses fait dériver le parcours initiatique, introspectif, philosophique et épique, dans le polar urbain aux multiples enjeux où Batman, en costume, devient le principal centre d'intérêt. Sur le papier, on jubile du nœud croisé entre la mini critique sociale (la déchéance de Gotham), le film de gangsters pur (l'intrigue tournant autour du mafieux Falcone), la terreur psychologique (représentée par l'Épouvantail, bien exploité), le polar hard-boiled (qui tourne autour de Jim Gordon, des flics corrompus et autres), et même le film de complot (à travers la cuisine interne de Wayne Enterprises). Le problème, c'est que Christopher Nolan décroche sensiblement à ce niveau du film, ne suivant pas forcément l'audace de Goyer, et préfère privilégier ce qui semble l'intéresser vraiment, pour laisser un peu en retrait un « reste » tout aussi primordial.



Pour un Batman relativement bien exploité et crédible (une fois qu'on s'est fait à son timbre vocal à faire pleurer Pavarotti de jalousie), on compte ainsi plusieurs ratés évidents et malheureusement inattendus. Le production design, par exemple, souffre radicalement du traitement naturaliste de Nolan, qui semble ne pas avoir été pensé en fonction de cette partie de l'intrigue. Ainsi, Gotham ressemble à un patchwork de plusieurs mégalopoles (Sydney, New York) plutôt qu'à la ville tentaculaire qui reflète son implacable corruption ; et l'asile d'Arkham, d'une neutralité confondante, représente à ce niveau la plus grosse déception, d'autant qu'il ne semble pas abriter les aliénés qu'on lui connaît dans les comics. Autre point fâcheux, certains personnages sous-exploités comme Rachel (Katie Holmes), Ra's Al Ghul (qui promet une surprise dont on se serait bien passé pour le coup) et même parfois Jim Gordon...

LE POIDS DES AMBITIONS

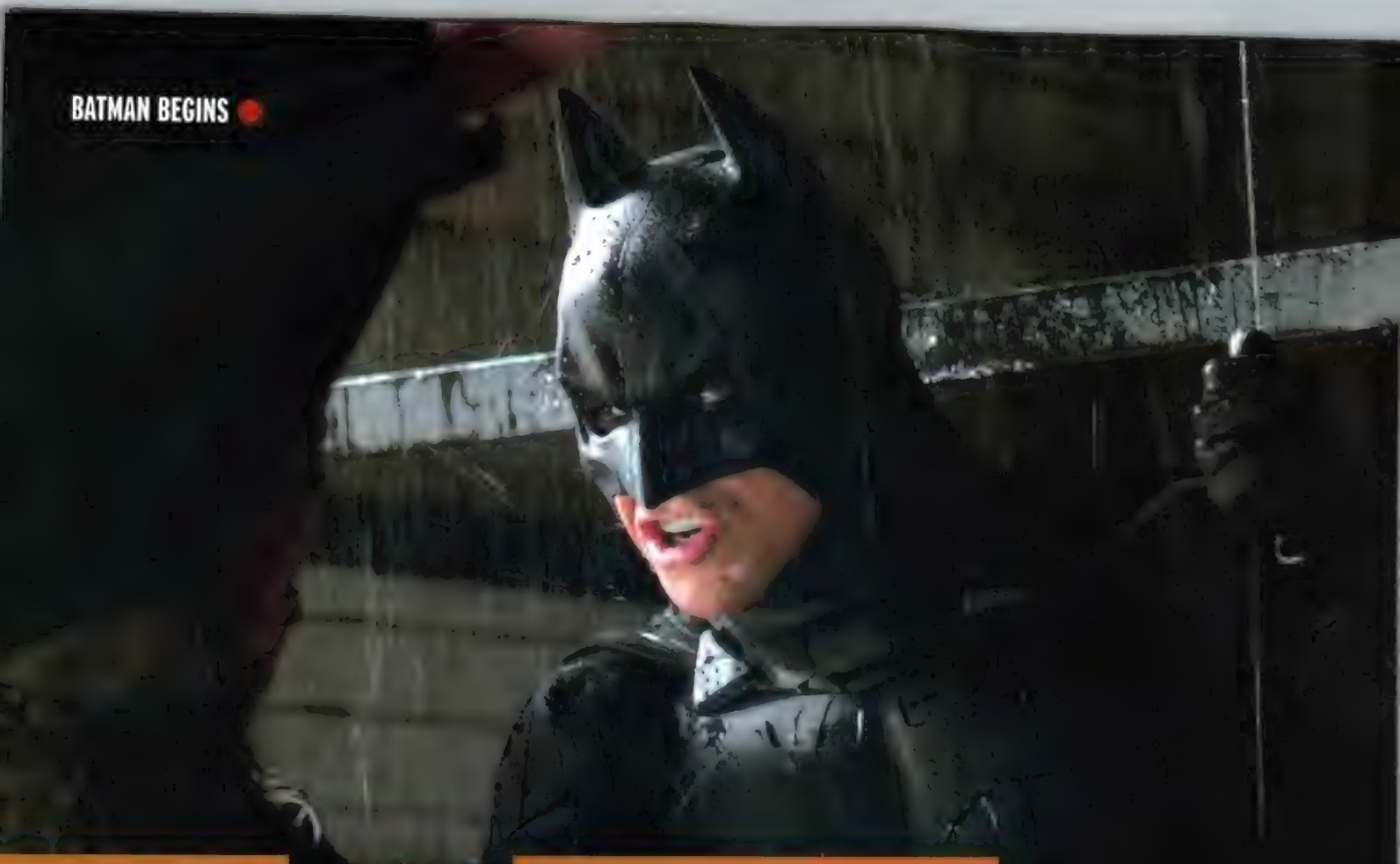
Ceci est probablement à mettre sur le compte d'un casting riche mais quelque peu fainéant (Liam Neeson en mentor ?), et surtout d'une production qui a eu les yeux plus gros que le ventre du script. Il y a en effet fort à parier qu'avec un budget tronqué en deux (casting moins conséquent, scènes d'action plus minimalistes), la Warner aurait eu le courage de permettre au réalisateur d'aller plus loin dans le principe même du métrage, en offrant le vrai film R-Rated que l'intrigue radicale laissait envisager. À ce titre, le réalisateur se fait notamment bouffer au niveau des scènes d'action, car pour une bonne utilisation de la Batmobile, on dénombre quantité de combats mano a mano brouillons et peu excitants, démontrant pour la première fois les vraies limites filmiques de Nolan. Mais logiquement, c'est en entrant de plain-pied dans le fantastique, un point radical tranchant avec le naturalisme du reste, que le film prend toute son ampleur, notamment à travers quelques hallucinations du plus bel effet (dont une excellente apparition renvoyant au Man-Bat !), dévoilant la thématique principale de **Batman Begins**, à savoir la peur du Dark Knight qui finit par se refléter sur toute la ville dont il est le défenseur. Au centre même de tous les enjeux principaux, elle permet de véhiculer la mythologie de Batman sous un angle jusqu'ici inédit (au cinéma) et rend légitimes toutes les hésitations d'un film qu'on aurait aimé aussi burné dans sa confection que dans ses intentions. Bref, un en-cas de bonne tenue (**Batman Begins** reste séduisant par bien des aspects), en attendant que THE Bat-Man prenne enfin son envol.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. REAL.: CHRISTOPHER NOLAN. SCEN.: DAVID S. GOYER ET CHRISTOPHER NOLAN. DIR. PHOT.: WALLY PFISTER. MUS.: HANS ZIMMER ET JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: LARRY J. FRANCO, CHARLES ROVEN ET EMMA THOMAS POUR SYNCOPY, DI BONAVENTURA PICTURES ET WARNER BROS. INT.: CHRISTIAN BALE, MICHAEL CAINE, LIAM NEESON, KATIE HOLMES, GARY OLDMAN, KEN WATANABE, CILLIAN MURPHY, TOM WILKINSON, LINUS ROACHE, RUTGER HAUER... DUR.: 2H19. DIST.: WARNER. SORTIE LE 15 JUIN 2005.

Ci-dessus :
Les ailes déployées, Batman hante les rues de Gotham à la recherche du moindre crime. Un héros est né !

Ci-dessous :
Rachel Dawes accoste le Dr. Crane à propos de ses activités au sein de l'asile d'Arkham. Activités qu'elle juge illicites...



portrait

DAVID S. GOYER SCENARISTE DE BATMAN BEGINS ET L'HOMME CREA LE SUPER-HEROS

ON A BEAUCOUP PARLÉ DE DAVID S. GOYER DANS MAD, SANS JAMAIS POURTANT EN TIRER UN PORTRAIT PRÉCIS. ALORS QU'IL SEMBLE ÊTRE POUR BEAUCOUP DANS L'ORIENTATION DE BATMAN BEGINS, VOICI DONC UN RETOUR SUR SA CARRIÈRE FORTEMENT ORIENTÉE « COMICS » ET SUR SES INTENTIONS CONCERNANT LE PERSONNAGE DU DARK KNIGHT...

Ci-dessus :
Batman s'en prend aux voyous de Gotham, et en profite pour tester ses différents gadgets...

Ci-dessous, de gauche à droite :
C'est dans une prison d'Asie que Bruce Wayne va être repéré et recruté par Henri Ducard (Liam Neeson), le fidèle bras droit de Ra's Al Ghul, pour lutter contre le crime...

On le répète assez souvent, mais c'est vrai : David S. Goyer est le Mr. Loyal du comic-book movie à Hollywood, d'une part parce qu'il fait partie de ceux que l'on contacte en premier pour adapter un super-héros à l'écran, mais aussi parce qu'il est celui que les producteurs appellent pour avoir une opinion sensée sur les projets d'adaptations qu'ils développent. Ainsi, si Goyer possède déjà quelques crédits sur certaines des meilleures adaptations, il travaille surtout dans l'ombre, prodiguant des conseils avisés aux demandeurs. Ce statut unique tient bien sûr au fait que son adaptation de **Blade** (pourtant fondamentalement éloignée du personnage du comics), le premier film à lancer l'offensive Marvel, s'est imposée comme un succès critique (les geeks ont adoré) et public (les geeks ont adoré, on vous dit !), ce qui n'est franchement pas étonnant puisque notre homme baigne dans les comics depuis tout petit. Sa mère, trop pauvre pour se permettre des frais de garderie, le laissait ainsi sous la surveillance de son grand frère dans le magasin de comics du coin pour pouvoir assurer deux jobs différents et ainsi subvenir aux besoins de la famille. Littéralement élevé aux aventures de super-héros plus grands que nature, le petit Goyer décide alors qu'il en fera son métier : *« J'ai toujours rêvé de faire une adaptation de Batman. Je disais souvent à ma mère que quand je serais grand, je ferais des films, dont une adaptation de Batman. Du coup, j'avais été très déçu quand les premiers films étaient sortis... Je pensais que c'était foutu pour moi et que je ne pourrais jamais faire ma propre version. »*.

DE LA VACHE ENRAGEE

Mais avant de pouvoir se faire connaître de la DC et de réaliser son rêve d'enfance, David Goyer traîne ses guêtres dans les bas-fonds d'Hollywood, là où les petits producteurs font leur « petit » business. Ainsi, son premier travail de scénariste sera l'écriture de **Coups pour coups**, véhicule gonflé aux stéroïdes d'un Jean-Claude Van Damme encore en pleine possession de ses moyens. Le film est nul, mais peu importe puisque le jeune homme est repéré par Charles Band, qui voit en lui un scénariste talentueux, comprendre un homme qui écrit vite ! Après

être descendu encore plus bas que du Van Damme de première bourre en écrivant un **Kickboxer 2** sans Van Damme justement, le voilà donc en charge des scripts de **Demonic Toys** et d'**Arcade**, deux œuvres classées dans le livre *Les 100 meilleurs films de tous les temps* du célèbre historien du cinéma Damian C. Granger. « *Il faut bien commencer quelque part...* » déclare Goyer, « *J'avais 23 ans quand j'ai écrit* **Kickboxer 2**, **Demonic Toys** et **Arcade**. *Quand vous souhaitez faire du cinéma, et que quelqu'un vient vous voir en vous disant qu'il vous paye 50 000 dollars pour écrire un film de kickboxing, vous foncez sur l'occasion. Et le truc quand vous débutez, c'est que vous êtes persuadé de pouvoir faire du bon boulot avec n'importe quelle histoire. J'ai fait ces films avec Charles Band, et j'étais conscient du résultat discutable. En effet, il venait me voir et me montrait un poster en me disant qu'il avait pré-vendu le film et qu'il lui fallait le scénario dans 8 jours ! Mais bon, j'avais la rage au ventre... Je vivais dans un appartement dégueulasse et je voulais faire les choses bien, même en sachant que les gens chargés de faire ces films s'en foutaient complètement. Croyez-le ou non, mais je considère certains dialogues marrants ou ironiques de* **Demonic Toys** *et d'***Arcade** *comme des victoires personnelles parce qu'ils ont réussi à émerger d'un gros tas de merde !* » Ces quelques panouilles lui permettent quand même de débouler sur une série B un peu plus friquée, **Les Maîtres du monde** de Stuart Orme, sorte de rip-off de **L'Invasion des profanateurs de sépultures** dont il adapte le roman-source de Robert A. Heinlein avec les scénaristes Ted Elliott et Terry Rossio (**Shrek**, **Pirates des Caraïbes**, bref des flèches quoi). Bien que peu remarqué, le film l'amène sur l'écriture de **The Crow - La Cité des anges**, un premier pas dans l'univers des comic-book movies...

D'UN COMICS A L'AUTRE

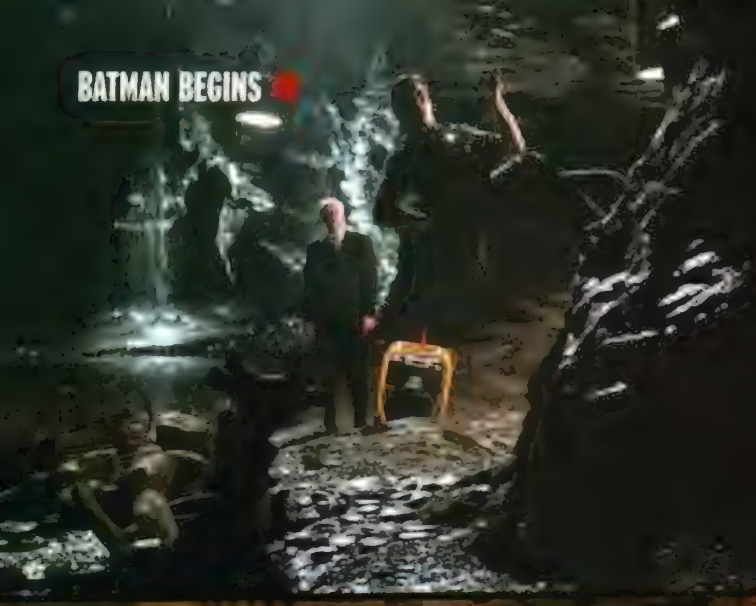
S'il n'est toujours pas appelé à travailler sur un **Batman**, David Goyer semble déjà prédisposé à l'écriture de personnages sombres et tortures, comme c'est le cas sur **The Crow - La Cité des anges**, qu'il renie en ces termes : « *Je ne suis pas très content du show télévisé* ***Sleepwalkers***, *que j'ai produit, mais je suis encore moins satisfait de* **The Crow - La Cité des anges**, *que je considère comme une vraie merde !* ». Cela a le mérite d'être clair ! C'est au même moment qu'il est repéré par Michael De Luca, chef de projet chez New Line, qui lui confie la réécriture complète de **Blade**, un projet traînant depuis quelques années dans les tiroirs de la boîte et qui a failli devenir une comédie d'action avant l'apport considérable de Goyer. Visiblement inspiré par Frank Miller et ses travaux sur *Batman* et *Daredevil*, David Goyer façonne le personnage de chasseur de vampires funky à l'image d'un samouraï monolithique black, sorte de Toshiro Mifune hardcore et sans pitié, bien que torturé par son statut mi-humain, mi-vampire. On décèle bien évidemment dans la confection de Blade des traces évidentes de Batman, même si le super-héros possède sa propre personnalité, insufflée par le talent de Wesley Snipes. Ce changement de nature s'avère payant, et Goyer devient alors le chouchou d'Avi Arad, big boss de Marvel Studios, qui le lance sur une adaptation TV de *Nick Fury* (avec le « dur » David Hasselhoff, c'est dire le niveau) et sur **Ghost Rider**, pour lequel il refait équipe avec Stephen Norrington, le réalisateur de **Blade**. Ce second projet finira vite dans une impasse, avant qu'il ne soit repris par Mark Steven Johnson (voir Notules de ce numéro) : « *Le studio a décidé de faire une version PG-13, et ce n'est pas*

Ci-dessus :
Bruce Wayne est peut-être un justicier, mais pas un bourreau ! C'est pour ça qu'il règle ses comptes avec l'impitoyable Ra's Al Ghul.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le lieutenant James Gordon (Gary Oldman), le seul à considérer Batman comme un héros...

Rachel Dawes tente de protéger les plus faibles lorsque le chaos règne sur Gotham.

Le Scarecrow arpente les rues de Gotham à la recherche de nouvelles victimes...



« Pour le scénario de **Batman Begins**, c'est la première fois qu'un studio me demande de revoir mes ambitions à la hausse. »

Ci-dessus, de haut en bas : Bruce Wayne et son fidèle serviteur Alfred (Michael Caine) visitent les grottes situées sous la propriété. Le jeune milliardaire a déjà une idée en tête...

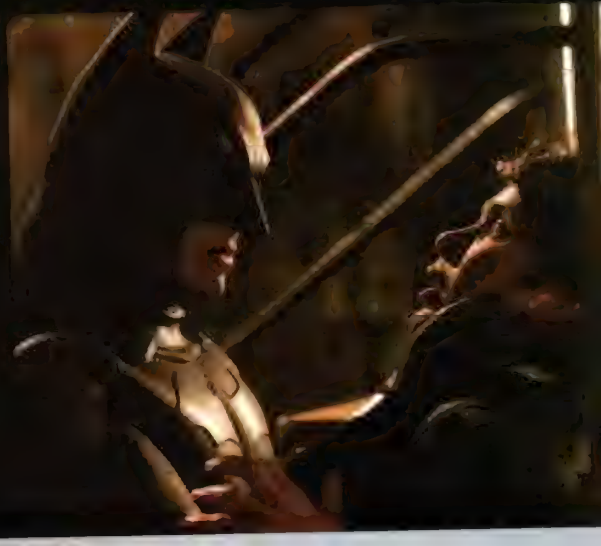
Poursuite endiablée dans les rues de Gotham entre les forces de l'ordre et une Batmobile très vintage mais sacrément performante.

ce que Stephen Norrington et moi voulions faire, donc on leur a souhaité bonne chance et nous avons quitté le projet sans encombre, pour nous atteler à autre chose. ». Cette « *autre chose* » se matérialise en un **Blade II** crépusculaire et funeux, réalisé par Guillermo Del Toro, mais aussi en un petit projet à part, qui tient fortement à cœur à Goyer : « *Après avoir écrit et produit plusieurs films d'action, de science-fiction et d'horreur, je voulais élargir mon horizon, d'autant qu'Hollywood a tendance à vous enfermer dans des carcans préétablis. Et le meilleur moyen de contrer ça reste de vous réinventer et de prouver que vous pouvez faire autre chose, ce que j'ai justement fait avec* **ZigZag**. *J'ai payé de ma propre poche une option sur le roman, j'ai écrit le script pendant mon temps libre et j'ai cherché le financement moi-même, en veillant à ce que tout soit faisable en termes de budget. Mon but était de faire un drame qui prouverait mes capacités en tant que directeur d'acteurs. C'est un film qui va à l'opposé de ce pourquoi je suis connu, et il s'agit là d'une démarche totalement intentionnelle de ma part.* ».

BATMAN ARRIVE

Le film, pas franchement réussi, n'obtiendra pas les retombées espérées puisqu'il sortira directement en vidéo, mais David Goyer, s'il revient à la franchise **Blade**, peut désormais se targuer d'être un réalisateur. Et c'est au moment de la préproduction de **Blade : Trinity** qu'arrive le coup de fil tant attendu : « *Christopher Nolan m'a appelé en me disant qu'il voulait que j'écrive* **Batman Begins**. *On se connaissait déjà, et je n'ai pas eu à faire de tests. J'étais déjà en préproduction sur* **Blade : Trinity** *quand c'est arrivé, et je lui ai demandé s'il était sûr que le film allait se faire, parce que cela faisait tellement longtemps que le projet était en gestation que je ne voulais pas perdre mon temps. Il m'a dit alors qu'il comptait le faire décoller, et qu'il voulait absolument que je me charge de l'écriture. Je n'avais pas le temps de le faire, car il me restait sept semaines avant de partir à Vancouver pour tourner* **Blade : Trinity**... *J'ai donc dans un premier temps refusé, mais je lui ai donné quelques idées gratuitement. Il m'a rappelé une semaine plus tard en insistant, et c'est alors que j'ai accepté, mais à la condition suivante : s'ils avaient besoin de réécritures passé le début du tournage de* **Blade : Trinity**, *ils allaient devoir les faire eux-mêmes. Au final, j'ai fait un premier jet très détaillé, et j'ai livré une moitié de script.* ». L'approche de Goyer, influencée par Christopher Nolan, s'avère d'ailleurs payante, puisque la Warner accepte le scénario à une seule condition, comme l'explique le scénariste : « *C'était la première fois que je rendais un script et qu'un studio me disait qu'il fallait revoir mes ambitions à la hausse, parce qu'il n'était pas assez grand et spectaculaire !* ». Il faut dire aussi que le traitement des duettistes tend vers une volonté naturaliste qui attache autant d'importance au Dark Knight qu'à son alter ego Bruce Wayne, ce qui s'avère totalement cohérent suivant la manière de fonctionner de Christopher Nolan, manière à laquelle se plie Goyer sans aucun problème : « *Dans le premier* **Superman**, *on ne voit le costume qu'au bout de 45 minutes... Même chose dans* **Spider-Man**. *Notre explication auprès de la Warner a été la suivante : si nous arrivons à faire en sorte que le public s'intéresse à Bruce Wayne, nous sommes assurés d'avoir toute son attention dès qu'il enfilera le costume de Batman. C'était notre intention première, nous n'avons pas fait ça pour retarder son apparition à l'écran. Bruce Wayne était le garçon le plus seul au monde, car il a perdu ses parents et a hérité d'une fortune qui se chiffre en milliards, et malgré tous les gens qui l'entouraient, il se sentait presque prisonnier du Manoir Wayne. Il fut tellement seul dans son enfance, que la peur de ne pas être à la hauteur de son père, l'homme le plus influent de Gotham, s'est installée. Il y avait donc cette idée de poids du passé et d'influence paternelle, couplée aux propres responsabilités de Bruce envers lui-même, Wayne Enterprises et la ville de Gotham. Tout cela prend évidemment un certain temps à installer.* ». Pas d'enthousiasme pour le projet. Goyer sait d'ailleurs déjà comment former une nouvelle trilogie autour du Caped Crusader, d'autant qu'il a tracé les grandes lignes du triple projet à la Warner avant même que le tournage de **Batman Begins** ne commence : « *Dans le prochain film, Batman devra s'allier avec le commissaire Gordon et Harvey Dent pour attraper le Joker, mais sans le tuer, car ce fut la grosse erreur du* **Batman** *de Tim Burton. Ainsi, le troisième film tournera autour du procès du Joker, durant lequel il défigurera Dent.* ». Une bonne manière de recréer la mythologie cinématographique du personnage, en partant des origines jusqu'aux plus grandes aventures, le Joker et Harvey « Two Face » Dent représentant les méchants les plus charismatiques de l'univers de *Batman*. Des desseins qui inspirent confiance à DC et à la Warner, puisqu'un autre projet d'adaptation a été proposé à Goyer, celui de *Flash*, dans lequel le scénariste-réalisateur verrait bien la machine à pets Ryan Reynolds revêtir le rôle-titre. Un autre super-héros certes, mais peu importe maintenant, car David Goyer a désormais réalisé son rêve d'enfant : « *Au final, je suis plus que satisfait du film, et je peux dire qu'il s'agit même du* **Batman** *que j'aurais adoré voir en salles quand j'étais môme...* ». On n'est jamais mieux servi... Vous connaissez la suite !

Stéphane MOISSAKIS



Ci-contre : Batman face au Dr. Crane, qui officie au fameux asile d'Arkham. Un médecin encore plus fou que ses patients...

portrait

CHRISTOPHER NOLAN REALISATEUR ET SCENARISTE DE BATMAN BEGINS LE TALENT DANS LA PEAU

VOICI TOUT JUSTE 7 ANS, CHRISTOPHER NOLAN FAISAIT SON APPARITION FRACASSANTE DANS LE PETIT MONDE DU CINÉMA AVEC FOLLOWING, UNE AUTO-PRODUCTION TOURNÉE POUR UNE POIGNÉE DE CACAHUÈTES. AUJOURD'HUI, APRÈS TOUT JUSTE DEUX AUTRES FILMS, IL SE VOIT CHARGÉ DE REVIGORER LE MYTHE BATMAN AVEC LA PLUS GROSSE PRODUCTION WARNER DE L'ÉTÉ. DESCRIPTION D'UN PARCOURS FULGURANT.

Il fallait se lever tôt pour voir **Following**, premier film modeste du Britannique Christopher Nolan, tourné pour la modique somme de 4000 euros. Passé inaperçu, ce long-métrage relativement court (1H05) mais réussi reste avant tout la carte de visite d'un réalisateur formé par des années de courts-métrages en 8mm (il a commencé dès l'âge de 7 ans) et la pratique éreintante des films d'entreprises : *« Faire ces films a été très bénéfique pour travailler sur* **Following**. *Vous êtes dans une situation où vous devez travailler très vite et de façon efficace. Par exemple, si vous devez faire un gros plan sur le visage du patron de l'entreprise qui vous a engagé, vous avez intérêt à bien le mettre en valeur, sinon il ne sera pas satisfait du résultat. Tout cela m'a donc appris beaucoup de choses pour faire* **Following**, *et ce avec très peu d'argent. »*. Déjà empreint des obsessions psychologiques de Nolan, **Following** rejoint la liste des mini-productions à la **Bad Taste** et **El Mariachi**, à la différence que le réalisateur avait déjà ici des velléités narratives particulièrement tortueuses, qu'il mettra en pratique dès son film suivant, **Memento** : *« Je n'ai pas fait d'école de cinéma. Toute mon expérience vient des films que j'ai réalisés durant ma jeunesse. Plus j'y pense, et plus il me semble que l'expérience de chacun est unique, et la chose que j'ai apprise en faisant* **Following**, *c'est que cela ne sert à rien de copier le système D d'un autre réalisateur de films à petit budget. Il faut, au contraire, faire avec ce que vous avez sous le coude, et surtout réfléchir à une bonne utilisation de vos moyens. »*. **Following** conduira certes Nolan à la réalisation de **Memento** aux États-Unis, mais malgré l'accueil critique plus qu'enthousiaste, la route aura été longue avant que le film ne puisse faire son apparition dans les salles obscures : *« Il me semble que le problème venait des soi-disant indépendants qui ne prennent pas autant de risques qu'on le dit. Je sais que le film pouvait paraître difficile d'accès pour un certain public, et c'est pour cela que je l'ai fait à ce prix et avec le casting adéquat. Mais Hollywood est un endroit très conservateur et les films ne sont pas perçus de façon saine là-bas, notamment à cause de tout l'argent mis en jeu. »*. Un problème que Christopher Nolan n'aura plus à subir par ailleurs, le succès critique de **Memento** lui permettant d'accéder à des projets de A-List chapeautés par des gros studios, dont la Warner qui lui propose le remake d'**Insomnia**, avec Al Pacino. Encore un film noir, LE genre de prédilection du cinéaste : *« J'aime les films noirs racontés à la première personne, car pour moi la meilleure approche du genre est subjective. Le film noir tourne tout entier autour du fait que ses personnages principaux ne savent pas ce qu'il se passe autour d'eux et véhiculent alors une sorte de peur de l'inconnu. Ainsi, le meilleur moyen de faire transparaître ces sentiments à l'écran est de plonger dans la frénésie de l'ensemble. Si vous parvenez à rentrer dans la psyché du personnage et à adopter son point de vue sur l'histoire, vous arriverez à tordre des éléments familiers pour les décrire sous un angle différent. C'est ce qui rend les choses intéressantes à mon sens. »*. **Insomnia** permettra au réalisateur de se familiariser avec le principe de la commande hollywoodienne, d'autant qu'il inscrit son œuvre dans une longue tradition maison : *« Pour moi, la version originale du film est parfaite, mais j'ai pensé que la situation narrative pouvait être emmenée dans une direction radicalement différente, en la plaçant dans un autre contexte, celui des films de studios des années 50... »*. Sans la mise en perspective d'une carrière courte mais riche, on aurait bien évidemment pu se demander ce qu'un Christopher Nolan pouvait apporter au mythe de Batman. Reste pourtant que l'optique générale du réalisateur, porté sur le film noir et la psychologie des personnages, s'applique tout à fait au Caped Crusader. Si l'on ajoute par-dessus tout que Nolan considère **La Guerre des étoiles** comme le film-déclencheur de son envie de cinéma, on peut également compter sur une relecture certes mythologique, mais plus proche des Detective Comics d'origine. Finalement, tout concorde...

Stéphane MOÏSSAKIS

BATMAN DU PAPIER A L'ECRAN : MISSION IMPOSSIBLE ?

La sortie de Batman Begins constitue une bonne occasion de se demander si finalement le Caped Crusader n'a jamais été adapté fidèlement à l'écran. On fait le bilan.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Michael Keaton, ici aux côtés de Kim Basinger, revêt le costume du Caped Crusader dans le premier film de Tim Burton.

Le Pingouin, le Joker et le Riddler, trois des bad guys les plus récurrents de la série des années 60.

Le bouffi Adam West et l'éphèbe Burt Ward sont respectivement Batman et Robin dans les séries TV des années 60.

Ci-contre, de gauche à droite :
Face-à-face très bestial entre Batman et Catwoman (Michelle Pfeiffer) dans Batman le défi.

George Clooney succède à Michael Keaton et à Val Kilmer dans le costume du Dark Knight pour les besoins de Batman et Robin de Joel Schumacher, où Robin (Chris O'Donnell) et Batgirl (Alicia Silverstone) sont également de la partie.

Adapter fidèlement un personnage comme Batman, qui existe depuis 1939, est déjà en soi une véritable gageure, car si la comparaison entre le matériau d'origine et la transposition sur un écran semblait facile dans les années 40, le même exercice s'avère périlleux aujourd'hui, alors que le comics a connu un nombre incalculable de variations diverses principalement dû à la quantité d'artistes et d'auteurs qui se sont succédés au service du mythe. En fait, il s'agit, aujourd'hui encore plus qu'hier, de retrouver une certaine fidélité à l'esprit et non forcément à la lettre. Et pourtant, c'est précisément sur ce terrain-là que les adaptations fidèles des aventures du justicier nocturne semblent rarissimes. Batman aurait-il tout simplement du mal à passer du papier à l'écran ?

CHAUVE-SOURIS EN SERIE

Lorsque Bob Kane crée le personnage de Batman dans les pages du magazine *Detective Comics*, c'est tout un univers singulier qui s'impose assez vite : le trauma originel, la vengeance, le côté torturé du héros, l'ambiance nocturne quasi fantastique, les accessoires fabuleux, les ennemis déments... Les aventures de ce nouveau redresseur de torts masqué sont un succès et le cinéma ne tarde pas à s'y intéresser. Très à la mode durant les années 40, les serials se lancent dans la politique de soutien à l'armée américaine (enfin la propagande quoi). Et Batman ne déroge pas à la règle. Le premier serial, qui sort en 1943, voit le Caped Crusader et Robin le Boy Wonder opposés au docteur Tito Daka, un fourbe Japonais qui complote contre les États-Unis. Un second serial sortira en 1949, où le dynamic duo sera cette fois-ci confronté au Wizard, un infâme méchant cagoulé (dans la plus pure tradition des serials) qui possède une machine capable de détourner n'importe quel engin mécanique. Ces deux feuilletons ne collent pas vraiment à l'univers créé par Bob Kane. Déjà, le code de censure, encore plus virulent que pour les comics, impose certaines modifications : Batman et Robin sont des agents du FBI et non un duo de vigilantes, l'univers sombre a été estompé (Bruce Wayne habite une jolie maison bourgeoise de banlieue) et les méchants psychotiques sont carrément évacués. Si on rajoute par-dessus le marché le look assez pitoyable de nos deux héros, moulés dans des pyjamas pas très seyants et cachés derrière des masques de prisonnier, on ne peut pas dire que ces deux serials aient beaucoup contribué à l'enrichissement du mythe. Si ce n'est l'apport de la Batcrave, innovation qui sera par la suite reprise dans le comics.

Tandis que Batman continue ses aventures dans les cases des comics, il faudra attendre un bon moment avant de le revoir pointer ses oreilles sur un écran. Le petit écran en l'occurrence, avec la célèbre série TV qui irradia les tubes cathodiques américains de 1966 à 1968. Un monument de délire nonsensique et de kitsch outrancier qui a marqué plusieurs générations de téléphages. Un duo de héros vêtus comme des sacs à patates et s'exprimant comme des boy-scouts, des méchants hystériques se trémoussant comme des folles et interprétés par un bataillon de stars qui se bousculent au portillon pour figurer dans la série (dans le rôle de Mister Freeze se succéderont ainsi George Sanders, Eli Wallach et même le cinéaste Otto Preminger), des dialogues hilarants renforcés par un doublage français sous acides (*« Mmmm les vilains p'tits monstres ! Tu vas voir c'que j'vais leur faire... »*), des scènes de baston truffées d'onomatopées cartoonesques surgissant en toutes lettres à l'écran (*« Kapooooow ! Outchaaa ! Eeeeyow !... »*) et par-dessus tout, une zique mémorable et speedée que personne n'a oubliée. Un film encore plus barré que la série sortira en même temps dans les salles, en 1966, et repoussera encore un peu plus loin les limites du pétage de plomb (Batman se battant contre un requin en plastoc !). Toute cette gaudriole n'aura pas que des effets négatifs sur le comics, relançant notamment des ventes en chute libre ou bien permettant à un méchant secondaire, le Riddler (Sphinx ou Homme-mystère en VF), de devenir l'une des plus fameuses Némésis de Batman (1). Mais pour tout dire, on est désormais ici à des kilomètres du véritable Batman. Et les retombées de la série, multi diffusée au

cours des années 70 et 80, vont entamer durablement le potentiel cinégénique du personnage.

UN PEU D'ANIMATION

Il faudra donc attendre la fin des années 80 pour que, sous l'impulsion de quelques grands comics novateurs (le *Dark Knight Returns* de Frank Miller entre autres), les producteurs hollywoodiens se remettent à envisager sérieusement une nouvelle adaptation du super-héros. L'année 89 est incontestablement l'année Batman et le blockbuster de Tim Burton remporte un succès colossal (recettes mondiales : 411 millions de dollars !). Terminés les collants en lycra et les punchlines désopilantes, cette fois-ci, le noir est de mise. Aidé par les fantastiques décors d'Anton Furst, Burton redonne ses lettres de noblesse au Dark Knight et à son univers nocturne. Toutefois, si le jeune réalisateur semble avoir quelques problèmes à porter sur ses épaules un projet aussi lourd et que le film souffre de nombreux défauts de rythme et de certains choix narratifs hasardeux (le Joker, meurtrier des parents de Batman), le second essai de Burton, **Batman le défi** en 1992, sera le bon. Pourtant, si tout le monde s'accorde à reconnaître ce deuxième **Batman** comme le meilleur opus de toute la saga cinématographique, force est de reconnaître que la vision du mythe déployée par le réalisateur est sans aucun doute plus burtonienne que batmanienne. Sous-traitant largement la thématique de l'héroïsme, Burton se concentre avant tout sur ce qui lui plaît dans ce matériau, à savoir les failles du personnage et surtout celles de ses monstrueux ennemis. Si la caractérisation du Joker avait été quelque peu vampirisée par le cabot Jack Nicholson dans le premier **Batman**, Burton se rattrape dans sa deuxième livraison en faisant du Pingouin et de Catwoman deux magnifiques exemples de freaks à la fois fascinants et pathétiques. Quitte à faire passer au second plan un Batman plus falot et empêtré dans ses questions existentielles. Totalement cohérent avec lui-même, Tim Burton livre ainsi un film de monstres davantage qu'un film de super-héros. Du coup, pour ce qui est de l'adaptation réellement fidèle, il faudra repasser une fois de plus.

Et si l'attente des puristes ne sera pas longue, la surprise viendra pourtant de là où on ne l'attendait pas. En l'occurrence de la télévision. En 1992, dans la foulée de **Batman le défi**, la Warner diffuse sur le petit écran une série animée créée par Eric Radomski et Bruce W. Timm. C'est la révolution. Récupérant avec brio certains éléments burtoniens (comme le célèbre thème de Danny Elfman ou la caractérisation de certains personnages tel que le Pingouin), la série animée ***Batman*** se paye également le luxe de synthétiser plus de 60 ans de batmania tout en retrouvant le caractère à la fois sombre et trépidant des débuts. Un véritable travail d'équilibriste qui débouche sur une réussite incontestable. Les fonds noirs sur lesquels sont peints des bâtiments art déco du plus bel effet redonnent à Gotham son ambiance inquiétante tandis que le Caped Crusader retrouve toute sa complexité. À la fois être humain hanté par ses démons, justicier implacable et héros exemplaire, le Batman de Radomski et Timm EST le Batman total. Portée par des scénarios d'une richesse inégalée pour un produit télévisuel et mise en valeur par un graphisme stylisé aux résonances agréablement rétro, la série ***Batman*** va retrouver l'essence du personnage tout en revivifiant son univers, notamment par le biais d'un traitement des méchants proprement épatant (voir les épisodes sur Double-face, Clayface ou Mister Freeze). Hélas, ce coup de maître ne semble pas avoir montré la bonne direction.

Ci-contre, de haut en bas : Jack Nicholson incarne le Joker pour les besoins du premier **Batman** de Tim Burton et s'en donne à cœur joie niveau cabotinage...

...Idem pour Tommy Lee Jones et Jim Carrey, respectivement Two-Face et le Riddler dans **Batman Forever** de Joel Schumacher, mais avec un peu moins de subtilité !

ON EFFACE TOUT ET ON RECOMMENCE

En 1995 et 1997, Joel Schumacher reprend les rênes de la franchise avec **Batman Forever** et **Batman et Robin**, deux gros blockbusters bien déviants qui vont incontestablement tirer notre chauve-souris vers le bas. Délires fluos, crypto-gay et hystériques, les **Batman** de Schumacher jouent la carte de la surenchère : de plus en plus de personnages (deux héros/deux vilains pour **Batman Forever**, trois héros/trois vilains pour **Batman et Robin**), de plus en plus d'effets spéciaux incongrus (Batman qui se tape des chutes de 100 mètres de haut), de plus en plus de plans (le surdécoupage foireux de **Batman Forever** rend son final totalement illisible), etc. Le traitement des super-vilains est également édifiant : castés n'importe comment (le vieux bisard vérolé Tommy Lee Jones pour incarner le playboy Harvey Dent), machines à punchlines ronge-tête que l'on tente d'humaniser tant bien que mal en repompant les idées de la série animée (Mister Freeze pleurant sur la défunte femme dans sa cellule retirée de l'asile d'Arkham), les méchants de Schumacher sont à l'image du film : trop voyants, sans épaisseur et irrémédiablement creux. Blockbusters friqués et ostentatoires, les **Batman** de Schumacher vont considérablement détériorer l'image du vengeur masqué, ici réduit à l'état de chaperon débile et chargé de véhiculer toute la puanteur de projets imbus et cyniques. Ainsi, dans **Batman et Robin**, il exhibe une carte bancaire frappée du sceau « Batman forever » pour bien signifier le carton commercial que fut le précédent opus. Après un tel fourrage, la franchise se devait de repartir sur d'autres bases.

Ci-dessous :
Le Dark Knight lancé à la poursuite d'un Two-Face plus fidèle que jamais au comic-book, dans l'irréprochable série animée créée par Eric Radomski et Bruce Timm.

Après un tel travail de sape, le **Batman Begins** de Christopher Nolan vient de redéfinir le mythe en partant de ses racines mais tout en conjuguant une approche naturaliste. Les origines du héros sont donc réinvesties en profondeur, Gotham est présentée sous un jour plus social et le modus operandi de Batman fait la part belle à la technologie militaire la plus réaliste possible. Variation autour du thème de la peur (en cela, le choix d'un méchant comme l'Épouvantail est loin d'être gratuit), **Batman Begins** brasse de nombreuses références au comics (notamment au *Batman* d'Alex Ross ou à celui d'*Année 1*) mais trace sa route en empruntant des chemins jusque-là peu fréquentés, au risque de s'éloigner des codes visuels ou matériau de base. Vu que le **Batman** de Nolan est bien parti pour initier une trilogie restant dans le même ton, on n'est donc pas près de voir une adaptation live qui soit de la même eau que la série animée des années 90.

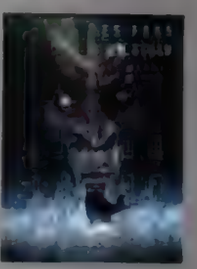
Arnaud BORDAS

(1) « Ne passons pas un dernier coup de chiffon à notre héros, remettons-le sur son piédestal et salissons du sperme dans la série TV et le film de 1966, qui nous a quittés le 15 mai dernier à l'âge de 72 ans. »

BATMAN

ARKHAM ASYLUM (*LES FOUS D'ARKHAM*)

(DAVE MCKEAN & GRANT MORRISON)

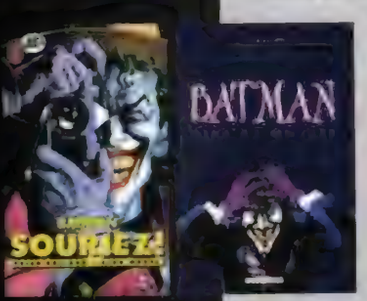


La fine frontière qui sépare la folie de la raison reste très probablement le terrain d'action primordial de Batman, la santé mentale du Dark Knight étant pour le moins sujette à discussion. Prenant ce thème à bras-le-corps, les Anglais Dave McKean et Grant Morrison traitent frontalement ce qui restait souvent sous-jacent, en plongeant Batman dans un Arkham Asylum sous l'emprise des traumas de ses occupants. Réclamant l'incarcération à leurs côtés du justicier de Gotham, chaque maniaque personnifie une facette du trauma de Bruce Wayne, qui doit moins affronter une galerie de tarés que sa propre psyché. Transcendé par les collages expressionnistes et charnels de McKean qui résument, plus que jamais, chaque personnage à une icône épurée et percutante, *Les Fous d'Arkham* est sans conteste l'un des albums les plus cauchemardesques de la saga. **Julien DUPUY**

THE KILLING JOKE (*SOURIEZ !* OU *RIRE ET MOURIR*)

(ALAN MOORE & BRIAN BOLLAND)

Un album court (50 pages tout au plus) mais fondamental, dans lequel Batman se retrouve à la poursuite d'un Joker fou à lier, principalement pour lui proposer une trêve qui mettrait fin à leur combat sans aucun sens. Il ne faut pas beaucoup de pages à Alan Moore et Brian Bolland pour cerner le personnage et son univers, et faire ainsi le tour du sujet de façon totalement virtuose. Remise en question psychologique du Dark Knight, mise en parallèle entre les ennemis et effondrement de la notion de vigilante au profit de la justice dans les règles, *Rire et mourir* reste certainement l'œuvre courte la plus profonde de la saga *Batman*, jusque dans cette fin atypique où Batman et le Joker se voient brillamment résumés et analysés à travers une pirouette scénaristique tellement simple qu'elle en devient évidente. Un tour de force de la part de l'auteur du tortueux *Watchmen* ! **Stéphane MOÏSSAKIS**



THE DARK KNIGHT RETURNS (*BATMAN DARK KNIGHT*)
(FRANK MILLER, KLAUS JANSON & LYNN VARLEY)

Véritable renaissance du mythe initiée par un Frank Miller déchaîné, *The Dark Knight Returns* s'apparente à un album-somme aussi fidèle à l'image iconique de Batman que novateur dans sa conception jusqu'au-boutiste. Reprenant du service après 10 ans de retraite, le Dark Knight vieillissant va jusqu'au bout de son dilemme et devient un trublion socialement dangereux, même dans une ville rongée par la racaille mutante et une Amérique reaganienne menacée de guerre nucléaire, un trublion que seul Superman saurait arrêter. Graphisme vivifiant et découpage viscéral servent le propos de Miller, mêlant ses obsessions politiques à celles plus psychologiques du Dark Knight jusque dans un climax où les deux icônes de la DC, dans un combat monstrueux, refondent carrément les questionnements mythologiques du lecteur. CHOC !!!

Stéphane MOÏSSAKIS

WAR ON CRIME (*GUERRE AU CRIME*)
(PAUL DINI & ALEX ROSS)

Marcus, petit garçon du ghetto black de Gotham, voit ses parents assassinés. Témoin de cela et projetant dans l'enfant son passé tragique, Batman va tout faire pour éradiquer le crime de Gotham et sauver Marcus d'un destin voué à la délinquance. Le génial dessinateur Alex Ross connaît bien le personnage de Bob Kane, mais dans ce one shot écrit par Paul Dini, il le transfigure littéralement en lui rendant à la fois toute son envergure mythologique et son dépouillement monolithique. Suite de tableaux à la fois puissamment iconiques et d'une naïveté émouvante, monument graphique élevé à la mémoire du héros, *Guerre au crime* est sans doute, avec la série animée également scénarisée par Dini, l'une des plus belles contributions post-modernes à la revivification d'un mythe essoré par ses déclinaisons successives.

Arnaud BORDAS

BATMAN / GRENDEL
(MATT WAGNER)

En 1991, DC Comics approche Matt Wagner, le créateur de la mythologie *Grendel*, pour lui proposer un crossover entre son propre univers et celui du Dark Knight. Le projet verra le jour deux ans plus tard sous la forme d'un comic-book en deux parties (*Devil's Riddle* et *Devil's Masque*, d'une cinquantaine de pages chacun), dans lequel Batman doit affronter un mercenaire travaillant à la solde des Grendel, envoyés à Gotham City pour récupérer le crâne de leur maître Hunter Rose, exhibé dans le musée de la ville. Dans cette aventure où tous les coups bas sont permis, le Dark Knight lutte avec lui-même pour éviter de plonger dans la folie psychotique qui le caractérise, mais devra néanmoins sortir de ses gonds à plus d'une reprise pour tenir tête à cet adversaire maléfique et dénué de toute émotion. Empoignades musclées, duels d'une rare beauté et scénario très inspiré sont au programme de ce crossover magnifié par les traits de Wagner, plus en forme que jamais.

Damien GRANGER

NOS ALBUMS PREFERES

Plutôt qu'une longue rétrospective sur le personnage créé par Bob Kane il y a maintenant 66 ans, voici une sélection absolument subjective et non exhaustive de nos albums préférés, qui ne représentent que la partie émergente de l'iceberg. Bonne lecture !

BATMAN : YEAR ONE (*BATMAN : ANNÉE 1*)
(FRANK MILLER & DAVID MAZZUCCHELLI)

Bruce Wayne revient à Gotham, où il n'a pas mis les pieds depuis son enfance. Le flic James Gordon, lui, vient d'être muté dans la grande cité. Les deux personnages vont découvrir une ville gangrenée par la corruption et le crime. Le lecteur assiste donc ici à la naissance de Batman et aux premiers pas du futur commissaire Gordon. Les deux parcours, mis en parallèle par le biais des deux voix-off qui racontent l'histoire, se recoupent peu à peu jusqu'à un final de toute beauté qui pose les personnages tels qu'on les connaît. Polar urbain réaliste et noir écrit par Miller, où l'on assiste aux premiers déboires du Caped Crusader et aux atermoiements conjugaux de Gordon, *Année 1* bénéficie des dessins du talentueux David Mazzucchelli, qui mêlent avec brio ligne claire épurée et naturalisme underground.

Arnaud BORDAS

THE CULT (*ENFER BLANC*) (JIM STARLIN & BERNIE WRIGHTSON)

Chef-d'œuvre méconnu inscrit dans le sillage de la refondation initiée par *The Dark Knight Returns*, *Enfer blanc* est l'une des aventures les plus extrêmes et les plus violentes de Batman. Le justicier nocturne apparaît dès le début enchaîné et en proie à des hallucinations. Capturé par Blackfire, un mystique illuminé qui prend des bains de sang et qui règne sur une armée de clodos depuis son repaire dans les égouts de Gotham, Batman passe la majorité du récit à ressasser ses névroses et ses peurs. Sauvé par Robin mais brisé psychologiquement, il ira même jusqu'à envisager sa fuite de Gotham, avant de se ressaisir et de massacrer Blackfire et ses fidèles. Époustouflante relecture du mythe d'Orphée servie par le trait puissant et gothique du grand Bernie Wrightson, *Enfer blanc* est un must à (re)découvrir de toute urgence.

Arnaud BORDAS

CRAZY KUNG-FU DE STEPHEN CHOW

CHOW DEVANT !

Léger comme une bulle de savon, percutant comme un marteau-pilon, CRAZY KUNG-FU mélange les genres, les registres, les influences et les plaisirs avec une agilité magistrale.

Il y a comme ça, des films si instantanément réjouissants, qu'ils mettent la banane dès les premières secondes de projection. Dans le genre, l'ouverture de **Crazy Kung-Fu**, véritable profession de foi du fabuleux spectacle qui va suivre, est l'une des plus puissantes qu'il nous ait été donné à voir depuis longtemps. Démarrant sur les chapeaux de roue tel un film de kung-fu, se poursuivant comme une comédie hongkongaise avant un court mais tétanisant virage dans le film de gangsters, cette introduction frôle la reconstitution historique luxueuse avant de s'engouffrer soudainement dans une comédie musicale totalement dévergondée. « Dévergondé » : voilà bien le terme qui définit à la perfection le nouveau film de Stephen Chow... À moins qu'il ne s'agisse du film du Stephen Chow « nouveau ». Car si l'on avait pu considérer **Shaolin Soccer** comme le pinacle d'un réalisateur au mieux sympathique, on peut a posteriori penser qu'il marquait la révélation d'un metteur en scène qui venait de délimiter son terrain de jeu idéal.

Nous replongeant dans le Shanghaï des années 40, **Crazy Kung-Fu** raconte comment la bâtisse la plus pourrie du quartier le plus pauvre de la ville devient la cible privilégiée du terrible Gang des Haches. Mais alors que les truands pensent trouver là des habitants corvéables à merci, ils vont découvrir que cette véritable porcherie sert de retraite à des maîtres en arts martiaux d'exception. Initiateur malgré lui du conflit, l'aspirant mafieux Sing (Stephen Chow) va se retrouver au centre de cette bataille homérique où les apparences sont souvent trompeuses.

S'il y a bien un élément qui défie avec panache toute logique cartésienne dans **Crazy Kung-Fu**, ce ne sont pas tant les combattants élastiques du film que son scénario. Construit de guingois, virevoltant d'une intrigue à une autre, jonglant avec les registres sans aucune pudeur, cédant à des facilités parfois honteuses et satisfaisant les penchants narcissiques de Chow avec une finesse hippopotamesque, **Crazy Kung-Fu** bafoue tous les préceptes du parfait petit raconteur d'histoires. Et pourtant, aucune lourdeur ou progression ahanante ici. Ce grand bric-à-brac est cimenté par une maestria évidente, de celles qui appartiennent aux insolents accomplissant des miracles sans effort. Alors certes, on sait qu'en réalité ce fut loin d'être le cas, que Stephen Chow a changé considérablement son script en cours de tournage, que le plateau fût le témoin de frictions parfois violentes avec une partie de l'équipe, que Chow s'est montré souvent dur et colérique... Reste que le réalisateur ne semble jamais être entré en

conflit avec l'essence même de ce projet d'une souplesse aérienne. À cela, une seule explication : c'est moins le film qui sied à la perfection à Chow, que carrément l'univers dans lequel il s'inscrit.

Il y a en effet dans **Crazy Kung-Fu** une référence directe à **Shaolin Soccer** laissant entendre que Chow se démarque ouvertement de son précédent succès. On pourrait tout aussi bien croire qu'il s'agit de l'inverse : malgré leurs évidentes différences (l'époque, le genre, la construction narrative), les deux films partagent un univers très particulier où les caractéristiques physiques et sentimentales des personnages répondent à des lois bien différentes du nôtre. Un monde qui doit beaucoup aux cartoons américains (et sur ce point, **Crazy Kung-Fu** enterre bien des tentatives yankees de faire du Chuck Jones en live), à l'humour de l'archipel hongkongais, aux comics, à la japanimation, aux films de baston asiatiques, et dont la réussite repose en large partie dans l'utilisation du numérique, manifestement LA technologie qui a décomplexé le cinéma de Stephen Chow.

Finalement, s'il ne devait rester qu'un genre auquel rattacher **Crazy Kung-Fu**, ce serait sans aucun doute la comédie musicale. Non pas pour les rares séquences dansées, ni parce que le réalisateur fait une référence très appuyée à Ginger Rogers et Fred Astaire, mais parce que l'énergie qui anime ce film répond à la règle d'or du genre : évoluer dans un monde où tout s'ordonne en une harmonie idéale. Nous n'irons donc peut-être pas jusqu'à dire que **Crazy Kung-Fu** est un film parfait (quoique...), mais on peut par contre affirmer que l'univers si atypique dans lequel il s'inscrit ne connaît aucune faille. Espérons que Stephen Chow continue à l'explorer, parce qu'on retournerait bien y faire un tour...

Julien DUPUY

GONG FU. CHINE/HK. 2004. RÉAL.: STEPHEN CHOW. SCÉN.: STEPHEN CHOW, TSANG KAN CHEONG ET CHAN MAN KEUNG. DIR. PHOT.: POON HANG SANG. MUS.: RAYMOND WONG. PROD.: STEPHEN CHOW, CHUI PO CHU, JEFF LAU, BILL BORDEN ET DAVID HUNG POUR COLUMBIA PICTURES FILM PRODUCTION ASIA. INT.: STEPHEN CHOW, YUEN WAH, LEUNG SIU LUNG, DONG ZHI HUA, CHIU CHI LING, XING YU, CHAN KWOK KWAN, LAM TZE CHUNG, JIN KAI MAN... DUR.: 1H39. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 8 JUIN 2005

interview

STEPHEN CHOW REALISATEUR KUNG-FU MASTER

STAR NUMÉRO UN DU CINÉMA HONGKONGAIS DEPUIS PLUS D'UNE DÉCENNIE, STEPHEN CHOW EST EN PASSE DE DEVENIR AUSSI CÉLÈBRE EN OCCIDENT QUE LES LEADERS DE L'HUMOUR OUTRE-ATLANTIQUE. RETOUR SUR **CRAZY KUNG-FU**, DERNIÈRE LIVRAISON EN DATE DU CADOR COMIQUE.

Ci-dessus, de haut en bas : Stephen Chow fait son Matrix. En moins solennel et encore plus bourrin !!!

Stephen Chow sur le tournage. Faire rire est une affaire sérieuse.

Ci-contre, de haut en bas : Chow dans son rôle habituel de loser.

Les superbes tueurs harpistes du film. Leur mélodie est fatale !

Vous avez toujours rendu hommage à Bruce Lee dans vos films précédents. Ici, vous allez plus loin car c'est à toute l'industrie du cinéma kung-fu que vous rendez hommage.
C'est tout simplement parce que j'aime tous les films de kung-fu, c'est pour ça que j'ai réalisé **Crazy Kung-Fu**.

On remarque que cet hommage s'adresse aux films avec lesquels vous avez grandi, ceux des années 70. Deux figures de votre métrage en témoignent particulièrement : Leung Siu-Lung et Yuen Wah, deux stars de l'époque.
C'est vrai que leur présence représente clairement un lien avec ces films des années 70, mais je ne les ai pas seulement pris pour cette raison... Je trouve en plus que ces deux acteurs conviennent parfaitement à l'histoire et en particulier aux personnages qu'ils interprètent.

Plus étonnant, on retrouve aussi dans le casting le réalisateur de Chine Populaire, Feng Xiaogang (A World Without Thieves). Pourquoi l'avoir choisi ?
C'est un ami en fait, c'est pour cela que j'ai voulu l'inviter à jouer dans mon film.

Vous avez souvent laissé la part belle à vos collègues dans vos films précédents. Ici, vous poussez cela encore plus loin et vous vous mettez quasiment à l'écart. Est-ce dû au fait que vous étiez réalisateur ?
Ma présence à l'écran dépend de l'histoire. Dans **Shaolin Soccer**, j'étais aussi réalisateur, mais je tenais le rôle principal. Dans **Crazy Kung-Fu**, cela découle purement de la structure narrative du film elle-même : mon rôle était tout simplement moins présent.

Le personnage que vous interprétez est profondément dramatique. Vouliez-vous tenter de changer de registre par rapport à ce que vous aviez fait auparavant ?
Quand je regarde mes propres films, je ne les vois pas comme des comédies ou des histoires dramatiques ; je ne comprends pas trop ces distinctions. Pour moi, ce qui est important, c'est de raconter une histoire et dans mes films il y a beaucoup d'éléments différents : du rire, de l'action, du drame, etc... C'est très éclectique.

On a l'impression que vous avez été limité par la durée impartie. On sent que vous auriez été plus à l'aise avec une durée de trois heures pour pouvoir tout évoquer.
Une nouvelle fois, tout dépend de l'histoire. Personnellement, je n'aime pas les films trop longs, je m'assoupis assez rapidement.

Pour les chorégraphies, vous avez fait appel à Yuen Woo-Ping. Est-ce lié à sa reconnaissance internationale ou est-ce quelqu'un avec qui vous aviez envie de travailler depuis longtemps ?
Je cherchais déjà à contacter Yuen Woo-Ping avant **Matrix**. Mais à cause de son travail sur cette franchise, je n'avais en fait pas pu travailler avec lui plus tôt.

Lui avez-vous laissé les mains libres ou aviez-vous des idées bien précises sur ce que vous désiriez obtenir ?
J'avais tout en tête. Le travail s'est déroulé simplement : j'expliquais ce que je voulais obtenir à l'écran et ensuite, c'était à eux de rendre concrète cette idée.

Avec* Shaolin Soccer*, vous aviez rencontré quelques problèmes avec le distributeur américain, qui trouvait notamment que les scènes où vous apparaissiez torse nu n'étaient pas acceptables. Avez-vous rencontré des problèmes similaires avec Columbia pour ce film ?
Jusqu'à maintenant, je n'ai eu aucun écho à ce niveau, donc je pense qu'ils vont utiliser la version intégrale que j'ai tournée pour la sortie américaine et internationale. J'ai eu beaucoup de liberté durant le tournage, Columbia ne m'a pas mis de bâtons dans les roues. (*En définitive, la version américaine a bel et bien subi plusieurs coupes - ndlr*)

Parlez-moi un peu des effets spéciaux. Comment les avez-vous conçus ? Aviez-vous tout storyboardé ?
En fait, même si, bien sûr, certaines idées étaient là depuis le début, on a continué à en trouver de nouvelles jusqu'au dernier moment, en pleine postproduction.

Les SFX ne tenaient auparavant que très peu de place dans vos films, en dehors de* Sixty Million Dollar Man*. Depuis* Shaolin Soccer*, vous y avez recours plus souvent. Est-ce là une manière de paraître plus « international », de toucher un plus large public ?
Les SFX sont importants lorsque l'on veut réaliser des images très exagérées. Dans ce cas-là, il faut donc passer par le numérique. À mon avis, il y a de nombreux facteurs qui garantissent le succès d'un film, et un débordement d'effets spéciaux n'assurera pas forcément un carton au box-office. Pour les séquences de combat, grâce aux CGI, j'ai pu être beaucoup plus imaginatif et créatif, cela m'a permis de réaliser des choses beaucoup plus « fantastiques ».

La quasi-totalité des acteurs et réalisateurs hongkongais partis « à la conquête » du marché occidental - John Woo, Ringo Lam, Jackie Chan... - ont énormément changé leur approche du cinéma. Vous, au contraire, restez dans la logique de vos précédents films et ne tentez pas d'occidentaliser ou d'adoucir votre travail.
Oui, effectivement, c'est bel et bien une décision consciente de ma part.

C'est amusant car il y a encore quelques années, la majorité des distributeurs et producteurs occidentaux, sans parler des critiques, disait que votre type d'humour serait incompréhensible ici et que vos films ne pourraient jamais sortir. Vous avez au final pourtant bien prouvé tout le contraire...
Le cinéma est toujours en train d'évoluer. Si l'on est persévérant et que l'on ne s'arrête pas d'apprendre de nouvelles choses, on peut faire de meilleurs films et ce sont ces derniers qui seront appréciés.

Il y a un très grand absent dans votre film, votre acolyte Ng Man-Tat. Y a-t-il une raison spéciale à cela ?
(rires) Il n'était tout simplement pas disponible !

Propos recueillis et traduits par Julien SÉVÉON

Ci-contre, de haut en bas : Le Gang des Haches dans toute sa splendeur.

La taulière surpuissante prend la pose. Faut pas la faire chier !

Ci-dessous : Quand Chow verse brillamment dans la fantasy, avec un petit air de *L'Armée des ténèbres*.

« Dans mes films, il y a beaucoup d'éléments différents : du rire, de l'action, du drame... C'est très éclectique. »

interview

TOMMY TOM PRODUCTEUR DES EFFETS SPECIAUX VISUELS POUR CENTRO DIGITAL PICTURES VIRTUAL FIGHTER

CELA FAIT DES ANNÉES QUE NOUS GUETTIONS L'OPPORTUNITÉ DE VOUS PARLER DE LA SOCIÉTÉ D'EFFETS SPÉCIAUX HONGKONGAISE CENTRO. DE **THE STORM RIDERS** À **THE EYE** EN PASSANT PAR **A MAN CALLED HERO**, CHACUN DE LEUR COUP D'ÉCLAT A TÉMOIGNÉ D'UNE ABSENCE TOTALE D'INHIBITION QUANT À L'UTILISATION DU NUMÉRIQUE, ALLIÉE À UNE RIGUEUR TOUTE ANGLO-SAXONNE. UN MÉLANGE DÉTONANT QUI A SÉDUIT QUENTIN TARANTINO PUISQU'IL LES A DÉBAUCHÉS POUR **KILL BILL** (ILS ONT RÉALISÉ UNE TRIPOTÉE D'EFFETS SPÉCIAUX INVISIBLES POUR LA SCÈNE DU COMBAT DANS LA MAISON DE THÉ), ET SURTOUT QUI VA TOTALEMENT MÉTAMORPHOSER LE CINÉMA DE STEPHEN CHOW À PARTIR DE **SHAOLIN SOCCER**. LES 560 PLANS TRUQUÉS DE **CRAZY KUNG-FU** PROUVENT D'AILLEURS À QUEL POINT LE TRAVAIL DE CENTRO FUT PRIMORDIAL DANS LA RÉUSSITE DE CE BIJOU DE LA COMÉDIE D'ACTION.

***J'ai la sensation que la relation qu'entretient Stephen Chow avec les effets spéciaux s'est considérablement améliorée entre* Shaolin Soccer *et* Crazy Kung-Fu...**

Je n'oserais pas dire qu'elle s'est améliorée, mais elle a certainement beaucoup changé. Sur **Shaolin Soccer**, Stephen n'était pas du tout à l'aise avec notre travail, et du même coup il ne nous faisait pas confiance. Il était très inquiet et nous devions constamment le rassurer et le convaincre de ne pas rabaisser ses ambitions. C'était une lutte incessante. Sur **Crazy Kung-Fu**, nous avons dû faire face à l'extrême inverse : Stephen avait une confiance totale en notre travail et pensait nos capacités illimitées. Ce qui, vous l'imaginez bien, ne nous a pas facilité le travail. (rires) Quand je dis cela, je ne fais pas vraiment référence à la complexité des effets spéciaux, mais au fait que notre contribution était plus mêlée à sa mise en scène, à son rôle de « conteur ». Par exemple, nous étions présents aux réunions sur le scénario, et il nous est arrivé de suggérer des éléments importants concernant celui-ci, comme par exemple ce nuage qui se transforme en bouddha. Nous avons même soumis des idées pour des plans qui ne demandaient pas notre intervention. Ce qui reste inchangé, par contre, entre **Shaolin Soccer** et **Crazy Kung-Fu**, c'est que dans les deux cas, nous devions accomplir des effets spéciaux totalement inédits, et donc progresser en terrain inconnu. Nous avons dû concevoir de nombreux logiciels pour ce film et faire une quantité énorme de tests avant de parvenir à un résultat convaincant.

Je crois savoir d'ailleurs que vos canons de production sur ce film tenaient plus des productions américaines qu'hongkongaises...

Déjà, je dois vous dire que de notre point de vue, **Crazy Kung-Fu** est une production américaine, puisque c'est un film produit majoritairement par Columbia Pictures. Ensuite, nous avons en effet bénéficié de beaucoup plus de temps et d'argent qu'à l'accoutumée. Nous avons eu plus de quatre mois de préproduction et huit mois pour réaliser en post-production les effets spéciaux, ce qui est inimaginable pour le commun de la production cinéma de Hong Kong.

« Nous avons dû concevoir de nombreux logiciels pour ce film et faire une

Ce confort de production a dû vous permettre d'extrêmement bien préparer votre travail...
Oui, nous avons passé beaucoup de temps à faire des storyboards, à concevoir des animatics, et à regarder des vieux films de kung-fu, comme par exemple un classique en noir et blanc des années 60 que tous les Hongkongais connaissent (1). Stephen nous avait expressément demandé de nous référer à ce film pour la création des scènes dans lesquelles des assassins tuent à coup d'instrument de musique leur adversaire. À l'origine, l'effet était obtenu très simp ement, en peignant à même la pellicule les ondes tueuses. Là, il s'agissait de revisiter ce concept par le biais du summum de la technologie numérique. Ce n'est certainement pas la séquence la plus compliquée de **Crazy Kung-Fu**, mais c'est par contre notre préférée à Centro. Nous avons également regardé beaucoup de ***Looney Tunes***, notamment pour la séquence de poursuite entre Qiu Yuen et Stephen Chow. Nous avons même fait un montage des cartoons de Bip-bip et le Coyote pour mieux définir le look de cette scène. Beaucoup d'effets des cartoons reposent sur leur façon d'agencer les plans. Les gens pensent parfois que des séquences avec des partis pris graphiques aussi grotesques nous demandent moins de travail. C'est totalement faux, car le concept même nous impose d'obtenir un résultat très réaliste, notamment dans la qualité des composites. La scène étant déjà irréaliste en soi, nos effets spéciaux se doivent d'être irréprochables, au risque de s'aliéner les spectateurs. Là encore, nous devons remercier les producteurs et Stephen de nous avoir donné le temps de bien travailler cette scène. Stephen n'est pas du genre à nous presser au détriment de la qualité, ce qui est loin d'être courant à Hong Kong.

Vous est-il néanmoins arrivé de lui refuser certaines de ses demandes ?
Oui, mais nous avions toujours une solution de remplacement à lui proposer. Et puis, Stephen nous faisait confiance. Il savait que si nous nous disions dans l'incapacité de faire un effet, ce n'était pas par fainéantise. C'était toujours pour le bien du film. Par exemple, Stephen voulait initialement filmer la décapitation du chat avec l'animal dans le cadre. Pour nous, cet effet n'aurait jamais pu être convaincant de cette façon : nous aurions obtenu un résultat laid et qui allait nous demander un travail considérable. Nous lui avons donc proposé de filmer la mort du chat en ombre chinoise. L'effet spécial n'était pas simple pour autant. Il nous a fallu filmer un greffier sur fond bleu et l'incruster sur le toit. Puis, nous avons manipulé l'image obtenue pour la transformer en ombre, pour enfin animer une silhouette numérique du chat destinée à perdre la tête... Ceci étant dit, cet exemple est l'un des rares cas où Stephen nous a vraiment écoutés, parce que la plupart du temps, il n'en faisait qu'à sa tête. (rires) Mais l'ambition et la ténacité me semblent être deux qualités nécessaires pour faire un bon metteur en scène.

Jusqu'à quel point avez-vous travaillé en relation avec Yuen Woo-Ping et Sammo Hung, les deux chorégraphes des combats ?
Une large partie de nos effets spéciaux concernait les scènes de combat, car en plus des doublures numériques et des destructions d'objets réalisées en 3D, nous avons effacé nombre de câbles et de supports pour les cascadeurs. Notre collaboration était donc forcément très proche, quasiment autant qu'avec Stephen.

Vous pouvez peut-être nous dire pourquoi Sammo Hung a quitté le film en cours de tournage...
Officiellement, Sammo Hung est revenu à Hong Kong voir son docteur personnel parce qu'il était malade. Je ne vous en dirai pas plus... Yuen Woo-Ping est ensuite venu le remplacer. Ce changement a eu un impact important sur notre travail, car leur style de combat est très différent. Sammo Hung est beaucoup plus réaliste, et Yuen Woo-Ping préfère utiliser abondam-

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Le plan filmé par Stephen Chow.

Modélisation du visage de The Beast en phase de transformation.

Le masque virtuel texturé avant l'incrustation.

Le plan final, digne des reapers de Blade II.

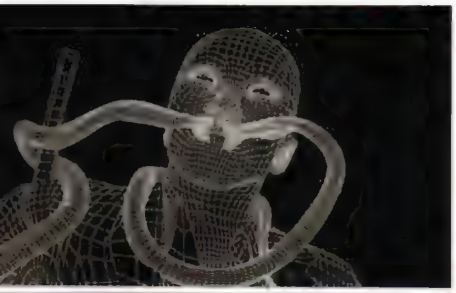
Toutes les destructions massives ont été réalisées en 3D, avec le plan initial.

La duplication du décor sous 3D S-Max.

La texture à base de photos prises sur le tournage.

Le résultat final.

quantité énorme de tests avant de parvenir à un résultat convaincant. »



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : La phobie des reptiles de Chow a obligé Centro à recréer des serpents en 3D. Première étape, décalquer les mouvements de la tête de Chow, pour mieux caler l'animation des reptiles.

Les serpents sont ensuite habillés par des photos de vrais reptiles.

On efface du plan initial des petites pinces placées sur ses lèvres pour simuler la morsure des serpents.

Le résultat final, une fois les serpents incrustés.

ment les trucages, surtout depuis son expérience sur la trilogie **Matrix** et sur **Kill Bill**. Vous pouvez d'ailleurs constater par vous-mêmes ces différences en comparant les tout premiers combats de **Crazy Kung-Fu**, chorégraphiés par Sammo Hung, aux suivants, pris en charge par Yuen Woo-Ping. En tout cas, il était pour nous plus agréable de travailler avec ce dernier, surtout que nous avions eu l'occasion de collaborer sur **Kill Bill**.

Stephen Chow est réputé pour son goût de l'improvisation. Jusqu'à quel point vous a-t-il ajouté du travail durant la conception du film ?

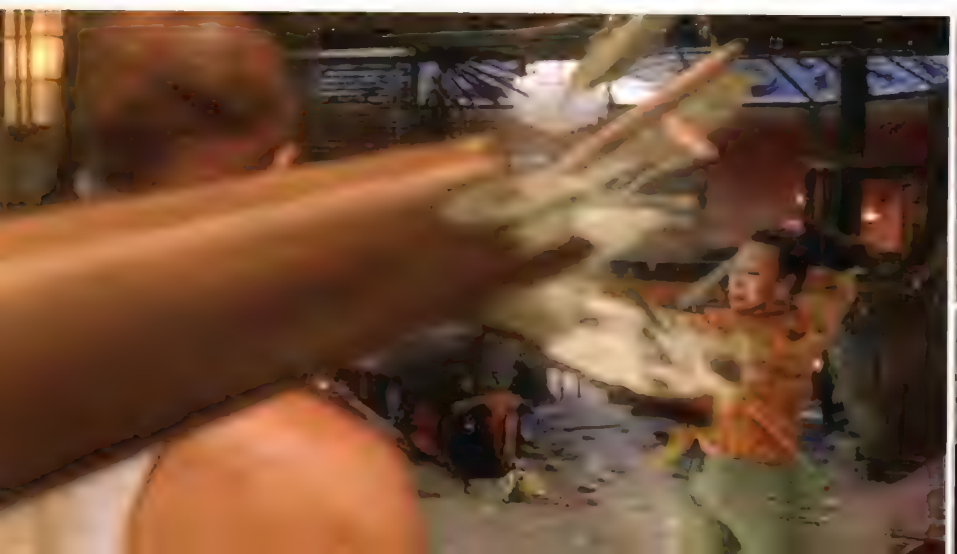
C'était en permanence, et surtout durant le tournage. Souvent, il changeait sa façon de filmer une scène en y intégrant les possibilités que lui offrait le numérique. Plus que sur **Shaolin Soccer**, **Crazy Kung-Fu** était un processus très créatif, toujours en évolution. À l'inverse, il ne nous a rajouté que très peu de plans truqués durant la postproduction, et heureusement car lorsque c'était le cas, les conditions de travail viraient rapidement au cauchemar. Par exemple, lorsque Sing part chercher The Beast dans l'asile, il y a un plan inspiré de **Shining**, avec un travelling au ras du sol. Et bien Stephen nous a demandé durant la postproduction d'ajouter des crapauds sur le sol.

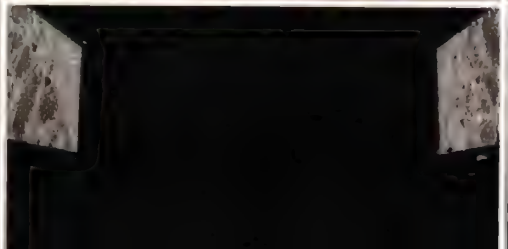
Je n'avais même pas remarqué qu'ils étaient numériques !

Merci, nous sommes très fiers de cet effet. Ce qui était très difficile, c'est que nous devions reproduire le mouvement de caméra pour que nos batraciens virtuels collent bien au sol. Mais le plan était sombre, le décor épuré, et repérer le mouvement dans ces conditions fut très difficile. Il faut en effet que votre logiciel de « tracking » possède des points de repère rigides sur le décor, pour pouvoir reproduire le mouvement de la caméra. Ça peut être un poteau, un cadre, bref un élément de décor précisément défini. Or, il n'y en avait pour ainsi dire pas sur ce plan ! Pour créer les animaux, nous avons acheté au marché aux poissons de Hong Kong des crapauds, et nous les avons tués après les avoir bien observés. Ensuite, nous avons scanné leur peau. Nous avons procédé de la même façon pour les deux serpents qui mordent Stephen...

Pouvez-vous nous parler plus longuement de cette scène incroyable ?

Ce qu'il faut savoir tout d'abord, c'est que nous aurions pu utiliser de vrais serpents, mais Stephen en a une peur bleue. C'est donc à cause de sa phobie qu'ils sont en 3D. (rires) Je crois qu'au final, un seul plan large utilise de vrais reptiles, tout le reste sort des ordinateurs de Centro. Ce qui nous inquiétait beaucoup, c'est que ces





« Pour la seule scène où des serpents mordent Stephen Chow aux lèvres, trois artistes ont dû travailler à plein temps durant un trimestre entier ! »

animaux virtuels devaient être en très forte interaction avec son visage. J'ai résolu le problème en fixant deux petites pinces reliées à des filins sur les lèvres de Stephen. Durant le tournage, et suivant ses mouvements, nous tirions sur les filins, ce qui faisait bouger son visage. Il nous a suffi ensuite d'effacer les pinces et les fils, puis d'incruster les deux serpents et de les animer en fonction des mouvements de bouche de Stephen. Croyez-le ou non, mais animer des serpents s'est révélé être spécialement ardu. Le timing notamment est très difficile à saisir, et nous avons dû regarder quantité de documentaires animaliers avant de parvenir au résultat que vous avez vu. Trois artistes ont travaillé à plein temps durant un trimestre entier sur cette seule scène.

Vous avez réalisé d'importantes destructions de décors dans le film. Je pense à la scène du casino, mais aussi à la séquence finale. Et pourtant, je n'ai pas l'impression que vous ayez utilisé des modèles réduits.

Non, en effet, tout a été réalisé en 3D, à partir d'une énorme quantité de photos prises sur le plateau, mais aussi des plans des décors fournis par le chef décorateur. Nous aurions aimé utiliser des modèles réduits, mais dans ces deux cas, ils ne nous auraient été d'aucun secours. Stephen cherchait à obtenir des effets impossibles à réaliser en réalité. Concernant le casino, il nous a demandé de nous référer aux explosions atomiques : vous avez toujours un bref instant durant lequel les débris restent suspendus en l'air, comme s'ils défiaient la gravité. Ensuite, tout s'effondre, propulsé par le souffle de l'explosion. Ce qui signifie que tous vos débris doivent suivre une trajectoire très spécifique, que vous ne pouvez obtenir qu'en 3D. Pour la main de bouddha, là encore pour obtenir une explosion qui convienne aux pouvoirs du héros, nous devions nous passer de modèles réduits. Nous avons donc tourné la scène avec le trou en forme de main déjà creusé dans le sol, et ensuite nous l'avons recouvert numériquement pour mieux creuser ce gouffre par l'explosion. Au final, les seuls éléments réels utilisés dans ces scènes sont quelques fumerolles filmées sur fond noir que nous avons ensuite composées dans la séquence.

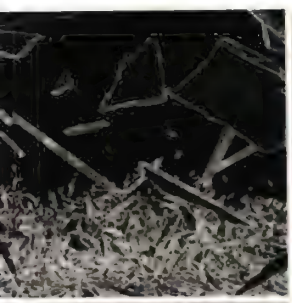
Sur quel film travaillez-vous actuellement ?

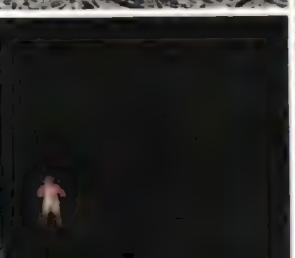
Nous sommes sur **The Promise**, une superproduction réalisée par Chen Kaige. Mais c'est surtout le projet suivant qui nous ravit, puisqu'il est très probable que nous travaillions très prochainement sur... la suite de **Crazy Kung-Fu** !

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY (Special Thanks to Tommy TOM)

(1) : Il s'agit du film **Buddha's Palm** (1964) de Ling Yun.

Ci-dessus :
Tous les crapauds de ce plan sortent des ordinateurs de Centro. Le plan initial (en haut, à gauche) est numérisé, et le mouvement de caméra est repéré (photo en bas, à gauche), afin d'incruster les batraciens virtuels (ci-dessus)



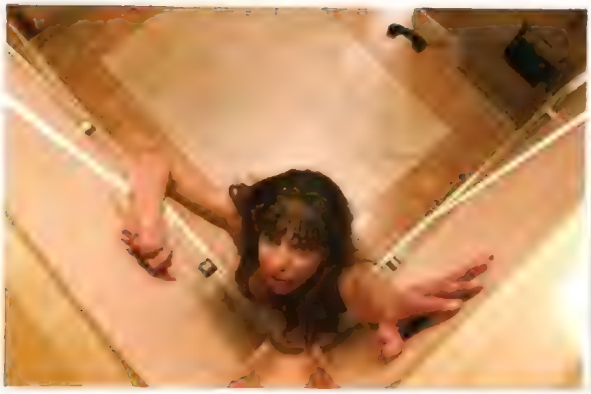


Ci-dessous :
L'une des séquences de destruction les plus complexes réalisées par Centro à partir d'un plan entièrement vierge (en haut, à gauche). Entre animation de particules et animation de reconstitution du décor en 3D, Centro est parvenu à recréer un plan inspiré des explosions atomiques.

CURSED DE WES CRAVEN

LOUP Y ES-TU ?

Voilà enfin le dernier Wes Craven. Sorti d'un development hell comme seul Hollywood en génère, CURSED déboule en catimini sur nos écrans, dans l'indifférence quasi générale. Alors, gros nanar honteux ou chef-d'œuvre maudit et incompris ? Après visionnage, peu de chance d'opter pour la seconde solution...



Ci-contre, de gauche à droite :
Jenny (Mya, la chanteuse pop préférée de Fausto) tente vainement de s'échapper en se frottant contre un mur. La fin est proche ma vieille...

Jimmy Hudson (Jesse Eisenberg) lutte par tous les moyens pour ne pas devenir à son tour un loup-garou. Hé mec, elle n'est pas en argent ta pelle...

Ellie Hudson (Christina Ricci), une belle brune mordue par un lycanthrope qui pourrait bien être son... Oh puis vous verrez !

Attention, il est préférable d'avoir vu le film avant de lire l'article ci-contre, sous peine d'en connaître la fin.

Tant que l'on continuera à faire des films, des divergences artistiques existeront entre réalisateurs et producteurs. Beaucoup de grands noms se sont ainsi heurtés à l'incompréhension de leurs financiers, le dernier exemple en date étant les déconvenues rencontrées par Paul Schrader avec Warner sur **L'Exorciste – au commencement**. Mais si la logique du studio susmentionné est presque compréhensible (en gros ne surtout pas déranger le cerveau du spectateur avec un film trop intello, mettons lui des hyènes en synthèse et une fausse Linda Blair à la place !), il n'en est plus de même concernant celle de Dimension, dont l'acharnement inconscient à se saboter de l'intérieur laisse parfois perplexe. Résultat, Dupuy nous concocte un dossier doublé d'un abécédaire pas piqué des hannetons, tandis que Craven renie définitivement son cinéma avec un film douloureux, révélateur d'un Hollywood capable du pire lorsqu'il s'agit de faire du fric sans trop se fouler. N'y voyez pas là une fatwa contre le père de Freddy Krueger, sa filmographie regorgeant de séries B très réussies (**La Colline a des yeux**, **Shocker**, **L'Emprise des ténèbres**...), mais dans le cas présent, il paraît fort impossible de s'étendre en louanges sur son dernier rejeton sous peine de passer pour le faux cul de l'année. Le plus embarrassant dans tout ce gâchis est qu'une fois la projection terminée, il semble bien difficile de croire que Dimension exigea de Wes Craven et de Kevin Williamson (soit la Dream Team derrière l'atomisant succès de **Scream**) une refonte totale du projet pour cause de mimétisme scénaristique screamien, tant **Cursed**, en l'état actuel, lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Pour faire simple, le « Ghost Face » est ici remplacé par un loup-garou s'acharnant sur Ellie (Christina Ricci), une working girl évoluant à Hollywood, et sur son jeune frère Jimmy (Jesse Eisenberg), la tête de turc du bahut. Lycanthropes à leur tour, Ellie et Jimmy n'ont plus qu'une seule solution pour briser la malédiction : démasquer et abattre le mystérieux poilu. Clairement balisé jusqu'au whodunit, le déroulement du récit est donc semblable en tous points à celui de **Scream**. Pas de surprises donc, Craven et Williamson poussant même la contrefaçon jusqu'à faire endosser à nouveau la défroque du coupable au petit copain de l'héroïne, Jake (Joshua Jackson), dont la fâcheuse tendance à travailler en binôme nous rappelle bien des souvenirs. C'est dire l'opportunisme de cette entreprise, véritable gouffre financier dont l'addition totale s'élèverait à pas moins de 80 millions de dollars ! La mise en scène plate et impersonnelle de Craven, les CGI foireux des bestiaux (aussi « bons » que ceux du plus très jeune **Loup-garou de Paris**), l'absence totale de gore (faut le faire avec un film de lycanthropes), et le ton ado « gay friendly » de l'ensemble (on dirait un épisode de ***Dawson*** avec des poils, coming-out déplacé à l'appui) finiront de nous terrasser. À l'arrivée, **Cursed** ressemble à s'y méprendre à un show de télé-réalité où une poignée de stars déchues (dont Scott ***Happy Days*** Baio, has been de chez has been interprétant ici son propre rôle) tentent le come-back en refaisant ad nauseam ce pourquoi ils sont devenus célèbres un jour. La bonne nouvelle ? Dimension pensait déjà en faire une trilogie, mais s'est ravisée depuis la sortie catastrophique du film en salles. De toute façon, on connaissait déjà l'histoire.

Alexandre BUSTILLO

USA. 2004. REAL.: WES CRAVEN. SCEN.: KEVIN WILLIAMSON. DIR. PHOT.: ROBERT MCLACHLAN. MUS.: TOM HIEL, MARCUS TRUMPP ET MARCO BELTRAMI. PROD.: MARIANNE MADDALENA, KEVIN WILLIAMSON, DANIEL K. ARREDONDO, JENNIFER D. BRESLOW, DIXIE J. CAPP ET JULIE PLEC POUR DIMENSION FILMS, OUTERBANKS ENTERTAINMENT ET CRAVEN-MADDALENA FILMS. INT.: CHRISTINA RICCI, JESSE EISENBERG, JOSHUA JACKSON, SHANNON ELIZABETH, ERIC LADIN... DUR.: 1H30. DIST.: TFM. SORTIE LE 29 JUIN 2005.

S'IL NE DEVAIT RESTER QU'UN SEUL FILM POUR ÉTABLIR LA STUPIDITÉ DES CANONS DE PRODUCTION DE DIMENSION, CURSED SERAIT LE PRÉTENDANT LE PLUS ÉDIFIANT. HISTOIRE D'UN DES TOURNAGES LES PLUS CHAOTIQUES ET ABSURDES QU'AIT CONNU HOLLYWOOD...

Making-of Cursed
Maudit soit-il !

Sur cette page :
Un loup-garou made in KNB, après récupération de la bête confiée à Rick Baker.

Ellie et Jimmy réunis sous le signe du loup !

Nous sommes fin 2002 lorsque Harvey Weinstein lance à grand renfort d'annonces aguichantes la production de ce qui sera, à coup sûr, l'un des événements majeurs du cinéma fantastique en 2003 : *« Wes Craven et Kevin Williamson vont révolutionner le film de loups-garous ! »* fanfaronne-t-il dans la presse spécialisée. *« Kevin a d'ailleurs écrit un script drôle, effrayant et bourré de surprises, à l'image du premier* **Scream**. *»* Mais dans les coulisses de la production, tout le monde sait qu'Harvey ment : le soi-disant petit bijou signé par Williamson est encore un brouillon dont le dernier tiers reste à inventer. Ce genre de situation demeure pourtant le commun des productions Dimension, et les Weinstein lancent le tournage en mars 2003, prévoyant de sortir leur blockbuster horrifique à la fin de l'été suivant. Cette précipitation n'est pas sans conséquence : la préproduction ne laisse que très peu de temps à Rick Baker et ses assistants pour construire les lycanthropes. Payé une petite fortune, Baker a cependant accepté exceptionnellement de travailler dans l'urgence, lui qui exige habituellement des délais décents. Williamson s'apprête de son côté à terminer le scénario en plein tournage, tandis que Christina Ricci n'est engagée que deux semaines avant le début des prises de vue. Malgré la confiance affichée des Weinstein, il semble déjà évident que la sortie du film devra être décalée de plusieurs mois, probablement durant la période d'Halloween.

RECULER POUR MIEUX SAUTER

Mais les prévisions les plus catastrophiques vont rapidement se révéler être sacrément optimistes. Au bout de onze semaines de tournage, les Weinstein imposent en effet un hiatus d'un mois. Les rushes ne conviennent à personne, Rick Baker a accumulé un retard important, et Williamson a écrit un troisième acte que tous jugent exécrable. Car même si rien ne semble tourner rond sur **Cursed**, c'est finalement le script qui pose le plus de problèmes : on y raconte comment trois habitants de Los Angeles, tous acquinés avec Hollywood (Craven désire insuffler un sous-texte critique envers le milieu du cinéma), sont mordus par un loup-garou. Ellie (Christina Ricci), l'héroïne, est la petite amie de Vince Winston (Skeet Ulrich), tandis que Jimmy (Jesse Eisenberg) incarne un troisième larron qui croisera la route des tourtereaux suite à des péripéties poussives. Williamson échouant à l'impliquer correctement dans la trame centrale. Malgré cet onéreux faux départ, les Weinstein espèrent que l'arrêt de la production portera ses fruits. Ce sera certes le cas, mais ils seront totalement volés.

Finalement, cette pause qui ne devait pas excéder un mois se poursuit jusqu'en septembre 2003. Entre-temps, Kevin Williamson a réécrit la totalité du scénario, si bien que 90 % de ce que Craven a filmé devient inutilisable. Ricci joue désormais la sœur de Jesse Eisenberg. Son personnage doit donc changer de nom de famille et nombre des dialogues doivent être retournés en conséquence. Mais il y a plus grave : les loups-garous de Rick Baker ont enfin été dévoilés et leur look très audacieux (pelage blanchâtre, yeux clairs, dents acérées pointées vers l'extérieur de la mâchoire) déplait grandement aux Weinstein. Vexé (il aurait déclaré à Craven que *« Personne ne peut critiquer mon travail ! »*), Baker quitte le projet et, dans la foulée, ferme sa société,

Cinovation. Ses loups-garous sont finalement récupérés par KNB, qui désosse les costumes pour concevoir des monstres plus consensuels. Cette longue pause a surtout démotivé le casting. Tandis que les personnages de Heather Langenkamp, Scott Foley et Robert Forster disparaissent du nouveau scénario, Omar Epps et Corey Feldman démissionnent. Mais c'est surtout le départ de Skeet Ulrich, dégoûté du traitement réservé à son personnage, qui pose problème. En déclarant forfait, le bellâtre de **Scream** force Ricci à retourner toutes leurs scènes en commun avec Joshua Jackson.

FAIRE ET DEFAIRE...

L'ambiance sur le (re)tournage de **Cursed** n'est donc pas à la fête. Craven est très peiné de devoir refilmer quantité de scènes qu'il a déjà réalisées, et l'on rapporte que Christina Ricci peste à tout bout de champ. En outre, puisqu'il faut conserver au maximum les résidus de la première session de tournage, la continuité devient un véritable enfer à respecter, et le montage en parallèle soulève des problèmes de raccord insoupçonnés. Tant est si bien que cette seconde session de tournage connaît un nouvel arrêt ! Entre-temps, Mandy Moore est remplacée par la chanteuse Mya, et la scène de la mort de cette dernière, qui devait survenir dans l'ouverture du film, est décalée à la moitié du métrage. La nouvelle sortie en salles est prévue en octobre 2004, soit un an après les pires prévisions annoncées au lancement du film. Reste que le calvaire est loin d'être terminé...

À la fin de l'année 2004 et après une très brève nouvelle séance de retakes, le tournage de **Cursed** semble être mené à son terme. Victime de ces faux départs en pagaille, le budget aurait atteint la somme astronomique de 80 millions de dollars. Même s'il continue à travailler sur le montage, Craven ne cache pas son immense lassitude : *« Nous aurions pu faire au moins trois films dans le temps que m'a accaparé* **Cursed**. » De leur côté, les Weinstein songent à une façon de rentabiliser au mieux ce dispendieux bâton merdeux. On parle même à l'époque de produire une suite qui réutiliserait une partie du matériel précédemment filmé et coupé. La solution finalement adoptée va se révéler être bien plus honteuse.

L'ULTIME ARNAQUE

Lorsque le film s'apprête à sortir en salles, Wes Craven continue de défendre son œuvre, tout en minimisant au maximum les problèmes survenus sur la production. Il ignore alors que les Weinstein fomentent un ultime mauvais coup dans son dos. Le réalisateur et Christina Ricci font en effet la promotion d'un film classé R. Ricci annonce par exemple dans ses entretiens la présence de plusieurs scènes de nu. Parallèlement, des projections-tests pas vraiment secrètes et diffusant ce montage sont organisées à Los Angeles, si bien que plusieurs critiques de fans fleurissent sur le Net, annonçant un film bancal mais qui a le mérite d'être gore et sexy. Ce que tous ignorent, c'est que les Weinstein s'apprêtent à sortir en salles un montage différent de celui-ci. Et pour cause : il est classé PG-13 ! Le **Cursed** qui est projeté sur grand écran le 25 février 2005 est donc un film que ni Craven, ni les comédiens et encore moins la critique « officielle » n'ont vu ! Totalement dénué de gore et de nudité, structuré n'importe comment, ce montage achève un film déjà moribond. *« Je ne peux plus gagner désormais, je n'ai plus qu'à courber l'échine et à me retirer »* déclare un Wes Craven désabusé, parti se réfugier dans le giron de Dreamworks pour tourner **Red Eye**. L'ultime entourloupette de Dimension ne permet cependant pas de rembourser la moitié du budget du film (promotion non incluse). Et ce projet qui devait signer la grande réunion des initiateurs de **Scream**, marque un divorce qui semble irrévocable et ce même si Harvey Weinstein fit des excuses à Wes Craven, admettant que lui et son frère ont accumulé les mauvais choix depuis le début de la production. *« Je ne dis pas que je ne ferai plus jamais de film avec Dimension »* déclare à ce propos Wes Craven. *« Par contre, si je retravaille avec eux, je veux avoir le final cut, un budget bien défini, et j'exigerai que le studio me laisse travailler seul, dans mon coin. »* Un incorrigible rêveur, ce Wes Craven...

Julien DUPUY

Ci-dessus, de gauche à droite :
Une tête coupée sanguinolente comme il faut. Ne vous y fiez pas, Cursed est tout sauf un monument de gore.

Ellie et Jimmy viennent de se planter en voiture, la lune est pleine, le début des emmerdes...

Ci-dessous :
Apparemment, Jenny n'a pas réussi à trouver la sortie. Résultat, un beau démembrement des familles et un strabisme qui risque d'en faire hurler de rire plus d'un.

Après des débuts cahotants dans des séries B parfois proches du Z et son explosion à la fin des années 1990 avec le néo-slasher, Dimension semble être rentré dans un état moribond. Et son futur divorce d'avec Disney en septembre prochain pourrait bien accélérer sa chute. Car sans vouloir jouer les oiseaux de mauvais augure, il semble aujourd'hui acquis que l'avenir de Dimension est pour le moins incertain. Entre bides retentissants, pénurie dramatique de projets excitants et trahison quasi systématique de leur image de marque, la firme semble avoir totalement rompu avec ses années dorées, où elle enchaînait les sleepers avec une apparente facilité. Doit-on regretter pour autant l'essoufflement de cette société qui eut un impact primordial sur le fantastique des dix dernières années ? Alors que la fin semble proche, il nous est apparu pertinent de se livrer à une rétrospective sous forme d'abécédaire des principaux faits qui ont jalonné l'existence de Dimension...

DIMENSION

A COMME AJOURNÉ

L'exploitation sur le sol américain du catalogue de Dimension (firme productrice mais aussi distributrice) laisse parfois songeur. Car si **Legend of Zu** ou **Dobermann**, pourtant achetés des fortunes, attendent encore d'être distribués, certaines productions maisons ont également mis quelque temps à parvenir tant bien que mal dans les salles, quand elles ont eu la chance d'être distribuées. Ainsi, si **Impostor** a connu une maigre sortie technique deux ans après la fin de son tournage, on attend encore des nouvelles de **Ritual**, faux remake du **Vaudou** de Jacques Tourneur terminé par Avi Nesher en... 2001 !

B COMME BELOW (ABÎMES)

Le montage est approuvé de tous, la critique est élogieuse, et pourtant, le chef-d'œuvre de David Twohy sera stocké pendant des mois, avant que Dimension décide finalement de le sortir à la va-vite, sur une combinaison ridicule de moins de 200 copies. Twohy devra même payer de sa poche pour que son film bénéficie d'un site Internet officiel. Logiquement, **Below** est un bide retentissant... Allez comprendre !

C COMME CARNAGE

Slasher post-**Vendredi 13** où un ermite brûlé vif s'emploie à dessouder des campeurs à coups de sécateur, **Carnage** marque les débuts opportunistes des frères Weinstein dans le septième art, en 1981. Tandis que leur mater et Bob s'occupent de la préproduction du film, Harvey l'écrit avant de confier la réalisation à Tony Maylam. Ce dernier ne fit plus rien de notable après, tandis que la mafia Weinstein créait Miramax, contraction des prénoms de Miriam et Max, les parents des deux frères prodigues. Peu doué pour l'exercice, Harvey Weinstein n'accoucha plus jamais de scénarios, après

avoir écrit celui de **Playing for Keeps**, le film qu'il réalisa en compagnie de son frère en 1986.

D COMME DISNEY

Pourtant affiliés, Miramax/Dimension et Disney se tirent la bourre depuis le début de la collaboration, et la guerre par films interposés entre les Weinstein et Michael Eisner, big boss de Mickey, reste très médiatisée. Dommages collatéraux de cette bagarre de pouvoir : **Dogma**, **Fahrenheit 9/11** et **Kids** (tous finalement distribués par des concurrents), des films qui font trop parler d'eux au goût d'Eisner, dont on raconte que la récente scission entre les deux parties serait son coup d'éclat avant sa retraite annoncée en 2006.

E COMME EHREN KRUGER

Aperçu comme un excellent scénariste sur **Arlington Road**, Ehren Kruger est vite devenu l'atout majeur de Dimension, notamment lorsqu'il a été question de remplacer Kevin Williamson sur **Scream 3**, dont le tournage a commencé quasiment sans script. Depuis rompu à l'exercice de la réécriture, Kruger a été chargé de revoir, entre autres, les copies de **The Brothers Grimm** (le prochain Gilliam, salement remonté paraît-il) ou encore

de A à Z

Mindhunters, et s'est même fait acheté un script poussiéreux du nom de **Reindeer Games**, qui deviendra **Piège fatal**, le dernier film de John Frankenheimer. Bref, un as du twist qui sent la raclette, mais surtout un talent gâché qui symbolise bien la déroute progressive de Dimension...

F COMME FRANCHISE

Des franchises fortes, Dimension en a à la pelle dans ses tiroirs. Problème, elles bénéficient toutes ou presque d'un traitement de nivellement vers le bas, ce qui est d'autant plus exaspérant lorsqu'on voit la qualité de leur matériau d'origine : que reste-t-il aujourd'hui de **Mimic**, **Hellraiser**, **The Crow**, **Children of the Corn** ou **Prophecy** ? Plus grand-chose, seulement une poignée de direct-to-DVD qualitativement discutables (la plupart inédits en zone 2) et quelques films ciblés pour une exploitation salles, mais si mauvais que personne n'ose les montrer. On se console comme on peut devant les rares réussites (**Mimic 3**) tout en maudissant les Weinstein d'avoir laissé en jachère trop longtemps de vraies bonnes histoires.

G COMME GREY

Homme de l'ombre à l'influence déterminante, Brad Grey a été le coprésident de Dimension depuis le premier semestre 2000. Bras droit de Bob Weinstein (le frère en charge de Dimension, Harvey s'occupant plus de Miramax), il fut l'homme de terrain qui contribua à structurer les productions souvent absurdement mal organisées de la firme. Signe incontestable de la débâcle : Brad Grey a annoncé en début d'année son départ pour Paramount.

H COMME HALLOWEEN

C'est une franchise déclinante que Dimension récupère en 1995 avec **Halloween 6**, film un temps envisagé avec Tarantino à l'écriture. Michael Myers ne sera ressuscité que trois ans plus tard, lorsque Kevin Williamson se penchera sur son cas avec **Halloween H20**. Le film est étonnamment réussi, et laisse présager le meilleur quant à l'avenir de la saga avant que le navrant **Halloween : Résurrection** ne nous fasse redescendre sur terre. Prévu pour la fin de l'année, **Halloween 9** ne devrait logiquement pas venir bouleverser cette nouvelle donne.

I COMME INFLATION

Pour pouvoir concurrencer les gros studios, les « indépendants » de Miramax/Dimension n'ont qu'un seul recours : le fric ! Bien que prudents au moment de leur explosion, les dirigeants de Dimension ont vite jeté l'argent par les fenêtres, dépensant des fortunes dans l'achat de franchises laissées sur le carreau (**Total Recall**, qui devient une série TV), investissant dans des noms de stars pour rien (Marlon Brando toucha 1 million de dollars pour une apparition dans **Scary Movie 2**, avant d'être remplacé par James Woods), mais aussi dans l'achat de scripts onéreux qui prendront la poussière. On raconte même que les sieurs Weinstein cocottent les talents qui les intéressent avec de l'argent de poche et qu'ils s'achètent leurs nombreux Oscars à coups de paniers de fruits envoyés aux membres de l'Académie. C'est aussi ça, le talent !

J COMME JOE CHAPPELLE

Si les frères Weinstein étaient Dark Vador, Joe Chappelle serait un Stormtrooper, brave soldat tombé comme une merde au front, pour la gloire et la défense de l'Empire. Le bonhomme commence par signer le plus mauvais épisode de la saga **Halloween** (l'épisode 6 en 1995) avant

de terminer **Hellraiser : Bloodline**. Après une adaptation décevante de Dean Koontz (**Phantoms**) et un thriller sorti en catimini (**Cybertraque**), Joe Chappelle s'enferme dans le carcan étriqué de la télévision. Une carrière avortée en somme.

K COMME KAÏRO

En pleine séance de retake de **Cursed**, Dimension stoppe le remake de **Kaïro** initié par un Wes Craven très motivé par ce projet. On peut d'ailleurs soupçonner le réalisateur d'avoir accepté de filmer du lycanthrope dans le seul but de réaliser ce film. Non seulement Dimension démotive ainsi l'un de ses poulains les plus précieux, mais de plus la firme loupe la vague asiatique qui gagne tout le cinéma fantastique américain avec **Le Cercle**, et plus tard **The Grudge**. Aujourd'hui, Dimension tente de rattraper le coche en lançant les remakes des films d'horreur coréens **Ryeong** de Kim Tae-kyeong et **Inhyeongsa** de Jeong Yong-ki.

L COMME LICENCIEMENT

Si les frères Weinstein sont très appréciés des talents créatifs « publics » qui les entourent, on ne peut pas en dire autant des employés travaillant dans l'ombre. Sur les 25 % de ceux qui ont été licenciés ces dernières années du fait des problèmes financiers de la compagnie, une trentaine ont porté plainte pour des heures supplémentaires non payées, et le tempérament colérique légendaire des Weinstein a également beaucoup joué dans la balance au niveau des relations de travail.

M COMME MINDHUNTERS

Un temps échoué dans l'escarcelle de la Fox avant que Dimension ne le récupère, **Mindhunters** est symptomatique de la confusion qui règne parfois à l'intérieur du studio. On s'y perd entre ses nombreuses réécritures, ses remontages multiples (dont un director's cut qui aurait été posté sur la Toile par le réalisateur lui-même !) et ses fins alternatives en pagaille (une marque de fabrique chez Dimension). On s'y perd d'autant plus que le film de Renny Harlin fût totalement invisible pendant un bon bout de temps avant de sortir enfin en salles. Aux premières nouvelles, il sentirait bon le navet…

N COMME NERF DE LA GUERRE

Les frères Weinstein ne s'en sont jamais cachés : l'objectif principal de Dimension est de remplir les caisses de Miramax, consacrée de son côté à enfanter des bêtes à festival dressées pour gagner la course à l'Oscar. Autrement dit, tandis que Miramax applique une politique de turfiste, Dimension est, littéralement, une machine à fric qui sert à combler les éventuels déficits de la maison mère…

O COMME OSCARS

Le constat précédent signifie-t-il pour autant que Dimension soit privé de toute velléité de reconnaissance ? Dans les faits, c'est le cas, et les films estampillés Dimension fréquentent plus les Razzie Awards que les Academy Awards. Reste que dans leur mépris pour ces pures œuvres de genre, les Weinstein ont relégué au statut de « money maker » quelques perles comme **Les Autres**, dont le chapelet de récompenses glané dans plusieurs « petites » compétitions laisse supposer qu'en les soutenant un peu, certains de ces films d'exploitation auraient pu devenir de sérieux prétendants aux Oscars.

P COMME PG-13

Le PG-13 revient en force depuis quelques années dans le cinéma hollywoodien, et l'on aurait pu penser que les positions très démocrates des Weinstein auraient juré avec une quelconque autocensure. Las ! Malgré quelques records obtenus avec des films R-Rated (la trilogie **Scream**, mais surtout **Scary Movie**), voilà que Dimension tranche dans le lard de ses productions et distributions, comme **Cursed** mais aussi **Scary Movie 3**, **Darkness**, **Starsky & Hutch**, **Impostor** ou **Mrs. Tingle**, dont le contenu est sérieusement édulcoré…

Q COMME QUALITÉ

Wes Craven : *« Chez Dimension, les idées et les concepts changent à toute vitesse. (…) Et comme le feu vert est souvent donné avec un scénario inachevé, vous devez lutter en permanence avec les problèmes de script tandis que vous êtes en train de filmer. Aucun doute, pour moi ce n'est pas de cette façon que l'on obtient des films de qualité. ».*

R COMME REMAKE

Mark Gill, président de Dimension en 1997 : *« Les remakes déguisés, ce n'est pas notre truc. »*. Aujourd'hui, après le remake d'**Amityville** et outre les nombreux projets de remakes de films asiatiques, Dimension compte produire un remake du film québécois **Sur le seuil**, a travaillé sur un remake de **Suspicion** (le Hitch'), et il fut même un temps question du financement d'un remake de **Suspiria** et du premier **Halloween**.

S COMME SCREAM, SPY KIDS ET SCARY MOVIE

Scream : budget de 15 millions de dollars ; exploitation en exclusivité aux US : 103 millions de dollars. **Spy Kids** : budget de 35 millions de dollars ; exploitation en exclusivité aux US : 112 millions de dollars. **Scary Movie** : budget de 19 millions de dollars ; exploitation en exclusivité aux US : 156 millions de dollars. Certains chiffres atteints par Dimension au box-office donnent le tournis. Et s'il est un domaine où l'absence totale d'ambition est tétanisante, c'est bien dans l'exploitation ultérieure des trois franchises les plus lucratives de la société. Entre le lancement des tournages de **Scream** sans que le scénario (qui reste l'argument majeur de la série) n'ait été terminé, la production de plus en plus lâche des **Spy Kids**, et la mise en chantier absurdement précipitée de **Scary Movie 2**, la recherche de rentabilité immédiate a abouti sur un gâchis ahurissant de talents et d'argent. Reste que c'est principalement sur ces trois titres que les Weinstein et Disney pourraient continuer à collaborer.

T COMME THE WEINSTEIN COMPANY

C'est désormais sous cette bannière que les Weinstein vont continuer de sévir. Leur séparation d'avec Disney

n'est en effet pas encore effective, que les deux frères ont lancé la coproduction de plusieurs films importants, notamment en s'associant avec Dino De Laurentiis et Tarak Ben Ammar. Parmi les titres annoncés, il y aura la préquelle **Young Hannibal** sur la jeunesse parisienne de Lecter, **The Decameron**, avec Hayden Christensen et **Last Legion**, suivant l'invasion de Rome par les armées goths.

U COMME UNE NUIT EN ENFER

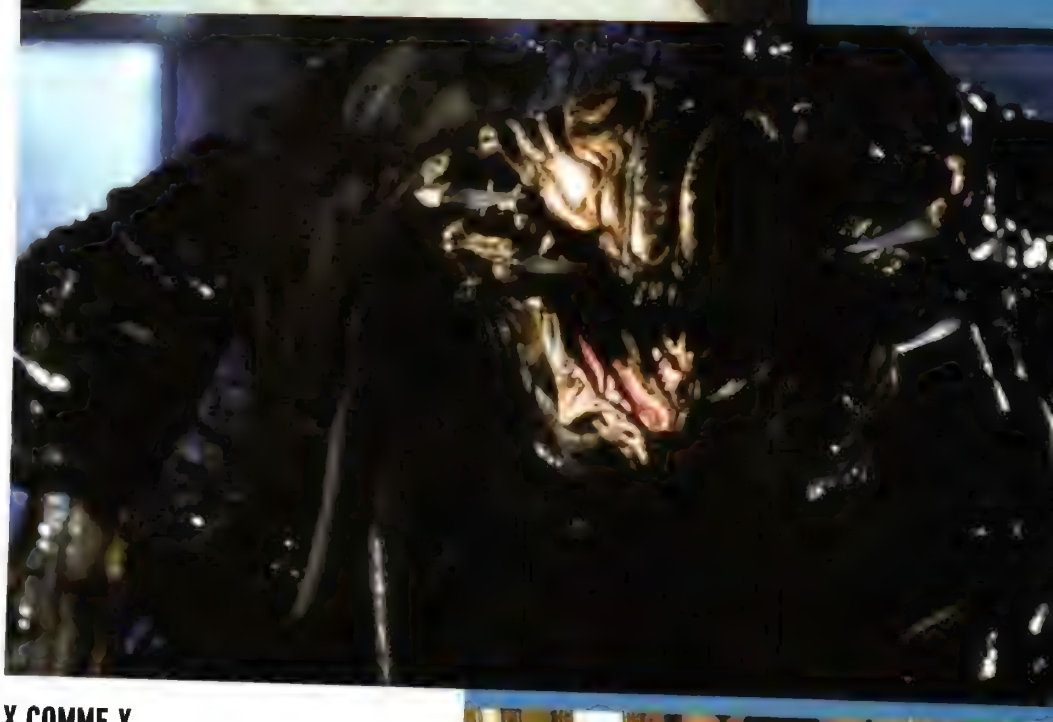
Premier véritable succès de Dimension, onze mois avant que ne sorte **Scream** en salles, **Une nuit en enfer** annonça l'exploitation abusive que la firme fera de son catalogue. Au lieu de tirer vers le haut la série, Dimension la décline en deux direct-to-DVD qui enterreront cette franchise aujourd'hui oubliée.

V COMME VERSION ORIGINALE

Autre pratique totalement dégueulasse, le remontage de films étrangers : une poignée de Jackie Chan de la belle époque, quelques « *fuck* » du **Darkness** de Jaume Balagueró (histoire d'obtenir un PG-13 !) ou encore **Shaolin Soccer** ont subi les foudres des ciseaux de Dimension avant d'être distribués à la va-vite. Remontages hasardeux, génériques revus et corrigés, bande-son changée, bref, la pratique ne date pas des Weinstein (même si le surnom hollywoodien de Harvey est Harvey « Scissorhands » !) et pourtant, ceux-ci n'hésitent pas à se qualifier de grands cinéphiles devant l'Éternel, allant jusqu'à payer des sommes faramineuses (4 millions de dollars pour **Darkness**) pour obtenir certains droits, dont ceux de revoir la copie de cinéastes pourtant plébiscités… Elle a bon dos, la cinéphilie !

W COMME WILLIAMSON

L'enfant chéri de Dimension, dans un premier temps du moins. Après avoir soi-disant révolutionné le genre avec **Scream**, et rempli les poches des frères Weinstein au passage, Kevin Williamson fait encore illusion le temps d'un monster-movie sympathique (**The Faculty**) et de **Halloween H20**, avant de définitivement se griller les ailes avec sa désastreuse première réalisation (**Mrs. Tingle**), deux séries TV confidentielles (***Wasteland*** et ***Glory Days***), et le script désormais légendaire de **Cursed**. Pas sûr que le bonhomme retrouve du boulot d'ici les prochains mois…



X COMME X

Parce que la firme s'est en partie distinguée avec ses succès de films classés R, il fut un temps où l'on aurait pu croire que Dimension posséderait, un jour, l'audace de produire un film estampillé X. Face à leur soumission au retour de la censure, il est désormais certain que la firme n'osera jamais se risquer dans une classification aussi audacieuse…

Y COMME YAGHER

Le sympathique **Hellraiser : Bloodline** marque le début d'une longue liste d'artistes bafoués par Dimension. Réalisateur débutant, le brillant maquilleur Kevin Yagher se voyait démis de son poste après que les Weinstein aient réclamé plus de Pinhead et moins d'Angélique, un personnage pourtant superbe campé par une Valentina Vargas vénéneuse. L'été suivant, Del Toro allait subir le même traitement sur **Mimic**.

Z COMME ZÈDERIES

Le Patient anglais, **Shakespeare in Love**, **Chicago**… Ah non, zut, ça c'est Miramax ! Bon OK, **Air Bud 2** et son clebs qui fait du foot américain, **Dracula 2001** et son vampire qui ne boit pas de café, **Supersens** et ses gags cacaprout en fish-eye, **Highlander 3** et **4**, **Deux doigts sur la gâchette** ou **Beowulf** shootés au Christophe Lambert avachi, mais bien d'autres encore (**Phantoms**, **Le Peuple des ténèbres**) : certes, Dimension a été pensée comme la pompe à fric de Miramax, mais c'est à se demander si elle ne s'est pas transformée en pompe à merde !

Dossier réalisé par Alexandre BUSTILLO, Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS

CANNES 2005

On vous l'annonçait l'année dernière, les programmateurs du Festival de Cannes semblent faire de plus en plus les yeux doux aux films de genre. Et ce n'est pas cette 58ème édition qui est venue prouver le contraire ! Avec pas moins de 6 métrages en Sélection Officielle, qu'ils concourent pour la Palme d'Or (Sin City, A History of Violence, Election) ou qu'ils soient projetés Hors Compétition (Kiss, Kiss, Bang, Bang, Midnight Movies : From the Margin to the Mainstream, A Bittersweet Life, Star Wars Épisode III : La Revanche des Sith), le sang et la sueur coulent désormais à flots sur la Croisette. Sans oublier Wolf Creek, un survival australien qui honorait la Quinzaine des Réalisateurs, ou encore les 14 premières minutes du Territoire des morts, présentées par le délégué général du Festival de Cannes Thierry Frémaux en personne, accompagné de George Romero et de ses acteurs. Le Marché du film n'était pas non plus en reste, avec 1387 films projetés contre 650 l'an passé, parmi lesquels The Devil's Rejects, Evil Aliens, 2001 Maniacs, Pterodactyl, SPL, Hitman et Blood Rain, pour ne citer que ceux-là. De toute façon, trêve de bavardages inutiles, tout le reste se trouve dans les pages qui suivent...

SHADOW : DEAD RIOT

(MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE DEREK WAN)

Surprise fun du Marché, **Shadow : Dead Riot** aurait pu être coréalisé par Damien Granger, Alexandre Bustillo et Fausto Fasulo, les porte-parole du cinéma impoli dégénéré. Tourné en vidéo par un certain Derek Wan (chef op hongkongais, sur **Fist of Legend** avec Jet Li entre autres), écrit par Michael Gingold (éditeur du magazine romantique Fangoria), **Shadow : Dead Riot** met en vedette invitée Tony Todd (à peine 12'30 de présence à l'écran), le croquemitaine cabot des **Candyman**, qui joue un détenu zombie revenant hanter une prison de femmes vingt ans après son exécution. À l'écran, c'est la foire du trône, le bordel jouissif, le Châtelet du bis : le film débute comme un WIP des 80's (avec roploplos mouillés sous la douche et début de baise lesbos), continue dans la baston kung-fu-esque et s'achève en Cat. III hystérique avec zombies déchaînés contre matons pervers. Ajoutez à cela un hommage à **Anthropophagous** (une fille se fait arracher son fœtus par un mort-vivant planqué sous l'herbe dans la cour de la prison) et au **Monstre est vivant** (bébé cannibale en latex voyant qui s'auto-propulse sur un protagoniste) et vous obtenez la recette gagnante. C'est con, c'est bis, c'est délirant, c'est pour nous !

Christophe LEMAIRE

RETURN OF THE LIVING DEAD 4 & 5

(MARCHE DU FILM - USA/RUSSIE - 2005 - D'ELLORY ELKAYEM)

C'est le cigare au bec qu'Anatoly Fradis accueille Granger à l'entrée de la salle projetant **Return of the Living Dead : Necropolis**, quatrième volet de la légendaire saga, produit par ce Russe volubile. On comprend alors rapidement que ce dernier est fou lorsque débute le film d'Ellory Elkayem, avec un prologue tourné en plein cœur de Tchernobyl (on regrette aussitôt de lui avoir serré la main à ce bon vieux Anatoly), où n'hésite pas à venir se promener un Peter Coyote apparemment bloqué en mode « Joker » sourire crispé toutes dents dehors à l'appui. Gentil film de couloirs où des collégiens collent des bastos dans la tête de morts-vivants affamés, **Necropolis** se termine sur une grosse déception lorsque les deux colosses zombies susnommés (voir Mad 171) entrent en scène pour se faire aussitôt dézinguer. Les choses se gâtent encore plus avec **Return of the Living Dead : Rave from the Grave**, vague pompage de **House of the Dead** où des teufeurs se croquent entre eux après avoir été contaminés par le fameux gaz toxique. Presque rien n'est à sauver dans ce petit film mou et chiant où tout le monde semble anesthésié, Elkayem le premier. Granger a bien tenté une évasion par une sortie de secours avant de se raviser. C'est qu'il court vite Anatoly, surtout depuis qu'il a trois jambes...

Alexandre BUSTILLO

A HISTORY OF VIOLENCE

(EN COMPETITION - CANADA/USA - 2004 - DE DAVID CRONENBERG)

« A history of violence » dans la moiteur, écrasée par le soleil de midi, d'un été dans l'Indiana où deux malfrats fauchés, fraîchement coupables d'un triple meurtre, tentent de se renflouer en braquant un « diner ». Initiative fatale : le patron les envoie dans l'autre monde. Il a l'air pourtant gentil, paisible ce patron-là, pas particulièrement flatté que la presse fasse de lui un « nouvel héros américain » comme en raffolent les gazettes. Bon père, bon mari émoustillé par les tenues de pom-pom girl de sa femme, Tom Stall est-il celui qu'il dit être ? Ou peut-être est-il, selon les aveux des gangsters qui rappliquent dans le secteur, un certain Joey Cusack, truand psychotique disparu quelques années plus tôt et que recherche son grand frère...

« Mais qu'est-ce que cette merde fait en Compétition Officielle ? » a-t-on entendu vociférer en anglais durant la première projection du film sur la Croisette. Des propos déjà beuglés à l'encontre de **Crash**, et surtout la démonstration que l'art de David Cronenberg suscite toujours autant de passions, jamais l'indifférence. Impossible effectivement de ne pas réagir au cocktail ultra-violence/sexe domestique de son dernier brûlot en date, faux polar où pulsions sexuelles et cassage de gueule (au sens propre !) relèvent de la même émotion...

Dans la lignée de **Crash**, porté par un tempo intentionnellement engourdi et imprégné d'une atmosphère étrangement ouatée, presque serein dans ses irruptions d'extrême brutalité que n'atténue jamais un humour à froid, **A History of Violence** fascine et déstabilise. L'interprétation dépassionnée et sobre de Viggo Mortensen, Maria Bello, Ed Harris et William Hurt ajoute encore à sa ténébreuse attraction.

Marc TOULLEC

ONE MISSED CALL 2

(MARCHE DU FILM - JAPON - 2004 - DE RENPEI TSUKAMOTO)

Alors que le premier **One Missed Call** de Takashi Miike n'est toujours pas sorti en France, voici venir sa suite signée Renpei Tsukamoto, un stakhanoviste des séries TV qui, ici, fait dans le train-train du film de fantômes : une jeune femme, qui suit des études pour devenir thérapeute, fait face à une étrange petite fille qui attire les spectres et dont la mère se cache toujours le visage sous un parapluie. **One Missed Call 2** est certes soigné : jolie photo bleutée, cadrages au cordon *(bleu mon cher Christophe ? ! - ndlr)* et scènes d'épouvante tous les quarts d'heure (comme ce fantôme qui apparaît dans une valise de voyage... au moins ça change !). Le problème, c'est qu'après les **Ring**, **Dark Water**, **The Grudge** et toutes les suites, spin-off, et autres copiages des prequelles de remakes, la recette ne marche définitivement plus, l'ennui prenant le pas sur la peur. Y compris dans les séquences des coups de fil venus des enfers et censés annoncer, par portable interposé, la mort de celui qui décroche. Les Japonais ont donc usé le filon jusqu'à plus soif. Il est grand temps de réinventer le genre les gars !

Christophe LEMAIRE

2001 MANIACS

(MARCHE DU FILM - USA - 2004 - DE TIM SULLIVAN)

Végétarien et anti-Z ricain convaincu, Sévéon se souviendra longtemps de sa virée avec Granger et moi dans les dédales du Marché du film. Au programme pour notre fighter préféré : sandwich au poulet et **2001 Maniacs** !

Remake fidèle du classique de H.G. Lewis, **2001 Maniacs** est un vrai p'tit bout de péloche comme on les aime. Les meurtres, tous plus gore et originaux les uns que les autres, se succèdent sans temps mort, les gonzesses font sauter le soutif assez rapidement, Robert Englund cabotine juste ce qu'il faut tandis que Tim Sullivan soigne ses cadrages et ses décors. Non franchement, fallait être sacrément difficile pour ne pas apprécier ce film que personne n'attendait... Ou alors ne pas aimer le poulet...

Alexandre BUSTILLO

BOY EATS GIRL

(MARCHE DU FILM - IRLANDE - 2005 - DE STEPHEN BRADLEY)

Après le zombie américain (**La Nuit des morts-vivants** & co), italien (**L'Enfer des zombies** & co) ou français (**La Revanche des mortes-vivantes** & pas vraiment de « co », vu qu'il n'y a pas beaucoup de films de zombies français), voici venir **Boy Eats Girl** de Stephen Bradley, un film de zombies irlandais budgété à cinq millions de dollars. La même nuit où il déclare sa flamme à sa dulcinée, un jeune garçon clamse, devient mort-vivant grâce à sa mère qui pratique le vaudou (une constante chez les mères de famille !) et contamine ses camarades de classe. Entre ironie mordante et drame existentiel (disons à mi-chemin entre **Shaun of the Dead** et **I, Zombie**), **Boy Eats Girl** est un teenage-zombie movie plutôt cool, surtout dans ses dix dernières minutes ultra gore pleines de geysers de sang non coagulé post-**Brain Dead**.

Christophe LEMAIRE

THE DEVIL'S REJECTS DE ROB ZOMBIE

LA BONNE, LA BRUTE ET LE TRUAND

MARCHE DU FILM - USA - 2005

S'il y a bien un film qui nous a donné envie de faire un saut sur la croisette cette année, c'est sans conteste celui de Rob Zombie qui, avec cette fausse suite de l'excellent House of 1000 Corpses, vient d'inscrire durablement son nom sur la liste des réalisateurs à suivre de très près. L'objet du culte ? THE DEVIL'S REJECTS, ou quand la poussière s'entremêle avec le sang dans le plus déjanté des road-movies. This summer, go to hell !

Ci-dessus, de gauche à droite :
Baby (Sheri Moon Zombie) et une de ses nombreuses victimes.

Les Firefly pris au piège par les forces de l'ordre dans leur propre maison !

Page ci-contre :
Les Firefly en cavale : Baby, Captain Spaulding (Sid Haig) et Otis (Bill Moseley) arpentent les routes des États-Unis à la recherche d'une planque.

Rob Zombie revient de loin. De son vrai nom Robert Cummings, ce grand gaillard tatoué et dreadlocksé de 39 ans commence à se faire un nom en 1985 lorsqu'il fonde le groupe White Zombie. En attendant le succès, Zombie cumule les jobs, de coursier à vélo à assistant de production sur la série pour enfants ***Pee-Wee's Playhouse***, en passant par la case de « directeur artistique » d'un magazine porno. Dès lors que la carrière de White Zombie s'envolera (en 1992, avec leur premier album officiel : **La Sexorcisto : Devil Music Vol 1**), le bonhomme s'emploiera à laisser libre cours à ses deux plus grandes passions : la musique et le cinéma. Mais ses débuts dans le septième art ne se feront pas aussi facilement que dans la musique, paradoxe intéressant lorsque l'on sait que White Zombie végéta sept longues années avant d'entrevoir le bout du tunnel. Auréolé du succès de son clip **More Human than Human** aux MTV Awards, Rob Zombie se voit confié les rênes de **The Crow : Salvation**, troisième volet de la saga mythique de James O'Barr, dont il écrit le scénario. Mais ce dernier ne plaît pas à la production qui l'évincera du projet au profit du jeune Bharat Nalluri et du scénariste télé Chip Johannessen (***Millennium***). Zombie gardera précieusement son script sous le coude (script qu'il rebaptisera **Legend of the 13 Graves**) et préférera en proposer un autre à Universal, alors en pleine tentative d'approche. L'histoire chaotique de cette union est désormais connue de tous, et rentrera seulement dans l'ordre lorsque Lions Gate se décidera enfin à sortir l'une des plus célèbres arlésiennes d'Hollywood : **House of 1 000 Corpses**. Malgré des critiques assassines, le film de Zombie s'en tire honorablement au box-office local (12 millions de dollars amassés pour une mise de 7) avant de faire le tour du monde en DVD et dans de nombreux festivals, sauf en France où il reste encore et toujours honteusement inédit malgré une projection acclamée lors de la dernière édition en date de Gérardmer. Cauchemar psychédélique, voire épileptique, décrivant le calvaire d'un quatuor de touristes tombé entre les mains d'un clan de dégénérés, **House of 1 000 Corpses** laissait entrevoir tout le potentiel filmique d'un Rob Zombie certes définitivement sous influence, mais dont l'amour et le respect pour le genre arrivaient à transcender. Et comme nous l'espérions depuis la mise en route du projet, **The Devil's Rejects (TDR)** vient confirmer cette première et bonne impression.

LE SANG DES INNOCENTS

Rob Zombie n'a jamais nié le fait que son premier long-métrage était un hommage à peine déguisé à tout un pan du film d'horreur américain. Les monster movies de la Universal, Herschell Gordon Lewis (**2000 Maniacs**), Tobe Hooper, on

retrouve de tout ça dans **House of 1 000 Corpses**, même quelques zombies qui semblent sortir tout droit d'un Fulci de la belle époque ! Mais on retiendra surtout un monstre final, le Docteur Satan, qui transforme définitivement le film en une sorte de patchwork jouissif pour cinéphile averti. La donne change légèrement avec **TDR**, Zombie recentrant un peu plus ses influences vers le road-movie réaliste. Il s'en explique : *« Pour ma part, je déteste les séquelles... Évidemment, il y a eu quelques chefs-d'œuvre comme* **Le Parrain 2**, **L'Empire contre-attaque** *ou encore* **La Fiancée de Frankenstein**... *Le reste, c'est généralement de la merde, uniquement faite pour vous taxer un peu plus d'argent. Je ne considère pas* **TDR** *comme une suite de* **House of 1 000 Corpses**. *On retrouve juste ce trio de personnages que j'aime tant, dans un film totalement différent du premier. Faire une pure séquelle n'avait aucun intérêt pour moi. Depuis que je suis gamin, je suis fasciné par* **Bonnie and Clyde**, *presque obsédé par ce film. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai engagé Michael J. Pollard*

CANNES 2005

The Devil's Rejects

Ci-dessus :
Tous les tarés de The Devil's Rejects réunis : les bons comme les méchants.

Ci-contre :
Otis et Baby, toujours aussi fêlés et dangereux. Vous pouvez désormais oublier les « Tueurs nés » d'Oliver Stone !

sur mon premier film. Sur le second, je tenais à rendre un hommage plus appuyé à Arthur Penn. Lorsque j'ai de nouveau rencontré tous les acteurs, je leur ai dit, en particulier à Sid Haig, que je désirais faire un film bien plus réaliste que le premier. Je ne voulais pas par exemple que le Capitaine Spaulding devienne ce que Freddy est aujourd'hui : un guignol cartoonesque balançant des vannes. Je souhaitais qu'Otis devienne « réel », et Baby aussi ! Le tournage était court et intense, et on en a chié car tous ces acteurs n'ont plus vraiment vingt ans ! ». Certes, Sid Haig et Bill Moseley sont plus proches de la retraite que de l'adolescence, mais ils savent encore faire parler la poudre mieux que quiconque. C'est ce que ne tardera pas à découvrir le shérif John Wydell (William Forsythe, habité comme rarement auparavant), lorsque lui viendra la mauvaise idée de venir toquer à la porte de la famille Firefly, dans le but de la mettre hors d'état de nuire, et d'éventuellement venger la mort de son frère, abattu comme un chien galeux dans le premier opus. Tandis que Baby (Sheri Moon, muse et épouse de Rob Zombie, toujours aussi craquante que bonne pour la camisole de force) et Otis (Bill Moseley troque son look d'albinos contre celui d'un viking à la barbe fournie) se font la malle armés jusqu'aux dents, Mother Firefly (Leslie Easterbrook remplace Karen Black, seule actrice à ne pas reprendre son rôle) se fait passer les menottes, non sans avoir chèrement défendu sa peau, et se retrouve illico presto derrière les barreaux. Traqués sans relâche par Wydell, Baby et Otis, rejoints entre-temps par le capitaine Spaulding, cavalent à en perdre haleine sur les routes poussiéreuses du comté, balisant leur chemin d'une flopée de cadavres troués de toutes parts.

ON THE ROAD AGAIN...

Viols, meurtres, tortures, **TDR** apporte son lot d'atrocités à une histoire très proche de la première moitié d'**Une nuit en Enfer**

de Robert Rodriguez. Souhaitant rester le plus réaliste possible dans la description de ses personnages et de leurs actes, Rob Zombie ne fait pas dans la demi-mesure, bannissant pour le coup tout élément fantastique pouvant entraver sa quête d'authenticité. Le Docteur Satan reste donc sur le carreau, les scènes où il apparaissait en train d'arracher la gorge de Rosario Dawson (elle aussi zappée à l'arrivée) étant absentes du montage final. Déjà attaqué par une cohorte de critiques (bon signe généralement), Zombie se défend de sa prise de position risquée : *« Je ne voulais pas faire un simple film violent rempli de gunfights et de seins à l'air. Oui, il y a des femmes nues dans* **TDR**, *mais rien de sexy cependant. J'essaye de montrer la violence sous un angle artistique, ce qui ne va pas forcément à l'encontre du réalisme. C'est dur de faire de l'art sur un plateau de tournage. Un jour, John Carpenter m'a dit que faire du cinéma, c'était déplacer une armée derrière une montagne avant le coucher du soleil, et non faire de l'art. Cette réflexion m'est restée gravée à jamais. ».* S'il ne tutoie pas non plus les cimes du cinéma gore, **TDR** reste une œuvre saignante, où le maquilleur Robert Kurtzman (séparé de KNB depuis l'année dernière) s'en est donné à cœur joie. Passé un ultime clin d'œil à **Massacre à la tronçonneuse** avec cette jeune femme recouverte du visage de son fiancé et balancée sans ménagement sous les roues d'un 33 tonnes, **TDR** pète définitivement les plombs dans sa dernière bobine, quand le shérif Wydell mettra enfin la main sur le trio infernal. Plus psychopathe que jamais, William Forsythe supplante à lui tout seul une galerie de trognes patibulaires (Danny Trejo ! Michael Berryman ! Tyler Mane ! Steve Railsback ! Ken Foree !), hélas inexploitées pour la plupart. Rien de franchement handicapant cependant, **The Devil's Rejects** étant largement au-dessus de la majorité des productions horrifiques hollywoodiennes. Laissons le mot de la fin au boogeyman en chef, déjà passé à **El Superbeasto**, un direct-to-DVD écrit par ses soins et que devrait réaliser son pote Mr. Lawrence, l'un des créateurs de ***Bob l'éponge*** : *« La plus belle chose que l'on puisse me dire sur mon métrage, c'est qu'il est horrible, voire qu'il s'agit du film le plus atroce que l'on ait jamais vu. Je veux aller dans l'extrême car c'est là que réside la beauté la plus pure. ».* Un vrai poète ce Rob...

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessous :
Une des victimes d'Otis et Baby, recouverte du visage de son fiancé, terminera sa course effrénée sous les roues d'un poids lourd. Du bon gros gore bien crade...

SAMURAI COMMANDO : MISSION 1549

(MARCHE DU FILM - JAPON - 2004 - DE MASAAKI TEZUKA)

Réalisateur de trois **Godzilla** parmi les derniers en date, assistant sur deux **Mothra** (la mite géante) et sur **Virus** de Kinji Fukasaku, Masaaki Tezuka adapte avec **Samurai Commando** un roman de science-fiction médiévale de Ryo Hanmura qui, en 1979, donna **Les Guerriers de l'apocalypse**. Le principe est simple, représentatif du thème du voyage dans le temps à l'écran. Pour éviter la destruction prochaine de Tokyo, politiques et militaires expédient dans un lointain passé, en 1549, une division de l'armée moderne. Leur mission : vaincre le plus puissant shogun de l'époque. Pas évident en dépit d'un armement sophistiqué et d'un matériel high-tech. Nanti d'un budget douillet de 17 millions de dollars qui lui offre une impressionnante logistique, Tezuka n'insuffle pas à **Samurai Commando** le souffle qui l'aurait hissé à un niveau supérieur.

Marc TOULLEC

7 STREET FIGHTERS

(MARCHE DU FILM - THAILANDE - 2005 - DE CHALERM WONGPIM)

Cette pseudo suite de **Heaven Seven** reprend nos 7 héros et les confronte cette fois-ci aux méchants japonais qui ont envahi leur pays durant la Seconde Guerre mondiale. Humour gras et cascades sont au programme de cette comédie de pur divertissement. Mais si on est loin d'être toujours plié en deux, il faut bien reconnaître que certains gags sont efficaces, à commencer par cette imitation d'opéra chinois faite par nos héros afin de berner les Nippons, et qui se résume à une phrase répétée inlassablement : *« Ils sont les méchants, on est les gentils ! »*. Cela peut paraître très bête raconté comme ça, mais l'effet est garanti sur grand écran ! Pour le reste, mettez votre cerveau en position « slow » et laissez-vous aller. Le film ne casse pas des briques, mais on ne s'ennuie pas pour autant.

Julien SÉVÉON

KISS, KISS, BANG, BANG

(HORS COMPETITION - USA - 2005 - DE SHANE BLACK)

Pour ceux qui se sont shootés aux films d'action américains des années 80, Shane Black reste un nom mythique. A 23 printemps à peine, le gars inventait le « buddy/action movie » en scénarisant **L'Arme fatale**, puis en alignant les scripts de quelques autres gros blockbusters made in Joel Silver comme **Le Dernier samaritain** ou **Au revoir à jamais**. Et puis... quasiment plus rien ! On disait Shane Black dépressif (limite à squatter l'asile) avant qu'il ne revienne cette année en haut des marches rouges cannoises avec un vieux projet qu'il trainait depuis dix ans : **Kiss, Kiss, Bang, Bang**, son hommage perso aux histoires de détectives privés post-Raymond Chandler qui ont bercé toute son adolescence. Un projet qui lui permet de passer pour la première fois derrière la caméra, toujours sous l'égide de Saint Silver. Et la surprise est grande... En retraçant le parcours très **After Hours** d'un voleur à la petite semaine (Robert Downey Jr.) entraîné malgré lui dans une enquête bien barrée avec cadavres, coups fourrés et poursuites, Shane Black joue admirablement avec les conventions du genre, que ce soit par des dialogues à mourir de rire (l'antifeu battu !), le jeu speedé-affolé de Robert Downey Jr., et surtout une série de situations rocambolesques à raison d'un coup de théâtre toutes les cinq minutes. Qui plus est, Shane Black glisse en sous-titre une magnifique love story semi-platonique entre Robert Downey Jr. et un vieil amour de jeunesse (épatante Michelle Monaghan), et offre un chouette rôle de détective homo à Val Kilmer qui, pour une fois, laisse son cabotinage au vestiaire. Shane Black est de retour, le polar américain devrait retrouver son lustre !

Christophe LEMAIRE

EVIL ALIENS

(MARCHE DU FILM - GB - 2005 - DE JAKE WEST)

Si notre collaborateur occasionnel Erwan Chaffiot n'a pas de cheveux, il a par contre du nez. Très vite, le Monsieur Propre de la Croisette fera monter la pression avec cet énigmatique **Evil Aliens**, nouveau film de l'Anglais Jake West, réalisateur d'un **Razor Blade Smile** de sinistre mémoire... Mais cet homme est totalement pardonné une fois la projection d'**Evil Aliens** terminée. Pour faire simple, le rejeton de West (décrété meilleur film du Marché par une poignée d'habitués) est tout ce que **Undead** aurait dû être, soit une série B modeste (1,8 millions de dollars de budget) mais survoltée, où générosité rime avec surenchère. Si son pitch se résume à son titre (une bande d'allumés tente de stopper une invasion d'extraterrestres), **Evil Aliens** assure le show avec une déferlante d'effets spéciaux digitaux des plus soignés (vaisseaux spatiaux en pagaille) et d'autres, beaucoup plus gore. Le clou du spectacle ? Lorsqu'un des défenseurs de notre bonne vieille Terre attrape les commandes d'une moissonneuse-batteuse et s'en va occire de l'alien, dans un festival de gerbes sanguinolentes et de tripailles multicolores. Le public ne s'y trompera pas et saluera le film sous un mini-tonnerre d'applaudissements devant un Jake West apparemment comblé. Putain, vivement qu'il sorte en DVD qu'on se le refasse celui-là.

Alexandre BUSTILLO

MIDNIGHT MOVIES : FROM THE MARGIN TO THE MAINSTREAM

(HORS COMPETITION - CANADA/USA - 2005 - DE STUART SAMUELS)

Projeté en Sélection Officielle, **Midnight Movies : From The Margin to the Mainstream** est un doc de luxe qui retrace l'histoire des fameux « films de minuit » dont le plus connu en France reste **Le Bunker de la dernière rafale** de Caro et Jeunet. Le réalisateur Stuart Samuels (prof de cinéma de son état) a enregistré près de 20 heures d'entretiens avec David Lynch, George Romero, John Waters, Richard O'Brien et Alejandro Jodorowsky (qui s'éclate encore de joie à l'idée d'avoir inventé, malgré lui, la séance de minuit avec son **El Topo**). Tous en pleine forme, ils reviennent avec humour et nostalgie sur les souvenirs liés à leurs films cultes : de **La Nuit des morts-vivants** à **Pink Flamingos** (*« Aucune loi ne m'interdisait de montrer un travesti mangeant une crotte de chien ! »* dit John Waters sur un ton pince-sans-rire), en passant par **Eraserhead**, **The Rocky Horror Picture Show** ou le méconnu **The Harder They Come**, film musical jamaïcain avec Jimmy Cliff. L'intérêt, par rapport à un bonus DVD traditionnel, est que le réalisateur-cinéphage a disposé d'un budget de 600 000 dollars et de sept mois de production, ce qui lui a permis d'enregistrer ses interviews sur fond vert, de manière à incorporer extraits, photos de tournage et affiches à côté des intervenants. Une technique qui permet, selon Stuart Samuels, *« à l'imagination du spectateur de vagabonder sur le plan visuel... »* Du coup, **Midnight Movies** semble avoir été fait avant tout pour les lecteurs de Mad !

Christophe LEMAIRE

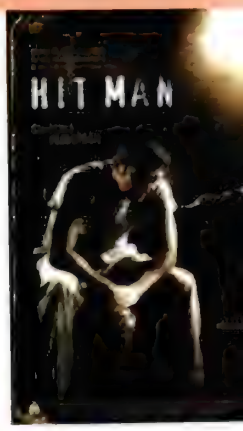
PUNK ROCK HOLOCAUST

(MARCHE DU FILM - USA - 2004 - DE DOUG SAKMANN)

Sortez vos tatouages Malabar, dressez vos crêtes l'Oréal, voilà que déboule en force **Punk Rock Holocaust**, le slasher le plus sanglant de l'histoire avec pas moins de 110 victimes au compteur, toutes ou presque membres d'un groupe à l'affiche du festival Vans Warped Tour 2003, affiche où l'on retrouve les mythiques Dropkick Murphies et Me First and the Gimmes Gimmes, le groupe le plus

HITMAN

(MARCHE DU FILM - THAILANDE - 2005 - DE SANANJIT BANGSAPAN)



Décidément, la Thaïlande continue de nous étonner avec ses films sortant des sentiers battus. **Hitman**, comme son titre l'indique, est une histoire de tueur à gages. Mais ce qui éloigne le film des archétypes du genre, c'est le caractère particulier du personnage principal et l'atmosphère du métrage. Le Hitman en question est en effet un ancien guérillero communiste, qui, après avoir quitté la junte, n'a pu retrouver une vie normale. Désenchanté, sans but ni cause à défendre, il est devenu taciturne et n'attend plus rien de la vie. Alors il tue pour gagner sa croûte, sans faire preuve de la moindre émotion... L'ambiance du film est à l'image de son anti-héros : sans le moindre effet de style, calme, froide et posée. Melville aurait-il découvert son alter ego asiatique ?

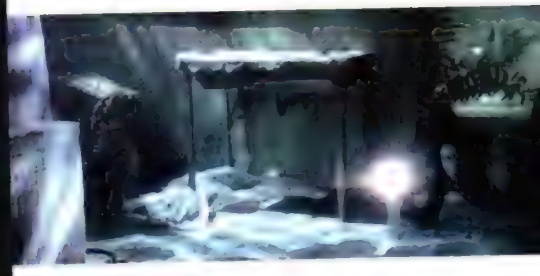
Julien SÉVÉON

ELECTION

(EN COMPETITION - HONG KONG - 2005 - DE JOHNNIE TO)

Un an après le « commercial » **Breaking News** (c'est lui qui le dit), Johnnie To revient à Cannes avec une œuvre plus personnelle : **Election**. Formellement, le cinéaste a mis de côté ses expérimentations stylisées à la **The Mission** ou **PTU**, pour nous résumer sans fioriture (en 1H40) comment devenir un chef de triades. Le clan Wo Shing est sur le point d'élire son nouveau président et a pour favori Lok (Simon Yam). Mais son rival, Big D (Tony Leung Ka-fai), réagit vivement à l'annonce de cette nouvelle et tente d'influer sur le vote en utilisant de l'argent voire en ayant recours à des méthodes plus violentes... Traitant principalement de la remise en cause des traditions ancestrales, **Election** débute comme une sorte de chasse au trésor dans la mesure où les groupes rivaux cherchent à récupérer un « bâton » à tête de dragon, élément indispensable à la cérémonie mafieuse qui officialisera le nouveau parrain. Un objet qui va être la cause de plusieurs rixes qui constitueront les quelques moments de violence à la Scorsese (tendance **Les Affranchis** ou **Casino**) de ce film misant avant tout sur les dialogues et les performances d'acteurs.

Frédéric AMBROISINE



THE NUN

(MARCHE DU FILM - ESPAGNE - 2005 - DE LUIS DE LA MADRID)

Dans un collège pour jeunes filles dirigé par une nonne tyrannique, six étudiantes décident de se débarrasser de cette dernière en la noyant dans un lac. Des années plus tard, son fantôme revient hanter et tuer ses tortionnaires... Même s'il n'a pas fait l'unanimité chez tous ceux qui l'ont vu, **The Nun** tient pourtant les promesses avancées par son réalisateur Luis de la Madrid : sur un scénario somme toute assez basique qui lorgne du côté du slasher, il distille une ambiance gothique à souhait avec l'aide du directeur de la photographie David Carretero et de la production designer Esterina Zarrillo, soigne les apparitions de sa

cool du monde. Gros concert entrecoupé de meurtres parfois très fun (un mec chute et s'empale sur sa guitare, un autre se fait énucléer avec ses baguettes), le film de Doug Sakmann tutoiera l'éternité lorsque son tueur slammera dans le public afin de dessouder un max de rockers d'un coup. Instantanément culte !

Alexandre BUSTILLO

nonne maléfique et enchaîne les meurtres crapecs. Après un bref passage à vide et la déception que fût **Romasanta** l'an passé, **The Nun** arrive à point pour redorer le blason de la Fantastic Factory, et par la même occasion de Filmax, dont on attend très impatiemment **Fragile**, le nouveau film de Jaume Balagueró. Damien GRANGER

A BITTERSWEET LIFE

(HORS COMPETITION - COREE DU SUD - 2005 - DE KIM JEE-WOON)

Après Park Chan-wook, le cinéaste Kim Jee-woon (**Deux sœurs**) se met, lui aussi, au film de vengeance avec **A Bittersweet Life**, un métrage s'inscrivant dans la lignée de **Sympathy For Mr. Vengeance** et d'**Old Boy**. Le charismatique Lee Byung-hun (**JSA, 3 extrêmes**) s'avère ultra convaincant dans le rôle d'un maître d'hôtel, bras droit d'un caïd, dont la vie devient un enfer suite à une décision malheureuse de sa part... S'il devait exister une « véritable » adaptation live de la BD *Sin City*, celle-ci ressemblerait probablement à **A Bittersweet Life**, tant le film baigne dans un univers d'une noirceur rappelant irrésistiblement celui de Frank Miller. Le film comporte notamment une scène de baston d'une brutalité hallucinante, qui a nécessité pas moins de 20 jours de tournage. Revendiquant pleinement l'influence du polar français (**Un flic** de Jean-Pierre Melville en particulier), Kim Jee-woon en profite également pour rendre hommage à John Woo, le temps d'un époustouflant gunfight rappelant **Le Syndicat du crime II** et **The Killer**.

Frédéric AMBROISINE

PTERODACTYL

(MARCHE DU FILM - USA - 2005 - DE MARK L. LESTER)

Douze ans après sa sortie, **Jurassic Park** continue de faire des émules. Les effets spéciaux 3-D étant désormais à la portée du premier venu, le producteur-réalisateur Mark L. Lester exploite tardivement le filon avec **Pterodactyl**, amusante série B où, dans un cratère éteint du Nord de la Turquie, les plus gigantesques des dinosaures volants prolifèrent. Et, forcément gourmands de chair humaine, engloutissent rebelles locaux, bidasses américains à leurs trousses et universitaires. Avec le rappeur Coolio en chef de commando, des volatiles digitaux à foison, son siège d'une bicoque façon **Nuit des morts-vivants** et un brin de gore pour aller dans le sens du Marché, **Pterodactyl** ne vole certes pas très haut, mais respecte le cap qu'il s'était fixé.

Marc TOULLEC

A SOUND OF THUNDER

(MARCHE DU FILM - USA/ALLEMAGNE/REP. TCHEQUE - 2004 - DE PETER HYAMS)

Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir au Marché du film **A Sound of Thunder**, blockbuster produit par Warner et Franchise Pictures. Tellement honteux du résultat final, ces derniers préfèreront se débarrasser de cette brique chaude. Et on les comprend à la vue de cette désastreuse adaptation d'une nouvelle de Ray Bradbury, où les acteurs semblent errer d'ennui (Edward Burns et la méconnaissable Catherine McCormack en tête) lorsqu'ils ne sont pas tout simplement ridicules (mention spéciale à Ben Kingsley et sa magnifique moumoute blanche). Rempli jusqu'au trognon de dinos débiles et de chauves-souris géantes en CGI statique, **A Sound of Thunder** n'est pourtant pas fun pour un sou et mérite logiquement sa relégation en seconde division, voire aux oubliettes.

Alexandre BUSTILLO

BLOOD RAIN

(MARCHE DU FILM - COREE DU SUD - 2004 - DE KIM DAE-SEUNG)

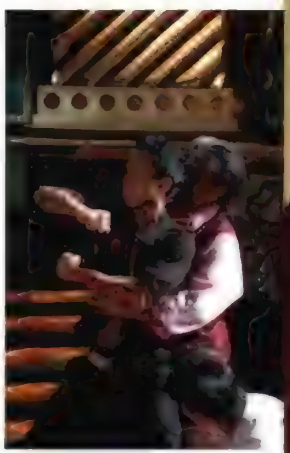
Preuve nouvelle, si besoin en était, de la vitalité du cinéma sud-coréen. Dans un style très classique, Kim Dae-seung, qui se fit une réputation dans le mélo contemporain, y associe enquête criminelle et film de sabre dans le cadre d'une île isolée durant la première moitié du 19ème siècle. Là, des meurtres atroces sont commis, répondant tous à des schémas bien précis. Vengeance machiavélique ? Un rapport avec une religion chrétienne bannie du royaume ? C'est ce que doit découvrir le commissaire Wong-gyu, un flic scientifique opposé aux traditions shamaniques et que l'hécatombe concerne personnellement...
Fort d'une belle plastique, de mises à mort aussi esthétiques qu'abominables dans leur côté feuilletonesque à la Fu Manchu, mais cependant très sérieux dans son propos, **Blood Rain** présente déjà tous les atours du classique indémodable.

Marc TOULLEC

SPL

(MARCHE DU FILM - HONG KONG - 2005 - DE WILSON YIP)

Nous n'attendions pas de miracles de la part de Wilson Yip, cinéaste dont la filmographie ne comporte qu'une poignée de films intéressants (dont le sympathique **Bullets Over Summer**). Mais voici qu'il nous lâche sans prévenir la bombe **SPL**, de très loin son meilleur film, coréalisé par Donnie Yen pour la partie action (qui nous livre par la même occasion une performance d'acteur surprenante). Présenté comme un film d'arts martiaux, **SPL** est avant tout un pur thriller, techniquement très maîtrisé et d'une profondeur dramatique inspirée. Pas étonnant que le compositeur musical Chan Kwong-wing (**Infernal Affairs**) soit de la partie. Ses superbes morceaux ajoutent une certaine ampleur à l'intensité de ce film qui conte l'histoire d'un flic (Simon Yam) en guerre contre un parrain local (Sammo Hung), responsable du meurtre d'un témoin dont il avait la charge. À la veille de sa retraite, le policier décide de tout mettre en œuvre pour coincer le caïd, quitte à enfreindre la loi, avant qu'une nouvelle recrue (Donnie Yen) ne vienne le remplacer... À la fois très brutal et émouvant, **SPL** nous offre en prime quelques-unes des plus grandes scènes de baston de l'histoire du cinéma.



Frédéric AMBROISINE

THE TOMB

(MARCHE DU FILM - ITALIE - 2004 - DE BRUNO MATTEI)

Qui veut voir le dernier film de Bruno Mattei ? Hein, qui ? Apparemment pas grand monde puisque à part la Mad Team, personne n'osa s'aventurer dans la salle projetant **The Tomb**, son dernier méfait. Moins drôle que **Snuff Trap** et **Land of Death**, **The Tomb** ressemble à s'y méprendre à une relecture sans thune de **La Momie**, où une bande d'aventuriers se perd dans un temple maya hanté. Du coup, Mattei s'endort derrière son combo, entrouvre les yeux le temps d'un meurtre pompé sur **L'Au-Delà**, avant d'enfin se réveiller pour les besoins d'une dernière bobine où des zombies viennent jouer du tam-tam tandis qu'une boule de billard essaye vainement de sacrifier une blonde. Ouf, on a failli croire qu'il était devenu sérieux le père Mattei.

Alexandre BUSTILLO

WOLF CREEK DE GREG McLEAN
LE DESERT A DES YEUX

QUINZAINE DES REALISATEURS - AUSTRALIE - 2004

Un survival brut de décoffrage dans une sélection cannoise ? Et qui plus est, fort bien écrit, filmé avec inspiration, sauvagement tendu, sanglant et cruel ? Si, si : WOLF CREEK vient d'Australie, et a électrisé la Quinzaine des Réalisateurs.

Dans notre genre de prédilection, il est rare qu'un film donne le sentiment de mettre le pied sur une terre entièrement vierge. C'est ce que réussit sans peine le premier long de Greg McLean, **Wolf Creek**, en nous entraînant au cœur du bush australien. Désormais, le Midwest avec ses rednecks agressifs paraîtra bien étriqué, en regard de ces immensités désertiques où la distance séparant les victimes hurlantes du premier poste de secours se compte en centaines de miles. En ces temps de références et de clins d'œil obligés, on rugit de plaisir en voyant un jeune cinéaste croire dur comme fer à son récit de pur survival, soutenu par un sens visuel très sûr et une grande attention aux acteurs. Une saisissante scène de baiser parvient notamment à donner aux personnages une présence charnelle dans laquelle un bouseux psychopathe taillera bientôt à grands coups de machette. Solidement charpenté, le scénario ménage en effet un déchaînement final long de 40 minutes intenses, véritable sommet de brutalité qui a provoqué quelques évanouissements parmi les festivaliers blasés. Après le troublant **The Tunnel** (de Kunitoshi Manda) l'an dernier, l'équipe de la Quinzaine des Réalisateurs continue ainsi de dénicher les plus belles pépites du cinéma d'horreur contemporain. Les fins renards que sont les frangins Weinstein ne s'y sont d'ailleurs pas trompés non plus, puisqu'ils se chargent de la diffusion de **Wolf Creek** dans le reste du monde civilisé, ce qui devrait l'amener prochainement sur les écrans français.

Gilles ESPOSITO

interview GREG McLEAN REALISATEUR DE WOLF CREEK L'ENFER EST A LUI

JEUNE RÉALISATEUR FRAÎCHEMENT DÉBARQUÉ DURANT CE FESTIVAL, GREG McLEAN S'IMPOSE AVEC WOLF CREEK COMME LE DIGNE SUCCESSEUR DES GRANDS NOMS DU CINÉMA DE GENRE AUSTRALIEN. ENTRETIEN AVEC L'HOMME RESPONSABLE DE CE PAVÉ DANS LA MARE.

Comment avez-vous découvert le fait divers qui est à l'origine du film ?

Il y a environ six ans, je me suis dit que ce serait génial de faire un thriller. J'ai donc commencé à écrire un scénario, mais ça ne fonctionnait pas trop. Or, il y avait eu un cas de serial killer en Australie au milieu des années 90, auquel je n'avais pas beaucoup prêté attention. Il y a trois ans, j'ai examiné ce fait divers à nouveau et je me suis rendu compte qu'il était bien plus terrifiant et brutal que tout ce sur quoi j'avais travaillé. À ce moment, des disparitions suspectes ont à nouveau défrayé la chronique. J'ai donc décidé d'intégrer ces deux affaires dans un film d'horreur.

Êtes-vous familier de la station balnéaire où débute le film ?

C'est une destination touristique très populaire. J'y ai rencontré des touristes étrangères, semblables à celles du film, que j'ai mises en garde contre les dangers d'une excursion à l'intérieur du pays. Mais elles m'ont répondu naïvement : *« Mais non, ça ne peut pas nous arriver ! »*. Il faut dire que l'Australie est à la base un gigantesque désert, mises à part quelques grandes villes côtières. Et tous les six mois, on apprend que des touristes se sont perdus dans cette immensité. Il y a des histoires effrayantes qui circulent à ce sujet.

Le désert est aussi pour vous l'occasion d'expériences visuelles, sur les couleurs...

La peinture de paysages est une grande tradition en Australie, depuis qu'au 19ème siècle, des artistes sont revenus de France où ils avaient découvert l'impressionnisme. Avec mon directeur de la photographie, nous en avons beaucoup parlé, ainsi que de l'esthétique de la BD dont je suis un grand fan. C'est donc très consciemment que nous avons employé des paysages très composés avec la terre, le ciel... Dès la préproduction, nous voulions créer un espace grand ouvert et, dramatiquement, le refermer sur des personnages pris au piège. Le désert australien est le décor le plus étonnant qui soit, et j'espère le réutiliser dans un prochain film.

Y existe-t-il des personnages aussi pittoresques que le tueur ?

Absolument ! C'était très drôle de prendre le cliché de l'Australien du type **Crocodile Dundee**, soit le mec le plus gentil du monde, et d'en faire le pire salaud. En même temps, on finit par douter de son existence, lors du dernier plan où il se fond dans le paysage.

Cela apporte sa touche fantastique au film, de même que le lieu-dit Wolf Creek où tous les appareils tombent subitement en panne...

Il y a effectivement une anomalie magnétique aux alentours de ce site, qui fait que les montres s'arrêtent, etc. Ça me permettait de suggérer le surnaturel, et aussi cette idée selon laquelle des gens venant de l'autre côté du monde peuvent, à un instant précis, croiser la route d'un tueur. C'est comme dans **L'Inconnu du Nord-Express** où le héros fait une rencontre hasardeuse qui va faire dévier son destin...

À propos de destins, ceux des personnages sont surprenants, par rapport à ce que laisse présager leur caractère respectif...

Je crois que Quentin Tarantino a déclaré Il y a peu que le public était devenu si malin que le seul moyen de le surprendre était d'utiliser CONTRE LUI les informations qu'il croit détenir sur les structures de film et le devenir des personnages. Les spectateurs pensent ainsi que le protagoniste le plus fort sera celui qui va survivre, etc. Or, si on déjoue ces attentes, on peut les choquer à nouveau. À chaque étape de l'écriture, je me demandais donc : *« Et maintenant, qu'arrive-t-il ? »*. Et ensuite, j'introduisais des bifurcations dans le développement traditionnel. Je voulais que le film soit comme un morceau de journalisme, sans commentaire imposé quant aux réactions. La simple observation des faits donne l'impression qu'ils se déroulent réellement, et le résultat est très puissant.

C'est pourquoi le premier meurtre intervient très tardivement ?

Ce que je aime en général les classiques du film d'horreur c'est qu'ils avaient trois choses en commun : une interprétation phénoménale, un très bon scénario et une exposition extrêmement longue qui montre les personnages dans leur environnement quotidien. Dans **Les Dents de la mer**, il y a par exemple de très belles scènes entre Roy Scheider et son fils. Si l'on applique une menace sur des figures dénuées d'humanité, ça ne veut plus rien dire. Mais si j'ai pu me permettre de tout inverser, c'est que j'avais le contrôle total du film, en raison de son faible budget.

Propos recueillis et traduits par Gilles ESPOSITO au Festival de Cannes 2005
(Merci à Michel BURSTEIN)

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN DVD!

BLOOD SISTERS 25 €

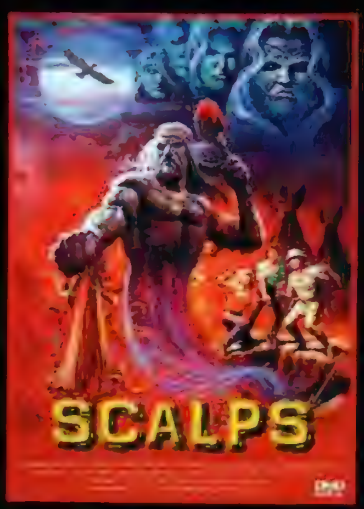
Après avoir réalisé avec SNUFF l'un des films les plus controversés et les plus censurés du monde, Roberto Findlay revient en force avec BLOOD SISTERS, un thriller horrifique mâtiné d'érotisme dont le suspense à couper le souffle vous garantira de longues nuits de terreur! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

FLESH EATER 25 €

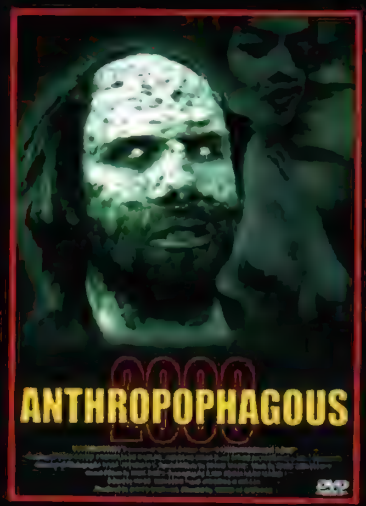
Bill Hinzman, le zombie le plus terrifiant de LA NUIT DES MORTS VIVANTS de George A. Romero, reprend du service dans ce film d'horreur ultra gore qui rivalise en efficacité avec les plus grands classiques du genre. Un film tout simplement indispensable à tous les fans dignes de ce nom! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



SCALPS 25 €

PLAGA ZOMBIE ZONA MUTANTE 25 €



ANTHROPOPHAGOUS 2000 25 €

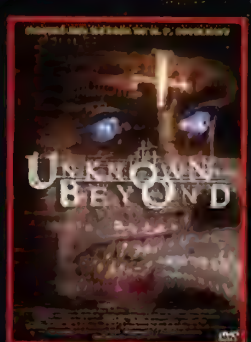
LUTHER THE GEEK 25 €

ROSSA VENEZIA (2) 25 €

THE NECRO FILES 2 (3) 25 €

GIRLS SCHOOL SCREAMERS 20 €

SLIME CITY 20 €



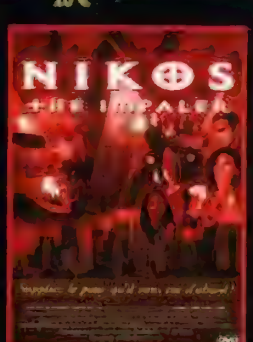
UNKNOWN BEYOND 15 €

DEATH FACTORY 15 €

UNHINGED 20 €

THE SHUNNED HOUSE 15 €

FANTOM KILER 3 (1) 25 €



NIKOS THE IMPALER 20 €

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN VHS!

SCRAPBOOK (1) 12€

THE NECRO FILES (1) 12€

INFANTRY OF DOOM 10€

DEMONIUM 8€

FANTOM KILER (1) 12€

THE BURNING MOON 10€

PARTS OF THE FAMILY 10€

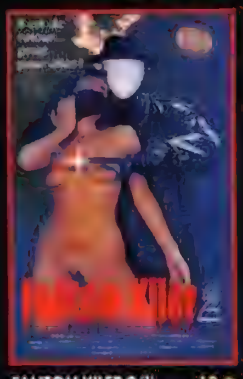
ANGEL OF DEATH (1) 12€

TERROR TOONS 10€

I PISS ON YOUR GRAVE (2) 12€

www.uncutmovies.fr

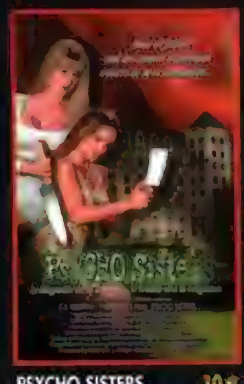
PREMUTOS 10€



FANTOM KILER 2 (1) 12€

BACK FROM THE DEAD 8€

THE DEAD NEXT DOOR 10€

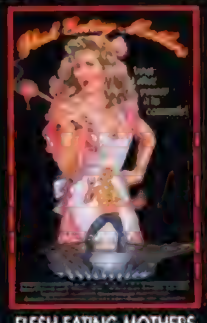


PSYCHO SISTERS 10€

BLACK PAST 10€

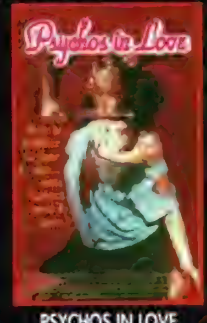
THE DARKNESS BEYOND 8€

SKINNED ALIVE 8€



FLESH EATING MOTHERS 8€

REDNECK ZOMBIES 8€



PSYCHOS IN LOVE 8€

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 6 € ; à partir de 80 € d'achat : PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de ..... €

par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Tél. : ..... E-mail : .....

Titre	Prix
Frais de port	
TOTAL	

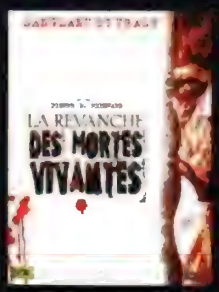
(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.

Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger, mandat international uniquement. Pour l'étranger et les DOM-TOM frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

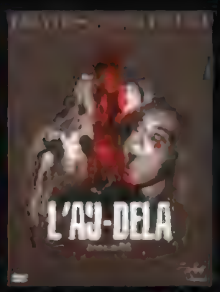
DVD ZONE 2 NEUFS

L'Enfer des Zombies Collector 25 €

Killer Crocodile 1 & 2 12 €

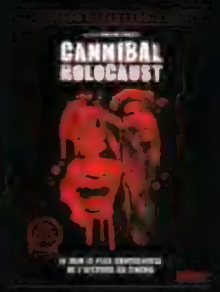


La Revanche des mortes-vivantes 12 €



L'Au-delà Collector 20 €

Street Trash 20 €

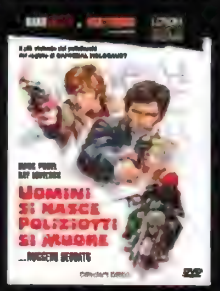


Cannibal Holocaust 20 €

Les Insatisfaites Poupées 29 €

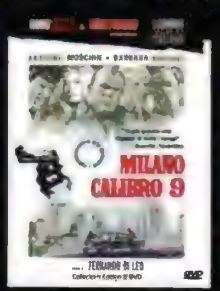
Le Boss de la Ville 29 €

Les Amis de Nick Hezard 29 €



Uomini si Nasce... 29 €

La Città Sconvolta 29 €



Milan Calibre 9 2 DVD 35 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

!!! EXCLUSIVITE MOVIES 2000 !!!

6 HOURS, LE PREMIER DVD DE 4-16 PROD

Plus de 3 heures de programmes

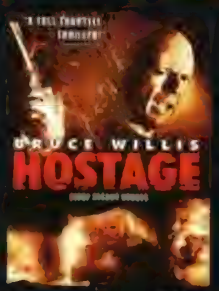
15 € seulement !

DVD ZONE 1 NEUFS

Le Fils de Chucky 30 €

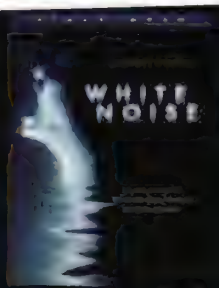
Boogeyman 33 €

The Machinist 33 €

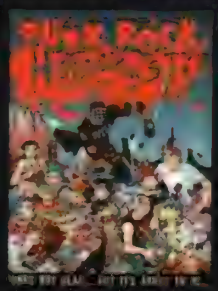


Otage 33 €

The Jacket 33 €



La Voix des Morts 33 €



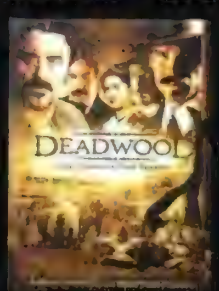
Punk Rock Holocaust 25 €

Bloody Bird 25 €

Conquest 25 €

Nausicaa 33 €

Porco Rosso 33 €



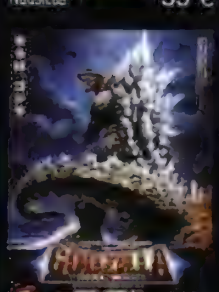
Deadwood Saison 1 99 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Kung Fu Hustle 25 €

Born to Fight 20 €

House of Fury 25 €



Godzilla Final Wars 25 €

Appleseed 2004 25 €

Devilman 25 €

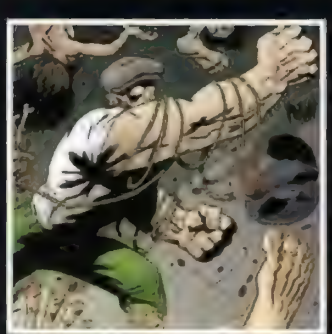
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

67, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

5 westerns d'or en DVD !



sommaire

#80 DVD
Du western italien, où les hommes tirent d'abord et parlent ensuite ; du péplum de même provenance, où les hommes fouettent d'abord et causent après ; du rape and revenge où les femmes tuent et ne parlent pas... Un joyeux programme ce mois-ci, éclectique, racé et (presque) complet. Oui, bon, ça va, on a le droit de se cirer un peu les pompes tout seul non ?

#92 TELE MANIAC
Enfin, les chaînes américaines ont dévoilé leur calendrier et du coup, Yannick est tout fou. Bondissant partout et persuadé que la rédac est remplie d'extraterrestres anthropo-morphes, ce bon vieux Dahan porte désormais des lunettes noires, persuadé que l'effet sera le même que dans **Invasion Los Angeles**...
Enfin, Winckler, beaucoup plus calme de son côté, joue le ***Caméléon***...
Yannick garde les lunettes !!!

#96 PLAYMAD
Lunettes noires toujours pour Yan, histoire de se la jouer hitman du jeu vidéo...
Enfin, ce mois-ci, il part à la rencontre du réalisateur de la bombe avant-gardiste-ovni-from Japan, **Killer 7**. Mélange d'influences allant de Suzuki à Fukasaku en passant par Tsukamoto, il y a clairement de quoi baver !

#98 MELOMAD
Le muscle hypertrophié, le marcel seyant et la chevelure gominée, le play-boy du 6, rue Rodier (mais aussi du 49, rue de la Rochefoucauld, passez lui faire un bisou les filles !) aborde en ce mois de juin les scores de **Kingdom of Heaven**, **Carrie**, **Crazy Kung-Fu** et bien sûr de **Star Wars Épisode III : La Revanche des Doukh**.

#100 SANG D'ENCRE
Attention, choc des titans dans Sang d'encre : The Goon Vs. Bordas. Perdant d'avance, le Goon se ravise et tape la discut' avec ce bon vieux Bobor... Pendant ce temps-là, une poignée de matous étranges font leur apparition. Stop la weed !

Sang, poussiere et plomb

(LA BRUTE, LE COLT ET LE KARATÉ + CINQ GÂCHETTES D'OR + LE JOUR DU JUGEMENT + MON NOM EST SHANGHAI JOE + TIRE ENCORE SI TU PEUX)

APRÈS UNE PREMIÈRE FOURNÉE DÉBARQUÉE L'AN DERNIER, ET LA RÉCENTE SORTIE DU MYTHIQUE DERNIER FACE À FACE, SEVEN 7 POURSUIT SUR SA LANCÉE ET CONTINUE DE S'AVENTURER SUR LE TERRAIN DU WESTERN ITALIEN.

Peu à peu, l'assoiffé de cinéma de genre transalpin et plus particulièrement de westerns trouve son compte dans les diverses sorties ponctuant les plannings des éditeurs. Ce mois-ci, c'est donc Seven 7 qui vole à la rescousse des amateurs avec 5 titres dont quelques fleurons du genre. Déjà sorti en DVD au Japon, aux États-Unis et en Italie, **Tire encore si tu peux** débarque enfin en France et constitue le titre le plus plébiscité des aficionados. Proposé dans une très belle copie et en version intégrale (avec certains passages inédits absents de la VF), le chef-d'œuvre de l'inclassable Giulio Questi se pose d'emblée comme une acquisition indispensable. Flirtant avec le fantastique et basculant parfois dans l'horreur pure, **Tire encore si tu peux** terrasse le spectateur par ses visions surréalistes apocalyptiques, à la croisée des délires visuels de Jodorowsky et des exactions corporelles du **Salò** de Pasolini. Un métrage à l'image de la carrière de son initiateur, foudroyant et insaisissable. En bonus sur la galette, la présentation éclairée du film par Curd Ridel, auteur de B.O. (l'ultra référentielle *Django Renard*) et fan de westerns italiens devant l'Éternel. Moins définitif mais extrêmement ludique, **Mon nom est Shanghai Joe**, du touche-à-tout Mario Caiano, opère la fusion entre film de kung-fu et western. En résulte une combinaison des plus plaisantes, drôle malgré elle, mais jouissant d'une violence rappelant les sommets gore de certains films avec Sonny Chiba. En sus, notons l'intéressante mais trop courte intervention de Philippe Setbon, auteur il y a déjà plusieurs années d'un livre sur Kinski (fin limier scalpophile dans le métrage rappelons-le), revenant sur le parcours du bonhomme au sein de la production western en Italie. Début 70 marque les prémices du déclin pour cette dernière, qui accouchera néanmoins d'œuvres parfois atypiques, comme en témoigne ce **Jour du jugement** réalisé par Mario Gariazzo (coupable de l'excellent polar **La Fureur d'un flic**), vigilante flick nimbé d'une atmosphère fantastique, où Ty Hardin joue du calibre et du déguisement pour assouvir sa vengeance. Bien plus léger, **La Brute, le Colt et le Karaté** d'Antonio Margheriti, coproduction des studios de la Shaw, voit le mythique Lo Lieh faire équipe avec le grand Lee Van Cleef dans une désuète histoire de magot et de fesses (!). Toujours là quand on cause des frères Shaw, notre Julien Sévéon nous gratifie d'un petit historique des coprods du fameux studio chinois. Ultime titre, qui en dépit d'un casting grand standing (Montgomery Ford, Bud Spencer, William Berger, Tatsuya Nakadai, rien que ça !) s'avère être plutôt dispensable, **Cinq gâchettes d'or** de Tonino Cervi (connu des amateurs de fantastique pour son très atmosphérique **Les Sorcières du bord du lac**) ravira néanmoins les complétistes du genre. On en retiendra une scène d'assaut final plutôt réussie, un beau défilé de gueules et le cabotinage sympathique de l'immense Tatsuya Nakadai (**Goyokin**, **Kagemusha**...), dont Julien Sévéon (encore lui) tire le portrait dans un module court mais efficace. À cela s'ajoute un bonus non négligeable, une interview (un peu frileuse) de Bud Spencer, qui revient sur sa carrière dans le western. Après avoir dépoussiéré d'autres films de genre italiens le mois dernier (le polar musclé **L'Exécuteur** de Maurizio Lucidi ou encore le film de mafia **L'Affaire Mori** de Pasquale Squitieri), Seven 7 semble être sur un cap prometteur. Pourvu que ça dure.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : SEVEN 7. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9 ET 4/3). SON 1.0 (VO ET VF UNIQUEMENT SUR **CINQ GACHETTES D'OR** ET **MON NOM EST SHANGHAI JOE**). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DES FILMS - INTERVIEW (SUR **CINQ GACHETTES D'OR**) - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES.

CABIN FEVER

D'ELI ROTH

Étant l'un des rares ici (Le seul ? Merde les gars, déconnez pas, revenez) à aimer le premier film d'Eli Roth, j'ai pour mission de vous pousser au visionnage de ce petit slasher bien crado dont l'inévitable boogeyman est ici remplacé par un virus des plus dégueulasses, véritable rongeur de chair humaine transmissible par simple contact épidermique. Calibré, inconsciemment ou pas par son jeune et impétueux réal, pour une vision entre potes un samedi soir, **Cabin Fever** est encore plus appréciable en DVD, support qui devrait attirer dans son giron quelques fans supplémentaires. Plus fournie que l'Américaine, l'édition franchouillarde fourmille de bonus mettant certes un peu trop en avant Eli Roth (aussi poseur que passionné, d'où une personnalité irritante pour certains), mais le plus souvent didactiques et informatifs. Roth a beau avoir une grande gueule, cet ancien collaborateur de David Lynch sait exactement ce qu'il fait, laissant ainsi augurer de joyeux lendemains pour notre genre favori. Reste que cette édition aussi soignée (la charte graphique très réussie des menus) qu'engagée risque de faire camper sur leurs positions les détracteurs du film d'Eli Roth. Vous faites chier les gars, c'est bien **Cabin Fever**...

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : MAKING OF - COURT METRAGE - DOCUMENTAIRE - PRESENTATION DU FILM - BANDES ANNONCES - COMMENTAIRE AUDIO.

OPEN WATER

DE CHRIS KENTIS

On ne reviendra pas sur l'intérêt très discutable de ce survival marin shooté façon documentaire, pour s'intéresser de plus près à son édition DVD, autant réussie que le film est raté. Difficile en effet de ne pas tomber en pâmoison devant le splendide packaging et son fourreau à moitié croqué, objet qui devrait ravir les cinéphiles les plus fétichistes... Dur de faire la gueule devant ce gueuleton de bonus n'hésitant pas à revenir sur tous les aspects du film, de son making-of sportif (bien plus stressant et captivant que le film lui-même) à ses scènes coupées en passant par plusieurs modules consacrés aux prédateurs. Si mal exploités dans le métrage, ces derniers retrouvent la place qui leur est due dans une interactivité que l'on aurait aimée un poil plus prolixe sur l'incroyable destinée blairwitchienne d'un film tourné pour 130 000 dollars et acheté pour 2,5 millions par Lions Gate après sa diffusion à Sundance. C'est peut-être là l'unique tour de force d'**Open Water**, sauvé in extremis de la noyade par son édition DVD.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - SCENES COUPEES - MAKING OF - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES.

36, QUAI DES ORFEVRES

D'OLIVIER MARCHAL

Décidément, le destin du polar-mausolée de Marchal ne laisse pas de surprendre. Après avoir fait le plein des entrées en salles, **36** débarque maintenant dans une édition collector totalement en adéquation avec le film, c'est-à-dire à la fois prestigieuse (packaging classieux, qualités techniques tutoyant la perfection et récompensées du label THX) et totalement à part. Oubliant les stars et les paillettes, le dessein éditorial se concentre avant tout, et à raison, sur l'homme qui a porté ce projet en lui pendant dix ans avant de batailler âprement pour l'imposer sur grand écran. Durant un petit peu plus d'une heure, le documentaire **Qui veut la peau d'Olivier Marchal ?** nous permet ainsi de coller aux basques du réalisateur pendant toute la préparation puis le tournage de **36**. Loin de tout souci de promotion, Marchal s'y dévoile avec une sincérité hallucinante : farouche, agaçant, déconneur, crevé, excédé, flippé, seul contre tous ou meneur d'hommes énergique, le cinéaste semble jouer le match de sa vie et du coup, on ne s'étonne plus de l'aspect si habité d'un film comme **36**. Il faut voir par exemple le bonhomme engueuler son assistant, déclarer à son producteur qu'il préfère arrêter tout plutôt que de faire des concessions trop dommageables, ou encore avoir les larmes aux yeux alors qu'il est en train de monter une scène. Face à une telle implication, on se dit que le nombrilisme maniéré de nos petits auteurs français fait bien pâle figure. Le reste des bonus est dans le même ton, avec ce journal vidéo de la script qui retranscrit au jour le jour l'ambiance du plateau (on assiste ainsi au tournage émouvant de la scène des funérailles dans la cour du quai des orfèvres), un making-of restant dans le ton du documentaire, un commentaire audio prenant de Marchal avant tout axé sur les événements qui ont inspiré le film, plus deux featurettes très intéressantes sur le choix des costumes et des armes (en fait, des chutes du documentaire). Enfin, juste pour la rigolade, on vous conseille d'aller faire un tour dans la galerie des affiches, où figurent les différents projets rejetés : franchement, ça vaut son pesant de cacahuètes, certains posters ressemblant à ceux d'un quelconque actioner vandammesque directement distribué en vidéo ou carrément à une affiche de blaxploitation bien psychédélique. Reste un petit regret : pas de scènes coupées comme il fut un temps annoncé (on parlait même d'une confrontation orageuse entre Titi et Klein, les personnages incarnés par Francis Renaud et Depardieu). Y'aurait comme une odeur de director's cut dans l'air que ça ne nous étonnerait pas...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2. EDITEUR : GAUMONT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE (**QUI VEUT LA PEAU D'OLIVIER MARCHAL ?**) - MAKING OF - JOURNAL VIDEO DE LA SCRIPT - FEATURETTES - PROMO REEL - GALERIE AFFICHES - BANDES ANNONCES.

ATOMIK CIRCUS - LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

DE THIERRY & DIDIER POIRAUD

Si nous n'avions pas grand espoir que l'hybride des frères Poiraud trouve son public dans une exploitation en salles plombée par des choix de promotion souvent aberrants (le pompon revenant à la terrifiante affiche), on pouvait espérer à l'inverse que le DVD, médium par essence bien plus flexible, fasse l'effort de s'adapter à l'univers biscornu d'**Atomik Circus**. Joie : c'est en partie le cas ! Outre le morne packaging et la déception de ne pas trouver quelques incontournables du support (Pas de commentaire audio ? Pas de DTS ?), les suppléments respectent de bout en bout l'essentiel : ils demeurent totalement cohérents avec le film qu'ils servent. Ce qui signifie également qu'ils sombrent en partie dans le grand danger qui guette **Atomik Circus** : devenir totalement abscons. À force d'abuser des zooms (un défaut élémentaire, mais rédhibitoire), le « taking-of » est quasiment irregardable et l'humour de la visite de Skotlett City est pour le moins obscur. Des défauts d'autant plus regrettables que le premier bonus nous aurait permis d'en savoir plus sur les notes d'intention, et que le second aurait pu révéler la cohérence d'un univers bien plus structuré qu'il n'y paraît. Heureusement, le reste oscille entre le sympathique, l'excellent et le nécessaire. Outre un réétalonnage bienvenu, notamment dans l'attaque des aliens nettement moins sombre qu'en salles, les deux courts-métrages des frères Poiraud - le superbement cauchemardesque **Escarpins sauvages** et le très psychotronique **Metal Spike** - servent d'introduction idéale à leur univers, ce qui n'est certainement pas du luxe. Ils prouvent en outre, si besoin est, que le cinéma bricolé des deux frères est mieux adapté aux productions miséreuses. Quant au documentaire **Freak Circus**, il révèle **Atomik Circus** sous son meilleur jour : un objet non identifié empreint d'une énergie rock vivifiante, réalisé par une bande de joyeux tordus et fleurant bon l'art du bricolage (on ne soulignera jamais assez les qualités d'artisan des Poiraud). Avec les superbes menus (clairement l'un des aspects les plus réussis du DVD), **Freak Circus** s'avère être au final l'un des seuls organes de communication qui sera parvenu à rendre justice à ce mutant tordu, insaisissable, mais restant indéniablement attachant.

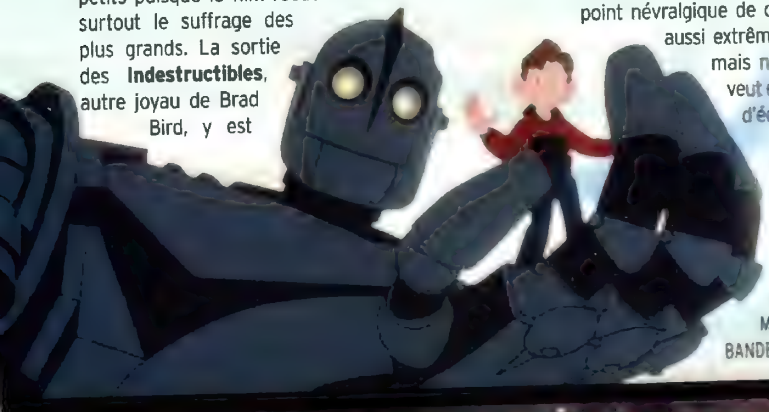
Julien DUPUY

DVD ZONE 2. EDITEUR : TF1 VIDEO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1. SUPPLEMENTS : COURTS METRAGES (**METAL SPIKE** ET **LES ESCARPINS SAUVAGES**) - TAKING OF - DOCUMENTAIRE (**FREAK CIRCUS**) - INTERVIEWS - GALERIES PHOTOS - VISITE A SKOTLETT CITY.

LE GEANT DE FER - EDITION SPECIALE

DE BRAD BIRD

S'il fallait une preuve que les chefs-d'œuvre finissent toujours par trouver leur public, **Le Géant de fer** se poserait là. Dernier grand film d'animation traditionnelle américain, le premier long-métrage de Brad Bird subira les contrecoups du bide massif d'**Excalibur, l'épée magique**, première grosse production Warner Animation, et verra sa sortie sur les écrans bradée durant l'été 1999, face aux grosses machines de guerre hollywoodiennes. Conséquences : un bide qui stoppe les espoirs de la Warner de pouvoir un jour concurrencer Disney sur son propre terrain, et une sortie internationale en catimini, histoire d'amortir un peu plus la chute. Seulement voilà, six ans après, **Le Géant de fer** accède enfin aux faveurs d'une édition spéciale conçue selon le principe de l'offre et de la demande, à savoir qu'elle ne s'adresse pas uniquement aux tout-petits puisque le film recueille surtout le suffrage des plus grands. La sortie des **Indestructibles**, autre joyau de Brad Bird, y est sûrement pour quelque chose, mais ce n'est pas tout : le film est désormais considéré comme un véritable classique, le vestige flamboyant d'une ère (l'animation traditionnelle) qui semble révolue. Au programme des réjouissances, on retrouve certains des suppléments de l'édition précédente (notamment une featurette sur le casting vocal porté par Vin Diesel), mais surtout une poignée de scènes coupées des plus percutantes (avec en tête l'ouverture alternative et le rêve absolument hallucinant du Géant) et un making-of segmenté en plusieurs petits modules revenant sur la conception générale du film. Du travail de design accompli par Joe Johnston (le réalisateur de **Jurassic Park III** et **Jumanji**) aux préoccupations principales de Brad Bird (qui résume le projet en un pitch percutant : *« Et si une arme possédait une âme ? »*), en passant par le détail de la séquence d'action finale, encore plus énorme sur le papier qu'à l'écran, ce making-of, bien que relativement court, s'avère être le point névralgique de cette édition spéciale certes pas aussi extrême que celle des **Indestructibles**, mais néanmoins savoureuse pour qui veut en savoir plus sur ce premier coup d'éclat hors normes. **Stéphane MOÏSSAKIS**



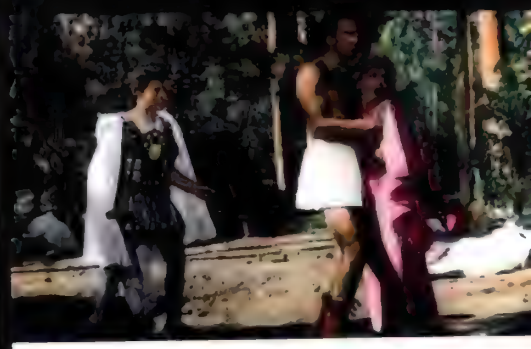
DVD ZONE 2 EDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - SCENES SUPPLEMENTAIRES - FEATURETTES - MAKING OF SEGMENTE - GALERIE - BANDES ANNONCES.

LE CROCODILE DE LA MORT

DE TOBE HOOPER

Disponible jusqu'ici dans l'Hor[illegible] VHS dans la mythique collection [illegible], Chateau, le second film de Tobe Hooper pointe enfin le bout de son nez en DVD. Moins définitif que **Massacre à la tronçonneuse**, **Le Crocodile de la mort** reste cependant un vrai film poisseux porté par l'acteur Neville Brand, dont le jeu halluciné compense les quelques faiblesses techniques de l'ensemble, faiblesses concernant essentiellement le croco en titre, un simple ressort dramatique venant servir d'alibi à Tobe Hooper et à Kim Henkel pour dépeindre une nouvelle galerie de personnages complètement siphonnés, interprétés, entre autres, par Robert Englund, Mel Ferrer et une Marilyn Burns encore convalescente de son aventure texane. Proche cousin de Leatherface et de Norman Bates, Judd, tenancier d'un motel crasseux, ne peut s'empêcher d'occire tous ses clients avant de balancer leurs restes à son saurien affamé. Pourchassant ses victimes avec sa faux comme Leatherface le faisait avec sa tronçonneuse, le binoclard aux cheveux longs s'inscrit au panthéon des psychopathes oubliés. Cette édition devrait le rappeler à notre bonne mémoire, malgré une interactivité aussi réduite qu'intéressante et une copie paradoxalement trop décrassée. **Alexandre BUSTILLO**

DVD ZONE 2 EDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : ANALYSE D'UNE SEQUENCE - ENTRETIEN - BANDE ANNONCE



Glaives & Jupettes

(COLLECTIONS PEPLUMS)

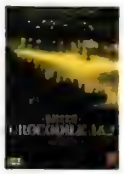
Si aujourd'hui, le péplum est un genre réservé aux grosses productions hollywoodiennes, qu'elles s'adressent au grand écran (**Gladiator**, **Troie**, **Alexandre**) ou au câble (**Hélène de Troie**, **Spartacus**, **Jules César**), il fit surtout les beaux jours du cinéma bis italien, avant d'être éclipsé par le western. Il était grand temps que des éditeurs s'y intéressent même si, et cela ne surprendra personne, cette noble action reste assez confidentielle. Nous voici donc gratifiés d'une collection de cinq « classiques » du genre par FIP : **Ulysse contre Hercule** de Mario Caiano avec Georges Marchal, **L'Esclave de Rome** de Sergio Grieco et Franco Prosperi, **Seul contre Rome** de Luciano Ricci (en fait Herbert Wise) avec Rossana Podestà, **Les Derniers jours d'un empire** d'Antonio Margheriti et surtout le **Spartacus** de Riccardo Freda avec Massimo Girotti, seul titre à vaguement mériter le statut de « classique » parmi cette flopée de spectacles à la fois fauchés et érotiques, ambitieux et naïfs, bourrés de dialogues anthologiques et de duels gesticulants. Les copies sont discutables et seule la VF est offerte, mais on s'en tape : c'est jouissif. On regrettera simplement la laideur des jaquettes, qui font ressembler les films à des productions underground gay... avec de minuscules reproductions des affiches d'origine en back-cover !

Plus éloquente est la collection « Les plus grands péplums » éditée par Fabbri et vendue en kiosques. Après avoir proposé quelques chefs-d'œuvre made in USA (**Ben-Hur**, **Cléopâtre**, **La Chute de l'Empire romain**, **Les Gladiateurs**), le catalogue s'est tourné vers le péplum italien, et non des moindres, puisque s'y côtoient merveilles et curiosités rigolotes : **Les Travaux d'Hercule** et **Hercule et la reine de Lydie** de Pietro Francisci, **Le Colosse de Rhodes** de Sergio Leone, **La Guerre de Troie** de Giorgio Ferroni, **Messaline** et **Hercule à la conquête de l'Atlantide** de Vittorio Cottafavi, **Les Derniers jours d'Herculanum** et **Hercule se déchaîne** de Gianfranco Parolini, **Les Derniers jours de Pompéi** de Mario Bonnard et Sergio Leone, **Néfertiti reine du Nil** de Fernando Cerchio, **Salammbô**, **L'Enlèvement des Sabines**... S'y croisent Steve Reeves, John Barrymore, Belinda Lee, Brad Harris, Reg Park, Jacques Sernas, Vincent Price, Serge Gainsbourg, Roger Moore, Mylène Demongeot, Jean Marais... En attendant **Carthage en flammes**, **Le Triomphe d'Hercule**, **Les Horaces et les Curiaces**, **La Vengeance d'Hercule**, **Maciste contre les hommes de pierre**, **Jules César conquérant de la Gaule** et bien d'autres encore. Encore une fois, la VF est de rigueur et les bonus absents (sauf rares exceptions), mais les galettes sont accompagnées de fascicules passionnants et superbement illustrés, qui rendent la collection essentielle pour tout adorateur du genre. C'est en kiosques tous les quinze jours à 14,99 €, et si vous ne les achetez pas, on vous jette aux lions ! **Cédric DELELÉE**

DVD ZONE 2 EDITEURS : FIP (**COLLECTION PEPLUMS ITALIENS**) ET FABBRI (**COLLECTION LES PLUS GRANDS PEPLUMS**). SPECIFICITES TECHNIQUES DIVERSES.

KILLER CROCODILE 1 & 2

DE FABRIZIO DE ANGELIS & GIANNETTO DE ROSSI



L'éditeur Neo Publishing revient flatter nos plus bas instincts de bisseux primaires avec ces chefs-d'œuvre oubliés que sont **Killer Crocodile 1** et **2**. Évidemment, si dans votre lexique, « chef-d'œuvre » rime avec Welles, Kubrick et Kurosawa, la vision de ces deux films risque de vous traumatiser le cortex à jamais. Commencez donc par doses homéopathiques avec **Killer Crocodile** premier du nom, réalisé en 1989 par Fabrizio De Angelis, mythique producteur de **L'Enfer des zombies**, planqué ici sous le pseudo américanisé de Larry Ludman. Une bonne grosse dose des **Dents de la mer** et quelques barils toxiques (très en vogue à l'époque) lui suffisent pour faire apparaître un gros croco en plastique (à mettre au crédit de Giannetto De Rossi, bien plus inspiré chez Fulci et Aja) pas content du tout (il n'arrête pas de grogner). Si vos abdominaux ont survécu à cette expérience, n'hésitez pas à la prolonger avec le second volet réalisé par De Rossi himself, copie conforme de l'original (au point de lui repiquer des plans entiers) tout aussi poilante. Un De Rossi qui se verra honoré d'un rapide retour passionnant sur sa foisonnante carrière, seul bonus de cette double édition indispensable aux amoureux fous du cinéma ringue rital des années 80.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 EDITEUR : NEO PUBLISHING. TRANSFERTS 1.77 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : INTERVIEW - FILMOGRAPHIES.

Crepuscule d'une lame

(VOYAGE À SHIOBARA + LA BLESSURE + RETOUR AU PAYS NATAL)

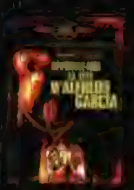
C'est à la fin (provisoire) du long périple d'Ichi que nous convie Wild Side ce mois-ci, en éditant les trois derniers opus de cette saga longue de 25 épisodes, qui aura révélé l'immense talent de son interprète principal Shintaro Katsu, mais aussi autorisé à un vaste panel de metteurs en scène importants de véritables expérimentations visuelles au sein d'un univers extrêmement codé. Mais il faut reconnaître que **Voyage à Shiobara** de Kazuo Mori et **Retour au pays natal** de Kimiyoshi Yasuda restent des opus mineurs, certes sobres et efficaces, mais peu audacieux au regard des œuvres magnifiques qui les ont précédés. En revanche, le 24e épisode, le tragique **La Blessure**, réalisé par Katsu lui-même, est une vraie surprise. Baigné dans des lumières ténébreuses, procédant d'une recherche formelle permanente, il offre des cadres et un découpage étonnant qui témoignent des influences croisées de Misumi (lumières, tempo, bascule de points) et de Mori (la méthode consistant à laisser la caméra filmer les visages à la fin d'une scène pour capter des plans spontanés qui seront exploités dans d'autres séquences). Ces influences sont parfaitement explicitées par de multiples intervenants ayant travaillé sur la saga dans deux docus présents sur le dernier disque. Si vous êtes devenus accros, sachez toutefois que la saga ne s'est pas arrêtée là. Le Zatoichi a poursuivi son chemin à la télévision avant d'offrir un dernier baroud d'honneur sur grand écran en 1989. L'errance est éternelle... et Kitano le confirmera.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 EDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO). SUPPLEMENTS : DOCUMENTAIRES (SUR **RETOUR AU PAYS NATAL**) - POSTERS.

APPORTEZ-MOI LA TETE D'ALFREDO GARCIA

DE SAM PECKINPAH



Attendu, désiré, rêvé, **Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia**, déjà sorti en DVD au Pays du Matin Calme (où les impatients ont acheté leur exemplaire !), débarque en France quelques semaines après sa sortie en zone 1, perdant au passage un commentaire audio de Paul Seydor (auteur du documentaire **The Wild Bunch : An Album in Montage**, disponible sur le DVD US de **La Horde sauvage**) accompagné d'une poignée d'acolytes spécialistes du maître. Tous les superlatifs pour qualifier l'œuvre de Bloody Sam ont été utilisés, rabâchés et usés jusqu'à la corde. De cet **Apportez-moi...** on retiendra son atmosphère quasi fantastique, étendant une simple histoire de rançon improbable à un véritable cauchemar éveillé, où Benny (Warren Oates dans son premier rôle principal chez Peckinpah) trimballe sa carcasse tel un zombie errant, suivi au plus près par la mort qu'il sème et récoltera... L'échec du film aux États-Unis fut cinglant, le côté inclassable de l'œuvre et le nihilisme exacerbé de ses personnages (bien plus prononcé que dans les autres films de Peckinpah) ayant clairement dérouté nombre de spectateurs et critiques de l'époque. Désormais, ce chef-d'œuvre trouvera sa place dans votre DVDthèque, en attendant qu'un éditeur se penche sur le cas de Monte Hellman, frère de pellicule de Sam The Man et grand oublié du DVD zone 2.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 EDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

DAY OF THE WOMAN

DE MEIR ZARCHI

À l'instar de **Délivrance** pour le survival ou d'**Halloween** pour le slasher, **Day of the Woman** est le chef-d'œuvre du rape and revenge, sous-genre longtemps décrié pour l'ultra-violence réaliste dans laquelle il se drape. Trop souvent comparé à **La Dernière maison sur la gauche** (faux rape and revenge, puisque ici ce sont les parents des victimes qui châtient les bourreaux), **Day of the Woman** (rebaptisé **I Spit on Your Grave**, titre plus commercial et explicite selon ses distributeurs de l'époque) n'a rien perdu de sa puissance évocatrice, près d'un quart de siècle plus tard. Jeune journaliste new-yorkaise, Jennifer Hill (Camille Keaton, l'héroïne en titre de **Qu'avez-vous fait à Solange ?**) s'installe dans une maison isolée près d'un lac, afin de se lancer dans l'écriture de son premier roman. Elle y croisera la route de quatre péquenots du bled voisin, qui, après lui avoir tournée autour en bateau, l'entraîneront de force dans la forêt pour la violer. Laissée pour morte, Jennifer se relèvera avec une seule idée en tête : envoyer ad patres ce quatuor de fils de pute. Œuvre non grata dans de nombreux pays (Allemagne, Australie, Nouvelle-Zélande...), listée « Video Nasty » en Angleterre, ou simplement expurgée de sa violence la plus malsaine dans les quelques pays la diffusant (comme en France, sortie en VHS chez VIP sous le titre **Œil pour œil**), la première baffe de Meir Zarchi est ici présentée dans une copie restaurée et surtout intégrale, identique à celle proposée par Elite en zone 1. Difficile dans ces conditions de ne pas compatir pleinement au calvaire de Jennifer, calvaire scruté de près par la caméra d'un Meir Zarchi dont la réalisation proche du naturalisme (sobriété de la mise en scène, aucune musique d'ambiance) viendra accentuer l'horreur et la véracité de la situation. Un réalisateur rare (il ne fera qu'un seul film après **Day of the Woman**) que l'on retrouvera au centre de l'interactivité de cette édition DVD, dans un commentaire audio (sous-titré !) des plus passionnants. Alors qu'une suite fut un temps envisagée dans les années 80, **Day of the Woman** continuera d'inspirer de nombreux réalisateurs talentueux, d'Abel Ferrara (**L'Ange de la vengeance**) à Gaspar Noé (**Irréversible**), tout en se faisant remaker par des hordes de copieurs sans âme (**I Piss on Your Grave** d'Eric Stanze), sans que son aura de film culte ne se fasse égratigner au passage. Tout simplement inégalable et incontournable.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : ANTARTIC. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF), 5.1 ET DTS (VO). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - PROJETS D'AFFICHES - FILMOGRAPHIES - SPOTS TV - SPOTS RADIO - BANDES ANNONCES.

INCIDENT AU LOCH NESS

DE ZAK PENN

Alors, c'est Werner Herzog qui part en Écosse filmer un documentaire sur le mythe du monstre du Loch Ness et qui, très vite, s'aperçoit que non seulement il est entouré d'une équipe de dangereux incompétents, mais qu'en plus ledit monstre existe réellement. Déjà, avec une base pareille, le spectateur flaire rapidement le kolossal canular, mais si on rajoute là-dessus des situations caricaturales au possible (Zak Penn, producteur manipulateur et lâche du film dans le film, loue les services d'une playmate en string, provoquant ainsi la colère d'Herzog) et un propos de plus en plus vaseux au fur et à mesure qu'avance le film (Mais de quoi parle **Incident au Loch Ness** ? De la relativité de la vérité ? Du cinéaste Herzog ? Du monstre du Loch Ness ?). Forcément, pour ceux qui n'auraient pas encore entravé le truc, le DVD nous propose des suppléments (un commentaire de Penn et Herzog, des featurettes, des scènes coupées) qui continuent de faire prendre des Nessies pour des lanternes au spectateur avant de lui révéler, ô surprise, la nature de la supercherie, dans une section bonus cachés de plus de 3 heures, avec un Zak Penn certes amplement plus sympathique, mais pas beaucoup plus fin dans sa démarche. N'est pas Peter Jackson qui veut...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 EDITEUR : LA FABRIQUE DE FILMS. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTES - SCENES COUPEES - BONUS CACHES (MAKING-OF, COMMENTAIRES AUDIO, FEATURETTES, DIAPORAMA).

LES PREDATEURS DE LA NUIT

DE JESS FRANCO

On se souvient tous de notre bonne vieille VHS René Chateau, usée à force de visionnages... Désormais, les fans de cette petite gâterie gratifiée par ce sacré Jésus céderont à la tentation, et pourront enfin jouir pleinement des plaisirs de cette perle 80's, nantie de surcroît d'une copie des plus correctes. Camarades, oubliez un instant **Les Yeux sans visage** de Georges Franju, pour vous replonger avec délectation dans cette sombre histoire de clinique macabre et de médecin véreux. Grée d'un casting réunissant la crème des acteurs bis-sards (Helmut **Ultime violence** Berger, Brigitte **L'Exécutrice** Lahaie, Chris **Dark Mission** Mitchum, Caroline **Maniac** Munro...) et doté de moyens « conséquents » pour un métrage confié à Franco, **Les Prédateurs de la nuit** synthétise la quintessence du clinquant-kitsch propre aux années 80. Le ton est donné dès les premières minutes du film : ce sera rouge, gore, sexy et tape-à-l'œil. Échec lors de sa sortie, le film de Franco se regarde toujours avec autant de plaisir, ne serait-ce que pour son éventail quatre étoiles de stars du B et la tronche flippante de Gérard Zalcberg.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2. EDITEUR : RENE CHATEAU. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VF ET VANST).

GOTHIC

DE KEN RUSSELL

Aujourd'hui relégué aux oubliettes, Ken Russell (Au-delà du réel, Le Repaire du ver blanc) se rappelle à notre bon souvenir avec Gothic, l'un de ses meilleurs films (le meilleur ?). Dans un château perdu sur les bords du lac Léman, la romancière Mary Shelley s'apprête à vivre en compagnie de Lord Byron et de son mari une soirée particulièrement mouvementée, nuit d'orage qui au matin lui donnera l'inspiration pour écrire le roman de sa vie, Frankenstein. Racé, élégant, parfois dérangeant, Gothic a tout du petit chef-d'œuvre oublié, voire méconnu. Dommage cependant que l'édition ne jouisse d'aucune interactivité et que la copie soit à la limite de l'acceptable.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 EDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

HIGHWAYMEN

DE ROBERT HARMON

Après son catastrophique **Peuple des ténèbres**, Robert Harmon revient à ses premières amours avec **Highwaymen**, thriller routier et aride dans la lignée de **Hitcher**, son titre de gloire. Pourchassant le « serial driver » ayant culbuté sa gonzesse sur le capot de sa grosse bagnole, Jim Caviezel promène sa carcasse christique dans un film aux ambitions limitées mais clairement atteintes, dont on retiendra essentiellement une scène intense dans un tunnel et la prestation de Colm Feore, à la fois pathétique et terrifiant. Pas de quoi non plus se relever la nuit, mais force est de constater qu'Harmon a considérablement relevé le niveau depuis son dernier méfait.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 EDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : BANDE ANNONCE.

SEXCRIMES 3

DE JAY LOWI

Recette pour réussir son thriller chaud et moite visible par toute la famille : prenez une grosse poignée de bonasses bronzées jusqu'au bout du string, quelques cailloux pour leur faire tournebouler la tête, arrosez le tout d'une bonne rasade de voitures de sport, de beaux gosses Colgate, de manipulations à deux balles et de soleil californien, et vous obtiendrez ce rutilant nanar qu'est **Sexcrimes 3**. Reste que si vous êtes fans de Dina Meyer (la GI sacrifiée de **Starship Troopers**), ou que vous souhaitiez prendre de l'avance sur les programmes de TF1, n'hésitez pas.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT WILD THINGS : DIAMONDS IN THE ROUGH. USA. 2005. REAL.: JAY LOWI. INT.: LINDEN ASHBY, DINA MEYER, BRAD JOHNSON, SARAH LAINE... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: GCT.

UNIVERSAL SOLDIER
EDITION COLLECTOR
DE ROLAND EMMERICH

Van Damme qui s'enfile 19 plats de purée et qui casse la tête d'une poignée de rednecks en DTS, vous en avez rêvé ? StudioCanal l'a fait ! Certes, cette magnifique ode à la pratique de la main dans la gueule qu'est **Universal Soldier** n'avait peut-être pas besoin d'un collector, mais chaque bonus (ou presque) se met au diapason intellectuel du film. On passera gentiment sur le making-of assez succinct (le nom d'Andy Davis, premier réalisateur pressenti, n'est jamais prononcé ; les rapports tendus entre Van Damme et Lundgren sont à peine évoqués), pour nous concentrer sur le module mettant en valeur les acteurs antagonistes. Et là, ça vaut quand même son pesant de cacahuètes, JCVD nous refaisant le coup de la noisette entre les fesses (si, si !) pendant que Dolph s'extasie sur le Clint Eastwood de son enfance, reconstitution foireuse à l'appui (un sosie de Clint refaisant **Pour une poignée de dollars**, le tout filmé en DV bien pourrie dans le désert du coin...). Entre ça et un commentaire audio peu intéressant (même ponctué des *« Yeah ! »* de JCVD), il reste une fin alternative surprenante (Jean-Claude y meurt !) et surtout le film, gros monument de bourrinage bêtement jouissif dont le concept hautement raffiné n'a pas eu besoin de s'accommoder à la finesse légendaire de Tonton Emmerich, qui signait là sa plus belle œuvre, et oui !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2. EDITEUR : STUDIOCANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF), 2.0 ET DTS (VF). SUPPLEMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - INTERVIEWS - FIN ALTERNATIVE - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES - SPOTS TV.

L'EXORCISTE - AU COMMENCEMENT
DE RENNY HARLIN

Attention, revoilà le nanar dantesque de Renny Harlin dans une édition certes chiche en bonus (commentaire audio tout péteux, mini making-of et puis c'est tout !), mais toujours aussi riche en barres de rire. À la poubelle les frayeurs engendrées par le film matriciel de Friedkin, et ciao à l'ambiance bien glauque de l'opus 3 signé William Peter Blatty. Ici, c'est le lifting scandinave complet d'une franchise labellisée « monument de terreur ». Enfin, quel plaisir de pouvoir se repasser à l'infini (et à vitesse variable) la scène de la fausse Linda Blair qui se mange un mur invisible en pleine tronche. Le diable en rit encore, comme on dit...

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS (VOST) : MAKING OF - COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE.

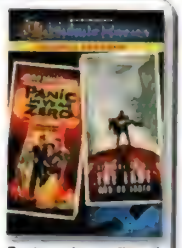
LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA
Le pouvoir de tout voir

Recherche et commandes dans le monde entier

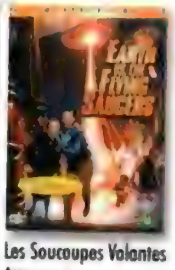
Seed of Chucky (UNCUT) (VOSTFR) : 32€ Z1 NTSC

Danger Diabolik (Mario Bava) (VOST anglais) : 18€ Z1 NTSC

Fritz the Cat (VF/VOSTFR) : 18€ Z1 NTSC



Panique Année Zéro/ Je Suis Une Légende (2 films) (VOSTFR) : 25€ Z1 NTSC


Les Soucoupes Volantes Attaquent (VF/VOSTFR) : 26.00€ Z2 PAL

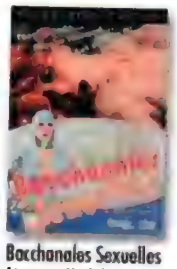
l'Empire des Fourmis Géantes/Tentacules (2 films) (VOSTFR) : 18€ Z1 NTSC

Salon Kitty (UNCUT) (2 DVD - Ed. limitée) (VOST anglais) : 30€ Z0 NTSC

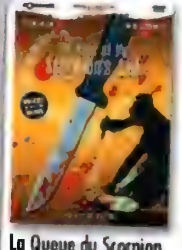
Guinea Pig : Devil's Experiment & Android of Notre Dame (VOST ang.) : 31.50€ Z1 NTSC

l'Etrange Vice de Mme Wardh (Sergio Martino, avec E. FENECH) (VOST ang.) : 22.50€ Z1 NTSC

Entrails of a Virgin (VOST anglais) : 25.00€ Z1 NTSC


Bacchanales Sexuelles (Jean Rollin) (VF) : 25.00€ Z1 NTSC

The Opening of Misty Beethoven (VO) : 32.00€ Z0 NTSC (1)


La Queue du Scorpion (Sergio Martino) (VOST anglais) : 22.50€ Z1 NTSC

Pénitencier de Femmes (Bruno Mattei, avec LAURA GEMSER) (V ang.) : 28.10€ Z1 NTSC

L'HOMME INVISIBLE Coffret Legacy Collection (5 films) (VOSTFR) : 35€ Z1 NTSC
- L'Homme Invisible
- Le Retour De L'Homme Invisible
- La Femme Invisible
- L'Homme Invisible Contre La Gestapo
- La Vengeance De L'Homme Invisible

SVP ! Assurez-vous que vos appareils habituels puissent lire les DVD commandés en cas de doute nous consulter. Ni reprise ni retour.

(1) : Strictement interdit aux moins de dix huit ans. En commandant cet article, je certifie être majeur.

Bon de commande à retourner à : La Petite Boutique du Cinéma (*) - 5, rue Luc Breton 25000 Besançon
Tél. 03 81 61 78 72 - e-mail : boutiquecinema@wanadoo.fr
Site web : www.lapetiteboutiqueducinema.com

Je désire recevoir le(s) titre(s) suivant(s):
.....
Je joins mon réglement de .....€ (+frais de port 5€ 1-2 DVD, 10€ 3-4 DVD,etc)
par ☐ chèque ☐ mandat CASH à l'ordre de la boutique(*).
NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....

LA SOCIETE

DE PASCAL SINGEVIN

Nous vous parlions de **La Société** en novembre dernier (in Mad 169), à une époque où le destin du film de Pascal Singevin était encore incertain. Initialement inscrit à l'intérieur d'une anthologie télévisuelle mise sur pied par TPS, **La Société** s'est très vite imposé auprès de ses producteurs comme un projet à part, susceptible d'être exploité en salles. Même si cette éventualité fut finalement écartée, cette sortie DVD est tout de même un bon point car elle récompense un film certes pas totalement abouti mais néanmoins courageux au sein de la production française actuelle. Récit d'anticipation situé dans un futur proche régi par un grand conglomérat économique qui donne son nom au film, **La Société** raconte l'histoire d'une poignée d'employés faillis déportés sur une île déserte afin de subir un stage de survie visant à les réinsérer au sein de leur entreprise. Entre survival réaliste, SF minimaliste et intrigue à tiroirs, ce premier film a le grand mérite de ne pas dévier de sa trajectoire (un défaut typiquement français ça, l'inconstance) et de raconter son histoire sans céder aux sirènes du commentaire sociologique trop appuyé. Et pourtant, vu qu'une partie du film est filmée en DV intradiégétique (les stagiaires, équipés d'une caméra, filment leur périple), le parallèle avec le phénomène de la télé-réalité aurait pu s'imposer facilement. Loin de ces automatismes un peu trop voyants, Singevin se concentre sur ses personnages et sur le décor magnifique qui les entoure, livrant ainsi un bel exemple de film de genre certes quelque peu surdialogué, mais avant tout porté sur l'efficacité. Tout direct-to-video qu'il est, ce DVD comporte quelques bonus appréciables : un commentaire audio du réalisateur et de deux des acteurs, apportant son lot d'infos sur le tournage mais qui aurait gagné à être un peu plus bavard et un peu moins porté sur la déconne, et les deux courts-métrages précédents de Pascal Singevin, dont l'excellent **Expresso**, petite tranche de vie surréaliste et rigolote située dans un bistro et adaptée d'une bédé de Vuillemin.

Arnaud BORDAS

DVD INEDIT FRANCE. 2004. REAL.: PASCAL SINGEVIN. INT.: FLORENCE BOULIFER, GUY AMRAM, DIANA FRANK, GERALD LAROCHE... FORMAT 1.85 (16/9). SON 2.0. SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO, COURTS-METRAGES, BANDES ANNONCES. DIST.: M6 VIDEO

L'Asie par le bas

(2000 AD + THE LEGEND OF SPEED)

Sortie couplée de **2000 AD** et de **The Legend of Speed**, deux films mineurs réalisés par des auteurs alors en pleine crise de doute. Difficile de croire, à la vision du premier, qu'il s'agit là d'un film de Gordon Chan (**Fist of Legend** quand même), tant le sujet bateau (un homme se lance à la poursuite des tueurs de son frère hacker et se retrouve au milieu d'un complot impliquant la CIA et la police hongkongaise) et son traitement ne volent finalement pas plus haut que la majorité des productions hollywoodiennes. Pas étonnant, donc, de voir ces dernières venir pomper des films comme **The Legend of Speed**, sorte de **Fast and Furious** avant l'heure où des rebelles à deux balles s'affrontent dans des courses illégales sur les autoroutes de Hong Kong. Aussi poseur et beauf que le sera l'opus de Rob Cohen, **The Legend of Speed** restera comme une faute de goût dans la carrière d'Andrew Lau, bien plus à l'aise, et à son avantage, quelques années plus tard sur **Infernal Affairs**. Quant à Gordon Chan, il s'écrasera définitivement en 2003, après avoir signé **Le Médaillon**, l'un des pires Jackie Chan. Triste.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDITS HK. 2000. REAL.: GORDON CHAN. INT.: AARON KWOK, PHYLLIS QUEK, DANIEL WU... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : INTERVIEW, MAKING-OF.

HK. 1999. REAL.: ANDREW LAU. INT.: EKIN CHENG, CECILIA CHEUNG, JERRY LAMB... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : INTERVIEW, MAKING-OF. DIST.: CTV

6 HOURS

DE JULIEN LACOMBE & PASCAL SID

Il s'est fait désirer ce DVD des fan-boys de 4-16 prod ! Bien heureusement, notre attente est largement récompensée. L'édition est en effet irréprochable et contient tout le travail « home made » que les jeunes réalisateurs ont effectué jusqu'à aujourd'hui. On a donc le plaisir de revoir **HK**, bande démo bien énervée avec son impressionnant mano a mano final, mais surtout **6 Hours**, déclinaison énergique de **Running Man** confirmant le savoir-faire indéniable de la team 4-16. Filmé caméra à l'épaule dans Paris, avec un casting comptant parmi les meilleurs kickeurs français (on retrouve avec plaisir Patrick Vo et Manu Lanzi), **6 Hours** atteste avec punch de leur croyance indéfectible en un cinéma d'action français ambitieux. Hormis le plat de résistance, le DVD contient pas mal de bonus (featurettes, interviews), dont le plus marquant reste le teaser d'**Avant l'aube**, LE film de zombies auquel ils devraient logiquement s'atteler après avoir shooté **Le 6ème homme**, court-métrage policier situé dans les eighties avec François Levantal et Jo Prestia. On attend ça avec impatience !

David DOUKHAN

DVD INEDIT FRANCE. 2005. REAL.: JULIEN LACOMBE ET PASCAL SID. INT.: PATRICK VO, MANU LANZI... FORMAT 1.85 (4/3). SON 2.0. SUPPLEMENTS : COMMENTAIRES AUDIO, SCENES COUPEES, COURT-METRAGE (**SALE JOURNEE**), TEASER (**AVANT L'AUBE**), MAKING-OF, BANDES DEMO, BONUS CACHES. DIST.: INSONIS.

BAD TRIP

DE GREG PAGE

Rares sont les films d'horreur émouvants de nos jours, **May** étant le dernier en date à nous avoir ravagé le cœur. Depuis, plus rien, jusqu'à **Bad Trip**, titre ballot dissimulant **The Locals**, premier film écrit et réalisé par un jeune néo-zélandais promis à un avenir brillant : Greg Page. Partis surfer pour le week-end, deux potes s'aventurent sur une route fermée. Ils y rencontrent deux jeunes filles elles-mêmes égarées avant de croiser le chemin d'une bande de paysans vindicatifs. Tout semble se mettre en place pour un bon petit survival des familles avant que Greg Page ne bifurque tout naturellement vers le film de fantômes, en dévoilant la condition spectrale desdits bouseux. Rien de vraiment révolutionnaire certes, mais **Bad Trip** double la concurrence avec son duo d'acteurs attachants (John Baker et Dwayne Cameron, parfaits), dont la réelle amitié transpire à chaque image avant de se trouver directement impliquée dans un épilogue déchirant. Enveloppé dans une photo magnifique, **Bad Trip** est tout simplement un beau film dont la vision devrait vous glacer l'échine avant de vous faire verser une larmichette.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT THE LOCALS. NOUVELLE-ZELANDE. 2003. REAL.: GREG PAGE. INT.: JOHN BAKER, DWAYNE CAMERON, KATE ELLIOTT, AIDEE WALKER... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO, MAKING-OF, INTERVIEWS, BANDE-ANNONCE. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS.

DETENTION

DE SIDNEY J. FURIE

- « Tiens Dolph ?? Punaise, ça faisait une paye, t'étais où ? »

- « Et bien, j'étais en **Détention**... *Warf ! Warf ! Excusez, mais j'aime la grosse déconnade. Non,* **Détention** *c'est mon nouveau film réalisé par Sidney. Hein ? Mais non, pas le mec qui faisait du hip hop sur Antenne 2, je te parle de Sidney J. Furie, le visionnaire d'***Aigle de fer** *! Ici, je suis un ex-Marines reconverti en prof dans un lycée à problèmes. Des terroristes y foutent le bordel, moi j'arrive et je nique tout le monde ! Warf ! Warf ! »*

- « Mouais, comme dans **The Substitute** *quoi... »*

- « J'aime aussi la boxe thaï... »

- « En même temps, il est bien ce film. »

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT DETENTION. USA. 2003. REAL.: SIDNEY J. FURIE. INT.: DOLPH LUNDGREN, ALEX KARZIS... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: METROPOLITAN.

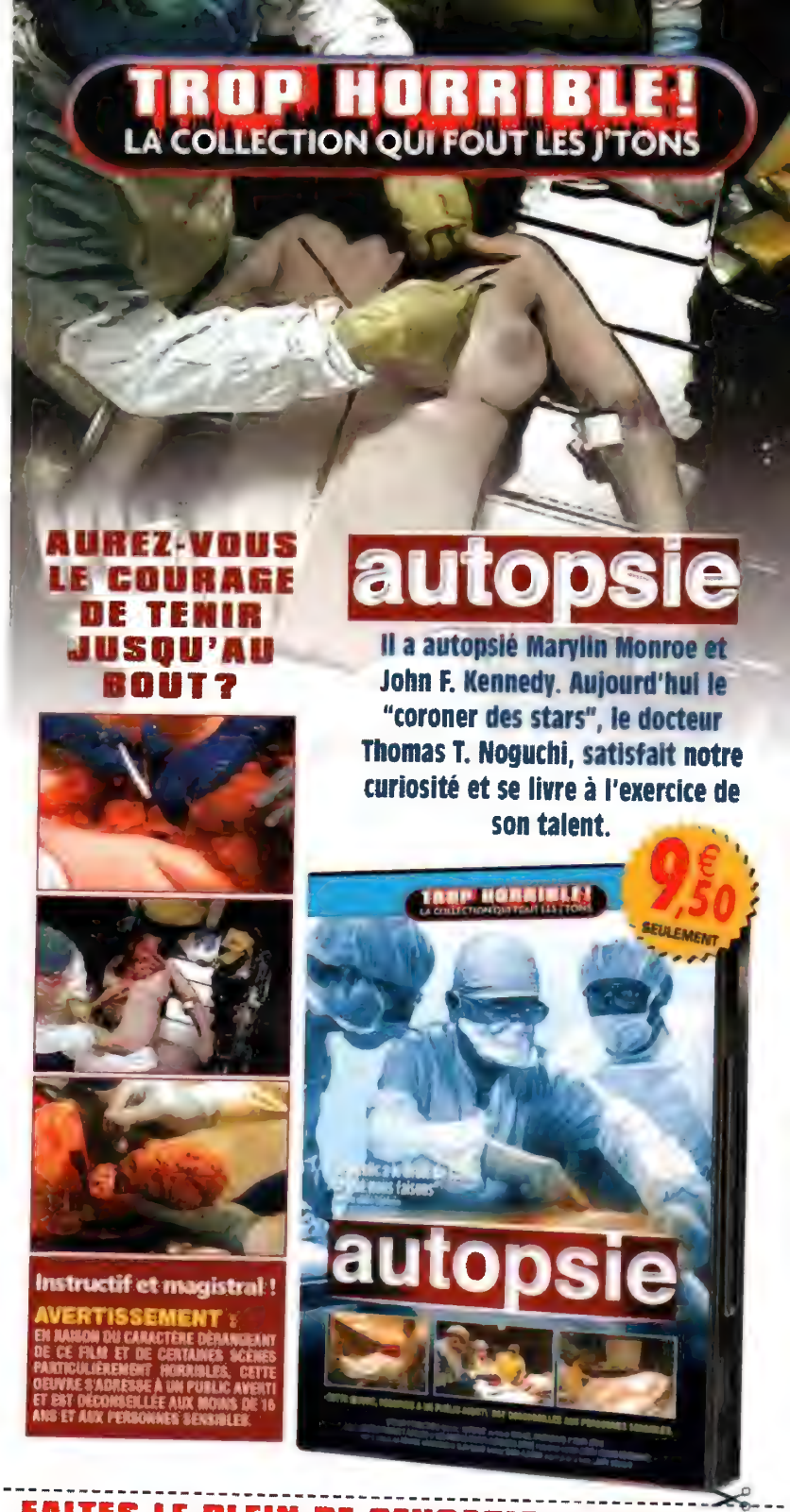
MILLENNIUM ACTRESS

DE SATOSHI KON

Quand on traite aussi tardivement, et aussi brièvement, d'un des plus grands films de ces dix dernières années, un magazine se doit de s'expliquer. À notre décharge, nous avons donc deux (bonnes ?) excuses. La première : l'absence de sortie en salles. Car aussi fou que cela puisse paraître, l'un des plus grands réalisateurs contemporains est pour l'heure relégué en France au marché du DVD, alors que son premier film, **Perfect Blue**, avait atteint un score tout à fait honorable sur les grands écrans de l'Hexagone. Mais il faut également vous dire qu'il s'est révélé être impossible de parler de **Millennium Actress** comme il se doit, c'est-à-dire par la bouche de son metteur en scène. Après avoir attendu en vain d'obtenir par nos propres moyens un entretien avec Mr. Kon, trop occupé à ériger une œuvre titanesque pour nous donner un peu de son temps (comment lui en vouloir ?), nous voilà contraints, tout penauds, de nous rabattre sur une simple chronique de l'excellent DVD sorti à la vente chez Dreamworks. Heureusement, plus encore que des excuses, nous avons des motifs de consolation, puisque l'ampleur d'un tel bijou ne peut de toute façon être enfermée dans le carcan d'une critique. Aussi longue soit-elle, elle échouera, fatalement, à se faire correctement l'écho de la profondeur abyssale de ce chef-d'œuvre. Il y a en effet quelque chose du puits sans fond dans ce film spiral qui se déploie à l'infini selon un cycle d'une grâce absolue. Cadencé par une rythmique entêtante et ponctué par des refrains visuels d'une beauté étourdissante (je vous mets au défi de ne pas pleurer devant ce travelling latéral accompagnant l'héroïne courant à en perdre haleine), **Millennium Actress** progresse en se dérobant perpétuellement à toute analyse. Alors plutôt que de nous risquer à résumer en quelques lignes ce colosse, mieux vaut décrire le principe démentiel qui régit le scénario. **Millennium Actress** suit deux journalistes chargés de brosser le portrait d'une star historique du cinéma nippon. Le caméraman est un technicien désabusé, ennuyé royalement par cette commande, tandis que l'intervieweur est un otaku qui voue un véritable culte à la vedette. L'entretien a à peine débuté, que les souvenirs de l'actrice se mêlent au présent des journalistes. C'est ensuite au tour de la fiction de contaminer la réalité, et à la narratrice d'être parasitée par son auditoire, entraînant le trio vers une destination aussi mélancolique qu'inattendue. Ode aux femmes, éloge des fans de tout poil, œuvre-mémoire sur une période révolue du cinéma nippon, réflexion sur le pouvoir et la nécessité du spectacle, mais aussi reflet du XX[e] siècle japonais, **Millennium Actress** est une corne d'abondance qui déverse continuellement des trésors de thématique à mesure que Satoshi Kon progresse sur une trame simple et émouvante. Et si la forme, toute en déstructurations, peut rappeler **Abattoir 5**, **Johnny s'en va-t-en guerre** ou certains des premiers films d'Alain Resnais, force est de reconnaître que les outils dont se sert Kon, notamment parce qu'il œuvre dans l'animation (mais pas seulement !), relèvent de l'inédit. Ce mélange de styles plastiques et narratifs, qui vont de l'estampe nippone à Stanley Kubrick, aboutit à un collage si fécond qu'il pourrait engendrer à lui seul une nouvelle génération de cinéastes. Et au risque d'oser un dithyrambe honteusement restrictif, il faut dire que **Millennium Actress** est très probablement le plus grand film post-moderne jamais réalisé. Un point c'est tout.

Julien DUPUY

DVD INEDIT **SENNEN JOYU**. JAPON. 2001. REAL.: SATOSHI KON. FORMAT 1.78 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF + DIVERS). SUPPLEMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE. DIST.: DREAMWORKS/UNIVERSAL.



FAITES LE PLEIN DE SENSATIONS FORTES!

Bon de commande réservé aux lecteurs de MAD MOVIES, à renvoyer à :
Les Éditions du Film Retrouvé / DistriAbonnements BP 73621 - 31036 Toulouse Cedex 1
Tél : 08 26 30 46 32 (0,15€/mn en France métropolitaine) - Fax : 05 61 727 650 - mail: info@ditri-abo.com

BLOOD HOOK — Le concours de pêche tourne au cauchemar
CARNAGE — La folie meurtrière d'un terrifiant justicier
DRAWING BLOOD — Peux t-on succomber aux charmes d'un vampire ?
ATTENTION ENFANTS — Les enfants portés disparus sont des tueurs !
ZOMBIE ISLAND — Un groupe de touristes est pris en chasse par des zombies

Je désire recevoir les DVD suivants* :

- ❑ AUTOPSIE .... x 9,50 €
- ❑ BLOOD HOOK .... x 9,50 €
- ❑ CARNAGE .... x 9,50 €
- ❑ DRAWING BLOOD .... x 9,50 €
- ❑ ATTENTION ENFANTS .... x 9,50 €
- ❑ ZOMBIE ISLAND MASSACRE .... x 9,50 €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT 5,00 €

Total €

Je paie : ❑ Par chèque bancaire ou postal à l'ordre de "ÉDITIONS DU FILM RETROUVÉ"
❑ Carte Bancaire n
Expire fin
Notez les 3 derniers chiffres au dos de votre carte
PRÉNOM :
NOM :
ADRESSE :
Ville :
Code postal :
Date :
Signature

*Offre valable pour la France Métropolitaine jusqu'au 31/12/05 dans la limite des stocks disponibles

Box 507 D'ENRIQUE URBIZU

Enfin ! Après 2 ans d'attente dus à des problèmes trop longs à énumérer ici, le vainqueur du Grand Prix du Film Policier de Cognac 2003 et de trois autres prix, **Box 507**, sort directement en DVD, sans prendre la moindre petite ride, demeurant toujours ce remarquable polar ciselé au scalpel couronné fort justement cette année-là. Directeur d'une petite banque, Modesto se voit un matin pris en otage et enfermé dans la salle des coffres tout un week-end. Au réveil, la majorité d'entre eux ont été pillés. Mais il découvre dans le n°507 un dossier prouvant que la mort horrible de sa fille, sept ans auparavant, n'était pas un accident. Libéré, Modesto va entamer une implacable vengeance. En parallèle, Rafael, flic pourri propriétaire du coffre 507, cherche les braqueurs pour récupérer son dossier. Une situation explosive qui ne pourra s'achever que dans un bain de sang, où la vengeance fera payer à la justice son prix fort. C'est simple, **Box 507** est un chef-d'œuvre. Polar mélangeant remarquablement plusieurs thèmes sur une narration des plus intenses, son contexte politico-policier rappelle certains polars italiens des années 70, comme **Un juge en danger** de Damiano Damiani (un des rares à « bien » se terminer...). Sauf qu'en plus, le scénariste-réalisateur Enrique Urbizu corrompt un peu la donne en saupoudrant le film d'une once d'immoralité qui trouve son point d'orgue à la fin. Le tout concernant des personnages magnifiquement créés, incroyablement riches, à l'image de Rafael, ancien flic devenu tueur pour l'argent et dont quasiment toute la vie se devine au travers des scènes le concernant. Tout cela sans explications laborieuses et pesantes, juste par une action, un plan, un regard qui en dit plus long que moult palabres. Là se situe la force de **Box 507** qui fait progressivement avancer une intrigue a priori banale vers une vengeance de haute précision mécanique aux multiples ramifications... D'où l'événement de cette sortie DVD. Question bonus, ils ne reprennent de l'édition espagnole que le making-of de 15 minutes plutôt bien troussé, où l'on notera surtout que les acteurs ont vraiment bien appréhendé la richesse complexe de leur personnage, le discours tenu faisant moins langue de bois commerciale qu'à l'accoutumée. Autrement, rien d'autre... Bon, parfois, un petit bonus bien foutu vaut mieux que plein de bonus indigestes et consensuels, c'est vrai. Ce qui, au final, reste dans l'esprit de **Box 507**.

Stéphane THIELLEMENT

DVD INEDIT LA CAJA 507. ESPAGNE. 2002. REAL.: ENRIQUE URBIZU. INT.: ANTONIO RESINES, JOSE CORONADO, GOYA TOLEDO... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF ET VO). SUPPLEMENTS : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS.

INTERVIEW D'ENRIQUE URBIZU SCENARISTE ET REALISATEUR DE BOX 507

GRAND PRIX DU FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC 2003, CHEF-D'ŒUVRE DU POLAR IBÉRIQUE, BOX 507 **A ÉTÉ SÉQUESTRÉ 2 ANS DANS LES TIROIRS D'UN DISTRIBUTEUR. JUSTICE LUI EST RENDUE AUJOURD'HUI AVEC SA SORTIE EN DVD. POUR EN PARLER, ENRIQUE URBIZU, L'ORFÈVRE CRÉATEUR DE CE BIJOU CINÉMATOGRAPHIQUE.**

Box 507 est un thriller très méticuleux, très précis, où chaque scène a son intérêt, et où chaque personnage est très travaillé. Combien de temps vous a-t-il fallu pour concrétiser le film ?

Pour obtenir le scénario tel qu'il est aujourd'hui, il m'a fallu deux ans. En luttant très souvent avec mon producteur et avec la réalité. Je m'explique : tout en écrivant, mon coscénariste, Michel Gaztambide, et moi-même, lisions chaque jour les quotidiens. Si leur contenu se rapprochait trop de notre histoire, on réécrivait. De plus, j'adore les films muets parce qu'on comprend justement tout par l'image... Et avec **Box 507**, je voulais d'abord faire du cinéma dans cette veine, pour que chaque image ait une histoire. En gros, je désirais éviter les dialogues interminables et les explications qui n'en finissent plus. Selon moi, si l'intrigue vous intéresse, toute image peut suffire à la faire avancer.

Il y a deux histoires qui se rejoignent dans* Box 507 *: celle d'une vengeance, et celle d'un flic corrompu. C'était votre choix dès le départ ?

Non, au départ, il y avait 3 parties. D'abord, celle des criminels avec le hold-up, ensuite celle des victimes avec la mort des adolescents, et enfin celle des coupables avec la vengeance et la chasse du flic pourri. Même si j'aimais cette structure, ça ne ma[illegible] Et avec Michel, on a ramené ça à [illegible] celle d'une résurrection avec le per[illegible] Modesto, simple petit banquier n'ayant [illegible]t à la vie depuis la mort de sa fille, mais qui trouvera dans la vengeance une forme de renaissance ; et ensuite celle de Rafael, le flic pourri de l'intrigue. À ces personnages s'ajoutent les criminels liés au hold-up et au coffre 507. Leur point commun à tous, c'est la banque. Là est ma connexion, que je souhaitais au départ la moins évidente possible.

Vous terminez* Box 507 *par cette note immorale après la victoire de Modesto. Ce choix était-il aussi défini dès le départ ?

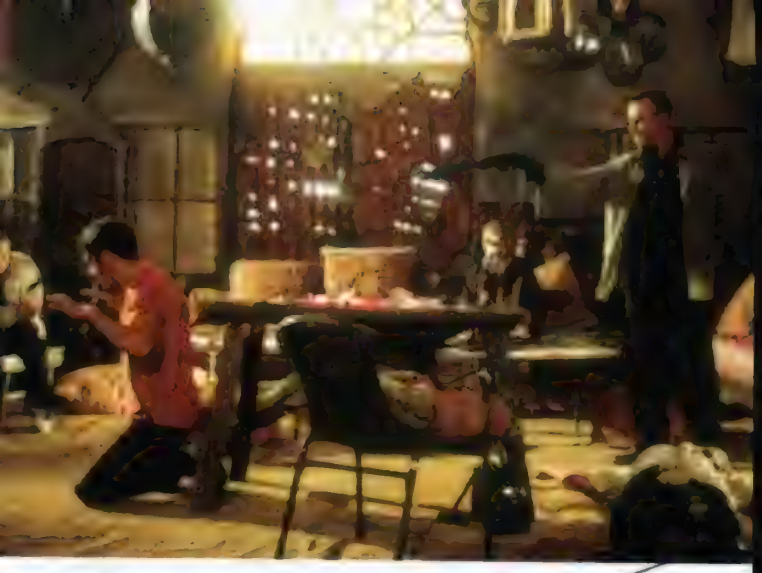
On ne voulait pas que Modesto meure. Mais il y a quand même eu 5 ou 6 fois où on l'a tué. (rires) Et il y avait même une version qui commençait par sa mort, le film étant alors un long flash-back... En tout cas, on ne voulait pas de happy end.

Pour moi, c'en est une...

Je comprends, mais c'est immoral. Modesto a changé, il porte dans le plan final des lunettes de soleil qui cachent aussi ce qu'on peut voir dans ses yeux, ce qu'il a fait. Il ressemble alors à Rafael et aux autres gangsters qu'il a rencontrés.

Je trouve justement intéressant le fait qu'il se venge et qu'en même temps, il profite de l'occasion pour pouvoir entamer une nouvelle vie, avec sa femme...

Moi aussi j'aime cette fin. Je suis d'accord avec vous, Modesto n'a plus que sa femme qu'il aime par-dessus tout. Certes, il se venge, mais en vendant aussi son silence, il se corrompt un peu. Et en même temps, il a la possibilité d'un avenir qui pourrait leur redonner goût à la vie. C'est pour cela que j'ai[illegible] miné sur ce plan de ciel bleu, d'horizon



immaculé, et derrière eux, l'urbanisme, leur ancienne vie, la violence et la mort.

Pour en revenir à Rafael, c'est un personnage très ambigu, quelqu'un de très violent qui tue de sang-froid, mais en même temps, lors de son exécution, on ne peut s'empêcher d'être mal à l'aise...

Oui, j'ai beaucoup apprécié sa création. On peut penser qu'avant, Rafael était heureux. Ce qu'il veut aujourd'hui, c'est quitter toute cette pourriture et partir avec celle qu'il aime. Je vois Rafael comme une sorte de samouraï, qui cache ses sentiments et tout ce qui lui est proche. On ne voit jamais de photos de lui dans l'intimité, sauf quand il portait l'uniforme... Ce qui lui rappelle une vie qu'il a perdue, un passé qu'il a trahi.

Il y a cette scène qui montre bien le malaise dans sa vie actuelle, où son amie lui dit au revoir sur le pas de la porte d'entrée, en posant sa main sur le carreau, juste à l'endroit où se reflète Rafael...

Tout à fait. J'aime quand l'image parle et que les détails visuels se substituent aux paroles. Je me suis inspiré des tableaux d'Edward Hopper, qui montrent souvent des personnes solitaires regardant d'une fenêtre la vie extérieure, comme si cela était un rêve inaccessible pour eux. Cela suscite aussi de la mélancolie, de la tristesse... Et dans le cas de cette scène, cela suggère que c'est la dernière fois qu'ils se voient... Quand vos personnages existent et « vivent », c'est comme si vous les connaissiez, c'est ce que j'aime dans le cinéma. Même si le rythme de **Box 507** est lent, on est accroché du fait que tout détail a un sens, une importance. Car pour moi c'est clair, sans vrais personnages, sans vrais sentiments, et malgré toute la sophistication employée, votre film ne touchera personne.

Box 507 montre, pour une fois, le combat contre une multinationale ou un cartel criminel au travers d'une personne, et ce en 5 minutes suffisantes pour cerner l'étendue de son pouvoir.

Il ne pouvait en être autrement. Il fallait que ce soit crédible, réaliste. Or, à la base de ces groupes, il y a bien UNE personne. Et si je voulais conserver l'intensité de mon histoire, Modesto devait se mesurer à cette personne. Je ne voulais pas de spectaculaire, je désirais rester proche des victimes innocentes. **Box 507** est un polar sur des actes criminels qui affectent notre vie quotidienne.

Et quand vous revoyez votre film, êtes-vous satisfait ?

Non ! (rires) Non, ce n'est pas vrai. Quand j'ai enfin dit « OK » pour le tournage à mon producteur, c'est parce que l'histoire était au point, et que rien ne pouvait contrarier l'intensité de sa progression. De plus, les deux années accordées à la conception du film m'ont aussi très justement servi et m'ont permis d'achever le travail correctement.

Propos recueillis et traduits par Stéphane THIELLEMENT au Festival de Cognac 2003

La fin d'une legende

(DR WONG ET LES PIRATES + DR WONG EN AMÉRIQUE)

Échaudé par l'échec d'**Il était une fois en Chine 4**, qui transformait sa mythique trilogie en franchise soudain confiée à un yes-man (Yuen Bun) avec Chiu Man Chuk dans le rôle de Wong Fei Hung, Tsui Hark décide de reprendre en main son bébé et de réaliser lui-même le cinquième épisode, **Dr Wong et les pirates**. Mais loin de renouer avec la dimension politico-historique des origines, le maître persiste dans la voie feuilletonesque et livre un opus délirant, de superbe facture certes, mais axé sur la comédie bas du front et les prouesses câblées. Le sixième épisode, qui signe les grandes retrouvailles de Jet Li et de Tsui Hark (ils étaient en froid depuis la fin du troisième opus), est quant à lui un joyeux portnawak ultra jouissif réalisé par Samo Hung, qui plonge notre héros amnésique en plein Far West, prêt à en découdre avec les cow-boys, les Indiens et ses propres disciples !! Un film complètement barré qui culmine avec un duel dantesque contre un chinois/mexicain (!!) à la gueule pas possible ! Bref, deux films de kung-fu attachants qui investissent sans complexes d'autres genres et qui ont droit à des masters excellents. Une mention spéciale pour l'interview touchante de Samo Hung, qui explique pourquoi il s'est retiré du monde du cinéma. Édifiant !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2. EDITEUR : HK VIDEO. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLEMENTS (VOST) : INTERVIEW - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

Back in USSR

(STALKER + SOLARIS)

Tournés dans des conditions difficiles, **Stalker** et **Solaris** se servent de la science-fiction comme prétexte pour livrer une méditation très dense sur la psyché humaine, l'art, la science et la religion. Rien que ça. Composée de plans absolument superbes, très contemplatifs, cette conception métaphysique de l'anticipation aura marqué durablement la japanimation et particulièrement Mamoru Oshii, qui n'a jamais caché l'influence de Tarkovski sur son œuvre. Associé à Ruscico, MK2 nous ressert aux menus près exactement les mêmes galettes que les DVD russes. Les copies sont très belles et les bonus rachitiques mais intéressants (l'interview cachée d'Eduard Artemyev se révèle riche en anecdotes). Dommage toutefois que les films soient toujours segmentés en deux parties alors qu'il aurait été plus simple de les faire tenir sur un seul DVD. Un tout petit reproche qui ne doit pas empêcher de se jeter sur ces éditions.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 EDITEUR : MK2. TRANSFERTS 1.85 ET 1.33 (4/3). SON 5.1 ET 1.0 (VO). SUPPLEMENTS : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - GALERIES PHOTOS.

ECORCHE VIF

DE GABE BARTALOS

PREMIER LONG-MÉTRAGE MIS EN SCÈNE PAR LE CRÉATEUR D'ELMER, LE REMUE-MÉNINGES, **MAIS AUSSI DU FACIÈS GRIMAÇANT DE** LEPRECHAUN **ET DE LA TAPINEUSE MOSAÏQUÉE DE** FRANKENHOOKER, ÉCORCHÉ VIF, **VÉRITABLE SLASHER TROMPE-L'ŒIL, NE PORTE PAS LE MASQUE DE L'HORREUR COMME LES AUTRES...**

Dans le monde des effets spéciaux de maquillage, Gabe Bartalos est un cas à part, un artisan qui n'ambitionne pas d'étendre son atelier à l'échelle d'Hollywood. Au rendement quasi industriel d'un KNB, il préfère bricoler dans son coin, sur des séries B ou Z. Quand son nom apparaît dans les profondeurs du générique de grosses productions (**Darkman**, **Blade**, **Vampire vous avez dit vampire ? 2**), c'est généralement comme assistant ou suppléant à des tâches secondaires. Il est comme ça Gabe (Gabe pour Gabriel), farouchement indépendant, attaché à un exercice artisanal de son métier. Pas de changement de cap lorsqu'il passe à la mise en scène avec **Écorché vif** (**Skinned Deep** en version originale), petit budget dont on devine que l'auteur tire le diable par la queue pour en arriver à la finalisation, cinq ans après avoir écrit les premiers mots du scénario.

Dans le parcours anticonformiste de Gabe Bartalos, **Écorché vif** ne constitue pas un caprice de maquilleur pressé de vendre complaisamment son savoir-faire dans les prothèses de latex et les masques hideux. L'inspiration du film, le réalisateur novice la puise dans l'univers du cinéaste auquel il est resté fidèle depuis **Elmer, le remue-méninges** en 1987. Un certain Frank Henenlotter, pour qui il conçoit non seulement le swinguant parasite Elmer, mais ensuite les créatures difformes de **Basket Case 2** et **3**, de même que les explosions de putes dans **Frankenhooker**. Henenlotter exerce une si forte influence sur Bartalos qu'**Écorché vif** porte la marque indélébile du parrain et mentor. Même type d'humour décalé, même goût du mauvais goût, même tentation pour une forme de fantastique iconoclaste, pour un surréalisme de fête foraine et un inquiétant burlesque. Gabe Bartalos assume l'héritage. Pourtant, en jetant les bases du scénario d'**Écorché vif**, tout indique qu'il creuse l'un des sillons les plus profondément éculés du genre. Sillon d'abord tracé par **Massacre à la tronçonneuse**, puis par **La Colline a des yeux**, **Nuits de cauchemar**, **Jeepers Creepers**, **Monster Man**, etc. Désormais, quoi de plus banal dans le cinéma d'horreur « réaliste » qu'un couple avec enfants qui, dans leur découverte de l'Amérique profonde, tombent sur une famille de tarés. C'est précisément ce qui arrive dans **Écorché vif**. Du moins au début, avant que Gabe Bartalos laisse vagabonder son imaginaire débridé au-delà du carcan des clichés et des situations convenues. Oui, les parents passent rapidement l'arme à gauche... Certes, le petit frère disparaît de la scène selon la méthode dite de la tranche de jambon... Effectivement, la grande et jolie sœur survit... Mais, derrière le monticule de poncifs, Gabe Bartalos construit une œuvrette plus originale et zarbi qu'elle n'y paraît, œuvrette hantée par un prédateur aux mâchoires de piège à ours, traquant l'automobiliste dans la grande tradition de **Mad Max 2**. Un personnage pittoresque et effrayant, source d'une franchise potentielle que le réalisateur néglige pour donner autant d'importance à une mamie trop mielleuse pour être vraiment gentille, mais aussi à un nabot usant d'assiettes tranchantes (dans le rôle, le nain Warwick Davis que Bartalos transforma à plusieurs reprises en Leprechaun) et, surtout, à l'hydrocéphale Brain, monstre fleur bleue qui, accessoirement, court les fesses à l'air dans les rues d'une grande ville. Une scène qui n'aurait pas dépareillé dans un film d'Alejandro Jodorowsky ou d'un Topor, vers lequel tendent d'autres images maculées de surréalisme. Jugez plutôt : quand l'héroïne tombe sur un Hercule sans tête mais continuant inlassablement à produire les mêmes figures de culturiste ; ou lorsque, d'un crâne défoncé, sortent de petits cubes qui forment les mots « amour » et « haine » Des instants inattendus, saugrenus, qui donnent à **Écorché vif** toute sa singularité dans un genre trop souvent conformiste.

Marc TOULLEC

DVD INEDIT. SKINNED DEEP. USA. 2003. REAL.: GABE BARTALOS. INT.: KAROLINE BRANDT, KURT CARLEY, WARWICK DAVIS, LINDA WEINRIB, ERIC BENNETT... FORMAT : 1.33. SON : 2.0 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : VISITE COMMENTÉE DU STUDIO DE GABE BARTALOS - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

TOYSTAR

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7
Plus de 2000 références
Pour recevoir notre catalogue gratuit appelez-nous au 01 43 72 06 66

Commandez :
- Par telephone
- Par cheque
- Par courrier

Frais de ports : 5 €
Pour toute commande superieure ou egale a 50 euros les frais de ports vous sont offerts !!!

conan serie 2 : 18 € (1) Conan the Warrior (2) Man Eating (3) Zenobia (4) Xaltotun the Undead (5) Palantides (6) King Conan deluxe boxed set : 39 €

T-850 Attakus 45 cm : 260 €

(1) Jay PVC 35 cm : 49 €
(2) Silent Bob PVC 35 cm :49 €

Gros Bisounours : 25 € (1) Grosveinard (2) Grosdodo (3) Groscopain (4) Grosjojo Petit : 10 € (5) lion (6) singe (7) raton laveur (8) pinguin (9) chien (10) elephant

Star wars unleashed : 39 € (1) Grievous (2) Anakin (3) Obi wan Kenobi Force Battlers : 25 € (4) Vader (5) Obi Wan (6) Grievous (7) Anakin (8) Bust up serie 1 : 5 € l' unité (9) Bust up serie 2 : 9 € l' unité (10) Sabre FX Darth Vader : 150 €

Poupées Sideshow : 49 €
(1) Prophecy girl Buffy (2) Frank Black (3) Jason part VI (4) R.Englund

Statue 1/4 Sideshow
(1) Logan :329 €
(2) James bond : 320 €
(3) Hellboy : 340 €

(1) Marvel select Emma Frost : 29 €
(2) She Hulk Bowen bust : 80 € (3) Nova Bowen Bust: 75 €
(4) Crystal Bowen bust : 70 € (5) Omega red bust : 70 €

ML8 - (1) Ultimate Captain America : 16 € (2) Iceman : 16 €
(3) Modern Iron Man : 16 € (4) Storm :16 €
Uniquement disponible pour l'achat de la serie complete a 95 € :
(5) Black Widow (6) Doc Ock (7) Man Thing

(1) Total Control Ras'Al 'Ghul : 24 € (2) Total Control Batman : 24 €
(3) Batcopter : 16 € (4) Batcycle : 16 €
(5) Action Cape batman 30 cm : 39 € (6) Batman deluxe 90 cm : 59 €

Saint seiya Cloth Myth : 55 €
(1) Capricorne (2) Cancer
(3) Balance (4) Belier : dispo fin juin

(1) Peluche Gizmo dansant : 26 €
(2) Repertoire tel : 9 €
Bloc note : 5 €

WWW.TOYSTAR.FR - 01 43 72 06 66

COMICS VO (1 DOLLAR = 1 EURO) ; COMICS VF ; NEWS , TPB ET BACK ISSUES ; C ' EST SUR : WWW.COSMICCOMICS.FR

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 PARIS

Ouvert du lundi au samedi de 10H a 19H

M° BUZENVAL / RER NATION - A 400 METRES DE LA PLACE DE LA NATION

Ils sont venus en paix !

ÇA Y EST, LES PLUS GROS NETWORKS RICAINS (FOX, ABC, CBS, NBC) VIENNENT D'ANNONCER LEURS GRILLES DE PROGRAMMES POUR LA RENTRÉE (LES FAMEUX « FALL SCHEDULES »). MAIS SI LE FANTASTIQUE FAIT UN RETOUR EN FORCE, SUITE À UNE SAISON 2004-2005 PEU INSPIRÉE EN LA MATIÈRE, LA PLUPART DES PROJETS ABORDENT LA MÊME THÉMATIQUE, CELLE DE L'INVASION EXTRATERRESTRE. DE LÀ À DIRE QUE LA GUERRE DES MONDES **FAIT DÉJÀ SON PETIT EFFET...**

Des aliens à la pelle

Ça commence sur NBC avec l'annonce de ***Fathom*** (rien à voir avec le comic-book !), série de SF et d'action à gros budget créée par Josh et Jonas Pate, qui racontera l'apparition subite d'une étrange forme de vie aquatique découverte à plusieurs endroits en même temps par une famille de San Diego, des officiers de la Marine en Antarctique, un institut océanographique à Monterey et des pêcheurs dans le golfe du Mexique. Apparemment gentilles et appréciées des mioches, les créatures en question réservent de grosses surprises à l'humanité. Vu la gueule des acteurs et la touche kitsch des photos promo, je ne suis pas vraiment convaincu pour l'instant...

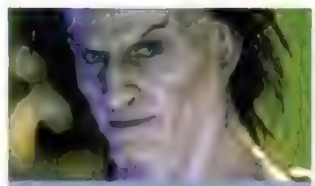
On continue sur ABC avec ***Invasion*** (au moins, c'est clair !), série qui part du principe que l'humanité a toujours regardé les étoiles pour découvrir des formes de vie extraterrestres alors qu'elle aurait d'abord dû vérifier le garage de mémé. Et oui, dans ***Invasion***, les aliens ce sont votre concierge ou le boucher du coin ! Quant aux désastres naturels, tremblements de terre et autres Tsunami, qui déciment les touristes du monde entier, ce ne sont que des écrans de fumée dissimulant une invasion extraterrestre soigneusement orchestrée. Théorie du complot et pitch ringard qui pourraient faire très peur, sauf que la série, située uniquement dans une petite ville américaine où la paranoïa va progressivement s'installer, est produite par Shaun Cassidy à qui l'on doit l'excellente série **American Gothic** (peu connue et indispensable !).

Enfin, sur CBS, les aliens débarquent dans ***Threshold***, série coproduite par David Goyer, David Heyman (**Harry Potter**) et Brannon Braga (***Star Trek***). Carla Gugino, Charles

S. Dutton, Brian Van Holt et Brent Spiner composent une équipe d'experts chargée d'enquêter sur la terrible découverte d'un cargo en plein océan atlantique : les restes d'un vaisseau spatial qui s'est lamentablement crashé ! Chargée d'analyser tous les types de scénarios possibles, notre équipe de scientifiques super balèzes interprète rapidement les intentions des aliens et commence à envisager une super invasion extraterrestre ! Décidément...

Pour fans de Mulder et Scully

ABC ne se contente pas des aliens pour la rentrée et propose une autre série fantastique pour le moins ambitieuse : ***The Night Stalker***. Coproduite par des ex d'***X-Files***, Frank Spotnitz (aussi scénariste) et Daniel Sackheim (par ailleurs réal), la série suit les enquêtes de Kolchak (Stuart Townsend), un homme dont la femme a été assassinée de façon mystérieuse, et qui reste le suspect numéro un du FBI. Kolchak est persuadé que derrière des meurtres anodins se cache une vérité plus terrifiante, dont la présence surnaturelle de créatures tapies dans l'ombre (alors ça c'est original !). Avec l'aide d'une reporter sceptique (la bombe Gabrielle Union, qui fait donc sa Scully), il va découvrir que de nombreuses victimes ont une marque rouge sur la main, en forme de serpent. Comment ? Pourquoi ? Qui ? Où ? Quand ? Telles sont les innombrables questions qui l'attendent. Largement inspirée par le travail de Chris Carter, la série s'annonce glauque et sombre. Mais bon, maintenant, tout est glauque et sombre. Certains trouvent même l'**Épisode III** glauque et sombre. Je ne dois pas avoir la même définition...



Hex (W9)

Sur W9, nouvelle chaîne de la TNT, vous pouvez découvrir depuis le 11 mai, la série anglaise ***Hex*** narrant les péripéties d'une jeune lycéenne qui découvre dans l'établissement qu'elle fréquente un artefact datant de 1743 et qui avait servi à des rituels vaudou pratiqués par une châtelaine de l'époque. Hantée par des visions du passé, la jeune fille, qui vit par ailleurs difficilement son adolescence, va comprendre rapidement qu'elle est victime d'une malédiction lui conférant de dangereux pouvoirs. Attaquée par Azazeal, meneur des Nephelim, elle va tout faire pour péter la gueule à ceux qui menacent son existence ! Qui a dit Buffy ?

La semaine derniere... dans *Star Wars* !

Pour un type qui répétait régulièrement qu'il en avait ras la banane (facile, je sais) d'être réduit à sa mythique saga **Star Wars**, George Lucas cherche quand même à se prendre la tête tout seul. Car voilà que le bonhomme, visiblement surboosté par l'accueil dithyrambique qu'a reçu l'**Épisode III**, décide d'annoncer tout d'un bloc le futur de la saga... à la télévision ! Outre la ressortie des six épisodes cinéma en 3D en 2007 (avec les lunettes **Spy Kids** style ?), nous aurons donc droit à deux séries en cours de développement. La première, qui prolongera la série animée ***Clone Wars***, proposera des épisodes d'environ 30 minutes chacun, entièrement réalisés en images de synthèse, qui raconteront les événements se déroulant entre l'**Épisode II** et l'**Épisode III**. La seconde sera une série classique, avec des acteurs en chair et en os, qui fera le lien entre l'**Épisode III** et l'**Épisode IV**, s'intéressant à des personnages secondaires de la saga et non à Dark Vador, Obi-wan et tutti quanti. Matthew Newton, prétendant au rôle d'Anakin Skywalker pour **L'Attaque des clones**, aurait été approché pour incarner un des rôles principaux de la série. Lucas a annoncé que plus de 100 épisodes étaient déjà prévus mais qu'il refuserait de commencer à tourner avant d'avoir eu entre les mains tous les scripts de la première saison. Début du tournage : 2006 ! **Yannick DAHAN**

Notules cathodiques

● ***Lost*** sera diffusée cet été sur TF1 en Prime Time. J'en profite pour corriger une petite erreur commise le mois dernier. La magnifique série ***Deadwood*** ne sera pas diffusée sur Canal Jimmy mais directement sur Canal +. Il est fini le temps où l'on pouvait découvrir les séries inédites en VO sur le câble...

● Spike TV a commandé un pilote de deux heures basé sur la trilogie **Blade** pour une diffusion début 2006. David Goyer sera producteur exécutif mais n'écrira pas les scénarios (à moins de pourrir **The Flash** comme il l'a fait avec **Blade : Trinity**). Vu que Snipes est en procès avec Goyer et New Line, il y a peu de chances qu'il reprenne son rôle.

● Producteur des mêmes ***Experts***, Jerry Bruckheimer est en passe de devenir l'ultime nabab de la télévision américaine. Non seulement les franchises ***CSI***, ***FBI : portés disparus*** et ***Cold Case*** comptent parmi les séries les plus regardées aux USA mais encore le producteur annonce-t-il 4 nouveaux concepts pour la rentrée : 2 séries judiciaires, une policière (avec Don Johnson) et une sitcom. Bruckheimer se retrouvera donc cet automne à la tête de 9 séries diffusées, explosant le record détenu par Aaron Spelling au début des années 80.

● Le double épisode final de la cinquième saison des ***Experts*** a cartonné aux USA avec plus de 30 millions de téléspectateurs.
Fan de la série (personne n'est parfait), Tarantino en était le metteur en scène ! À cette occasion, il a affirmé réfléchir au développement de sa propre série. Hautement hypothétique, mais ça file la bave aux lèvres.

STEPHEN MOYER
ANNE PARILLAUD
DEADLINES
LA VÉRITÉ EST DANGEREUSE
UN FILM DE LUDI BOEKEN ET MICHAEL ALAN LERNER
SORTIE LE 8 JUIN
ALLOCINE.COM
ZOO films

L'art de la fugue

SUCCÈS PUBLIC EN FRANCE, *LE CAMÉLÉON* A DURÉ LE TEMPS DE QUATRE SAISONS ET DE DEUX TÉLÉFILMS... ET AMBITIONNE DE REVENIR UN JOUR POUR NOUS LIVRER LA CLÉ DE TOUTES SES ÉNIGMES.

À l'âge de 10 ans, Jarod est enlevé par une organisation secrète nommée The Centre, qui a décelé chez lui des aptitudes particulières. On lui fait croire que ses parents sont morts, et un chercheur nommé Sydney lui sert de figure paternelle, de mentor et d'éducateur. Sydney et le Centre veulent faire de Jarod un « Pretender », autrement dit : un simulateur, terme auquel la version française a préféré celui de « caméléon ». Ils le confrontent à des situations complexes, pour lui en faire révéler les facettes : en se mettant à la place de chacun des protagonistes, Jarod anticipe ou devine leurs moindres gestes et trouve des solutions appropriées aux problèmes les plus épineux. Mais au fil des années, Jarod comprend que ses simulations ont été utilisées à des fins malveillantes. Commanditées par l'armée, par les services secrets, elles ont servi à renverser des gouvernements, à procéder à des infiltrations clandestines, à opérer des manipulations. Après avoir vécu des années enfermé au Centre, Jarod s'échappe et met ses dons au service de tous ceux qui ont fait l'objet d'une injustice. Les déshérités, les innocents, les orphelins. Mais les dirigeants du Centre ne l'entendent pas de cette oreille. Jarod leur appartient : ils voient en lui un investissement et le détenteur de nombreux secrets. Ils envoient à sa poursuite une femme aussi froide que belle, aussi ironique qu'impitoyable : Miss Parker. Elle a grandi au Centre, son père y occupe un poste important et sa mère, Catherine, y est morte. Aidée de Sydney, qui connaît Jarod mieux que personne, elle se lance à la poursuite du « Caméléon ».

Sur un schéma déjà utilisé par les classiques ***Le Fugitif*** (l'errance, la rencontre de vies brisées dans toute l'Amérique), ***Les Envahisseurs*** (la lutte contre une force occulte), ***Mission : Impossible*** (la nature théâtrale des interventions de Jarod, les machinations qu'il met en place contre les coupables) et bien sûr ***Code Quantum*** (la mission réparatrice), ***Le Caméléon*** tient à la fois de la série d'aventures et du récit fantastique. Le Centre, sa topographie tentaculaire et incertaine, sa hiérarchie fuyante, ses membres à l'identité incertaine, soumis et incapables de se libérer font bien entendu penser au Village-prison du ***Prisonnier***, le chef-d'œuvre télévisionnaire de Patrick McGoohan. La recherche d'identité de Jarod est évidente, mais ***Le Caméléon***, histoire d'une quête de la Lumière, est aussi une série noire et une série d'espionnage, ancrées dans des traumatismes ayant façonné durablement l'imaginaire des Américains : Jarod arrive au centre en 1963, et l'une des simulations qu'on lui voit faire dans l'épisode-pilote est celle de l'assassinat d'un président. Les questions sont nombreuses : le Centre est-il une agence indépendante ou contrôlée par l'État ? D'où viennent les cobayes de tous âges – souvent des jumeaux – que Sydney y étudie ? Les auteurs, Steven Long Mitchell et Craig Van Sickle distillent les questions au compte-gouttes mais, au fil des épisodes, on constate qu'ils ont aussi les réponses. À intervalles réguliers, ils introduisent dans l'action des personnages inquiétants qui apportent leur lot d'éclaircissements mais aussi d'énigmes supplémentaires.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, ***Le Caméléon*** fait sans arrêt référence, bien sûr, aux autres genres narratifs. Comme le personnage d'**Arrête-moi si tu peux**, Jarod est un simulateur – c'est-à-dire – un acteur. Ses rôles de policier, psychologue, spécialiste des effets spéciaux, gigolo, professeur de littérature ou perceur de coffres le mettent en scène dans un style approprié. Plusieurs épisodes sont des réécritures de films connus : l'un d'eux, qui démarre sur la découverte d'un caméscope, évoque **Le Projet Blair Witch** ; un autre est, ni plus ni moins, une parodie de **Reservoir Dogs** ; dans un troisième, Jarod échappe à une tuerie évoquant **Les 3 jours du Condor**, etc. Et quand il endosse une identité, son nom de famille évoque malicieusement la profession qu'il prétend exercer : Clay (= argile) lorsqu'il est chirurgien esthétique, Marley (nom du fantôme du *Christmas Carol* de Charles Dickens) dans un épisode qui se déroule à Noël, Wright quand il incarne un aviateur, Lugosi pour un technicien de cinéma, Patton pour un militaire, Ness pour un agent du FBI !

Multiréférentiel, ludique, inspiré et aussi à l'aise dans la parodie que dans l'introspection mystique, ***Le Caméléon*** est l'un des meilleurs feuilletons d'aventures (et aussi l'un des moins prétentieux, ce qui n'est pas négligeable) jamais écrit et produit pour le petit écran. Ses jeux de miroir sont vertigineux, et sa suite harmonieuse de variations sur un thème imposé, est remarquable. « Fugue » – au deux sens du terme – riche en suspense et en surprises, c'est aussi l'une des séries les plus drôles et les plus chaleureuses qui soient. Et l'intégrale existe désormais en DVD, alors, franchement, qu'est-ce que vous attendez ?

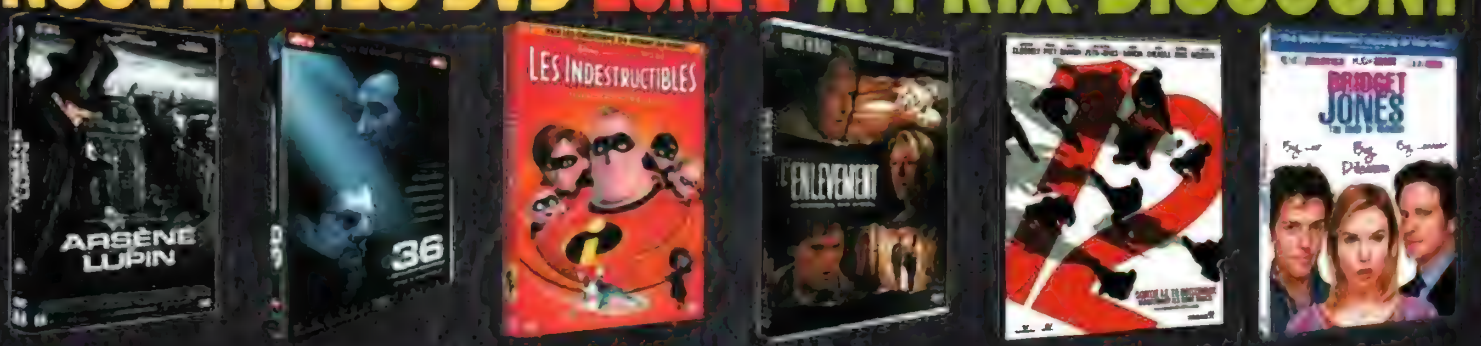
Martin WINCKLER

DVD WORLD

38, RUE MOLITOR - 75016 PARIS - METRO MICHEL-ANGE MOLITOR

TEL 01 40 71 62 11 - FAX 01 40 71 91 66 - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 11H à 21 H

NOUVEAUTES DVD ZONE 2 A PRIX DISCOUNT



+ DE 1000 FILMS NEUFS EN PROMOTIONS

4.95€ 6.95€ 9.95€ 11.95€

LECTEUR DE DVD MULTIZONES
49.95€ AU LIEU DE 69.95€*
* Sur présentation du Magazine

IMPORT DVD ZONE 1
PLASMA & LCD

DVD WORLD FETE SON OUVERTURE
ET VOUS OFFRE* 1 DVD**
SUR PRESENTATION DE CETTE PUBLICITE***

* Lors de votre 1er achat d'un montant minimum de 14.95€ (offre valable jusqu'au 18 juin 2005)
**A choisir parmi la sélection ci-dessus et sous réserve des disponibilités
***Offre non cumulable avec d'autres supports

Notules ludiques

Ce mois-ci, quelques titres orientés cinoche et testés avec du retard. Mais comme je le dis toujours, je n'ai que deux mains, damned !

Star Wars Episode III : La Revanche des Sith PS2/X-BOX

Bon, faut reconnaître que ce beat'em up qui suit les traces des adaptations bourrines du **Seigneur des anneaux** par EA (on s'y bastonne pas mal

à coups de sabres laser) s'est vendu sur la multitude d'extraits vidéo qu'il proposait avant même la sortie du film en salles (au point d'en énerver beaucoup, qui ne voulaient pas se faire spoiler autant !). Reste que la tenue graphique du jeu est de haute volée, riche en détails et spectaculaire. Alliée au score de Williams et à des animations réussies, elle confère au titre une vraie ambiance qui devrait éclater les fans de la nouvelle trilogie. Le hic, c'est que la beauté du jeu est à la mesure de la nullité de son gameplay. Ultra linéaire, d'une simplicité déconcertante, les 16 niveaux du jeu s'enquillent en un temps record (au pire un après-midi si vous êtes une tache avec une manette !) et témoignent d'un jeu bâclé. Bourré de bugs de collisions et plombé par une gestion de la caméra douteuse, le jeu aurait gagné à bénéficier de quelques mois de développement supplémentaires. Mais le propre des jeux à licence, c'est que le temps est un luxe qu'ils ne peuvent pas s'offrir !

Jade Empire X-BOX

Tu es un fan inconditionnel de Wong Fei Hung (mais qui ne l'est pas ?), tu ne jures que par **Tai Chi Master**, **Legend of Zu** ou **Executioners from Shaolin**, et tu es frustré de n'avoir jamais pu incarner une brute en kung-fu digne de ce nom dans un RPG de toute beauté ? Alors cours te procurer illico presto l'excellent **Jade Empire** sur X-Box. Bien que davantage orienté action (l'aspect RPG est assez simple, faut le reconnaître), ce nouveau titre des gars de Bioware (**Baldur's Gate**, **Planescape Torment**, **Neverwinter Nights**, **KOTOR**, excusez du peu !) est une vraie réussite, empruntant beaucoup aux précédentes prods de la boîte (beaucoup de dialogues, choix de sa moralité) tout en renouvelant le système de combat. D'une beauté stupéfiante, le jeu rend surtout hommage au cinoche hongkongais qu'on aime. Rien que pour ça...

Le mois prochain, si tout va bien, on revient avec du bourrin (je devrais faire du rap moi !) : **Tekken 5** et surtout l'ultra gore **God of War** vont atomiser nos consoles.

AU PROGRAMME CE MOIS-CI, UN TRÈS GROS MORCEAU AVEC KILLER 7, **JEU RÉSOLUMENT PÉTRI D'INFLUENCES CINÉMATOGRAPHIQUES, ET PLUS BRIÈVEMENT, UN RETOUR SUR** JADE EMPIRE **ET LE JEU OFFICIEL DE L'**ÉPISODE III. **TUEUR SCHIZO, KUNG-FU ET SABRES LASER, UN VRAI MANUEL DU PARFAIT MAD GAMER !**

Mondes sous influ

interview

GOICHI SUDA REALISATEUR IL A PRIS LA PILULE ROUGE...

À L'OCCASION DE LA PRÉSENTATION EN AVANT-PREMIÈRE DE KILLER 7, **NOUVELLE PRODUCTION CAPCOM DE SHINJI MIKAMI ET D'HIROYUKI KOBAYASHI (**RESIDENT EVIL 4**), LE TRÈS SPACE GOICHI SUDA (DE LA SOCIÉTÉ GRASSHOPPER MANUFACTURE INC), RÉALISATEUR DE CE JEU D'ACTION HORS NORMES, QUI SE SITUE ENTRE DU DAVID LYNCH SOUS ACIDES ET DU SEIJUN SUZUKI SHOOTÉ AUX AMPHÈTS, A RÉPONDU À NOS QUESTIONS. ATTENTION, INTERVIEW RICHE... DANS LA STRATOSPHÈRE !**

Annoncé depuis longtemps,* Killer 7 *devait au départ sortir durant l'hiver 2003. Pourquoi un tel retard ?

Capcom veut que chacun de ses jeux soit de grande qualité et, parfois, atteindre cet objectif prend plus de temps que prévu. Concernant **Killer 7**, la décision récente de sortir une version PS2 en plus de la version Gamecube a rallongé les délais de production. En outre, les équipes de Capcom et de Grasshopper avaient besoin de temps pour apprendre à se connaître au début du projet. Nous n'avions pas la même culture.

Killer 7 ***est un nouveau type de jeu d'action/aventure, une sorte de « jeu d'auteur » qui traduit un univers très personnel, en tout cas sans équivalent dans l'industrie. Êtes-vous d'accord avec cette définition ?***

Je suis flatté que vous considériez **Killer 7** comme un « jeu d'auteur ». Cela dit, comme j'ai toujours évolué en tant que réalisateur dans le milieu du jeu et non dans le cinéma, je qualifierais davantage ma création de « jeu d'écrivain ». Bien que j'aime et respecte le cinéma et sa culture, j'ai toujours eu le sentiment que les jeux vidéo étaient le seul média capable d'aller encore plus loin. Du coup, je considère le cinéma comme mon meilleur concurrent.

Nous avions rarement vu un jeu proposant une telle direction artistique et des graphismes si originaux. Comment les définiriez-vous ?

La plupart des projets sur lesquels j'ai travaillés n'ont jamais proposé des graphismes

« réalistes » (**Silver Case**, **Flower, Sun and Rain**, *inédits en France - ndlr*). Ils se basaient sur des techniques inhabituelles dans le métier qui les rendaient différents. On pourrait dire que c'est ma marque de fabrique. C'est la meilleure définition qui me vient à l'esprit.

Les musiques, les couleurs, les angles de caméra comme certains choix en termes de gameplay s'inspirent pourtant de nombreux films des années 60. On pense au travail de Seijun Suzuki, aux génériques de Saul Bass, mais aussi au mouvement pop art. Quelles ont été vos réelles influences ?

Il m'est difficile de vous dire précisément d'où vient mon inspiration, mais sur ce jeu, j'ai le sentiment profond qu'il s'agissait d'une mission. Je devais, à ce moment précis, dans ce monde, réaliser quelque chose de très personnel comme **Killer 7**, avec mes propres moyens d'expression, et que personne ne pourrait plagier. Il ne s'agissait pas simplement de puiser dans ma créativité *(on vous rassure, ce n'est pas le Van Damme du jeu vidéo ! - ndlr)*. Cela étant dit, j'admets avoir été fortement influencé par le mouvement « Nouveau Romantique » et la New Wave en provenance d'Angleterre, mais surtout par le manga japonais qui constitue l'un des piliers de ma culture. Mes créateurs de manga favoris, en particulier ceux qui n'ont jamais été exportés en Europe et qui sont pourtant les plus grands, se nomment Fujio Fujiko, Shinji Mizushima, Dokuman, Marei Karibu (le créateur de *Old Boy*)... Il y en a tellement ! Par ailleurs les films de Takeshi Kitano et de Takashi Miike m'ont beaucoup appris, ainsi que Godard et sa façon unique d'exprimer le temps en de multiples structures. La première fois que j'ai vu ça, j'ai eu le sentiment que mon cerveau partait dans tous les sens. J'ai essayé d'intégrer cette idée dans **Killer 7** en élaborant un axe du temps en une double ou triple structure.

Il semble que le jeu propose différents types d'animation, comme du dessin par exemple. Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Il est vrai que nous avons utilisé différents styles et techniques pour élaborer le gameplay et le récit. L'histoire est racontée à travers de courts animés, eux-mêmes très différents les uns des autres puisque réalisés par deux compagnies : Unit 9 en Angleterre, et Xebec (***DN Angel***) au Japon. En outre, j'ai choisi des graphismes moins denses et monochromes pour **Killer 7**. Dans la mesure où je ne voulais pas que le joueur puisse être trop libre de ses mouvements, j'ai aussi réfléchi à un gameplay simple, net et original, qui puisse coller aux graphismes uniques de l'univers dépeint. C'est comme ça que nous en sommes arrivés au gameplay si particulier du jeu. C'était un énorme challenge !

ences

D'où vous vient l'idée d'un jeu sur un vieux tueur handicapé qui utilise ses sept personnalités ?

Il existe un jeune comédien très populaire au Japon qui se fait appeler Gekidan Hitori (= l'homme-théâtre). C'est un génie. Je me rappelle qu'il disait que toutes ses idées venaient de fantasmes délirants qui prolongeaient ses propres expériences. Dans mon cas, le processus est le même : j'amplifie un événement intéressant de ma vie quotidienne. En d'autres mots, mes idées viennent d'une version caricaturée de l'événement.

Comme le cinéma de Cronenberg ou de Tsukamoto, Killer 7 évoque les mutations de la chair, et son devenir technologique. Était-ce intentionnel ?

Je suis désolé, mais je n'ai pas encore vu **Vital** de Tsukamoto. Je ne sais donc pas si ma réponse sera adéquate. Mais je suis convaincu que le monde visible que je regarde en ce moment n'a que très peu de sens, voire aucun, au regard de la Vérité. En d'autres mots, le monde qui s'exprime pleinement en termes physiques est mince. Aussi, quand une personne commence à vivre dans un jeu en se laissant guider par ses désirs, son monde crée un phénomène complexe qui implique la chair et l'esprit, et d'autres désirs à des niveaux plus profonds, quand bien même ce monde n'est qu'une création. J'ai essayé de construire mon monde avec clairvoyance et cohérence et, en conséquence, **Killer 7** est devenu le récit d'une certaine vision existentielle.

Qui sont vos réalisateurs préférés ?

Krzysztof Kieslowski, John Frankenheimer, David Lynch et Michael Mann. Mais si mon film préféré est **Paris Texas**, ma plus grande influence est la série des **Jingi Naki Tatakai** de Fukasaku (**Battles without Honor and Humanity**), en particulier le second opus, **Deathmatch in Hiroshima**, qui m'a bouleversé.

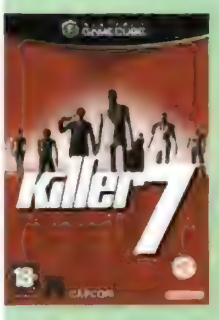
Des projets ?

En ce moment, je travaille avec Bandai sur un jeu tiré d'un manga, mais je ne peux pas encore annoncer le titre.

Je voulais vous dire qu'il existe de moins en moins d'opportunités pour créer des jeux comme **Killer 7** aujourd'hui. Aussi j'espère que les joueurs français sauront apprécier son originalité.

Propos recueillis et traduits par Yannick DAHAN

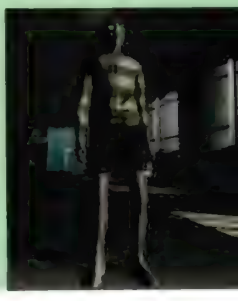
Killer 7 PS2/GC



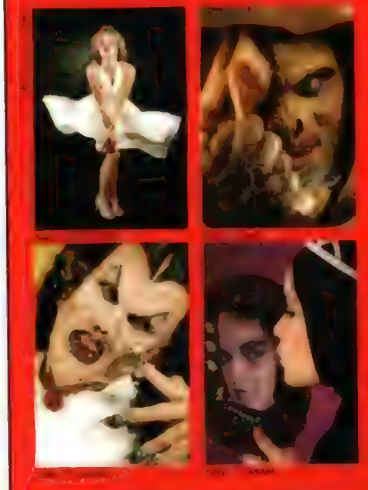
Sorte de jeu d'aventure post-moderne prévu pour une sortie en juillet, qui alterne entre phases d'action à la troisième personne et phases de tir à la première, **Killer 7** apparaît au premier coup d'œil comme un pur OVNI vidéoludique tel qu'on en croise rarement. Ambiance pop art et jazzy, couleurs flashy tout droit sorties d'un trip à la Seijun Suzuki, design à la Saul Bass, violence hardcore d'un Fukasaku et scénar délirant qui n'est pas sans rappeler le projet **Crowded Room** de Cameron, ici nimbé d'une vision du monde un tantinet « auteuriste », **Killer 7** en met plein la gueule ! Le jeu nous plonge en 2003, quand une bande de terroristes déjantés (les Heaven Smiles), dirigés par un certain Kun Lan, sème la terreur dans le monde. La solution : Harman Smith, un assassin schizophrène, grabataire et cloué sur une chaise roulante ! Sauf qu'à tour de rôle, le joueur pourra incarner ses sept personnalités aux capacités spéciales pour venir à bout de l'ennemi. Sept personnalités, c'est aussi sept points de vue différents qui permettront au joueur d'appréhender le monde de **Killer 7** progressivement, par bribes, en gardant à l'esprit que la perception de chacune des personnalités sera sujette à caution.

Maelström d'influences inédites dans le jeu vidéo, et a fortiori cinématographiques, **Killer 7** propose ainsi un univers en cel-shading digne d'une hallu sous LCD qui risque de surprendre des joueurs peu habitués à des graphismes aussi jouissifs que déstabilisants. Mais les innovations de ce titre à part ne s'arrêtent pas là puisqu'il nous gratifie aussi d'un gameplay inédit qu'il va falloir apprendre à maîtriser (et c'est pas gagné !). En témoignent les mouvements du personnage qui s'effectuent avec deux boutons et non avec la croix de déplacement ou le stick analogique ! Bref, même si on n'a pas encore eu la possibilité de le prendre en mains longuement, **Killer 7** est un projet suffisamment audacieux, risqué, et inclassable pour qu'il mérite toute notre attention. Et puis les « Mad Games » sont si rares...

Yannick DAHAN



Apprenez un vrai
métier créatif !



Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques

• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM
Création & Maquillage
PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à :* **ITM** 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____

Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage

Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

MAD065

Crazy Kung-Fu

RAYMOND WONG - VARÈSE SARABANDE

L'ébouriffant **Crazy Kung-Fu** se situe à la croisée du dessin animé (mangas et cartoons), des films d'arts martiaux et des grandes comédies musicales hollywoodiennes. Des genres où le mouvement des corps est primordial, nécessitant un score qui confère aux images un rythme fluide et surtout dynamique.
Ce n'est, bien entendu, pas pour déplaire à Raymond Wong, qui après **Shaolin Soccer** s'en redonne à cœur joie. Il compose pour l'occasion un main theme efficace (*Kung-Fu 1*), oscillant entre le music-hall et du John Barry, qui tonifie l'impressionnant plan-séquence d'ouverture du film. Par ailleurs, Chow et Wong n'hésitent pas à puiser dans la musique traditionnelle chinoise, dans le répertoire classique avec une utilisation marquante de la danse du sabre de Khachaturian, mais aussi à s'inspirer grandement du score de **Matrix** (Le mystique *Buddhist Palm*), pour un résultat énergique hautement recommandé en cas de coup de barre. (37 min.)

Carrie

PINO DONAGGIO - VARÈSE SARABANDE

Difficile d'imaginer à l'écoute du thème de **Carrie**, première collaboration entre Brian De Palma et Pino Donaggio, qu'il s'agit du score d'un film d'horreur.
Joué au piano et accompagné par des violons et les accords d'une flûte, celui-ci évoque avec justesse l'innocence et l'éveil sensuel de la jeune héroïne. Cette atmosphère quasi pastorale est également due aux deux très belles chansons interprétées par Katie Irving et écrites par Donaggio. Le score devient par la suite plus orchestral, s'apparentant beaucoup au travail de Bernard Herrmann (dont le décès prématuré poussa De Palma à engager Donaggio), avec une utilisation menaçante des violons, qui vient véritablement miner l'harmonie du main theme, parfois de manière très violente, comme autant de blessures narcissiques infligées à cette adolescente timide... Donaggio se permet enfin l'utilisation d'un synthétiseur à jamais lié à la vision de l'école en flammes, et à Sissy Spacek recouverte de sang, les yeux hallucinés. (36 min.)

Kingdom of Heaven

HARRY GREGSON-WILLIAMS - SONY CLASSICAL

Un (petit) coup de gueule pour commencer. Pourquoi diantre Ridley Scott a-t-il conservé une partie de son « temp score » (*musique temporaire sur laquelle on effectue les premiers montages – ndlr*) provenant de **The Crow**, **Blade II** ou encore du **13ème guerrier** dans le montage salle de son film ?
Le choix est certes de bon goût, mais l'argument que le maître a avancé lors de la conférence de presse (ces musiques convenaient bien aux images) reste difficilement recevable tant elles sont liées à des scènes marquantes des films susmentionnés. Un score complètement original aurait donc été le bienvenu, surtout dans un blockbuster de cet acabit. C'est d'autant plus dommage que la B.O. de Gregson-Williams se laisse écouter sans déplaisir. Car si l'on a parfois du mal à « l'entendre » dans le film et ce même en seconde vision, lui donner sa chance sur CD se révèle être une bonne idée. En mélangeant des chœurs éthérés à des voix orientales, **Kingdom of Heaven** réserve quelques très beaux morceaux, notamment le superbe *Better Man*. Gregson-Williams s'en sort donc avec les honneurs même si, à l'instar du film, les passages les plus épiques manquent cruellement de férocité et de cuivres.
À quand Basil Poledouris et un nouveau **Conan** ? (62 min.)

NEWS

- Johnny Klimek et Reinhold Heil (**Cours Lola cours**, **Deadwood**) s'occupe[nt] tous deux de la musique du **Territoire des morts**, le nouveau George [illegible]
- Patrick Doyle (**L'Imposs[illegible]**) remplace Ben [illegible] pour **Harry Potter et la Coupe de Feu**
- Tyler Bates (**L'Armée des morts**) épaule Rob Zombie pour **The Devil's Rejects** et devrait signer prochainement la musique du prochain film de Zack Snyder, **300**, l'adaptation du comic-book de Frank Miller.
- Après **Les 4 fantastiques** John Ottman s'occupera de la musique de **Superman**... mais aussi de **X-Men 3** à son emploi du temps le permet. Bonne chance, Johnny Ottman n'a qu'à bien se tenir !

John Williams : La Force est avec lui

STAR WARS : A MUSICAL JOURNEY
(DVD DISPONIBLE AVEC LA B.O. DE L'ÉPISODE III)

Présenté par Ian McDiarmid, **Star Wars : A Musical Journey** est une immersion en 16 clips (avec quelques bruitages et dialogues) dans l'univers de la saga. Tous les grands thèmes sont donc repris pour dessiner une mosaïque musicale d'une richesse extraordinaire, où les deux trilogies rentrent harmonieusement en résonance. Plus loin encore, ces clips donnent une seconde chance à certaines scènes bancales, notamment celui d'*Across The Stars*, où la romance un peu pataude (mais foncièrement sincère) de l'**Épisode II** acquiert une dimension autrement plus émouvante, le score venant remplacer les dialogues les plus indigents. Présenté en 5.1 (un bonheur !), ce DVD est une déclaration d'amour à la musique de films et à l'univers de George Lucas que l'on se doit de voir au moins une fois. (60 min.)

Star Wars Épisode III : La Revanche des Sith

JOHN WILLIAMS - SONY CLASSICAL

Très peu de compositeurs en activité auraient pu réaliser le véritable prodige accompli par John Williams sur **La Revanche des Sith**. En s'attaquant à la partition de l'ultime chapitre de la première trilogie, le cahier des charges était pour le moins titanesque : transmettre l'émotion de la chute d'Anakin, renforcer le déchirement provoqué par le combat fratricide qui oppose Obi Wan à son Padawan, mais aussi mettre en musique le génocide Jedi, l'avènement de l'Empire, le déclin de la Force et sa renaissance... tout en conservant impérativement une unité avec ce qui avait déjà été écrit... Ouf !
Le résultat de ce pari impossible dépasse pourtant nos attentes les plus folles. Williams enchaîne les partitions d'action avec la maîtrise étourdissante qu'on lui connaît, livrant des morceaux de bravoure tels que l'*Opening Title*, véritable hommage au swashbuckling, ou bien encore le nouveau thème martial et puissant de *Battle of the Heroes*, digne successeur de l'exaltant *Duel of the Fates*. Loin de cantonner les chœurs à l'épique le plus débridé, Williams introduit ces derniers sur quasiment toutes les pistes. Déchirantes dans *Anakin's Betrayal* ou *Anakin's Dark Deeds*, lugubres et malsaines sur *Palpatine's Teachings*, les voix font basculer l'**Épisode III** dans des abîmes de noirceur, culminant en un mélancolique *Padme's Ruminations*, où s'élève douloureusement une complainte féminine.
Si le score est marqué par le triomphe de la tyrannie, le thème de l'Empire s'imposant impitoyablement, l'apparition lumineuse du thème de la Force nous prépare toutefois au Nouvel espoir de l'**Épisode IV** avec une finesse et une sensibilité rares. Tragique aspirant définitivement à la lumière, la B.O. de cet **Épisode III** n'est rien de moins que magistrale. (70 min.)

David DOUKHAN

N I F F F

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHÂTEL

L'ÉVÉNEMENT SUISSE DU CINÉMA FANTASTIQUE ET ASIATIQUE

5ÈME ÉDITION

28 JUIN - 3 JUILLET 2005

WWW.NIFFF.CH

Réservations et informations: +41 32 730 50 31, www.nifff.ch

MEDIA

BCN PRESSOR TSR BEAU-RIVAGE NEUCHATEL LE TEMPS dvd

The Goon tome 1 : Rien que de la misère

ERIC POWELL - DELCOURT - 160 PAGES - 14,95 €

Une ville imaginaire divisée en deux gangs, avec d'un côté la mafia dirigée par le mystérieux Labrazzio et de l'autre le clan des zombies emmené par un prêtre complètement fou. Les hommes de Labrazzio se heurtent à un dilemme de plus en plus grave : chacun des leurs qui est tué rejoint le camp des morts-vivants, tandis que ce dernier voit ses effectifs croître logiquement. Heureusement, il reste un atout de taille dans la manche de Labrazzio : le Goon, une brute épaisse lestée d'un gros flingue et d'une paire de pognes démesurées, un balafré, une armoire à glace qui n'hésite pas à faire des expéditions punitives dans le quartier des zombies, accompagné de son fidèle ami Franky, un petit gringalet à la tête en forme de pilule, au langage fleuri et au coup de poing facile.

Attention, comics 100 % Mad ! Déjà, impossible de nier l'évidence : un pitch pareil, ça vous picote aux entournures. Pourtant, *The Goon* ne se résume pas à cela. Mélange habile de polar, d'horreur, d'humour méchant et d'ultra-violence (le héros balance une hache dans la tête d'une petite fille zombie !), ce comics possède l'énorme avantage de nous présenter un héros fortement typé, sorte de mix entre Hulk et le Charles Bronson du **Bagarreur**, l'humour à froid et la réplique cinglante en prime (« *Okay les filles, j'ai officiellement les nerfs à présent. Donnez-moi juste une raison pour n'essuyer le derche avec vous !* »). Un gros dur plutôt mystérieux (son regard est souvent caché par la visière de sa casquette et l'on ne sait pas d'où lui vient cette atroce balafre qui lui défigure une partie du visage), balancé dans les situations les plus extrêmes et confronté aux monstres les plus improbables : un chimpanzé-zombie géant, un yéti, un zombie à deux têtes, un exterminateur de zombies en provenance directe du Far West… Et en plus de tout ça, ne comptez pas sur l'auteur pour vous faciliter la tâche : si succèdent ainsi au rythme des pages histoires de vengeances, flashs-back sur l'enfance du Goon, conte de Noël un peu particulier, bref récit qui tourne à la mise en abyme totalement gratuite et absurde. Bien sûr, quelques monstres lovecraftiens et la personnalité de tough guy nonchalant du héros rappellent un certain Hellboy, mais l'auteur ne s'en cache pas (Mike Mignola est d'ailleurs un fan du Goon et un cross-over entre le démon rouge et le casseur de zombies existe déjà). On pense également à certains EC Comics horrifiques de la grande époque en feuilletant *The Goon*, au *Lobo* de Simon Bisley (le trait des deux auteurs, entre caricature faussement baclée et maniaquerie surréaliste du détail anatomique, est d'ailleurs parfois très proche) et à quelques autres encore, mais ces références sont suffisamment bien digérées pour qu'elles ne viennent pas phagocyter un univers totalement à part. Le graphisme est d'ailleurs très varié, partant d'un certain sens du détail (le début de l'album) pour évoluer vers une épure redoutablement efficace à la Jack Kirby vers la fin du recueil, tandis qu'en cours de route apparaissent des passages plus travaillés au niveau des textures (noir et blanc esquissé pour une scène de flash-back). Jeune dessinateur autodidacte que l'on dit quelque peu fantaisiste (il habiterait au fond des forêts du Tennessee avec sa femme et ses deux fils), Eric Powell a d'abord travaillé pour Marvel (*Hulk*) et DC Comics (*Batman*) avant de rejoindre le giron de l'éditeur Dark Horse, pour lequel il a travaillé sur des séries comme *Buffy*, *Star Wars Tales* ou *Hellboy*. Lorsque Powell a créé son héros, The Goon, personne n'en a voulu dans un premier temps et il a dû en publier les premières aventures à compte d'auteur. Puis, avec le succès, Dark Horse a finalement accepté de reprendre cette série difficile. Depuis, c'est le bonheur pour Powell : *The Goon* cartonne aux États-Unis et a récolté un certain nombre de prix, parmi lesquels un prestigieux Eisner Award, équivalent des Oscars pour la bédé US. Reste à espérer que le même engouement se manifestera de la part du public français et que l'éditeur Delcourt pourra nous sortir d'autres tomes de ce comics impressionnant, d'ailleurs présenté dans de très beaux albums cartonnés reprenant dans la pagination intérieure les superbes couvertures originales dessinées par Powell.

Arnaud BORDAS

Nekojiru manju et Nekojiru udon Tome 1

NEKOJIRU - IMHO
112 ET 152 PAGES - 9 €

Rares sont les éditeurs qui se risqueraient à proposer au lectorat français, encore peu connaisseur de mangas underground, des titres tels que le one shot *Nekojiru manju* et le tome 1 *Nekojiru udon*. Aussi, louons les efforts des éditions IMHO (= In my humble opinion), déjà responsables des sorties françaises de *Cinderalla* (Junko Mizuno) et *Panorama de l'Enfer* (Hideshi Hino), qui nous offrent ces petites histoires courtes au parfum enfantin mais aux dénouements souvent sanglants. Nés sous la plume torturée de l'artiste Chiyomi Hashiguchi (qui signe sous le pseudo Nekojiru), ces « manga strips » inclassables, dont le graphisme « kawaï » détonne des thématiques cruelles abordées et du traitement scénaristique absurde et décalé, mettent en scène le quotidien de chats anthropomorphes tous plus barrés les uns que les autres. Certains reconnaîtront d'ailleurs cet univers surréaliste par voie détournée, pour l'avoir découvert dans le génial OAV **Cat Soup** de Tatsuo Sato (qui s'est en fait inspiré de deux des historiettes de *Nekojiru udon* : « *L'âme* » et « *Le Magicien* »), preuve filmique que la série prépubliée en 1989 au Japon dans le magazine d'avant-garde Garo a connu un grand succès local, survivant au suicide de son auteur, qui s'est donnée la mort à l'âge de 31 ans. Son œuvre a depuis été reprise par son compagnon Haijime Yamano, qui signe sous le pseudonyme Nekojiru Y (voir l'histoire « *Transparent* » dans *Nekojiru manju*), gagnant certes plus en professionnalisme ce qu'elle perd malheureusement en charme.

Aurore SCHMID

Sélection officielle
MAD MOVIES

ZOMBIES

LA BLONDE, LA BRUTE ET LE TRUAND

Un jeu de société qui vous glacera le sang !

Avec quelques infortunés camarades, vous êtes calfeutrés dans un supermarché. Autour de vous les zombies rôdent et ils ont faim...

Pour survivre, une seule solution, négocier, embrouiller, puis trahir !

Zombies est un jeu de société signé Asmodée Éditions et disponible dans tous les magasins spécialisés.

Pour plus de renseignements : **www.asmodee.com/zombies**

ASMODEE éditions

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / et l'esprit comic-book en 30 films

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 noms» ressuscités

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

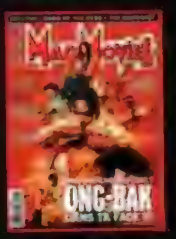
158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoïchi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / **Cheng Pei Pei** / **Cannibal Holocaust** / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Araqami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** / **Screaming Dead** / int. carrière Ruggero



163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Cassherò** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

167 Spécial Previews : **Batman Begins** / **Sin City** / **Blade : Trinity** / **Resident Evil : Apocalypse** / **Sky Captain** / **Steamboy** / **Old Boy** / **Collateral** / **Infernal Affairs** / Les effets spéciaux de **Spiderman 2** / int. carrière Ronny Yu (2ème partie)

168 Spécial Halloween **Seed of Chucky** / **Rottweiler** / **I Tre Volti Del Terrore** / **Dinocroc** / **Shaun of the Dead** / **Bite Me !** / **Alien Vs Predator** / **Man on Fire** / Dossier 20 films d'horreur incontournables : du plus terrifiant au plus marrant / int. carrière Paul Naschy

169 **The Grudge** / **Deviliman** / **Izo** / **The Batman** : la série animée / **Le Pôle Express** / **Team America** / **Innocence : Ghost in the Shell 2** / **36, Quai des Orfèvres** / **Les Indestructibles** / **L'Exorciste au commencement** / **Le Secret des poignards volants** / int. carrière Jess Franco

170 **Saw** / **Ginger Snaps 2 & 3** / **Decoys** / **The Eye 2** / **Blade : Trinity** / **The Grudge** / **Ghost in the Shell Stand Alone Complex** / Dossier Cinéma Bis italien / AFM 2004 / int. carrière Lamberto Bava

171 Spécial Zombies : **Return of the Living Dead 4 & 5** / **Day of the Dead 2** / **Choking Hazard** / **Bloody Bill** / **The Machinist** / **L'Empreinte de la mort** / **La Rage du tigre** / Dossier Fantôme de l'opérant /

Le Château ambulant / **Alexandre** / **G.O.R.A** / int. carrière Paul Schrader (1ère partie)

172 Spécial Godzilla : **Godzilla Final Wars** + dossier rétro / **Le Fils de Chucky** / **Constantine** / **Assaut sur le central 13** / **Danny the Dog** / int. carrière Paul Schrader (2ème partie)

173 Dossier **Saw** / Dossier **Calvaire** / **Capitaine Sky et le monde de demain** / Dossier Sérials / **Team America** / **Le Cercle - The Ring 2** / **Oss 117** / Gérardmer 2005 / int. carrière Christian Rogner

174 Dossier **Star Wars Episode 3 : La Revanche des Sith** / Dossier **Génération Star Wars** / **Creep** / **Otage** / **Breaking News** / **3 Extremes** / **Kingdom Hospital** / **The Hitchiker's Guide to the Galaxy** / **Death Tunnel** / **Satan's Little Helper** / int. carrière David Schmoeller

175 Dossier **Sin City** / **Le Crime Farpait** / **Amityville** / **Frères de sang** / **Kingdom of Heaven** / **The Nun** / **La Maison de cire** / **Dead Meat** / int. carrière Claudio Fragasso

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). **Hors-série Cinémas d'Asie**. France : **9,50 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **11,50 €** par exemplaire (frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

Date d'expiration ___/___ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.

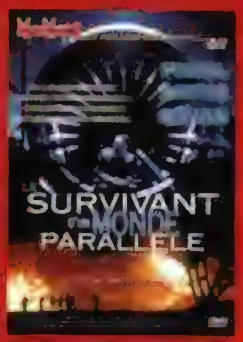
VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61
62 63 65 66 67 68 69 70 71 72 73
74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95
96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106
107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128
129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139
140 141 142 143 COUVERTURE SPIDERMAN 143 COUVERTURE BLADE II 144 145 146 147
148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158
159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169
170 171 172 173 174 175

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson
☐ Hors série Cinémas d'Asie

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

1. Patrick



2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

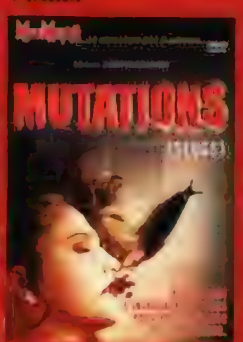
5. L'île de l'épouvante

6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

8. The Stuff

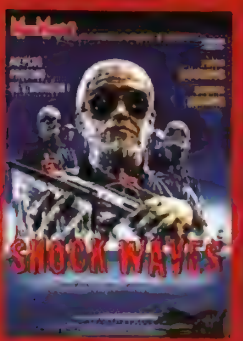
9. La Fille de Jack l'éventreur



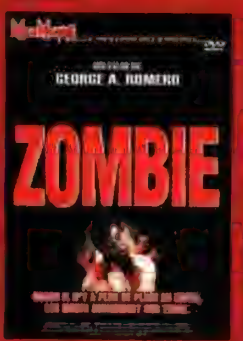
10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon



13. Shock Waves



14. Zombie

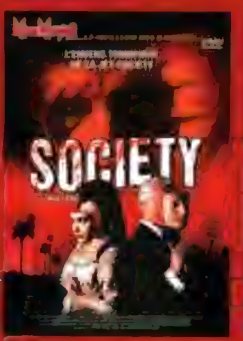
15. Rawhead Rex

16. Death Race 2000

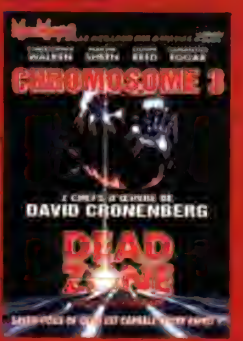
17. Transmutations

18. Soif de sang

19. Harlequin



20. Society



21. Chromosome 3 / Dead Zone

22. L'Horrible Docteur Orlof

23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maîtresses du Dr Jekyll

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

Date d'expiration Mois/Année

Date :
Signature obligatoire :

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque **mois**

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 64

COPS AND ROBIN

1978. REAL.: ALLEN REISNER. TV. SCEN.: BRAD RADNITZ, JOHN ANTHONY MULHALL. INT.: ERNEST BORGNINE, MICHAEL SHANNON, JOHN AMOS, NATASHA RYAN, CAROL LYNLEY, ELIZABETH FARLEY, TERRY KISER, JEFF DAVID. PROD.: WILLIAM KAYDEN, CULZEAN CORP/PARAMOUNT PICTURES. USA.

Suite du téléfilm et de la mini-série ***Future Cop*** (1) réalisés en 1976 pour la *Paramount*. Joe Cleaver y fait équipe avec John Haven, un robot-flic aux multiples talents, à l'intelligence aiguisée, capable de réciter le code civil d'une traite, mais manquant d'expérience sur le terrain, d'où la mésentente habituelle entre deux partenaires aussi dissemblables, qui finiront pourtant par s'apprécier au fil des événements. Tels K2000 et sa Pontiac, Hawke et Supercopter, L'homme du Picardie et sa péniche ! Le duo se porte à la recherche du témoin d'un meurtre dont il s'agit de protéger la fille, Robin, traquée à son tour par l'assassin. Malgré quelques dysfonctionnements alternatifs de l'androïde, bricolé au bistouri par Carol Lynley, justice sera faite à la satisfaction générale. Le concept sera repris, légèrement adapté, pour **Un drôle de flic**, où Terence Hill, exposé à des radiations, prend la place du robot auprès de l'inévitable Ernest Borgnine.

(1) : À ne pas confondre avec celle des ***Trancers*** développée par Full Moon, dont le premier des six épisodes reprenait chez nous ce titre de ***Future Cop***.

LE CORBEAU

THE RAVEN. 1935. REAL.: LOUIS FRIEDLANDER (LEW LANDERS). SCEN.: DAVID BOEHM D'APRES EDGAR ALLAN POE. INT.: BELA LUGOSI, IRENE WARE, BORIS KARLOFF, SPENCER CHARTERS, ARTHUR HOYT, IAN WOLFE, LESTER MATTHEWS. PROD.: DAVID DIAMOND, UNIVERSAL. USA.

Le poème d'Edgar Poe offre peu matière à scénario. Dans le texte original, un corbeau de passage, symbole de

Le Corbeau (1935) envolé sous la menace des maîtres de l'épouvante, Boris Karloff et Bela Lugosi.

PRICE. HAZEL COURT. BORIS KARLOFF. JACK NICHOLSON. PETER LORRE. WILLIAM BASKIN. PROD.: ROGER CORMAN. AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES. DIST.: ETOILE DISTRIBUTION. USA.

Pas davantage impressionné par Edgar Poe, Roger Corman se débarrasse du poème initial dès la première séquence, laissant Richard Matheson nous décrire la joute entre deux sorciers épris de la même femme, la belle Lenore, plus intéressée qu'intéressante, et surtout à cent lieues des héroïnes énamourées dépeintes par l'écrivain maudit. Déjà surestimée à son époque, cette bouffonnerie poussive fait peine à voir de nos jours, malgré les pieux efforts de Boris Karloff, relativement modéré, et de Vincent Price, caricaturant un maximum son personnage d'esthète tourmenté issu des premiers succès de la série « Edgar Poe » (**La Chute de la maison Usher, La Tombe de Ligeia** ou **La Chambre des Tortures**). Peter Lorre se prend pour Jerry Lewis, encouragé par une musique assez pouêt-pouêt, Hazel Court n'y croit pas une seconde, et Jack Nicholson joue les inutilités flagrantes, cachant avec une bien belle modestie toutes les nuances de son futur talent.

la douleur du héros après la perte de la femme aimée, répond *« jamais plus »* à toutes les questions du narrateur, y compris celle de savoir s'il pourra la retrouver dans l'autre monde. David Boehm le néglige donc assez vite pour nous brosser le portrait d'un Bela Lugosi hanté par l'œuvre de Poe, au point de posséder dans ses caves certains instruments de torture décrits par l'auteur des *Histoires extraordinaires*. Aidé d'un malheureux défiguré par ses soins (Boris Karloff), il tente d'assouvir une vengeance qui va se retourner contre lui. À la manière du **Chat noir**, offrant l'année précédente la même confrontation entre les deux stars de l'épouvante, **Le corbeau** paraît très théâtral, insistant sur les rapports sadiens entre les personnages et sacrifiant à un expressionnisme raffiné à travers des décors grandioses aux mécaniques complexes : chambre escamotable, cellule aux murs amovibles écrasant les suppliciés, sans oublier l'affreux couperet faucheur minutieusement détaillé dans la nouvelle *Le Puits et le pendule*.

LE CORBEAU

THE RAVEN. 1962. REAL.: ROGER CORMAN. SCEN.: RICHARD MATHESON D'APRES EDGAR ALLAN POE. INT.: VINCENT

Le Corbeau (1962). Le duel magique entre Boris Karloff et Vincent Price.

LE CORBEAU NOIR

THE BLACK RAVEN. 1943. REAL.: SAM NEWFIELD. SCEN.: FRED MYTON. INT.: GEORGE ZUCCO, ROBERT LIVINGSTON, WANDA MCKAY, NOEL MADISON, GLENN STRANGE, BYRON FOULGER, CHARLES MIDDLETON. PROD.: SIGMUND NEUFELD, PRODUCERS RELEASING CORP. USA.

La Producers Releasing Corp, dite PRC, représente dans les années quarante ce que sera plus tard Eurociné en notre beau pays. Sam Newfield, frère du producteur maison, Sigmund Neufeld, s'y taille la meilleure part, signant tour à tour quelques délicates ringardises : **Créateur de monstres, Nabonga le Gorille, White Pongo, Flying Serpent, Invisible Killer, The Mad Monster** et bien d'autres. Si le récit emprunte toutes les ficelles, les personnages et les décors du traditionnel film d'épouvante, l'argument participe davantage d'un whodunit où il s'agit de découvrir le meurtrier, dit « insoupçonnable », dans une auberge isolée par la tempête, et justement bien nommée « The Black Raven ».

THE CORONER

2000. REAL.: ALAN SMITHEE (JUAN A. MAS, BRIAN KATKIN). SCEN.: GERALYN RUANE. INT.: DEAN ST. LOUIS, JANE LONGENECKER, REBECCA GRAY. PROD.: ROGER CORMAN, MICHAEL UPTON, NEW HORIZONS. USA.

Le Coroner du titre a-t-il vraiment séquestré chez lui une avocate (Jane Longenecker) qui, une fois échappée, l'accuse de tortures et de meurtres en série ? Devant une léthargie policière due à la notoriété du coupable présumé, l'héroïne prend l'affaire en main et rend la justice elle-même. Quelques scènes chocs réveillent le spectateur et justifient le slogan du genre menaçant : « *Pray you're already dead before you meet the coroner* ». Mais la gratuité et l'opportunisme de cette production Michael Upton/Roger Corman agacent copieusement, surtout les deux réalisateurs qui, découvrant trop tard certaines séquences tournées à leur insu, utilisèrent le pseudo classique des auteurs contrariés, Alan Smithee.

LE CORPS ET LE FOUET

LA FRUSTA E IL CORPO. 1963. REAL.: MARIO BAVA. SCEN.: JULIAN BERRY (ERNESTO GASTALDI), UGO GUERRA, LUCIANO MARTINO. INT.: CHRISTOPHER LEE, DALIAH LAVI, ALAN COLLINS (LUCIANO PIGOZZI), TONY KENDALL (LUCIANO STELLA), HARRIET WHITE. PROD.: JOHN OSCAR (ELIO SCARDAMAGLIA). FRANCINOR/VOX FILM/LEONE FILM. DIST.: MARBEUF. ITALIE/FRANCE.

Bava exploite un gothisme à mi-chemin entre **Le Masque du démon** (imaginez-le en couleurs) et un épisode de la série « Edgar Poe ». La scène d'ouverture ressemble à s'y méprendre à **The Terror** ou **The Raven**, tandis que le final fixe l'incendie de la crypte comme dans les bons vieux

Corman de l'époque. Christopher Lee, perruqué de frais et parlant couramment le Kirk Douglas dans la VF, revient au château familial, précédé d'une sinistre réputation. Juste pour reconquérir Nevenka, sa nouvelle belle-sœur, mais ancienne maîtresse, à la fois mythomane et sado-maso. Après une somptueuse première partie, les scénaristes abandonnent toute crédibilité, se contredisent (sur le fait de savoir si le « revenant » est un fantôme ou une création schizophrénique de l'héroïne), pour conclure par une scène similaire à l'un des sketches des **Trois visages de la peur**. Reste la superbe photographie, aux éclairages à la mesure du romantisme exacerbé de cette tragique histoire. Ainsi, la tête de Christopher passe dans le même plan du vert au rouge : nul doute, c'est de l'onirisme ! Sorti à la vidéo sous les titres fantaisistes de **Rêves macabres**, ou **Spirale de la mort**. (M30P.52, M148P.78)

Sado (Christopher Lee) et Maso (Daliah Lavi) dans La Frusta e Il Corpo (Le Corps et le fouet).

CORPS PERDUS

1990. REAL.: EDUARDO DE GREGORIO. SCEN.: SUZANNE SCHIFFMAN, CHARLES TESSON, EDUARDO DE GREGORIO. INT.: TCHÉKY KARYO, GEORGES CLAISSE, GERARDO ROMANO, MARIA VANER, LAURA MORANTE. PROD.: RICARDO FREIXA, LES FILMS DE L'ATALANTE/SGGC/DB FILMS/JORGE ESTRADA MORA PRODUCCIONES. DIST.: LES FILMS DE L'ATALANTE. FRANCE/ARGENTINE.

Tchéky Karyo incarne l'expert venu restaurer une toile retrouvée dans le grenier d'une ancienne demeure. Au cours de son travail, il subit l'influence de cette œuvre attribuée à un célèbre peintre, et découvre, sous la première couche, le portrait d'une ancienne cantatrice représentée nue, dont les traits rappellent ceux de l'actuelle propriétaire du tableau. Pour compliquer les choses, lui-

Le peintre à la recherche du « Corps perdu ».

même se sent désormais attiré par la jeune femme, descendante de la diva dépeinte. Scénariste réputé (**Duelle**, de Rivette, **La Stratégie de l'araignée**), Eduardo de Gregorio dispense là un romantisme élégant où plane l'ombre d'Oscar Wilde, Henry James, Stevenson ou encore Edgar Allan Poe. Comme quoi, si les époques se confondent, la passion demeure, à travers l'éternelle trame des amours compliquées.

CORPSE EATERS

1974. REAL.: DONALD R. PASSMORE, KLAUS VETTER. SCEN.: LAWRENCE ZAZELENCHUCK. INT.: EDMOND LEBRETON, HALINA CARSON. PROD.: LAWRENCE ZAZELENCHUCK, WITCHING HOUR. USA.

« *Avant d'avoir vu* **Corpse Eaters**, *je considérais Céline Dion comme la pire chose venue du Canada* » estimait un cinéphile, ce qui est un peu dur pour Céline, même si plus d'un spectateur, l'écoutant brailler **Titanic**, rêvait de lui enfoncer loin dans la glotte l'ancre du navire. Le producteur, maquilleur, et ci-devant scénariste, copie avec un certain flegme à la fois **Cannibal Girls** et **Children Shouldn't Play with Dead Things** dans cette action qui débute comme par hasard un vendredi 13. Quelques étudiants propres sur eux décident de passer du bon temps sur une île, mais ils traversent un cimetière où un adorateur de Lucifer réveille à ce moment quelques cadavres décrépits. Il ne leur reste plus qu'à courir ! Le montage, par contre, piétine, les acteurs jouent comme des manches, la musique « pseudo-psy » casse les oreilles et les clichés abondent, à preuve cette séquence impayable où une victime sort d'un cauchemar dans lequel elle se voyait déjà poursuivie par une horde de zombies… qu'elle retrouve dans la réalité. De la narration à trois niveaux. Très fort !

THE CORPSE GRINDERS

1971. REAL.: TED V. MIKELS. SCEN.: ARCH HALL, JOSEPH L. CRANSTON. INT.: SEAN KENNEY, SANFORD MITCHELL, WARREN BALL, MONIKA KELLY, ANN NOBLE. PROD.: TED V. MIKELS, GENENI FILM. USA.

Les gérants d'une marque d'aliments pour chats élégamment nommée The Lotus Cat Food Company observent une augmentation des ventes après la chute d'un malheureux dans la machine à broyer. Business oblige, ils retiennent la formule et engagent même un tueur maison, bien utile pour leur fournir la matière première indispensable à cette nouvelle recette. Tout se passerait (presque) bien, si les chats ainsi nourris ne se comportaient soudain comme de véritables fauves. Ted Mikels manie l'humour noir mieux que sa caméra (voir son incroyable **Astro-Zombies**, sommet de la navrance cinématographique), et assure en outre la production, le montage et la musique de cette œuvre au slogan ravageur : *« Pour les chats qui aiment les hommes ! »*.

THE CORPSE GRINDERS 2

2002. REAL. ET SCEN.: TED V. MIKELS. INT.: SEAN MORELLI, ANDY FREEMAN, CHUCK ALFORD, LIZ RENAY, DOLORES FULLER. PROD.: TED V. MIKELS. USA.

Ted Mikels récidive d'un beau doublé avec, en 2002, **Mark of the Astro-Zombies** (le film qui marque !) et, en l'an 2000, avec ce **Corpse Grinders 2** reprenant de façon encore assez désinvolte l'argument du premier volet, agrémenté d'un zeste de **Men in Black**. De peu scrupuleux businessmen (pléonasme !) projettent de s'en fourrer plein les poches avec leur recette d'aliment frelaté. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des immondes possibles, si un commando de matous féroces venus d'une planète de chats affamés ne rêvaient d'envahir l'usine pour y broyer de l'humain. La satire grossière n'empêche nullement la médiocrité, et le seul intérêt de l'œuvre consiste à regarder vieillir deux revenantes, Dolores Fuller, égérie d'Ed Wood, et la plantureuse Liz Renay (**Blackenstein**, **Desperate Living**), dont le livre scandale *My Face for the World to See* nous en apprend de bien bonnes sur sa vie trépidante.

THE CORPSE VANISHES

1942. REAL.: WALLACE FOX. SCEN.: HARVEY GATES, SAM ROBINS, GERALD SCHNITZER. INT.: BELA LUGOSI, LUANA WALTERS, JOAN BARCLAY, FRANK MORAN, TRISTRAM COFFIN, GEORGE ELDREDGE. PROD.: SAM KATZMAN, JACK DIETZ, MONOGRAM. USA.

Bela Lugosi, le savant fou de service, enlève d'innocentes mariées le jour même de leurs noces afin de prélever sur elles certaines hormones nécessaires à rajeunir sa propre épouse âgée de 80 ans. Tout un chacun l'aurait déjà échangée contre une plus jeune (ou carrément deux de 40, voire quatre de 20) et on classait presto l'affaire, mais Lugosi n'est pas du genre à faire simple. Ainsi, il occupe un sinistre manoir, pratique l'hypnose, dort dans un cercueil pour mieux se préparer au repos éternel, et emploie une vieille sorcière pourvue de ses deux fils

The Corpse Vanishes (1942). Monsieur et Madame Lugosi font cercueil à part !

mutants, le nain Angelo Rossitto (**Freaks**) et la brute épaisse Frank Moran, farceusement appelé Angel (pour les curieux, Moran faisait l'homme-singe dans **Return of the Ape Man**). Justice sera rendue grâce à la présence d'une jolie journaliste (Luana Walters), plus réveillée que les forces de police particulièrement amorphes. Ce pur produit Monogram au kitsch envoûtant, redevient visible de nos jours grâce à la collection DVD Bela Lugosi parue chez Aventi.

CORPSES

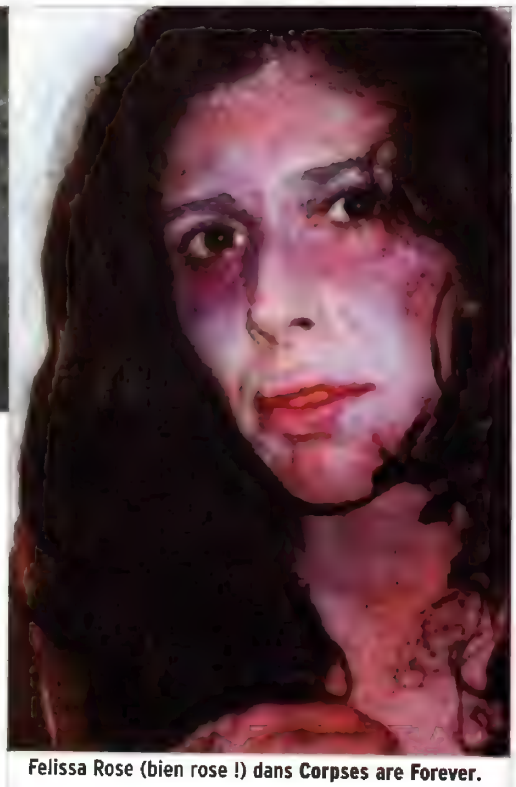
2004. REAL. ET SCEN.: ROLFE KANEFSKY. INT.: TIFFANY SHEPIS, JEFF FAHEY, STEPHEN W. WILLIAMS, ROBERT DONOVAN, MELINDA BONINI. PROD.: MARK HEADLEY, TANYA YORK. URBAN GIRL PRODUCTIONS. USA.

Kanefsky aime à détourner les genres à son profit. La série télévisée des ***Sex-Files***, ses **Erotic Adventures of The Invisible Man** ou encore l'ambigu **Jacqueline Hyde** font encore autorité en la matière. Il s'en prend maintenant à des zombies dans cette histoire de croque-mort bricolo inventeur d'un nouveau procédé capable de réanimer les cadavres, juste le temps de leur embaumement et d'une mise en bière. Mais les morts ne veulent rien entendre (c'est souvent ce qu'on leur reproche !), et ils survivent au-delà des délais impartis, semant la panique par les rues de la ville au vif désagrément du chef de police, Jeff Fahey. Avec l'ex-Tromette Tiffany Shepis, dont la filmo fantastique commence à inquiéter les plus grandes...

CORPSES ARE FOREVER

2003. REAL. ET SCEN.: JOSE PRENDES. INT.: BILL PERLACH, LINNEA QUIGLEY, DEBBIE ROCHON, BRINKE STEVENS, JESSICA LEWIS, FELISSA ROSE. PROD.: JOSE PRENDES, C-47 FILMS. USA.

Jose Prendes abat ses cartes (maîtresses !) dans cette nouvelle histoire de zombies bouffeurs de terriens. Envisagez tout de suite le gros calibre : rien moins que Linnea Quigley, Debbie Rochon, Brinke Stevens et la moins connue Felissa Rose (**Horror**, **Nikos the Impaler**, ou encore **Apparition**, dont on annonce d'ailleurs la suite : **Disparition** ! (non, c'est pour rire, mais j'attends quand même...) Pas fou, le cinéaste se glisse dans le casting, faute de mieux, et s'allie à ce vieux brigand de Richard Lynch à la tête d'un commando de tueurs de zombies. Le script se déroule dans le futur et exploite le sujet d'un court-métrage du même auteur, **Nerve**, lequel en profite pour nous en refourguer quelques séquences sous forme de flashs-back pendant qu'on ne le voit pas. Décidément trop rusé, Prendes présente son œuvre



Felissa Rose (bien rose !) dans Corpses are Forever.

comme une synthèse de « **La Nuit des morts-vivants**, **Zombie**, et du **Jour des morts-vivants** ». Du brutal !

CORRIDORS OF BLOOD

OU **THE DOCTOR FROM SEVEN DIALS**. 1958. REAL.: ROBERT DAY. SCEN.: JEAN SCOTT ROGERS. INT.: BORIS KARLOFF, CHRISTOPHER LEE, FRANCIS MATTHEWS, BETTA ST. JOHN, ADRIENNE CORRI, FINLAY CURRIE. PROD.: JOHN CROYDON. MGM. GB.

L'année même de sa première incarnation du Comte Dracula, Christopher Lee affronte Boris Karloff dans cette ébauche d'un prochain film de John Gilling, **L'Impasse aux violences**. Son personnage cynique de Resurrection Joe évoque en effet les fameux « Résurrectionnistes » Burke et Hare, dealers de cadavres auprès des hôpitaux, puis meurtriers sans scrupules pour mieux garantir la fraîcheur de leur marchandise humaine. Karloff, quant à lui, joue le chirurgien victime de ses drogues utilisées pour sa recherche sur les premières anesthésies, devenu leur complice involontaire. Robert Day reconstitue le Londres de 1840 dans les studios anglais de la MGM, parcourt les ruelles sordides des quartiers populaires, passant des

Corridors of Blood (1958). Au fond du corridor : Boris Karloff et Christopher Lee (Resurrection Joe).

salons bourgeois aux tavernes mal famées, illustrant le propos classique de l'apprenti-sorcier victime de son travail dans l'intérêt d'une science souvent ingrate. Particulièrement dans les milieux cinématographiques, reconnaissons-le...

LA CORRUPCION DE CHRIS MILLER

1972. REAL.: JUAN ANTONIO BARDEM. SCEN.: SANTIAGO MONCADA. INT.: MARISOL, BARRY STOKES, RUDY GAEBEL, VIDAL MOLINA, JEAN SEBERG, PERLA CRISTAL, MIGUEL BARDEM. PROD.: XAVIER ARMET P.C. ESPAGNE.

Cinéaste réputé, scénariste reconnu, rebelle notoire au régime franquiste, Bardem opte au seuil des années soixante-dix pour un cinéma moins engagé qui va de **L'Île mystérieuse** à ce thriller ibérique s'inspirant assez clairement du giallo italien. Chris Miller, jeune fille tourmentée, vit d'affreux cauchemars qui pourraient bien la désigner comme la responsable d'une sordide série de meurtres. Et c'est en poignardant un jeune homme trop entreprenant qu'elle revoit le passé et comprend les causes de ses dérives hystériques. Une œuvre cruelle, érotique et perverse, sortie autrefois en vidéo chez divers éditeurs sous le titre logique de **La Corruption de Chris Miller**, mais aussi celui de **Terreur aveugle**.

LE CORRUPTEUR

THE NIGHTCOMERS. 1972. REAL.: MICHAEL WINNER. SCEN.: MICHAEL HASTINGS D'APRES HENRY JAMES. INT.: MARLON BRANDO, STEPHANIE BEACHAM, THORA HIRD, HARRY ANDREWS, CHRISTOPHER ELLIS, ANNA PALK. PROD.: ELLIOTT KASTNER, JAY KANTER, ALAN LADD JR., SCIMITAR FILM. DIST.: MGM. GB.

L'une des nombreuses adaptations du *Tour d'écrou* de l'écrivain américain Henry James, sauf qu'ici le script nous décrit des faits antérieurs à ce récit. Dans le texte original, une gouvernante chargée de l'éducation de deux orphelins, Miles et Flora, découvre l'influence maléfique exercée sur eux par l'ancienne gouvernante et un domestique décédés quelque temps plus tôt mais hantant tou-

jours la demeure. Michael Winner les met en scène de leur vivant, et se focalise sur le personnage de Peter Quint (le Corrupteur), joué par Marlon Brando, un pervers arrogant, jouisseur et destructeur, dont les rapports sado-masochistes avec la gouvernante (Stephanie Beacham) vont subjuguer les deux enfants au point d'en faire eux-mêmes des assassins dans le noble but de les garder auprès d'eux pour toujours. Là où **Le Corrupteur** s'achève, *Le Tour d'écrou* peut débuter, dont la meilleure illustration au cinéma reste **Les Innocents**, de Jack Clayton, tourné très précisément dix ans plus tôt.

CORTA NOTTE DELLE BAMBOLE DI VETRO

OU **CATALEPSIS**, OU **MALASTRANA**. 1972. REAL. ET SCEN.: ALDO LADO. INT.: JEAN SOREL, INGRID THULIN, BARBARA BACH, MARIO ADORF, FABIJAN SOVAGOVIC, JOSÉ QUAGLIO, PIERO VIDA. PROD.: DIETER GEISSLER, ENZO DORIA, DORIA FILM/DUNHILL CINEMATOGRAFICA. ITALIE.

Comme l'annonce le titre vidéo (**Je suis vivant**), un cadavre tente de nous convaincre de sa bonne santé, malgré l'avis du corps médical persuadé du contraire. Tel est le point de départ de ce pur joyau ciselé par l'auteur du malsain **La Bête tue de sang-froid**, accompagné par la musique plaintive, solennelle et obsédante d'Ennio Morricone alors au sommet de son art. Traitée en flashs-back, avec d'inquiétants retours au temps présent, l'action remonte aux origines de cette tragique histoire, croise d'inquiétants personnages et embrouille une intrigue déjà complexe dans la plus pure tradition du giallo alors en pleine vogue. Au fil de l'action, le suspense s'intensifie, tandis que le moribond nous fait partager sa terreur jusqu'à la cruelle et pourtant si logique conclusion qui terrassera les âmes sensibles.

THE COSMIC MAN

1959. RÉAL.: HERBERT GREENE. SCÉN.: ARTHUR C. PIERCE. INT.: BRUCE BENNETT (EX HERMAN BRIX), JOHN CARRADINE, ANGELA GREENE, PAUL LANGTON, SCOTTY MORROW, ROBERT LYTTON, LYN OSBORN. PROD.: ROBERT A. TERRY, FUTURA. USA.

« The Cosmic man » prend la forme d'un Alien prêcheur venu nous visiter à la manière de ce brave Klatoo, l'Extra-

terrestre du **Jour où la Terre s'arrêta** (1951), dont le présent script s'inspire de manière évidente. Sitôt sorti de son vaisseau sphérique, l'être, que l'on visualise un temps en négatif, façon d'accentuer le côté « venu d'ailleurs », déplore l'utilisation faite de l'énergie atomique terrienne. Car « Il existe un bon et un mauvais côté de la force » clame-t-il aux militaires, qui ne connaissent pas encore **Star Wars**, les nigauds, avant de leur annoncer qu'ils utilisent évidemment le mauvais côté. Lui aussi (comme son prédécesseur huit ans plus tôt) prendra du plomb dans l'aile à vouloir nous donner des leçons, ce qui ne l'empêche pas de guérir au moment de son départ un petit garçon, pourtant assez énervant, mais paralysé des deux jambes, à défaut de la parole.

The Cosmic Man (1959). *« L'atome c'est pas bien ! »* nous déclare John Carradine.

COSMIC MONSTERS

OU **THE STRANGE WORLD OF PLANET X**, OU **THE CRAWLING TERROR**. 1957. REAL.: GILBERT GUNN. TV. SCEN.: JOE AMBOR, PAUL RYDER D'APRES RENÉ RAY. INT.: FORREST TUCKER, MARTIN BENSON, GABY ANDRÉ, PATRICIA SINCLAIR, WYNDHAM GOLDIE, ALEC MANGO. PROD.: GEORGE MAYNARD, JOHN BASH PRODS. GB.

Faudrait pas confondre cosmic monster et monstre comique dans cette œuvre anglaise imitant grave les séries B américaines de l'époque. En fait, l'affaire se présente mal : un trou dans la ionosphère (provoqué par un savant fou) laisse passer des rayons cosmiques qui provoquent la mutation des insectes et la folie de certains individus. Les autorités palabrent longtemps, l'un parle d'aller reboucher le trou céleste, l'autre de s'occuper plutôt de celui de la sécu, pendant que l'héroïne échappe de

Cosmic Monsters (1957). L'araignée tisse partout et l'héroïne crie, c'est prévu dans son contrat !

peu aux filets d'une araignée géante en hurlant le plus fort possible comme le stipule son contrat. Par bonheur, un certain Mr. Smith, venu de la planète X, va nous porter secours avant de repartir à bord de sa soucoupe volante. Le script est classique, les personnages bavards et les effets spéciaux rudimentaires, mais sinon c'est très bien !

COSMIC SLOP

1994. REAL.: REGINALD HUDLIN, WARRINGTON HUDLIN, KEVIN RODNEY SULLIVAN. SCEN.: TREY ELLIS, KYLE BAKER. INT.: ROBERT GUILLAUME, PAULA JAI PARKER, CASEY KASEM, JASON BERNARD, BROCK PETERS, NICHOLAS TURTURRO. PROD.: ERNEST JOHNSON, HUDLIN BROTHERS. USA.

À la manière de ***La Quatrième dimension***, trois sketches se succèdent, mêlant le social au religieux, la politique à la science-fiction. Dans ***Space Invaders***, un envoyé extra-terrestre propose au gouvernement un étrange marché (nous offrir certains éléments de leur technologie contre une partie de la population noire...). ***The First Commandment*** remet en cause le catholicisme avec l'apparition d'une curieuse Vierge Marie, alors que ***Tang***, basé sur une histoire de Chester Himes, repousse très loin les déboires d'un couple désuni. C'est assez dire si le pessimisme règne en maître dans cette anthologie défendant par ailleurs le sort des minorités raciales.

Les Tueurs de la

Œuvre unique à plus d'un titre, d'une noirceur absolue, définitive, LES TUEURS DE LA LUNE DE MIEL, réalisé par Leonard Kastle en 1969, étonne aujourd'hui par sa diabolique modernité. Re-vision éclairante d'une « fulgurance ».

D'emblée, un carton, précis et froid comme un scalpel, nous prévient que ce qui va suivre est adapté de faits réels d'après les comptes-rendus d'audience et les minutes du procès. Ce gage préliminaire d'authenticité n'est pas, comme souvent, un appât rigolard ou un effet de cirque, mais augure bel et bien d'une tragédie-vérité, grandiose et vulgaire.

RENCONTRE

Martha Beck est infirmière en chef à l'hôpital central de Mobile (Alabama). Par quelques plans secs et concis, rythmés par la cadence implacable d'une symphonie de Mahler, qui la situent dans son univers de travail, on comprend vite que « Mademoiselle » n'est pas femme à s'en laisser conter et compense sa disgracieuse surcharge pondérale par l'autoritaire mépris que lui confère sa fonction. Du reste, le coup de pied rageur qu'elle balance au jouet du gamin qui barre sa route une fois dehors affine un peu mieux l'esquisse au rasoir d'une femme sans cœur, méchante car frustrée. Assertion confirmée quelques plans plus tard : Martha survit dans un appartement sans grâce, coincée entre une mère acariâtre et possessive, et Bunny, « sa seule amie », envahissante et criarde. Alors, pour oublier, elle engloutit des kilos de chocolats… Mais ce jour-là, elle ignore encore que sa vie va basculer. Bunny aime bien Martha. Même si, vu la sociopathie crasse de cette dernière, on se doute que c'est à sens unique. Mais peu importe ! Bunny veut le bonheur de Martha et, inquiète de la voir sans homme à son âge, décide de l'inscrire à son insu à un club de rencontres : Les Amis de Tante Carrie. Quand elle reçoit un questionnaire à renvoyer, « Mademoiselle » commence par refuser catégoriquement, furieuse de l'initiative pour le moins cavalière de Bunny. Mais ces arguments finissent par la convaincre de tenter l'expérience. Après tout, que risque-t-elle ? En un raccourci elliptique dont le cinéma a le secret, s'ensuit un échange épistolaire lu en voix-off entre Martha et un certain Ray Fernandez, un « homme d'affaires » de New York. Le visage un peu veule, taillé à coups de serpe, des yeux noirs et perçants, le cheveu gominé, toujours tiré à quatre épingles, il endosse à lui seul tous les archétypes du Latino séducteur. Ajoutons à cela une voix aigrelette et un accent hispanique rigolo, et voilà brossé sans fard le portrait miteux d'un escroc au petit pied. Leur première rencontre se déroule à Mobile, dans l'appartement de Martha, en présence de sa mère. Celle-ci est immédiatement conquise par son charme langoureux et sa manière inimitable de danser la rumba. Non sans mal, Martha parvient à lui faire avaler des somnifères sous prétexte de traitement et les voilà face-à-face. Si la vision de leurs ébats nous est épargnée, c'est qu'elle importe peu au propos. Un plan fixe montre Martha assise sur un sofa, le regard rivé au sien. Lui, debout, se rapproche d'elle puis reste immobile. L'axe de la caméra suggère une fellation dominatrice. Point. Tout est « montré » : l'ascendant de Ray, la soumission de Martha. Son corps gras, avachi et distendu, est tout entier offert à la fraîcheur carnassière de Ray-le-fier, caricature outrée du mâle impudique. Ce qu'ils font ensemble est laissé à notre imaginaire, et tant pis si au passage l'obscène saccage le beau.

Le lendemain, il prend congé en promettant de la revoir très vite, non sans lui avoir soutiré un peu d'argent, *« que je te rendrai à notre prochaine rencontre, bien sûr ! »*. Les sens apaisés de Martha ont sans doute annihilé sa faculté de jugement ! Mais chassez le naturel… Quand quelques jours plus tard, elle reçoit une lettre de rupture, elle s'invente, avec la complicité téléphonique de Bunny, une tentative de suicide au gaz qui émeut Ray. Martha le rejoint alors à New York où il lui avoue la vraie nature de ses activités, faisant d'elle, implicitement, sa complice.

DU JEU CRUEL AU « JE » MORTEL

Cette courte scène d'à peine une minute constitue le point d'orgue du film. Avant, la vie de Martha était réglée comme une partition lancinante et moisie, sans attrait ni surprise. Le boulot qu'on exécute comme exutoire à ses

lune de miel

rancoeurs, le mini-cercle social qu'ouvertement on méprise, les sucreries doucereuses qu'on ingurgite à la chaîne car tant pis si trop grosse, tellement sûre de ne plus plaire... Elle décide de voir en Ray une manière de salut, et même si la planche à laquelle elle s'accroche est pourrie ou même pire, elle s'en fout parce qu'elle l'aime. Parce qu'elle a choisi de l'aimer. Dès lors, son destin s'accomplit comme une route qu'elle pense droite. Primo, régler les affaires en cours. Elle rentre à Mobile annoncer son « mariage » avec Ray à Bunny ravie et maman en pleurs. Elle n'en a cure, elle flotte au ras ! Pourtant, une surprise l'attend à l'hôpital. Le directeur, pendant son absence non signalée à New York, a investi ses tiroirs et a découvert la chaude correspondance qu'elle entretenait avec son amant. Vif échange verbal que Martha conclut par une odieuse saillie antisémite envers son supérieur, qui la congédie sur le champ. Satisfaite, il ne lui reste plus qu'à traîner sa mère vitupérante dans une maison de retraite et tout va bien ! « Mademoiselle » est devenue « Madame ». Secundo, retrouver son amour et s'arranger pour ne plus le quitter.

Changement de décor pour nos deux tourtereaux car c'est dans le New Jersey que Ray doit épouser Doris Harker. Le système de l'escroc est simple et bien huilé. Par le truchement des petites annonces des Amis de Tante Carrie, il sélectionne dans tout le pays les plus crédules et les plus riches futures victimes. Après un échange de lettres dégoulinantes d'amour trop longtemps attendu, quand il sent que le poisson est ferré, il propose l'union, s'empare de leurs biens et disparaît dans la nature. Il joue sur du velours car la plupart des femmes bernées ont trop honte pour porter plainte.

Martha est amoureuse, mais certainement pas stupide. Pour accompagner Ray dans ses « voyages d'affaires matrimoniales » et veiller au sain déroulement des bonnes mœurs, elle l'oblige à se faire passer pour sa sœur.

La cérémonie est courte et sans fioriture, mais l'important pour Doris c'est qu'on l'appelle désormais « Madame Fernandez », en particulier ses jeunes élèves à la prochaine rentrée des classes. Qu'est-ce qu'elle est contente, Doris, du haut de sa quarantaine mal négociée ! On sent bien qu'elle est en train de savourer les meilleurs moments de sa triste existence. Mais si, dit-on, l'Amour rend meilleur, il n'amoindrit pas la niaiserie. À preuve cette scène, véritable bijou d'humour crétin, où l'instit, filmée de dos, chante à tue-tête dans sa baignoire *God Bless America* pendant qu'un insert nous montre Martha et son amant dépouiller son portefeuille. Mais il sera dit que Doris n'est pas faite pour le bonheur. Nous la retrouvons le lendemain matin boucler ses valises avec rage et réclamer ses bijoux et ses sous ! En vain, car Martha sait trouver les arguments qui calment : *« Et toi, tu ne dis rien ? »* lance la femme dupée avant de partir. *« On se demande si c'est ta sœur... ou ta mère ! »*

Exit Doris, Long Island, bonjour Missouri, Myrtle, qui, enceinte, doit absolument se marier pour éviter que ses parents ne la déshéritent. Ray a négocié l'affaire pour quatre mille dollars... Immédiatement, Martha hait Myrtle. Sa légèreté, son insouciance, ses inflexions criardes, son parler vulgaire la hérissent. Mais surtout, en femelle pétrie d'amour, c'est la jeunesse qu'elle craint. Elle sait Ray faillible, comme tous les hommes, et ce qu'elle n'avait pas à redouter avec Doris-la-moche pointe sournoisement en ses tréfonds devant les formes épanouies de la blondasse évaporée.

Après s'être assurée que l'argent a bien été remis à Ray, elle les oblige à faire chambre à part. Toutes les deux partageront le grand lit pendant que Ray dormira à côté. Cela ne fait bien sûr pas les affaires de Myrtle qui, en douce, offre une perruque à Ray, destinée, dit-elle, à le rajeunir. Ce présent, s'il sied de fait au bel étalon, va surtout lui permettre de modifier son apparence, détail non négligeable compte tenu de ses activités. Pendant la nuit, Myrtle qui, on la comprend, ne parvient pas à trouver le sommeil, invective violemment Martha et va rejoindre son mari. Ce dernier, comme d'habitude pris entre deux feux ardents, vient prendre conseil auprès de sa maîtresse lui donnant quelques pilules qui vont calmer les ardeurs de l'épousée. Le lendemain, installée dans le bus qui doit la conduire chez ses parents à Little Rock, Myrtle se plaint d'atroces maux de ventre. Ray la rassure gentiment, quitte le car et va téléphoner (en PCV, bien sûr !) à une certaine Evelyn Long dans l'état du Massachusetts.

Pendant ce temps, le chauffeur découvre le cadavre de la jeune femme, la langue bouffie, les yeux révulsés.

LA TREVE

À première vue, on pourrait considérer ce qui va suivre comme un intermède, une manière de souffler suite à l'âpre cumul des tensions. Du reste, le cadre proposé incite à l'apaisement. Une crique battue par la mer, des oiseaux qui gazouillent, les rayons indolores d'un soleil bienfaisant, Ray en maillot de bain qui fait consciencieusement des pompes et près de lui, sur un transat, Martha en peignoir blanc... Mais soudain survient l'intruse, guillerette comme le chaperon de la fable, et son panier à provisions ! Dans l'esprit perturbé de Martha, la belle Evelyn, immaculée de conception, annonce des nuages menaçants et des vagues déchaînées. Pourquoi faut-il donc que tout soit toujours gâché ? D'ailleurs, elle se sent peu à l'aise dans cet endroit d'idylle. *« Celle-là, tu ne l'épouseras pas ! »* dit-elle avec calme à son amant qui l'écoute à peine, tout juste un peu las de ces perpétuelles rodomontades. C'est un jouisseur sans finesse Ray, un profiteur de l'instant. Il entend d'une oreille distraite Martha annoncer sa baignade puis s'empresse de séduire la languide Evelyn, déjà conquise. Tout à coup, des cris stridents en provenance de la mer : *« Tu m'avais promis, tu m'avais promis ! »* hurle Martha qui s'éloigne rapidement vers le large en brasses désordonnées.

Filmée entre deux eaux, le regard à terme et les cheveux flottants, son esprit – son ange blanc ? –, tétanisé par l'imminence, lui assène en pleine tête les voix dissonantes et pleines de fiel de sa mère, écho vengeur à son lâche abandon. Et quand Ray vient enfin la secourir, c'est *« Maman ! »* qu'en pleurs, elle psalmodie. Hors de l'eau, il réconforte une Martha tremblante et pathétique lui jurant ses grands dieux son amour infini.

Un lent panoramique nous dévoile Evelyn, à quelques mètres d'eux, assise dans l'herbe, le regard perdu bien au-delà de l'océan...

À l'issue de cet incident, le couple s'est déniché un pavillon paisible dans la banlieue de New York, sur les instances de Martha en grâce de légitimité. Mais cette vie plan-plan, en apnée du monde, sied mal à Ray qui tourne en rond comme un fauve sans barbaque. D'autant qu'il attend, le manant, le courrier bien mielleux d'une pigeonne dite « vieille bique », veuve pleine aux as en mal d'affection sincère. Bref, de chamailleries en querelles, ils en viendraient presque à se détester. Il est grand temps que les choses bougent.

La veille du nouvel an, ils se rendent à Albany où ils louent une chambre d'hôtel pour planifier l'opération. Cette fois, pour éviter les erreurs passées, Ray prend les commandes. Surtout ne rien brusquer car cette fois, c'est de dix mille dollars qu'il s'agit ! Pendant que Martha avale goulûment une pleine boîte de chocolats, Ray, après s'être teinté la perruque poivre et sel pour ne pas effaroucher la « vieille bique », se rend à la messe avec sa future conquête pour évoquer l'âme de son défunt mari. Il est maintenant temps de lui présenter sa « sœur ».

Sur ces deux pages : Martha Beck (Shirley Stoler) et Ray Fernandez (Tony Lo Bianco), deux amants réunis sous le signe du meurtre. Un sadisme partagé, exalté par leur amour.

NOUVELLE LIGNE DE COMPTE

Janet Fay, amplement sexagénaire, est une petite bonne femme piaillarde et péremptoire, sans charme ni attrait, encore stupéfaite d'avoir attiré le ténébreux Latino. Dans son salon, elle s'extasie devant les responsabilités écrasantes de Martha – cinquante infirmières sous ses ordres ! – et admet comme une limpide évidence que Ray soit son frère. Elle profite de la présence « fortuite » de son amie Lucie, même âge, même topo, pour lui annoncer son mariage. Puis elle la congédie sans ménagement car *« comprends-tu, nous avons tellement de choses à nous dire… »*. Elle est surtout impatiente de montrer sa dernière création. Car Janet, comme elle l'avait fièrement notifié à Ray dans une de ses lettres, fait des chapeaux. Elle revient avec sur la tronche un machin ridicule, sorte de calotte blanche émaillée de minuscules volants noirs. L'occasion est trop belle pour nos escrocs, qui ont le mérite de ne pas pouffer devant pareille apparition. Un tel talent dans la confection, si peu fertile en modes innovantes, ne doit pas rester confidentiel. Pourquoi ne pas commencer par ouvrir une petite boutique, à New York par exemple, dans un quartier pas trop cher ? Bien sûr, il faudrait prévoir une légère mise de fonds, d'environ dix mille dollars… C'est bien le moins pour démarrer ! Janet, littéralement grisée, est aux anges, voyant déjà fructifier son capital au centuple. Il est évident que Ray, déjà dans les affaires, se charge de toutes les démarches. Riant sous cape, les amants n'en reviennent pas de l'infinie candeur, de la vertigineuse stupidité de Janet. Mais ils ne sont pas au bout de leurs surprises.

Tout à sa joie, mais de toutes les manières, elle l'avait prévu, la future milliardaire les invite à dîner… dans une cafétéria merdique où elle s'évertue à critiquer les prix, les portions peu en rapport et les choix de Martha, qui ferait bien de commencer à maigrir. Mais ils font bonne figure, la perspective du magot tant convoité inhibe leur haine. En effet, pour la première fois, ils sont en phase dans leur ressentiment. Point de jalousie pour Martha – que craindre d'une bigote aussi sexy qu'un bubon ? –, pas de désir pour Ray, pour les mêmes raisons. Conjonction : l'appât du gain. Ils l'emmènent en voiture à New York pour finaliser au plus vite leurs projets. À peine arrivée à la maison, il lui faut tout de suite accrocher ses icônes, une de Jésus, une de Marie. Elle est contente Janet, comme endolorie. Oubliées pour un temps sa pingrerie vorace, sa connerie sédentaire et sa fadeur à pâlir, elle boit comme de l'eau de Lourdes les mots calibrés du matois gigolpince. Et il sait y faire, le beau Ray, pour la convaincre en velours de signer les trois chèques *« qu'il ira dès demain retirer à la banque »*. *« Mais mes bijoux, que vais-je en faire ? »* *« Gardez-les précieusement pardevers vous ! Je veux vous les voir porter le jour béni de notre union. »* Et il continue à la bercer de joliesses lénifiantes, jusqu'à lui promettre un voyage à Miami. C'en est trop pour Janet qui, transportée d'extase, bise les lèvres de son preux chevalier. Mais tout de suite le naturel revient . Elle quête un endroit sûr pour garder tant de valeurs. Pas de problème, la cave est idoine. Les amants profitent du prétexte pour s'envoyer en l'air en sous-sol, pendant que Janet, incorrigible emmerdeuse, atermoie sans pitié : *« Tout va bien ? »*, *« Je ferais peut-être bien de vous rejoindre ! »*, *« Qu'est-ce que vous faites ? Vous en mettez du temps ! »*… Ray la rassérène du mieux qu'il peut. Vivement demain qu'il aille encaisser les chèques ! Selon un modus operandi désormais immuable, Ray dort seul, ici dans le canapé pendant que les femmes partagent la même chambre. Seulement, là encore, la « plumée » a du mal à trouver le sommeil, et on la comprend. Non que le sexe la taraude, la fidèle de Dieu accommode mal son sacerdoce aux frivolités, mais c'est son argent qui la préoccupe. Dans une ville comme New York, n'importe qui pourrait pénétrer dans la maison et voler ses bijoux et les chèques endossés. Martha, à bout de nerfs, tente de lui imposer ses cachets « magiques », mais en vain ! Le ton monte entre les deux femmes car, pour la première fois d'une vie segmentée en œillères par les si rassurantes certitudes, Janet a des doutes. Après tout, que sait-elle de ces gens à qui elle vient de confier ses valeurs ? Rien. Alors c'est décidé, elle va appeler sa fille. Même au milieu de la nuit, elle saura la conseiller. Ray, qui a tout entendu, se lève sans se presser et s'empare d'un marteau. Cette fois, la messe est dite et c'est dans le salon que les amants officient et démontrent, s'il en était besoin, que commettre un crime de sang-froid, fut-ce sur une vieillarde au corps mou, n'est pas tâche aisée. Scène atroce où Janet, martelée, le crâne fendu en pastèque

ruisselante, agonise en geignant. Ils la finissent au bas nylon, le cou frêle entortillé de Janet laisse échapper son dernier râle. Puis Ray enlève son pantalon qu'il jette négligemment sur le corps meurtri et va faire l'amour à Martha qui l'attend dans la chambre voisine.

Aux lueurs du jour, après avoir nettoyé les traces de sang et rassuré par lettres la famille et les amis, ils descendent enterrer le cadavre dans la cave avec les images pieuses *« qui lui étaient si chères ! »*. La première pelletée fracasse le visage du Christ…

Sur ces deux pages : Martha prend la pose seule, puis accompagnée de son prince charmant Ray, séducteur meurtrier et machiavélique. Un couple du cinéma définitivement culte, et peut-être l'un des plus extrêmes.

FIN D'UN TEMPS

Trois semaines plus tard, changement de décor. Nous quittons New York et le funeste appartement du couple assassin pour la vaste et lumineuse demeure de Delphine, dans le Missouri. Cette jeune veuve attirante et sûre d'elle est justement en train d'expliquer à sa petite fille Marinette l'importance de ce jour, le 12 février, date anniversaire de la mort d'Abraham Lincoln, dans l'Histoire américaine devant Martha et Ray, faussement attentifs. Car leur esprit est ailleurs… Comme d'habitude, leur rencontre s'est produite à l'issue d'un échange de lettres. Ray, parfaitement crédible en conseiller financier amoureux et déjà paternel – Marinette l'adore ! – s'occupe de la gestion des biens de Delphine et a tôt fait d'évaluer l'étendue de sa fortune. Coup de chance, elle veut l'épouser à New York une fois réglées les affaires en cours. C'est pendant le trajet qu'ils les tueront, elle et sa fille, c'est lui qui le dit ! On sent dans les propos de Ray la détermination bancale des velléitaires, mais il lui faut juguler l'infernale jalousie de Martha qui a compris à quel point Delphine était amoureuse. De toute façon, c'est juré, cette fois, c'est leur dernier coup… Et après, enfin, ils se marieront ! Mais un événement imprévu, et pourtant si prévisible, va briser en mille morceaux leurs capiteux projets.

En l'absence de Ray, parti avec la fillette lui acheter un chiot, les deux femmes devisent. Puis, après s'être assurée de la confiance indéfectible de Martha, Delphine lui assène le terrible aveu : elle doit épouser son frère au plus vite car elle est enceinte de lui. Sans se douter qu'elle scelle son destin, elle se livre, la veuve éplorée par la honte, parle, et va jusqu'à dire *« qu'ils faisaient l'amour chaque fois qu'elle avait le dos tourné »*. Martha, froide comme la mort, regarde par la fenêtre un horizon brumeux, irrémédiablement bouché, en murmurant : *« Il avait promis… »*.

Elle sèche vite ses larmes, n'étant pas femme à s'apitoyer. Le meilleur moyen d'éviter le pire, c'est d'avorter. Elle fait prendre un cachet à Delphine qui, soudain prise de panique, prétend ne plus être enceinte. Trop tard, le poison commence à produire son effet nauséeux. Elle s'allonge sur son lit, la langue tirée, presque inconsciente. C'est le moment que choisit Ray pour revenir. Marinette, toute contente d'exhiber son petit chien, se met à hurler en voyant Martha vouloir étouffer sa mère avec un oreiller. Elle la gifle à toute volée et ordonne à Ray, dépassé par la tournure imprévue, de l'enfermer dans un placard. Pour apaiser son amant, elle lui pond une fable tricotée vite fait comme quoi Delphine aurait mis à jour leurs projets et qu'il convenait de la faire taire au plus vite. Sans un mot, ils l'achèvent avec son propre revolver. Pendant qu'ils trimballent son cadavre à la cave, ils statuent brièvement sur le sort de la fillette. *« Ne creuse qu'un seul trou… »* lui intime-t-elle, *« ce sera suffisant pour les deux ! »*. Elle tue la petite fille puis va retrouver Ray qui l'attend au rez-de-chaussée. Il ne faut pas moisir ici, mais qu'à cela ne tienne, il a tout prévu ! Une lettre vient de lui parvenir de la Nouvelle-Orléans. Ils pourront y séjourner jusqu'à mardi gras. Martha, lasse, l'embrasse fougueusement et pendant qu'il termine le « travail » à la cave, monte au premier téléphoner à la police. Il ne reste plus qu'à attendre…

Et quand un peu plus tard on frappe à la porte, elle tranquillise son amant avant d'aller ouvrir, non sans lui avoir ôté sa perruque : *« Tu n'en auras plus besoin désormais, chéri ! »*.

L'AMOUR A MORT OU LE PARTI PRIS DES SOUFFRETEUX

Si nous laissons à nos lecteurs avides le soin de revoir – ou de découvrir ! – le final pathétique, c'est pour participer à notre manière au jeu subtil et terrifiant qui anime

tout le film : celui de la frustration. Aucun personnage n'échappe à cette gangrène. Et de la mère de Martha à Delphine, l'ultime victime, on assiste, pantois et désarmés devant tant de rage cathartique, à une suite virevoltante de pathologies multiples à faire pâlir un symposium de psys.

Doris, l'instit laïde en manque d'amour, Myrtle, nympho vulgos aux allures de pouffiasse, Janet, la sexa bigote et radine, Delphine, qui perpétue son veuvage dans les limbes clapoteuses d'un patriotisme indécent, les « clientes » de Ray composent une galerie de portraits exceptionnelle par leur densité névrotique. Et très vite – ce n'est pas le moindre paradoxe de ce film fou –, on se prend à les haïr, ces délirantes bouffonnes, au point de souhaiter leur mort ! Car enfin, laisser vivre pareilles engeances ne relève-t-il pas de l'acharnement thérapeutique ? Non, bien sûr, et c'est sans doute de cette habileté maraude à nous présenter des victimes à peine pires que leurs bourreaux que naît le profond malaise.

Certes, Martha et Ray ne sont pas mieux lotis. Fléchés en plein cœur par un cupidon facétieux – ou bourré, allez savoir ! –, ils s'accrochent l'un à l'autre comme à une bouée gorgée d'eau. Lui, hâbleur inculte sapé en flanelle qui ignore jusqu'à l'orthographe du mot « travail », et elle, la grosse vache besogneuse dont même les bourrelets trahissent la laideur d'âme, vont pourtant s'aimer d'un amour malade, démesuré, quasi sacré, si toutefois ce mot pouvait convenir à l'Enfer. Car si la cupidité, le sang et la mort constituent le ciment de leur hymen, les sentiments profonds qui les soudent nous apparaissent aussi puissants qu'aléatoires. Autre paradoxe, donc, exploité subtilement : alors que la plupart des tueurs en série agissent seuls, leur osmose dans le crime est telle qu'ils finissent par ne faire plus qu'un…

DU VIF ARGENT AVEC DE LA BOUE

Voilà déjà plusieurs années que cette abominable histoire qui ensanglanta l'Amérique de l'immédiate après-guerre titillait Warren Steibel. Homme de télévision, il était connu, entre autres, pour avoir produit un célèbre talk-show avec William Buckley, leader charismatique de la droite US. Nous sommes en 1969, Steibel trouve les moyens de lancer le projet sur les rails et décide d'en confier le scénario à un parfait inconnu dans le petit monde du cinéma, son ami Leonard Kastle. Fan de Berlioz, ce quadragénaire dégingandé vouait jusqu'alors sa vie à la musique. Compositeur, chef d'orchestre, metteur en scène d'opéra – on lui doit une adaptation controversée mais brillante du *Desiderate* de Brigham Young – et dramaturge, il se lance dans l'aventure avec la fougue du néophyte et le sérieux de l'homme de l'Art.

Satisfait dès la première lecture, Steibel engage pour la réalisation le jeune Martin Scorsese… qui se fera lourder au bout d'une semaine de tournage ! Ce dernier n'envisage pas de filmer cette curieuse histoire autrement qu'en plans-séquences très larges, ce qui aurait pour effet un premier montage d'une durée d'environ quatre heures ! Avec l'accord de Steibel, Leonard Kastle prend le relais puisque en définitive, il s'agit de son propre scénario. Personne ne sait s'il a gardé quoi que ce soit du travail de son illustre prédécesseur.

On connaît le résultat. Un noir et blanc tout en contrastes parfaitement maîtrisé par le chef op Oliver Wood, de lents travellings latéraux alternant avec de courts panoramiques, secs et précis, un minimum d'inserts et une direction d'acteurs au cordeau. À ce propos, si Tony Lo Bianco qui interprète Ray décrochera trois ans plus tard l'un des premiers rôles du **French Connection** de Friedkin et continuera une carrière fluide, Shirley « Martha » Stoler diluera son talent de séries B fauchées en téléfilms bas de gamme.

Outre les qualité intrinsèques évoquées ci-dessus, que reste-t-il des **Tueurs de la lune de miel** trente-cinq ans après ? Tout d'abord un mode narratif unique et déconcertant (quel sens de l'ellipse !), qui n'obéit à aucune loi d'aucun genre. Ne cherchez pas d'équivalent dans le polar ou le drame psychologique, il n'en existe pas. Ensuite, tout en donnant à voir sans jamais juger, Kastle dresse mine de rien le portrait peu rassurant d'une Amérique en mal-être qui trouve encore aujourd'hui un bien troublant écho.

Enfin, et c'est peut-être la vraie force de ce film intemporel, l'incroyable audace, le fantastique culot d'aborder sans détours les tourments qui nous hantent, nos peurs les plus enfouies, nos angoisses les plus sourdes. Et d'avoir au plus près sondé nos tréfonds, Leonard Kastle le paiera de sa carrière. Il planche sur deux projets, **The Wedding of Cana** où un jeune prêtre homo s'éprend d'un ponte de la mafia, et **Aloha**, l'histoire d'un astronaute amoureux d'un dauphin, qui ne verront jamais le jour. Puis, Marlène Jobert lui commande un script, l'histoire d'un mélomane fraîchement greffé du cœur qui tombe amoureux fou de son infirmière. Des divergences de vues compromettent l'entreprise. Proposé à Romy Schneider et à Catherine Deneuve, le scénario s'envolera dans les airs, telles les pages chatoyantes d'une partition pour toujours inachevée…

Il ne demeure de lui qu'un chef-d'œuvre halluciné, intolérable, qui rend caduque la lutte éternelle du Bien contre le Mal, puisque ici tout est Mal. Et la dernière scène, pur bijou d'humour cynique, enfonce encore plus loin le clou à jamais rouillé au cœur même de la chair putride. Gageons qu'elle réjouira pour longtemps les pourfendeurs du happy end « glamoureux » et pleurnichard.

Décidément, on n'a pas fini de gloser sur ce joyau noir qui encore aujourd'hui agace et dérange, révolte et ravit, véritable coup de pied au « culte » à tous ceux qui croient penser juste et qui, pour notre malheur, en sèment la certitude.

Ultime référence enfin, Kubrick, dit-on, avait adoré.

Jean-Philippe MOCHON

(Merci à Jean-Pierre COURSODON et à Bertrand TAVERNIER pour leur aide précieuse)

THE HONEYMOON KILLERS. USA. 1970. REAL. ET SCEN.: LEONARD KASTLE. DIR. PHOT.: OLIVER WOOD. MUS.: GUSTAV MAHLER. PROD.: WARREN STEIBEL. INT.: SHIRLEY STOLER, TONY LO BIANCO, MARY JANE HIGBY, DORIS ROBERTS, KIP MCARDLE, MARILYN CHRIS, DORTHA DUCKWORTH, BARBARA CASON. DUR.: 1H47.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds Mad Movies (56, 64, 67, 72 à 76, 78 à 121, 125 à 128, 130 à 167, 169, 170, 172 + hors-séries 1, 2 et 3), Impact (14, 28, 32, 34, 36, 38 à 41, 43, 45, 54, 57, 64 à 67, 69, 72, 77 à 80, 85 à 90), L'Écran Fantastique (100, 105, 109, 115, 122, 124 à 129, 131, 132, 136, 137, 145 à 147, 157, 158, 161), Toxic 1ère génération (2 à 5, 7 et 8), 2ème génération (2), SFX (29, 34, 35, 37 à 41, 46, 87, 91), Starfix (3 et 16, Reliure Fantastyka n° 185, Cinéphage n° 8 (*et les Ciné-News, tu les gardes, c'est ça?...*). Tél. : Michael au 06 72 31 71 59.

Hollywood. Écrire à Fabre Jean Paul, 41 allée du Cassieu, 11400 Castelnaudary.

■ Vds véritables photos du Festival du Film Policier de Cognac : Richard Anconina, Hélène de Fougerolles, Charlotte de Turckheim, Jean-Claude Van Damme, Elizabeth Bourgine, Valérie Expert, Anne Caillon... (*dis donc, tu devrais peut-être plutôt essayer de la passer dans Première celle-là, parce que chez nous, à part JCVD...*). Anthony Brémaud, 361 rue des Caves, Bagneux, 79290 Argenton-L'eglise. Tél. : 05 49 67 76 43.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

*- Je regardais tranquillement **Jackass** à la télévision, quand j'ai eu une envie folle de me taper un p'tit saut par-dessus la haie de mon jardin. Résultat : ben regardez vous-mêmes...*

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n° 175, il fallait reconnaître **Regenerated Man** (1994) de Ted A. Bohus. Et personne ne l'a reconnu le **Regenerated Man**, même pas Paul Ferré (bah alors Paul, t'es en vacances ou quoi ?!).

■ Recherche en VHS ou DVD, en VF ou VOST, **Devil Girl from Mars, Glen or Glenda, I Married a Monster from Outer Space, Invasion of the Saucermen, It Conquered the World, L'Oasis des tempêtes, Queen of Outer Space, La Révolte des Triffides, Target Earth, Terreur Extra terrestre, Tobor the Great,** ainsi que **I... Comme Icare** et le documentaire **Quand Ed Wood envahit**

■ Cherche VHS ou DVD de **Star Wars : Un nouvel espoir**, version 1977 sans les rajouts numériques, ***Patrouilleur 109*** (la jeunesse de JFK dans les Marines) et tout épisode de ***Dr. Who***. Philippe au 06 18 30 59 85.

■ Vds en VHS **Montclare, New Wave Hookers, Intruder, Terreur express** (de Baldi) et bien d'autres, dont nombreux X des années 80. Propose aussi des jaquettes originales à bas prix. Prix VHS : de 3 à 6 €. Écrire à Remy Delsodio, 20 impasse Croix de Régnier, 13004 Marseille.

■ Vds VHS originales de films rares, Fantastique anglais des années 70 (Hammer, Amicus), de séries B italiennes, giallos, etc... Liste détaillée contre 1 timbre. Cherche anciens numéros de Ciné Zine Zone et Monster Bis à prix raisonnables (*regarde un peu plus loin, tu devrais trouver ton bonheur...*). Écrire à Olivier Galanti, 60 rue Tronchet, 69006 Lyon.

■ Vds nombreuses VHS. Genre horreur + nombreux Troma + tous les épisodes de la série ***Les Contes de la crypte*** et + encore. Prix très sympa, contact uniquement par courrier. Le Quan Aurélien, 10 rue Villadous, 31330 Ondes.

■ Vds Mad Movies épuisés (7, 11, 12, 13, 14, 15...) + nombreux magazines sur le gore, L'Écran Fantastique, Midi Minuit, Ciné Zine Zone, Monster Bis (*tu vas faire un heureux, y'a Olivier qui semble en chercher justement...*), affiches... Coralie Maduli, 1 rue Sully, 01100 Oyonnax.

■ Vds collection complète « Gore » chez Fleuve Noir (120 numéros + le hors-série de Fleuve Noir) + collection « Frayeurs » chez Fleuve Noir (32 numéros). Faire offre à Alain au 02 40 24 88 79 uniquement le soir

■ Vds DVD zone 2 **L'Enfer des zombies** de Lucio Fulci et **Inferno** de Dario Argento en VO. 20 € pièce, frais de port compris. Alain Mure, 12 bld A. Vivaldi, 42000 Saint Etienne. mure.alain@wanadoo.fr

■ Vds plus de 1 000 VHS tous genres confondus (horreur, SF, fantastique, bis italien, giallos et films d'exploitation dont nombreux titres rares). Prix avantageux *(Allez-y de ma part, c'est un ami !)*. Liste et infos sur simple demande contre 1 timbre. Francis Perrin, 30 av. du pré de foire, 73600 Moutiers.

■ Recherche VHS ou DVD de **Colorado, Le Temps du massacre, La Mort était au rendez-vous, Milan calibre 9, Les Titans** et **La Rançon de la peur** (*va donc faire un tour page 78 ou passe chez Fausto !*). Tél. : Michael au 06 19 18 12 24.

■ Achète tout sur Leonardo Di Caprio, Jude Law (*c'est fou le succès qu'ils ont ces deux-là !*), les jumelles Mary-Kate et Ashley Olsen (*beurk !*), la top model Natalia Vodianova (*c'est mieux ça déjà*) et Damien Sargue (*nous, on a bien un Damien au bureau, mais bon, c'est toi qui vois*). Recherche aussi jeux vidéo PS1 : **Tomb Raider 2, 4** et **5** et **Final Fantasy 8** et **9**. Réponse assurée à 1 000 % (*toi, quand tu cherches un truc, tu fais pas les choses à moitié dis donc...*). Écrire à Guillaume Elisabeth, 5 ter avenue de Jouandain, appt 140, 64100 Bayonne.

■ Recherche films **Samoa Reine de la jungle, Jerk à Istanbul, Hallucinations sadiques, La Promesse de l'aube** et films X (années 70/80). Je vends beaucoup de raretés originales (**Color Me Blood Red, Rigor Mortis**, etc...). Tél. : 06 65 62 19 07.

■ Vds DVD VO **Flash Gordon** (12 épisodes de 1940), **Zorro's Black Whip** (12 épisodes de 1944), **Robin Hood** (8 épisodes de 1955), **Death Sport** et ***Battlestar Galactica, the miniserie***. Tél. : 04 90 71 20 10 AR.

■ Vds anciennes collections de VHS (éditeurs VIP, Carrere, Videobox, Dia...), avec des films tels que **La Mariée sanglante, La Cloche de l'Enfer, Les Frères Dynamite**... Liste contre 1 timbre. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Martine de Montpellier, ayant découvert **Star Wars** en 1980, cherche autres amateurs ou fans pour parler de l'**Épisode III** *(Bouge pas, Doukhan cherche justement une meuf en ce moment !)*. Discussions, échanges, amitié... *(ça va être chaud David !)* Que la force soit avec vous et à bientôt ! 04 67 27 51 14.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES** HORS SÉRIE 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

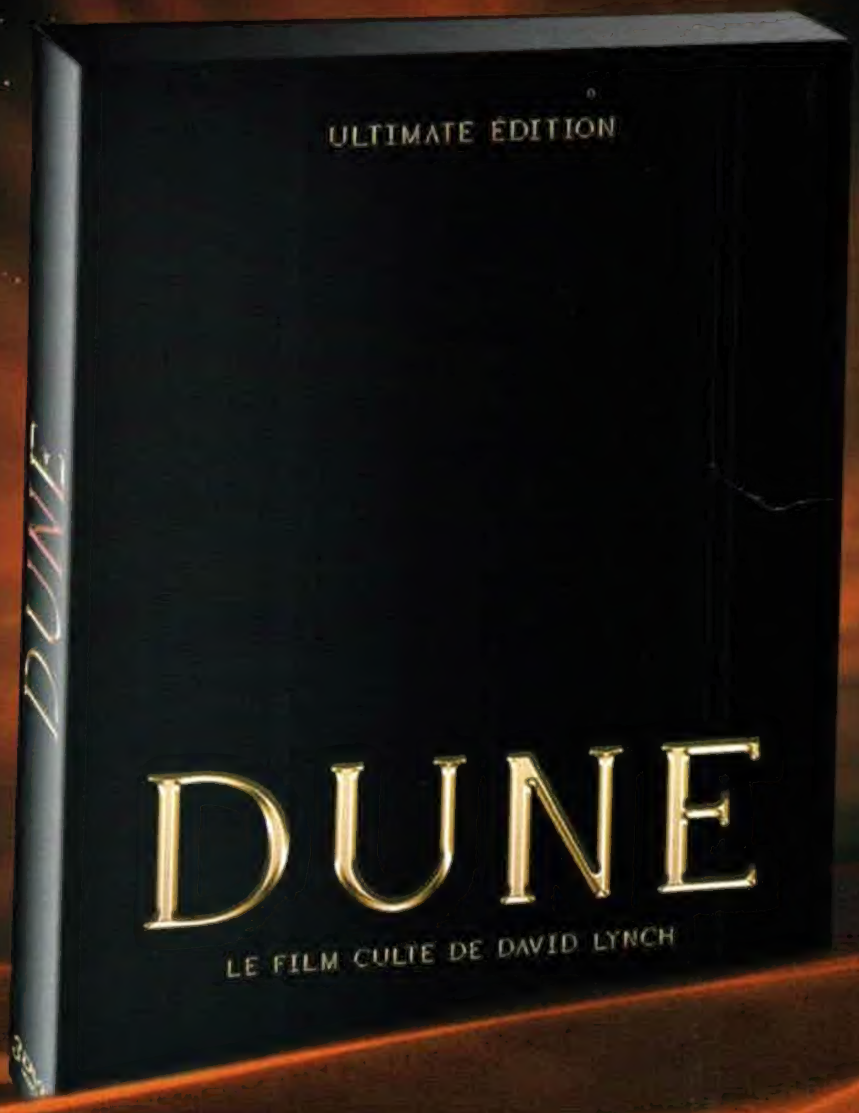
* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

ULTIMATE ÉDITION

DUNE

LE FILM CULTE DE DAVID LYNCH

NOUVEAU MASTER HAUTE DÉFINITION
NOUVELLES VERSIONS VF ET VO
EN 5.1 DOLBY DIGITAL ET DTS
ÉDITION 3 DVD DONT 2 DVD BONUS



13ème RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

Ciné Live

EN VENTE PARTOUT

OPENING

DISTRIBUTION
G C T H V

JULIANNE MOORE

MÉMOIRE EFFACÉE

POUR ELLE, SON FILS A DISPARU.
POUR LES AUTRES, IL N'A JAMAIS EXISTÉ.
TERRIBLE COMPLOT OU PARANOÏA ?

POUR ALLER PLUS LOIN DANS LE MYSTÈRE :

- Commentaire audio du réalisateur et du scénariste
- Fin alternative
- Scènes supplémentaires
- Making of : Vérité & mensonges
- Documentaire :
  Souvenirs d'Une Mémoire Effacée

SORTIE LE 7 JUIN 2005 EN DVD

www.columbiatristar-dvd.com

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

REVOLUTION STUDIOS

COLUMBIA TRISTAR
HOME VIDEO

COLUMBI
PICTURE